Google

This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

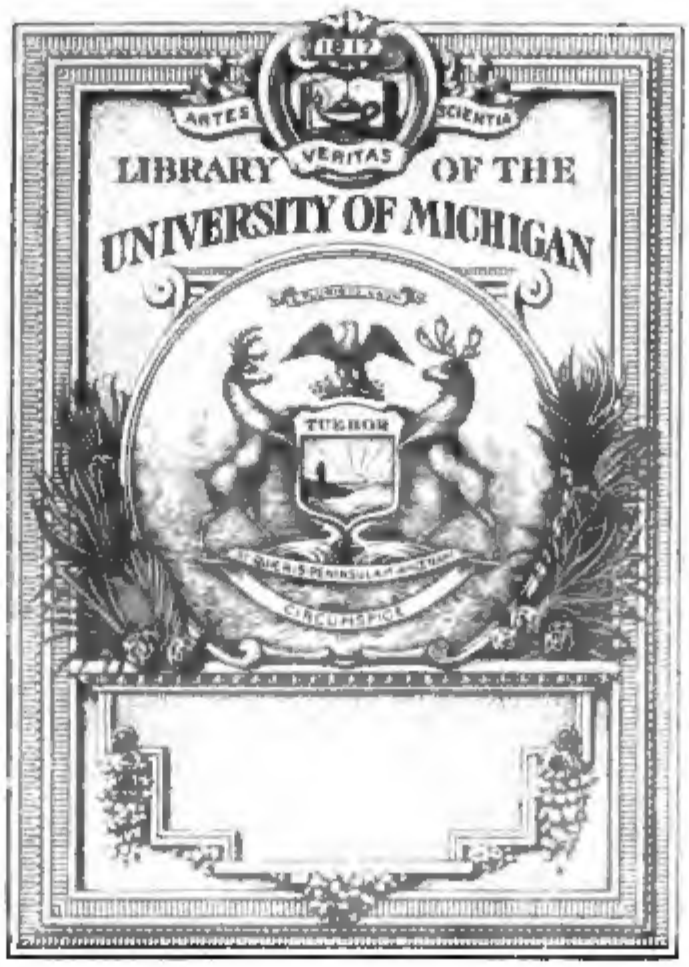
À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse http://books.google.com

A 3 9015 00367 803 7
University of Michigan - BUHR

PQ
121
.A2
T3
V.3

B



DRAMATIC FUND
OF THE DEPARTMENT OF
ROMANCE LANGUAGES

PQ
1213
.A2
T37
v.34

Table

des pièces

Contenues dans ce Volume.

		1825.	nombre d'actes
1	La Sorcière des Vosges	24 Xbre	2
2	Les Deux Cousins	12 Janv.	3
3	Nelly ou le retour en Suisse	28 Janv	1
4	La Somnambule mariée	10 Fév	1
5	Les Lorrains	17 Fév	1
6	Brelan d'amoureux	2 mars	1
7	Céline ou la mélancolie	16 mars	1
8	Le Chasseur Rouge	16 avril	1
9	Belphégor	26 avril	1
10	La Grand-maman	30 avril	1
11	Le Chaufpenvil	11 mai	1
12	Les Singes	15 mai	1
13	Les Chatelaines	7 Juin	1
14	L'homme de Confiance	13 Juin	1
15	Le docteur du défunt	18 Juin	1
16	L'Exilé	9 Juillet	2
17	Le Point d'honneur	8 Août	1
18	La Blanchisseuse de Fin	11 août	1
19	L'Amour et la Guerre	22 août	1

Théatre du vaudeville.

LA SORCIÈRE

DES VOSGES.

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

PAR M. ACHILLE D'ARTOIS;

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 24 DÉCEMBRE 1824.

PRIX : 1 FR. 80 CENT.

PARIS,

AU GRAND MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRES, ANCIENNES ET MODERNES,

Chez Mme. HUET, Libraire-Editeur, rue de Rohan, n°. 21, au coin de celle de Rivoli.

Et chez BARBA, Libraire, Palais-Royal.

1825.

PERSONNAGES. — ACTEURS.

MILADI BARTON, crue la Mère GRIMME..... Mme. GUILLEMIN.

(Au premier acte, robe de perkale bleue, garnie de perkale rouge avec ornemens noirs; capuche perkale rouge, ornement de voile noir; au deuxième acte, costume noble.)

LORD BARTON..... M. GUILLEMIN.

(Habit noir, pantalon noir, petites bottes dessous, chapeau; le tout à l'anglaise.)

ARTHUR, jeune Anglais..... M. FÉDÉ.

(Habit de chasse. Costume anglais.)

VERMONT, jeune avocat, amoureux de Miss Fanny..... M. LAFONT.

(Travestissement; même robe que la mère Grimme, quand il est déguisé; quand il ne l'est pas, costume du jour.)

MSSI FANNY, nièce de lord Barton. Mlle. P.-GEOFFROY.

(Costume jeune et galant anglais.)

BETZY, jeune anglaise, fille adoptive de Miladi Barton, crue VICTOIRE fille de la mère Grimme..... Mlle. HUBY.

(Au premier acte, costume villageois; au deuxième, costume noble.)

JONES, [illegible] de lord Barton..... M. FONTENAY.

(Au premier acte; culotte grise, à flots de rubans; bottes à l'anglaise, gilet jaune, veste rouge d'écurie sans galon, petit chapeau à l'anglaise. Au deuxième acte, même dessous; habit droit, livrée anglaise, couleur grise, petit collet rouge, linge blanc et jabot.)

La scène se passe près des Vosges.

Pd. by
Secr. Dram. Fd. Com. Dept
12-23-33

LA SORCIÈRE

DES VOSGES.

ACTE PREMIER.

Le théâtre représente la campagne ; des montagnes dans le fond ; une espèce de charmille et un mur figurant la fin d'un parc ; à gauche, sur le premier plan, la cabanne de la mère Grimme ; la porte s'ouvre vis-à-vis les spectateurs ; deux petits trois pieds sont à côté de la cabane.

SCÈNE PREMIÈRE.

VERMONT, LA MÈRE GRIMME.

(Ils sortent ensemble de la cabane.)

GRIMME.

Non, M. Vermont, personne ne peut nous entendre; et ma fille elle-même, ma chère Victoire, est allée cueillir, selon sa coutume, des fleurs à ce parterre enchanté qui est poussé si vîte.

VERMONT.

N'est-ce pas?.....

GRIMME.

Mais voulez-vous que je vous parle franchement? vous gâtez une bonne action.

VERMONT.

De quelle manière, je vous prie?

GRIMME.

Vous aviez fait preuve de courage et de présence d'esprit, en retirant la nièce de lord Barton d'une fondrière où elle se noyait avec son cheval. Vous aviez montré de la modestie en vous dérobant à sa reconnaissance; jusque là tout va bien... mais la suite...

VERMONT.

Qu'est-ce que vous appelez la suite ?

GRIMME.

C'est le petit jardin anglais que vous vous êtes amusé à faire pousser tout-à-coup, à la place de cette fondrière ; c'est le grand nombre d'ouvriers que vous avez employés à la combler pendant la nuit ; c'est l'argent que vous avez follement dépensé à couvrir de fleurs et d'arbustes un marécage de six pieds d'eau ; en un mot, c'est tout ce que vous faites pour séduire l'imagination romanesque de la jeune Anglaise que vous avez sauvée.

VERMONT.

Mais ne m'a-t-elle pas séduit ! je tâche de lui rendre la pareille.

GRIMME.

Il eût été plus généreux de la sauver sans rien lui demander pour cela.

VERMONT.

Est-ce à vous de vous plaindre ? Voyez la réputation que je vous ai faite : Arrivée depuis peu dans ce village avec votre fille, fuyant tous les yeux, on ne savait qui vous étiez... Quelques services rendus à nos bons villageois, des connaissances peu communes à une paysanne, vous faisaient regarder par les habitans comme une femme extraordinaire... Chacun vous donna le nom de la mère Grimme... Moi, je mets tout-à-coup le comble à votre gloire, en publiant votre puissance sur la nature..... tout le monde vient vous consulter... Inspiré par l'amour, je fais des merveilles que l'on vous attribue, et, grâce enfin à mon adresse, vous voilà sorcière ! J'espère que c'est un bel état.

GRIMME.

Il est certain que j'étais loin de prévoir que je jouerais jamais un pareil rôle. (*A part.*) Mais qui sait où le malheur peut conduire !

VERMONT.

AIR *nouveau de Beancourt.*

Cette nuit, sur la montagne,
Lorsque j'errais comme un fou,

Mon chien battait la campagne,
Une lanterne à son cou.
L'habitant de la chaumière
Voyant ce nocturne éclat,
Disait : c'est la sorcière
Qui se rend au sabat.

Dans le village tranquille,
Je passais après minuit,
Mon coursier d'un pas agile
M'emportait avec grand bruit.
L'enfant réveillant sa mère,
S'agitait sur son grabat,
Disant : c'est la sorcière
Qui revient du sabat.

GRIMME.

Et tout cela est cause que lord Barton m'a fait proposer une somme de 4000 fr. pour que je le débarrasse de mon voisinage.

VERMONT.

Ne craignez rien... je suis riche... je me crois, en tout, fait pour aspirer à la main de Miss Fanny, et, malgré l'humeur sauvage de lord Barton, je me serais présenté ouvertement à lui, si je ne savais que sa nièce est promise à son cousin Arthur.

GRIMME, *vivement*.

Arthur!... (*se remettant.*) Je vous crois... et c'est parce que je suis persuadée de ce que vous me dites que je consens à vous céder mon nom, mon domicile...

VERMONT.

Et votre profession pendant vingt-quatre heures.

GRIMME.

Et vous croyez par ce moyen être admis chez lord Barton?

VERMONT.

Je sais la difficulté de me faire ouvrir une maison qui ne l'est à personne, d'intéresser Miss Fanny à la passion qu'elle m'inspire, de me mettre dans les bonnes grâces de lord Barton, son oncle, que de grands chagrins semblent avoir amené dans ce pays pour y vivre loin du monde, peut-être d'une épouse... car, d'après les recherches que j'ai faites, on assure qu'un hymen secret...

GRIMME.

Vous croyez ?

VERMONT.

J'attends des renseignemens plus certains; je sais encore que ce jeune Arthur, leur parent, est un adorateur autorisé.

GRIMME, *vivement.*

Ce n'est pas Fanny qu'il doit épouser... Arthur ne peut sans moi...

VERMONT.

Qu'est-ce que vous dites donc ? toutes les fois que je vous parle de ce jeune homme, il vous échappe de certains mots.

GRIMME.

Qu'importe !

VERMONT.

Enfin, on veut vous éloigner, on a besoin de vous parler... j'ai confiance dans le sentiment qui m'anime, et surtout dans votre capuchon de sorcière.

GRIMME.

Vous l'aurez... Mais on vient, silence. C'est lord Barton.

VERMONT.

Comment l'avez-vous reconnu ? vous ne l'avez jamais vu...

GRIMME.

Jamais... Pardonnez-moi... mais ce n'est pas ici ; je dois l'éviter...

VERMONT.

Il veut sans doute vous faire des propositions... je le recevrai.

GRIMME, *entrant dans la cabane.*

De là j'entendrai tout ce qu'il vous dira... vous viendrez y prendre mes dernières instructions. (*A part.*) Grâce à ce jeune homme, je saurai si lord Barton a de la mémoire, et ce que je dois attendre de lui.

SCÈNE II.

LORD BARTON, VERMONT.

BARTON.

Me voici, je crois, devant la cabane de la sorcière, d'ailleurs je puis m'en assurer.... Monsieur, n'est-ce pas là...

VERMONT.

Que demeure la mère Grimme... Oui, Milord; peut-on savoir ce que vous lui voulez?

BARTON.

Avant de m'adresser à la justice, je viens essayer de faire entendre raison à cette vieille folle, et lui demander si elle a entrepris de me faire déserter la maison.

VERMONT.

Elle me disait tout-à-l'heure, Milord, que c'est vous qui songiez à la chasser de la sienne.

BARTON.

Moi!... mais en quelle qualité Monsieur intervient-il dans cette affaire?

VERMONT.

En ma qualité de propriétaire de la cabane et du terrain contigu à votre château... Je suis, en outre, fils du juge de paix, et l'avocat consultant de ma locataire.

BARTON.

Et vous a-t-elle consulté pour me faire le sabat dont elle m'étourdit toutes les nuits?

VERMONT.

Il n'y a rien de plus juste que votre plainte... vous êtes venu ici pour chercher la paix.

BARTON, *vivement.*

Oui, la paix du dehors, (*mettant la main sur son cœur*) car le dedans...

VERMONT.

Je ne vous connais qu'un tort, Milord, c'est d'avoir été jusqu'à offrir 4000 fr. pour vous débarrasser du voisinage de la mère Grimme.

BARTON.

AIR : *Aux braves hussards du deuxième.*

C'est notre usage en Angleterre,
Notre bourse est un bon agent;
Pour réussir en toute affaire,
Nous ne connaissons que l'argent.

VERMONT.

Ce moyen là, qu'on croit irrésistible,
Chez nous, Milord, souvent porte malheur.

BARTON.

Avec l'argent, chez nous, tout est possible,

VERMONT.

Tout est possible en France avec l'honneur.

Tenez, moi, vous me donneriez quatre fois plus que ne vaut mon habitation, vous ne l'auriez pas.

BARTON.

Cependant... dans toute la France vous pourriez en trouver une plus belle encore... et vous ne sortiriez pas de votre patrie.

VERMONT.

AIR : *Ami, crois-moi, défendre sa patrie.*

Mon pays est grand et je pense
Que partout on s'y trouve bien;
Ma patrie est toute la France,
Avec orgueil je m'en souvien.
Mais il est une autre patrie
Où le jour paraît toujours beau;
Et, plus petite, elle est autant chérie:
C'est celle où l'on a son berceau.

BARTON.

Bien, jeune homme, bien pensé. (*A part.*) Et moi, ne pouvoir retourner dans mon pays.

VERMONT.

Mais la mère Grimme n'aura pas les mêmes raisons que moi à vous opposer, et je vous seconderai si bien qu'elle sera forcée de quitter votre voisinage.

BARTON.

Brave jeune homme!

VERMONT.

Je crois avoir quelque crédit sur son esprit, je me charge de lui parler.

BARTON.

En vérité, Monsieur, je ne sais comment vous exprimer ma reconnaissance, et, malgré le serment que j'ai fait de vivre en sauvage dans ces montagnes et de ne voir personne...

VERMONT, *vivement.*

Vous m'accordez la faveur de me présenter chez vous?

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Cette récompense m'enflamme,
De ce pas je vais la chercher ;
Une sorcière est une femme
Elle doit se laisser toucher.

Ambassadeur, du succès je me flatte,
Rien qu'en montrant la vérité.

BARTON.

Montrez de l'or, monsieur le diplomate,
Ca fait bien mieux avancer un traité.

Ensemble.

Cette récompense m'enflamme
De ce pas je vais la chercher,
Une sorcière est une femme,
Elle doit se laisser toucher.

(*Vermont rentre chez la mère Grimme.*)

SCÈNE III.

BARTON, *seul.*

Voilà un jeune homme dont les manières me conviennent assez... mais je parirais qu'il n'entend rien au métier de négociateur. Il compte beaucoup trop sur le talent de la parole, et pas assez sur le pouvoir de l'argent. Quand on est assez riche pour tout payer, on peut acheter bien des choses... N'est-ce pas pour conserver ma fortune, que j'ai consenti à me séparer de ce que j'avais de plus cher, à quitter ma patrie...

AIR *de Beancourt.*

J'ai choisi le plus beau pays
Pour mieux oublier l'Angleterre
Sans la bannir de mes esprits,
J'ai parcouru la France entière !
Comme chez nous, chez les Français,
Sans doute on voit gloire, honneur et vaillance ;
Mais il faudrait, pour bien aimer la France,
Que je ne fusse pas Anglais.

SCÈNE IV.

BARTON, BETZY, *sous le nom de Victoire.*

BETZY, *arrive en chantant et portant une corbeille de fleurs.*

Tra là, là, là, là...

BARTON.

Quelle est cette jeune fille qui vient avec des fleurs ?

VICTOIRE, *effrayée*

Ah ! (*Elle le regarde.*) Ah ! mon dieu, c'est lord Barton.

BARTON.

Mon enfant, est-ce que vous allez dans cette cabane ?

VICTOIRE.

Oui, Monsieur.

BARTON, *à part.*

C'est singulier... cette figure... on dirait... (*haut.*) Qu'allez-vous donc faire dans cette cabane ?

VICTOIRE.

Je vais porter des fleurs à ma mère.

BARTON.

Votre mère ?... quoi, la mère Grimme serait...

VICTOIRE.

Oui, Monsieur, je suis sa fille.

BARTON

Vous ne devez guères ressembler à votre mère.

VICTOIRE.

Pourquoi ?

BARTON, *riant.*

C'est qu'on assure qu'elle est loin d'être belle.

VICTOIRE.

AIR : *de Turenne.*

Qui vous a dit qu'elle était laide?
Ma mère est encore fort bien;
Monsieur, sa beauté ne le cède
A personne, je le soutien.

BARTON.

D'une fille tendre et sincère
Je reconnais les doux accens,
Personne ne doit aux enfans
Paraître aussi beau qu'une mère.

VICTOIRE.

Hélas! je ne suis que sa fille adoptive.

BARTON.

Sa fille adoptive!

VICTOIRE.

Mais vous, Milord, est-ce que vous êtes venu pour voir ma mère?

BARTON.

Oui, je suis venu pour l'engager à quitter mon voisinage.

VICTOIRE, *vivement.*

Jamais!

BARTON.

Que dites-vous?

SCÈNE V.

Les Mêmes, VERMONT, *en sorcière.*

VERMONT, *sortant de la cabane, à part.*

La fille de mère Grimme avec lord Barton!

VICTOIRE, *sans voir Vermont.*

Je dis que nous avons fait bien du chemin pour venir habiter cette cabane, et que nous ne la quitterons pas.

BARTON.

Il le faudra bien pourtant.

VERMONT, *à part.*

La petite va bien voir que je ne suis pas sa mère.

BARTON, *se retournant et apercevant Vermont.*

Tenez, voilà votre mère adoptive.

VICTOIRE, *lui prenant la main du côté de la cabane.*

Ma mère, savez-vous qu'il veut nous forcer de nous en aller ?

VERMONT.

Rassure-toi, ma fille.

VICTOIRE, *quittant la main de Vermont et le regardant avec effroi.*

Qu'entends-je !

(*La mère Grimme paraissant à la porte de la cabane et prenant Victoire par la main.*)

Silence !

VICTOIRE, *que la mère Grimme entraîne dans la cabane.*

Oh ! là, là, qu'est-ce que ça veut dire ?

SCÈNE VI.

BARTON, VERMONT, *en sorcière.*

VERMONT.

Maintenant que je n'ai plus de fille, allons ferme...

(*Il s'avance vers lord Barton.*)

BARTON, *à part.*

Elle a bien l'air d'une sorcière.

VERMONT, *à part.*

Je dois être beau garçon comme ça. (*Haut.*) Je vous apporte, Milord, le résultat des réflexions qu'a fait naître en moi votre négociateur.

BARTON.

Eh bien !

VERMONT.

Eh bien ! je me suis aperçue que mon avocat était plus dans vos intérêts que dans les miens, et je l'ai remercié de ses bons conseils.

BARTON, *à part.*

J'étais sûr qu'avec le talent de la parole, il n'avance-

rait rien. (*Haut.*) Il ne vous a donc pas dit que je donnerais 4000 fr. d'indemnité.

VERMONT.

Si fait... si fait... mais je les refuse.

BARTON.

Eh bien! si vous tenez à la sûreté de vos diables, je vous avertis que la nuit prochaine je leur fais livrer un combat à outrance.

Air *de Préville et Taconnet.*

Tous vos refus, madame, sont coupables,
Craignez enfin les gens de ma maison.

VERMONT.

Je ne crains rien, milord, mes diables
Sont à l'éprenve du canon:
Pour l'éprouver, ah! vous êtes trop bon.
Si mon état quelquefois peut déplaire,
Loin de vouloir me congédier,
Ah! plaignez-moi d'avoir pris ce métier.

BARTON.

Est-ce ma faute si vous êtes sorcière?

VERMONT.

Est-ce ma faute si vous n'êt's pas sorcier!

BARTON.

Alors c'est donc à moi de déloger?

VERMONT.

Pourquoi, Milord; je ne me plains nullement de votre voisinage.

BARTON.

Parbleu, je le crois bien, ce n'est pas lui qui trouble le vôtre, ni qui vous empêche de dormir.

VERMONT.

C'est la faute de ma profession, et je suis trop vieille pour en changer.

BARTON.

La bonne excuse. En ce cas je vais employer tous les moyens qui me restent, et, pour commencer, je vous traduis devant le juge de paix.

VERMONT, *vivement et du ton d'une vieille femme.*

Voilà ce que c'est! parce qne son fils a sacrifié mes

intérêts aux vôtres, vous me menacez déjà de ses parens !... on se fait fort du juge de paix.

BARTON.

Mais...

VERMONT.

On ne parle que du juge de paix.

BARTON.

Je vous dis...

VERMONT.

On espère avoir bon marché de moi, devant le juge de paix.

BARTON.

Voulez-vous bien m'entendre ?

VERMONT.

C'est injuste ! c'est affreux ! voilà comme on égorge les pauvres gens ; et comment les forts s'entendent toujours contre les faibles ! (*Il s'interrompt étant tout essouflé.*)

BARTON.

Elle est enfin forcée de se reposer ! priez monsieur Vermont de revenir un instant, et, devant lui, je vous ferai rougir de votre opiniâtreté.

VERMONT, *vivement en bavardant.*

Il est, ma foi, bien loin... il est sorti par le jardin... nous sommes brouillés à ne jamais pouvoir nous rencontrer en face... et je lui ai défendu de remettre les pieds chez moi.

BARTON.

Ah ! vous avez osé lui fermer votre maison à cause de moi... je vais lui ouvrir la mienne ; j'espère bien qu'il y sera dans quelques heures... c'est un excellent jeune homme, qui me donne raison, qui pense comme moi. Je vais lui écrire sur le champ de venir me trouver. Nous verrons si vous me résisterez... vous méprisez ses avis... moi, je les suivrai tous... pourvu qu'il me conseille ce que je veux. (*Il sort.*)

SCÈNE VII.

VERMONT, *seul.*

A merveille, le flegme anglais n'a pu tenir devant moi. (*Voyant Jones.*) Mais, gare les écueils de la consultation ; je ne me sens pas encore très-solide sur cette partie de la profession.

SCÈNE VIII.

VERMONT, JONES.

(*Jones entre à petits pas et à reculons, par la coulisse opposée à la cabane. Il reste vis-à-vis de cette coulisse dans un état de frayeur très-marqué, cherchant à faire croire qu'il a du secours sous la main, s'il lui arrivait malheur.*)

JONES, *à part, en entrant.*

La voilà... tâchons de l'effrayer. (*Se retournant vers la coulisse.*) Non, Messieurs, je ne veux pas que vous avanciez jusqu'ici avec vos fusils et vos dogues, si j'avais besoin de votre secours, à la bonne heure, je vous appellerais.

VERMONT.

Ne vous gênez pas pour faire entrer tout ce qui est avec vous, la partie n'en sera pas plus forte.

JONES, *tourné vers la coulisse et tremblant.*

(*Bas.*) Elle devine que je suis seul, que vais-je devenir! (*Haut*) Allez-vous-en tous. Si vous ne me voyez pas reparaître dans cinq minutes, alors ce sera signe de malheur, et vous viendrez mettre tout ici à feu et à sang.

VERMONT, *s'approchant.*

(*Le pressant fortement par la main.*) Est-ce que vous voulez me faire peur, mon garçon ?

JONES, *se sentant pris.*

Ah !

VERMONT, *d'une voix forte.*

Fussiez-vous deux cents de votre compagnie, je ne vous craindrais pas.

JONES, *à part.*

Dieu! quelle voix forte pour une voix de femme! (*Se sentant saisi plus fortement, et amener sur le milieu du théâtre.*) C'est comme un poignet d'homme maintenant.... quelle sorcière!

VERMONT.

Savez-vous qu'il me suffirait de frapper du pied pour vous engloutir. (*Il le pousse devant lui et frappe du pied.*)

JONES, *tombant sur ses genoux, et se cachant la figure dans ses mains.*)

Oh! là, là! les jambes me manquent, je suis cloué... Au nom de dieu, ma bonne dame, faites rentrer ces Messieurs sous terre.

VERMONT.

Quels Messieurs?

JONES, *se cachant toujours les yeux.*

Ceux que je vois sortir avec des cornes si pointues, des figures rouges et des griffes longues comme le bras.

VERMONT, *à part.*

Ce que c'est que la peur! (*Haut.*) Ouvrez donc les yeux pour les mieux voir.

JONES.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Non, non, j'en ai bien assez vu!

VERMONT.

Allons, relève-toi, maroufle,
Regarde; tu as tout disparu,
J'ai soufflé dessus.

JONES, *à part.*

Dieu! quel souffle.

VERMONT.

Quel motif t'amène par là?
Ne mens point.

JONES.

Ma peur est trop forte.
Rien qu'en vous écoutant, déjà
Il m'semble que le diable m'emporte.

VERMONT.

Allons, parle, pour voir si tu mentiras;

JONES, *après s'être recueilli.*

Il n'y a pas de risque... vous me direz si je me trompe. N'est-ce pas monsieur Arthur, notre jeune maître qui m'a forcé de venir vous consulter?

VERMONT.

Il est vrai.

IONES.

Ne m'a-t-il pas dit qu'il s'agissait de vous tourner en ridicule, et de vous faire passer pour folle?

VERMONT.

C'est juste.

JONES.

Lorsque ce matin Miss Fanny lui a montré tant de désir d'aller voir le parterre magique...

VERMONT, *s'oubliant.*

Miss Fanny voulait voir le parterre magique?

JONES.

Vous vous le rappelez? Oui, elle voulait aller le voir... le tout pour en rapporter un bouquet... sur ce que monsieur Arthur voulait absolument que ce fût moi qui y allât; qu'est ce que je leur ai fait observer?

VERMONT.

Je sais que vos réflexions ont été très-sérieuses.

JONES, *se frottant le dos.*

Oui, mais convenez qu'elles ont bien mal tourné pour moi.

VERMONT.

Cela dépend de la manière d'envisager les choses.

JONES.

Parbleu! il n'y en a qu'une; je sens encore la manière dont monsieur Arthur m'a répondu.

VERMONT.

Je vous crois.

JONES.

Et il a fini par reprocher à sa cousine les sentimens de reconnaissance qu'elle laisse apercevoir pour l'inconnu qui l'a sauvée.

VERMONT.

Ah ! ah ! est-ce bien tout ?

JONES.

Attendez... Miss Fanny, piquée contre son cousin, m'a donné l'ordre de partir sur le champ pour le jardin magique.

VERMONT.

Eh bien ! va remplir ta commission, et je t'ordonne de ne présenter le bouquet à miss Fanny que devant moi.

JONES.

Vous serez témoin ?...

Air : *Quelle aimable et douce folie*

Pour vous obéir, je vous laisse.

VERMONT.

Songe à ce que je veux de toi.
Ne manque pas à ta promesse.

JONES.

Ma peur vous répond de ma foi.
Les esprits ne me plaisent guère.

VERMONT.

Seriez-vous un sot en effet ?

JONES.

Mais, puisque vous êtes sorcière
Vous d'vez savoir ce qu'il en est.

JONES.

Pour vous obéir je vous laisse ;
Je sais ce que vous voulez d' moi ;
Comptez, comptez sur ma promesse,
Ma peur vous répond de ma foi.

ENSEMB.

VERMONT.

Pour bien m'obéir qu'on me laisse ;
Songe à ce que je veux de toi.
Ne manque pas à ta promesse.
Sa peur me répond de sa foi.

(Il fait le demi-tour en tournant le dos à Vermont, pour ne pas le voir, et sort du côté opposé à celui par lequel il est entré.)

SCÈNE IX.

VERMONT, *seul.*

Maintenant j'ai de quoi faire mon métier; voilà un pauvre diable qui, sans le savoir, m'a fourni d'assez bons renseignemens. Avec eux, il ne faut pas être sorcier pour faire la sorcière.

SCÈNE X.

VERMONT, VICTOIRE.

VICTOIRE.

Monsieur, la sorcière, ma mère, vous attend... si vous êtes libre.

VERMONT.

J'y vais, ma belle enfant, il faut aussi que je lui parle, et que nous tenions conseil. (*Il entre chez la mère Grimme.*)

SCÈNE XI.

VICTOIRE, *seule.*

Pourvu que les projets de ma mère réussissent; milord Barton veut nous éloigner de lui, lorsque nous avons surmonté tant de difficultés pour nous en rapprocher!

SCÈNE XII.

ARTHUR, VICTOIRE.

ARTHUR, *à part en entrant.*

La voilà; elle est seule; plus je l'examine, et plus ses traits me rappellent... La jeune fille?

VICTOIRE.

Qui m'appelle... Arthur! rentrons chez ma mère.

ARTHUR, *l'arrêtant.*

Pourquoi me fuir?... Comment, vous me connaissez!

VICTOIRE.

Oui, Monsieur, de vue seulement.

ARTHUR, *la regardant.*

C'est étonnant ; cette ressemblance me confond.

VICTOIRE.

Je ressemble à quelqu'un de votre connaissance?

ARTHUR.

Beaucoup.

VICTOIRE.

Est-ce à quelqu'un qui vous aime?

ARTHUR.

Air : *Vaudeville de Spsyché.*

Vraiment, ma surprise est extrême ;
Je n'ose assurer comme un fait
Que ce soit à quelqu'un qui m'aime
Que vous ressemblez trait pour trait ;
Dans les cœurs on ne peut pas lire;
Aussi, sur cela je me tais...
Mais en vous voyant je puis dire
Que c'est à quelqu'un que j'aimais.

VICTOIRE.

Qu'entends-je!... (*Naïvement.*) Quoi! vous aimiez quelqu'un comme moi ?

ARTHUR, *avançant plus près d'elle.*

Oui ; quelqu'un qui avait votre figure, et si ce n'était l'impossibilité...

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, MISS FANNY.

FANNY.

Fort bien, monsieur Arthur!

ARTHUR.

Miss Fanny!

VICTOIRE, *à part.*

Miss Fanny!... celle qu'on lui destine.

FANNY.

Puis-je vous demander, monsieur Arthur, ce que

vous faites auprès de cette jeune fille, et pourquoi vous m'avez quittée?

ARTHUR.

Moi?... je voulais, pour m'amuser, consulter la sorcière.

FANNY.

Cette jeune fille est donc la sorcière?

VICTOIRE.

Je suis sa fille.

ARTHUR.

Et quand vous êtes arrivée, je la priais d'aller chercher sa mère.

VICTOIRE, *à part.*

Je n'avais pas entendu cela.

FANNY.

J'étais venue, de mon côté, pour voir cette femme extraordinaire... Puisque vous voilà, nous la consulterons ensemble.

VICTOIRE.

Je vais chercher ma mère. (*Elle sort.*)

ARTHUR, *à part.*

Allons, je vais être obligé d'écouter les contes absurdes de cette vieille folle.

SCÈNE XIV.

Miss FANNY, ARTHUR, VERMONT, *en sorcière.*

ARTHUR.

Je vous avertis, Miss, que je ne reste que pour me moquer d'elle.

FANNY.

Silence!

ARTHUR.

Ah! voilà bien la tournure que je me figurais.

VERMONT, *à part.*

Enfin, je la vois... je vais lui parler.

ARTHUR.

Que marmotez-vous donc entre vos dents, la sorcière?

VERMONT.

Je me parlais à moi-même du motif qui vous amène. Et, quoique vous ne veniez que pour me dresser des embûches, me voilà prête à remplir vos intentions, au risque de faire décrier ma science. (*Elle approche une petite table et des tabourets de bois.*)

FANNY, *bas à Arthur.*

Voyez déjà comme elle devine votre pensée.

VERMONT.

Vous désirez me consulter, n'est-ce pas ?

FANNY.

Qui vous a dit cela ?

VERMONT.

Il me suffit de voir vos traits pour le savoir.

FANNY, *à part.*

La voix de cette femme me cause une émotion singulière.

ARTHUR.

Voyons donc ?

Air : *Que d'établissemens nouveaux.*

Dans mes traits qu'apercevez-vous ?

VERMONT.

Le présage d'une rupture,
De plus vous êtes très-jaloux ..
(Arthur fait un mouvement.)
De ce que je dis je suis sûre.
Ce matin même avec dépit
Vous querelliez votre future.
Vous aviez tort.

ARTHUR.

Qui vous l'a dit ?

FANNY.

C'est écrit sur votre figure.

ARTHUR.

Quels contes nous débitez-vous là?

FANNY.

C'est la vérité.

ARTHUR.

Oui !... eh bien ! je veux la confondre... Puisque

vous avez deviné que ce matin je me suis mis en colère ; dites-moi à quel sujet ?

VERMONT.

Au sujet du parterre, et...

ARTHUR, *l'interrompant.*

Vous êtes une vieille folle !

FANNY.

Mon cousin, elle disait vrai pourtant... Quant à moi, madame Grimme, je vous prie de croire que je ne me moque pas du tout de votre science, et la preuve, c'est que je veux vous consulter.

ARTHUR.

Vous le pouvez, si vous voulez ; pour moi, je vous déclare que je ne veux pas rester plus long-temps.

VERMONT, *à part.*

Tant mieux... la vérité n'est pas toujours agréable à entendre.

ARTHUR.

Oser dire que je suis jaloux... c'est une calomnie, et la preuve, c'est que je vous laisse avec cette vieille sorcière, pour la consulter en toute liberté. (*A part.*) Ne nous éloignons pas trop cependant. (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

VERMONT, FANNY.

VERMONT, *à part,*

Interrogeons son cœur ; s'il m'est contraire, abandonnons toute entreprise. (*Ils prennent chacun un trois pied, et Fanny s'asseoit tout près de la sorcière.*)

FANNY.

Ecoutez, madame Grimme, j'ai confiance en vous, moi : ce que vous venez de lui dire m'a frappé l'esprit.

VERMONT.

Voyons donc à votre tour, Mademoiselle, donnez-moi votre main à examiner.

FANNY.

Je vous demande pardon de mon trouble ; mais je n'en suis pas maîtresse.

VERMONT, *lui tenant la main.*

Je ne me suis point trompée, cette main est promise.

FANNY.

Arthur a la promesse de mon oncle.

VERMONT.

J'en suis fâchée, car je remarque des signes qui n'annoncent pas une propension fort décidée vers ce mariage.

FANNY.

Il faut pourtant bien obéir à sa famille.

VERMONT.

Et puis je découvre encore que ce n'est pas de ce côté que vous êtes le plus aimée.

FANNY.

Que voulez vous dire ?

VERMONT.

Qu'un jeune homme brûle secrètement pour vous de l'amour le plus tendre.

FANNY, *vivement.*

Un jeune homme ! vous voyez cela dans ma main ?.. examinez donc bien si je ne lui dois pas la vie ?

VERMONT.

Oui, je vois là qu'il pense à vous depuis qu'il vous a sauvée.

FANNY.

Etes-vous sûre de ne pas vous tromper ?

VERMONT, *s'oubliant et mettant la main de Fanny sur son cœur.*

Si j'en suis sûre !... il n'est occupé que de vous, son cœur ne bat que pour vous, il ne cherche que les moyens de vous parler.

FANNY, *naïvement.*

Prenez donc garde, comme cela vous ne pourriez plus lire dans ma main.

VERMONT.

Air *Nocturne de Berton.*

Il prête son âme
Aux échos des bois.
Pour peindre sa flamme
Tout prend une voix.

FANNY, *avec étonnement. — Elle se lève.*

Votre voix sans doute
A pris ses accens ;
Quand je vous écoute
C'est lui que j'entends.

VERMONT.

Sachez encore que le prétendu enchantement de la fondrière est son ouvrage.

FANNY.

J'en soupçonnais quelque chose.

VERMONT, *avec feu.*

Il a voulu consacrer la place où il vous a vue pour la première fois, où il eut le bonheur de vous emporter dans ses bras, pour vous arracher au péril qui vous menaçait. Il a forcé la nature d'embellir un abîme que vous avez touché, et qui est maintenant couronné de fleurs et d'arbustes.

FANNY.

Mon dieu! madame Grimme, que m'apprenez-vous? engagée comme je le suis par mes parens, je n'ai aucune espérance à lui offrir.

VERMONT, *à part.*

O ciel! (*Haut.*) Je le vois, sa témérité vous alarme, mais je saurai vous délivrer de ses poursuites, et je puis...

FANNY, *l'interrompant.*

Mais ses poursuites ne me causent aucun désagrément : vous avez tort de vous en inquiéter.

VERMONT.

Pardonnez-moi... et, pour mon compte, j'ai à me venger de lui... Apprenez que ce jeune homme s'appelle Vermont, qu'il a pris les intérêts de votre oncle contre moi, et qu'il s'entend avec lui pour me chasser de ma cabane. Mais je saurai le punir; et, si vous voulez, je me charge de vous délivrer de son amour?

FANNY.

Vous me faites trembler.

VERMONT.

D'empêcher qu'il ne parvienne à vous revoir.

FANNY.

Mais quel mal fait-il en cherchant à me voir ?

VERMONT.

Ou, si vous l'aimez mieux, je le forcerai de s'expatrier?

FANNY.

Pourquoi voudriez-vous l'enlever à son pays, à ses amis, à sa famille ?

VERMONT.

Eh bien! donc, je me contenterai d'employer ma puissance, pour changer en haine l'orageuse passion que vous lui faites éprouver ?

FANNY, *vivement.*

Gardez-vous-en bien. (*Plus doucement.*) Quelle nécessité voyez-vous à ce que ce jeune homme me haisse ?

VERMONT.

Quoi! vous n'êtes pas contente de ce projet ?

FANNY.

Non certainement.

Air *de Céline.*

Penser que l'on nous croit méchante,
Savoir que l'on peut nous haïr,
Bien loin que l'on en soit contente,
Cela, sans doute, fait souffrir;
Mais sur sa seule renommée
Exciter un plus doux désir,
Et savoir que l'on est aimée
Cela ne fait que du plaisir.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, JONES, ARTHUR.

JONES, *arrivant tenant un bouquet superbe.*

Le voilà, le voilà; ciel! encore la sorcière!

FANNY.

Quoi donc ?

JONES, *tremblant.*

Le bouquet... que... j'ai... eu le courage d'aller cueillir dans le parterre des magiciens.

FANNY.

Elles sont bien belles ces fleurs.

ARTHUR, *prenant le bouquet des mains de Jones, et le présentant à Miss Fanny.*

Vous savez, Miss, qu'elles sont pour vous.

VERMONT, *à Miss Fanny avec intention.*

Accepter ce bouquet, c'est avouer que l'inconnu vous intéresse.

Final nouveau de Beancourt

FANNY.

Je tremble, je balance,
L'amour vaincrait-il ma prudence!

VERMONT, *à part.*

Elle hésite, je pense,
L'amour vaincra sa résistance.

JONES.

Elle hésite, je pense,
J'approuve très-fort sa prudence.

ARTHUR, *à part.*

Elle hésite, je pense,
Pourquoi tant de prudence?

FANNY, *à part.*

Je sens que je m'engage
En prenant ce bouquet.
Rejettons un hommage
Qui me touche et me plaît.

ARTHUR, *présentant encore le bouquet à Fanny.*

Ah! point de bouderie,
Contentez mon désir.

VERMONT, *avec intention à Fanny.*

Acceptez, je vous prie,
Pour lui faire plaisir.

ENSEMBLE.

FANNY.

Je tremb'e, je balance,
Il faut que la prudence
Sache imposer silence
Au trouble où je me voi,
Et cache mon émoi.

JONES.

Elle hésite, je pense,
J'approuve sa prudence,
Oui, sa feinte assurance
Cache mal son effroi.
Elle a peur comme moi.

ARTHUR.

Elle hésite, je pense
D'où vient sa résistance,
Elle est presqu'une offense
Pour son futur, pour moi
Qui vais suivre sa loi.

VERMONT.

De cette résistance,
Que faut-il que je pense?
Dans mon cœur l'espérance
Se glisse malgré moi;
J'éprouve un doux émoi.

ARTUR, *d'un air piqué à Miss Fanny.*

Vous refusez ces roses,

FANNY.

Si vous saviez pourquoi.

ARTHUR.

J'en ignore les causes,
Mais je prends tout sur moi.

FANNY, *s'approchant des fleurs.*

J'ai peine à me défendre
D'un certain embarras.

(*En regardant Vermont.*)

Mais je puis bien les prendre
Il ne le saura pas.

(*Mouvement de joie de la part de Vermont; mouvement de frayeur de la part de Jones; timidité, mélée de plaisir, dans le maintien de Fanny; elle regarde vers la coulisse qui va la conduire au château; Vermont s'approche de la cabane, pour s'y retirer ensuite; Arthur a l'air triomphant.*)

ENSEMBLE.

FANNY.

Par cet innocent piége,
Puisque l'amour protége
L'auteur du sortilége,
Plaignons du moins son sort,
Son amour est bien fort,
Son amour est bien fort.

JONES.

Que le ciel nous protége,
La voilà prise au piége,
La vieille qui l'assiége
Veut lui jeter un sort.
Ah! le diable est bien fort.
Oui, le diable est bien fort.

VERMONT.

Le dieu qui me protége
Sans aucun sortilége
Tend cet innocent piége
Par pitié pour mon sort.
Ah! l'amour est bien fort.
Oui, l'amour est bien fort.

ARTHUR, *d'un air triomphant.*

L'amour qui me protége;
Sans aucun sortilége
Triomphe du manége
D'un esprit faible encor.
Ah! l'amour est bien fort.
Oui, l'amour est bien fort.

(*Arthur donne la main à Miss Fanny, et sort. Vermont leur fait la révérence et rentre dans la cabane.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME.

Le théâtre représente un salon, dont les croisées laissent apercevoir la campagne. Une table et des livres

SCENE PREMIERE.

VERMONT, JONES.

JONES.

Non, Monsieur, ces Messieurs ne sont point encore de retour; Milord n'a pas cru apparemment que vous arriveriez sitôt. (*A part.*) On m'avait bien dit qu'il avait l'air d'un bon jeune homme... Je crois que je ne risquerai rien.

VERMONT.

Pour combien de tems croyez-vous votre maître sorti?

JONES.

Les promenades qu'il fait avec monsieur Arthur dans nos montagnes, ne durent jamais plus d'une heure ou deux; mais, en attendant qu'il soit de retour, Miss Fanny peut vous recevoir.

VERMONT.

Quoi! Miss Fanny est seule, et vous me parlez de lui faire ma visite.

JONES.

Pourquoi donc pas? oh! les demoiselles anglaises ont toute liberté à cet égard.

VERMONT.

C'est vrai... mais, en France, nous avons d'autres usages.

AIR : *de la Lanterne Sourde.*

Avant l'hymen, fille chez nous,
Subit le joug le plus sévère;
Mais elle est libre en Angleterre
Avant de choisir un époux.
Le matin, sans nul mystère,
Et sans papa ni maman,
Elle court la ville entière
Avec un jeune élégant.
Une demoiselle, à Paris,
Baille et soupire en sa chambrette;
Tandis qu'une mère coquette
S'en va briller loin du logis.
L'hymen vient, et de l'anglaise
Tous les plaisirs vont cesser.
L'hymen vient, de la française
Le bonheur va commencer.
Tour-à-tour changeant de pays,
Les dames devraient, pour bien faire,
Etre filles en Angleterre,
Et se marier à Paris.

JONES, *pendant que Vermont pose sur une table ses gants et son chapeau, comme un homme qui se décide à attendre.*

Il est certain que ça serait bien plus agréable pour

elles. (*A part.*) Allons, du courage... je suis sûr que je puis me fier à lui... il doit savoir l'anglais, et c'est peut-être le seul homme qui entrera jamais ici ; c'est le moment de lui faire ma confidence. (*Haut en s'approchant de Vermont, qui s'est mis près de la table, et qui a pris un livre.*) Puisque monsieur a du loisir, voudrait-il me permettre de lui demander un service ?

VERMONT.

A quoi puis-je vous être utile?

JONES.

Monsieur, vous paraissez un brave homme, et vous ne voudriez pas me faire de mal ?

VERMONT.

Dieu m'en garde.

JONES.

Bien ça ! (*A part.*) C'est ce qu'il me faut... (*Haut.*) C'est que, voyez-vous... il n'y a pas long-tems que nous sommes dans le pays... je n'y connais qui que ce soit... je ne sais à qui me fier, parce que je ne veux dire mes affaires à personne de la maison, et que jamais on n'y voit d'étrangers.

VERMONT.

Où voulez-vous en venir?

JONES.

Je commence d'abord par vous dire que j'ai le malheur de n'avoir pas été toujours bon sujet, comme à présent, et, de plus, que je ne sais pas lire ; c'est ce qui fait que je garde les lettres qu'on m'écrit, sans savoir ce qu'elles contiennent.

VERMONT, *souriant.*

Ah ! j'entends... vous désirez que je vous en fasse lecture, et que je vous garde le secret.

JONES, *sortant des papiers de sa poche.*

C'est cela justement... tenez, je m'en étais muni aussitôt que j'ai su qu'on vous verrait au château, parce que tout cela me tracasse l'esprit ; et puis il y en a qui ne sont pas pour moi ; il n'y a que les premières qui sont à mon adresse.

VERMONT, *vivement,*

Voyons... mais puisque vous ne savez pas lire, pourquoi sont-elles ouvertes?

JONES.

C'est que j'étais bien aise de voir s'il y en avait long.

VERMONT, *les posant sur la table.*

Reculez-vous un peu; ces écritures me paraissent difficiles... donnez-moi d'abord le tems de les déchiffrer.

JONES, *allant de l'autre côté de la scène.*

Je ferai tout ce que vous voudrez... ah! il est bien dur d'être obligé de confier certaines affaires...

VERMONT, *à part, lisant les lettres avec joie.*

AIR:

De cette heureuse lumière
Profitons; mais au plutôt.
Pour bien faire la sorcière
Je trouve là ce qu'il faut.

(Parcourant une lettre, à part.)

« Apprenez à le connaître:
» C'est le plus mauvais sujet;
» C'est un voleur, c'est un traitre...

JONES, *à part, sans avoir entendu, le voyant lire les premières lettres.*

A mon chapitre il en est!

VERMONT, *parcourant d'autres lettres.*

Que vois-je! et quelle espérance!
Ces mots les ai-je bien lus!
» C'est la vertu, l'innocence...

JONES, *voyant la rapidité avec laquelle il lit, à part.*

Qu'il passe vîte là-dessus!

VERMONT, *continuant.*

» Faites ma joie ou ma honte;
» Mes vœux sont-ils superflus!
» Mais sur votre honneur je compte...

JONES, *à part, voyant qu'il a parcouru les premières lettres.*

Ça ne me regarde plus.

VERMONT, *replaçant les lettres.*

A présent j'ai confiance ;
Mais ce Jones, sur ma foi,
Quel coquin, lors que j'y pense...

JONES, *voyant qu'il reprend les premières lettres.*

Voilà qu'il revient à moi !

(A part.)

Quel sort faut-il que j'attende ?
Peut-être on me chassera !

VERMONT.

Il mérite qu'on le pende.

JONES, *à part, sans avoir entendu.*

Ah ! je finirai par là.

VERMONT, *se levant et faisant un signe à Jones, qui s'approche.*

Faites-moi le plaisir, mon bon ami, de m'expliquer ce qu'il y a là-dedans.

JONES, *étonné.*

Moi, vous expliquer ce que vous venez de lire !

VERMONT.

C'est que je ne comprends pas un mot à tout ce que j'ai parcouru.

JONES.

Eh bien ! me voilà bien avancé ! vous ne savez donc pas l'anglais ?

VERMONT, *faisant l'étonné.*

C'est donc de l'anglais ?

JONES.

Parbleu ! que voulez-vous que ce soit ? je suis anglais et ce sont des anglais qui m'écrivent.

VERMONT.

Que ne le disiez-vous plutôt ? je ne me serais pas tant fatigué à déchiffrer ce griffonage, (*A part*) qu'heureusement j'ai fort bien compris.

JONES.

Mon dieu ! que je suis malheureux ! ce sont encore des confidences à recommencer.

VERMONT.

Il n'y a que le premier mot de ces deux lettres que j'ai compris ; c'est celui de Milord.

JONES.

C'est que ces lettres sont adressées à mon maître.

VERMONT.

Et vous avez osé ?

JONES, *d'un ton dolent.*

Mon dieu ! oui ; je voulais profiter de l'occasion pour savoir ce qu'on a pu lui mander de la Jamaïque, car depuis les dernières lettres qu'il en a reçues, il est dans une agitation... avec cela je crains les faux rapports sur mon compte... il y a de si méchantes gens !

VERMONT.

Cela n'empêche pas que vous n'ayez très-mal fait de me donner les secrets de votre maître à garder... Si j'avais su l'anglais !

JONES.

Pardonnez-moi ; la curiosité m'étouffait... Ces Messieurs vont rentrer ; ne leur dites rien.

VERMONT.

Soyez tranquille... mais à l'avenir ne commettez pas de pareilles indiscrétions.

JONES.

Quel malheur qu'il ne sache pas l'anglais !... je saurais à quoi m'en tenir. (*Il sort.*)

SCENE II.

VERMONT, *seul.*

Ce maître fripon vient de me faire connaître bien des secrets... ah ! monsieur Arthur, je ne me reprocherai plus de rompre votre mariage avec miss Fanny !... Et madame Grimme... qui l'aurait pensé !... j'ai donc pénétré le mystère qui l'entourait... c'est à présent que mon rôle de sorcière devient légitime.

SCENE III.

VERMONT, FANNY.

FANNY.

Et quoi! c'est vous, Monsieur, que mon oncle attend pour mettre la sorcière à la raison?

VERMONT.

Personne n'en est plus capable que moi.

FANNY.

Mais ne craignez-vous pas d'être la victime de ce nouveau service?

VERMONT.

De ce nouveau service?

FANNY.

AIR:

Votre courage et votre adresse
M'ont été d'un bien grand secours,
Et je me souviendrai sans cesse
Que vous avez sauvé mes jours.

VERMONT.

Ne parlez pas de cela, je vous prie,
J'ai travaillé pour moi, sans le savoir.
Mademoiselle, en vous sauvant la vie,
Je me gardais le plaisir de vous voir.

FANNY, *naïvement.*

Ah! j'aurais été bien fâchée que vous n'eussiez pas ce plaisir là.

VERMONT.

Mais d'où savez-vous?

FANNY.

C'est la sorcière qui me l'a dit.

VERMONT.

La sorcière!... cette femme là sait tout ce que je fais.

FANNY.

Je rougis de vous parler sérieusement d'une sorcière; mais, s'il vous arrivait quelque malheur, je croirais que nous en serions responsables.

VERMONT.

Oh! elle ne peut pas me faire beaucoup de mal, parce que ça retomberait sur elle.

FANNY.

C'est qu'elle laisse échapper contre vous de si terribles menaces! (*Voyant que Vermont sourit.*) Cependant ne me croyez pas assez simple, pour ajouter foi aux ridicules contes de sorciers dont on amuse les enfans.

AIR :

Sans partager l'erreur commune,
Je crois bien que de la fortune
Cette femme, par ses secrets,
Peut, parfois prévoir les décrets?
Je crois qu'elle a, pour toucher l'âme,
Ce que n'a pas une autre femme;
A ses discours flatteurs je croi.
Chacun y croirait comme moi.

VERMONT.

De mon côté, Mademoiselle, ne me croyez pas assez incrédule pour nier tous les genres d'enchantement.

Même Air.

D'une enchanteresse charmante
Je crois la voix douce et touchante,
Je crois à son air gracieux,
Aux traits qui partent de ses yeux.
Je crois sa puissance infinie,
Je crois encore à sa magie,
A ses charmes enfin je croi.
Chacun y croirait comme moi.

FANNY.

Votre croyance est suffisante; mais je veux vous réconcilier avec la mère Grimme, et je l'ai fait prier de se rendre auprès de moi.

VERMONT, *à part.*

C'est bon à savoir. (*Haut*) Je dois éviter sa presence jusqu'à ce que vous ayez fait ma paix avec elle... En attendant, je vais au devant de lord Barton. (*Il sort, en disant à part.*) Allons faire usage de mes nouvelles découvertes.

SCÈNE IV.

FANNY, *seule.*

Quelle différence entre ce jeune homme et mon cousin... l'un, si tendre, si respectueux, si soumis, l'autre, si peu galant, si brusque! Arthur n'est pas méchant, il est vrai; et je suis sûre qu'il m'aime de la meilleure foi du monde; mais il n'entend rien à se faire aimer; on dirait qu'il est encore en Angleterre.

AIR : *Rondeau de Charles de France.*

J'étais dans l'ignorance,
Je m'éclaire en ce jour;
Ah! pour bien connaître l'amour,
Il me fallait venir en France.

Je croyais que partout les hommes
Comme en Angleterre pensaient,
Que partout, de ce que nous sommes,
Très-rarement ils s'occupaient!
Arthur me semblait préférable
A tous ceux que je connaissais,
Je trouvais un Anglais aimable,
Jamais je n'avais vu de Français!
J'étais dans l'ignorance, etc.

Des Anglais je me faisais dire
Et les dangers et les combats;
Je ne voyais que leur empire,
Tout devait leur céder le pas!
Rien enfin, d'après ma croyance,
N'était comparable aux Anglais;
Pour les beaux-arts et la vaillance
Je les jugeais... sans penser aux Français.
J'étais dans l'ignorance, etc.

SCÈNE V.

FANNY, VERMONT, *en sorcière.*

VERMONT.

Mademoiselle, je me rends à vos ordres, veuillez me dire ce que vous avez à me demander.

FANNY.

Mais, Madame Grimme, je désire savoir si vous êtes toujours irritée contre monsieur Vermont au point de ne plus vous raccommoder avec lui.

VERMONT.

Est-ce que vous seriez de son parti ?

FANNY, *vivement*.

Tout-à-fait..., il est si aimable.

VERMONT.

Vous trouvez... eh ! bien, notre réconciliation dépend de vous.

FANNY.

De moi !

VERMONT.

AIR :

Je ne saurais à sa personne
M'empêcher de tenir rigueur,
Si vous n'êtes pas assez bonne
Pour m'assurer qu'il a seul votre cœur.
(Fanny fait un mouvement.)
Oui, pour lui je reste implacable,
Vous m'en prieriez vainement chaque jour,
Je n'avouerai jamais qu'il soit aimable,
Si vous n'avez pour lui beaucoup d'amour.

FANNY.

Ah ! s'il ne faut que cela, votre ressentiment doit être déjà bien loin !

VERMONT.

Que dites-vous ?

FANNY.

Qu'il n'est rien que je ne fasse pour vous remettre bien ensemble... et que je suis bien contente que vous me demandiez une chose que je lui ai donnée le jour où il m'a sauvé la vie.

VERMONT.

Est-il possible !

FANNY.

Je puis à présent l'envoyer chercher ?

VERMONT.

C'est inutile; il sera ici quand je voudrai... je n'ai qu'à dire un mot... mais je vous avertis que, malgré ma bonne volonté, je ne pourrai jamais lui donner la main.

FANNY.

Qu'importe... s'il a votre amitié.

VERMONT.

AIR :

A vos genoux
Faut-il qu'il vienne,
A vos genoux ? (*bis.*)

FANNY.

Comment, un mot de vous l'amène?...

VERMONT.

A vos genoux,
Regardez bien il va paraître,
A vos genoux.

FANNY, *se retourne et regarde.*

Je ne vois rien, où peut-il être?

VERMONT, *jetant son capuchon en arrière.*

A vos genoux.

FANNY, *reculant effrayée et se rapprochant ensuite.*

Ciel!... Mais je suis promise à Arthur...

VERMONT.

Je le ferai renoncer à votre main.

FANNY.

Songez qu'Arthur est mon cousin; qu'il est brave...

VERMONT.

Soyez tranquille... il renoncera de lui-même... je vais redevenir sorcière; et, malgré leur incrédulité, Milord et votre cousin seront forcés. . Silence! les voici!....

SCÈNE VI.

Les Mêmes, BARTON, ARTHUR.

(*Vermont relève précipitamment sa capuce.*)

BARTON.

Dois-je en croire mes yeux... est-ce bien vous, madame Grimme, que nous trouvons déjà ici? par où diable avez-vous passé?

VERMONT.

Par où j'ai passé?

ARTHUR.

Oui, par où?

VERMONT, *se remettant.*

Par où l'on passe ordinairement pour venir dans une maison.

FANNY.

Mais oui, mon oncle, j'étais là quand elle est entrée.

BARTON.

Comment! nous sortons de chez vous à l'instant même; vous étiez habillée absolument comme à présent : vous nous dites que vous ne pouvez sortir avant une demi-heure... nous prenons le chemin le plus court, et vous êtes la première arrivée?

VERMONT, *riant.*

Cela vous étonne! vous ne me connaissez pas!

BARTON.

Je le crois bien; on serait étonné à moins... si jamais il vous prend envie d'aller en Angleterre vous essayer dans nos courses de piétons, il fera bon de parier pour vous.

ARTHUR.

C'est que j'ai peine à croire...

VERMONT, *vivement.*

Vous voyez pourtant...

BARTON.

Il est certain que le fait est singulier.

VERMONT.

Seriez-vous curieux d'en voir une répétition?

BARTON.

Comment cela, je vous prie?

FANNY.

Que va-t-il faire?

VERMONT.

Il faut trois minutes pour se rendre à ma cabane, par votre jardin, et le double pour y arriver par l'avenue extérieure de votre château. Que ce jeune homme me devance de deux minutes, et qu'il prenne le chemin le plus court, tandis que je prendrai le plus long; si la mère Grimme n'est pas avant lui dans sa cabane, je consens à en déloger demain sans indemnité.

BARTON.

Je vous prends au mot. (*A part.*) La bonne occasion de m'en débarrasser.

VERMONT.

Mais, si j'arrive la première quel est votre pari?

ARTHUR.

Mille guinées.

BARTON, *vivement.*

Vous partirez ensemble et par le même chemin.

VERMONT.

Non pas; point de grâce. Quand vous arriverez, la sorcière sera au coin de son feu.

ARTHUR.

Nous verrons.

CHŒUR.

AIR: *vaud. de Polichinelle.*

BARTON, ARTHUR.

Comme un oiseau quand vous seriez légère,
Il ne saurait
Je ne saurais arriver le dernier.
Nous avons fait une excellente affaire,
Le double encor je voudrais parier.

BARTON.

Oui, de gagner nous avons l'assurance.

VERMONT.

D'un faux espoir votre esprit est frappé.

BARTON.

Moi ! plus que jamais ; et je crois que la sorcière est en ce moment plus inquiète que moi ; il faudrait être le diable pour se tirer de là.

FANNY.

Vous ne savez pas, mon oncle, à qui vous avez affaire.

BARTON.

Hein ! est-ce que tu perds la raison ?

FANNY.

Je vous assure que cette femme n'est pas ce qu'elle vous paraît.

BARTON, *avec impatience.*

Eh ! qu'est-ce que c'est donc que cette femme ?

FANNY.

AIR : *d'Aristippe.*

Cette femme plaît, épouvante,
Je crois en tout à ce qu'elle promet ;
A chaque instant toujours plus étonnante,
Quand il le faut, elle parle ou se tait.

BARTON.

Rassure-toi sur son compte, ma chère,
Je l'ai vue, et soit dit entre nous,
Je l'ai jugée une femme ordinaire.

FANNY, *avec intention.*

Je l'ai jugée autrement que vous.

BARTON.

Allons, je vois que ses contes ont troublé ton esprit.

FANNY.

Oh ! elle ne m'a point fait de contes ; et vous-même, tout-à-l'heure, elle vous a fait réfléchir.

BARTON, *regardant sa montre.*

Je suis sûr qu'à l'heure qu'il est elle a perdu son pari.

SCÈNE IX.

Les Mêmes, VERMONT, *arrivant.*

BARTON, *à Fanny, apercevant Vermont.*

Quand je te le disais, la voilà !

SCÈNE VII.

BARTON, VERMONT, FANNY.

BARTON.

Pour cette fois, je n'ai plus rien à craindre de votre voisinage.

VERMONT, *tranquillement.*

J'avoue que j'ai eu tort de parier mon droit de domicile contre de l'argent. Il eût été plus convenable de n'exiger qu'un sacrifice indépendant de votre fortune.

BARTON, *gaîment.*

Que cela ne vous tourmente pas; si vous gagnez, je m'engage à vous accorder tout ce que vous demanderez; à coup-sûr je ne risque pas grand chose!

FANNY, *à part.*

Peut-être.

VERMONT.

Je l'accepte en échange de l'autre gageure.

BARTON, *la montre à la main.*

Allons, disposez-vous à partir, l'aiguille va toucher aux deux minutes.

VERMONT.

Je vous remercie. (*Remontant le théâtre.*) Lord Barton, souvenez-vous de la Jamaïque!...

BARTON, *étonné.*

Que dit-elle?

(*Vermont sort.*)

SCÈNE VIII.

BARTON, FANNY.

BARTON, *réfléchissant.*

Quelle a pu être sa pensée? Ce mot lui est-il échappé par hasard; il a réveillé tous mes souvenirs.

FANNY.

Eh bien! mon oncle, vous ne paraissez plus aussi sûr de votre fait?

FANNY.

Il m'a fait une peur...

VERMONT, *qui s'est un peu mis à l'écart, s'avance.*

Quand je vous disais que vous seriez attrapé ?

ARTHUR.

Que vois-je ! quoi ! vous étiez ici ?

BARTON.

Avant toi.

ARTHUR.

Je ne sais que répondre.

FANNY.

Que vous a dit madame Grimme, mon cousin ?

ARTHUR.

Oh ! je ne lui ai pas donné le tems de me rien dire ; j'ai été si ébloui, en la voyant, que je m'en suis retourné sans écouter ce qu'elle me disait.

VERMONT.

Elle vous disait qu'elle serait de retour ici avant vous... j'espère, à présent, que vous croyez à mon pouvoir.

BARTON, *vivement.*

Je ne cherche pas à pénétrer les moyens dont vous venez de vous servir ; mais toutes ces jongleries me font désirer encore davantage de me débarrasser de votre voisinage. Existe-t-il une manière de vous faire déguerpir ?

VERMONT.

Oui, Milord.

ARTHUR.

Dites donc bien vîte.

VERMONT.

Vous avez perdu contre moi un pari dont vous ne me parlez plus...

BARTON.

Eh bien! vous faut-il de l'argent?

VERMONT.

Non, Milord, c'est votre nièce que je réclame. J'ai un excellent parti pour elle.

BARTON.

Si vous étiez plus sorcière, vous sauriez que ma parole est donnée, et que ma nièce est engagée avec ce jeune homme.

VERMONT, *tirant Barton à part.*

Engagée, Milord! vous ne croyez pas que monsieur Arthur puisse l'être véritablement, tant que cette union n'aura pas l'assentiment d'une personne dont les droits sont égaux aux vôtres.

BARTON, *troublé.*

Égaux aux miens!... Que veut dire cette femme?

FANNY.

Voilà mon oncle qui est troublé.

VERMONT, *avec chaleur.*

Non, Milord; vous ne prendrez pas sur vous de conclure un mariage qui accablerait de chagrins celle qui vous est unie par un lien sacré.

BARTON.

Je ne sais où j'en suis!

VERMONT.

Vous ne pouvez briser le cœur de la femme qui vous est si tendrement dévouée, et lui enlever d'un seul coup toutes ses espérances.

BARTON.

Non certes; j'aimerais mille fois mieux renoncer à mes plus chères pensées!

FANNY.

Vous avez raison, mon oncle.

ARTHUR.

Que dites-vous! oubliez-vous, Milord, que j'ai votre parole, que Fanny m'appartient?

VERMONT.

Monsieur Arthur oublie-t-il lui-même ce qu'il a promis à la compagne de son enfance; à cette jeune miss Betzi, qui fut élevée à côté de lui à la Jamaïque?

ARTHUR, *à part.*

D'où peut-elle savoir?..

VERMONT.

Si vous l'oubliez, je puis vous le rappeler.

ARTHUR, *tout déconcerté.*

Oui, je ne serai pas fâché... j'apprendrai avec plaisir...

FANNY.

C'est le tour de mon cousin à présent.

ARTHUR.

Mais prenez garde de dire la vérité.

VERMONT, *à Arthur.*

Vous n'avez jamais entendu parler du fils de Milord?

ARTHUR, *riant.*

Du fils de Milord... il n'en a jamais eu.

BARTON, *très-ému.*

Attends, mon ami... Madame Grimme, dites-moi... je demeure confondu!

VERMONT, *à Arthur.*

Sachez, Monsieur, que Milord s'est marié en secret. Celle que vous appeliez votre tante, à la Jamaïque, est en effet votre mère et l'épouse de lord Barton.

ARTHUR, *à Barton.*

Serait-il vrai?

BARTON.

Oui, mon fils. (*Arthur se jette dans ses bras.*)

FANNY, *à part.*

Son fils! je tremble de ce qui va m'arriver tout-à-l'heure.

BARTON.

Remercie madame Grimme de ce qu'elle t'apprend un mystère, que des raisons puissantes me forçaient encore à te cacher.

JONES.

La sorcière, madame Grimme, vient voir Milord. (*à part.*) Il y en a déjà une ici. (*Il se place un peu en arrière, dans un coin du théâtre.*)

SCENE XI ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, MILADY, *en sorcière, habillée comme Vermont*, ensuite BETZY.

TOUS.

La sorcière!

MORCEAU.

AIR : *de Béancourt.*

TOUS.

En vérité, c'est merveilleux;
De tout ce que je vois je doute:
Que je regarde ou que j'écoute,
Tout est surprenant dans ces lieux.

BARTON.

Lorsque l'une ici nous éclaire,
Une autre encor frappe mes yeux.

JONES, *à part.*

C'est un nouveau tour de sorcière,
Elle s'est partagée en deux.

ARTHUR.

Parlez, quelle est la véritable?

JONES, *à part.*

L'une est à l'autre en tout semblable!

VERMONT.

Nous différons pourtant, je crois.

(*Il ôte sa capuce et se trouve en jeune homme*)

BARTON, *reconnaissant Vermont.*

Que vois-je?

MILADY, *ôtant sa robe de sorcière et se trouvant en dame.*

Reconnaissez-moi.

BARTON, *surpris.*

Milady!

ARTHUR, *de même.*

Ma mère!

MILADY, *prenant la main de Betzy, qui vient de s'avancer.*

Et Betzy! tu l'aimes, j'espère,
Mon fils elle est à toi.

TOUS, *ensemble.*

Jour étonnant, jour prospère!

ENSEMBLE

TOUS.

En vérité, c'est merveilleux,
Mais il n'est plus pour moi de doute ;
Ce que je vois, ce que j'écoute,
Pour cette fois me rend heureux.

JONES, *à part.*

En vérité, c'est merveilleux ;
De tout ce que je vois je doute ;
Que je regarde ou que j'écoute,
Tout est surprenant dans ces lieux.

BARTON.

Mais pourquoi vous être cachée; ne m'avoir pas écrit?

JONES, *à part.*

Ah ! maudites lettres !

MILADY.

Je l'ai fait aussitôt que j'ai su le lieu où vous vous étiez exilé, pour plaire à votre famille, et conserver votre fortune... je pensais que la nécessité seule avait pu vous engager à me fuir ; mais, ne recevant pas de réponses, j'ai voulu voir par moi-même, ..

ARTHUR.

Et c'est vous qui avez mis Monsieur au fait?

MILADY.

Je n'ai fait que lui prêter le nom et la robe de madame Grimme.

BARTON, *à Vermont.*

Monsieur, je sais quel a été le but de votre sorcellerie, et je veux que vous ne vous soyez trompé en rien. Fanny, voilà ton mari.

FANNY.

J'étais bien sûre qu'il m'arriverait quelque chose.

ARTHUR.

Mais vous nous direz comment?...

(*Jones tousse très-haut.*)

VERMONT.

C'est mon secret. (*Avec intention.*) Je ne veux compromettre personne... mais que les coquins se corrigent.

JONES, *à part.*

Oh ! le braye homme !

VAUDEVILLE.

AIR : *de façture du Premier Prix.*

CHOEUR.

Le monde est fait ; on ne peut le refaire ;
Tout pour le mieux y va, je le soutien ;
Pour que tout soit compensé sur la terre,
Auprès du mal on voit toujours le bien.

MILADY, *à son mari et à son fils.*

Le sort jaloux, dans sa rigueur extrême,
A mon amour voulut vous enlever ;
Je vous revois... Près de ceux que l'on aime,
Rien n'est si doux que de se retrouver !

CHOEUR.

Le monde est fait ; on ne peut le refaire, etc.

BETZY.

Si d'être ensemble, on s'ennuie en ménage,
Ce qu'on n'a pas encor pu me prouver.
Il est toujours des instans où je gage,
Avec plaisir on doit se retrouver !

CHOEUR.

Le monde est fait, etc.

ARTHUR.

C'est pour aimer qu'on nous mit sur la terre ;
Si tout-à-coup il pouvait arriver
Que l'on perdit l'heureux secret de plaire,
Femme aussitôt saurait le retrouver !

CHOEUR.

Le monde est fait, etc.

JONES.

Méfiez-vous d'certaines gens de bourse ;
Il en coût' trop d'vouloir les éprouver.
Ils sont parfois si légers à la course,
Qu' d'un jour à l'autre on n'peut plus les r'trouver.

CHOEUR.

Le monde est fait, etc.

BARTON.

Dans les honneurs bien souvent on oublie
Que l'on est homme; et l'on veut tout braver;
Mais tout finit, tout passe dans la vie,
Et tôt ou tard il faut le retrouver!

CHOEUR.

Le monde est fait, etc.

VERMONT.

Loin des combats, dans une paix nouvelle,
On ne voit pas les Français s'énerver;
Que la patrie et le roi les appelle,
On est toujours sûr de les retrouver!

CHOEUR.

Le monde est fait, etc.

FANNY, *au public.*

AIR : *vaudeville d'Elle et Lui.*

Il est une certaine chose
Qu'un auteur aime avec excès.
Il la désire... mais pour cause
Il ne se la prédit jamais.
Vous me devinez, je l'espère?
Messieurs, point de fâcheux éclat!
Quand nous vous donnons la Sorcière,
N'allez pas faire le sabat!

CHOEUR.

La pièce est faite; on ne peut la refaire;
Près d'un frondeur j'aperçois un soutien;
Pour que tout soit compensé sur la terre,
Auprès du mal, on voit toujours le bien.

FIN.

AVIS.

S'adresser, pour la *musique* des vaudevilles anciens et nouveaux, de tous les théâtres, à M. TARANNE, rue de RICHELIEU, n°. 9.

LOTTIN DE ST.-GERMAIN, IMPRIMEUR, RUE DE NAZARETH, N.° 1.

LES

Deux Cousins

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

PIÈCES NOUVELLES

Qui se trouvent chez le même Libraire.

La Pièce d'Emprunt, ou le Compilateur, Vaudeville en un acte, par MM. St.-Hilaire et Crosnier.

Jocrisse-Paria, Tragédie burlesque, en un acte, et en vers, par MM. St.-Hilaire et Crosnier.

Le Solitaire, ou l'exilé du Mont-Sauvage, Mélodrame en trois actes et en prose, par MM. St.-Hilaire et Crosnier.

La Chasse au Renard, Vaudeville en un acte, par M. St.-Hilaire.

Léonide, ou la Vieille de Surêne, Comédie-Vaudeville en trois actes, par MM. St.-Hilaire, Dupeuty et De Villeneuve.

Le Château perdu, ou le Propriétaire supposé, Comédie-Vaudeville en un acte, par MM. St.-Hilaire et Hyacinthe.

Le 27 Septembre 1824, Vaudeville en un acte, par M. St.-Hilaire.

Le Beau-Frère, ou la Veuve à deux Maris, Comédie-Vaudeville en un acte, par MM. St.-Hilaire et Paulin.

L'insouciant, ou la Rencontre au Port, Comédie-Vaudeville en un acte, par MM. St.-Hilaire et Paulin.

Le Meurtrier, Mélodrame en trois actes, par MM. St.-Hilaire et Crosnier.

Tringolini, Mélodrame-Comique, en trois actes, par M. St.-Hilaire.

Louise, ou le Père Juge, Mélodrame en trois actes, par M. St.-Hilaire.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
Rue du Faubourg Montmartre, N. 4.

LES

DEUX COUSINS

COMÉDIE-VAUDEVILLE

EN TROIS ACTES,

PAR MM. ST.-HILAIRE, FERDINAND LALOUE ET PAULIN,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 12 JANVIER 1825.

PRIX : 2 FRANCS.

PARIS.

CHEZ QUOY, LIBRAIRE

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

1825.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
CHARLES.	M. LAFONT.
HONORÉ.	M. FONTENAY.
M. FREMONT, oncle de Charles et Honoré.	M. GUILLEMIN.
M. DENNEVILLE, avoué	M. COSSARD.
Mme. DENNEVILLE	Mlle. CLARA.
FINET, second Clerc	Mlle. MINETTE.
Mme. MIGNONET, femme de ménage.	Mme. BRAS.
LOUIS, domestique d'Honoré . . .	M. JUSTIN.
Société de Mme. Denneville.	
Clercs, amis de Charles.	

La scène se passe à Paris, en 1824.

Tous les exemplaires non revêtus de ma signature sont réputés contrefaits.

NOTA. Les Directeurs de Province sont priés de s'adresser pour la musique, qui dans cet ouvrage est essentielle, à M. Biancourt chef d'Orchestre du Vaudeville, il feront bien aussi de demander à leurs correspondants une mise en scène très-exacte.

LES DEUX COUSINS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

ACTE PREMIER.

Le Théâtre représente sur le devant un riche cabinet d'avoué ; à gauche, le bureau de monsieur Denneville et des cartonniers; à droite et à gauche, des portes ; à droite le bureau d'Honoré, au fond, une cloison vitrée qui sépare le cabinet de l'étude ; dans l'étude, des tables et des quinquets suspendus ; au fond de l'étude, la porte donnant à l'extérieur.

SCÈNE PREMIÈRE.

FINET, *seul à la porte du fond.*

Ça suffit, monsieur, vos dossiers seront en règle. Vous dites ?... que je ne quitte pas l'étude... soyez tranquille, vous me trouverez le nez sur ma grosse. (*descendant la scène.*) avec ça que c'est amusant.... copier des déclinatoires et transcrire des licitations ; comme ça instruit la jeunesse!

SCÈNE II.

FINET, CHARLES.

CHARLES, *entrant par la porte de gauche du cabinet.*

Bonjour, mon petit Finet; comment, tu es seul à l'étude! où est donc mon respectable cousin ?

FINET.

Monsieur Honoré ?.... si vous étiez venu deux minutes

plus tôt, vous le trouviez là, me donnant des instructions sur la manière de devenir un jour un célèbre avoué.

CHARLES.

Ah! et t'a-t-il donné les instructions sur la manière de se procurer de l'argent, quand on n'en a pas?

FINET.

Oh! non, ce n'est pas sa partie... il est toujours en fonds, lui....

CHARLES.

Oui, il a gardé son héritage, et moi j'ai mené le mien grand train; dis-moi, crois-tu qu'il soit d'humeur à me prêter quelques billets de mille francs?

FINET.

Des billets de mille francs? non, non.

CHARLES.

Parole d'honneur?

FINET.

Parole d'honneur... Ah! mais s'il vous refuse, ce ne sera pas par défaut d'obligeance, ce sera par intérêt pour vous... il est si fort sur les principes... il ne voudrait pas encourager la dissipation, les folies d'un parent qui lui est si cher!

CHARLES.

En vérité, tu me dis cela d'un air sérieux, doctoral; tu es presque solennel: je ne te reconnais plus.

FINET.

Ah! dame, voilà comme nous sommes tous maintenant à l'étude... depuis que vous n'êtes plus ici, nous avons de la gravité, nous connaissons l'importance de nos fonctions, et nous nous ennuyons toute la journée.

CHARLES.

Pauvre garçon! écoute, je t'offre une consolation dans le malheur, viens déjeûner avec moi demain.

FINET.

Comment? vous donnez à déjeûner, je croyais que vous manquiez d'argent.

CHARLES.

Eh bien! c'est justement pour ça.... je t'invite; tu me déterres un de ces usuriers avec lesquels tu m'as mis tant de fois en relations; le capitaliste est gastronome; il déjeûne et il prête.

FINET.

Heu ! ce n'est pas sûr.... c'est que votre papier a joliment perdu sur la place. Quand vous êtiez propriétaire, parbleu, ça allait tout seul ; mais à présent....

CHARLES.

C'est égal, tâche toujours de m'en amener un, j'en ai attendri de bien durs, va.... je ferai tant de frais d'éloquence.....

FINET.

De l'éloquence, jolie ressource !

Air : *Adieu, je vous fuis, bois charmant !...*

Les prêteurs, toujours assez juifs,
Sont peu touchés d'un beau langage ;
Ils tiennent aux mots positifs,
Tels que nantissement et gage.
L'éloquence est nulle à leurs yeux,
Aux discours en vain on s'applique ;
Une hypothèque vaut pour eux,
Toutes les fleurs de rhétorique.

CHARLES.

Bah ! bah ! laisse donc, mets-moi seulement en présence, et *tu* verras ?

FINET.

A la bonne heure, monsieur, je chercherai toujours.

CHARLES.

Oui, c'est ça, cherche, et surtout n'oublie pas que c'est pressé.... je peux te dire ça à toi : d'abord, il s'agit de donner quelques secours à un monsieur Melcourt, un vieux parent de ma mère, que je ne connais pas.... Mais c'est égal, il m'a écrit, il s'est adressé à moi avec confiance... d'un autre côté, il y a trois ou quatre gaillards qui se sont invités chez moi sans façon... tu sens bien que je ne dois pas manquer ces deux affaires-là ?

Air : *Au temps heureux de la chevalerie.*

Si mon emprunt se faisait, au plus vîte,
J'irais tirer mon parent d'embarras ;
A nos amis je songerais ensuite,
Et Corcelet fournirait le repas :
Ainsi, mon cher, nous pourrions, je le pense,
Si l'usurier se laisse endoctriner,
mener de front en cette circonstance
La bienfaisance et notre déjeûner !...

FINET.

Voilà ce qui s'appelle entendre la morale et les plaisirs! Eh bien! tenez, moi, j'aime mieux un mauvais sujet comme vous, qu'un vertueux personnage comme monsieur votre cousin.

CHARLES.

Chut! tais-toi donc, c'est... c'est un des sept sages de la Grèce.

FINET.

Vraiment!... ah çà! dites-moi un peu, y avait-il un de ces messieurs-là qui fût premier clerc et amoureux de la femme de son avoué?

CHARLES.

Hein? es-tu fou? comment, Honoré...

FINET.

Oui, oui, tout en ayant l'air de ne pas y prendre garde, j'observe; et monsieur Honoré a une manière de regarder madame Denneville... enfin, je ne dis rien, moi; mais quand la sagesse regarde dans ce genre-là, on ne sait plus trop à quoi s'en tenir.

CHARLES.

Voyez-vous, le cher cousin!

FINET.

Et puis, j'ai remarqué aussi qu'il se mêle toujours dans les querelles de ménage; et toutes les fois qu'il se charge d'arranger un raccommodement, on est sûr que ça finit par une brouille bien conditionnée.

CHARLES.

Eh bien! mais, au fait, pour un sage ce n'est pas trop maladroit, ça... au surplus, ce n'est pas mon affaire; qu'il me prête de l'argent, voilà tout ce que je lui demande... et je reviendrai dans la soirée pour lui pousser une dernière botte. Si je ne te revois pas, je compte toujours sur toi pour déjeûner, hein?

FINET.

C'est entendu; je passerai chez vous entre le référé et l'enregistrement.

CHARLES.

Ah! çà, nous disons: toi, le capitaliste et l'étude entière, jusqu'aux saute-ruisseaux, je griserai tout le monde!

Air : *Amis, voici la riante semaine.*

Il faut, mon cher, bannir l'inquiétude,
Et vous moquer des cris du vieux patron.
J'entends, demain, que toute son étude,
En me quittant, ait perdu la raison.
Ah ! je voudrais, aux flacons faisant tête,
Dût en gémir le corps des procureurs.
Voir tous les jours la bazoche en goguette } *bis.*
Pour le repos des malheureux plaideurs. }

Finet répète le refrain avec Charles qui lui serre la main. Charles sort.

SCÈNE III.

FINET, *seul.*

A la bonne heure, au moins, voilà un bon enfant, il sait vivre, lui !... Mais voyons, songeons un peu aux affaires, et d'abord, relisons mon rôle de l'Ecole des Vieillards... c'est que je ne le sais pas encore trop... Où diable aussi a-t-on eu l'idée de me faire jouer le rôle du vieux domestique, à moi ? ah ! bah ! c'est égal, en me grimant bien avec un peu de noir, là et là, une grande perruque grise et une grosse voix... je serai gentil comme tout... essayons. (*lisant son rôle.*)

« A quinze ans, j'étais des plus ingambes ;
» Mais devenir coureur quand on a plus de jambes !...
» Ce Paris ! on s'y perd : le Hâvre tout entier,
» En se pressant un peu tiendrait dans un quartier ;
» Et je cours !... mais je cours !... »

SCÈNE IV.

FINET, FRÉMONT.

FRÉMONT, *entrant par le fond.*

Il n'y a donc personne, ici ?

FINET, *serrant vivement son rôle.*

Hein ? (*à part.*) Tiens, moi qui croyais que c'était le patron ! (*haut.*) Que demandez-vous, monsieur ?

FREMONT.

Je viens voir Denneville ; est-il chez lui ?

FINET.

Oui, monsieur, il dîne ; mais si c'est pour affaires, mon-

sieur Honoré, le premier clerc, ne tardera pas à rentrer, et vous pourrez...

FRÉMONT.

Ah! c'est M. Honoré qui est premier clerc? et son cousin Charles n'est-il plus attaché à l'étude?

FINET.

Hélas! non, monsieur, et nous le regrettons tous. Avec lui, au moins, nous avions un peu de bon temps... le soir, il nous permettait de sortir... nous allions ensemble siffler ou applaudir les pièces nouvelles... nous faisions de petits soupers à l'instar de ceux de Momus... oh! nous nous en donnions! A présent, ce n'est plus ça du tout. Depuis que M. Honoré est monté en grade, il faut être exact... nous sommes dans les dossiers toute la semaine, et pour nous refaire, il nous envoie en course le dimanche, parce qu'il dit que c'est le jour du repos... aussi, c'est étonnant comme on l'aime!

FRÉMONT.

Eh bien! vous avez tort de vous plaindre; vous devriez vous féliciter, au contraire, d'avoir un pareil chef.

Air : *Du vaudeville des Scytes.*

Pour lui, pour vous, il fait ce qu'il doit faire,
En réglant bien l'emploi de votre temps,
Souvenez-vous que dans votre carrière,
Au travail seul, on doit tous ses instans;
Au but ainsi, bientôt votre mérite,
Peut vous conduire...

FINET.

Oui, le fait est certain;
Mais j'aime mieux n'y pas aller si vîte,
Et m'amuser un peu sur mon chemin.

FRÉMONT.

A merveille! vous changerez d'avis, jeune homme; vous ne serez pas toujours aussi frivole.

FINET.

Frivole! frivole! écoutez donc, il me semble qu'il n'y a pas besoin d'être positivement un Caton pour être clerc d'avoué. (*à part.*) Au fait, qu'est-ce qu'il vient donc me conter, ce client-là? (*haut.*) Monsieur, je vous demande bien pardon; mais j'ai ici une affaire très-pressée... donnez-vous la peine de vous asseoir. (*il reprend son rôle et répète bas en faisant des gestes.*)

FRÉMONT.

C'est bien, c'est bien, mon ami. (*à part.*) Allons, d'après mes premières informations, il paraît qu'Honoré est un garçon sage, rangé, studieux, et qui peut faire honneur à sa famille. Quant à M. Charles, nous verrons. (*se retournant vers Finet.*) Dites-moi, mon ami, je suis fâché de vous déranger encore...

FINET, *montrant son rôle.*

Ah! monsieur, je vous en prie... je vous l'ai déjà dit... ce que je tiens là est très pressé : voyez-vous... l'affaire a lieu demain.... çà ne peut pas se remettre.

FRÉMONT.

Une dernière question, seulement... Croyez-vous que je ferai bien d'attendre ici M. Denneville? viendra-t-il bientôt à son étude?

FINET.

Je ne peux pas vous dire... ah! cependant si... oui... il descendra peut-être... comme sa femme a dîné en ville...

FRÉMONT, *se levant.*

Comment, sa femme? Denneville est marié?

FINET.

Vous ne saviez pas cela? vous venez donc de bien loin? ça a fait assez de bruit dans le palais, allez! et c'est qu'elle est jolie, Mme Denneville... Ah! si j'avais seulement deux ou trois ans de plus....

FRÉMONT.

Eh quoi? à son âge, Denneville a fait la sottise...

FINET.

Oui, monsieur... il a fait la sottise... Mais tenez, je crois que je l'entends.

SCÈNE V.

LES MÊMES, DENNEVILLE, tous les Clercs.

(*Les clercs se placent à leurs tables dans l'étude, où Denneville leur distribue de la besogne.*)

LES CLERCS.

Air : *De Fernand Cortès.*

Chacun à son dossier,
Vîte, mettons-nous à l'ouvrage;
Ah! de bon cœur, j'enrage!
Quel ennuyeux métier!..

DENNEVILLE, *donnant à chacun son travail.*

Prenez cet inventaire,
Et vous, monsieur, copiez ce contrat;
Vous, pour le notaire,
Des frais transcrivez l'état.

On reprend en chœur :

Chacun à son dossier, etc.

FINET, *à part.*

Quel bonheur! tout est distribué! je l'échappe pour aujourd'hui!

DENNEVILLE, *rentrant dans le cubinet.*

Ah! vous voilà, M. Finet, eh bien! qu'est-ce que vous faisiez donc ici, paresseux que vous êtes?

FINET.

Paresseux, moi? D'abord, monsieur, je travaillais, et puis, je tenais compagnie à un client qui vous attend depuis une heure.

DENNEVILLE.

C'est bon, c'est bon! laissez-nous... j'ai mis de la besogne à votre place. (*Finet s'éloigne en faisant la moue à son patron*)

FINET, *à part.*

J'ai mis de la besogne à votre place... il n'a que çà à vous dire lui?...

SCÈNE VI.

FRÉMONT, DENNEVILLE.

DENNEVILLE.

Monsieur... que vois-je? eh quoi! c'est toi, mon vieil ami? Comment, tu reviens à Paris après quinze ans d'absence, et tu ne me préviens pas?

FRÉMONT.

J'a ais mes raisons : tu le vois, j'arrive comme un dénouement, *ex abrupto*, sans qu'on sache trop ni comment, ni pourquoi.

DENNEVILLE, *lui serrant la main.*

Ce cher Frémont

FRÉMONT.

Chut!... ne me donne pas ici ce nom-là.

DENNEVILLE.

Qu'est-ce à dire? ah! j'entends... oui... comme on est millionnaire, on a changé son extrait de naissance, on est, pourle moins, comte ou baron!

FRÉMONT.

Quelle idée!

Air : *Sans entreprendre un semblable voyage*. (L'Insouciant.)

Oui, j'en conviens, pour un millionnaire,
Frémont tout court est un peu trop bourgeois;
Mais, mon ami, c'est le nom de mon père;
Il n'en est pas de meilleur, je le crois...
Ici, pourtant, c'est chose assez commune,
Les enrichis prennent goût au blazon;
Et lorsqu'on voit agrandir sa fortune,
On veut aussi voir allonger son nom.

Quant à moi, je n'ai pas ce ridicule, et puis qu'il faut te le dire, je suis tout bonnement une espèce d'oncle de comédie décidé à tenter une épreuve sur ses deux neveux. Ils ne me connaissent ni l'un ni l'autre, ainsi...

DENNEVILLE.

Une épreuve? mais je puis t'en épargner les frais; je dois bien savoir à quoi m'en tenir sur tes neveux, moi, puisque j'ai été leur tuteur... d'ailleurs, ne suis-je pas aussi de la famille? En deux mots, voici leurs caractères : Honoré est un modèle de raison et de conduite, Charles un mauvais sujet sans ressources.

FRÉMONT.

Au fait, on m'a déjà dit que tu avais été forcé de le renvoyer de ton étude.

DENNEVILLE.

Oui, depuis long-temps il lassait ma patience par sa dissipation et son inexactitude. D'ailleurs, je m'étais aperçu... et puis, Honoré m'avait fait remarquer aussi...

FRÉMONT.

Quoi?

DENNEVILLE.

D'abord, Charles est un joli garçon, vois-tu... il est aimable, entreprenant, et il était d'une familiarité auprès de ma femme!

FRÉMONT.

De ta femme? ah! oui, je sais, tu es marié, mon pauvre garçon, et... es-tu heureux, au moins, dans ton ménage?

DENNEVILLE.

Heurèux! sans doute... je pense bien que Mme Denneville est incapable de rien faire qui puisse positivement troubler mon repos... mais...

FRÉMONT.

Mais?

DENNEVILLE.

La dépense, mon cher, la dépense! ah!

Air : *Il povero Calpigi.*

Ma femme est jeune, assez coquette,
Et chaque jour, pour sa toilette...
Chez nous s'élèvent des débats,
Tels qu'au palais on n'en voit pas.
Au bout du compte, je finance;
C'est la première fois, je pense,
Qu'on voit, pour finir les procès,
Un avoué payer les frais.

FRÉMONT.

Mon ami, je te félicite:
Il est beaucoup de gens qu'on cite,
Qui voudraient donner leurs écus,
Et ne redouter rien de plus.
Lorsqu'une femme jeune et belle,
Pour sa parure nous querelle,
L'important est, dans ce procès,
D'en être quitte pour les frais.

DENNEVILLE.

Oh! à cet égard-là, je suis sûr... Cependant, si j'en avais cru dans les temps les conseils d'Honoré...

FRÉMONT.

Honoré? et que te disait-il donc?

DENNEVILLE.

Des choses d'une sagesse! comme tout ce qu'il dit, au reste... Monsieur, vous n'êtes plus de la première jeunesse, et une femme de vingt ans, légère, inconsidérée... vous aurez des clercs.. Enfin, il me prédisait l'avenir, et ce n'était pas par intérêt, parce qu'il était mon héritier, et que mon mariage pouvait détruire ses espérances... oh non; il est incapable... c'était par pure amitié pour moi... la preuve, c'est qu'aussitôt que j'ai eu fait la folie, eh bien! il a changé du tout au tout: plus d'avis contraires; de l'amabilité, de la complaisance pour ma femme... excusant son étourderie, sa légèreté... et s'il ne pouvait me cacher entièrement les torts de son cousin, au moins cherchait-il à le justifier à mes yeux, tout en convenant que je devais l'éloigner de mon étude par prudence... Enfin, je te dis qu'Honoré est un ange.

FRÉMONT.

Oui, oui, je vois que jusqu'à présent, il a l'avantage sur Charles ; cependant, je ne veux pas me hâter de prononcer.

DENNEVILLE.

Mon témoignage ne te suffit donc pas?

FRÉMONT.

Chacun a sa manière de juger; j'ai déjà essayé un premier moyen, qui me servira du moins à apprécier le cœur de l'un et de l'autre ; car, l'ordre, l'économie, l'application au travail, tout cela est très-bien... mais je tiens encore à d'autres qualités. J'ai adressé aux deux cousins une lettre au nom d'un M. Melcourt, allié de sa famille, qui se dit dans la détresse, et fait un appel à leur bienfaisance....

DENNEVILLE.

Oui-dà ?... eh bien ! je te promets que tu n'attendras pas long-temps la réponse d'Honoré !... Eh ! mon cher, il est d'un bureau de charité... Quant à Charles, supposons que la bonne volonté ne lui manque pas, l'état de ses affaires...

FRÉMONT.

Enfin, nous verrons... Je te quitte... il ne me reste qu'à te recommander le silence le plus absolu sur mon arrivée.

Air : *de la Maison de plaisance.*

Mon ami, le secret
Ici m'est nécessaire ;
Tu seras, je l'espère,
Utile à mon projet.
Si j'ai recours à ce mystère,
C'est pour mieux placer mes bienfaits ;
Je veux qu'une amitié sincère
M'en paie un jour les intérêts.
J'éprouve encore quelque doute...
C'est que, mon cher, assez souvent,
Dans un semblable placement,
Le débiteur fait banqueroute.

Ensemble.

DENNEVILLE.

Je promets le secret,
Puisqu'il est nécessaire
Je serai, je l'espère,
Utile à ton projet...

FRÉMONT.

Mon ami, le secret, etc.

(*Il sort par le fond.*)

SCÈNE VII.

DENNEVILLE, *seul.*

Mon dieu ! qu'on est malheureux d'être défiant !... c'est le défaut de la vieillesse... mais ma femme tarde bien à rentrer ! depuis quelques temps, toujours des invitations chez ses amies... c'est désagréable ça ! nous ne pouvons plus même dîner ensemble... je suis si peu marié maintenant, qu'en vérité, ça n'en vaut pas la peine. (*Il se place à son bureau.*) Finet ! monsieur Finet !

SCÈNE VIII.

DENNEVILLE, FINET.

FINET.

Voilà, monsieur. (*A part.*) Ah ! à présent je sais mon rôle par cœur ; je n'ai plus qu'à m'occuper de l'étude !...

DENNEVILLE.

Où est Honoré ?

FINET.

Monsieur Honoré, il vient de sortir.

DENNEVILLE.

Pour mes affaires, j'en suis sûr !

FINET, *à part.*

Il a raison, le patron !... c'est pour ses affaires... il sera allé au-devant de madame.

DENNEVILLE.

Tenez, voilà une note de courses à faire...

FINET, *à part.*

Encore !..» Les jambes me font mal, en entendant cela.» Oh ! c'est là, que sera le coup de fouet, et la partie des applaudissemens ira son train... c'est une jolie invention, que la comédie bourgeoise. A bien prendre, c'est même mieux qu'un grand théâtre '... D'abord, il y a du zèle et de l'activité ; on ne voit pas là des sociétaires qui aient toujours des rhumes, et des pensionnaires qui n'aient pas le droit d'en avoir. (*Il continue à s'occuper de son rôle.*)

DENNEVILLE, *feuilletant des papiers.*

« Le sieur Herbaut, plaidant en séparation contre sa » femme. » Ah! par exemple, celui-là, s'il y a un peu de justice, il doit gagner.

FINET, *à part.*

Tiens... un vieux de cinquante ans... sa femme y gagnera encore plus que lui.

DENNEVILLE, *se retournant.*

Eh bien! monsieur... et vos courses?

FINET.

J'y vais, j'y vais, monsieur. (*A part.*) Ah! le patron, d'abord, dès qu'il s'agit de femme, il est tout de suite de mauvaise humeur. (*Il sort.*)

DENNEVILLE, *continuant à lire.*

« Représente au tribunal, que depuis deux ans, sa » femme a fait trente-sept mille francs de dettes. » Ah! mon Dieu... voilà où conduisent les parties de plaisir, les bals, les spectacles... et je souffrirais que madame Denneville!

Mme DENNEVILLE, *dans la coulisse.*

Portez cela dans mon boudoir...

DENNEVILLE.

La voilà!

SCÈNE IX.

DENNEVILLE, Mme DENNEVILLE.

Mme DENNEVILLE, *à la porte.*

J'irai tout essayer dans un instant... Êtes-vous là, mon ami?

DENNEVILLE, *se levant.*

Oui, madame... oui... je puis donc vous voir enfin... vous revenez bien tard?

Mme DENNEVILLE.

C'est qu'après dîner, je suis sortie avec Mme d'Hermance pour faire quelques emplettes... elles sont d'un goût... oh! vous serez content...

DENNEVILLE.

Des emplettes... des emplettes... toujours des emplettes! et à quoi bon, madame, s'il vous plaît.

Mme DENNEVILLE.

C'est que, vous ne savez pas... nous donnons demain une comédie chez madame de Sainville; j'ai un rôle charmant!... Ah! mon ami, quel rôle! et comme je le jouerai!...

DENNEVILLE.

Un rôle, à présent!... il ne manquait plus que cela... Eh! madame, c'est bien dans notre état qu'on doit jouer la comédie.

Mme DENNEVILLE.

Pourquoi non? on la joue dans tous les états; il n'y a pas pour cela de classe privilégiée; d'ailleurs, c'est une pièce très-morale... l'Ecole des vieillards.

DENNEVILLE.

Oui, très-morale, en effet... Je ne lui connais qu'un défaut, à cette comédie-là; c'est d'être venue un an trop tard...

Mme DENNEVILLE.

Qu'est-ce que vous dites donc? ah! ah!... je comprends! (*souriant.*) Vous n'avez pas le sens commun... Le fait est que j'ai voulu vous faire honneur dans notre cercle; et pour la scène du bal, j'ai commandé la plus belle robe...

Air : *de Paris et le Village.*

Chacun, mon cher, appréciera
Le goût, l'éclat de ma parure,
Et ma toilette déplaira
Aux femmes seules, j'en suis sûre.
Dans notre spectacle bourgeois,
Du succès, j'aurai donc la gloire:
Je serai charmante, je crois,
Jugez-en, voici le mémoire!

DENNEVILLE.

C'est ça, à merveille! je m'y attendais... Morbleu! madame, je ne me prêterai pas davantage à ce que mon argent soit dissipé pour de pareilles fantaisies!...

Mme DENNEVILLE.

Comment, vous vous fâchez de la sorte, pour quelques petits frais...

DENNEVILLE.

J'enrage... est-ce comme cela que vous avez été élevée... vous fallait-il tant de recherche, tant d'élégance, quand je vous épousai,

Mme DENNEVILLE.

Eh bien! n'êtes-vous pas satisfait de voir que dans votre société, je suis devenue si vîte une femme de goût...

DENNEVILLE.

Eh! mon dieu!... madame, je vous le répète; je vous aimais mieux telle que vous étiez la première fois que je vous vis chez votre tante. Vous ne connaissiez alors ni le monde, ni ses plaisirs... je vous trouvai assise devant un métier à broder... vêtue d'une robe de toile, avec un tablier noir, les cheveux enterrés sous le bonnet le plus modeste... il ne vous fallait pas dans ce temps-là, des marabouts, des diamans, des coiffures à la neige... Cependant, j'ai fait de vous la maîtresse d'une maison opulente, une femme à équipage... une femme riche et considérée...

Mme DENNEVILLE.

Eh bien! mon ami, il ne vous reste plus qu'une seule chose à faire.

DENNEVILLE.

Dame! à moins de vous rendre veuve, je ne vois pas...

Mme DENNEVILLE, *émue.*

Ah! monsieur, ce que vous me dites est affreux!

DENNEVILLE.

Pardon, ma bonne amie, mais c'est qu'aussi vous m'abordez toujours un mémoire à la main!

Mme DENNEVILLE.

Vous devriez m'en savoir gré... c'est que je n'aime pas à avoir des dettes... mais vous ne faites pas attention à des motifs aussi sages, aussi raisonnables; dès qu'une chose vous contrarie, vous vous emportez de suite... Allons, allons, c'est une bagatelle; voyons, payez; soyez aimable!

DENNEVILLE.

Que diable! ne pouvez-vous donc pas me trouver aimable sans que je paye pour cela?

Mme DENNEVILLE, *le regardant tendrement, et lui donnant la main.*

Mon ami!

DENNEVILLE.

C'est ça, mon ami! vous abusez de ma faiblesse. Vous savez trop bien que, quand vous me regardez de la sorte,

il faut que j'en passe par où vous voulez... donnez-moi ce mémoire, je paierai !...

M^me^ DENNEVILLE.

Ah! à la bonne heure ! voilà parler... Tenez, mon ami, vous n'imaginez pas à quel point la bonne humeur vous va bien!

DENNEVILLE.

Mais il ne tiendrait qu'à vous de me voir toujours ainsi.

M^me^ DENNEVILLE.

Vrai ? eh bien ! essayons... un peu de complaisance de part et d'autre.

DENNEVILLE.

Je ne demande pas mieux... ne disputons à l'avenir que d'amitié et de prévenance.

M^me^ DENNEVILLE.

Air : *du Vaudeville de Passe-Partout.*

Entre nous jamais de nuage,
Nous n'aurons plus que d'heureux jours.

DENNEVILLE.

Qu'un baiser soit ici le gage
D'un traité conclu pour toujours...
Eh ! quoi, vous refusez, madame?

M^me^ DENNEVILLE.

Si l'on nous voit, que dira-ton ?
Vous savez qu'embrasser sa femme,
Monsieur, c'est du plus mauvais ton !

(*Denneville l'embrasse.*)

SCÈNE X.

LES MÊMES, HONORÉ.

HONORÉ, *s'arrêtant au fond.*

Ah ! pardon... je me retire.

DENNEVILLE.

Du tout, du tout, Honoré, mon ami ; approchez, au contraire... vous ne pouviez pas arriver plus à propos...

M^me^ DENNEVILLE.

Oui, félicitez-nous, monsieur... mon mari et moi, nous venons de former le projet du plus heureux ménage !...

HONORÉ.

Croyez que je vois cet accord avec le plus grand plaisir.

DENNEVILLE.

Ma femme a promis d'être raisonnable.

Mme DENNEVILLE.

Et M. Denneville d'être charmant!

HONORÉ.

Ah! vous avez bien raison tous deux... c'est un trésor si précieux que la bonne intelligence! faut-il s'en priver sans des motifs sérieux? et si, d'une part, on a par fois quelques légers soupçons...

DENNEVILLE.

Ah! quant aux soupçons, j'espère que je les ai assez long-temps dissimulés!

Mme DENNEVILLE.

En vérité, c'est très-honnête, c'est plutôt moi qui ai souffert en silence des contrariétés inouies.

DENNEVILLE.

Vous conviendrez pourtant, madame, que votre légèreté!

Mme DENNEVILLE

Et vous, monsieur, que votre désobligeance....

HONORÉ.

Eh bien! eh bien! que devient votre projet de tout-à-l'heure, vous n'y songez donc déjà plus? je suis bien jeune pour me mêler de donner des conseils, mais cependant si j'osais.....

Mme DENNEVILLE.

Parlez, parlez, monsieur, et prouvez à mon mari qu'il a tort.

DENNEVILLE.

Oui, oui, expliquez-vous, Honoré, et démontrez à ma femme qu'elle n'a pas raison.

HONORÉ.

Ah! vous concevez que je ne voudrais pas faire d'applications directes; mais en général, si une personne dans la position de madame, me demandait des avis, je lui dirais.

Air :

Une femme jeune et jolie
Doit fuir les cercles trop brillants ;
Souvent la moindre étourderie
La livre aux propos médisans !
Pour elle un bonheur sans nuage
Peut se trouver dans la maison !

DENNEVILLE, *à sa femme.*

Voilà, je crois, parler en sage. } *bis.*
Profitez bien de la leçon ! }

HONORÉ.

Je dirais au mari, qui ne serait plus de la première jeunesse.

Méme air.

N'écoutez pas la jalousie,
L'apparence nous trompe tous.
Votre femme est jeune et jolie,
Sur ses désirs réglez vos goûts.
Qu'elle puisse, dans son ménage,
Jouir de sa belle saison.

Mme DENNEVILLE, *à son mari.*

Voilà, je crois, parler en sage. } *bis.*
Profitez bieu de la leçon. }

SCÈNE XI.

Les Mêmes, CHARLES.

CHARLES, *dans l'étude.*

Eh bien ! est-il rentré enfin, Honoré ? peut-on le voir ?

DENNEVILLE.

Bon ! voilà l'autre à présent... il choisit bien son temps pour venir ici.

CHARLES, *entrant.*

Honoré ! eh ! bonjour, madame, le sort me favorise : je venais pour parler à mon cousin, et j'ai le bonheur de vous rencontrer, toujours plus fraîche, plus jolie.

DENNEVILLE.

C'est bon, c'est bon, monsieur, ma femme n'a pas besoin de vos complimens.

CHARLES.

Eh ! mon ex-tuteur.... ah ! ah ! ah ! vous voilà bien, je

vous reconnais là..... toujours grondant; ah çà! mais, vous avez aujourd'hui l'air encore un peu peu plus sinistre que de coutume (*plus bas.*) Ah! j'y suis, quelque querelle, quelque bouderie..... dame, quand on est marié, que voulez-vous? ce sont les profits de l'état.

DENNEVILLE.

Laissez-moi donc tranquille.

HONORÉ.

Voyons, tu viens me parler; eh bien! de quoi s'agit-il?

CHARLES.

Comment? et toi aussi, mon Dieu, comme vous me traitez durement aujourd'hui.

Mme DENNEVILLE.

C'est vrai, messieurs, vous n'êtes pas très-aimables; et M. Charles ne mérite pas.....

DENNEVILLE.

Parbleu, madame, je sais bien que vous....

HONORÉ, *bas à Denneville.*

Soyez prudent.

CHARLES.

Allez, vous êtes des ingrats, car moi, je n'ai pas de plus grand plaisir que lorsque je puis causer quelques instants avec vous; à la vérité, ce n'est pas précisément pour cela que je venais ce soir, c'est un service que je voulais demander à Honoré.

DENNEVILLE.

De l'argent, sans doute?

CHARLES.

Juste! il a deviné l'ex tuteur.

DENNEVILLE.

Il aura peut-être la faiblesse de vous en prêter encore.

CHARLES.

Encore! c'est la première fois que je lui en demande; ce n'est pas comme à vous, je dois convenir que je vous ai adressé souvent des pétitions de ce genre-là.... ah! à propos de ça, dites-moi donc, est-ce que je n'ai plus rien du tout à recevoir sur les biens que vous avez administrés pour moi?

DENNEVILLE.

Non, monsieur, non, je vous ai remis mon compte de tutelle; vous avez tout reçu, et tout dépensé...

CHARLES.

Ah! quand à la dépense, je sais bien, mais je croyais que la recette..... enfin, puisque vous le dites, ça suffit... je n'ai jamais bien examiné tout cela; quoiqu'il en soit, ramenons la question à son point de départ, j'ai besoin d'argent; Honoré veut-il m'en prêter, oui, ou non.

DENNEVILLE.

Ma foi, moi, si j'étais à sa place...

Mme DENNEVILLE.

Eh pourquoi! monsieur, n'obligerait-il pas son cousin?

CHARLES.

C'est clair, pourquoi ne m'obligerait-il pas?

HONORÉ.

Ce serait de bien bon cœur; mais c'est que, vois-tu?..... j'ai trouvé aujourd'hui même un emploi peut-être plus raisonnable de mes économies; il s'agit de secourir un vieux parent de la famille.

DENNEVILLE, *à part.*

J'étais bien sûr de son cœur!

CHARLES.

Ah! il t'a écrit aussi, ce pauvre monsieur Melcourt?.... Eh bien! c'est singulier, c'était en grande partie à cause de lui, que je m'adressais à toi?

DENNEVILLE.

Comment?

CHARLES.

Vous ne concevez pas ça, vous? vous me jugez si sévèrement!

Air : *d'Aristipe.*

Sans doute, je fais des folies,
J'aime beaucoup à dépenser;
Mais au travers de mes étourderies,
Un peu de bien vient par fois se glisser.
De temps en temps suis-je en fonds, par miracle,
Pour le malheur, un lot est réservé,
Et quand arrive la débacle,
C'est toujours cela de sauvé.

Mme DENNEVILLE, *à son mari.*

Vous voyez bien, monsieur, qu'il a du bon!

CHARLES.

Certainement que j'ai du bon... Mais il paraît qu'Honoré n'a pas d'argent, lui, pour moi... Il faudra donc chercher ailleurs, avoir recours aux grands moyens... Ce n'est pas l'embarras, excepté l'héritage de notre oncle, je ne sais plus trop quelle espèce de garantie offrir à mes capitalistes : j'ai fait dans ma tête l'inventaire de tout ce que je possède encore, et il se trouve que je n'ai plus rien. Pardon, madame, ce sont de ces petits détails d'un ménage de garçon....

Mme DENNEVILLE, *riant.*

Vous êtes fou!

CHARLES.

C'est possible, mais je n'ai pas de rancune, au moins... Ainsi, Honoré, écoute... Je donne à déjeûner demain à mes amis ; il ne tient qu'à toi d'en être... et pardieu! vous aussi, mon joyeux tuteur... pour peu que le vin de Châblis et les huîtres d'Ostende vous soient agréables, vous serez le bien-venu, je vous en réponds.

DENNEVILLE.

Je vous remercie, monsieur, je vous remercie... Eh! quoi, vous empruntez et vous faites de folles dépenses?

CHARLES.

Précisément : sans cela, je n'aurais pas besoin de faire d'emprunt. Voilà de la logique, ou je ne m'y connais pas!...

SCÈNE XII.

LES MÊMES, FINET.

FINET, *accourant.*

Madame, madame?

DENNEVILLE.

Qu'est-ce que c'est encore?

FINET.

Ça ne regarde pas l'étude, monsieur; c'est à madame seule que j'ai à parler.

DENNEVILLE.

Comment, à ma femme?

FINET.

Oui, monsieur; ce sont des affaires de théâtre.

DENNEVILLE.

De théâtre ? Ah ! çà, madame, vous avez donc mis aussi mes clercs dans votre troupe ?

Mme DENNEVILLE.

C'est bien, c'est bien ; mon ami, on vous expliquera cela plus tard. Voyons, monsieur le premier comique, que venez-vous nous annoncer ?

FINET.

Un grand malheur : le chasseur de madame de Sainville a été chargé de vous prévenir qu'une indisposition de son mari, qui devait jouer le rôle du duc, empêche qu'on fasse ce soir la répétition chez elle...

Mme DENNEVILLE.

Est-il possible ?

DENNEVILLE.

Ma foi, tant mieux ! la folie est retardée, au moins...

FINET, *à Mme Denneville.*

Oh ! tout n'est pas désespéré... moi, j'ai répondu qu'on pourrait très-bien répéter chez vous... et madame de Sainville va venir avec la société.

DENNEVILLE.

Hein ?...

Mme DENNEVILLE.

A la bonne heure. Mais où trouver un duc à présent ?

CHARLES.

Un duc ?... et moi donc, ne suis-je pas là ?

« Vos bons mots vont courir, et répétés cent fois,
» Feront vivre les sots défrayés pour un mois ;
» Et la ville et la cour diront que tant de charmes,
» Bien qu'ils soient tout-puissans sont vos plus faibles armes.

Mme DENNEVILLE.

Quoi, vraiment, monsieur, vous savez le rôle ? quel bonheur !

DENNEVILLE.

Oui, oui, c'est très-heureux... il ferait bien mieux de savoir son code !

CHARLES.

Que voulez-vous ? je n'ai jamais pu apprendre que le chapitre successions... mais des vers, c'est différent, j'en ai plein la tête.

« Ah! recevez ici mon juste compliment;
» Madame... Denneville est un objet charmant :
» Aussi j'avais trouvé certain air de famille...
» Vous avez là, monsieur, une adorable fille!... »

DENNEVILLE.

Qu'est-ce que c'est que cette mauvaise plaisanterie-là, s'il vous plaît?

CHARLES.

Toujours l'*Ecole des Vieillards!* Vous voyez, madame, que je suis à la réplique.

Mme DENNEVILLE.

Vous jouerez très-bien, j'en suis persuadée... mais où répéterons-nous, enfin? car, je ne vois pas trop.... mon salon est si petit!

CHARLES.

Eh bien! pourquoi pas ici? on sera à merveille.

DENNEVILLE.

Allons donc! vous voulez rire, sans doute?

CHARLES.

Non, ma parole! ça jettera un peu de gaîté dans le local... ça changera l'air. Nous disons donc, le théâtre dans le cabinet, et le public dans l'étude; c'est convenu.

DENNEVILLE.

Pour le coup, c'est trop fort! je ne souffrirai pas...

Mme DENNEVILLE.

Ah! mon ami, il n'y aurait que les cartons à mettre dehors, et les bureaux à porter sur l'escalier... vous ne voudriez pas me contrarier pour si peu de chose... Vous savez ce dont nous sommes convenus tantôt... Parlez-lui donc, M. Honoré?

HONORÉ.

Mais, je crois qu'en effet?..

DENNEVILLE.

Perdez-vous la tête?.. et que dirait-on au Palais, si on apprenait une pareille extravagance?

Mme DENNEVILLE.

On dirait que vous aimez votre femme... voilà tout!..

FINET.

J'entends les voitures... notre monde arrive!..

DENNEVILLE.

C'est pousser ma patience à bout! je vous répète que je

ne consens à rien, que je ne veux recevoir personne!..
nous verrons enfin si je suis maître chez moi?..

Mme DENNEVILLE.

Vous voulez donc vous donner un ridicule public!..

HONORÉ, *bas à Denneville.*

Cédez, monsieur... cédez!.. c'est encore le plus sage!..

SCÈNE XIII.

Les Mêmes, la Société, tous les Clercs.

FINALE CHŒUR.

Musique de M. Biancourt.

Mme DENNEVILLE, CHARLES, FINET *et la Société.*

Ah! quel plaisir pour nous s'apprête!..
Chacun montrera du talent,
Je m'en fais d'avance une fête.
Le spectacle sera charmant :
Oui, vraiment, ce sera charmant!...

CHARLES, *enlevant les cartons.*

Allons, Finet, vite à l'ouvrage.

FINET.

Le patron pour sûr en mourra.

CHARLES.

Prends ce carton... Que vois-je là?
Il faut, mon cher, respecter celui-là,
Car il contient les dossiers d'héritage.

Mme DENNEVILLE, *dérangeant aussi les meubles.*

Aidez-nous donc, monsieur Bonnard!
Imitez madame Sainville!

DENNEVILLE.

Je vais, morbleu

HONORÉ, *bas.*

Restez tranquille!
Pour vous fâcher il est trop tard.

TOUT LE MONDE.

Oh! la bonne folie
Jouer ici la comédie!
Ah! vraiment
C'est charmant!

Mme DENNEVILLE, *montrant Charles, qui continue le déménagement.*

En théâtre il change une étude;
Ce monsieur Charles est un homme accompli!

CHARLES.

Oh! jette celui-ci sans nulle inquiétude;
De contraintes par corps il est ma foi rempli!

DENNEVILLE.

O ciel! que diront mes confrères?
Ils vont en véritables fous
Embrouiller toutes mes affaires!

Mme DENNEVILLE, *riant.*

Mais c'est autant de fait pour vous!

CHARLES.

Place au théâtre... allons, en scène!

FINET.

Mais nous n'avons pas de souffleur?

CHARLES, *offrant la brochure à Denneville.*

Eh! parbleu, mon cher tuteur,
Si vous vouliez prendre la peine...

DENNEVILLE, *jetant la brochure,*

Au diable!... c'est une horreur!...

ENSEMBLE GÉNÉRAL.

Ensemble.

DENNEVILLE.

De me narguer ils se font fête :
Quel pillage!... décidément
Je crois que j'en perdrai la tête.
J'aurai mon tour, heureusement!
Un instant!...
Ah! j'enrage vraiment!

Mme DENNEVILLE, CHARLES, FINET, *et la société.*

Ah! quel plaisir pour nous s'apprête!
Chacun montrera du talent, etc.

HONORÉ, *à Denneville.*

Il faut, monsieur, faire retraite;
Contraignez-vous, soyez prudent.
A part.
Je crois qu'il en perdra la tête;
Charles me sert en ce moment!
Oui, vraiment,
C'est charmant!

(*A la fin du morceau, toutes les dames sont assises en cercle dans le fond; Honoré a pris la brochure et est dans un fauteuil à droite, au premier plan. Les Clercs et d'autres messieurs sont dans l'étude montés sur les tabourets et les tables. Danville et Bonnard entrent en scène le rôle à la main. On commande le silence, et la toile tombe.*

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE SECOND.

Le Théâtre représente un salon à peu près dégarni ; à droite et à gauche, des portes donnant à l'intérieur et à l'extérieur ; au fond un porte à deux battans, une cheminée au premier plan à droite. Les murs sont couverts de quatorze tableaux de différentes dimensions.

SCÈNE PREMIÈRE.

Mme MIGNONET, *seule.*

(*Elle ouvre avec précaution la porte d'entrée, et la referme derrière elle; elle a un mantelet d'indienne ; elle porte une chauffrette et un panier, où sont ses provisions.*)

Chut!... n' faisons pas d' bruit.., m'sieur Charles doit encore dormir... (*posant ses ustensiles auprès de la cheminée*) Oh! là, là!... j' crois qu' j'ai l'onglée... l' froid pique à c' matin... heureus'ment qu'il y a encore un brin d' brais' dans ma chauffrette... (*elle souffle.*) Oui, j'aurai d' quoi allumer l' fourneau pour faire l' chocolat d' monsieur ; j' suis sûr' qu'il en a bon besoin... c'te jeunesse, ça fait tant d'imprudences ! et, comme on dit, l' chocolat est l'ami d' l'estomac ! (*elle écoute à la porte de Charles.*) Il dort tout d' même joliment... on n'entend rien du tout... il s'ra rentré à des heures indues... J' lui dis queuqu'fois: monsieur, allons doucement... ah! dieu de dieu!... la santé est un' chose si précieuse, si... Oui, je m' permets de lui dire ça, et ben d'autres choses encore ; mais, par exemple, je n' peux pas souffrir qu' les étrangers en parlent mal devant moi... car il est si bon, si bon!... allons vite à son déjeûner!...Ah! dam', c'est qu'il faut qu' j'en aie ben soin... car enfin, de tout c' train d' maison qu'il y avait ici autrefois, il ne lui reste plus qu' moi à c't' heure!... c'est pourtant vrai... c' pauvre jeune homme!...

Air : *Vaud. du Château perdu.*

Le v'là réduit à la femme d'ménage,
Et malgré ça, j'crois qui n'manque de rien ;
Cochers, piqueurs, valets d'chambre, équipage,
N'servaient dans l'temps qu'à mieux gruger son bien.
Le manqu' d'argent chassa ces bons apôtres ;
Je reste donc seul' pour l'servir aujourd'hui :
Ce qui, chaqu' jour, en éloignait les autres,
Chaqu' jour aussi me rapprochait de lui.

(*Elle sort ses provisions de son panier.*)

SCÈNE II.

Mme MIGNONET, FRÉMONT.

FRÉMONT.

Dites-moi, ma bonne, n'est-ce pas ici que demeure M. Charles ?

Mme MIGNONET.

Oui, monsieur. (*à part.*) Qu'est-ce que c'est encore que celui-là ?... queuqu' prêteur d'argent, je parie... (*Haut.*) Mon maître n'est pas visible, monsieur ; il dort...

FRÉMONT.

A l'heure qu'il est ?

Mme MIGNONET.

Eh dame, comme il dort chez lui, j' pense qu'il peut dormir à l'heure qui lui convient.

FRÉMONT.

Là, là !... brave femme, ne nous fâchons pas ; c'est que le jeune homme a une réputation...

Mme MIGNONET.

C'est possible, monsieur, mais il vaut mieux que sa réputation ; c'est moi qui vous l' dis...

FRÉMONT.

Diable ! comme vous l' défendez vivement !...

Mme MIGNONET.

Oui, monsieur, oui... je le défends... parce que j' l'aime et que j' vois tant d' gens qui se mêlent des affaires des autres, qu' ça m' fait sortir d' mon caractère... c'est vrai, toutes les mauvais's langues du quartier sont là, à me corner aux oreilles : M. Charles fait ci, M. Charles

fait ça ; M. Charles passe les nuits au bal ; M. Charles déjeûne toute la journée ; M. Charles doit d'un côté, M. Charles doit de l'autre... Eh ben ! si il va au bal, c'est qu'il est joli garçon, qu'il danse bien et qu'on le recherche... s'il déjeûne toute la journée... c'est qu' probablement il a bon appétit... et si il doit, il paiera... personne ne paiera pour lui !...

FRÉMONT.

Allons, allons... je vois qu'il a en vous un très-bon avocat... vous plaidez sa cause avec une chaleur...

Mme MIGNONET.

Tiens, c'est ben l'moins !... ce pauvre chéri... j' l'ai vu naître !...

FRÉMONT.

Eh bien ! je ne vous le cache pas, l'amitié que vous lui portez me fait plaisir... car, moi aussi, je m'intéresse à lui !...

Mme MIGNONET.

Vrai, monsieur !... ben vrai ?... Alors j' suis fâchée d' vous avoir reçu d'abord un peu rudement... c'est qu' voyez-vous, il vient ici un tas de gens... enfin, vous comprenez ?...

FRÉMONT.

Sans doute, sans doute !... mais moi...

Mme MIGNONET.

Oh ! du moment qu' vous dites qu' vous vous intéressez à M. Charles, c'est bien différent... et vous avez raison au moins, il le mérite... car, malgré quelques petites fredaines, c'est le meilleur cœur... Si vous saviez... moi, par exemple, j' suis vieille, j' n' suis plus agissante, j' ne l' sers peut-être pas comme j' voudrais... c'est égal, il n' m'a pas renvoyée... ben du contraire ; si j' l'en avais cru, j' serais venue loger ici, et, il y a six mois, quand j'ai été malade, il n' s'est pas contenté de m' donner un' garde, vous n' voudrez pas l' croire, monsieur, ce jeune homme si répandu, si brillant, accoutumé aux fêtes, aux spectacles, aux comédies... eh ben ! il v'nait m' soigner lui-même, causer avec moi, passer des deux heures près d' mon lit...

Air : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

J'voulais en vain l'éloigner d'ma présence,
Le bon jeune homme, il m'disait chaque jour :
N'avez-vous pas pris soin de mon enfance ?
Ma vieille, il faut que chacun ait son tour.
Oui, pour m'soigner pendant ma maladie,
Le pauvre garçon, il r'nonçait au plaisir...
Ah ! n'doit-on pas oublier sa folie
En faveur d'un tel souvenir ?

SCÈNE III.

Les Mêmes, FINET.

FINET, *avant d'entrer.*

Madame Mignonet ? madame Mignonet ?

Mme MIGNONET, *allant à la porte.*

Miséricorde ! c'est ce méchant garnement de Finet !... Taisez-vous donc, monsieur, ne faites pas tant de bruit... mon maître dort !

FINET.

Plaît-il ?... il dort !... vous venez me dire ça, à moi, qui ai passé la nuit avec lui au café anglais !... Ah ! il dort !... et qui est-ce donc qui commande en ce moment-ci un déjeûner de vingt personnes pour l'amitié, hein ?... Allons, allons, ne faites pas l'étonnée comme ça, et dépêchez-vous de mettre la table et la nape, on apportera le reste.

FRÉMONT, *à Mme Mignonet.*

Voilà qui est clair ! cependant vous m'assuriez tout-à-l'heure que M. Charles...

Mme MIGNONET.

Dam'! moi, je n' peux pas savoir !... ce sont ces petits libertins-là qui l'entraînent aussi !

FINET.

Eh ! mais je ne me trompe pas !... c'est mon questionneur d'hier ; que venez-vous donc faire ici, monsieur ?... Est-ce que vous seriez du déjeûner, par hasard ?

FRÉMONT.

Un motif plus sérieux m'amène.

FINET.

Eh bien ! moi, c'est positivement pour les huîtres et le

châblis que j'arrive. Charles a invité tous ses amis d'abord; vous n'en êtes donc pas, vous?

FRÉMONT.

Non; je suis capitaliste.

FINET.

Capitaliste!... donnez-vous la peine de vous asseoir, je vous en prie... Comment, madame Mignonet, vous n'aviez pas offert un siège à monsieur? Vous n'avez pas la moindre attention.

Mme MIGNONET.

Ce n'est pas vous qui m'apprendrez la politesse, dieu merci! Je causais avec monsieur, et je suis sûre...

FRÉMONT, *l'interrompant avec bonté.*

C'est bien, c'est bien!

FINET.

Mon dieu! monsieur, je suis désespéré de vous recevoir dans une pièce où il y a si peu de meubles... c'est que c'est mal rangé; voyez-vous, l'appartement n'est pas encore fait...

FRÉMONT.

N'importe... pour causer d'affaires!...

FINET.

Cette femme-là est d'une négligence!...

Mme MIGNONET.

Et vous n'êtes pas négligeant, vous, quand il s'agit de déjeûner chez les autres, de les ruiner, de...,

FINET.

C'est bon!... mêlez-vous de ce qui vous regarde; allez mettre le couvert, et que ça finisse. (*Mme. Mignonet sort par le fond, en murmurant contre Finet qui se permet de lui donner des ordres.*) (*A Frémont.*) C'est l'ami Alexandre qui vous envoie, n'est-il pas vrai?

FRÉMONT.

Précisément.

FINET.

C'est ça... oui... c'est de vous qu'il nous parlait hier au soir... Voilà qui m'explique toutes les questions que vous m'avez faites dans l'étude. C'est tout simple, dans votre partie, on est bien aise de savoir au juste chez qui on place ses fonds... Apportez-vous de l'argent?

FRÉMONT.

De l'argent ?... (*à part.*) N'oublions pas mon rôle. (*haut.*) Non, je n'apporte pas d'argent... il faut que je sache avant tout quelles seront mes garanties, mes sûretés.

FINET.

Vos sûretés ?... oh! soyez tranquille... d'abord, Charles a de l'honneur...

FRÉMONT

De l'honneur ! c'est quelque chose ; mais en affaires, ce n'est plus assez...

Air : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

De loyauté comme chacun se pique,
Toujours l'honneur est offert pour garant;
Mais les voyages en Belgique
L'ont fait tomber de cent pour cent.
C'est un gage qu'on ne peut prendre :
Dans le commerce on n'en veut plus;
L'honneur est si facile à vendre
Qu'on ne prête plus rien dessus !

Voyons... M. Charles n'a-t-il pas quelques autres propriétés? des maisons, par exemple...

FINET.

Fi donc !... des maisons !... ça ne vaut plus rien ; il y en a trop à présent !...

FRÉMONT.

Il a donc des terres?

FINET.

Des terres ?... il a mieux que ça, monsieur... il a un oncle... un oncle de première qualité!

FRÉMONT.

Qu'est-ce à dire, de première qualité ?

FINET.

De première qualité, c'est-à-dire *riche, vieux* et *avare.*

FRÉMONT.

Ah ! il est avare !...

FINET.

Certainement, puisqu'il a une grande fortune, et que son neveu est forcé d'emprunter.

FRÉMONT.

Eh bien ! avare, soit... mais alors il ne paiera pas les dettes de son neveu... comment vous tirerez-vous de là?

FINET.

Laissez donc, ce n'est pas du tout embarrassant; il n'est pas éternel cet homme... et supposons qu'aujourd'hui pour demain...

FRÉMONT.

Oh! oh! vous allez bien vite...

FINET.

Ce n'est qu'une supposition... mais enfin c'est possible... c'est même très-naturel... et dans ce cas-là, vous voyez que votre spéculation est sûre!...

FRÉMONT.

Oui, oui, je crois que dans ce cas-là mon affaire serait arrangée... Mais au fait, l'oncle en question n'a peut-être pas envie de rendre sitôt à son neveu le petit service de passer dans l'autre monde... Et s'il me faisait attendre longtems?...

FINET.

Soyez donc tranquille, encore une fois... Je vous dis que ça ne peut pas tarder...

FRÉMONT.

Comment, ça ne peut pas tarder?

FINET.

Eh! non, nous le savons de bonne part... il baisse... il baisse beaucoup!...

FRÉMONT.

Il baisse?

FINET.

Prodigieusement! c'est au point que quelqu'un qui l'a vu là-bas nous a assuré que s'il revenait à présent à Paris, personne ne pourrait le reconnaître... il est même si changé, si changé... qu'on prétend que le vieux portrait que nous avons ici de lui... tenez, celui que vous voyez-là, au milieu de toutes les autres bonnes têtes de la famille, eh bien! ça ne lui ressemble plus du tout, du tout... Est-ce positif, ça?

FRÉMONT.

Sans doute, sans doute... Tout ce que vous m'avez dit mérite considération, je ne puis pourtant rien terminer sans avoir vu M. Charles, pour savoir de lui s'il a les mêmes espérances que vous sur la mort prochaine de son oncle.

M^me^ MIGNONET, *qui est revenue, et a entendu les derniers mots de Frémont.*

De quoi? de quoi?... la mort de son oncle?... ne croyez pas un mot de cela, au moins. M. Charles ne parle jamais de ce bon parent qu'avec respect et reconnaissance, vrai, comme je m'appelle Catherine Mignonet de mon nom.

FINET.

Silence !

M^me^. MIGNONET.

Le fait est que le brave homme lui a souvent envoyé de quoi réparer ses folies... M. Charles ne s'en cache pas, lui, et il faut qu'un petit vaurien comme ça vienne ici le faire passer pour un ingrat, qui desire la mort de son bienfaiteur !... Allez, monsieur, c'est affreux d' votr' part !... Dieu de Dieu ! je ne voudrais pas avoir ça à me reprocher pour tout au monde !...

FINET, *bas à M^me^ Mignonet.*

Silence, vous dis-je !

M^me^ MIGNONET.

Du tout, j' veux parler, moi... c' qu'il y a de certain, c'est qu' nous avons r'çu un' lettre qui nous apprend qu' monsieur Frémont s' porte bien, et très-bien même, quoiqu' vous en disiez !

FINET, *bas à M^me^ Mignonet.*

Taisez-vous, encore une fois, ou vous allez compromettre notre opération... Que diable! vous ne savez donc pas que lorsqu'on emprunte, il faut toujours que les oncles soient malades !

M^me^ MIGNONET.

J' n'entends rien à c' mic-mac-là... Monsieur, j' suis d' la vieille roche, moi... j'y vais toujours à la bonne franquette... et j' répète que c'est affreux d' vot' part....

FRÉMONT, *bas à M^me^ Mignonet.*

Calmez-vous, je sais ce que je dois penser de tout cela. (*haut.*) Je vous quitte, monsieur; vous direz à votre ami que n'ayant pas de fonds sur moi, je suis allé en chercher, et que je reviendrai bientôt lui apprendre à quelles conditions je puis conclure.

FINET.

C'est ça, et vous déjeûnerez avec nous. (*à part.*) Tiens, mais j'y pense ; pendant qu'il est en bonnes dispositions, si je lui parlais pour moi? (*haut.*) Dites donc, monsieur, un mot avant de vous en aller?

FRÉMONT.

De quoi s'agit-il ?

FINET.

Je puis vous faire faire encore une bonne affaire, si vous voulez.

FRÉMONT.

Laquelle ?

FINET.

Voici... Il existe un jeune homme très-intéressant, d'un physique agréable, de bonne famille autrefois... mais il y a eu des malheurs... vous concevez... et il se trouve qu'il n'a pas le sou... En sorte que si vous consentiez à lui prêter de l'argent, je crois pouvoir vous assurer qu'il le prendrait...

FRÉMONT.

Vraiment ? et a-t-il aussi un oncle de première qualité, ce jeune homme intéressant ?

FINET.

Lui ? non, il n'a pas d'oncle.

FRÉMONT.

En ce cas, qu'il en cherche un... quant à moi, je n'ai pas d'argent à lui donner.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Adieu donc, prenez patience ;
Je vous promets de revenir
Avec monsieur Charles, je pense,
Je pourrai bientôt en finir !

FINET.

Ainsi, pour moi, vous ne voulez rien faire ?

FREMONT.

Cherchez un oncle, il en faut au moins un...

FINET.

Les neveux seuls, la chose est donc bien claire,
Sont les favoris de l'emprunt. (*bis.*)

Mme MIGNONET, *à part.*

Ah ! qu'il me faut de patience !
Je sens que j'n'y peux plus tenir.
Encor des emprunts, d'la dépense ;
Quand tout ça doit-il donc finir ?

Ensemble.

FINET, *à part.*

Allons donc, prenons patience,
Puisqu'il promet de revenir ;
Il est encore heureux, je pense,
Qu'avec Charles il veuille en finir.

FREMONT.

Adieu donc, prenez patience ;
Je vous promets, etc.

SCÈNE IV.

Mme MIGNONET, FINET.

Mme MIGNONET.

Tout ça m' fait-il assez d' mal? Allons, nous aurons bientôt un autre créancier de plus... ah!...

FINET.

Ah! mon Dieu, quel soupir!... est-ce qu'il vous est arrivé quelque malheur, madame Mignonet?

Mme MIGNONET.

Oui, monsieur, c'est un malheur pour moi, quand j' vois qu'on entraîne mon maître dans des mauvaises affaires.

FINET.

Des mauvaises affaires? vous êtes charmante, vous... c'est de l'argent!

Mme MIGNONET.

Et qui n' lui coûtera pas cher, n'est-ce pas?... Ah! pauvre innocent, comme les mauvaises compagnies l' perdent!

FINET.

Eh! eh! madame Mignonet, ça a l'air d'une personnalité... Est-ce pour moi qu' vous dites ça?

Mme MIGNONET.

J' n' sais pas pour qui qu' je l'dis; mais vous connaissez le proverbe, *Qui se sent....*

FINET.

Ah! c'est trop fort!... Charles serait content s'il apprenait que ses amis sont insultés par ses domestiques.

Mme MIGNONET.

Comment, domestique? j' suis femme de ménage, s'il vous plaît. J' suis indépendante, j'ai mon chez moi, Dieu merci... Qu'est-ce que c'est donc qu'un petit bambin comm' ça, qui vient ici pour vexer l' monde!...

FINET.

Bambin? ah çà! mais un instant, la vieille...

Mme MIGNONET.

La vieille, la vieille!... ne m' dites pas d' sottises d'abord... car j' n' suis pas endurante, voyez-vous?

Air. *Contrèdanse de la Légère.*

Quoique vieille, *(bis.)*
Ne m'échauffez pas l'oreille !
Quoique vieille. *(bis.)*
Bambin,
Redoutez ma main.

FINET.

Ah ! madame Mignonet,
Faites-nous meilleure mine.

Mme MIGNONET.

Je n'aime pas qu'on m'obstine,
J'ai la têt' près du bonnet.

FINET.

Mais, je vous demande grâce ;
Calmez donc votre courroux.

Mme MIGNONET.

Vous resteriez sur la place,
Si j'voulais tomber sur vous.
Quoique vieille, etc.

SCÈNE V.

LES MÊMES, CHARLES.

CHARLES.

Eh bien ! eh bien ! qu'est-ce que vous faites donc là, mes enfans ? vous vous querellez... on entend un tapage dans les escaliers...

Mme MIGNONET.

C'est monsieur qui me traite comme la dernière des dernières !...

FINET.

Du tout ! c'est madame Mignonet qui attaque ma délicatesse.

CHARLES.

Chut !... [illegible] célibataire !

Je [illegible]

[illegible] Mignonet, je suis [illegible]
mais c'est que vous [illegible]

manière d'avoir raison... et quand on n'y est pas habitué...

FINET.

A ce compte-là, c'est donc moi qui ai tort?

CHARLES.

Non, mais il ne faut pas la fâcher ; vois-tu, elle est ici plus maîtresse que moi... et si elle se mettait en colère contre nous... Regarde-moi un peu cette femme-là ; nous ne serions pas de force!...

Mme MIGNONET.

C' qui m' fait endéver, monsieur, c'est d' voir que malgré mes conseils... j' vous d'mande pardon si j' vous dis ça....

CHARLES.

Dites, dites, madame Mignonet, tout le monde me moralise... moi, j'y suis fait à présent, et quand je n'ai pas entendu de sermons de la journée, il me semble qu'il me manque quelque chose.

Mme MIGNONET.

Eh bien! monsieur, puisque vous me le permettez...

CHARLES, *se croisant les bras.*

Oui, allez... j'y suis... ne vous gênez pas. (*on entend la ritournelle du chœur suivant.*) Ah! mais non... un instant, j'entends monter... (*Il va à la porte.*) Eh! c'est le déjeûner et tous mes convives... Avec la meilleure volonté, je ne peux pas vous écouter maintenant... ce sera pour demain... gardez-moi ça, madame Mignonet.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, amis de Charles, Garçons traiteurs.

(*Ils portent leurs paniers dans la pièce du fond; ils sont chargés de tout ce qu'il faut pour un service complet.*)

Air : *de la Valse du Barbier.*

CHOEUR.

Allons à table!
Que chacun sable
A l'envi des vins excellens;
Que la folie
De notre vie
Embellisse tous les instans.

CHARLES.

Oui, mes amis, celui qui se dit sage
Pour l'avenir forme de vains projets ;
Le présent seul doit occuper notre âge,
Amusons-nous et nous verrons après.

CHOEUR.

Allons à table, etc.

CHARLES.

Une minute !... une minute !... il nous manque encore quelqu'un... Honoré, que j'ai invité hier.

FINET.

Vous l'attendez ?... vous êtes bon enfant, par exemple, il ne viendra pas.

CHARLES.

Pourquoi ça ?

FINET, *mystérieusement.*

Pourquoi ?..... écoutez-donc, toute l'étude est ici, n'est-ce pas ? monsieur Denneville est au palais, lui, à cette heure-ci... par conséquent, madame est seule à la maison, et... il ne viendra pas...

CHARLES.

Allons, toujours de la médisance...

FINET.

Ah ! ... vous ne croyez jamais rien, vous; il n'y a pas de plaisir à vous dire quelque chose... Le fait est cependant, qu'il y a encore eu deux bonnes querelles après la répétition. Madame a pleuré... Monsieur Honoré lui a parlé bas... je ne sais pas trop ce que tout cela signifie... mais vous verrez que ça finira mal.

CHARLES.

A la bonne heure, mais ça ne nous empêchera pas de déjeûner toujours... Il n'arrive pas, nous lui avons accordé termes et délais, l'heure est passée... tant pis pour lui... A propos, et le capitaliste, donc... est-il venu ?

FINET.

[illegible] tardera même pas à revenir avec les

CHARLES.

[illegible] il faut lui garder une place alors... [illegible]té de moi... Eh ! mais, on monte... [illegible]sard !...

FINET, *allant à la porte.*

Justement !... arrivez, monsieur... arrivez... on vous attend !...

CHARLES.

Mes amis, je vous en prie; les plus grands égards... il apporte de l'argent. (*Allant au-devant de Frémont.*) donnez-vous la peine d'entrer, monsieur.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, FREMONT.

FREMONT, *en entrant.*

Vous voyez que je suis de parole.

CHARLES.

Oui, oh ! je vois bien qu'on ne nous avait pas trompés sur votre compte !.. Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter monsieur, monsieur...

FRÉMONT.

Minard.

CHARLES.

Monsieur Minard, un ami d'Alexandre, que vous connaissez tous... homme très-accommodant, très-rond en affaires !...

FRÉMONT.

Vous êtes trop bon.

CHARLES.

Du tout... je suis bien aise de dire cela à ces messieurs; parce que d'un instant à l'autre, vous pouvez avoir des relations ensemble...

FRÉMONT *à part.*

Jolie société qu'a là mon cher neveu !...

CHARLES, *bas à Finet.*

Sais-tu que le capitaliste a bonne tenue, bonne façon... le taux de l'intérêt s'en ressentira peut-être un peu, mais c'est égal. (*Haut, à Frémont.*) Monsieur, nous allions nous mettre à table, quand vous êtes arrivé; faites comme nous... sans cérémonie, nous causerons d'affaires le verre à la main... On s'entend aussi bien comme ça, et c'est plus gai... qu'en pensez-vous ?...

FRÉMONT.

Mais, ce n'est pas ainsi que j'ai l'habitude de traiter... nous terminerons ici si vous le voulez bien... car je n'aime pas le bruit, moi...

CHARLES.

Eh bien! nous en ferons le moins possible, je vous le promets... nous chanterons tout bas... venez donc.

FRÉMONT.

Non, je vous le répète... j'ai besoin de vous parler seul.

CHARLES.

C'est différent, alors je suis à vous... allez toujours, vous autres... je vous rejoins tout à l'heure... soyez tranquilles, je vous rattrapperai bien... Madame Mignonet! madame Mignonet!...

Mme MIGNONET.

Monsieur...

CHARLES.

Veillez à ce que messieurs ne manquent de rien... ayez bien soin d'eux, entendez-vous?

Mme MIGNONET, *soupirant et le tirant à l'écart.*

Oui, monsieur, mais...

FRÉMONT, *à part.*

Quelle étourderie, quelle légèreté!...

Mme MIGNONET.

Monsieur... je vous en supplie... prenez bien garde à vous; n'faites pas d'lettres-de-change surtout; car vous savez!...

CHARLES.

N'ayez donc pas peur... allons, plus de retard!...

CHOEUR.

Allons à table,
Que chacun sable
A l'envi des vins excellens;
Que la folie
De notre vie
Embellisse tous les instans.

Charles fait entrer tous les convives et madame Mignonet, qui marmotte toujours entre ses dents.

FINET, *allant à la porte.*

Justement !... arrivez, monsieur... arrivez... on vous attend !...

CHARLES.

Mes amis, je vous en prie; les plus grands égards... il apporte de l'argent. (*Allant au-devant de Frémont.*) donnez-vous la peine d'entrer, monsieur.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, FREMONT.

FREMONT, *en entrant.*

Vous voyez que je suis de parole.

CHARLES.

Oui, oh ! je vois bien qu'on ne nous avait pas trompés sur votre compte !.. Messieurs, j'ai l'honneur de vous présenter monsieur, monsieur...

FRÉMONT.

Minard.

CHARLES.

Monsieur Minard, un ami d'Alexandre, que vous connaissez tous... homme très-accommodant, très-rond en affaires !...

FRÉMONT.

Vous êtes trop bon.

CHARLES.

Du tout... je suis bien aise de dire cela à ces messieurs; parce que d'un instant à l'autre, vous pouvez avoir des relations ensemble...

FRÉMONT *à part.*

Jolie société qu'a là mon cher neveu !...

CHARLES, *bas à Finet.*

Sais-tu que le capitaliste a bonne tenue, bonne façon... le taux de l'intérêt s'en ressentira peut-être un peu, mais c'est égal. (*Haut, à Frémont.*) Monsieur, nous allions nous mettre à table, quand vous êtes arrivé; faites comme nous... sans cérémonie, nous causerons d'affaires le verre à la main... On s'entend aussi bien comme ça, et c'est plus gai... qu'en pensez-vous ?...

FRÉMONT.

Vendu aussi?

CHARLES.

Oui, par économie.

FRÉMONT.

J'entends bien... on m'a parlé dans le temps d'une riche bibliothèque...

CHARLES.

Oh! beaucoup trop considérable pour un simple particulier... j'ai le caractère libéral, tel que vous me voyez... Je me serais fait un scrupule de garder tant de sciences pour moi seul.... Je l'ai vendue...

FRÉMONT.

Encore... mais alors, monsieur, que vous reste-t-il, pour me donner des sûretés?

CHARLES.

Mais dame, rien... Finet ne vous a donc pas prévenu? Ah! cependant, écoutez... êtes-vous un peu artiste?

FRÉMONT.

Si je suis artiste?

CHARLES.

Oui, aimez-vous les tableaux?

FRÉMONT.

C'est selon?

CHARLES.

Tenez, regardez... en voilà qui ne sont pas trop mal...

FRÉMONT, *à part.*

Eh quoi! voudrait-il se défaire des portraits de...

CHARLES.

Hein! qu'en dites-vous? c'est de la bonne école.

FRÉMONT.

Je veux voir jusqu'au bout. (*Haut.*) Mais, monsieur, ce sont des portraits de famille.

CHARLES.

Qu'est-ce que ça fait?

FREMONT.

Comment? vous vendriez vos grands pères et vos grands oncles?

CHARLES.

Ma foi, oui.

FREMONT, *à part.*

Je ne lui pardonnerai jamais celui-là. (*Haut.*) Eh bien! monsieur, puisque vous êtes décidé, voyons...

CHARLES.

Sérieusement, vous prendrez tout ma galerie?

FRÉMONT.

Oui, je crois que je pourrai en trouver le placement.

Air : *Ce boudoir est mon Parnasse.*

Je sais un sot par le monde,
Qui, modeste fournisseur,
Depuis que sa bourse est ronde,
Veut trancher du grand seigneur.
Je connais son humeur fière;
Et cet homme, si je veux,
Prendra la famille entière
Pour s'en faire des aïeux...

CHARLES.

Oui-dà, eh bien! ça peut s'arranger.

Méme air.

Nous ne nous ressemblons guère,
Les titres flattent son cœur;
Moi, c'est l'or que je préfère,
Car sans or, point de bonheur.
Si le passé l'importune,
Je puis donc combler ses vœux:
Qu'il me cède sa fortune,
Je lui cède mes aïeux.

C'est bien entendu... nous allons procéder à la vente, mais il faut qu'elle soit faite dans les formes et par-devant témoins. (*allant à la porte du fond.*) Messieurs, venez tous, j'ai besoin de votre ministère! (*Il ouvre les deux battans; on voit tous les jeunes gens à table.*)

TOUS, *le verre à la main.*

A la santé de Charles!

CHARLES.

Merci... je boirai à la vôtre tout à l'heure; mais, venez encore une fois, je ne puis pas me passer de vous pour mon opération, ce sera l'affaire d'un instant.

SCÈNE IX.

LES MÊMES, FINET, tous les Amis; *ils déposent leurs serviettes et leurs verres.*

FREMONT, *à part.*

Je n'en saurais douter maintenant; Denneville avait raison, il n'y a plus de ressources.

FINET.

Qu'est-ce que c'est donc? qu'y a-t-il de nouveau?

CHARLES.

Apprenez, mes amis, que jev ends toute ma collection de tableaux; voilà l'acquéreur... ah! le digne homme, c'est un trésor pour la jeunesse; s'il continue à exercer de même, il ne manquera pas de pratiques, c'est moi qui lui en réponds... attention! Finet, tu seras le crieur.

FINET.

Je ne demande pas mieux, moi... comme au Châtelet... une fois, deux fois... personne ne dit mot... adjugé.

Mme MIGNONET.

C'est-il dieu possible, monsieur! vous allez faire crier vos ancêtres.

CHARLES.

Eh bien! dans les situations malheureuses, n'est-ce pas le cas de s'adresser à ses parents?...

Mme MIGNONET.

Ah! monsieur Charles, monsieur Charles!

FINET, *bas.*

Taisez-vous, mère Mignonet... il ne s'agit pas de gémir, il faut pousser à la vente.

FREMONT, *à part.*

Décidément, Honoré est seul digne de mes bienfaits...

CHARLES.

D'abord, monsieur, pour entrer en matière, remarquez s'il vous plaît que ces tableaux-là sont exécutés selon le véritable esprit de la peinture en portraits; et non pas dans le genre de vos Raphaël modernes, qui vous placent dans des compositions si magnifiques, et au milieu de si beaux détails, qu'on ne fait pas seulement attention à votre

figure... non, le grand mérite de ceux-ci, c'est d'être la représentation fidèle des originaux... assez ridicules et mal tournés comme ils étaient... la nature et rien de plus...

FINET.

Il est certain qu'on ne rencontre plus beaucoup de phisionomies dans ce genre-là ?

CHARLES, *bas à Madamé Mignonet.*

De la résignation, madame Mignonet, et soutenez-nous un peu ; puisqu'enfin je suis obligé de les vendre, il faut au moins que je les vende bien. *haut.*) Monsieur, je vous présente d'abord une demoiselle Elisabeth Vertbois ; on pense qu'elle est dans son beau, et d'une ressemblance épouvantable, elle est là en bergère, gardant son t oupeau ; voyons, monsieur, si on vous en demandait deux cents francs.

FREMONT

Deux cents francs!

CHARLES.

Allons, je vous la passe pour cinquante écus, les moutons seuls valent l'argent.

FINET.

Oh ! à ce prix-là, c'est donné.

FRÉMONT.

Ça suffit, je la prends.

FINET.

Adjugé, la demoiselle Elisabeth Vertbois, pour cinquante écus.

Mme MIGNONET, *à part.*

Ah ! mon Dieu, mon Dieu!..... qui est-ce qui aurait dit ça ?... des si jolis moutons blancs !...

CHARLES.

Voici dans le coin.... là bas, un fameux militaire.... le César de son temps.... Estime, Finet.

FINET.

Moi, il me semble que pour un guerrier et ses lauriers, vingt-cinq louis, ce n'est pas trop cher.

FREMONT.

Il est à moi !

CHARLES.

Passons maintenant à cette grave tête à perruque... Pre-

prenez-moi ça, madame Mignonet.... là, dans son jour. (*bas à madame Mignonet.*) et je vous le répète, aidez-nous.... (*Haut.*) C'était un bailli de Porentruy; c'est une dignité ça, un bailli.... et une perruque..... huit cents francs.

FRÉMONT.

Oh! oh! moitié, monsieur, c'est bien assez.

CHARLES.

Comment, moitié!... et la perruque donc!... Allez!.. allez!... mettez les huit cents francs, et je vous donne deux échevins par dessus le marché...

Mme MIGNONET.

Oui, monsieur, prenez ça... voyez comme c'est conditionné... l' cadre en bois d' chêne... et un' toile... comme si qu'elle était neuve! quand on a un objet comme ça, c'est pour la vie... on n'en voit pas la fin... en vérité du bon dieu! vous n' vous faites pas d'idée de l'usage que ça vous fera!...

CHARLES.

Elle a raison, c'est un marché d'or... le bailli, la perruque et les deux échevins, huit cents francs, c'est convenu.

FRÉMONT.

Allons, je le veux bien encore. (*à part.*) je n'y tiens plus, c'est une horreur...

FINET.

Ça, c'est vrai, à présent que vous les avez pris, j'en conviens, ils ne sont pas beaux!...

CHARLES.

Tenez, monsieur; vous y allez, au fait, trop généreusement, pour que je veuille marchander avec vous pièce à pièce... croyez-moi, achetez la collection en bloc.... un marché à forfait... Que me donnez-vous du reste?... un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, (*il passe celui de son oncle*, et le dernier, huit en tout...

FRÉMONT.

Comment comptez-vous donc, j'en vois neuf.

CHARLES.

Huit.

FRÉMONT.

Neuf... et celui-là?

CHARLES.

Oh!... celui-là, je le garde!...

FRÉMONT, *à part.*

Comment ? mon portrait serait excepté !... cependant, poussons-le un peu. (*Haut.*) C'est que j'y tiens, moi, à ce portrait, et j'offre six mille francs du tout.

CHARLES.

Six mille francs, c'est rond !... mais comment diable pouvez-vous tenir ?...

FINET.

C'est vrai ! regardez donc cette figure...

FRÉMONT.

Mais, je ne la trouve pas trop mal, moi ..

FINET.

Oh ! par exemple, vous n'êtes pas difficile ; je vous demande un peu, s'il est permis d'être plus laid que ça ?

FRÉMONT.

Chacun a son goût... enfin... n'importe ; je veux tout ou rien...

FINET, *à Charles.*

Diable !... il n'y a plus à balancer, contente-le, va...

CHARLES.

Non, je ne peux pas... parole d'honneur... (*A ses amis.*) Je vais vous dire... c'est que... ça a l'air... oui... mais, c'est le portrait de mon oncle, de mon parrain... le seul parent qui me reste... et je ne le donnerais pas pour tout au monde !...

FRÉMONT, *à part.*

M'aimerait-il réellement ? (*Haut.*) Monsieur, je suis fâché de ne pouvoir céder à votre scrupule... mais je suis entier dans mes fantaisies... rien ne me coûte pour les satisfaire... dix mille francs, si j'emporte le tableau...

CHARLES.

Non, vous dis-je ?

FRÉMONT.

Quinze mille francs !...

CHARLES.

Non, cent fois non. Voilà tout ce que je veux garder de l'héritage de ma mère ! le reste, ça m'est égal ; mais mon bon oncle... si vous saviez tout ce qu'il a fait pour moi... Depuis quinze ans, il n'a pas cessé, quoiqu'éloigné, de me donner des marques d'attachement... il a payé me

dettes deux fois!... c'est joli, ça, pour un oncle!... et s'il savait que je me trouve dans un moment de gêne, qui me force à avoir recours à ces braves gens encadrés, je n'attendrais pas long-temps les effets de sa généreuse amitié, j'en suis sûr... et, si par malheur, je venais à perdre cet excellent parent, avant de l'avoir revu.. il ne me resterait donc rien de lui?... Non, je ne me séparerai jamais de ce portrait. Ainsi, monsieur, cessez d'y mettre un prix... rien ne pourrait le payer!...

FRÉMONT, *à part.*

Il m'enchante... (*Haut.*) Cependant, monsieur, vingt mille francs...

CHARLES.

Monsieur, je vous en prie, parlons d'autre chose... car ma patience...

FRÉMONT.

Je vois que je l'aurai!...

CHARLES.

Vous voyez mal, monsieur... et vous me lassez, à la fin...

FREMONT.

Air : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

Par quel aveuglement bizarre
Tenez-vous tant à ce méchant portrait?
C'est, m'a-t-on dit, celui d'un vieil avare,
Qui, pour vous...

CHARLES.

Cessons, s'il vous plaît!
C'en est assez!

FREMONT.

Mais je devrais peut-être...

CHARLES.

Vous taire, où sans nulle pitié,
Je vous ferai sauter par la fenêtre.

FRÉMONT, *à part.*

Ah! pour le coup, voilà de l'amitié!

Il m'a ému à un point!... (*haut.*) Je n'insiste plus, monsieur... j'approuve même le sentiment qui vous a fait rejeter mes offres... Je vous avais proposé six mille francs... tenez, en voilà dix, et vous garderez votre oncle.

(*Il donne des billets à Charles.*)

CHARLES.

Est-il possible?

FRÉMONT.

Oui, je vous les donne.

CHARLES.

Qu'est-ce à dire?... vous me les donnez!

FRÉMONT.

Eh bien! non, je vous les prête... vous me les rendrez quand vous pourrez... nous nous arrangerons toujours bien. (*A part.*) Allons, allons, c'est un écervelé, un libertin; mais il n'a pas voulu vendre mon portrait!

FINALE.

CHOEUR.

Air : *Fragment du quatuor de ma tante Aurore.*

Ah! quel bonheur! dix mille francs!
Vit-on jamais une chose semblable?
Vraiment cet homme a de très-bons momens!
On ne peut être plus aimable!

CHARLES.

Tout sourit à mes vœux;
Ce prêteur généreux
Fait ici deux heureux!
Ecoutez, s'il vous plaît,
Madame Mignonet:
Maintenant que ma caisse est pleine,
Enfin, ce bon monsieur Melcourt
Pourra voir en ce jour
Finir aussi sa peine.
Allez le trouver sans retard;
Tenez, tenez, voilà sa part.

FREMONT, *qui a écouté son neveu avec intérêt.*

Ah! c'est ma part.

CHARLES.

Ah! je jouis de son bonheur!

CHOEUR.

Peut-on avoir un meilleur cœur?

CHARLES.

Depuis long-tems le sort l'accable!

CHOEUR.

Ah! qu'il est bon, qu'il est aimable!
De son parent dans le malheur
Il veut soulager la douleur...

CHARLES.

De mon parent dans le malheur
Je puis soulager la douleur;
Monsieur, je vous dois ce bonheur!
Jusqu'au bout, montrez-vous aimable,
Avec nous, mettez-vous à table.
Et ne songeons plus qu'au bonheur!

TOUS.

A table! à table!
Ne songeons qu'au bonheur!

(*Ils entrent en criant dans la salle à manger.*)

FIN DU SECOND ACTE.

ACTE TROISIÈME.

Le Théâtre représente l'appartement d'Honoré, au fond une porte; à droite de l'acteur, au premier plan, une autre porte; à gauche de l'acteur, un grand paravent devant une cheminée; il y a un fauteuil devant le paravent, placé de manière à ce qu'en dévoloppant les premiers feuillets, on peut le cacher; du même côté, un petit bureau sur lequel sont des papiers et des livres. Il faut que la decoration soit disposée de manière à ce qu'on ne puisse pas supposer d'autre issue que les deux portes indiquées.

SCÈNE PREMIÈRE.

FINET, DUPRÉ.

(*Au lever du rideau, la porte du fond est ouverte, et Finet et Dupré sont sur le carré.*)

DUPRÉ.

Que voulez-vous, monsieur?

FINET.

Parbleu! je veux entrer. Je te dis encore une fois que c'est monsieur Honoré qui m'envoie... je ne viens pas chez lui pour mon plaisir, à coup sûr.

DUPRÉ.

Mais c'est que les ordres de monsieur...

FINET.

Les ordres de monsieur sont que je prenne sur son bureau des papiers dont on a besoin en bas.

DUPRÉ.

C'est différent, alors... allez et dépêchez-vous!

FINET, *descendant la scène.*

Ah! c'est bien heureux... j'ai vu le moment où il m'aurait fallu un laissez-passer. (*Dupré reste dans le fond occupé à ranger les meubles.*) Oui, reste pour m'observer, sournois! Il ressemble à son maître, celui-là, et il est gentil, son maître... Comme il a encore embrouillé les affaires depuis tantôt! a-t-il arrangé une bonne scène entre monsieur et madame!... oh! par exemple, celle-là doit être la dernière... elle a été assez forte pour cela... Où diable sont-ils donc ces papiers?... Monsieur criait presque autant qu'à l'audience... Et madame, donc!... oh! ma foi, je suis content d'elle... c'est vrai, elle aurait payé l'étude avec sa dot, qu'elle n'aurait pas mieux tenu tête... Et le vertueux maître clerc, qui animait tout cela avec son ton doucereux!... il n'a pas beaucoup d'ordre, toujours. Enfin, madame est restée seule avec lui, et j'ai entendu un mot... c'est lui qui l'a dit... oui, il a parlé de séparation, j'en suis sûr... Le méchant homme!... Et puis cette clé que j'ai vu glisser... serait-ce par hasard celle de l'escalier dérobé... qui communique là? (*il montre la porte à droite.*) est-ce que madame?... oh! le patron, le patron! (*Pendant tout ce monologue, Finet cherche dans les papiers; il trouve son dossier à la fin.*

DUPRÉ.

Avez-vous fini, monsieur?

FINET.

Oui, j'ai mon affaire. (*à part.*) Si je pouvais m'assurer...

SCÈNE II.

LES MÊMES, FRÉMONT.

(*Frémont entre brusquement et va s'asseoir sur le fauteuil près du paravent, pendant les deux dernières phrases de Dupré et Finet.*

DUPRÉ.

Eh bien ! il est sans façon... Qu'y a-t-il pour votre service, monsieur ? mon maître n'y est pas.

FRÉMONT.

Je le sais; je l'ai fait prévenir que je montais chez lui... il va venir m'y rejoindre. (*Dupré se retire.*)

FINET, *le reconnaissant.*

Dieu me pardonne, c'est l'homme aux tableaux ! on le voit partout. Est-ce qu'il ferait aussi des affaires avec monsieur Honoré ? ça serait plaisant. (*haut.*) Bonjour, monsieur ; comment va la santé depuis ce matin ? nous nous sommes bien amusés, j'espère ?

FRÉMONT.

Ah ! ah ! c'est vous, monsieur le crieur ?

FINET.

Oui. Dites-moi donc qu'est-ce qui vous attire chez monsieur le maître clerc ? un sage !... il n'a pas besoin d'argent, lui...

FRÉMONT.

Aussi n'est-ce pas pour lui en donner que je viens.

FINET.

Bon, bon ! je vois ce que c'est... vous faites valoir ses fonds, n'est-ce pas ? Il n'est sans doute pas fâché d'en retirer le plus possible; mais le décorum ? C'est clair ; vous êtes, comme on dit, un homme de paille, et lui un usurier anonyme... Oh ! je le reconnais bien là !

FRÉMONT.

Vous vous trompez.

FINET.

Laissez donc, laissez donc ! Dans tous les cas, vous n'en conviendriez pas ! Mais il vous fait bien attendre... soyez tranquille, je vais vous l'envoyer, moi.

Air : *A chaque pas dans ce charmant voyage.*

Dans un instant vous le verrez paraître ;
A se hâter je descends l'engager.

FRÉMONT.

Non, à l'étude on le retient peut-être ;
Il ne faut pas, mon cher, le déranger.
Seul il soutient ici la clientelle,
Il est chargé de tout dans la maison.

FINET.

Oh! oui, sans doute, et s'il pouvait, son zèle
Ne laisserait rien à faire au patron!

Ensemble.

FINET.

Dans un instant vous le verrez paraître;
A se hâter, je descends l'engager.
(*à part*)
Avec madame, il est encor, peut-être,
Et j'aime assez à le faire enrager.

FRÉMONT.

Si Denneville a bien su le connaître,
Pour Honoré, l'épreuve est sans danger;
Ainsi que Charles, il agira peut-être;
Entre eux mon cœur pourra se partager.

SCÈNE III.

FRÉMONT, *seul.*

Tenez-vous bien, monsieur le premier clerc, vous aurez de la peine à l'emporter sur votre cousin : c'est un fou, un débauché, un dissipateur; mais, au milieu de toutes ses extravagances, il reste homme de bien. Il est humain, généreux... et puis il a tous les traits de sa mère, ma bonne sœur!... certes il a eu tort de vendre sa famille, mais enfin, moi, il a voulu me garder. D'ailleurs, son motif... n'était-ce pas pour secourir un infortuné? Les voilà, ces deux mille francs envoyés au pauvre Melcourt, les voilà! Ah! jamais argent ne me fit autant de plaisir! Allons, tout bien considéré, Charles est un très-estimable mauvais sujet.

SCÈNE IV.

FRÉMONT, HONORÉ, DUPRÉ.

DUPRÉ.

On vous attend, monsieur.

HONORÉ.

C'est bon, laisse-nous. (*Dupré sort.*) C'est vous qui m'avez fait demander, monsieur; puis-je savoir le motif?

FREMONT.

J'ai eu l'honneur de vous le faire connaître par ma lettre.

HONORÉ.

Votre lettre? seriez-vous M. Melcourt?

FRÉMONT.

Oui, monsieur.

HONORÉ, *à part.*

Quel ennui ! (*haut.*) Donnez-vous la peine de vous asseoir.

FRÉMONT.

Oh ! c'est inutile... j'ai bien peu de choses à vous dire ; je venais seulement solliciter votre bonté, monsieur, et...

HONORÉ, *l'interrompant.*

Comment, monsieur ? mais il me semble que nous sommes cousins... d'un peu loin, il est vrai... N'importe, appelez-moi votre cousin... je suis si content de faire connaissance avec vous ! Tenez, je devais sortir tout-à-l'heure pour aller vous voir.

FRÉMONT.

Quoi ! monsieur, vous-même ?

HONORÉ.

Lorsqu'on a des parens dans l'infortune, ne doit-on pas s'empresser de leur porter quelques consolations ?

FRÉMONT.

Ce que je voulais vous demander, monsieur...

HONORÉ.

Encore monsieur ? Eh bien ! voyons : est-ce que vous ne voulez pas me nommer votre cousin ? pensez-vous que je rougisse d'avoir un parent qui n'est pas riche ? je vous assure que je n'y fais pas attention....

FRÉMONT, *à part.*

Je commence à le croire.

HONORÉ.

Vous en serez bien convaincu quand vous me connaîtrez mieux.

FRÉMONT.

Les secours que je sollicite, monsieur...

HONORÉ.

Ah ! je sens parfaitement votre position, mon pauvre cousin, et j'en suis d'autant plus désespéré que, dans ce moment, il m'est impossible de rien faire pour vous... je suis tout-à-fait à court d'argent. Si vous étiez venu il y a huit jours... j'ai disposé de tous mes fonds pour acheter une charge... mais plus tard...

FRÉMONT.

Je vois, monsieur, que j'ai mal pris mon temps; je croyais pourtant que la libéralité de votre oncle Frémont vous avait mis en état d'être l'agent de sa bienfaisance.

HONORÉ.

Ah! mon cher cousin, vous êtes dans l'erreur; la générosité n'est pas la vertu de la vieillesse. On a prétendu, il est vrai, qu'il avait eu beaucoup de bontés pour moi... vous pensez bien que je n'ai jamais voulu démentir ce qu'on disait... (*tirant sa montre, bas.*) Trois heures, elle va venir!

FRÉMONT, *à part.*

Il est hypocrite et menteur. (*haut.*) L'assurance que vous venez de me donner, monsieur, me prouve qu'il ne faut pas toujours croire le bien qu'on dit des gens dans ce monde; cependant on avait parlé de sommes considérables envoyées des Indes?

HONORÉ.

Pure invention que tout cela! Et puis, j'ai mon jeune cousin, cet étourdi de Charles... j'ai été si souvent obligé de réparer ses folies!

FRÉMONT.

M. Charles? ah! j'ai eu de ses nouvelles ce matin... Il vous a été à charge, dites-vous? mais alors il n'est pas très-reconnaissant, car il se loue peu de votre obligeance. M. Denneville, que j'ai vu avant de monter chez vous, m'a de son côté appris une chose qui pourtant semble justifier votre cousin. Il paraîtrait que vous ayant, pour la première fois, demandé hier quelque argent, vous lui auriez répondu que vos économies étaient destinées à un meilleur usage, que vous en aviez disposé en ma faveur... et c'est même là, je vous l'avoue, ce qui m'encourageait à me présenter aujourd'hui...

HONORÉ.

Eh! bon Dieu! sans doute; c'était bien mon intention; mais on est venu me harceler du bureau de charité dont je suis secrétaire, et j'ai été forcé...

HONORÉ.

Il ne m'apppartient pas de me prononcer contre lui, cependant je suis forcé de convenir....

Mme DENNEVILLE.

Ainsi, vous pensez que personne ne me blâmera de chercher à me séparer d'un homme qui, par son humeur jalouse, ses querelles sans cesse renouvelées, rend mon existence insupportable.

HONORÉ.

Non, sans doute.... mais, remettez-vous, vous paraissez agitée, tremblante.

Mme DENNEVILLE.

Je ne sais ce qui se passe en moi, mais je suis inquiète en effet... il me semble que je ne suis pas ici à ma place.

HONORÉ.

Avec moi, qu'avez-vous à redouter ?

Mme DENNEVILLE.

Oh ! rien... mais l'idée de quitter monsieur Denneville, quoiqu'assurément j'ai de fortes raisons de me plaindre de lui ; car au fait, de quoi peut-il m'accuser ? Je vais souvent au bal, c'est vrai.... chez mes amies ; parce que mon mari, n'aime pas la danse, faut-il que je me prive de ce plaisir ? J'ai une loge aux Bouffes, mais enfin, ça ne le dérange pas de ses occupations : jamais je ne lui ai demandé d'y venir. Est-ce mon luxe, ma parure qu'il me reproche ? mais cela sert à montrer la prospérité de son étude, à lui donner de l'importance... je vous le demande, ma conduite n'est-elle pas celle que tiendrait toute autre femme dans ma position ?

HONORÉ.

Certainement, à cet égard-là, monsieur Denneville est d'une grande injustice... cela tient à son caractère...

Mme DENNEVILLE.

A coup sûr, il est fort maussade... mais ce qu'on ne peut lui refuser par exemple, c'est une extrême bonté.

HONORÉ.

Oh ! personne ne lui conteste.

Mme DENNEVILLE.

Aussi, voilà ce qui m'arrête pour cette séparation que vous m'aviez d'abord conseillée.

HONORÉ.

Ce serait en effet un parti désespéré, et je pense....

Mme DENNEVILLE.

Qu'il vaut mieux un raccommodement, n'est-ce pas?

HONORÉ, *s'animant peu à peu.*

Oui, c'est mon avis; car enfin, avec un peu de patience, et d'adresse, on obtiendrait peut-être que votre mari vous laissât jouir de plus de liberté; et si son esprit ombrageux amenait encore des discussions fâcheuses, n'auriez-vous pas sans cesse auprès de vous, un homme prudent, discret, prêt à recevoir vos confidences, à adoucir vos chagrins, un homme qui mettrait tout son bonheur à assurer le vôtre, dont la seule ambition serait de voir un jour ses soins constans, son zèle, ses sentimens long-temps cachés, recevoir enfin de vous la plus douce récompense!

Mme DENNEVILLE.

Que dites-vous, monsieur? ce langage nouveau pour moi.....

HONORÉ.

Pardonnez un aveu....

Mme DENNEVILLE.

C'en est assez; je vous comprends enfin.... voilà donc pourquoi vous cherchiez à m'égarer par de perfides conseils? je me rappelle tout maintenant; vous, l'ami de monsieur Denneville, vous vous appliquiez à entretenir nos divisions; vous m'encouragiez dans une résistance, qu'à présent je reconnais coupable! Vous avez abusé de ma confiance, vous m'avez trompée indignement... ouvrez cette porte, monsieur, je veux sortir!

HONORÉ.

Ah! madame, daignez m'écouter.

Mme DENNEVILLE.

Je vous ai trop entendu.

HONORÉ.

Quel est votre dessein? je suis assez malheureux et si monsieur Denneville...

Mme DENNEVILLE.

Il ne saura rien, je vous le promets! je ne veux pas me venger; cependant, vous vous éloignerez aujourd'hui-

même de cette maison... il le faut; c'est à cette seule condition que je puis oublier votre outrage.... mais encore une fois, ouvrez à l'instant, je l'exige.

(*Elle s'avance vers la porte.*)

DENNEVILLE, *en dehors et frappant à la petite porte.*

Honoré! êtes-vous là?

Air *nouveau de M. Biancourt.*

Ensemble.

Mme DENNEVILLE.

Ah! qu'entends-je? grands dieux!
C'est mon mari, contre moi tout conspire...
Qui l'amène en ces lieux?
A peine je respire!

HONORÉ, *à part.*

Ah! qu'entends-je? grands dieux!
C'est son mari, contre moi tout conspire.
Qui l'amène en ces lieux?
Denneville frappe encore.
A peine je respire!

DENNEVILLE.

Honoré! venez donc m'ouvrir?

Mme DENNEVILLE.

Comment échapper à sa vue?

HONORÉ, *parlant.*

Arrêtez, madame!... les domestiques!... là...

Mme DENNEVILLE.

Hélas! que vais-je devenir?
Elle va vers la porte du fond.
(*Honoré lui montre le paravent, elle tombe sur le fauteuil.*)
Ah! monsieur, vous m'avez perdue!
(*Honoré ferme le paravent.*)

HONORÉ et Mme DENNEVILLE.

C'est fait de moi!
Je meurs d'effroi!
(*Honoré va ouvrir à Denneville.*

SCÈNE VI.

LES MÊMES, DENNEVILLE.

HONORÉ, *troublé.*

Ah! c'est vous, monsieur.

DENNEVILLE.

Eh! oui, sans doute, c'est moi; comme vous m'avez fait attendre... vous ne m'entendiez donc pas frapper?

quand vous êtes une fois enfoncé dans vos livres..... que lisiez-vous donc là?... *Traité des droits matrimoniaux.*

HONORÉ, *cherchant à se remettre.*

Oui, je cherchais....

DENNEVILLE.

Ah! mon ami, restez-en à la théorie; si vous saviez combien, dans le fait, ces droits-là sont difficiles à faire valoir.

HONORÉ.

Il me semble pourtant.....

DENNEVILLE.

Quoi! n'avez-vous pas été témoin de ce qui s'est passé ce matin?

HONORÉ.

Le calme se rétablira, je l'espère.

DENNEVILLE.

C'est possible, mais ce sera à recommencer demain; ma femme est incorrigible!

Air : *Vaud. de la Somnambule.*

Je pardonnais à sa jeunesse
Des torts qu'il fallait pressentir...
Elle abuse de ma faiblesse,
Je sens qu'il est tems d'en finir.
C'est un sort trop dur à mon âge
Que d'acheter, malgré mes soins constans,
Tous les jours, au prix d'un orage,
Un calme de quelques instans.

D'ailleurs, je ne peux plus en douter, ce que vous m'avez dit n'est que trop vrai, c'est Charles qui est la seule cause.

HONORÉ.

Charles, monsieur! vous vous trompez... jamais...

DENNEVILLE.

N'allez-vous pas l'excuser à présent? je vous reconnais bien là; cependant je m'en tiens à vos premières idées..... oui, ma femme l'aime; ce prétexte d'une répétition, les querelles qui en ont été la suite, tout cela prouve clairement leur intelligence... oh! vous avez deviné juste.

HONORÉ.

Moi! vous m'aurez mal compris, je vous assure, il est impossible...

DENNEVILLE.

Ah! ça, vous oubliez donc ce que vous m'avez répété tantôt; mais je conçois votre motif, il est honorable..... vous voudriez amener encore une réconciliation désormais impossible... Ecoutez-moi, Honoré, j'ai bien réfléchi sur ma position : elle n'est plus tenable, il faut que j'en sorte, et je suis venu pour vous communiquer mes projets à cet égard. Après avoir fait la folie de prendre une femme dont j'aurais pu être le père, je comprends enfin qu'il y aurait encore une plus grande sottise de ma part, à exiger d'elle un amour égal au mien... Cependant, malgré toutes les apparences qui l'accusent, je me persuade qu'elle n'est qu'égarée, qu'elle a respecté mon honneur..., je l'aime enfin, je l'aime toujours en dépit de moi-même, et je n'en sens que mieux la nécessité de m'en séparer.

HONORÉ.

Y songez-vous, monsieur?

DENNEVILLE.

Oui, la jalousie me tue... je fais de vains efforts pour la cacher... Madame Denneville en souffre autant que moi... je la rends malheureuse, quand je voudrais ne travailler qu'à son bonheur... Une séparation peut donc seule nous rendre au repos!... Mais, tout en l'éloignant de moi, je n'entends pas que ma femme ait jamais à s'imposer des privations; je lui assurerai un sort indépendant... dès ce moment, elle aura la moitié de mes biens... et le reste, à ma mort... peut-être un jour rendra-t-elle justice à mes sentimens, et regrettera-t-elle son vieux procureur.

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Un cruel devoir m'est dicté,
C'est mon aspect qui l'importune.
Eh bien! elle aura ma fortune,
En reprenant sa liberté...
Puisque mes soins, l'amour le plus fidèle,
En ma faveur n'ont pu rien obtenir,
C'est moi seul que j'en veux punir.
Oui, je prétends, en me séparant d'elle,
Qu'elle n'ait pas le droit de me haïr!

CHARLES, *à Dupré en dehors.*

Il faut que je le voie à l'instant... j'ai quelque chose de très-important à lui annoncer.

HONORÉ, *à part.*

Charles !... surcroit d'embarras !...

CHARLES.

Je te dis qu'il n'y pas de consigne pour moi !

DENNEVILLE.

C'est votre cousin.

HONORÉ.

Soyez tranquille, monsieur; je ne le recevrai pas.

DENNEVILLE.

Au contraire, c'est le moyen de m'assurer si mes soupçons sont fondés... c'est une faiblesse, sans doute, mais enfin j'espère encore... Vous le questionnerez: moi, je me placerai de manière à tout entendre; il ne me croira pas là, et il s'expliquera peut-être avec vous sans détour... mais où me cacher ?... ah ! derrière ce paravent...

(*Il l'entr'ouvre.*)

HONORÉ, *le retenant.*

Arrêtez, monsieur !...

DENNEVILLE.

Il y a quelqu'un là... j'ai aperçu le bas d'une robe.

HONORÉ, *cherchant à cacher son trouble.*

Oui, monsieur, c'est une jeune dame... une étrangère... qui... qui voulait aussi plaider en séparation... elle a le plus grand intérêt à n'être pas connue... elle venait me consulter... elle daigne avoir confiance en moi...

DENNEVILLE.

C'est bon, c'est bon, mon ami... ne vous donnez pas tant de peine pour mentir... c'est inutile... vous savez bien que je n'ai pas un rigorisme ridicule...

HONORÉ.

Eh, quoi !... monsieur, vous penseriez ?

DENNEVILLE, *bas.*

Que c'est une de ces clientes, qu'on ne fait pas voir à son avoué, oui... mais encore une fois, ça ne me regarde pas !

CHARLES, *en dehors.*

Ah çà! faudra-t-il enfoncer la porte, voyons!

DENNEVILLE, *bas à Honoré.*

Mais, où irai-je? ah! j'y songe... sur le petit escalier; de là j'entendrai très-bien.

SCÈNE VII.

Les Mêmes, CHARLES.

CHARLES.

Ah! c'est bien heureux enfin!... dis-moi un peu pourquoi diable on défend l'entrée de ton appartement, comme celle d'une citadelle... Vraiment, cet imbécille de Dupré est presque aussi rude à son poste, qu'un Suisse de ministère, qui repousse des solliciteurs. J'ai beau crier, c'est une nouvelle importante, il faut qu'il la sache au plutôt... rien ne l'émeut.

HONORÉ.

Qu'est-ce donc, enfin?

CHARLES.

Ce que c'est? je te le laisserais bien chercher; mais tu ne le devinerais pas... j'aime mieux te le dire de suite... Eh bien! mon ami, c'est notre oncle Frémont, qui est de retour des Indes.

HONORÉ.

Comment?

CHARLES.

Tu sais, ce vieux monsieur Melcourt, dont je t'ai parlé?

HONORÉ.

Monsieur Melcourt?

CHARLES.

Oui, celui à qui tu as donné l'argent que tu m'as refusé... eh bien! il vient de m'écrire, qu'il avait vu lui-même notre oncle. Mon premier mouvement était de courir de suite à l'adresse qu'il m'indiquait; mais je n'ai pas voulu y aller sans toi... parce que j'ai pensé que je serais mieux reçu avec un sage. J'ai besoin d'être soutenu un peu... vois-tu... allons, partons!...

HONORÉ, *à part.*

Que résoudre?

CHARLES.

Qu'est-ce que tu as donc? est-ce que ça ne te fait pas plaisir de revoir notre oncle?... tu as l'air tout consterné.

HONORÉ.

Oui, tu me vois dans un très-grand embarras, et c'est en partie toi qui en es cause.

CHARLES.

Bah! comment donc ça?

HONORÉ, *le conduisant du côté de la petite porte.*

Monsieur Denneville me quitte, il se plaint plus que jamais de toi... il t'accuse de vouloir plaire à sa femme.

CHARLES.

Moi? eh bien! il a tort... parole d'honneur... ce n'est pas que madame Denneville, certainement... mais il a été notre tuteur, lui... il me traite quelquefois assez mal... il m'a souvent grondé, c'est vrai, mais il m'a donné aussi beaucoup de marques d'amitié; et sa femme, fût-elle cent fois plus jolie, je n'oserais pas en être amoureux... ça me ferait l'effet d'une mauvaise action... d'ailleurs, nous autres étourdis... une femme mariée... il y a d'abord les principes qui s'y opposent; et puis, ça donne trop de peine... il faut tromper, se cacher, mentir... nous n'avons pas le temps... toi, à la bonne heure, tu es rangé, tu as du temps de reste... on prétend même!...

HONORÉ.

Plus bas!

CHARLES.

Pourquoi donc? personne ne peut nous entendre ici... le fait est qu'on assure...

HONORÉ.

Que peut-on me reprocher?

CHARLES.

Oh! mon Dieu! rien positivement... mais dans tous les cas, ce ne sont pas les occasions qui te manquent.. un premier clerc... dans la même maison... un escalier dérobé... un paravent en cas de surprise... c'est commode...

HONORÉ.

Quelle idée... Charles!...

CHARLES.

Là, je te vois venir... tu vas encore me débiter tes grands mots... et à quoi bon... je te le demande? Quand tu me parles de ta sagesse, devant témoins, je veux bien y mettre de la complaisance... je fais semblant d'y croire; mais en tête à-tête, il me semble que c'est inutile...

HONORÉ, *à part.*

Quel supplice!...

CHARLES.

Air : *L'amour qu'Edmond a su me taire.*

J'estime, mon cher, ta morale,
Mais je connais beaucoup de gens de bien
Qui, craignant très-fort le scandale,
Pourtant ne se refusent rien.
Comme très-purs on les cite sans cesse,
Quand leur vertu vingt fois a succombé;
Et le secret de leur sagesse
Est dans l'escalier dérobé.

HONORÉ.

A merveille, monsieur... poursuivez ces odieuses imputations...

CHARLES.

Encore... ah çà! tu ne veux donc pas te rappeler que nous sommes seuls... Allons, allons... sois bon enfant... avoue-moi tout... je te promets le secret... n'est-il pas vrai que?...

HONORÉ, *bas.*

Silence! donc... malheureux!... monsieur Denneville est là...

CHARLES.

Comment, il est là!... mais c'est une surprise, une trahison... Eh! quoi!... on en vient avec moi aux mesures de haute-surveillance... Entrez, entrez, monsieur, l'écouteur aux portes... vous vouliez apprendre ce que je pensais de votre femme... c'est une attention conjugale dont elle vous saura gré...

DENNEVILLE.

Ah! Charles!... embrassez-moi!... vous ne pouvez vous douter du plaisir que vous m'avez fait... je n'ai pas compris toute votre conversation; mais; j'en ai assez entendu, pour me convaincre que je vous soupçonnais injus-

passé ici même entre nous, et vous devez juger qu'un neveu aussi humain que vous, et un oncle aussi peu généreux que moi, ne peuvent désormais avoir rien de commun ensemble.

CHARLES, *à part.*

Ah! bien, s'il le traite comme ça, ça va bien aller pour moi...

HONORÉ, *à Frémont.*

Croyez, monsieur, que ma position seule... un embarras bien réel...

CHARLES, *à part.*

S'il pouvait prononcer un de ses grands discours, j'aurais le tems de me préparer.!..

FRÉMONT, *à Charles.*

Quant à vous, mauvais sujet...

CHARLES, *à part.*

Aye!.. aye!.. les portraits... il n'y a pas moyen de l'échapper...

FRÉMONT.

Pour subvenir à de folles dépenses, vous faites argent de tout!..

CHARLES, *à part.*

Nous y voilà!..

FINET, *bas à Charles.*

Oui... une fois... deux fois... adjugé!..

CHARLES.

Vous allez me parler des portraits, n'est-ce pas, mon oncle?.. Je conviens que j'ai peut-être agi un peu familièrement avec les ancêtres... mais ne vous fâchez pas... je les racheterai... car au fait, j'y tenais, et il a fallu une occasion comme celle-là!..

FRÉMONT.

Je le sais bien, oui... mais tu m'as excepté de la proscription générale, voilà l'essentiel... et puis le vieux Melcourt a bonne mémoire... tu as bien placé ton argent. (*il lui serre la main.*)

Mme MIGNONET.

Ah! v'là donc qu'on lui rend justice enfin!..

DENNEVILLE, *à Frémont.*

Je t'approuve, mon ami; mais sera-t-il seul heureux?.: non, tu ne tiendras pas rigueur... Honoré réparera sa faute,

j'en suis sûr... d'ailleurs, nous avons tous eu des torts aujourd'hui... moi le premier, j'en ai eu de très-graves envers ma femme que j'ai soupçonnée et accusée aussi injustement... suivez-moi... vous m'aiderez à la calmer... j'ai besoin qu'elle me pardonne; allons, plus de retard... rendons-nous au salon.

CHARLES.

Oui, c'est ça; descendons vîte... elle est sauvée!.. (*Tout le monde fait un mouvement pour sortir... à ce moment, madame Denneville se montre.*)

Mme DENNEVILLE.

Arrêtez, messieurs.. (*étonnement général*)

DENNEVILLE.

Qu'ai-je vu ?.. grand Dieu !..

HONORÉ.

Je suis perdu !.. (*il sort en passant derrière le paravent.*)

FRÉMONT.

Quel est ce nouveau mystère !..

DENNEVILLE.

C'était ma femme !..

(*A ce moment Finct va regarder avec malice derrière le paravent, et prend sa place en scène, à gauche de Denneville.*)

Mme DENNEVILLE.

Veuillez m'écouter un instant !.. vous alliez vous excuser près de moi; c'est moi, qui dois me justifier devant vous !.. je pouvais éviter cette pénible explication... vous sortiez... j'étais donc certaine d'échapper à vos regards... la générosité de la seule personne qui pût ici me trahir, me fournissait de nouveaux moyens de tout vous cacher... je me découvre moi-même cependant, et cela seul suffirait sans doute, pour vous prouver que, si je fus imprudente en venant en ces lieux, du moins, je ne suis pas coupable... Je le répète... j'étais maîtresse de mon secret... mais quelqu'un aurait eu le droit de douter de mon innocence; je ne l'ai pas voulu... il faut donc tout vous dire... Dans un premier mouvement de dépit, j'avais projeté ce matin, je l'avoue, une séparation que vous-même aviez jugée nécessaire; et trompée par un homme, dont rien ne devait me faire soupçonner la perfidie, je me rendis chez lui, pour prendre, à votre insu, ses conseils... je ne tardai pas à me repentir de cette démarche... celui que je croyais digne de toute ma confiance, osa me parler d'un sentiment, dont l'aveu seul était pour moi un outrage !..

DENNEVILLE.

Il est donc bien vrai !.. Honoré !..

Mme DENNEVILLE.

Écoutez-moi jusqu'au bout... Justement indignée, j'allais fuir !.. lorsque votre arrivée imprévue me jeta dans un trouble bien naturel... car rien alors ne pouvait me justifier... agitée... hors de moi... je me décidai donc à éviter votre vue... cachée là... j'ai entendu votre entretien avec l'homme que vous appeliez encore votre ami... Bientôt j'ai été à même d'apprécier la bonté de votre cœur !.. oui, monsieur, je sais que, dans le moment où vous croyiez avoir le plus à vous plaindre de moi... vous vous occupiez de mon bonheur !.. vous vouliez me combler de vos bienfaits... Ah !.. ce souvenir ne s'effacera jamais de ma mémoire... Cependant, si ma justification laisse encore des doutes dans votre esprit, suivez votre premier projet; j'y consens... mais gardez votre fortune... elle me serait odieuse, puisque je ne pourrais l'acquérir, qu'en perdant votre estime et votre tendresse !..

DENNEVILLE, *ému et prenant la main de sa femme.*

Emilie !..

Mme DENNEVILLE.

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

J'ai mérité votre rigueur ;
Oui, j'en conviens ma conduite légère
Trop souvent a pu vous déplaire ;
Mais du moins, croyez que mon cœur
Ne se reproche aucune erreur !...
J'ai méconnu votre âme généreuse
Voilà mon tort, vous pouvez m'en punir,
Mais vos soupçons doivent s'évanouir.
Ah ! je serais trop malheureuse
Si vous aviez le droit de me haïr.

DENNEVILLE.

Qui moi !.. eh !.. le pourrais-je ? allons, allons, que tout soit oublié...

Mme MIGNONET.

C'te pauvr' chèr' femme... ell' m'a fait un' peine...

DENNEVILLE.

Mais Honoré !..

FRÉMONT.

Et tu me parlais en sa faveur !.. ah !.. mon parti est bien pris.. il n'a rien à espérer de moi !.. Charles seul sera mon héritier !..

CHARLES.

Pourquoi donc, mon oncle ?.. il se corrigera peut-être... qu'il renonce seulement à la sagesse, et je réponds de lui...

FINET.

Le fait est, qu'il n'y a rien de tel que les étourdis pour avoir des principes !..

CHARLES.

C'est très-vrai !.. au moins !..

FRÉMONT.

A la bonne heure !.. mais toi, tu as assez de principes comme ça... et je te conseille de t'arrêter au point où tu en es !..

CHARLES.

Vous me trouvez donc bien.... décidément ?.. alors c'est convenu, je m'en tiendrai là.

CHOEUR FINAL.

Air : *de M. Biancourt.*

Ah ! qu'une douce ivresse
Nous anime en ce jour ;
Plus de soupçons, plus de tristesse
Ils ont fui sans retour !...

Mme. DENNEVILLE, *au public.*

Air : *de Julien.*

Au gré du plus cher de mes vœux
J'ai ramené la paix dans mon ménage ;
Mais, il faut ce soir en ces lieux...
Que je conjure encore un autre orage.
Vous le savez, pour troubler mon bonheur
Il suffirait d'une seule personne...
Ah ! lorsqu'enfin mon mari me pardonne,
Messieurs, me tiendrez-vous rigueur ?...

On reprend le chœur final.

Ah ! qu'une douce, etc.

FIN.

KETTLY,

OU

LE RETOUR EN SUISSE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Felix Auguste

PAR MM. DUVERT ET PAULIN;

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 28 JANVIER 1825.

PRIX : 1 fr. 50 cent.

PARIS,

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE DU TEMPLE, N. 36, VIS-A-VIS CELLE CHAPON.

1825.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
FRANZ, vieux militaire retiré. . . .	M. Guillemin.
KETTLY, sa fille.	Mlle Pauline Geoffroy.
Mme WERNER, riche aubergiste. . .	Mme Guillemin.
RUTLY, son fils, amoureux de Ketly.	M. Guénée.
SENNEVILLE, jeune officier retraité.	M. Lafont.
HENRY, domestique de Senneville.	M. Victor.
Un Paysan.	M. Justin.

La scène se passe en Suisse.

Nota. Pour faciliter la mise en scène de cet ouvrage sur les Théâtres des départemens, on a eu le soin de placer en tête de chaque scène le nom des personnages dans la position qu'ils doivent tenir relativement au spectateur.

Vu au ministère de l'intérieur, conformément à la décision de S. Ex. en date de ce jour.

Paris, le 22 janvier 1825.

Par ordre de Son Excellence,

Le chef du bureau des théâtres,

COUPART.

IMPRIMERIE DE DAVID, RUE DU FAUBOURG POISSONNIÈRE, N° 1.

KETTLY,

OU

LE RETOUR EN SUISSE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE.

Le théâtre représente un site pittoresque de la Suisse; à droite du spectateur, le chalet de Franz; à gauche, l'auberge de madame Werner; au fond, un pont léger traverse le théâtre, quelques chalets ça et là sur la colline, et des montagnes fort hautes à l'horison.

SCÈNE PREMIÈRE.

RUTLY, *sur le pont, sonne le ranz des vaches*; PAYSANS et PAYSANNES, *arrivant successivement au son du cornet de Rutly*; FRANZ *ensuite, sortant de son chalet.*

RUTLY.

Allons, mes amis, voilà le signal... à l'ouvrage.

CHŒUR.

Air : Final du 2me acte de Léonide.

R'commençons dans la prairie
Et nos travaux et nos chants.
C'est bien servir la patrie
Que de cultiver ses champs.

FRANZ.

Au sein des camps, des alarmes,
J'servis vingt ans avec honneur,
Soldat, j'ai changé mes armes
Contre le soc du laboureur.

ENSEMBLE

CHŒUR.

R'commençons dans, etc.

FRANZ.

R'commencez dans, etc.

(Les villageois s'éloignent; Rutly s'apprête à les suivre, lorsque Franz le retient).

SCÈNE II.

RUTLY, FRANZ.

FRANZ.

Eh bien ! Rutly, tu t'en vas aussi !

RUTLY.

Oh ! oui, père Franz ! je vais à la montagne, pour surveiller nos troupeaux... Ah bien ! si je n'y étais pas, ma mère m'en dirait de belles !

FRANZ.

Elle est si riche ! et si acariâtre !... tourmenter... jusqu'à son fils ! à quoi sert donc la fortune ? si ce n'est à faire le bonheur de ceux qui nous entourent.

RUTLY.

Mais, vous, père Franz, qu'est-ce que vous avez donc ce matin ? vous avez l'air tout triste, vous ? un homme qui a servi vingt ans dans les troupes françaises ! Où donc irez-vous chercher la gaîté, si ce n'est là ? Voyons !.. père Franz, qu'est-ce que vous avez ?

FRANZ.

J'ai.... j'ai une fille.

RUTLY.

Je le sais bien, puisque j'en suis amoureux.

FRANZ.

Toi ? est-il possible ?

RUTLY.

Oui, moi, Rutly Werner, le fils de la première auberge du canton de Zurich.

FRANZ.

Dites-moi, M. Rutly ? est-il vrai, que vous ayez cherché à vous faire aimer de ma fille ?

RUTLY.

Ah ! père Franz ! si vous prenez votre air sévère, vous voilà comme ma mère et je ne pourrai plus vous rien dire.

FRANZ, *à part.*

Plus de doute ! voilà la cause du chagrin de Kettly ! (*haut*) Écoute! le caractère de ta mère est un obstacle insurmontable à votre mariage.

RUTLY.

Comment ? que dites-vous ?

FRANZ.

AIR : *De votre bonté généreuse.*

Ta mèr' méprise ma famille,
Sa richesse caus' sa fierté,
Moi, vieux soldat, je ne donne à ma fille
Qu'ses vertus et ma pauvreté ;
Quoiqu'elle soit pauvr', je dois ici te l' dire,
Malheur pourtant (retiens bien c't arrêt-là,)
A qui tenterait d'la séduire.

RUTLY.

Regardez-moi... j'n'suis pas fait pour ça. (*bis.*)

FRANZ.

Depuis quelque temps, cependant, je la vois triste, inquiète... rêveuse... Et si elle ne t'aimait pas...

RUTLY.

Vous dire qu'elle m'aime ! Vous savez bien, qu'avec une jeune fille, c'est ce qu'on ne sait jamais.. Mais pour le croire... Oh ça ! c'est différent.. Oui ! j'ai une raison.

FRANZ

Et ta raison... c'est ?

RUTLY.

Ecoutez ! mais promettez-moi de ne pas vous fâcher.

FRANZ.

Allons ! parle, tu vois bien que je suis calme.

RUTLY.

Vous vous rappellez bien M. Senneville, cet officier français qui est venu visiter la Suisse il y a deux ans, et qui logeait chez ma mère.

FRANZ.

Eh bien ?

RUTHY.

Dans ce temps là, j'aimais dèjà Kettly, quoiqu'elle eût à peine quatorze ans; alors je demandai à ce voyageur de me la dessiner un peu : il la trouva gentille et il me fit son portrait. Après, il est parti, en disant qu'il reviendrait un jour; mais on ne l'a pas revu.

FRANZ.

Laisse là ton officier ! et parle-moi de ma fille.

RUTLY.

Je vais couper court, père Franz. Quand Kettly a su que j'avais ce portrait, elle me l'a demandé. Vous comprenez.... elle voulait avoir quelque chose de moi; mais je suis aussi fin qu'elle, tous les jours je guette en passant pour savoir ce qu'elle fait de mon cadeau, et je la vois toujours regarder cette figure, et puis baiser le papier comme çà : or, je me dis, elle ne peut pas être amoureuse d'elle; c'est donc de moi, qui le lui ai donné. Voilà tout, père Franz, et puis bonjour..... bonsoir, quand nous nous rencontrons, voilà tout ce qu'elle sait de mon amour, et moi du sien.

FRANZ.

Ce que tu me dis là s'accorde assez avec les remarques que j'ai faites... vois-tu ? je t'aimerais autant qu'un autre.

RUTLY.

Merci, monsieur Franz, de la préférence.

FRANZ.

Mais, je te l'ai dit, ta mère est fière, parcequ'elle est riche : ma fille et moi, nous sommes fiers aussi; pour un coup de canon, je ne voudrais pas que ta mère pensât que je recherche son argent.

RUTLY.

Allons, allons, n'ayez donc pas de ces idées là.

FRANZ.

Et toi-même, tu pourrais aussi le croire, mais morbleu!

AIR : *Vaudeville de Psyché.*

Je n'donn'rai pas, j'te l'jure sur mon âme,
A mon enfant un époux protecteur;
Et qui croirait en la prenant pour femme,
A ma Kettly faire encor trop d'honneur.
Quel que soit l'éclat dont il brille,
Rien, s'il est fier, rien n'saurait me toucher.
Un laboureur f'ra le bonheur de ma fille, } *Bis.*
Et n'aura pas le droit d'le lui r'procher. }

RUTLY.

C'est-il jouer de malheur d'avoir affaire à un homme comme ça? si je suis riche, est-ce ma faute? mon dieu, mon dieu! que je voudrais donc être malheureux, pour faire le bonheur de Kettly! écoutez, Monsieur Franz, il me vient une idée, si vous alliez.... comme ça.... sans façon.... me demander à ma mère.

FRANZ.

Te demander à ta mère? mille bombes! je la connais, elle n'est pas polie, et si elle me recevait mal.... non, non je ne lui parlerai pas.

RUTLY.

Eh! bien, je lui parlerai, j'en aurai le courage; au moins, soyez là, quand je me hasarderai! voilà tout ce que je vous demande.

FRANZ, *à part.*

Dieu! faut-il qu'une jeune fille?... (*Haut.*) Ça me coûte, mais je te le promets.

RUTLY.

Votre parole d'honneur.

FRANZ.

Je ne fais jamais de serment!... je promets... et je tiens....

(*On entend la voix de Madame Werner qui appelle* : Rutly! Rutly....)

RUTLY.

Ah! mon dieu!... mon dieu!... je l'entends...

SCÈNE III.

Mad. WERNER, RUTLY, FRANZ.

Encore ici, Rutly?

RUTLY.

Oui, ma mère je causais avec monsieur Franz!

mad. WERNER.

Je le vois bien, et c'était donc fort intéressant ce sujet-là, pour que...

FRANZ.

Oui, madame, fort intéressant, car il me parlait du mariage de ma fille.

mad. WERNER.

Vous mariez votre fille? eh! bien, tant mieux pour vous, *à Rutly*) et qu'est-ce que cela vous fait à vous?

RUTLY.

Ma mère, c'est que...

mad. WERNER.

C'est que.... c'est que.... les affaires de monsieur Franz ne vous regardent pas... occupez-vous des vôtres!

RUTLY.

Pardon, ma mère! mais voyez-vous... (*à Franz*) Je n'oserai jamais... mettez-vous devant moi.

FRANZ, *bas.*

Vas-donc, conscrit!

mad. WERNER.

Qu'est-ce que vous dites donc encore l[illegible] Franz?

FRANZ.

Il dit, mada[illegible]e le mari[illegible] le regarde puisque c'est [illegible] veut l'[illegible]

MAD. WERNER, *avec un geste menaçant.*

Lui? si je savais que ce fut vrai!

RUTLY, *avec effroi, et passant à la gauche de Franz.*

Oui, ma mère! tuez-moi si vous voulez; mais ce qu'il vous dit est vrai, parole d'honneur!

MAD. WERNER. *ironiquement.*

Et sans doute, monsieur Franz y consentait?

RUTLY.

Mon Dieu, oui!

MAD. WERNER, *de même.*

Ah! je le crois, je suis riche, et je ne suis pas étonnée de son empressement!

FRANZ, *avec contrainte.*

Madame Werner, j'ai promis à vôtre fils d'être tranquille, ne me faites pas manquer à ma parole!

MAD. WERNER.

Moi? je donnerais Rutly à une fille qui n'a pas un thaler?

FRANZ.

Croyez-vous que ma fille ne vous vaille pas! La fille d'un vieux soldat... qui est revenu pauvre de l'armée, c'est vrai, mais qui n'a jamais eu à rougir d'une seule action de sa vie, une fille sage et modeste, que tout le monde chérit dans le canton, ne vaut-elle pas le fils d'un aubergiste dont la fortune ne soulage pas un malheureux, et que tout le monde?.. Mais, je me tais, car j'en dirais plus qu'il ne faut.

RUTLY. *à part.*

Oh! mon Dieu, mon Dieu! Il arrange joliment mes affaires.

MAD. WERNER.

Co[illegible], Monsieur Franz! je vous reconnais là... C'est ce [illegible] gens de votre sorte.

[illegible]UTLY.

[illegible]e! [illegible]s Franz... Il ne sait pas ce

RUTLY.

Ah ! mon dieu !... mon dieu !... je l'entends...

SCÈNE III.

Mad. WERNER, RUTLY, FRANZ.

Encore ici , Rutly ?

RUTLY.

Oui, ma mère je causais avec monsieur Franz !

mad. WERNER.

Je le vois bien, et c'était donc fort intéressant ce sujet-là , pour que...

FRANZ.

Oui, madame, fort intéressant, car il me parlait du mariage de ma fille.

mad. WERNER.

Vous mariez votre fille ? eh ! bien, tant mieux pour vous, *à Rutly*) et qu'est-ce que cela vous fait à vous ?

RUTLY.

Ma mère, c'est que...

mad. WERNER.

C'est que.... c'est que.... les affaires de monsieur Franz ne vous regardent pas... occupez-vous des vôtres !

RUTLY.

Pardon, ma mère ! mais voyez-vous... (*à Franz*) Je n 'oserai jamais... mettez-vous devant moi.

FRANZ , *bas.*

Vas-donc , conscrit !

mad. WERNER.

Qu'est-ce que vous dites donc encore là à monsieur Franz ?

FRANZ.

Il dit, madame, que le mariage de ma fille le regarde... puisque c'est lui qui veut l'épouser.

MAD. WERNER, *avec un geste menaçant.*

Lui? si je savais que ce fut vrai!

RUTLY, *avec effroi, et passant à la gauche de Franz.*

Oui, ma mère! tuez-moi si vous voulez; mais ce qu'il vous dit est vrai, parole d'honneur!

MAD. WERNER. *ironiquement.*

Et sans doute, monsieur Franz y consentait?

RUTLY.

Mon Dieu, oui!

MAD. WERNER, *de même.*

Ah! je le crois, je suis riche, et je ne suis pas étonnée de son empressement!

FRANZ, *avec contrainte.*

Madame Werner, j'ai promis à vôtre fils d'être tranquille, ne me faites pas manquer à ma parole!

MAD. WERNER.

Moi? je donnerais Rutly à une fille qui n'a pas un thaler?

FRANZ.

Croyez-vous que ma fille ne vous vaille pas! La fille d'un vieux soldat... qui est revenu pauvre de l'armée, c'est vrai, mais qui n'a jamais eu à rougir d'une seule action de sa vie, une fille sage et modeste, que tout le monde chérit dans le canton, ne vaut-elle pas le fils d'un aubergiste dont la fortune ne soulage pas un malheureux, et que tout le monde?.. Mais, je me tais, car j'en dirais plus qu'il ne faut.

RUTLY. *à part.*

Oh! mon Dieu, mon Dieu! Il arrange joliment mes affaires.

MAD. WERNER.

Courage, M. Franz! je vous reconnais là... C'est ce qu'on doit attendre des gens de votre sorte.

RUTLY.

Ma mère! n'écoutez pas M. Franz... Il ne sait pas ce qu'il dit.

RUTLY.

Ah ! mon dieu !... mon dieu !... je l'entends...

SCÈNE III.

Mad. WERNER, RUTLY, FRANZ.

Encore ici , Rutly ?

RUTLY.

Oui, ma mère je causais avec monsieur Franz !

mad. WERNER.

Je le vois bien, et c'était donc fort intéressant ce sujet-là , pour que...

FRANZ.

Oui, madame, fort intéressant, car il me parlait du mariage de ma fille.

mad. WERNER.

Vous mariez votre fille ? eh ! bien, tant mieux pour vous, *à Rutly*) et qu'est-ce que cela vous fait à vous ?

RUTLY.

Ma mère, c'est que...

mad. WERNER.

C'est que.... c'est que.... les affaires de monsieur Franz ne vous regardent pas... occupez-vous des vôtres !

RUTLY.

Pardon, ma mère ! mais voyez-vous... (*à Franz*) Je n 'oserai jamais... mettez-vous devant moi.

FRANZ , *bas.*

Vas-donc , conscrit !

mad. WERNER.

Qu'est-ce que vous dites donc encore là à monsieur Franz ?

FRANZ.

Il dit, madame, que le mariage de ma fille le regarde... puisque c'est lui qui veut l'épouser.

MAD. WERNER, *avec un geste menaçant.*

Lui ? si je savais que ce fut vrai !

RUTLY, *avec effroi, et passant à la gauche de Franz.*

Oui, ma mère ! tuez-moi si vous voulez ; mais ce qu'il vous dit est vrai, parole d'honneur !

MAD. WERNER. *ironiquement.*

Et sans doute, monsieur Franz y consentait ?

RUTLY.

Mon Dieu, oui !

MAD. WERNER, *de même.*

Ah ! je le crois, je suis riche, et je ne suis pas étonnée de son empressement !

FRANZ, *avec contrainte.*

Madame Werner, j'ai promis à vôtre fils d'être tranquille, ne me faites pas manquer à ma parole !

MAD. WERNER.

Moi ? je donnerais Rutly à une fille qui n'a pas un thaler ?

FRANZ.

Croyez-vous que ma fille ne vous vaille pas ! La fille d'un vieux soldat... qui est revenu pauvre de l'armée, c'est vrai, mais qui n'a jamais eu à rougir d'une seule action de sa vie, une fille sage et modeste, que tout le monde chérit dans le canton, ne vaut-elle pas le fils d'un aubergiste dont la fortune ne soulage pas un malheureux, et que tout le monde?.. Mais, je me tais, car j'en dirais plus qu'il ne faut.

RUTLY. *à part.*

Oh ! mon Dieu, mon Dieu ! Il arrange joliment mes affaires.

MAD. WERNER.

Courage, M. Franz ! je vous reconnais là... C'est ce qu'on doit attendre des gens de votre sorte.

RUTLY.

Ma mère ! n'écoutez pas M. Franz... Il ne sait pas ce qu'il dit.

MAD. WERNER.

Au reste... je sais que le bonhomme Franz est comme tous les autres ; il est jaloux de ce que les voyageurs les plus marquants descendent chez moi... Voilà la cause de sa grande colère !

FRANZ.

AIR : *du vaudeville des Frères de lait.*

Qui ? moi, jaloux ? madame, et que m'importe,
Que vous logiez le puissant voyageur,
A la richess' si vous ouvrez vot' porte,
Vous la fermez à l'aspect du malheur. (*bis.*)
Oui, j'en suis fier, ma modeste chaumière
Qui n'offre, hélas! aucun riche lambris,
N'attire point l'opulence étrangère,
Mais elle accueill' l'indigent du pays. } *bis.*

MAD. WERNER.

Tout cela est bel et bon ! chacun gouverne sa fortune comme il l'entend ; mon fils n'épousera pas votre fille ... Voilà mon dernier mot !

RUTLY.

Ma mère ! monsieur Franz !

FRANZ, *le repoussant.*

Laisse-moi, ta mère est une méchante femme, et je te défends de dire jamais un mot à ma fille ?

MAD. WERNER.

AIR : *Je reconnais ce militaire.*

Calmez l'courroux qui vous enflamme
Restons, restons chacun chez nous;
Vot' fill' ne s'ra jamais sa femme,
Mon fils ne s'ra pas son époux.

FRANZ.

Oui, je le jure sur mon âme,
Fut-il riche encor plus que vous,
ENSEMBLE. Le fils d'un' si méchante femme
D'ma fill' ne s'ra jamais l'époux.

RUTLY.

Quel chagrin pénètre mon âme,
Nous dir' d'rester chacun chez nous,
Kettly ne s'ra donc pas ma femme,
Je n's'rai donc jamais son époux.

FRANZ.

De fureur je sens mon cœur battre,
Un vieil affût me fra trembler,
Quand l'ennemi qu'j'ai su combattre,
N'a jamais pu m'fair' reculer. *bis.*

ENSEMBLE.

MAD. VERNER.

Calmez l'courroux etc. etc.

FRANZ.

Oui, je le jure etc. etc.

RUTLY.

Quel chagrin etc. etc.

Pendant la reprise, Franz s'assied sur un banc du côté de la chaumière ; Rutly s'éloigne et s'assied de l'autre côté, et madame Werner s'apprête à rentrer, lorsqu'elle rencontre Henry.

SCÈNE IV.

Les Mêmes, HENRY.

HENRY.

Salut à madame Werner.

MAD. WERNER.

Eh ! mais, je ne me trompe pas ; c'est M. Henry, le domestique de M. Senneville, cet officier français, qui m'a fait l'honneur, il y a deux ans...

HENRY.

Lui-même, madame Werner, et qui précède d'un quart de lieue son maître; je fais ici l'office de fourrier, et je viens préparer le logement du capitaine ; il ne s'arrêtera ici que peu d'instans ; mais il viendra vous revoir quand il aura parcouru la Suisse.

MAD. WERNER, *à part.*

Oh ! mon Dieu ! et moi, qui ne suis pas préparée.... quelle heureuse arrivée ! Un officier..... qui ne regarde pas à la dépense... et qui paye... (*à la cantonade*) Fritz ! Muller ! préparez la chambre du premier, une bouteille de vin de Bordeaux à monsieur Henry.

HENRY.

Cette digne madame Werner, je la reconnais bien là... Toujours aux petits soins pour ses hôtes..... Et du vin de France encore !

MAD. WERNER.

Votre maître me l'avait bien promis : j'étais sûre qu'il me tiendrait parole.

HENRY.

Oh ! ce n'est pas du tout parce qu'il vous l'a promis ; vous seriez peut-être la première femme... mais il a quitté le service ; une blessure grave, qu'il a reçue dans la dernière campagne, l'a forcé, à vingt-cinq ans, à prendre sa retraite ; et ma foi, avec une vingtaine de mille livres de rente, pas de famille et des talens, on est bien partout.

MAD. WERNER.

Quoi ! monsieur Senneville vient ici?...

HENRY.

AIR : *Dans ce castel dame de haut lignage.*

Amant zélé de la belle nature,
Admirateur de vos rians vallons,
Mon jeune maître, épris de la peinture,
Quittant l'épée, a saisi ses crayons.
Guidés bientôt par une main savante,
Oui, ses pinceaux vont rapporter chez nous
Ces vieux rochers qui glacent d'épouvante ; } *bis.*
C'est pour cela qu'il revient près de vous.

MAD. WERNER.

Et monsieur Senneville me fait l'honneur de descendre chez moi ?

HENRY.

Pourquoi pas, madame Werner ? on trouve chez vous tant dégards... tant de soins ! (*à part*) en payant

MAD. WERNER.

Je vais veiller moi-même à ce qu'il ne vous manque rien ! Rutly ! Rutly ! eh bien ! que fais-tu là ?

RUTLY, *tristement.*

Rien, ma mère !

HENRY.

Eh ! c'est l'ami Rutly, en effet !... Comme il est grandi ! Qu'est-ce qu'il a donc ?... il a l'air tout triste, votre fils ?

MAD. WERNER. *bas.*

C'est un imbécille !

HENRY.

Je sais bien, mais ce n'est pas une raison pour s'affliger.

MAD. WERNER.

Il veut épouser une fille qui n'a rien !

HENRY.

Et, vous vous y opposez, n'est-ce pas ? vous êtes dans les bons principes !

MAD. WERNER.

Et songe à faire bonne mine à nos voyageurs, entends-tu ? sois gai !

RUTLY, *tristement.*

Oui, ma mère, je serai bien gai ;

HENRY.

Allons, viens avec moi ; un verre de Bordeaux, ça va faire évaporer tes idées de constance-.. (*à madame Werner*) Comment diable voulez-vous ? Je parie que vous ne lui donnez que du laitage à ce gaillard là ; il n'y a rien qui pousse au sentiment comme votre breuvage pastoral ! (*Ils entrent chez Mad. Werner.*)

SCÈNE V.

FRANZ, *seul.*

Les voilà rentrés ! allons, il faut de la sévérité ici !... ça me fait de la peine pourtant, ma pauvre Kettly... Aussi, pourquoi va-t'elle s'amouracher de ce Rutly un bon garçon, cest vrai; mais, c'est si simple... C'est le diable...quand je la gronde, elle pleure, et moi, je me retourne en jurant, pour qu'elle ne s'aperçoive pas que je fais comme elle ! je lui ferai entendre raison. Elle est docile ! la voilà..... commençons l'attaque.

SCÈNE VI.

FRANZ, KETTLY.

KETTLY.

Bonjour, mon père ! comment te portes-tu ce matin ?

FRANZ.

Cela dépend, mademoiselle, serez-vous gaie aujourd'hui?

KETTLY.

Mais, mon père, comme à l'ordinaire !

FRANZ.

Comme à l'ordinaire ! est-ce obstiné ces petites filles?... (*sévèrement*) Kettly ! Voilà long-temps, que votre gaîté manque à l'appel ; ça ne me va pas à moi cette tristesse là, entendez-vous? j'entends qu'à partir d'aujourd'hui, vons dansiez, vous chantiez, ou morbleu...

KETTLY.

Qu'ai-je donc fait pour que tu me grondes, toi à qui cela n'arrive jamais ?

FRANZ.

Je te gronde, je te gronde... parceque je veux que tu t'égayes ! Avance à l'ordre ! viens m'embrasser !

KETTLY, *l'embrassant vivement.*

Mon bon père !

FRANZ.

Tiens! regarde... tes cheveux... comme ils sont arrangés, pas une fleur... est-ce comme cela qu'une jeune fille doit se montrer ?

KETTLY.

Et c'est pour cela que tu te fâches?

AIR : *De cet amour vif et soudain*

Mon père peut me reprocher
D'avoir négligé ma toilette :
Comment ai-je pu le fâcher?
Et pourquoi serais-je coquette?

A chaque instant il me redit :
Que, seule, il m'aime sur la terre ;
Et quand je sais combien il me chérit,
A qui donc chercherais-je à plaire? } *bis.*

FRANZ, *à part.*

Comment! qu'est-ce qu'elle dit donc là ? (*haut*) Tu n'aurais d'inclination pour personne?

KETTLY, *troublée.*

Moi ! mon père ?

FRANZ, *à part.*

Elle rougit ! ce malheureux Rutly n'a que trop deviné. (*haut*) Eh bien ! vous ne répondez pas? Kettly ! vous me cachez quelque chose?

KETTLY.

Oui, mon père ! mais je veux réparer mes torts, je veux tout te dire ! voilà bien long-temps que ce secret-là me tourmente.

FRANZ.

Voyons ! parle !

KETTLY.

Tu sais bien que je reste souvent seule... alors...

FRANZ.

Eh bien ! alors ? (*à part.*) elle me fait une frayeur !

KETTLY.

Alors, je réfléchis !

FRANZ.

Ah !

KETTLY.

On n'est pas maîtresse de cela, je songe au passé... à l'avenir... je me souviens... et j'espère ! (*avec plus de force*) Te l'avouerai-je ? Oui ! par fois mon imagination se représente quelqu'un avec qui il me semble que je serais heureuse d'aller gravir nos glaciers, de descendre dans les plaines, en l'écoutant parler... Et puis, quand le soleil se cache derrière la montagne, de regagner le

châlet, de revenir auprès de toi, afin que tu nous serres tous les deux, dans tes bras: en disant, mes enfans !

FRANZ, *à part.*

Pauvre Kettly ! (*Il s'efforce de cacher son émotion.*) Qu'est-ce que cela signifie, mademoiselle? ....et avec qui voudriez-vous aller comme ça ?

KETTLY, *naïvement.*

Si tu le veux, mon père, je te le dirai.

FRANZ.

Non, en voilà assez. (*à part*). Si une fois, elle me regardait comme son confident, cela encourageait son amour. (*haut*).Kettly, ne parlons plus de cela ...je vais te donner mes ordres, songe à ne pas les oublier.

KETTLY.

Oui, mon père.

FRANZ.

Si tu ne causeras plus avec Rutly, entends-tu?... j'ai mes raisons.

KETTLY, *avec indifférence.*

Oui, mon père.

FRANZ.

Et, s'il s'arrête quelquefois près de ta fenêtre, quand tu seras seule au châlet, tu ne feras pas la moindre attention à lui.

KETTLY, *de méme.*

Oui, mon père.

FRANZ, *à part.*

C'est singulier! elle ne dit rien à cela. (*haut*). Tu as un dessin que Rutly t'a donné, tu me le remettras.

KETTLY, *avec émotion.*

Comment? vous voulez.....

FRANZ.

Oui, et dès ce soir.

KETTLY.

Mais.... ce n'est que mon portrait.

FRANZ.

Ton portrait! ton portrait! je t'en ferai faire une copie la première fois que j'irai à Zurich.

KETTLY.

Oui... mon père... sans doute; mais il ne serait pas aussi ressemblant; j'aimerais mieux celui-là.

FRANZ, *à part.*

Juste! ce que m'a dit Rutly. (*haut*). D'ailleurs, la personne qui a fait ce portrait, pourra t'en faire un autre.

KETTLY, *avec douleur.*

Oh! jamais! jamais!

FRANZ.

Je te dis que si, moi; il est arrivé ce matin, cet officier.

KETTLY, *à part.*

Lui?

FRANZ.

Il a été blessé à la dernière campagne.

KETTLY, *à part.*

Grand Dieu!

FRANZ.

Eh! bien, qu'est-ce qu'elle a donc? c'est à cause de ce chiffon de dessin.... Kettly! Kettly! allons, sois donc raisonnable! que diable, je ne veux pas te faire de chagrin. Assieds-toi là... devant la porte.

KETTLY.

Non, mon père, non; je vais rentrer.

FRANZ.

Tu n'es pas à ton aise, reste plutôt au grand air.

KETTLY.

Non, tu m'as grondée tout à l'heure, tu avais raison; je ne veux plus mériter tes reproches; je vais soigner un peu ma coiffure.

FRANZ.

A la bonne heure; et tu me promets d'être gaie?

KETTLY.

Oui, mon père.

AIR : *Doux moment.* (de la Maison de plaisance.)

Pour combler ton désir,
S'il faut être jolie,
Oui, ta fille chérie
Va tâcher d'obéir.
(*à part.*) Autrefois, il vantait mes grâces...
Sur ces traits qu'il a retracés,
Essayons d'effacer les traces
Des pleurs que pour lui j'ai versés.

FRANZ.

Que dis-tu donc?... que signifie?

KETTLY.

Tes vœux vont être satisfaits;
Je pensais à toi, je disais :
Puisse-t-il me trouver jolie!...

ENSEMBLE.
Pour combler, etc.

FRANZ.

Va combler mon désir,
Tâche d'être jolie;
Vas, ma fille chérie,
Hâte-toi d'obéir. (*Elle sort.*)

Quand je disais que j'étais sûr de sa docilité!

SCÈNE VII.

RUTLY, *à la porte de sa mère*, FRANZ.

RUTLY.

Monsieur Franz, un mot.....

FRANZ.

Non, je ne veux plus rien entendre, ni de toi, ni de ta mère.

RUTLY.

Rien qu'un mot, je vous en prie; ma mère est occupée à préparer la chambre de M. Senneville, je n'ai qu'une minute; venez, je vous en prie.

FRANZ.

Allons, je le veux bien. (*à part*) Au fait, ce n'est pas sa faute, s'il a une mère comme ca.

(*Il s'éloigne avec Rutly, tandis que Senneville entre du côté opposé.*)

SCÈNE VIII.

SENNEVILLE, *seul.*

M'y voilà donc, dans cette Suisse, dont les sites pittoresques et les mœurs patriarchales m'avaient laissé de si doux souvenirs! Quel vaste champ pour le moraliste... et pour le peintre de paysages, car je me flatte d'être en même temps l'un et l'autre... et pourquoi ne me fixerais-je pas ici? La France est un beau pays sans doute, mais les femmes !....les femmes !.... elles m'ont si indignement trompé! tandis qu'ici, du moins... oui, je crois que je m'y déciderai.

AIR *du Rondeau de la Pénélope de la Cité* (de Plantade).

Heureux habitans
Des beaux vallons de l'Helvétie,
Pays enchanté,
Séjour de la simplicité,
Au sein de vos champs,
Oui, je viens pour passer ma vie,
Loin des intrigans,
Des coquettes et des méchans.

Qu'un pauvre en pleurant,
Aille implorant
Pour sa misère,
Loin de nos palais
Il est chassé par des valets.
L'homme des chalets,
En lui voyant toujours un frère,
Ouvre avec bonté
Le seuil de l'hospitalité.

Heureux habitans, etc.

Près d'être marí,
Victime d'une perfidie,
Un objet chéri
En me caressant m'a trahi.
Mais, ce malheur-là,
Assez commun dans ma patrie,
Il m'épargnera
De l'autre côté du Jura...

Heureux habitans, etc.

Oui, c'est sans retour,
Pour jamais, je quitte la France,
Pays où l'amour
Paraît et s'enfuit tour-à-tour !...
Sans craindre un détour,
On peut juger sur l'apparence,
Dans l'heureux séjour
Où Lavater a vu le jour.

Heureux habitans, etc.

Mais je ne vois pas Henri... je l'ai envoyé en avant pour faire préparer mon déjeûner, et je commence à sentir que ma précaution était bonne... Quand j'y pense... c'est voyager lestement, cent cinquante lieues en trois jours et à franc étrier : j'ai tué trois chevaux ! N'ai-je pas eu raison ? Pouvais-je fuir assez vite un monde où je n'ai rencontré que des ingrats ? A la veille de m'unir à une femme que j'idolâtrais, j'apprends... heureusement, que je ne suis pas le seul...

SCÈNE IX.

SENNEVILLE, KETTLY.

KETTLY.

C'est lui.... ô mon Dieu ! comme le cœur me bat !...

SENNEVILLE.

Ma foi, je ne sais pas trop où je suis;... cendre à l'auberge où je logeais il y a deux

ce temps-là j'ai un peu oublié... il me semble cependant, que c'est celle-là.... ah, cette jeune fille me dira..... (*à Kettly.*)

AIR : *Ah! si madame me voyait.*

Belle enfant!.. un mot, s'il vous plaît.

KETTLY.

A vous répondre je suis prête.

SENNEVILLE, *à part.*

Dieu! quelle gentille fillette!..
Quel regard!..

KETTLY, *à part.*

... Il me reconnaît!...
J'en suis sûre, il me reconnaît!...

SENNEVILLE, *à part.*

Mais, si jeune, hélas! tant de grâce,
Tant de charmes et tant d'appas,
Cachent encore un cœur de glace.

KETTLY, *à part.*

Ciel! il ne me reconnaît pas! *bis.*

SENNEVILLE.

Dites-moi, belle enfant! pourriez-vous m'indiquer l'auberge d'une madame... Werner?...

KETTLY.

La voilà, monsieur!...

SENNEVILLE.

Mille remercîmens.... (*Il fait un mouvement pour entrer.*)

KETTLY.

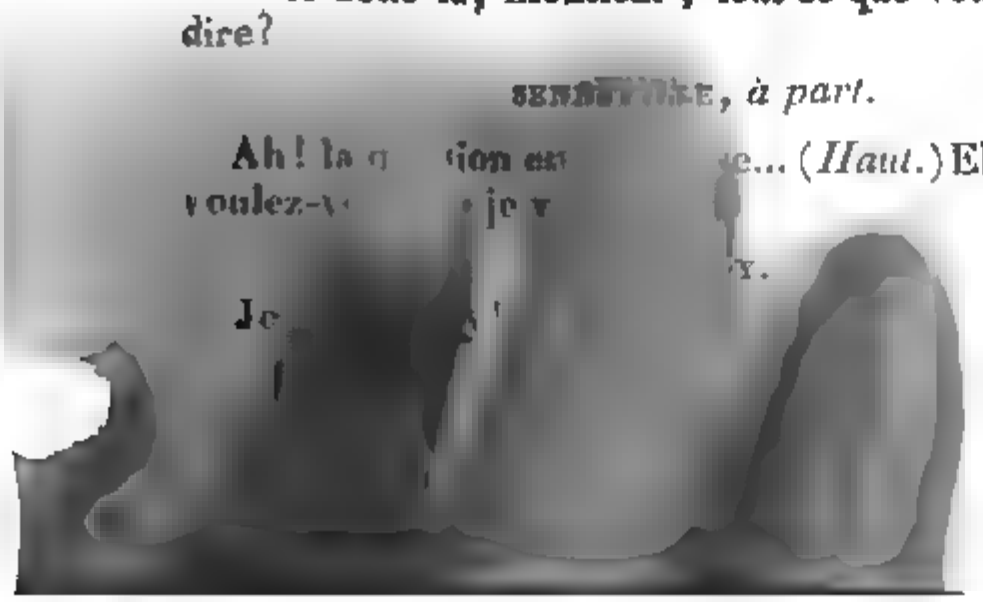
C'est donc là, monsieur, tout ce que vous avez à me dire?

SENNEVILLE, *à part.*

Ah! la [illegible]...(*Haut.*) Eh! mais, que voulez-v[illegible] je v[illegible]

[illegible]Y.

Je [illegible]



SENNEVILLE.

Kettly ? voilà un nom aussi joli que celle qui le porte... mais je ne me souviens pas !...

KETTLY.

O mon Dieu !... il ne s'est pas même rappelé mon nom !.. (*Haut*) Monsieur ?

SENNEVILLE,

Eh bien ?...

KETTLY.

Vous avez donc oublié cette petite fille qui vous conduisait quelquefois il y a deux ans...

SENNEVILLE.

Attendez-donc .... c'est vous !... j'y suis...

KETTLY.

AIR : *J'aime Henriette* (d'une Heure de folie).

Quand vous étiez éloigné du village,
Vous souvient-il que souvent elle allait
Vous retrouver sur le rocher sauvage,
Pour vous montrer le chemin du châlet.

SENNEVILLE.

Je m'en souviens, maintenant moins timide,
Sur ces sommets si je voulais errer,
Je prendrais bien encor le même guide,
Mais ce serait afin de m'égarer. (*bis.*)

Comment, mademoiselle ! qui se serait jamais imaginé ?... j'avais laissé une enfant espiègle, et je retrouve une beauté piquante.

KETTLY.

Comment aviez-vous donc fait pour m'oublier ?

SENNEVILLE.

Vous étiez si jeune, et puis j'ai eu tant de chagrins !

KETTLY.

Des chagrins ? et lesquels ?

SENNEVILLE.

J'ai été trahi !

KETTLY.

Et par qui ?

SENNEVILLE.

Belle demande! et par qui sommes-nous toujours trahis nous autres?

KETTLY.

Un de vos amis, sans doute ?

SENNEVILLE, *à part.*

Quelle candeur! (*haut.*) Non... non, ma chère Kettly, c'est une femme !

KETTLY.

Une femme! vous l'aimiez peut-être?

SENNEVILLE.

Je l'adorais? le croiriez-vous, à la veille d'un mariage...

KETTLY.

Vous alliez l'épouser ! vous ne seriez donc jamais revenu en Suisse?

SENNEVILLE.

Probablement!... Me trahir ! M'abandonner ! Vous êtes indignée, n'est-ce pas ?

KETTLY.

Non.

SENNEVILLE.

Comment, non

KETTLY.

Puisqu'elle a pu vous préférer quelqu'un, elle n'était digne ni de votre main, ni de vos regrets ; et vous pourrez maintenant en choisir une autre, qui vous aimera mieux.

SENNEVILLE, *à part.*

Voilà une conséquence à laquelle je n'avais pas songé.

KETTLY.

Vous avez été blessé, à ce qu'on m'a dit ?

SENNEVILLE.

En effet, oui, un coup de feu; mais qui donc a pu déjà vous apprendre?

KETTLY.

Oh! je sais tout... Et vous ne souffrez plus?

SENNEVILLE.

Très-peu.

KETTLY *avec joie.*

Ah! tant mieux! L'air de notre canton est très-bon; en y restant... long-temps, vous vous rétablirez tout-à-fait.

SENNEVILLE, *à part.*

C'est incroyable, l'intérêt que me témoigne cette petite! C'est qu'elle est charmante!... Mais je ne vois pas mon domestique.

KETTLY.

Vous n'avez peut-être pas déjeûné?.... Si j'osais vous offrir!.. Oh! vous seriez bien bon d'accepter... Nous sommes pauvres; mais si du pain et du laitage....

SENNEVILLE.

Comment, ma bonne Kettly?.. Mais c'est délicieux.

KETTLY, *à part.*

Sa bonne Kettly! ah que je suis heureuse! (*Elle rentre précipitamment*).

SCÈNE X.

SENNEVILLE, *seul.*

Elle est adorable, cette petite! quelle ingénuité! c'est inconcevable, je l'avais tout à fait oubliée... mais aussi une enfant de quatorze ans... cela ne vous laisse pas dans la mémoire de ces traces.... Aujourd'hui c'est bien différent, sa vue a produit sur moi une impression... Il me serait peut-être bien difficile à présent de ne pas m'en souvenir!

SCÈNE XI.

FRANZ, RUTLY, SENNEVILLE.

RUTLY.

Venez donc, père Franz, venez donc, je vous dis que c'est un bon enfant, son domestique me l'a dit; d'ailleurs je le connais.

FRANZ.

Non, je te dis, perdre mon temps et faire une démarche comme celle-là!

RUTLY.

Tenez, justement le voilà. (*à Senneville*) Pardon, monsieur, mais...

SENNEVILLE.

Qu'est-ce que c'est?

RUTLY.

C'est moi, Rutly, vous savez bien?

SENNEVILLE, *à part.*

Au fait, j'ai vu cette figure-là.

RUTLY.

Oui, le fils de madame Werner chez qui vous venez loger; et voilà le père Franz.

SENNEVILLE.

Le père Franz?

RUTLY.

Oui, le père de la petite Kettly, vous savez bien, le portrait... dans le temps...

SENNEVILLE.

Monsieur Franz, vous avez une fille charmante! elle vient de m'offrir à déjeuner avec une grâce...

RUTLY, *à part.*

Dieu! a-t-elle eu une bonne idée! comme ça va le disposer pour nous.

SENNEVILLE.

J'espère que cela ne vous fâche pas ?

FRANZ.

Moi, mon officier, c'est trop d'honneur que vous me faites.

SENNEVILLE.

Vous portez moustaches, monsieur Franz, vous avez été militaire ?

FRANZ.

Pendant vingt-ans, mon capitaine, et au service de France encore !

SENNEVILLE, *lui tendant la main.*

Touchez là, mon brave camarade!

FRANZ, *hésitant.*

Capitaine! je ne suis qu'un simple caporal.

SENNEVILLE.

Eh! qu'importe ? morbleu ! touchez donc là.

AIR : *Simple soldat, né d'obscurs laboureurs* (de Julien).

N'avez-vous pas partagé nos travaux ?
Le même ciel ne nous a pas vu naître ;
Mais nous servions sous les mêmes drapeaux,
Nous nous aimons sans nous connaître.
Eh qu'importe que peu d'éclat
Ait suivi le vieux militaire?
J'honore partout mon état,
Et quelque part que je trouve un soldat,
Je crois presser la main d'un frère !..

RUTLY.

Je savais bien, moi. Le père Franz et moi nous venons vous prier de parler à ma mère en faveur de Ketly.

FRANZ.

Commeut! en faveur de ma fille ?

RUTLY.

Eh, non ! est-il susceptible ?... C'est en ma faveur !

FRANZ.

Oui, capitaine ; c'est au sujet de ma fille.

SENNEVILLE.

Parlez, mon brave Franz ; il s'agit de Kettly ; je suis tout à vous !

RUTLY.

Monsieur le capitaine, voilà ce que c'est ; nous voulons faire parler à ma mère, pour que j'épouse Kettly, vu qu'elle est amoureuse de moi... Voilà tout... je ne vais pas vous chercher des phrases...

SENNEVILLE.

Comment, mon cher Franz ? votre fille aimerait ce nigaud-là ?

RUTLY, *à part.*

Tiens,... par exemple, nigaud !

FRANZ.

Eh, capitaine ! vous m'en voyez désolé... Je n'y conçois rien... Enfin c'est comme ça !

SENNEVILLE, *à part, avec un mouvement de regret.*

Allons... (*haut*). Et qui s'oppose au mariage ?

FRANZ.

C'est moi.

SENNEVILLE.

Vous ?

RUTLY.

Eh non ! monsieur le capitaine ; ce n'est pas lui ; il est trop bon homme pour cela... C'est ma mère... et lui, il lui prend des accès de fierté parce que nous sommes riches, et que lui ne l'est pas !

SENNEVILLE.

Votre motif est noble, mon cher Franz ; mais le bonheur des enfans avant tout... Voyons, que puis-je faire pour vous ?

FRANZ, *lui prenant la main affectueusement.*

Vous êtes trop bon, capitaine ! mais chut... voilà ma fille ; ne parlons plus de cela !

SCÈNE XII.

RUTLY, SENNEVILLE, FRANZ, KETTLY.
apportant le déjeûner.

KETTLY.

Que vois-je? mon père et monsieur Senneville! u el bonheur !

AIR : *Du vaudeville de Michel et de Christine.*

Doux moment pour mon cœur !..
Doux moment, plaisir extrême,
Près de celui que j'aime,
J'éprouve un instant de bonheur !...

FRANZ et SENNEVILLE.

Voyez-vous / Oui, je vois } quelle ardeur

ENSEMBLE.
Se décèle à l'instant même.
Près de celui qu'elle aime
Son front se couvre de rougeur.

RUTTY.

De m'cacher son ardeur,
En vain, ell' s'efforce ell'-même,
C'est fini : quand on aime,
On n'peut pas fair' taire son cœur.

KETTLY.

Grand Dieu ! comme mon cœur palpite!
Parlaient-ils de moi tous les deux ?

FRANZ, *à Senneville.*

Voyez le trouble qui l'agite
Quand Rutly paraît à ses yeux.

SENNEVILLE.

Oui, je le vois, c'est un bien sûr indice;
Je me connais à ce coup d'œil ardent ;
C'est de l'amour, il est même prudent
Que sans retard on les unisse !..

ENSEMBLE.

KETTLY.

Doux moment, etc.

FRANS.

Voyez-vous, etc.

SENNEVILLE.

Oui, je vois, etc.

RUTLY.

De m'cacher, etc.

FRANTZ.

Je vous laisse avec elle : en ma présence, elle ne dirait peut-être rien... Capitaine ! c'est ma fille ! c'est le seul bien que j'aie conservé ! je le remets entre les mains d'un officier français ! je m'éloigne sans crainte !

SENNEVILLE, *lui serrant la main.*

Vous me rendez justice !

FRANZ.

Viens, Rutly.

KETTLY, *à part.*

Que peut-il avoir de si pressant à lui dire ?

SCÈNE XIII.

SENNEVILLE, KETTLY.

SENNEVILLE, *à part.*

Singulier rôle pour moi ! Chargé de faire un mariage, moi, qui n'ai jamais pu parvenir à faire le mien !

KETTLY, *à part.*

Eh ! bien, il parle tout seul !

SENNEVILLE, *à part.*

AIR : *Travaillez, ne regardez pas* (de la Mansarde des Artistes).

Faut-il qu'une femme charmante
Ait fait choix d'un pareil amant ?...

KETTLY.

Eh ! mais, votre faim dévorante,
Vous n'y pensez plus maintenant ?..

SENNEVILLE.

Je l'oubliais dans ce moment,
Ma raison, je crois, je devine,
Songe-t-on devant tant d'appas ?..

KETLY.

Ah ! si mon aspect vous chagrine,
S'il peut troubler votre repas,
Approchez, (*bis*) n'me regardez pas...

(*Elle l'amène par la main, près de la table.*)

SENNEVILLE.

Ne pas vous regarder? ah ! le sacrifice serait trop pénible!

KETLY.

Allons, asseyez-vous! ah mon Dieu!

SENNEVILLE.

Eh bien! où courez-vous donc?

KETLY.

J'ai oublié une chaise...

AIR : *Va d'une science inutile.*

Pardonnez mon étourderie !

SENNEVILLE.

Ma chère enfant . y pensez-vous ?
Pourquoi de la cérémonie ?
Ce banc me paraîtra plus doux...

KETTLY.

Mais vous serez mal à votre aise.

SENNEVILLE.

Non, non, j'y serai beaucoup mieux ;
On reste seul sur une chaise,
Sur un banc, on peut tenir deux. (*bis.*)

Il place le banc auprès de la table.

Voyez-vous? vous allez vous asseoir près de moi, ici.

KETTLY.

Volontiers ! au fait... on est bien comme cela.

SENNEVILLE.

Voilà de la crême délicieuse, et un pain qui donnerait

de l'appétit...(*voyant pensive.*) Eh bien! à quoi rêvez-vous donc?

KETTLY, *avec un tresaillement.*

Moi? à rien.

SENNEVILLE.

A rien? vous me trompez. (*à part*) Pauvre enfant... ce n'est pas sa faute, si elle a mal choisi; le cœur ne raisonne pas... celui d'une jeune fille, surtout! cependant, avant d'agir, je veux m'assurer...

KETTLY, *le tirant par le bras.*

Eh bien! voilà que vous rêvez aussi à présent!

SENNEVILLE.

Oh! moi, c'est différent, c'est à quelque chose... j'ai le plus joli sujet de méditation!

KETTLY.

Et lequel?

SENNEVILLE.

Je pensais... à vous.

KETTLY, *baissant les yeux.*

A moi?

SENNEVILLE.

Oui, et je me disais... Voulez-vous savoir ce que je me me disais!

KETTLY.

Oh! oui, dites le moi.

SENNEVILLE.

Je me disais : j'ai conté tous mes chagrins à Kettly, je lui ai donné toute ma confiance; eh bien, moi, si je m'avisais de l'interroger, je suis bien sûr que je n'aurais pas la sienne.

KETTLY.

Comment? et, que voulez-vous que je vous confie?

SENNEVILLE.

Ce n'est pas moi qui puis vous le dire.

KETTLY.

Vivant seule avec mon père, je n'ai eu dans ma vie d'autre événement que mes pensées...

SENNEVILLE.

Eh bien ! ce sont précisément ces pensées-là que je voudrais savoir.

KETTLY.

Et comment voulez-vous que je vous les dise? A peine si je me les rappelle moi-même... elles viennent... elles passent, rien ne les fixe, et je ne songe pas à les retenir... personne ne s'y intéresse

SENNEVILLE.

Personne! allons Ketly! je comptais sur votre confiance... parlez-moi sincèrement! voulez-vous me parler sincérement?

KETTLY.

Et pourquoi feindrais-je?

SENNEVILLE.

Est-ce que vous n'avez d'attachement pour personne?

KETTLY, *vivement.*

Oh! beaucoup! (*timidement*) pour mon père!

SENNEVILLE.

Ah! ce n'est pas là répondre! vous pensez bien que ce n'est pas de votre père que je vous parle! Y-a-t'il quelqu'un, pour qui vous ayez cette inclination... cette préférence... enfin, ce qu'on appelle... de l'amour?

KETTLY.

Mais...

SENNEVILLE.

C'est un secret que peut-être vous cachez?

KETTLY.

Non, monsieur, je ne le cache point; ce matin encore, je l'ai déposé dans le sein d'une amie; mais, c'est elle seule qui le saura...

SENNEVILLE.

Comment! vous m'étonnez...

KETTLY.

C'est par lui raconter mes peines, que toujours je commence ma journée.

AIR *de l'Angélus.*

Chaque matin, à mon réveil ;
Quand du coq la voix éclatante
Chante le lever du soleil,
Je vais trouver ma confidente. (*bis*).

SENNEVILLE.

Eh quoi! d'un aveu si discret
Une femme est dépositaire !

KETTLY.

Jamais je n'ai dit mon secret
Que sur la tombe de ma mère. (*bis*).

SENNEVILLE, *à part.*

Allons, il n'y a pas de doute! (*haut*) Kettly! vous aimez, je le vois... Ne croyez-pas que ma question parte d'un simple motif de curiosité; non, oh non! j'ai mes raisons pour vous la faire... des raisons que votre père approuve..

KETTLY, *agitée.*

Que mon père approuve?

SENNEVILLE, *avec feu.*

Oui, oui, je puis vous l'assurer.

KETTLY.

Oh! non, jamais.. Mon père me chérit, mais il est fier; j'ai choisi trop au-dessus de moi.

SENNEVILLE.

Ah! dites pour la fortune, car du reste, jamais personne.:. (*à part*) Eh bien! qu'est-ce que je fais donc moi? je me passionne! j'oublie mon rôle de médiateur!

KETTLY, *à part.*

Dieu! que je suis tremblante!

SENNEVILLE, *doucement.*

Ecoutez, Kettly; depuis long-temps je suis votre ami, cela date de deux ans.

KETTLY.

Oui, moi, je ne l'ai point oublié.

SENNEVILLE.

Si je vous priais de me laisser faire votre bonheur vous ne sauriez croire combien il m'intéresse ! est-ce que vous me refuseriez?

KETTLY.

Que dites-vous ?

SENNEVILLE.

J'ai lu dans votre cœur ; je réponds de tout, j'écarterai tous les obstacles, et bientôt.....

KETTLY.

Bientôt?....

SCÈNE XIV.

Mad. WERNER, SENNEVILLE, KETTLY.

MAD. WERNER.

Ah ! monsieur le capitaine, je vous vois enfin.

KETTLY, *à part.*

Ah ! Dieu ! pourquoi est-elle arrivée ?

SENNEVILLE.

Bonjour, madame.....madame Werner.

MAD. WERNER.

Depuis une heure votre déjeuner vous attend; et ne vous voyant pas venir, j'allais au devant de vous.

SENNEVILLE.

Je vous remercie, vous voyez que c'est une affaire faite.

MAD. WERNER.

Que vois-je? vous avez déjeuné là... ah! monsieur..

SENNEVILLE.

Quand on est invité de si bonne grâce, vous conviendrez qu'il est difficile de refuser.

MAD. WERNER.

Ah! cela ne m'étonne pas,.... cette petite coquette!

SENNEVILLE.

Doucement! doucement, madame Werner.

MAD. WERNER.

J'ai bien défendu à mon fils de se laisser prendre à ses agaceries.

KETTLY.

Votre fils, madame! est-ce que je lui parle jamais?

SENNEVILLE.

Allons, Kettly, point de détours. (*à Mad. Werner*) Eh bien! oui, madame Werner, elle lui parle, et où est le mal?

KETTLY.

Vous le croyez donc aussi, monsieur? moi, lui parler! je ne le regarde seulement pas.

SENNEVILLE.

Allons, madame Werner; un peu d'indulgence... que diable, vous avez été jeune aussi.

MAD. WERNER.

Oui, mais jamais on n'a vu un jeune homme rôder autour de moi.

SENNEVILLE.

Je le crois sans peine; vous conviendrez alors qu'il n'y avait pas grand mérite à vous défendre.... D'ailleurs, j'ai à vous parler au sujet de ces pauvres enfans.... Kettly!.... eh bien, qu'avez-vous donc?... vous aurais-je affligée?

KETTLY, *pleurant.*

Vous vous imaginez que je suis coquette; vous dites

que je cause avec Rutly ; vous l'assurez à sa mère.... plutôt mourir, que de lui adresser jamais la parole !

(*Elle rentre en pleurant*).

SCÈNE XV.

Mad. WERNER, SENNEVILLE.

SENNEVILLE, *à part.*

Pauvre enfant! elle n'ose avouer son amour; elle n'a pas d'espoir... c'est dommage pourtant, que... Allons, allons, ne pensons plus à cela (*à madame Werner*), Dites-moi, ma chère madame Werner, pourquoi traitez-vous si durement cette pauvre petite ?

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, RUTLY, au fond du théâtre.

RUTLY, *à part.*

Pendant que le père Franz n'est pas là... Dieu! M. Senneville avec ma mère! écoutons!

SENNEVILLE.

Votre fils l'adore; et moi, je sais qu'elle aime votre fils.

RUTLY, *à part.*

Et c'est vrai.

mad. WERNER.

A qui le dites vous? c'est là ce qui m'indigne contre elle! elle a tourné la tête de Rutly!

SENNEVILLE.

Ecoutez-donc; elle est bien faite pour cela ! (*à part*), et je le sens mieux que personne.

MAD. WERNER.

Il est vrai qu'elle n'est pas mal; mais vous sentez bien que la beauté ne suffit pas dans un établissement; mon fils a de la fortune, et le père Franz ne peut pas donner ça à sa fille.

SENNEVILLE.

Comment, madame Werner! ce raisonnement là n'est pas d'une mère; pour un peu d'argent vous feriez le malheur de votre fils et d'une jeune personne si douce, si aimante... Non, non, je ne veux pas le croire.

MAD. WERNER.

C'est pourtant comme j'ai l'honneur de vous le dire.

RUTLY, *à part.*

Est-elle dure? ô mon Dieu!

SENNEVILLE.

Madame Werner, ce n'est pas bien; Kettly n'a pas de fortune, mais c'est la fille d'un homme d'honneur. Quelle dot exigeriez-vous donc, pour la croire digne de Rutly ?

MAD. WERNER.

Mais... je crois que deux mille thalers...

SENNEVILLE.

Deux mille thalers ? et si elle en avait quatre mille en mariage ?

MAD. WERNER.

Alors, je ne dis pas que...

SENNEVILLE.

AIR : *Ah! que de chagrins dans ma vie.* (de Lantara).

Puisque cette noble indigence
Seule ici peut vous arrêter,
Consentez à leur alliance;
C'est moi qui prétends la doter.

MAD. WERNER.

Il se pourrait, vous voulez la doter ?

SENNEVILLE, *à part.*

Puisque le ciel m'a donné la richesse,
S'il m'a privé de mes parens,
Assurons-nous, au temps de ma jeunesse,
Quelques amis pour charmer mes vieux ans.

RUTLY, *accourant.*

Ah! monsieur Senneville! ah! ma mère!

SENNEVILLE.

Tu étais donc là?

RUTLY.

Oui, je vous guettais; eh bien, ma mère! voulez-vous maintenant?

Mad. WERNER.

Du moment que monsieur s'y intéresse...

RUTLY.

Kettly! Kettly! ma femme! mademoiselle Kettly!

SENNEVILLE, *à part.*

Pauvre petite, comme elle va être contente!

SCÈNE XVII.

Mad. WERNER, RUTLY, KETTLY, SENNEVILLE

KETTLY.

C'est vous, monsieur Rutly? vous qui m'appelez... quand vous savez que votre mère...

Mad. WERNER.

Eh non, non, Kettly, j'ai eu tort; je t'ai fait de la peine... tout va se réparer, je vais aller trouver ton père.

KETTLY.

Mon père? et pourquoi faire?

SENNEVILLE.

Toute feinte est désormais inutile, ma chère Kettly; restez, restez toujours près de celui que vous aimez.

KETTLY, *à part.*

Quel langage!

SENNEVILLE.

J'ai levé tous les obstacles.

RUTLY.

Oui, tu peux maintenant m'épouser, quand tu voudras.

KETTLY.

Monsieur Rutly, c'est affreux! vous voulez vous jouer de moi?

RUTLY, *à Mad. Werner.*

Dieu! m'aime-t-elle? elle a peur que ce ne soit une plaisanterie! (*à Kettly*) Tu ne sais donc pas... ce brave monsieur Senneville.... il te donne une dot! 4,000 thalers.....

KETTLY, *douloureusement.*

Quoi! c'est lui?

SENNEVILLE.

Oui, moi-même; c'est un bien léger sacrifice; puisse-t-il assurer votre bonheur!

KETTLY, *de même.*

Une dot!

RUTLY, *bas à Kettly.*

N'est-ce pas que c'est honnête de sa part?

KETTLY.

Une dot! vous! vous! mousieur Senneville! ô mon Dieu! je suis bien malheureuse!

RUTLY, *à part.*

Elle pleure!

SENNEVILLE.

Elle pleure! quoi sérieusement? vous vous affligez qu'avez-vous donc? répondez, ma chère Kettly... Je ne puis comprendre....

KETTLY, *à part.*

Sa chère Kettly!

SENNEVILLE.

AIR : *Faut l'oublier.*

D'où peuvent naître vos alarmes?
J'ai cru faire votre bonheur.
Me suis-je abusé ? mon erreur
Ferait-elle couler vos larmes?
Est-ce le don que je vous fais ?
Je n'ai pas voulu, je le jure,
Vous offenser par mes bienfaits ;
C'est un ami qui vous conjure,
Acceptez-les. . . acceptez-les. , . } *bis.*

RUTLY,

Dame! c'est juste, ça !

KETTLY.

Même air.

Non, votre or, non, votre opulence,
Ne peuvent rien pour mon bonheur,
Ah ! si vous connaissiez mon cœur,
Vous l'auriez bien pensé d'avance.
Oui, je refuse sans regrets :
Au village on a l'âme fière ;
Je ne veux pas de vos bienfaits,
Ils troubleraient ma vie entière ;
Reprenez-les !. . . reprenez-les. . . } *bis.*

RUTLY.

Comment? comment? -mais, Mademoiselle, vous n'y pensez pas.

MAD. WERNER, *à part.*

Que signifie ce refus ?

SENNEVILLE.

Quelle noblesse de sentimens, Kettly! ma chère Kettly! vous refusez mes dons?

KETTLY, *avec dignité:*

Oui, monsieur !

SENNEVILLE.

Ce n'est donc pas Rutly que vous aimez?

RETTLY , *les yeux baissés.*

Non, Monsieur.

SENNEVILLE, *à part,*

Est-il possible ?

AIR : *fragment du quatuor du Calife de Bagdad.*

Quoi! ce n'est pas Rutly, ma chère,
Que votre cœur aime en secret!

MAD. WERNER, *à part.*

Quel est cet étrange mystère!

KETTLY.

Non, monsieur.

RUTLY.

Ciel!

SENNEVILLE.

Il se pourrait!
Quoi! serais-je celui qu'elle aime!
Courons vers Franz à l'instant même.
Quel moment!

RUTLY, *à part.*

Dieu! je suis trahi.

MAD. WERNER, *à part,*

La coquette a trompé Rutly.

KETTLY.

Cruel moment! douleur extrême!
J'ai failli me trahir moi-même;
Je le sens, d'amour et d'effroi
Mon cœur palpite malgré moi.

RUTLY.

Cruel moment! surprise extrême!
Ce n'est pas moi que son cœur aime;
La perfide a trahi ma foi;
Je suis indigné malgré moi.

ENSEMBLE.

MAD. WERNER.

Ah! quelle horreur! surprise extrême!
Quoi! ce n'est pas Rutly qu'elle aime!
La coquette a trahi sa foi;
Mon cœur s'indigne malgré moi.

SENNEVILLE.

S'il était vrai! bonheur extrême!
Courons vers Franz à l'instant même.
M'engagerait-elle sa foi?
Ce trésor serait-il pour moi?

(*Après l'ensemble, Kettly va s'asseoir sur le banc qui est devant le châlet de son père; elle paraît accablée par la douleur, Senneville s'éloigne rapidement*).

SCÈNE XVIII.

Madame WERNER, RUTLY, KETTLY.

RUTLY.

Voilà donc, mademoiselle, comme vous vous comportez... fi, fi, je vous dis, vous voulez me rendre malheureux... je le serai, ça sera bien fait! c'est vous qui en serez cause!

KETTLY, *d'une voix faible.*

Rutly! ce ne fut jamais mon dessein.

Mad. WERNER.

Une dot de quatre mille thalers, la refuser! ça ne se conçoit pas! Après tous les chagrins que m'a donnés cet amour là!

KETTLY.

Madame, épargnez-moi vos reproches; je ne les mérite pas.

Mad. WERNER.

Comment? après avoir promis à mon fils...

KETTLY.

Monsieur Rutly sait que jamais...

RUTLY.

C'est vrai, elle ne me l'avait pas dit; mais elle a dit à son père qu'elle m'aimait.

KETTLY, *vivement.*

Jamais; je l'aurais trompé, et j'en suis incapable.

RUTLY.

Alors, vous ne m'aimez pas, c'est clair!

Mad. WERNER.

Rentrons mon fils; car la colère... c'est une horreur, une indignité.

RUTLY, *hors de lui.*

Mademoiselle.... je rentre.... je rentre chez ma mère; vous viendrez m'y chercher, quand votre caprice sera passé, parce que je sais bien qu'au fond vous m'adorez... Eh bien, non, je ne voudrai plus...; je serai cruel, je serai barbare... Rentrons, ma mère. (*Ils rentrent tous deux.*)

SCÈNE XIX.

SENNEVILLE, FRANZ, KETTLY.

FRANZ, *à Senneville, dans le fond.*

Mon brave capitaine ! que de reconnaissance !

SENNEVILLE.

Oui, mon cher Franz; ce que je vous dis est la vérité même... Elle n'aime pas Rutly.

FRANZ.

Et vous penseriez ?

SENNEVILLE.

Laissez-moi l'espérer.

FRANZ.

Je vais l'interroger, tenez-vous à l'écart. Kettly !

KETTLY.

Dieu ! mon père !

FRANZ, *sévèrement.*

Quelle conduite avez-vous tenue aujourd'hui ?

KETTLI.

Aucune, mon père, qui puisse le faire rougir.

FRANZ.

Vous avez refusé l'offre d'un homme généreux.

KETTLY.

Dieu ! l'aurais-je offensé ?

FRANZ.

Que voulez-vous qu'il pense ? et moi, vous m'avez trompé?

KETTLY.

Non, mon père !

FRANZ.

Ne m'avez-vous pas dit que vous aimiez Rutly ?

KETTLY.

Je ne te l'ai point nommé.

FRANZ.

Kettly ! que signifie...

KETTLY.

Ah ! mon père ! c'est ici que j'ai besoin de toute ton indulgence !

FRANZ.

Tu m'effrayes ! parle, ma fille !

KETTLY.

AIR : *Je sais assembler des rubans* (des Oies du Frère Philippe).

Tu vois mes pleurs et mon regret.
Si ta Kettly t'est toujours chère,
Apprends, mais toi seul, mon secret.
(*Elle se jette aux genoux de son père.*)
Pardonne à ta fille, ô mon père.
Cette dot, hélas ! qu'en ce jour
On offrait à l'infortunée,
Je la refuse...

FRANZ, *avec inquiétude.*

Eh bien !

KETTLY.

C'est par amour
Pour celui qui me l'a donnée ;
Je la refuse par amour
Pour celui qui me l'a donnée.....

FRANZ.

Est-il possible ?

SENNEVILLE.

Kettly ! il est donc vrai ? je ne m'étais pas trompé !

KETTLY, *avec un cri de bonheur.*

Dieu ! il a tout entendu !

SENNEVILLE.

Oui, ma Kettly ; je connais tout mon bonheur. Je l'ai donc trouvée cette femme qui sait aimer, cette femme dont l'existence me semblait une chimère.

KETTLY.

Que dit-il?

FRANZ.

Vous, capitaine, vous consentiriez...

Méme air.

Si j'entourai d'un peu d'éclat
Le nom que j'offre à votre fille,
L'alliance d'un vieux soldat
Ne peut qu'honorer ma famille.
Ah ! comblez mes vœux d'un seul mot;
Auprès de vous, ma vie est enchaînée ;
Et toi, Kettly, reçois avec la dot
L'heureuse main qui l'a donnée. } *bis.*

(Pendant la reprise des deux derniers vers, Kettly tourne ses regards vers Franz, d'un air suppliant ; Franz semble lui accorder avec attendrissement la permission de donner sa main à Senneville).

KETTLY.

Ah! mon père! Ah! monsieur Senneville!

FRANZ.

Capitaine!... Son bonheur, c'est tout ce que je veux... (*Il les embrasse tous deux*) Mes enfans!

KETTLY.

Mon rêve est donc réalisé.

SCÈNE XX.

RUTLY, Mad. WERNER, KETTLY, FRANZ, SENNEVILLE.

RUTLY.

Dieu! est-il bon? voyez donc, ma mère.

Mad. WERNER.

Ah ! monsieur, ma reconnaissance....

SENNEVILLE.

Laissez donc, madame Werner ; vous ne me devez point de remercîmens. Nous en sommes aux préliminaires de la noce.

RUTLY.

Dieu de Dieu!.. la noce ! Ketly!

SENNEVILLE.

Oui, mais c'est la mienne.

mad. WERNER, *avec dédain.*

La sienne? avec Kettly! cette petite....

FRANZ.

Oui, madame Werner; vous voyez que de plus grands personnages que vous ne sont pas si dédaigneux.

KETTLY.

Sa noce!.. Oh! quel coup ça m'a donné là!

SCÈNE XXI

LES MÊMES, HENRY.

HENRY.

Monsieur, tout est prêt pour votre départ.

SENNEVILLE.

C'est inutile. Brave Franz, je veux que notre mariage se célèbre aujourd'hui même.

FRANZ.

Volontiers; mon capitaine. (*On entend la ritournelle du chœur*). Justement voici nos bons villageois qui reviennent au châlet.

SCÈNE XXII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, VILLAGEOIS et VILLAGEOISES.

CHOEUR.

AIR *final du deuxième acte de Léonide.*

Nous r'venons de la prairie ;
Qu'aux travaux succèd'nt les chants,
Que l'plaisir et la folie
Charment de si courts instans.

SENNEVILLE.

Mes amis, ce matin j'étais un étranger, maintenant je suis des vôtres. Vous voyez en moi l'époux, l'heureux époux de Kettly.

TOUS.

De Kettly!

UN PAYSAN.

M. Franz, est-ce que Kettly nous quitterait?

FRANZ.

Je ne sais, mes bons amis; son mari décidera.

AIR: *Chœur des chasseurs de Robin des Bois* (1).

CHŒUR.

Restez avec nous;
Oui, Kettly nous est chère;
Nous aimons son père,
Nous aim'rons son époux.
L'écho des montagnes
Réclame déjà ses chants.
La fleur des campagnes
N'doit briller qu'aux champs.
Si dans vot' ménage
Survient un orage,
Le r'frain du village
Bientôt l'calmera.
Tra, la, la, la, la, la, etc.

Mad. WERNER.

Tu t'vois dédaigné.
Vas, puisqu'elle est parjure,
Mon fils, sans murmure,
Montre-toi résigné.

RUTLY.

Ell' n's'ra pas ma femme,
En vain elle m'a trahi,
Je sens qu'dans mon âme,
Je r'grette encor Kettly.

KETTLY.

Calme ta tristesse,
Renonce à ta tendresse,
Et si l'amour cesse,
L'amitié restera.

---

(1) On recommande à MM. les artistes des départemens, qui chanteront ce chœur, la rigoureuse observation des *piano* et des *forte*, indiqués sur la partition. C'est à l'attention qu'on y a apportée qu'est dû le succès que ce beau chœur a obtenu sur le théâtre du Vaudeville.

FRANZ.

Oui, ta plainte est vaine,
Oublie une inhumaine,
Pour calmer ta peine,
Ecoute cela.

CHŒUR.

Tra, la, la, la, la, la, etc.

SENNEVILLE.

Kettly, pour l'auteur
Il faut demander grâce;
L'effroi qui le glace
Fait battre son cœur.

KETTLY.

Je sens sa contrainte;
Je sens déjà, mon ami,
Qu'ici même crainte
Fait trembler Kettly.

SENNEVILLE.

Quel enfantillage!
L'hymen nous engage;
Nul jaloux, je gage,
Ne le troublera.

KETTLY.

J'en ai l'espérance,
Avec nous, je pense,
Ce soir, l'indulgence
Ici répétera:

CHŒUR.

Tra, la, la, la, la, la, etc.

FIN.

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel
= Guillaume Marquerite

LA SOMNAMBULE

MARIÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE ET EN PROSE,

DE M. E. THÉAULON,

CHEVALIER DE LA LÉGION D'HONNEUR :

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 10 FÉVRIER 1825.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

Chez { DUVERNOIS, libraire, cour des Fontaines, n° 4, et Passage de Henri IV, n°s 10, 12 et 14.
SÉTIER, libraire, cour des Fontaines, n° 7.

1825.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GUSTAVE, diplomate	M. FÉDÉ.
CÉCILE, sa femme.	Mlle CLARA.
CAROLINE, sa sœur	Mme DUSSERT.
FRÉDÉRIC, lieutenant-colonel de hussards, ami de Gustave.	M. LAFONT.
BAPTISTE, valet de Gustave	M. FONTENAY.

La scène se passe au château de Gustave, à quelques lieues de Paris.

Les exemplaires non revêtus de la signature de l'auteur seront réputés contrefaits.

LA SOMNAMBULE
MARIÉE,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une galerie ornée de statues et de tableaux; le jour finit, mais la scène est éclairée par d'élégantes girandoles: on voit, à la fin de l'ouverture, tous les invités à la fête traverser le théâtre et se rendre dans la salle du bal qui est censée à droite (1).

SCÈNE PREMIÈRE.

CÉCILE, *en grand négligé.* CAROLINE, *en grand costume de bal.*

CAROLINE.

Comment, Cécile, tu n'es pas encore prête!...

CÉCILE.

Caroline!... Gustave n'arrive pas!...

CAROLINE.

Oh! c'est bien mal de la part de mon frère,... et je ne lui pardonnerais jamais, si son absence avait fait manquer notre bal!... Il sera charmant...

(1) Dans les théâtres des départemens, on supprimera les invités, selon les localités.

CÉCILE.

Oui, mais il n'y sera pas, lui!... et tu le sais, bonne Caroline, maintenant je n'aime plus les bals, les spectacles, les réunions!... Je n'aime que Gustave!... lui seul suffit à mon cœur; et si dans ces lieux j'éprouve quelque peine, ma chère Caroline, c'est de m'y voir si long-temps sans lui.

Air : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Quand je me dis : il n'est pas là!
J'éprouve une douleur amère,
Des pleurs inondent ma paupière,
Tout bonheur soudain s'en va.
De la retraite et de l'étude,
Le plaisir d'abord me charma;
Mais que je hais la solitude,
Quand je me dis : il n'est pas là!...

CAROLINE.

Mais pourquoi ne pas faire de représentations à mon frère sur sa longue absence? Nous laisser dans ce château trois grands mois sans venir nous visiter!... et quand nous lui préparons une réception digne... d'un ambassadeur,... Monsieur ne paraît pas... Heureusement, on peut se passer de lui pour le bal; mais, dès qu'il arrivera, je me propose de lui dire...

CÉCILE.

Garde-t-en bien, Gustave se croirait obligé de me tenir compagnie; et la contrainte en amour est, dit-on, plus à craindre encore que l'indifférence. Il va venir, ne lui montrons que le plaisir que nous cause son retour; et si tu m'aimes, Caroline, garde-toi bien de lui parler de l'ennui que j'éprouve: je ne me pardonnerais pas de le lui faire partager!...

CAROLINE.

Cependant, ma bonne sœur, notre exil ne doit pas durer plus long-temps, et il faut absolument que mon frère,..

CÉCILE.

Air : *Des roses et du fiacre.*

Je t'en supplie, (*bis.*)
Ma sœur chérie,

Point de folie;
Douce et jolie,
De grâce oublie
Que mon ennui
Me vient de lui.

CAROLINE.

Je ne puis t'obéir, ma chère,
Gustave, hélas! fait ton malheur,
Et dans ce jour les torts du frère
Doivent rejaillir sur sa sœur.

CÉCILE et CAROLINE.

Ensemble.

Je t'en supplie, (*bis*)
Ma sœur chérie,
Point de folie;
Douce et jolie,
De grâce oublie
Que mon ennui
Me vient de lui.

Je t'en supplie, (*bis*)
Ma sœur chérie,
Bonne et jolie,
Que sa manie
Soit bien guérie,
Car ton ennui
Te vient de lui.

CAROLINE.

" Allons, ma Cécile, un peu de courage; et ne songeons qu'à notre bal. J'avais fait tout disposer dans cette galerie; mais, réflexion faite, j'ai préféré que l'on dansât dans le grand salon: les glaces prêtent un charme particulier à la danse, et une femme qui a de la grâce n'est pas fâchée de s'en apercevoir en passant...

SCÈNE II.

Les Mêmes, BAPTISTE *essoufflé.*

BAPTISTE.

Ah!... Madame!... Madame!... quel rencontre! quel bonheur! ce régiment dont vous avez sans doute entendu les trompettes!..

CAROLINE.

Eh bien ! Baptiste....

BAPTISTE.

C'est celui de M. Frédéric!...

CÉCILE.

Frédéric !...

CAROLINE.

Frédéric!... Baptiste ne vous êtes-vous pas trompé !...

BAPTISTE.

Oh ! non, Madame, je lui ai parlé; pour arriver au village, j'ai été obligé de passer à travers le régiment campé sur la route,... tandis qu'on préparait leurs billets de logement. Deux officiers se promenaient en causant, l'un d'eux m'aperçoit et me reconnaît : « C'est ce poltron de Baptiste, s'écrie-t-il !... aussitôt je regarde, et je reconnais à mon tour, le meilleur ami de mon maître !... Gustave est donc dans ce pays me demande vivement M. Frédéric ?... Vous voyez là-bas les girouettes de son château, lui ai-je répondu; alors il m'a demandé de vos nouvelles avec empressement; et je suis revenu sur mes pas, pour vous annoncer cette heureuse rencontre !...

CAROLINE, *gaîment.*

Enfin... je pourrai donc voir ce célèbre Frédéric ?...

CÉCILE.

Tu le verras, ma chère Caroline;... mais moi,... je ne puis le voir en l'absence de Gustave !...

CAROLINE.

Quoi, Cécile, tu refuserais de recevoir son meilleur ami, celui auquel il doit son bonheur !...

BAPTISTE.

Il me semble que je l'entends encore s'écriant! « *Mes «enfans, je vous unis.* »

CÉCILE.

Je connais Frédéric, je sais tout ce que nous devons à sa générosité; mais, chère Caroline, si Gustave le trouvait à son arrivée auprès de moi,... son repos en serait troublé peut-être !...

CAROLINE.

Oui, je sais que Gustave joint à tous ses ridicules,... celui d'être soupçonneux et jaloux!... mais, si M. Frédéric se présente, on ne peut pas lui fermer la porte!...

CÉCILE.

S'il se présente, avant l'arrivée de Gustave, c'est toi qui le recevras... Tu lui diras que je suis absente!... gravement indisposée!... tout ce que tu voudras enfin; pour que Gustave puisse être bien assuré que je n'ai point vu Frédéric en son absence!...

CAROLINE.

Mais, ma sœur!...

CÉCILE.

Tu m'aimes!... ne me refuse pas!...

BAPTISTE, *à part.*

L'excellente petite femme!... il faut convenir que, pour un diplomate, mon maître a joué de bonheur!...

CAROLINE.

Eh bien! c'est moi qui le recevrai!... Baptiste, dès qu'il se présentera, vous le prierez d'attendre dans cette galerie!...

BAPTISTE.

Oui, Madame...

CÉCILE, *à part.*

Frédéric!... si près de moi!... d'où nait le trouble de mon cœur!

Air : *Contredanse de la Somnambule.*

Ma peine
Soudaine
M'alarme malgré moi;
J'ignore
Encore
D'où me vient cet effroi!

Ensemble.

Sa / Ma { peine, soudaine, etc.

(*Elles sortent.*)

SCÈNE III.

BAPTISTE.

Il ne se fait pas attendre : le voilà déjà qui arrive par le jardin. (*Faisant signe de la main.*) Par ici, Monsieur !... par ici !...

SCÈNE IV.

BAPTISTE, FRÉDÉRIC, un hussard (1).

FRÉDÉRIC, *au hussard.*

Tu as vu le chemin que j'ai pris, retourne au régiment et dis à nos officiers qu'ils ne soient pas inquiets pour leurs billets de logement :... je suis ici comme chez moi, je me charge de loger tout notre Etat-Major. (*Le hussard sort.*)

BAPTISTE, *à part.*

Il ne se gêne pas !...

FRÉDÉRIC.

Ah ! te voilà, Baptiste ; as-tu annoncé mon arrivée ?...

BAPTISTE.

Oui, Monsieur, et l'on vous prie d'attendre dans cette galerie !...

FRÉDÉRIC.

Et tu dis que Gustave est absent ?

BAPTISTE.

On l'attend d'un instant à l'autre !...

FRÉDÉRIC.

Quel plaisir j'aurai à le revoir, ce cher Gustave... après cinq ans d'absence !... et sa femme !... l'aimable Cécile qui a failli devenir la mienne, qui l'a même été un moment par devant notaire !... car le contrat était bien signé,... et, sans le guignon qui me poursuit... en songeant que je vais être en sa présence, j'éprouve je ne sais quelle

---

(1) Ce hussard peut être supprimé.

émotion;... oh!... en tout bien, tout honneur,... j'ai repris l'uniforme, mais Gustave est mon ami, et la femme d'un ami,... en France, c'est sacré!...

BAPTISTE.

Oh! parbleu, est-ce qu'on ne sait pas cela...

FRÉDÉRIC.

Air : *De Psyché.*

Oui, dans l'hymen la douce confiance
Est le seul bonheur des maris,
Et ces Messieurs connaissent bien en France
La loyauté de leurs amis.
De l'amitié les nobles avantages
Soulagent nos maux de moitié;
Mais c'est surtout pour la paix des ménages
Que le ciel créa l'amitié.

BAPTISTE.

Je ne m'en serais jamais douté par exemple!...

FRÉDÉRIC.

Cécile est charmante... mais, pour une femme, elle a un très-grand malheur; car enfin, une femme qui, en dormant, va courir la nuit, toute seule, où son caprice la conduit, est plus exposée qu'une autre, à de singulières aventures; et à la place de Gustave, vrai, je ne serais pas tranquille!...

BAPTISTE.

C'est vrai, au moins!...

Air : *On dit que je suis sans malice.*

Marcher et dormir tout ensemble,
C'est très-dangereux, ce me semble;
On peut dans un étroit chemin
S'égarer et tomber soudain...
Comment les femmes endormies
Seraient-elles bien affermies,
Quand celles qui ne dorment pas
Bronchent souvent à chaque pas!

FRÉDÉRIC, *qui s'est assis.*

Ah! ça, Baptiste, tu es vraisemblablement toujours aussi poltron qu'autrefois?

BAPTISTE.

A peu près, Monsieur!... mais, au service d'un diplomate....

FRÉDÉRIC.

Et dis-moi, Gustave, a-t-il fait son chemin?...

BAPTISTE, *à part.*

Voilà les questions qui vont arriver; je ferais quelques bévues qui affligeraient Madame; sauvons-nous!...

FRÉDÉRIC.

Comment, tu hésites à me répondre?...

BAPTISTE.

Moi! non, Monsieur!... mais voici quelqu'un qui répondra pour moi!...

(*Il sort.*)

SCÈNE V.

CAROLINE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Que vois-je?...

CAROLINE, *à part.*

Remplissons les désirs de Cécile?...

FRÉDÉRIC, *à part.*

Une jolie femme au château!... ces choses-là sont faites pour moi.

CAROLINE.

C'est Gustave que demande Monsieur?...

FRÉDÉRIC, *à part.*

Oh!... quel son de voix!... (*Haut*) Oui, oui, Madame!... c'était Gustave!... (*A part.*) Si je risquais encore une passion...

CAROLINE.

Gustave est absent en ce moment...

FRÉDÉRIC.

Oh! je l'attendrai, Madame, et je sens que ce sera maintenant sans impatience. (*A part*) C'est qu'elle est

réellement fort bien!... mais j'y songe, avant de m'en rendre amoureux! Elle est mariée peut-être, c'est égal, je me risque...

CAROLINE, *à part.*

Il est fort bien, monsieur Frédéric ...

FRÉDÉRIC.

En l'absence de Gustave, je veux du moins présenter mes hommages à sa femme... Oh! rassurez-vous, Madame, ou Mademoiselle!... car je ne sais encore... je suis connu de l'aimable Cécile; et sans doute, vous avez plus d'une fois entendu parler de moi dans cette maison... le nom de Frédéric?...

CAROLINE.

Comment, Monsieur, vous êtes ce mauvais sujet?...

FRÉDÉRIC.

J'étais sûr que vous aviez entendu parler de moi avec avantage;... mais je suis bien changé, je vous l'assure!..

CAROLINE.

Vous dites cela par modestie, peut-être...

FRÉDÉRIC.

Non, vrai, c'est par conscience!..

Air : *De Julie.*

Je fus mauvais sujet sans cesse,
Et de cet emploi fort long-temps
Maintes belles par leur tendresse
Ont payé les émolumens.
Mais à présent, plus pacifique,
D'être constant j'ai formé le projet,
Et mon nom de mauvais sujet
N'est plus qu'un titre honorifique.

CAROLINE.

Vous ne doutez pas, monsieur Frédéric, du plaisir que votre présence va causer à Gustave et à Cécile; mais en ce moment, ils sont l'un et l'autre absents du château...

FRÉDÉRIC.

Gustave est absent, je le savais!... mais Baptiste, son

fidèle serviteur, vient de me dire que madame était au château....

CAROLINE.

Baptiste le croyait, car tandis qu'il se rendait au village,... Cécile montait en voiture pour aller au-devant de Gustave...

FRÉDÉRIC.

Cet empressement est bien naturel, surtout de la part de Cécile qui aime tant son mari ; mais alors, madame... ou mademoiselle, au lieu d'attendre Gustave,... j'attendrai Gustave et Cécile, si vous voulez bien le permettre. (*à part*) Je ne suis pas fâché d'être quelques instants seul avec elle : c'est une demoiselle.... c'est sûr....

CAROLINE.

Je vais donner des ordres pour qu'on vous prépare le petit pavillon du parc....

FRÉDÉRIC.

Comment ?... il y a aussi un pavillon ici ?...

CAROLINE.

Vous savez bien, Monsieur, qu'il y en a partout.

FRÉDÉRIC, *à part, en riant.*

Ce doit être une veuve....

CAROLINE.

Celui-ci est fort commode et très-vaste ...

FRÉDÉRIC.

Ah ! tant mieux, car j'ai tout mon état-major à loger pour cette nuit....

CAROLINE.

Un état-major ? miséricorde !

FRÉDÉRIC.

Ah !... rassurez-vous, le régiment n'est pas au complet : le colonel est en semestre depuis un an, et trois de nos lieutenants sont en permission : tout le reste est présent au corps ; mais ce sont de bons enfants avec lesquels Gustave sera charmé de faire connaissance ; et vous aussi, Madame ou Mademoiselle :... (*à part*) Je voudrais pourtant bien savoir à qui j'ai affaire :...

CAROLINE.

Vous pouvez, monsieur Frédéric, regarder cette maison comme la vôtre : Gustave et Cécile vous ont trop d'obligations....

FRÉDÉRIC.

A moi?... parce que je les ai mariés? c'est la moindre des choses.

CAROLINE:

Air : *Du petit Courrier.*

Ils trouvent tous deux tant d'appas
Dans le doux nœud qui les engage!
(*Elle appelle.*)
Germain

FRÉDÉRIC, *a part.*

Elle vante le mariage,
C'est qu'elle ne le connaît pas.

CAROLINE, *à Germain qui paraît.*

Que l'on dispose le pavillon du parc!
Faites bien ce que je demande;
Monsieur, de Gustave est l'ami :
Obéissez! (*Germain sort.*)

FRÉDÉRIC, *à part.*

Elle commande!
Elle est en pouvoir de mari.

CAROLINE, *avec grâce.*

Vous pouvez, Monsieur, aller chercher votre état-major, j'aurai soin de vous faire avertir dès que mon frère sera arrivé.

FRÉDÉRIC.

Votre frère!...

CAROLINE.

Gustave!.. d'où naît votre surprise!.:

FRÉDÉRIC.

Quoi!... vous êtes la sœur de Gustave!... cette jeune Caroline, qui sortit de la pension il y a quatre ans pour épouser le comte de Soligny.

CAROLINE.

C'est moi-même!...

FRÉDÉRIC, *à part.*

Parbleu, c'est jouer de malheur... (*en riant*) et pourtant, si le vieux Comte était absent!...

CAROLINE.

Je vous quitte, monsieur Frédéric, et vais voir si tout est prêt pour notre bal...

FRÉDÉRIC.

Je vous retiens, Madame, pour une contredanse... la première... la seconde... celle qui vous plaira!...

CAROLINE.

Choisissez, car je veux les danser toutes!... (*Elle sort.*)

SCÈNE VI.

FRÉDÉRIC, *seul.*

D'honneur, elle est charmante!... mais ma mauvaise étoile en fait de mariage ne pouvait se démentir; cette jeune dame a tout ce qu'il faut pour me plaire, et c'est le bien d'un autre!.. comme si Gustave ne pouvait pas m'attendre pour marier sa sœur;... j'étais un excellent parti!... et comme ce cher ami me connaît;... avec lui, je n'avais pas à craindre comme autrefois le chapitre des informations.

SCÈNE VII.

FRÉDÉRIC, GUSTAVE.

GUSTAVE, *à lui-même.*

Comment, les jardins, la galerie illuminés, que signifie?... je crois que j'ai bien fait d'entrer sans être aperçu!...

FRÉDÉRIC, *s'approchant.*

Eh!... c'est Gustave?..

GUSTAVE.

Frédéric!...

Ensemble.

Air : *Quelle douce et touchante ivresse !*

Dans mes bras c'est toi que je presse ;
Quel doux moment pour l'amitié !
De mon bonheur, de mon ivresse,
Prends, {cher Gustave,} une moitié.
{Frédéric,}

GUSTAVE, *à part.*

Il a vu Cécile sans doute !...

FRÉDÉRIC.

Avoue que tu ne t'attendais pas à me trouver ici !

GUSTAVE, *inquiet.*

Non, non, certainement, et depuis combien de jours es-tu donc arrivé ?...

FRÉDÉRIC.

Depuis combien de jours ?... depuis une demi-heure ; j'arrive,... Baptiste, que j'ai rencontré, m'a appris que tu possédais un château à deux pas de la route et que l'on t'attendait aujourd'hui ; impatient de revoir la charmante Cécile, j'accours, et ta sœur, madame la comtesse de Soligny, m'apprend que Cécile est allée au-devant de toi... il paraît qu'elle n'a pas pris la même route !...

GUSTAVE, *à part.*

Ma sœur est charmante, et je lui sais gré de son attention. (*Haut.*) Ce cher Frédéric !... te voilà donc, après une absence de cinq ans !... tu viens de faire une belle campagne !...

FRÉDÉRIC.

Et toi aussi,... je présume !... le mariage t'a donné un air de conquérant !...

GUSTAVE, *riant forcément.*

Tu es toujours le même ?

FRÉDÉRIC.

Non, pas tout-à-fait ; car je n'étais que Capitaine, et me voilà Lieutenant-Colonel :... et toi, je ne te demande pas si tu es monté en grade, avec du talent... et une jolie femme...

GUSTAVE, *sévèrement.*

Frédéric...

FRÉDÉRIC.

Ah ! pardonne ,... j'oubliais que les diplomates n'entendent pas la plaisanterie; mais enfin, voyons, es-tu à la veille d'être ambassadeur ?...

GUSTAVE.

Ah !... je n'ai pas des vues si élevées...

FRÉDÉRIC.

Bon !... c'est une modestie dont je ne suis pas la dupe:... je vous connais...

Air : *Du fleuve de la vie.*

Du manteau de la politesse
Habiller toujours son orgueil,
Et se conduire avec finesse,
Pour échapper à maint écueil;
Sous les traits de la modestie,
Cacher son espoir, son crédit,
Mon ami, voilà tout l'esprit
De la diplomatie.

GUSTAVE.

Oui, mais tu ne peux nier que la diplomatie ne compte dans ses rangs des hommes d'un talent...

FRÉDÉRIC.

Oh ! oui.

Même air.

Ne jamais dire ce qu'on pense,
Ne jamais penser ce qu'on dit;
Donner des riens en confidence,
Pour des secrets que l'on surprit :
Prendre enfin un air de génie,
Surtout en ne jamais parlant;
Mon ami, voilà le talent
De la diplomatie.

Ah ! ça, Cécile est sans doute de retour : tu vas me présenter à elle ?...

GUSTAVE.

Tu me vois désespéré, Cécile est allée passer la journée chez M^me^ Dormeuil, sa tante, à quelques lieues d'ici.

FRÉDÉRIC.

Comment, le jour de ta fête !... c'est impossible !...

GUSTAVE.

Ah ... tu sais que c'est aujourd'hui ma fête?...

FRÉDÉRIC., *riant*

Est-ce que je pouvais oublier cela!... Baptiste me l'a dit; et tout mon Etat-Major va venir pour te complimenter; c'est arrangé avec ta sœur!... cette galerie nous sert de quartier pour cette nuit... Mais, à propos de ta sœur, sais-tu bien qu'elle est charmante,... et que le mari que tu lui as donné est un heureux mortel!...

GUSTAVE.

Elle est veuve.

RÉDÉRIC.

Elle est veuve?... ta parole d'honneur!...

GUSTAVE.

Douterais-tu?...

FRÉDÉRIC.

C'est que vous autres hommes d'Etat, on ne sait jamais si l'on doit vous croire!... Ta sœur est veuve?... comme c'est heureux!... comme c'est heureux!...

GUSTAVE, *avec sévérité.*

Que veux-tu dire, Frédéric?...

FRÉDÉRIC.

Air : *Allons réveiller tout le monde.*

Je rejoins mes compagnons d'armes,
Et les emmène en ce séjour.
Que pour moi ce jour a de charmes!
A l'amitié je puis unir l'amour.

GUSTAVE.

Explique-moi tout ce mystère.

FRÉDÉRIC.

Si tu voulais, par un traité,
Nous pourrions terminer la guerre
Qu'on me voit faire à la beauté.

GUSTAVE.

Mais encore?...

FRÉDÉRIC et GUSTAVE.

Ensemble.

Je rejoins mes compagnons d'armes, etc.

(*Il sort.*)

Il rejoint ses compagnons d'armes, etc.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, *seul.*

C'est toujours la même étourderie,... la même légèreté :... j'aime Frédéric et je le revois avec plaisir;... pourrais-je jamais oublier son généreux sacrifice!... et cependant il aimait Cécile!... Cécile consentait à l'épouser ; et peut-être ;... (*Avec un soupir.*) je suis jaloux et j'aspire à devenir homme d'Etat!...

Air : *De Romagnési.*

En vain je fuis ma Cécile chérie,
Pour obtenir une illustre faveur;
En vain ici mon orgueil sacrifie,
Pour les honneurs, Cécile et le bonheur.
Un sentiment remplit toute ma vie : (*bis*)
Ce sentiment, c'est l'honneur! c'est l'honneur!

En France, hélas! par un travers coupable,
On peut changer d'espérance et d'ardeur,
L'objet aimé peut cesser d'être aimable;
Mais, au milieu de la plus grande erreur,
Il est en France un sentiment durable : (*bis*)
Ce sentiment, c'est l'honneur! c'est l'honneur!

Je connais le cœur de Cécile ; mais les devoirs de mon état me forcent à la négliger quelquefois; et si j'obtiens enfin le poste honorable que je sollicite, obligé de me séparer de ma femme,... mais comment la décider à me laisser partir!...

SCENE IX.

GUSTAVE, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Eh! je ne me trompe pas:... c'est mon maître!... Eh! quoi! Monsieur, vous entrez par la porte du parc, et tout le village, depuis ce matin, est à la grande grille du château avec les bouquets et les fusils de circonstance!... tandis que dans le bal, on n'attend que le signal de Madame.

GUSTAVE.

Un bal?

BAPTISTE.

Qui réunit tout ce qu'il y a de mieux dans l'arrondissement:... des femmes charmantes, et des jeunes gens!... pas trop mal, en vérité, pour la Province;... mais que Madame sera contente,... (*Allant vers le fond.*) Madame!...

GUSTAVE.

De grâce, Baptiste!...

BAPTISTE.

Madame est si impatiente de vous voir!...

GUSTAVE.

Un mot, de grâce,... avant que l'on vienne!... il arrivera cette nuit... peut-être un courrier,... vous le conduirez dans cette galerie et vous viendrez m'avertir en secret!...

BAPTISTE, *au fond.*

Oui, Monsieur!... Madame,... Madame,... Monsieur est arrivé!

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

CÉCILE, GUSTAVE, CAROLINE.

CAROLINE, *qui paraît la première.*

Cécile!... Cécile!... il est arrivé!...

FRÉDÉRIC et GUSTAVE.

Ensemble.

Je rejoins mes compagnons d'armes, etc.

(*Il sort.*)

Il rejoint ses compagnons d'armes, etc.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, *seul.*

C'est toujours la même étourderie,... la même légèreté :... j'aime Frédéric et je le revois avec plaisir;... pourrais-je jamais oublier son généreux sacrifice!... et cependant il aimait Cécile!... Cécile consentait à l'épouser ; et peut-être ;... (*Avec un soupir.*) je suis jaloux et j'aspire à devenir homme d'Etat!...

Air : *De Romagnési.*

En vain je fuis ma Cécile chérie,
Pour obtenir une illustre faveur;
En vain ici mon orgueil sacrifie,
Pour les honneurs, Cécile et le bonheur.
Un sentiment remplit toute ma vie : (*bis*)
Ce sentiment, c'est l'honneur! c'est l'honneur!

En France, hélas! par un travers coupable,
On peut changer d'espérance et d'ardeur,
L'objet aimé peut cesser d'être aimable;
Mais, au milieu de la plus grande erreur,
Il est en France un sentiment durable : (*bis*)
Ce sentiment, c'est l'honneur! c'est l'honneur!

Je connais le cœur de Cécile; mais les devoirs de mon état me forcent à la négliger quelquefois; et si j'obtiens enfin le poste honorable que je sollicite, obligé de me séparer de ma femme,... mais comment la décider à me laisser partir!...

SCENE IX.

GUSTAVE, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Eh! je ne me trompe pas:... c'est mon maître!... Eh! quoi! Monsieur, vous entrez par la porte du parc, et tout le village, depuis ce matin, est à la grande grille du château avec les bouquets et les fusils de circonstance!... tandis que dans le bal, on n'attend que le signal de Madame.

GUSTAVE.

Un bal?

BAPTISTE.

Qui réunit tout ce qu'il y a de mieux dans l'arrondissement:... des femmes charmantes, et des jeunes gens!... pas trop mal, en vérité, pour la Province;... mais que Madame sera contente,... (*Allant vers le fond.*) Madame!...

GUSTAVE.

De grâce, Baptiste!...

BAPTISTE.

Madame est si impatiente de vous voir!...

GUSTAVE.

Un mot, de grâce,... avant que l'on vienne!... il arrivera cette nuit... peut-être un courrier,... vous le conduirez dans cette galerie et vous viendrez m'avertir en secret!...

BAPTISTE, *au fond.*

Oui, Monsieur!... Madame,... Madame,... Monsieur est arrivé!

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

CÉCILE, GUSTAVE, CAROLINE.

CAROLINE, *qui paraît la première.*

Cécile!... Cécile!... il est arrivé!...

FRÉDÉRIC et GUSTAVE.

Ensemble.

Je rejoins mes compagnons d'armes, etc.

(*Il sort.*)

Il rejoint ses compagnons d'armes, etc.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, *seul.*

C'est toujours la même étourderie,... la même légèreté :... j'aime Frédéric et je le revois avec plaisir;... pourrais-je jamais oublier son généreux sacrifice!... et cependant il aimait Cécile!... Cécile consentait à l'épouser ; et peut-être ;... (*Avec un soupir.*) je suis jaloux et j'aspire à devenir homme d'Etat!...

Air : *De Romagnési.*

En vain je fuis ma Cécile chérie,
Pour obtenir une illustre faveur;
En vain ici mon orgueil sacrifie,
Pour les honneurs, Cécile et le bonheur.
Un sentiment remplit toute ma vie : (*bis*)
Ce sentiment, c'est l'honneur! c'est l'honneur!

En France, hélas! par un travers coupable,
On peut changer d'espérance et d'ardeur,
L'objet aimé peut cesser d'être aimable;
Mais, au milieu de la plus grande erreur,
Il est en France un sentiment durable : (*bis*)
Ce sentiment, c'est l'honneur! c'est l'honneur!

Je connais le cœur de Cécile; mais les devoirs de mon état me forcent à la négliger quelquefois; et si j'obtiens enfin le poste honorable que je sollicite, obligé de me séparer de ma femme,... mais comment la décider à me laisser partir!...

SCENE IX.

GUSTAVE, BAPTISTE.

BAPTISTE.

Eh ! je ne me trompe pas :... c'est mon maître !... Eh ! quoi ! Monsieur, vous entrez par la porte du parc, et tout le village, depuis ce matin, est à la grande grille du château avec les bouquets et les fusils de circonstance !... tandis que dans le bal, on n'attend que le signal de Madame.

GUSTAVE.

Un bal ?

BAPTISTE.

Qui réunit tout ce qu'il y a de mieux dans l'arrondissement :... des femmes charmantes, et des jeunes gens !... pas trop mal, en vérité, pour la Province ;... mais que Madame sera contente,... (*Allant vers le fond.*) Madame !...

GUSTAVE.

De grâce, Baptiste !...

BAPTISTE.

Madame est si impatiente de vous voir !...

GUSTAVE.

Un mot, de grâce,... avant que l'on vienne !... il arrivera cette nuit... peut-être un courrier,... vous le conduirez dans cette galerie et vous viendrez m'avertir en secret !...

BAPTISTE, *au fond.*

Oui, Monsieur !... Madame,... Madame,... Monsieur est arrivé !

(*Il sort.*)

SCÈNE X.

CÉCILE, GUSTAVE, CAROLINE.

CAROLINE, *qui paraît la première.*

Cécile !... Cécile !... il est arrivé !...

CECILE, *accourant.*

Cher Gustave !...

GUSTAVE, *la pressant dans ses bras.*

Cécile !... ma sœur !...

Trio.

Air : *Pourquoi pleurer.*

Auprès de toi,
Cécile, / Gustave, } enfin je me retrouve.
O mon frère, / Ma Cécile, / Cher Gustave, } je te revoi.
Ah ! quel plaisir mon cœur éprouve
Auprès de toi !

CAROLINE.

Baptiste !... allez dire à nos musiciens, que le bal peut commencer !...

BAPTISTE.

Oui, Madame !... (*A part.*) Et n'oublions pas de guetter le courrier, me voilà dans les secrets de l'Etat... (*Il sort.*)

CECILE.

Et nous qui t'attendons, depuis ce matin, dans la grande avenue du château !...

GUSTAVE.

J'ai pris le chemin du petit bois pour arriver plus vite !

CAROLINE, *à part.*

Ou pour nous surprendre... oh ! le vilain jaloux !...

CECILE.

Alors, tu dois avoir rencontré ce bon Frédéric ?...

GUSTAVE, *inquiet.*

Tu l'as vu, Cécile ?

CECILE.

Non, mon ami, je n'ai pas voulu le recevoir avant ton arrivée ; mais je sens que j'aurai bien du plaisir à le voir !...

GUSTAVE, *à part.*

Quel feu !... quelle amitié !...

CECILE.

Et cependant, j'ai craint que sa présence dans le château...

GUSTAVE.

Que pouvais-tu craindre ?... Frédéric est le plus cher de mes amis !...

CAROLINE.

C'est ce que je disais à Cécile ; mais elle n'a voulu rien entendre, et je me suis vue forcée d'employer un mensonge bien coupable, pour empêcher que Frédéric ne voulût absolument voir Cécile ; j'ai supposé...

GUSTAVE.

Je le sais... et vous avez fort mal fait, ma sœur,... voyez pourtant la position ou vous me mettez : vous avez dit à Frédéric que Cécile était allée au-devantde moi, et, comme il paraissait fort étonné de ne pas nous voir ensemble, je me suis vu forcé de lui faire accroire que ma femme passait la journée chez madame Dormeuil sa tante ;... maintenant pour cacher toutes ces défaites maladroites, je ne pourrai avoir le plaisir de présenter Cécile à mon ami...

CECILE.

Eh bien ! Gustave, je resterai dans mon appartement....

CAROLINE, *à part.*

Rester dans ton appartement, ma sœur,... quand tout le monde dansera chez toi,... et que tu te faisais une si douce fête d'un bal ! (*haut*) Mon frère est trop raisonnable pour exiger un pareil sacrifice, je vais sur-le-champ faire partir Baptiste ; il sera censé aller avertir Cécile de l'arrivée de M. Frédéric....

GUSTAVE.

A quoi bon, je vous prie, ma sœur ?...

CAROLINE.

Mais pour que Cécile ne soit point privée d'un bal qui sera charmant, puisque tout l'état-major de monsieur Frédéric y viendra !...

GUSTAVE.

En vérité, ma sœur,... vous êtes d'une légèreté !...

CAROLINE.

Et vous, mon frère, d'une jalousie !...

CECILE.

Caroline, ma sœur !... tu le tourmentes ; et à peine s'il est arrivé... comment veux-tu qu'il se plaise avec nous ?... pour moi, je te déclare que je renonce avec plaisir à ce bal,... tu en feras les honneurs, ma chère Caroline !...

CAROLINE.

Quoi Cécile,... tu veux...

CECILE.

Je t'en prie !... le seul chagrin que j'éprouve, c'est de ne pouvoir présenter moi-même Gustave à nos amis !... je suis si fière de me montrer près de lui !...

SCÈNE XI.

Les mêmes, BAPTISTE.

BAPTISTE.

D'après les ordres de Madame, le bal va commencer, Monsieur Frédéric et ses officiers viennent d'arriver...

Ici, on entend une contredanse lointaine du bal.

CAROLINE.

Entends-tu ?... entends-tu ?

Air : *De Mlle. E.*

Voici l'instant
Du bal charmant,
Et la contredanse
Commence;
Toi seule ici,
Pour ton mari,
Tu voudrais fuir
La danse et le plaisir !

CÉCILE, *tendrement à Gustave.*

Le plaisir pour moi,
C'est d'être avec toi.

CAROLINE.

Mon frère
Ne mérite guère,
Comme tant d'époux,
Cet amour si doux.

GUSTAVE, *à part.*

Ah! j'étouffe de colère.

Ensemble.

Voici l'instant
Du bal charmant, etc.

(*Caroline sort.*)

SCÈNE XII.

CÉCILE, GUSTAVE.

CECILE.

Gustave... enfin je te revois! que ton absence fut cruelle pour moi! tu vas, je l'espère, rester un mois avec nous....

GUSTAVE.

Un mois, Cécile!... peut-être demain,...

CECILE.

Qu'entends-je?...

GUSTAVE.

Crois bien que cette absence me coûte autant qu'à toi, Cécile; mais je suis entré dans une carrière brillante et qui doit me conduire aux honneurs; il faut accomplir sa destinée.

CECILE.

Je croyais qu'avec ta Cécile, et la fortune que nous ont laissée nos parens, tu ne devais plus avoir de vœux à former.

GUSTAVE.

Et la célébrité, ma Cécile! et la gloire d'être utile à mon pays; j'ai déjà fait à ce noble désir le sacrifice d'une grande partie de mon bonheur,... et je sens là, que si mon devoir l'exigeait...

CECILE.

Que veux-tu dire Gustave?...

GUSTAVE.

Je ne dois pas te le cacher... le ministre a jeté les yeux sur moi pour une mission importante auprès d'une grande puissance du nord; et je tremble qu'à chaque instant,... un

CECILE.

O ciel!... toi partir!... oh!... jamais!... jamais je n'y consentirai...

Air : *Depuis long-temps j'aimais Adèle.*

Quoi! tu voudrais quitter Cécile,
Tu voudrais, loin de tes amours,
Pour une espérance inutile,
Cher Gustave, passer tes jours?
Ah! prends pitié de ton amie:
Lorsque l'hymen nous rangea sous sa loi,
Tu me juras que de ta vie
Tous les instans seraient pour moi.

GUSTAVE.

Même air.

Vers les honneurs si je m'élance,
C'est que j'espère quelque jour,
De tout l'éclat de la puissance
Embellir encor notre amour.
Aux grandeurs que mon âme envie,
Oui, je prétends te conduire avec moi;
Tu vois donc bien, ô mon amie!
Que mes instans sont tous pour toi.

SCÈNE XIII.

Les mêmes, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Ma foi, tandis qu'ils dansent là-bas... (*Il voit Gustave serrant Cécile contre son cœur.*) Que vois-je?

GUSTAVE.

Ciel !... Frédéric !...

CÉCILE, *se couvrant vivement de son voile.*

Ne crains rien,... il ne me verra pas !...

GUSTAVE.

Quelle horrible contrainte !...

CECILE,

Adieu, Gustave,... je t'attends. (*Elle sort.*)

SCÈNE XIV

FRÉDÈRIC, GUSTAVE.

FRÉDÉRIC, *gaiement.*

Oh ! alors, si la diplomatie s'en mêle !...

GUSTAVE.

Ah ! te voilà, Frédéric?

FRÉDÉRIC.

Il paraît que je te dérange;.. je commence à deviner pourquoi tu as envoyé ta femme chez ta tante. Un homme d'état !... fi !... quelle horreur !...

GUSTAVE.

Ah ! pourrais-tu croire...

FRÉDÉRIC.

Moi, je ne crois rien !... surprendre un habile diplomate en conférence secrète, avec une jeune et jolie femme;... cela n'a rien d'alarmant !...

Air : *De l'étude.*

En ces lieux tu cherchais, je pense,
Par un traité particulier,
A conclure quelqu'alliance ;
C'est bien un tour de ton métier !
D'autres prépareraient la guerre,
Toi, du moins tu fuis les combats;
Et les traités que tu veux faire,
Ne dépeuplent point les États...

GUSTAVE, *embarrassé.*

Frédéric, mon ami, ne me juge pas sur les apparences, bientôt tu sauras,... je vais me montrer au bal,... nous nous retrouverons : je t'expliquerai tout cela... (*Il sort.*)

SCÈNE XV.

FRÉDÉRIC seul.

Vraiment, cela n'a pas besoin de commentaires :... pauvre Cécile !... Ce n'était pas lui que je cherchais,... sa sœur a quitté le bal, et d'après quelques mots qu'elle a dits à Baptiste!... Ah ! je ne me suis pas trompé, les voilà !...

SCÈNE XVI.

FRÉDÉRIC, *caché*, CAROLINE, BAPTISTE, et Domestiques *apportant des bougies et des rafraîchissemens. Ils ne font que traverser le théâtre* (1).

CAROLINE.

Disposez tout cela, afin que les amis de M. Frédéric n'attendent pas en se retirant.

BAPTISTE.

Pour des hommes qui ont fait une longue route, ces Messieurs sont de rudes danseurs !...

CAROLINE.

Toutes les chambres du pavillon sont-elles en ordre ?...

BAPTISTE.

Oui, Madame, mais je crains bien que la peine que nous avons prise ne soit inutile, ces Messieurs partent au point du jour, et ils dansent encore !...

CAROLINE.

Quelle heure est-il donc ?...

---

(1) Baptiste peut les remplacer : on peut les supprimer.

BAPTISTE.

Une heure et demie du matin!...

CAROLINE.

Pauvre Cécile!... et savez-vous si monsieur Frédéric part avec ces Messieurs?...

BAPTISTE.

Oui, Madame, il me l'a dit. (*Avec intention.*) Et à moins que quelque motif particulier ne le retienne!...

CAROLINE, *vivement.*

Retournez au bal, Baptiste,... et veillez à ce que personne ne manque de rien?...

BAPTISTE.

Oui, Madame!... (*Il sort.*)

SCÈNE XVII.

CAROLINE, FRÉDÉRIC.

FREDERIC.

Elle est seule;... approchons!...

CAROLINE.

Retournons auprès de Cécile!... (*Elle le voit.*) Ah!...

FRÉDÉRIC.

Me voilà à vos ordres, Madame,... car je sais maintenant!...

CAROLINE.

Mes ordres, Monsieur?...

FRÉDÉRIC.

Une jolie femme en a toujours à donner!...

CAROLINE.

Veuillez me ramener à la salle du bal...

FRÉDÉRIC.

De grâce, Madame, ne refusez pas de m'entendre!... Un doute cruel pèse sur mon cœur:... il règne dans ce château une contrainte dont mon amitié a le droit d'être

offensée; Gustave me fuit, ou me parle à peine : ses yeux semblent éviter les miens, et, le jour même où l'on célèbre la fête de son mari,... la bonne et tendre Cécile s'absente de sa maison :... tout cela, Madame, cache un mystère qu'il m'importe d'approfondir !...

CAROLINE.

Un mystère, monsieur Frédéric !... et qui peut vous donner cette idée ?... la fête de Gustave et l'absence de Cécile ! *(Riant.)* Mais en France, vous le savez, les fêtes de maris ne sont pas des fêtes de rigueur ;... je vous en prie, retournons au bal.

FRÉDÉRIC.

Les momens sont précieux, Madame : dans quelques heures,... je serai sur la route de Paris où mon devoir me rappelle;... mais, en partant, je veux être délivré d'une crainte mortelle... Vous connaissez mon amitié pour Gustave et pour Cécile ;... cette absence singulière,... quelques mots qui vous sont échappés et la tristesse de mon ami... parlez, Madame, ne me déguisez rien :... existerait-il quelque mésintelligence entre Cécile et Gustave ?...

CAROLINE.

Je puis vous rassurer sur ce point, Monsieur; ces jeunes époux s'adorent !...

FRÉDÉRIC, *gaiement.*

Oh ! oui, autant que le mariage peut décemment le permettre :... c'est bien ;... mais alors serait-ce moi que Cécile aurait voulu fuir !... ce malheur serait le plus grand pour moi:... l'estime de Cécile, la vôtre, Madame, sont nécessaires à ma gloire, à ma félicité; et si j'avais eu le malheur de déplaire à Cécile, c'est vous, vous aimable Caroline, que j'aurais priée de plaider ma cause auprès d'elle et de lui dire :... « Frédéric fut un étourdi, mais il » allait cesser de l'être en recevant votre main ; et quand » il aura trouvé la femme qui doit lui enseigner la vertu, » l'imprudent Frédéric,... justement redouté peut-être, » mais un peu calomnié, l'imprudent Frédéric sera digne » de ses amis,... et Cécile pourra le voir sans effroi. »

CAROLINE, *avec grâce.*

Oui, sans doute, Monsieur, je lui aurais dit tout cela,

et Cécile m'eût écoutée... (*En riant.*) Mais cette femme qui doit opérer ce prodige!... espérez-vous la trouver bientôt?...

FRÉDÉRIC.

Ah! Madame, si la bonne Cécile n'était point absente, je ne chercherais pas plus long-temps cette femme qui pourrait me rendre digne de l'estime générale du monde....

CAROLINE.

Comment?...

FRÉDÉRIC.

Cécile la connaît, et je l'aurais priée de lui dire...

CAROLINE.

Et quoi donc, monsieur Frédéric?...

FRÉDÉRIC.

Précisément tout ce que je vous aurais priée de dire à Cécile... l'auriez-vous écoutée, Madame?...

CAROLINE, *embarrassée.*

Monsieur!...

(*Ici on entend la musique du bal et la walse du Robin.*)

Mais déjà la walse commence,
Retournons au bal promptement;
J'aime beaucoup la contredanse,
Mais la walse est mon élément.

FRÉDÉRIC.

Hélas! vous venez de m'entendre;
Mais de vous que faut-il attendre?
Ah! répondez tout bas,... tout bas,...
Ne me corrigerez-vous pas?...

Ensemble.

CAROLINE.

Mais déjà la walse commence, etc.

FRÉDERIC.

Oui, déjà la walse commence, etc.

(*Le reste sur la partition.*)

SCÈNE XVIII.

Les mêmes, BAPTISTE.

BAPTISTE, *accourant effaré.*

Ah!... Madame, pardon, je vous cherchais...

FRÉDÉRIC et GUSTAVE.

Ensemble.

Je rejoins mes compagnons d'armes, etc.

(*Il sort.*)

Il rejoint ses compagnons d'armes, etc.

SCÈNE VIII.

GUSTAVE, *seul.*

C'est toujours la même étourderie,... la même légèreté :... j'aime Frédéric et je le revois avec plaisir;... pourrais-je jamais oublier son généreux sacrifice!... et cependant il aimait Cécile!... Cécile consentait à l'épouser; et peut-être ;... (*Avec un soupir.*) je suis jaloux et j'aspire à devenir homme d'Etat!...

Air : *De Romagnési.*

En vain je fuis ma Cécile chérie,
Pour obtenir une illustre faveur;
En vain ici mon orgueil sacrifie,
Pour les honneurs, Cécile et le bonheur.
Un sentiment remplit toute ma vie : (*bis*)
Ce sentiment, c'est l'honneur! c'est l'honneur!

En France, hélas! par un travers coupable,
On peut changer d'espérance et d'ardeur,
L'objet aimé peut cesser d'être aimable;
Mais, au milieu de la plus grande erreur,
Il est en France un sentiment durable : (*bis*)
Ce sentiment, c'est l'honneur! c'est l'honneur!

Je connais le cœur de Cécile; mais les devoirs de mon état me forcent à la négliger quelquefois; et si j'obtiens enfin le poste honorable que je sollicite, obligé de me séparer de ma femme,... mais comment la décider à me laisser partir!...

SCÈNE XIX.

BAPTISTE, FRÉDÉRIC.

FRÉDÉRIC.

Ta maîtresse ne fait que d'arriver au château ?

BAPTISTE, *bas et vivement.*

Ma maîtresse n'en est pas sortie...

FRÉDÉRIC.

Grand Dieu !...

BAPTISTE, *de même.*

Retirée dans sa chambre, tandis que vous dansiez à la fête...

FRÉDÉRIC.

Eh bien !...

BAPTISTE, *de même.*

Madame pleurait !...

FRÉDÉRIC.

Cécile !... mais comment se fait-il ?...

BAPTISTE, *de même.*

N'en dites rien à personne, mais monsieur Gustave...

FRÉDÉRIC.

Gustave ?...

BAPTISTE, *de même.*

Il est jaloux... (*Il s'enfuit.*)

(*Nuit.*)

SCÈNE XX.

FRÉDÉRIC, *seul.*

Jaloux !... et de qui ?... ce ne peut être de moi :... Gustave me connaît trop ;... c'est peut-être à cause de cela... N'importe,... il me tarde maintenant d'être à Paris ;... j'éprouve ici une gêne... Gustave !... qui jamais eût dit cela ?... Le jour n'est sans doute pas éloigné ;... nos trom-

pettes ne tarderont pas à donner le signal du départ, je vais passer la nuit dans ce fauteuil... (*Il s'y place près de la table.*) L'on n'est pas mal ici, et j'ai souvent trouvé des bivouacs un peu moins commodes :... décidément, j'ai du malheur avec les femmes;... et Caroline m'échappera comme Cécile,... comme tant d'autres!... J'en suis fâché... pour elle!... après tout, je suis un excellent parti... de veuve;... pour une demoiselle, je ne dis pas...

SCÈNE XXI.

FRÉDÉRIC, GUSTAVE *entrant par la droite avec un flambeau.*

GUSTAVE.

Frédéric!...

FRÉDÉRIC, *sans se lever.*

Ah!... c'est vous,... Monsieur l'homme d'Etat...

GUSTAVE, *posant le flambeau sur la table.*

Oui, le bal est fini; je viens passer quelques instans avec toi...

FRÉDÉRIC.

Je vous croyais endormi depuis long-temps!... Il est vrai que les ambitieux ne dorment guère, (*à part*) pas plus que les jaloux!...

GUSTAVE.

Je viens t'apprendre une nouvelle...

FRÉDÉRIC.

Heureuse?...

GUSTAVE.

Tu vas en juger : un courrier, arrivé cette nuit, vient de m'apporter un ordre du Ministre de partir sur-le-champ pour le Danemarck... Son Excellence me charge d'une mission secrète de la plus haute importance...

FRÉDÉRIC.

Tu vas partir!... tu vas quitter Cécile!...

GUSTAVE.

Voilà ce qui m'afflige;... mais tu sens bien que je ne

peux refuser une mission qui doit m'ouvrir la route des grandeurs... et la santé de Cécile ne pourrait supporter un pareil voyage!...

FRÉDÉRIC.

Et tu vas l'abandonner!... tu vas la livrer seule, sans distractions, à sa mélancolie naturelle!... Mais que dis-je? (*Avec intention.*) J'oublie que c'est aujourd'hui ta fête, et que Cécile n'est pas ici... Quand on peut s'éloigner de son mari dans un pareil jour, on doit aisément supporter son absence!...

GUSTAVE, *à part.*

Grand Dieu!... pourrait-il croire?... (*Haut.*) Je conviens en effet que l'absence de Cécile a dû te paraître singulière; mais ne pense pas qu'elle ait cessé de me chérir; son âme généreuse...

FRÉDÉRIC.

Mais alors pourquoi n'est-elle pas ici?

GUSTAVE, *embarrassé.*

Madame Dormeuil, sa tante, est gravement indisposée; elle a désiré que ma femme ne la quittât pas!...

FRÉDÉRIC.

Oui, ces vieilles tantes sont exigeantes quelquefois!... Et tu es bien sûr qu'elle est encore au château de madame Dormeuil?...

GUSTAVE, *de même.*

Sans cela, ne me serais-je pas empressé de te la présenter!... (*Ici on entend dans l'orchestre la contredanse de* la Somnambule, *et l'on voit paraître, dans le fond, Cécile endormie. Elle entre dans le pavillon et s'avance vers Frédéric et Gustave. L'orchestre continue à jouer le même air.*)

FRÉDÉRIC.

Cécile!...

GUSTAVE.

Silence!... elle dort.

FRÉDÉRIC.

Il paraît qu'elle revient de chez sa tante!...

Ensemble.

Air : *De la contredanse de la Somnambule*

FRÉDÉRIC.

C'est elle, (*bis*)
Gustave est plein d'effroi.
Sa peine cruelle,
M'afflige malgré moi!

GUSTAVE.

C'est elle, (*bis*)
Tout me glace d'effroi.
Contrainte cruelle;
Quelle honte pour moi!

FRÉDÉRIC, *à Gustave.*

Cécile s'avance,
Elle se croit au bal!

GUSTAVE, *à Frédéric.*

De grâce, silence,
Un mot serait fatal!...

(*Sur la reprise, Cécile s'avance jusques près de Frédéric; ils ne chantent pas.*)

SCÈNE XXII.

Les memes, CÉCILE *endormie; elle a une toilette de bal, mais en désordre; une fleur est dans ses cheveux, elle en tient une autre à la main.*

CÉCILE.

Le bal va finir!... vous partez au point du jour,... et c'est vous que je cherchais, monsieur Frédéric...

GUSTAVE.

Qu'entends-je?...

FRÉDÉRIC, *bas.*

Tais-toi; c'est moi qu'elle cherche...

CÉCILE.

Je n'ai pas pu vous parler de toute la soirée, et vous ne devineriez jamais pourquoi!...

GUSTAVE, *à part.*

Allons, elle va tout dire...

CÉCILE.

Ce pauvre Gustave! il est jaloux de vous... j'ai dû lui

épargner le chagrin de nous voir ensemble ;... mais à présent qu'il est rentré dans son appartement, j'accours bien vite pour vous parler de votre bonheur et du mien.

GUSTAVE.

Non, jamais...

FRÉDÉRIC.

Mais, tais-toi donc !... tais-toi donc !...

CÉCILE.

Vous ne savez pas,... Caroline m'a parlé de vous ;... elle m'a raconté votre entrevue :... je voudrais tant que vous devinssiez mon frère !...

GUSTAVE.

Chère Cécile !...

CÉCILE.

Caroline vous trouve charmant !...

FRÉDÉRIC.

C'est bon à savoir !...

CÉCILE.

Mais elle dit que vous êtes léger, volage ;... et moi je lui ai dit alors : Frédéric est un étourdi; mais quand il aura trouvé cette amie véritable qui doit... alors Frédéric... il ne m'eût pas délaissée comme Gustave ; il ne passerait pas trois mois,... trois grands mois, loin de Cécile... Ma sœur, n'est-ce pas que c'est bien mal?... Quoi ! tu veux lui en parler... Ah ! non, non.

(*Reprise à sourdines.*)

Je t'en supplie, (*bis*)
Ma sœur chérie,
Point de folie;
Douce et jolie,
De grâce, oublie
Que mon ennui
Me vient de lui.

FRÉDÉRIC.

Ah ! Gustave !... Gustave !...

GUSTAVE.

J'éprouve un trouble,... un repentir !...

CÉCILE.

Oui, oui, monsieur Frédéric,... espérez !... espérez !...

Caroline vous aimera;... vous serez mon frère ; et ce pauvre Gustave ne sera plus jaloux!...

FRÉDÉRIC, *le regardant.*

Qui sait?...

CÉCILE, *prenant un portrait dans son sein.*

Tenez, tenez; voici le portrait de Caroline : voyez comme elle est jolie! elle l'est plus que moi, car je pleure toujours... A présent,... rendez-le-moi... Comment, Monsieur Frédéric,... vous voulez le garder?... je ne veux pas!... Vous me le rendrez le jour de votre mariage avec Caroline?... Ah! bon!... demain, dites-vous, monsieur Frédéric;... mais si j'assure votre bonheur vous pouvez assurer le mien...

FRÉDÉRIC, *à Gustave.*

Qu'est-ce qu'elle va donc me demander?...

CÉCILE.

Parlons bas, car je ne voudrais pas que l'on m'entendît, et que notre conversation vînt aux oreilles de Gustave!...

FRÉDÉRIC.

Si tu étais raisonnable, tu t'en irais!...

GUSTAVE.

Ecoutons...

CÉCILE.

Gustave... le croiriez-vous?... il veut partir pour de lointains climats,... il veut me quitter, monsieur Frédéric! vous êtes son ami,... il vous écoute,... vous pouvez tout lui dire... eh bien! dites-lui que s'il part, s'il m'abandonne, à son retour il ne retrouvera plus la pauvre Cécile!...

GUSTAVE.

Grand Dieu!...

SCÈNE XXIII.

Les mêmes, CAROLINE accourant.

CAROLINE.

Cécile!... Cécile!...

GUSTAVE.

Silence! ma sœur.

CÉCILE.

Mais, chut!... le voilà qui revient;... éloignez-vous de moi,... je vais faire semblant d'être bien gaie!... (*Chantant à demi-voix; l'orchestre joue avec des sourdines.*)

Air : *Du concert.*

Près de lui,
Plus d'ennui!
Dans cet asile,
A Cécile
Son cœur
Rend le bonheur.

(*Elle danse presque.*)

Tra, la, la, la,... la, la, la, la, etc.

Ensemble.

CAROLINE et FRÉDÉRIC.

Si ce bonheur
N'est plus qu'un songe,
Charmante erreur,
Riant mensonge.

GUSTAVE.

Non, son bonheur
N'est plus un songe,
Dans mon ardeur
Point de mensonge.

CÉCILE, *toujours endormie, et dansant.*

Tra, la, la,... la, la, la.

(*Ici les trompettes, qui sonnent le boute-selle, se font entendre aux portes de la galerie; Cécile porte rapidement la main à son front, pousse un cri et s'épanouit dans un fauteuil.*)

GUSTAVE, *à ses genoux.*

Chère Cécile!...

SCÈNE XXIV et dernière.

Les mêmes, toutes les DAMES du bal accourant (1); DOMESTIQUES *avec des flambeaux.*

CHŒUR.

Air : *Du chœur de Psyché.*

Etrange événement !
Quoi ! l'aimable Cécile,
Jusque dans cet asile
Est venue en dormant !

CÉCILE, *revenant à elle.*

Cher époux que j'adore,
Qui peut, en ce séjour,
Te retenir encore ?

GUSTAVE, *à ses pieds.*

L'amour !...

CÉCILE.

Tu ne partiras pas ?...

FRÉDÉRIC.

Eh ! non, sans doute, il ne partira pas ! (*En riant.*) Mes enfans, je vous réunis !!! Mais voilà comme je suis moi, je marie et remarie tout le monde,... et pour mon compte, je n'en peux pas venir à bout !...

CÉCILE, *dans les bras de Gustave.*

Tu resteras avec moi !...

GUSTAVE.

Oui, je ne te quitte plus !...

Air *de Béancourt.*

Lorsque mon âme était charmée
Du noble éclat de la grandeur,
Quand je cherchais la renommée,
C'était le rêve du bonheur.

---

(1) On peut les supprimer et faire chanter ce chœur par les personnages.

Hélas ! j'allais fuir cet asile,
Par l'amitié, par l'amour embellí ;
Mais je reste près de Cécile,
Et le rêve s'est accompli.

FRÉDÉRIC.

Eh ! mon Dieu, oui !... le bonheur d'un mari est de rester près de sa femme... retiens bien cette morale,... et si jamais je parviens à me marier...

CECILE, *se rappelant.*

Ah ! et le portrait de Caroline ?...

FREDERIC, *le montrant.*

Le voici !...

CÉCILE.

Rendez-le moi...

FRÉDÉRIC.

Oui, quand l'aimable veuve aura consenti à m'épouser.

CAROLINE, *avec grâce.*

Vous épouser ! Monsieur !... nous verrons !... nous verrons !...

FRÉDÉRIC.

Nous verrons ! mais c'est presque une promesse cela... Enfin, voilà mon mariage en bon chemin ; celui-ci arrivera peut-être... le sommeil de Cécile porte bonheur !...

Air *nouveau de Béancourt.*

CAROLINE.

Maris de qui l'esprit morose
Querelle pour la moindre chose,
Et qui de rien êtes jaloux,
Endormez-vous. (*bis*)
Maris dont l'aimable langage
Sans cesse dans le mariage
Fait trouver de nouveaux appas,
Ne vous endormez pas. (*bis*)

GUSTAVE.

Diplomates d'esprit vulgaire,
Qui, ne désirant que la guerre,
Veillez pour préparer ses coups,
Endormez-vous. (*bis*)

Diplomates dont la sagesse
Aspire à maintenir sans cesse
La gloire et la paix des états,
Ne vous endormez pas. (*bis*)

FRÉDÉRIC.

Immortels de l'Académie,
Malgré la satire ennemie,
Dans vos fauteuils vastes et doux,
Endormez-vous. (*bis.*)
Puisque l'on n'arrive à ce gîte
Que par mainte et mainte visite,
Vous qui n'êtes que candidats,
Ne vous endormez pas. (*bis*)

BAPTISTE.

Auteurs du genre léthargique,
Ce qui veut dire romantique,
Du parnasse vrais loups-garous,
Endormez-vous. (*bis*)
Auteurs dont l'esprit et la grâce,
Amuse, instruit, jamais ne lasse
Les pauvres lecteurs d'ici bas,
Ne vous endormez pas. (*bis*)

CÉCILE, *au public.*

Vous qui, pour des œuvres légères,
Préparez des arrêts sévères,
Et nous montrez un grand courroux,
Endormez-vous. (*bis*)
Mais vous dont la douce indulgence
Soutient toujours avec constance
Nos auteurs, sujets aux faux pas,
Ne vous endormez pas. (*bis*)

FIN.

IMPRIMERIE DE SÉTIER,
COUR DES FONTAINES, N.° 7, A PARIS.

Albarde, Marie François Louis Thérèse Xavier,
Baron d'

LES LORRAINS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. FRANCIS, DARTOIS ET GABRIEL,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 17 FÉVRIER 1825.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

CHEZ QUOY, LIBRAIRE

ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

1825.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
GERMON, jeune négociant propriétaire	MM. FÉDÉ.
NICOLAS-FUTÉ, meûnier. .	JOLY.
ANTOINE ROUSSELET, Laboureur.	LEPEINTRE JEUNE.
BOBINO, paysan travaillant en journée.	GUÉNÉE.
BERTIN, Ingénieur du cadastre.	VICTOR.
FANCHETTE, petite fermière.	Mlle. PAULINE-GEOFROY

Paysans et Paysannes.

La scène se passe dans un Village de la Lorraine à quelques lieues de Bar-le-Duc.

Tous les exemplaires non revêtus de ma signature sont réputés contrefaits.

IMPRIMERIE DE HOCQUET,
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE N°. 4.

LES LORRAINS

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente l'entrée d'un village. A droite, une maison de paysan; au lever du rideau, Bertin assis sur un banc, est occupé à dessiner; Fanchette file au rouet devant la porte de la maison.

SCÈNE PREMIÈRE.

BERTIN, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Eh bien! monsieur le cadastreux, est-ce que vous n'aurez pas bientôt fini de toiser nos champs, nos vignes, nos maisons: si ça les rendait meilleurs, encore passe.

BERTIN.

Ne bougez pas, ma petite.

FANCHETTE.

Comment, est-ce que vous voulez me cadastrer aussi, moi?

BERTIN.

Oh! j'ai à-peu-près fini dans ce pays; mais le nouveau propriétaire, monsieur Germon, m'a chargé de lever le plan de sa propriété, et comme cette ferme lui appartient...

FANCHETTE.

Le grand pré, le petit bois et c'te ferme lui appartiennent, c'est sûr... mais moi, je n'appartiens encore à personne.

BERTIN.

Cela est-il bien vrai, ma petite Fanchette, n'avez-vous pas déjà donné votre cœur?

FANCHETTE.

Non, vraiment... et cependant il est temps que je m'y prenne ; j'vas vous raconter ce qui m'est arrivé. Il y a quatre ans, comme je coupais des herbes, respect parlant pour nos bestiaux, monsieur Philippe Germon, de qui je tenons notre ferme, vint à passer près de moi, il me reluqua et me dit comme ça : « quel âge que t'as, petite? — Douze ans, vienne la Saint-Martin que je lui répondis. » « Eh bien! dans » quatre ans, si tu es bien sage, je te marierons. » L'terme est échu depuis un mois, mais not' pauvre maître est mort, et si son neveu, ce jeune négociant qui vient d'hériter de ses biens, ne voulait pas remplir ses engagemens, vous pensez bien que ça me reculerait joliment.

BERTIN.

Vous avez sans doute un amoureux?

FANCHETTE.

Vraiment, j'en ai plus d'un.

AIR : *d'Aristippe.*

Tous les dimanch's les garçons de c' village
Vienn'nt me saluer : c'est Laurent, c'est Julien.
Mais j' sais m' conduire en fille toujours sage,
Si j' danse un jour avec le p'tit Lucien,
J' dans' le lend'main avec le gros Bastien.

BERTIN.

Quand leur seul but est ici de vous plaire,
De tous ces amans entre nous,
Lequel écoutez-vous, ma chère?

FANCHETTE.

J' les écout' tous pour n' pas fair' de jaloux. (*bis.*)

Il ne faut pas être fière.

BERTIN.

Mais il y en a sans doute un que vous préférez?

FANCHETTE.

Ah! il y en a plus d'un.

BERTIN.

Comment l'entendez-vous?

FANCHETTE.

D'abord, il y a Futé qui m'conviendrait l'mieux, parce qu'il est le plus riche, mais c'est qu'il est un peu vieux ; ensuite, il y a le gros Rousselet, qui est jeune et réjoui, mais c'est qu'il est intéressé, coureur et méchant; enfin y a Bobino

qui vaudrait encore mieux qu' tous les autres, s'il n'était pas si pauvre et si niais. ... il n'aura jamais ni argent, ni femmes, celui-là... mais, montrez-moi donc c' que vous faites-là.

BERTIN.

C'est votre portrait que je me suis amusé à croquer pour votre prétendu.

FANCHETTE, *regardant le dessin.*

Oh! vous appelez ça croquer... je l' donnerai à Bobino; mais dites donc, je ne suis pas noire comme ça.... et ça n'est qu' ma figure.

AIR : *Voulant par ses œuvres complettes.*

J' veux bien qu' ce soit là mon visage,
Mon front, m'a bouch', mon nez, mes yeux,
Mais je n' voyons pas mon corsage,
Mes p'tits souliers et mes bas bleus.
Quoiqu' Bobino soit un peu bête,
Je sais qu'il m'aim' par dessus tout,
Quand tout' ma personne est d' son goût,
Il n' se content'ra pas d' ma tête.

Mais faut que j' rentre à la ferme. (*Elle va pour rentrer et revient sur ses pas.*) Ah! dites donc, je ne veux pas m'en aller sans ma tête (*prenant le dessin.*) Je la mets dans ma poche, entendez-vous.

SCÈNE II.

BERTIN, *seul.*

Voilà une petite ingénue de village qui en remontrerait à bien des coquettes de Paris... mais que vois-je? monsieur Germon lui-même.

SCÈNE III.

BERTIN, GERMON, BOBINO.

BOBINO, *entrant le premier et parlant à Germon.*

Par ici, monsieur, nous y v'là.

BERTIN.

Quoi, c'est vous, monsieur.

GERMON, *bas à Bertin.*

Silence, mon cher Bertin, je ne veux pas être connu... je suis à vous dans un instant.

BOBINO, *à Bertin.*

Pardon, excuse, monsieur le cadastreux, mais c'monsieur est l'homme d'affaires, envoyé par le nouveau propriétaire, et j'lui donne des renseignemens.

BERTIN.

Ah! monsieur est l'homme d'affaires.

(*Germon lui fait signe de se taire.*)

BOBINO, *à Germon.*

Voilà la ferme de Mathurine, une brave femme qui a une jolie fille... là-bas dans le fond, c'est l' moulin du vieux Futé, un richard; et sur la hauteur, c'est la maison de Rousselet, un jeune malin qui n'est pas riche, mais qui f'ra son chemin.

GERMON.

Je te remercie, mon garçon... et toi tu es de ce village?

BOBINO.

J'avions dans l' tems un peu d' bien de feu not' père, mais not' mère a pris un second mari qui lui a tout mangé, si bien que j' sommes obligé de travailler pour les uns et pour les autres, tantôt par ici, tantôt par là; je n' tenons à rien ni à personne.

GERMON.

A personne!

BOBINO.

Ah! si... si... faut que j'vous l'avoue, car vous m'avez l'air d'un brave jeune homme... H gn'y a encore dans l' pays quelqu'un à qui que je tiens; mais ce quelqu'un-là ne s'en doute pas... et il n' s'en dout'ra p'têtre jamais... (*à l'oreille de Germon.*) C'est la p'tit' Fanchett', la fille de Mathurine.

GERMON.

Tu l'aimes?

BOBINO.

Oh! d'une fière force.

AIR : *Un homme pour faire un tableau.*

Je l'aim' comm' tout, ell' n'en sait rien,
M'aim'-t-ell'? j'en sais pas davantage.

GERMON.

Il faut parler.

BOBINO.

Je le sais bien.
Mais jamais j' n'en aurai l' courage.

GERMON.

Il est un moyen plus heureux,
Pour savoir si son cœur soupire.
Tâche de lire dans ses yeux.

BOBINO.

Oui, mais c'est que je n' sais pas lire.

GERMON, *riant.*

Mon garçon, il ne faut désespérer de rien. (*lui donnant de l'argent.*) Tiens, voilà pour boire.

BOBINO, *montrant une pièce de cent sous.*

Cent sous!.. oh! j' boirai pas tout.

GERMON.

Ne t'éloigne pas, j'aurai peut-être besoin de toi...

BOBINO.

Ça suffit... je travaille là à côté, dans le p'tit pré... Si vous avez besoin encore de quelques renseignemens, ne vous gênez pas... je m' sens porté d'inclination pour vous obliger... parce que vous avez des manières... et des pièces cent sous... enfin voilà... vous pouvez compter sur moi. (*il sort.*)

SCÈNE IV.

GERMON, BERTIN.

BERTIN.

Comment, monsieur Germon, c'est vous?

GERMON.

Oui, rien n'est tel que le coup-d'œil du maître... vous voyez qu'on me prend pour mon homme d'affaires... et je veux m'assurer si ce qu'on m'a dit est vrai : il m'est revenu que deux fermiers, Nicolas Futé et Antoine Rousselet, en labourant leur champ, ont empiété sur une portion de terrain qui fait partie de mon héritage; on assure même, et voilà

le côté plaisant de l'affaire, que de sillons en sillons, ils ont envahi le tout, et que maintenant ils se disputent à qui fera reculer l'autre.

BERTIN.

Je connais leurs prétentions; sachant que je suis chargé de lever pour le cadastre le plan de toutes les propriétés de cette commune, chacun d'eux est venu me prier en particulier, de mettre ce morceau de terre sous son nom.

GERMON.

Je vois qu'on ne m'a pas trompé... mais personne ne me connaît ici, entrons pour nous concerter chez la mère Mathurine.

AIR : *Je regardais Madelinette.*

Puisque je suis homme d'affaires,
Ecoutons d'abord leur moyen.
Je veux contre ces deux compères
Tâcher de défendre mon bien.
Des champs la bonne foi se vante,
Mais la bonne foi maintenant,
Ressemble partout à la rente,
Elle suit le cours de l'argent.

ENSEMBLE.

Puisque je suis homme d'affaires, etc.

BERTIN.

On vous prend pour l'homme d'affaires,
Ecoutons d'abord leur moyen.
Il faut contre ces deux compères,
Ici défendre votre bien.

(Ils entrent dans la ferme.)

SCÈNE V.

BOBINO, *qui a vu Germon et Bertin entrer dans la ferme.*

Le v'là qui entre avec l'autre chez la mère Mathurine... jarni! la journée a bien commencé pour moi, il faut encore qu'elle finisse mieux... Quand j' pense qu'en labourant ce morceau de terre que Fnté et Rousselet se disputent, j'ai trouvé un magot qu'il y aurait d' quoi me rendre bel homme pour le restant de mes jours!! mais ça doit appartenir au propriétaire... et puisque voilà son homme d'affaires, j'vas me débarrasser tout de suite de cet argent-là; j'ai jamais eu tant de peur des voleurs que d'puis que j'l'ai... A propos d'ça, v'là Rousselet qui vient de ce côté.

SCÈNE VI.

BOBINO, ROUSSELET.

ROUSSELET.

Ah! dis donc, Bobino ! tu n'as pas vu Futé par ici ?

BOBINO.

Non, monsieur Rousselet, je n' l'ai pas vu... vous allez donc plaider ensemble ?

ROUSSELET.

Dame, la justice est pour tout le monde.

BOBINO.

C'est juste... mais on dit aussi qu'vous r'luquez Fanchette, la fille de Mathurine.

ROUSSELET.

Qu'est-ce que ça t'fait, à toi, Bobino ? J'espère que tu n'as pas d'prétentions envers elle ?

BOBINO.

Je sais bien que je suis sans prétentions, M. Rousselet.

ROUSSELET.

As-tu vu monsieur Bertin par ici ?

BOBINO.

Le monsieur du cadastre ? il est chez la mère Mathurine ; faut-il vous l'aller chercher ?

ROUSSELET.

Non, non... j'attends Futé.

BOBINO.

Vous n'attendrez pas long-temps, car le v'là.

ROUSSELET.

C'est bon... laisse-nous... j'avons à causer.

BOBINO.

J' m'en vas ! j'm'en vas !.. (*à part.*) Est-ce qu'ils s'douteraient d'ma trouvaille donc ? j'aurai les yeux dessus eux.

(*Il sort.*)

SCÈNE VII.

ROUSSELET, FUTÉ.

FUTÉ. *Il entre en chantant.*

AIR : *connu.*

Nous nous verrons demain
Sur le champ de bataille,
Nous nous verrons demain;
Les armes à la main, etc.

ROUSSELET.

Arrive donc, Futé ! arrive donc, j'peux pas t'nir en place, moi ; il faut conv'nir de nos faits.

FUTÉ, *avec colère.*

Me v'là, me v'là ; c'est tout conv'nu.

ROUSSELET.

Je sais bien, mais tu m'as embarqué dans une vilaine affaire, et j'craignons...

FUTÉ.

Quoi que tu crains? j'allons parler à monsieur le cadastreux pour qu'y mette la moitié du morceau de terre sous ton nom, et l'autre sous le mien, et une fois que le Maire et le Préfet y auront passé, ça nous vaudra un bon acte.

ROUSSELET.

Si jamais monsieur Germon venait à savoir... ah! mon dieu.. tiens, si tu veux rendre ta part, je serais bien disposé à rendre la mienne.

FUTÉ.

Est-ce que tu perds la tête ? j'aurai bien fumé, bien labouré c'te terre pour un autre que moi ; allons donc, tu veux m'éprouver.

ROUSSELET.

Nous n'avions qu'à la laisser à son véritable maître.

FUTÉ.

Que t'es donc obstiné!.. Ecoute, partons d'un principe : au commencement du monde, il y a déjà queuqu' temps, les terres n'appartenaient à personne ; quand on venait on en prenait ce qu'on voulait... toi t'en aurais pris une vingtaine d'arpens, moi une centaine, et je n'aurions pas fait crier pour ça.

ROUSSELET.

Oui, mais aujourd'hui que tout est pris, qui n'y a plus rien à prendre...

FUTÉ.

Oh ! c'est à savoir ; pourquoi y en a-t-il qui en ont plus que les autres?

ROUSSELET.

C'est pas une raison ça, parce que tu en as plus que moi, j'peux donc t'en prendre ?

FUTÉ.

Oh! c'est bien différent, je sais la terre que j'ai, moi, parce que je la cultive moi-même.

ROUSSELET.

Si je suis coupable c'est bien ta faute, tu me disais tous les jours : tiens, Rousselet, vois donc comme je gagne de mon côté, gagne donc aussi du tien.

AIR : *du Tra la la.*

Je gagnais,
Tu gagnais,
Nous gagnions sans aucun frais,
Et j'allions si bon train,
Qu' j'avons mangé tout l' terrain.

FUTÉ.

Queuqu' fois parlant d' probité,
De vertu, d' fidélité,
Je voulions en rester là,
Mais tout en nous disant çà...

ENSEMBLE.

Je gagnais, etc.

ROUSSELET.

J' te disais c' n'est pas notr' bien,
Tu conv'nais que c' n'était pas bien.
Mais en t' voyant t'agrandir,
Moi, j' tâchais de m'arrondir...

ENSEMBLE.

Je gagnais, etc.

FUTÉ.

Si j'pouvions seulement arranger ça avec notre cadastreux, le diable n'y verrait rien ; mais si nous ne nous soutenons pas tous les deux...

ROUSSELET.

Monsieur Germon n'a qu'à apprendre la chose, il est dans son droit, et j'aurons beau nous soutenir.

FUTÉ.

Imbécille, nous nous retournerons, j'y enverrai ma mère et mon oncle Rigaut, avec leurs cheveux blancs, ils pleureront, ils l'attendriront, et puis ça sera fini.

ROUSSELET.

Est-tu ben sûr de ça ?

FUTÉ.

Si j'en suis sûr... hein! laisse-toi donc conduire.

AIR : *du Bouffe.*

Dans c' monde où l' gain tourne la tête,
Toujours se montrer probe, honnête,
S'rait un plaisir sans contredit.
S'il y avait seul'ment queuqu' profit.

Mais vois-tu, bien la conscience
Est comme un' maison de plaisance,
Ça coûte beaucoup d'entretien
Et ça n' rapporte jamais rien. (*bis.*)

Mais tais-toi, v'là du monde !

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, GERMON, BERTIN.

BERTIN, *bas à Germon en entrant et en montrant Futé et Rousselet.*

Voilà nos deux fermiers.

GERMON, *bas à Bertin.*

Ils ont de drôles de mines.

ROUSSELET, *bas à Futé.*

Futé, c'est à toi à entamer la chose.

FUTÉ, *bas à Rousselet.*

J'vas entamer. (*Il s'avance près de Bertin le chapeau à la main.*) Pardon, monsieur, si j'vous dérangons de vot' société.

BERTIN.

Ah ! c'est vous, monsieur Futé, je vous attendais.

ROUSSELET.

Pardon, excuse, il va vous dire...

GERMON.

S'il s'agit de quelques réparations que vous vouliez demander à monsieur Germon, je puis faire droit à votre demande, il ne me désapprouvera pas.

FUTÉ.

Est-ce que monsieur tiendrait à monsieur Germon ?

BERTIN, *en souriant.*

Oui, monsieur y tient beaucoup.

FUTÉ.

Ah ! je vois, c'est comme qui dirait son factotum, son homme d'affaires.

ROUSSELET, *à part.*

Ah ! mon dieu, j'commence à trembler, moi.

FUTÉ, *saluant Germon.*

Salue donc, Rousselet... monsieur, nous vous attendions tous avec bien d'l'impatience.

ROUSSELET.

Oui, bien d'l'impatience. (*à part.*) Je voudrais les voir bien loin.

BERTIN, *aux fermiers.*

Mais vous avez quelque chose à me demander? parlez, monsieur n'est pas de trop.

FUTÉ, *à Bertin.*

Vous savez bien c'que j'vous ai dit tantôt... nous sommes d'accord, Rousselet et moi, pour le morceau de terre en question... c'est d'en mettre sur votre cadastre la moitié sous l'nom de Rousselet et l'autre sous le mien... c'est clair.

BERTIN.

Mais hier encore vous vouliez plaider.

FUTÉ.

C'est vrai... mais j'nous entendons maintenant.

BERTIN.

Vous vous entendez peut-être trop bien.

ROUSSELET, *bas à Futé.*

Il s'doute de queuqu'chose, n'va pas plus loin.

FUTÉ, *bas à Rousselet.*

Tais-toi. (*à Bertin avec un ton bien calin.*) Queuqu'ça vous fait d'mett' le nom de Rousselet et le mien sous cette pièce de terre, ou de mettre le nom d'un autre?

BERTIN.

Cela me fait que je veux mettre le nom du véritable propriétaire ; on m'a dit que ce terrain ne vous appartenait ni à l'un ni à l'autre.

ROUSSELET, *tirant Futé par l'habit.*

Arrête-toi donc, j'nous enfonçons.

FUTÉ.

A qui donc qu'il appartient, c'terrain?..

BERTIN.

A monsieur Germon.

FUTÉ.

A monsieur Germon, en v'là la première nouvelle.

ROUSSELET, *passant de l'autre côté.*

Tenez, messieurs, j' vas vous montrer que j' somm' de bonne foi.

GERMON.

Parlez, Rousselet.

ROUSSELET.

Eh ben ! je vous avouerons que j' avons un peu antichipé, des pauvres paysans n'ont pas comme vous la mesure à la main et le compas dans l'œil... aujourd'hui on fait un sillon, demain, un autre à côté... quand il n'y a personne pour vous arrêter... on va... on va...

GERMON.

On va loin, je vois cela.

ROUSSELET.

Que voulez-vous ?

AIR : *Mais elle était simple au village.* (Romance de Romagnesi.)

Nous n' savons pas c' qu'on doit punir,
Ce bout d' terrain touchait au nôtre,
Personn' ne v'nant nous avertir,
Nons antichippions l'un et l'autre.
Pour augmenter not petit bien,
Nous autr's bons Lorrains de c' village,
Nous prenons tant qu'on n' nous dit rien,
Nous n'en savons pas davantage. (*bis.*)

C'est comm' l'autr' jour...

Méme air.

Pour danser, le voisin Guill'mot,
Prenait toujours la femme de Pierre,
Et comm' Pierr' ne soufflait pas l' mot,
Guill'mot s' trompa de ménagère.
Quand une chos' nous convient bien,
Nous autr's bons Lorrains de c' village,
Nous prenons tant qu'on n' nous dit rien.
Nous n'en savons pas davantage (*bis.*)

BERTIN.

Quelle ignorance, enfin où avez-vous fait ces sillons ?

FUTÉ.

Eh ! mon dieu ! dans de méchantes friches qui appartiennent à je ne sais qui, là-bas, près du moulin du grand Etang.

GERMON.

Précisément, dans la prairie de M. Germon.

FUTÉ.

Oh ! oui, pour la prairie, elle appartient à M. Germon.

BERTIN.

Et le terrain que vous avez pris aussi.

FUTÉ.

Je ne crois pas.

GERMON,

J'ai les titres, nous pouvons les consulter... et devant la justice, nous verrons bien...

ROUSSELET, *à part.*

Si la justice s'en mêle, nous sommes ruinés.

FUTÉ.

Ah! vous ne voulez pas être plus méchant que monsieur Germon!

ROUSSELET.

AIR : *Pour obtenir celle qu'il aime.* (du Calife.)

Il n' voudra pas ruiner d' pauvr' drilles
Qui n'ont qu' leurs bras comm' tant bonn' gens !

FUTÉ.

Nous travaillons pour nos familles,
Nous nourrissons nos vieux parens.

ROUSSELET.

Qu'on me pardonne et sans attendre,
Je jur' qu'on n' pourra plus m'y r'prendre!
Car, je l' promets, si j'y revien,
(A part sur le devant.)
J' f'rai si bien qu'on n'y verra rien.

ENSEMBLE.

J' f'rai si bien qu'on n'y verra rien.

GERMON, *bas à Bertin.*

Ils ont l'air plus honnêtes que je ne croyais.

SCÈNE IX.

LES PRÉCÉDENS, FANCHETTE.

FANCHETTE, *à Germon.*

Ah! monsieur, c'est vous qui êtes l'hommes d'affaires de monsieur Germon?

GERMON.

Oui, ma belle enfant.

FANCHETTE.

Eh bien! moi, monsieur, je suis Fanchette, la fille de Mathurine, et c'est moi à qui que défunt monsieur Germon avait promis, il y a quatre ans, qu'il m'marierait, si j'étais bonne fille.

GERMON.

Eh bien !

FANCHETTE.

Eh bien, je crois que je suis bonne, et puisque le neveu a hérité de son oncle, la promesse du défunt doit faire partie de l'héritage.

GERMON, *riant.*

C'est juste, et monsieur Germon la tiendra.

FANCHETTE.

J'en étais sûre; j'avais ben eu queuqu' crainte, voyez-vous, parc' qu'on m'avait dit que c' monsieur Germon était deux fois plus mauvais sujet qu' les autr's mauvais sujets.

GERMON.

Ah ! l'on vous avait dit cela ?

FANCHETTE.

Oui, mais je sais bien qu'il ne faut jamais croire que la moitié de c' qu'on dit...

GERMON.

Ah !

ROUSSELET.

C'est déjà point mal comme ça.

GERMON.

Eh bien ! pour te prouver le contraire, je me charge de payer les cent écus que monsieur Germon t'a promis, et de plus, je donne en son nom au mari que tu choisiras, le morceau de terre que ces deux gaillards-là voulaient se partager.

FANCHETTE, *joyeuse.*

V'là qu'est parler.

ROUSSELET, *à part.*

Cette petite femme-là m'irait bien tout d' même.

FUTÉ, *à part.*

Cet enfant-là embellit tous les jours.

GERMON, *à Fanchette.*

Mais il faut me faire connaître les garçons qui sont sur les rangs pour t'épouser.

FUTÉ et ROUSSELET, *s'avançant.*

I'résent.

FANCHETTE, *les montrant.*

En v'là déjà deux, mais il y en a bien d'autres, allez... et il va y en avoir encore bien davantage, quand on saura que j'ai un' dot.

FUTÉ.

Tu seras bien riche avec ça.

ROUSSELET.

Je le serai toujours plus que je ne l'étais, et puis tu me bâilleras le reste.

FUTÉ.

Quel reste ?

ROUSSELET, *toujours gai.*

Le dédommagement pour la terre que tu as anticipée à ma femme et à moi.

FUTÉ.

Es-tu fou, avec ton dédommagement, [illegible] arni, j' sommes aux droits de monsieur Germon, tu nous payeras ou je te poursuivrai.

FUTÉ.

Tu te poursuivras donc aussi, car t'es aussi coupable que moi.

ROUSSELET.

Je me ponrsuivrai si ça me fait plaisir, tu n'avais qu'à aller droit ton chemin, et ne pas sortir de tes limites.

FUTÉ.

N'en es-tu pas sorti comme moi.

ROUSSELET.

J'ai antichippé sur moi-même et sur ma femme, ça ne regarde que nous.

FUTÉ.

Oh ! ta femme, elle ne l'est pas encore; si j' voulais lui faire de gros avantages, j' suis plus riche que toi.

ROUSSELET.

Tu as beau être riche, gu'y a des avantages que tu ne peux pas lui faire, et je les connais moi...

FUTÉ.

T'étais si calin tantôt devant l'homme d'affaires.

ROUSSELET.

J'étais calin quand il le fallait... je ne le suis pas quand il ne le faut pas.

FUTÉ.

Par curiosité, combien que tu demanderais donc bien, si on voulait t'écouter, pour ton dédommagement?

ROUSSELET.

Trente écus, c'est le moins.

FUTÉ.

Trente écus pour la jouissance pendant deux ans d'un demi-arpent que j'aurais loué vingt francs.

ROUSSELET.

Fallait le louer.

FUTÉ.

Allons, sois raisonnable, Rousselet.

ROUSSELET, *malignement.*

N'as-tu pas ta mère et ton oncle Rigaud, avec leurs cheveux blancs ?

(*Pendant que Rousselet chante le couplet suivant, Futé allume sa pipe et fume.*)

AIR : *d'Azémia.*

Faut m'envoyer tout' ta famille,
Tous tes cousins et tous tes n'yeux,
Tous tes enfans, garçons ou filles,
J'attends même tous tes ayeux.
Fais gémir ta grand mère,
Fais pleurer ton grand père,
Pour me voir m'attendrir,
Il n'ont qu'à venir.
Avec pitié je les regarde,
Bientôt je sanglotte avec eux.
J' leur dis c'est fâcheux,
C'est bien malheureux,
Chacun défend l' sien,
Cett' terre est mon bien,
Je suis dans mon droit,
Faut êtr' plus adroit,
Foi d' Lorain,
J'en ai du chagrin. . .

(*Parlant en changeant sa voix*)

Ah ! monsieur Rousselet, je vous demande grâce pour mon neveu Futé, dit le père Rigaud : les Lorrains sont tous sujets à s'tromper. Aujourd'hui il est dans son tort... demain ce sera moi... ou vous ; n'faut pas être si dur et si traître à son prochain ! pour une pauvre petite langue de terre... (*reprenant sa voix.*) En parlant de langue, la mère Futé, qui n'a pas la sienne dans sa poche, m'dit aussi : monsieur Rousselet, (*prenant une voix de vieille femme.*) je me

recommandons à vous... c'est bon, que je leur réponds, c'est juste... payez-moi, je lui pardonne... (*à Futé.*) Tu fumes; c'est bon. (*Finissant l'air.*)

Moi j' garde, (*bis.*)
Ma femme et mon terrain.

FUTÉ.

Ah! tu le prends sur ce ton, eh bien! je m'en vais trouver la mère Mathurine, et nous verrons.

AIR : *du Pas des trois Cousines.*

Tu ne tiens pas encor ta femme.

ROUSSELET.

Je tiens son cœur, c'est l'important,
A ses parens j' cont'rai ma flamme.

FUTÉ.

Moi je leur compt'rai mon argent.
Avec toi si Fanchett' s'engage,
Tu n' sais pas, si tu m' pouss' à bout
C' que tu risques dans ton ménage.

ROUSSELET

Ça m'est égal, je risque tout!

ENSEMBLE.

FUTÉ.

Pour enl'ver aujourd'hui c'te femme,
J' possède un moyen excellent;
A ses parens conte ta flamme,
Moi j' lui conterai mon argent.

ROUSSELET.

Tu n' m'enleveras pas ma femme,
Je tiens son cœur c'est l'important;
A ses parens j' cont'rai ma flamme,
Et je me moqu' de ton argent.

SCÈNE XII.

FUTÉ, ROUSSELET, BOBINO.

BOBINO, *il entre en se dépitant.*

Dieux de dieux, c'est-il malheureux.

FUTÉ.

Qu'as-tu donc, nigaud?

BOBINO.

C'est mamselle Fanchette qui se marie.

ROUSSELET.

C'est ce qui te fait pleurer? console-toi, tu seras d'not' noce.

BOBINO.

Laissez donc, c'est pas vous qu'elle épouse.

ROUSSELET, *surpris.*

Bah!

FUTÉ.

Là, j'en étais sûr... c'est moi.

BOBINO.

Du tout... c'est pas vous non plus!

FUTÉ.

Et qui donc?

BOBINO.

Je n'en savons rien encore... tant il y a que la mère Mathurine a promis Fanchette à celui qui aura la ferme... c'est son dernier mot, ainsi gn'y a pas de risques que je l'épouse jamais.

FUTÉ, *souriant en regardant Rousselet.*

Eh bien! j'allons voir, monsieur Rousselet.

ROUSSELET, *même jeu.*

J'allons voir, monsieur Futé.

FUTÉ.

Si t'as la ferme, tu le paieras cher.

ROUSSELET.

Si t'as Fanchette, il t'en coûtera gros.

FUTÉ.

Tais-toi donc, mauvais vaurien, écorniffleur de jeunes filles...

ROUSSELET.

Tais-toi aussi, méchant pincemaille! écorniffleur d'espèces.

BOBINO, *à part.*

Se disent-ils des vérités.

FUTÉ.

AIR : *Vaud. d'une Visite à Bedlam.*

N' crois pas l'emporter sur moi,
Queuqu' prix qu' tu mett's à la ferme;
J' payrai d'avanc' chaque terme,
Et j' renchérirai sur toi. (*bis.*)

ROUSSELET.

T'as déjà ruiné, je crois,
En prenant à bail leurs terres;
Cinq ou six propriétaires,
Au dixième on fera z'un' croix.

ENSEMBLE.

N' crois pas l'emporter, etc.

(*Ils sortent chacun d'un côté.*)

SCÈNE XIII.

BOBINO, *seul.*

Sont-ils amoureux de cette ferme, ces deux cadets-là... eh bien! moi, c'est pas ça, c'est Fanchette seule qui me tient au cœur... Oh! là, là. La voilà! allons ben vîte chercher mon argent. (*Il va pour sortir.*)

SCÈNE XIV.

BOBINO, FANCHETTE.

FANCHETTE.

Eh bien! tu me fuis, Bobino?

BOBINO.

Non, mamzelle, c'est que je m'en vas.

FANCHETTE.

Est-ce que je te fais peur?

BOBINO.

Oui, mamzelle; depuis que je sais que vous allez vous marier, je ne me sentons pas le courage de rester avec vous.

FANCHETTE.

Bah! viens donc, j'ai à te parler.

BOBINO.

Non, non, vous me feriez faire des bétises... je vous aime, c'est vrai, mais ça ne doit pas m'empêcher d'être honnête homme.

FANCHETTE.

Est-ce que c'est un crime que de m'aimer?

BOBINO.

Je ne dis pas.... mais ça pourrait m'en faire faire un crime... et voyez-vous, le premier pas fait, on ne s'arrête plus.

FANCHETTE.

Ah! reste va, tu n'es pas dangereux.

BOBINO.

Je voudrais seulement savoir qui que vous voulez prendre de Futé ou de Rousselet?

FANCHETTE.

Rousselet n'est pas mal tourné, mais Futé a un joli petit moulin.

BOBINO.

Et c'est le petit moulin qui vous tourne la tête?

FANCHETTE.

Dame! je ne serais pas fâchée d'être meûnière.

Air : *J'ai vu la Meûnière.*

Chez moi l'on apport'rait tout l' grain
D' la commune entière ;
De l'emporter sur chaqu' voisin,
Je serais tout' fière.
En m' voyant sur le grand chemin,
On s' dirait l' chapeau dans la main,
C'est la p'tit' meûnière
Du petit moulin.

BOBINO.

Méme Air.

Votr' projet me semble vilain,
Ecoutez, ma chère,
De mes jours vous verrez la fin,
Si j' vous laisse faire..
Oui, Fanchett', le fait est certain,
Vous m' frez passer le goût du pain,
Si j' vous vois meûnière
Du petit moulin.

FANCHETTE.

Ce n'est pas ma faute si tu n'as rien.

BOBINO, *à part.*

Oh! je n'ai rien... si je voulais faire comme tant d'autres et garder le bien d'autrui!

FANCHETTE.

Que ne te mets-tu sur les rangs.

BOBINO.

Il me semble pourtant que je ne suis pas hors des rangs... mais croyez-vous que monsieur l'homme d'affaires veuille de moi pour la ferme?... Regardez-moi, des pieds à la tête inclusivement... ai-je l'air d'un fermier-général?

FANCHETTE, *souriant.*

Non, faut être juste, tu n'en as pas l'air.

BOBINO.

Eh bien! je sais ce que j'ai à faire... je reviendrai tantôt, et vous me direz des nouvelles de mon air... Sans adieu, mamzelle Fanchette, je ne vous dis que ça.

SCÈNE XV.

FANCHETTE, *seule.*

Je ne le comprends pas; est-ce que l'amour l'aurait rendu malin? (*Se retournant.*) mais v'là l'homme-d'affaires avec monsieur Bertin... tâchons d' savoir ce qu'il a dans l'âme. (*Elle se cache du côté de la ferme.*)

Air : *Dans un vieux castel de l'Andalousie.*

Il paraît bien doux,
Vaut-il mieux qu'un autre?
J' crois qu' les homm's tous
De bien méchants loups.
Rouss'let, Futé,
Font chacun l' bon apôtre,
Et de leur côté
Tous deux ont empiété.
J' devrais êtr' sans peur;
Car Bobino m'aime,
Malgré sa candeur,
J' craignons pour mon cœur.
Oui j' sentons déjà
Qu'il entam' tout d' même,

Qu'il gagnera par là...
Au train dont il va,
Ce garnement là
N' m'en laissera pas ça.

Méme air.

J' conviens en secret,
Qu' Bobino z'est bête,
Et même un peu laid,
Mais tout d' même il m' plait.
Ce garçon-là
Je le crois est honnête,
Ce qu'il me d'mand'ra
Au moins il me l' rendra.
Mais ces deux grivois
Qui m' guett't au passage,
Ce sont d'fins matois
Qui m' tromp'raient vingt fois.
Avec celui-là,
Dans mon p'tit ménage,
J' verrai s'il ira.
Moi j' vais comme on va...
S'il n' s'en tient pas là,
Je lui r'vaudrai ça.

SCÈNE XVI.

FANCHETTE, GERMON, BERTIN.

BERTIN, *entrant en parlant à Germon.*

Eh bien! à quoi en êtes vous avec les deux fermiers?

GERMON.

Je crois que l'intérêt et la vanité les dominent comme tant d'autres, jusqu'à cette petite Fanchette.

FANCHETTE, *à part.*

Les v'là sur mon chapitre.

BERTIN.

Elle paraissait aimer un jeune garçon du village.

FANCHETTE, *à part.*

Oui, Bobino.

BERTIN.

Et elle est prête à le sacrifier à celui qui deviendra votre fermier.

FANCHETTE, *de même.*

Il croit ça.

BERTIN.

Je sais bien qu'elle n'a pas encore beaucoup de raison.

Air : *Vaud. de l'Ile des Noirs.*

Plus d'un projet vient lui sourire.
Tout séduit d'abord son esprit ;
Son cœur ne sait ce qu'il desire.

FANCHETTE, *à part.*

Ce monsieur ne sait ce qu'il dit.

GERMON.

Je connais les mœurs du village,
Fanchette, encor jeune et sans bien ;
Ne connait point l'amour, je gage.

FANCHETTE, *à part.*

Ce monsieur-la n'y connait rien. (*bis.*)

GERMON.

Cependant elle mérite une leçon, et je veux voir jusqu'à quel point elle poussera la coquetterie.

FANCHETTE, *à part.*

Est-il curieux ? c'est égal, je verrai venir monsieur l'homme d'affaires.

BERTIN.

Prenez garde, monsieur Germon.

FANCHETTE *surprise*, *à part.*

Monsieur Germon ! c'est monsieur Germon ! oh ! le sournois !

BERTIN.

Les filles du village sont bien malignes.

FANCHETTE, *à part.*

Celui-là est plus connaisseur.

GERMON.

Oh ! j'ai fait mon plan.

FANCHETTE, *à part.*

C'est bon, j' vas l' déranger son plan.

(*Elle se retire doucement dans le fond et se met devant la porte de la ferme, comme si elle en sortait.*)

GERMON.

D'abord je veux... (*Fanchette se met à tousser, Germon se retourne et l'aperçoit.*) La voilà, elle ne se doute de rien.

BERTIN.

Je vous laisse. (*Il sort par le fond.*)

FANCHETTE, *le regardant sortir.*

(*A part.*) Je ne suis pas fâchée que celui-là s'en aille.

SCÈNE XVII.

GERMON, FANCHETTE.

FANCHETTE, *d'un air étonné.*

Ah! c'est vous, monsieur?

GERMON.

Eh bien! ma petite Fanchette, avez vous fait un choix? à qui donnons-nous le terrain?

FANCHETTE,

A celui que monsieur m'indiquera, il a plus d'expérience que moi, et je m'en rapporte à lui.

GERMON.

Vous avez donc une grande confiance en moi?

FANCHETTE, *avec intention.*

Dame! puisque monsieur Germon vous accorde la sienne, j'pouvons bien vous donner la mienne itou.

GERMON.

Sans doute, mais je suis bien neuf dans ce pays.

FANCHETTE, *souriant.*

Bah!

GERMON.

Je n'y connais personne.

FANCHETTE,

Personne!... ah! si vous vouliez vous en rapporter à moi, j' vous dirais bien à qui que vous devriez donner la ferme!

GERMON.

J'y consens de tout mon cœur ; cependant, j'y mets une condition.

FANCHETTE.

Laquelle, donc?

GERMON.

Je prendrai le fermier que tu choisiras, mais il me faut une récompense.

FANCHETTE.

Une récompense. (*A part.*) Ah! c'est bon, voilà le plan. (*Haut.*) Moi je n'ai rien, je ne puis rien donner.

GERMON.

Je ne demande pour prix de ma complaisance qu'un baiser.

FANCHETTE.

Un baiser! à vous? au moment où je vais en épouser un autre! Savez-vous, monsieur l'homme d'affaires, que ce n'est pas bien, ce que vous me demandez là? encore, si c'était monsieur Germon lui-même, je ne dirais rien; mais vouloir me vendre ce qui ne vous appartient pas.

GERMON.

Futé et Rousselet vont venir, allons, décide-toi!

FANCHETTE.

Si monsieur Germon savait ça.

GERMON.

Je te réponds que cela ne le fâchera pas.

FANCHETTE, *le regardant avec malice.*

Vous m'en répondez.

Air : *Un jour Lucas dit à Glycère.*

Monsieur Germon, en cette affaire,
N'éprouverait point de refus.

GERMON.

Je suis son intendant, j'espère.

FANCHETTE.

Mais je n'suis pas dans ses revenus.

GERMON.

Allons, allons, ne soyez point sévère.

FANCHETTE.

D' monsieur Germon je crains trop la colère.

GERMON.

Mais n'ayez donc point de souci.
Ce baiser que je veux ici,
Je le prends en son nom, ma chère. (*bis.*)

FANCHETTE.

Faut donc qu' vous touchiez tout pour lui. [2 *fois.*]

(Germon l'embrasse sur le front.)

FANCHETTE.

Vous direz à monsieur Germon que c'est à son intention... j'ai vot' parole, je vas l'annoncer à ma mère.

(*Elle rentre dans la ferme.*)

SCÈNE XVIII.

GERMON, ROUSSELET, FUTÉ.

(*Rousselet et Futé entrent par un côté différent, au moment où Germon embrasse Fanchette ; ils font un mouvement de surprise et restent dans le fond, de manière que Fanchette sort sans les avoir vus.*)

FUTÉ, *dans le fond à Rousselet.*

As-tu vu, Rouselet ?

ROUSSELET.

Tiens, si j'ai vu, il faut que ça grapille sur tout, ces hommes d'affaires.

GERMON, *à part.*

Je n'ai rien à dire, elle a donné le baiser au nom de Germon.

FUTÉ.

Reste là, j' vas lui parler. (*Il approche doucement de Germon, en cachant quelque chose sur sa veste.*) Salut, monsieur, vous m'avez un peu rudoyé, ce matin, mais j'ai pas de rancune ; c'était pour les bons exemples, si nous avions été seuls à seuls, vous n'auriez pas été si dur.

GERMON.

Comment l'entends-tu ?

FUTÉ.

Les hommes d'affaires et les fermiers doivent bien vîvre ensemble. Je venons vous offrir de prendre à bail la ferme si vous voulez me la donner à un bon prix, j'nous arrangerons ben pour le reste.

GERMON.

Où veux-tu en venir ?

FUTÉ.

Air : *Quand j'avais l'âge de mon fils.* (de l'Amour filial.)

Je sais qu' les gens de votr' métier
Aiment tous beaucoup le gibier ;
Dans l' bois je m' dis faut en découdre,
(*Tirant un lièvre de dessous sa veste.*)
Que dites vous de c' gaillard-là,
Il n' s'attendait pas à c' coup-là ;
Comment croyez-vous qu'on prend ça ?
Il n' ma coûté ni plomb ni poudre,
J'ons des lacets, c'est l' bon moyen,
D'un civet régalez-vous bien,

Mais,

Qu' monsieur Germon n'en sache rien,
N'en sache rien. [*bis.*]

GERMON, *à part.*

Je ne m'étonne plus si le gibier est si rare. (*haut.*) mais si le garde te voyait ?

FUTÉ.

Je le mènerais bien vîte chez nous goûter mon vin de la comète... j'en ai toujours du vin de la comète dans les occasions comme ça.

ROUSSELET, *à Germon de l'autre côté.*

C'est aussi pour la ferme que je venons vous parler... j'ai bien vu tout de suite la manœuvre de Futé.

Méme air que le précédent.

On dit qu' les gens de vôtr' façon,
Sont tous amateurs de poisson.
J' voulais aller à la rivière
Vous pêcher queuqu' chose à c' matin.
Mais je m' suis dit gn'y a qu' du frétin,
Ce n'est pas digne d'un festin.
Dans l'étang j'ons pris ce compère,

[*Il tire un gros poisson de dessous sa veste.*]

Des brochets je crois qu' c'est l' doyen,
Ce soir régalez-vous en bien ;
Mais,
Qu' monsieur Germon n'en sache rien,
N'en sache rien. [*bis.*]

SCÈNE XIX.

Les Précédens, BOBINO.

BOBINO.

Monsieur l'homme d'affaires...

GERMON.

Ah! c'est mon conducteur de ce matin.

BOBINO.

Oui, c'est moi, Bobino.

GERMON.

Qu'est-ce que tu tiens donc là?.. Dieu me pardonne, c'est un sac d'argent.

BOBINO.

C'est bien des bels et bons louis d'or.

ROUSSELET et FUTÉ, *à part.*

Où a-t-il pris ça ?..

BOBINO.

Méme air que le précédent.

Monsieur, permettez qu'à mon tour,
J' vous fassions un petit doigt d' cour.
Je veux avoir la conscience nette,
T' nez, v'là z'un sac qui, sur ma foi,
Vous parlera bien mieux que moi.

GERMON.

Vient-il aussi tenter ma bonne foi.

BOBINO.

Ah ! croyez moi, la somme est bien complette,
De monsieur Germon c'est le bien,
J' n' fais qu' mon d'voir, je sais qu' c'est bien,
Mais que l' villag' n'en sache rien,
N'en sache rien. [*bis.*]

ENSEMBLE.

[redacted]

[redacted]

[redacted]

[redacted]

Expliquez-lui... [redacted] la main de [redacted]

[redacted]

Oh [redacted] faire valoir auprès de... [redacted] qui appartient à [redacted] adresse.

[redacted]

Est-il [redacted]

SCÈNE XI.

Les [redacted], FANCHETTE, [redacted] village

FANCHETTE.

Par ici, par ici.

[redacted]

Air : *Bonsoir, monsieur Pantalon* [redacted]

[redacted]
[redacted]
[redacted]
[redacted]

(*Fité et Bonnelet, au mot de* Germon, *se regardent en grimaçant.*)

FITE ET ROUSSELET, *à part.*

Monsieur Germon!

GERMON, *à Fanchette.*

Tu m'avais donc reconnu, friponne?

FANCHETTE.

Sans ça croyez-vous que je vous aurais laissé prendre...

Des brochets je crois qu' c'est l' doyen,
Ce soir régalez-vous en bien ;
Mais,
Qu' monsieur Germon n'en sache rien,
N'en sache rien. [*bis.*]

SCÈNE XIX.

Les Précédens, BOBINO.

BOBINO.

Monsieur l'homme d'affaires...

GERMON.

Ah! c'est mon conducteur de ce matin.

BOBINO.

Oui, c'est moi, Bobino.

GERMON.

Qu'est-ce que tu tiens donc là?.. Dieu me pardonne, c'est un sac d'argent.

BOBINO.

C'est bien des bels et bons louis d'or.

ROUSSELET et FUTÉ, *à part.*

Où a-t-il pris ça?..

BOBINO.

Méme air que le précédent.

Monsieur, permettez qu'à mon tour,
J' vous fassions un petit doigt d' cour.
Je veux avoir la conscience nette,
T' nez, v'là z'un sac qui, sur ma foi,
Vous parlera bien mieux que moi.

GERMON.

Vient-il aussi tenter ma bonne foi.

BOBINO.

Ah! croyez moi, la somme est bien complette,
De monsieur Germon c'est le bien,
J' n' fais qu' mon d'voir, je sais qu' c'est bien,
Mais que l' villag' n'en sache rien,
N'en sache rien. [*bis.*]

ENSEMBLE.

ROUSSELET ET FUTÉ, *reprenant à part.*

Il a trouvé le bon moyen,
Et mon brochet / lièvre ne f'ra plus rien!

GERMON.

Explique-toi... est-ce que tu veux aussi avoir la ferme et la main de Fanchette?

BOBINO.

Oh! non, je n' sommes ni assez riche ni assez beau pour faire valoir tout ça. J'ons trouvé c'magot dans un champ qui appartient à monsieur Germon, et je l'apporte à son adresse.

TOUS.

Est-il possible!

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, FANCHETTE, tout le village.

FANCHETTE.

Par ici, par ici.

CHŒUR DE VILLAGEOIS.

Air : *Honneur à la musique.* [du Bouffe.]

D'un bon propriétaire
Répétons tous le nom,
Fanchette est sa fermière,
Vive monsieur Germon!

(*Futé et Rousselet, au mot de Germon, se regardent en grimaçant.*)

FUTÉ ET ROUSSELET, *à part.*

Monsieur Germon!

GERMON, *à Fanchette.*

Tu m'avais donc reconnu, friponne?

FANCHETTE.

Sans ça croyez-vous que je vous aurais laissé prendre...

GERMON, *l'interrompant.*

Tais-toi.

FUTÉ.

C'est monsieur Germon lui-même (*à part.*) Je suis encore un fameux lapin avec mon lièvre.

ROUSSELET, *à part.*

Je suis tout d' même un joli canard avec mon brochet.

FANCHETTE.

Monsieur Germon, j'ai le consentement de ma mère, et je vous présente mon mari et vot' fermier dans Jean-Claude Gringalet Bobino.

BOBINO.

Quoi, monsieur Germon, c'est vous.... et c'est moi qu'a la ferme!

GERMON.

Oui, mon garçon, tu es un honnête homme, tu feras un bon fermier.

BOBINO.

Et un bon mari... et cet or ?...

GERMON.

Tu le porteras au château.

ROUSSELET.

C'est ça, tu rendras l'argent et tu garderas le sac.

GERMON.

Pour leur punition, je veux que ces deux gaillards-là se chargent du repas de noce.

(*Il lui montre Futé et Rousselet qui tiennent le lièvre et le brochet.*)

FUTE, *dépité.*

C'est ça, moi je suis pour le civet.

ROUSSELET.

Moi je suis pour la matelotte.

BOBINO.

Et moi je suis pour Fanchette.

ROUSSELET.

C'est ça et chacun restera dans son coin.

VAUDEVILLE.

Air : *Le luth galant qui chanta les amours.*

BOBINO.

J'aim' le travaîl' avec ça l'on va loin,
Mais d' m'enrichir si je r'sentais l' besoin,
J' crois entendre déjà ma p'tit' femme qui m' déclame:
« Bobino, qu'l'ambition n'égare point ton ame,
« Crois-moi pour ton bonheur, pour celui d' ta p'tit' femme
« Ne sors pas d' ton petit coin. » (*bis.*)

FUTÉ.

Dans les emplois, on s' donn' ben du tintoin,
On croit par là dans ses bott' mêtt' du foin,
Moi je n' donn' pas la d'dans, je ne veux ni titr', ni charge,
Qu' not' bras soit un peu long, qu' not' conscience ait d' la marge,
Nous nous arrondirons et nous vivrons au large
Dans notre petit coin. (*bis.*)

ROUSSELET.

On dit qu' là-bas, on loge avec grand soin
Quarant' savans qui sont bien grands... de loin.
Ces messieurs form'nt entr' eux toute l'académie.
Il leur faut d' grands fauteuils, une place infinie...
Les malins dis't pourtant qu'en somm' tout leur génie
Tiendrait dans un p'tit coin (*bis.*)

BERTIN.

Gorgé de biens, on amasse avec soin;
Comblé d'honneur, on veut aller plus loin.
Le monde est trop petit pour ce millionnaire,
Mais ce gros fouruisseur, ce grand propriétaire,
Malgré tout leur orgueil, un jour sur cette terre
N'auront qu'un petit coin. (*bis.*)

GERMON.

Pour conquérir quelques pays au loin,
D'aller se battre encore est-il besoin ?

Chaque peuple a son lot sur cette terre immense.
Le partage en est fait, plus de nouvelle chance,
Ah ! ne sortons jamais de notre belle France,
Nous aurons le beau coin. (*bis.*)

FANCHETTE, *au Public.*

Quand pour vous plair' nous redoublons de soin,
De nos efforts que l' public soit témoin,
Ah ! puissions-nous avoir un' fortune meilleure !
Venez, venez, messieurs, assiéger cett' demeure,
Et dites-vous, chaqu' soir : « allons-y de bonne heure,
» Pour trouver un p'tit coin. (*bis.*)

FIN.

Épagny, Jean Baptiste Rose Bonaventure
= Violet d'

BRELAN D'AMOUREUX,

OU

LES TROIS SOUFFLETS,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. CHARLES ET XAVIER,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE
DU VAUDEVILLE, LE 1 MARS 1825.

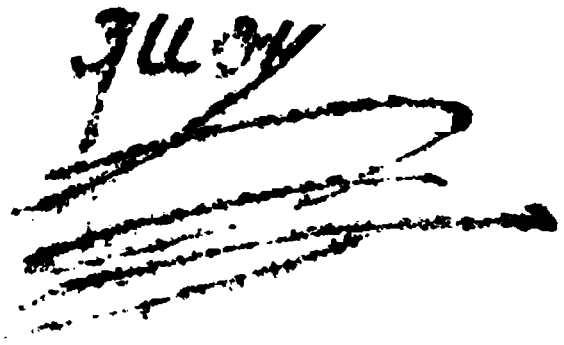
PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,
CHEZ QUOY, LIBRAIRE
ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,
Boulevard Saint-Martin, N°. 18.

1825.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DOLBAN.	LEPEINTRE JEUNE.
EUGÉNIE, sa nièce	Mlle. HUBY.
ST.-ERNEST.	M. FÉDÉ.
BELMONT	M. ARMAND.
THOMAS	M. GUÉNÉE.
THERÈSE, ...	Mlle. MINETTE.

Tous les exemplaires non revêtus de ma signature sont réputés contrefaits.



IMPRIMERIE DE HOCQUET,
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE N°. 4.

BRELAN D'AMOUREUX,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un jardin élégant attenant au château de Dolban. Des bosquets ouverts à droite et à gauche, des bancs et des chaises de jardin sont sur les côtés.

SCÈNE PREMIÈRE.

THERÈSE, *seule.*

C'est vrai que Jasmin est gentil ! il a l'air si doux, si poli, et puis des yeux, oh ! des yeux ! y en a pas une demi-douzaine comme ça dans tout le pays : il n'est entré chez monsieur Dolban que depuis ce matin et il me semble déjà... Allons donc, c'est des bétises ça... je ne veux plus y penser ! C'est pas l'embarras, c' t'autre est très bien aussi ; comment donc est-ce qu'ils l'appellent ?..... C'est encore un nouveau venu... car on avait fait maison nette... Ah ! Bastien... il est très-bien, Bastien ! un peu faraud, un peu godelureau pour un jardinier ; mais je n' haïs pas ça... Eh ! mais si on m'écoutait, on croirait p't'être que je les aime tous deux à la fois; il n'en est rien, au moins... dam'... c'est que ce serait mal.

Air : *Est-ce ma faute dà.*

Faut qu'un' fill' ben sage
N'ait qu'un seul amant ;
A Paris, je gage,
C'est bien différent !
Ça s' prend par millier
Dans le haut parage,
Et dans not' village,
Deux, ça fait crier... (*ter.*)

(*Elle fait quelques pas en réfléchissant et s'arrête.*)

Y a ben encore Thomas... le p'tit Thomas, que je croyais qu'j'aimais avant d'avoir vu Bastien et Jasmin. (*Avec dédain.*) Mais Thomas n'est tout simplement qu'un... (*Avec un intérêt qui perce malgré elle.*) qu'un... c'est un brave garçon, cependant, mais ce n'est qu'un... ah c'est un honnête garçon, faut être juste... bien laborieux, bien serviable, bien bon... mais.... v'là tout.... il est toujours sur mes pas... surtout depuis ce matin... et... (*On entend Thomas se disputer et dire : imbéculle vous même, entendez-vous ! et il reçoit un soufflet dons la coulisse.*) Qui va là?

SCÈNE II.

THÉRESE, THOMAS.

THOMAS, *se tenant la joue.*

C'est moi, mamzelle. (*A part.*) C' brutal-là qui me donne un soufflet... La v'là c'te trompeuse... Elle ne m'a pas dit tant seulement un petit mot de toute c'te matinée... Ça m' fait encore plus d' mal que l' soufflet d' maître Pierre... Voyez si elle a l'air...

THÉRESE, *avec indifférence.*

C'est encore vous, Thomas?

THOMAS.

V'là donc qu'ell' m'a parlé, enfin...

THÉRÈSE, *pendant la ritournelle de l'air suivant.*

Allons, il va encore me chanter quelque chose...

THOMAS.

Air :

Dans le beau tems de nos amours,
J'étais le plus heureux de la terre;
Avec moi, vous parliez toujours.

THÉRÈSE.

J'ai formé le projet de m' taire...

THOMAS.

Sur vot' cœur mes droits sont perdus...
J' le vois parc' que vous v'nez d' m'apprendre;
Quand deux amans n' se parlent plus,
Ils finiss'nt par ne plus s'entendre...

THÉRÈSE.

Quand tu diras toujours la même chose.

THOMAS.

C'est qu' je n' peux pas m'accoutumer à l'idée que vous ne m'aimez pas.

THÉRÈSE.

Qu'est-ce qu'il y ad'étonnant à cela, cependant ? Je t'aimais la semaine dernière, je n' t'aime plus maintenant... ça se voit tout les jours.

THOMAS.

Air :

Autre fois vous m' disiez j' t'adore,
T'es ben gentil, t'auras ma foi. .

THÉRÈSE.

J' te trouve ben gentil encore,
Mais Jasmin est plus gentil qu' toi.

THOMAS.

Pourtant j' n'ai pas changé d' visage,
Il est vrai qu'en fait d' jouvenceau,
Y n'y avait qu' moi dans tout l' village.

THÉRÈSE.

V'là pourquoi j' te trouvais l' plus beau...

THOMAS.

Vot' Jasmin! je n' me troquerais pas pour lui, dà...

THÉRÈSE.

En vérité...

THOMAS.

Qu'est-c' qu'il est donc d' plus qu'moi ? il est domestique de M. Dolban et moi aussi.

THÉRÈSE.

Il est aimable.

THOMAS.

Et moi, donc ?

THÉRÈSE.

Joli garçon.

THOMAS.

Eh ben... et moi ?...

THÉRÈSE.

Il a d' l'esprit.

THOMAS.

J' n'en ai pas, peut être ?

THERÈSE.

Il sait m' plaire, là.

THOMAS.

Ah ! ah ! v'là le coup de grâce.

THÉRÈSE, *à part.*

Ça m' fait d' la peine, cependant.

THOMAS.

Mais y a un' providence, mamzelle Thérèse, et j'suis sûr que vot' Jasmin vous s'ra infidèle...

THÈRÈSE.

Dites donc, dites donc, malhonnête, j' n'attends pas après Jasmin, entendez-vous... Quand ben même il ne m'aim'rait pas, il y a M. Bastien.

THOMAS.

Quoi! Bastien aussi ?

THÉRESE.

Oui, Bastien, il m'a dit qu' j'étais gentille.

THOMAS, *pleurant.*

Oh ! oh ! alors il n'y a pas d'espoir ?

Air :

N'importe, malgré vot' inconstance,
Vous serez mes seules amours ;
J' support'rai vot' indifférence,
Pour l' plaisir d' vous aimer toujours...
Si Jasmin ou Bastien, mamzelle,
Vous quittait, à moi vous r'pens'rez ;
Vous me r'trouv'rez toujours fidèle,
Et j' vous r'prendrai tell' que vous s'rez !...
Il s'en va en pleurant.
Oh ! oh ! oh !

SCÈNE III.

THERESE, *seule.*

C' pauvr' Thomas !... N' faut pas avoir d'humanité pour traiter un garçon comme ça. Rap'lons-le... faut être raisonnable... Après tout, je n' suis pas encore sûre de tenir Jasmin, ni Bastien, et puis ma maîtresse, mamzelle Eugénie, qui a des sentimens si beaux sur la constance... et puis qui doit m' donner une dot... Oui, il faut rapp'ler Thomas... Mais pendant que j' bavarde là. (*Elle appelle.*) Eh! Thomas! Il déjà ben loin... Eh! Tho... Ah! Voilà

Jasmin... oui, c'est Jasmin... Monsieur Jasmin. Comme il est gentil... J'ai toujours le temps d' rattraper Thomas.

SCÈNE IV.

THERESE, BELMONT, *en valet de chambre.*

BELMONT, *à part.*

Thérèse peut me servir, mettons-la dans nos intérêts... Oui, il faut absolument faire connaître à mon Eugénie le stratagême dont je me suis servi pour pénétrer auprès d'elle.

THÉRESE.

Il n'ose approcher, comme il est timide.

BELMONT.

Bonjour, Thérèse.

THÉRESE.

Bonjour, M. Jasmin.

BELMONT, *d'un air de mystère.*

Sommes-nous seuls?

THÉRESE.

Seuls! je crois qu'oui. (*A part.*) Voilà la déclaration, je m'y attendais.

BELMONT.

J'ai cru voir un homme rôder par ici.

THÉRESE.

Non, non. (*A part.*) Il est jaloux, bon.

BELMONT.

Alors, Thérèse, je vais te faire un aveu.

THERESE.

Un aveu? (*Avec pudeur.*) M. Jasmin, je ne sais si je dois....

BELMONT.

Tu me promets de garder le secret?

THÉRÈSE, *d'un air significatif.*

Oh! on garde ces choses-là pour soi.

BELMONT.

Saurais-tu, par hasard?

THÉRESE.

A peu près, je devine.

BELMONT.

Vraiment!... Alors je ne veux rien te cacher, ma petite Thérèse.

Air : *du Boléro de Ponce de Léon.*

Oui, Thérèse, un ardent amour,
Me consume nuit et jour;
En tous lieux, à toute heure,
Pour revoir un charmant objet
Je vins sous l'habit d'un valet,
Jusqu'en cette demeure!...
Dans ce village,
L'amour m'engage;
Et pour raison
J'y cache mon titre et mon nom...
Qu'amour excuse
Semblable ruse.

THÉRÈSE, *à part.*

C'est un seigneur!
Qui veut être mon serviteur.

BELMONT.

Prends pitié de mes tendres feux,
Daigne encourager ma tendresse;
Thérèse, je suis amoureux...
De ta maîtresse
De la belle Eugénie, oui, je suis amoureux!

THÉRÈSE, *étonnée.*

Quoi! ce n'était pas d' moi qu'il était amoureux.

BELMONT.

Oui, ma chère Thérèse, je suis le chevalier de Belmont, je n'ai pris ce déguisement que pour me rapprocher d'Eugénie, de mon Eugénie qui connaît mon amour et qui le partage; mais qui ne me pardonnerait peut-être pas un pareil moyen... Tu m'entends, Thérèse, tu peux me servir; car M. Dolban, son oncle...

THÉRÈSE, *à part.*

Heureusement que j'ai encore Bastien. (*Haut.*) M. Dolban ne veut donc pas que vous aimiez mademoiselle?

BELMONT.

Un maudit procès divise nos familles; mais avertis mon Eugénie, avec adresse, tu m'entends.... J'aperçois Bastien... Adieu, sers-moi bien, sois discrète, je remets mon sort entre tes mains.

(*Il lui donne une bourse.*)

SCÈNE V.

THERESE, *seule*, *ensuite* SAINT-ERNEST.

THÉRÈSE.

J'ai du malheur ! (*Regardant la bourse.*) Cependant voilà une consolation, et puis en voilà encore une autre qui arrive de ce côté-là. C'est celui-là qu'est gentil et drôle ! J' crois ben que j' l'aime mieux que l' prétendu Jasmin, surtout maintenant que j' n'ai plus l'embarras du choix.

SAINT-ERNEST, *arrivant avec un air de mystère.*

Psitt ! Thérèse !

THÉRÈSE, *à part.*

Il me fait des agaceries. (*Haut.*) Psitt !

SAINT-ERNEST.

Ecoute, j'ai un grand secret à te confier et qui me pèse sur le cœur.

THÉRÈSE.

Il ne faut rien avoir sur le cœur, allez !... Eh bien, et ce grand secret ?

SAINT-ERNEST.

Tu écoutes bien ?

THÉRÈSE.

J'écoute de toutes mes forces...

SAINT-ERNEST.

Eh ! bien, ma chère, ma charmante, mon adorable Thérèse !

THÉRÈSE, *à part.*

Il va bien, au moins, celui-là...

SAINT-ERNEST.

Je suis amoureux ; mais amoureux fou...

THÉRÈSE, *avec modestie.*

Ah ! monsieur Bastien ! ... ah !...

SAINT-ERNEST.

Que veux-tu... je n'ai pu voir tant de charmes...

THÉRÈSE.

Ah ! laissez donc...

SAINT-ERNEST.

En un mot, je meurs d'amour pour la charmante Eugénie !

THÉRÈSE, *stupefaite.*

Plaît-il !.. (*à part.*) Allons, encore un... j'n'en r'viens pas... Jasmin... Bastien... ils se sont donc donné le mot...

SAINT-ERNEST.

Non, ce n'est plus Bastien qui te parle, c'est le capitaine Saint-Ernest.

THÉRÈSE.

C'est-il dieu possible !

SAINT-ERNEST.

Air : *de Turenne.*

Ta belle maîtresse que j'aime,
Est romanesque, à ce qu'on dit...
Pour le roman ayant du goût moi-même,
Je veux, pour flatter son esprit,
M'en faire aimer sous cet habit ;
A mes projets mon costume est conforme,
Comme soldat, j'ai triomphé vingt fois !
Je viens tenter d'autres exploits,
J'ai dû prendre un autre uniforme...

De plus, on m'a prévenu que j'avais un rival !. oui, un certain Belmont!...

THÉRÈSE, *à part.*

Connu !...

SAINT-ERNEST.

Alors, j'ai résolu de pénétrer adroitement les secrets du cœur d'Eugénie, de chercher à lui plaire, et si j'y parviens, comme je n'en doute pas, je change le jardinier Bastien en comte de Saint-Ernest, et j'épouse.. Voilà un très-joli plan, j'espère !. Mais il faut que Thérèse m'aide à le réaliser !..

THÉRÈSE, *avec dépit.*

Ah !. je n'promets rien !. (*à part,*) c'en était encore un! Ah! çà, mais il y en a donc des nichées ici.

SAINT-ERNEST.

Eh ! bien, ma bonne, ma compâtissante... mon adorable Thérèse..

THÉRÈSE.

Tenez, M. le comte Bastien, v'là qui vous répondra aussi bien qu'moi.

SAINT-ERNEST.

Qui, Jasmin ?

THÉRESE.

Oui, oui, ah!mon Dieu!..

Air : *J'arrive à pied de Province.*

Oh ! cert's j' suis enguignonnée,
Aussi j' n'aim'rai plus;
Voilà, dans la mêm' journée
Deux amans d' perdus ..
On n'a rien vu de semblable,
On n' le verra pas...
Aussi, je m' donn'rais au diable!..
J' vas r'trouver Thomas!.. (3 *fois.*)

SCÈNE VI.

SAINT-ERNEST, BELMONT.

BELMONT, *à part.*

Thérèse aurait-elle mis ce garçon dans le secret... il semblait lui faire la cour; en tout cas, il ne serait peut-être pas mal de le mettre dans mes intérêts.

SAINT-ERNEST, *à part.*

Il faut gagner ce rustre en flattant son amour-propre. (*Ils se saluent* (*Haut.*) Ah! Monsieur Jasmin! la livrée vous sied à merveille, on voit qu'il y a long-temps que vous la portez.

BELMONT, *à part.*

Peste soit des complimens d'anti-chambre.

SAINT-ERNEST.

Ecoutez, Jasmin.

BELMONT.

Qu'est-ce, Bastien ?

SAINT-ERNEST.

Nous avons un bon maître dans M. Dolban, et nous avons dans sa nièce...

BELMONT, *vivement*,

Oh ! un ange...

SAINT-ERNEST.

N'est-il pas vrai ?

DUO,

Air : *des Visitandines*

SAINT-ERNEST.

Que diriez-vous alors d'un étourdi,
Qui, déguisé, s'introduirait ici ?..

BELMONT, *à part.*

Thérèse, allons, s'est confiée à lui !..
Et le faquin veut de l'argent aussi.
Résignons-nous, car j'ai besoin de lui ! (*bis.*)

SAINT-ERNEST.

Que diriez-vous, si d'Eugénie,
Cet étourdi se disait amoureux !

BELMONT.

Je me montrerais généreux,
Et l'aiderais dans sa folie.

SAINT-ERNEST.

Vraiment !

BELMONT.

Vraiment ?.. je l'aiderais, eh bien !
N'en feriez-vous donc pas autant, Bastien !..

SAINT-ERNEST.

Ah ! sur l'honneur, moi, j'agirais de même,
Pour cela j'en donne ma foi...
On a souvent, Jasmin, lorsque l'on aime,
Besoin d'un plus petit que soi...

BELMONT, *à part.*

Bravo ! je crois que de sa conscience,
J'aurai bon compte, sur ma foi.

ENSEMBLE, *tirant leur bourse à l'écart.*

Préparons donc la récompense,
Allons, { ce valet / et ce rustre } est à moi !..

SAINT-ERNEST.

Ecoute, Jasmin.

BELMONT, *étonné à part.*

Le ton devient familier.

SAINT-ERNEST, *saisissant la main de Belmont et cherchant à lui faire accepter l'or.*

Oui, mon cher Jasmin, ce jeune étourdi.. accepte donc, ce jeune étourdi... amoureux d'Eugénie... accepte-donc, te dis-je.

BELMONT, *repoussant la bourse.*

Ce jeune étourdi...

SAINT-ERNEST.

C'est moi, mon garçon.

BELMONT, *à part et repoussant toujours l'or.*

Je choisissais bien mon confident.

SAINT-ERNEST, *à part.*

Ce garçon est d'une délicatesse... (*haut*) Jasmin, je compte sur toi; tu as promis de me seconder; d'abord il faut me procurer une entrevue avec Eugénie.

BELMONT.

Une entrevue!

SAINT-ERNEST.

Oui mon ami, tu feras le guet pendant ce temps-là; pour ta peine, une fois l'époux d'Eugénie, je te fais mon valet de chambre, et je te donne Thérèse en mariage.

BELMONT.

Quoi, monsieur! vous comptez donc bientôt épouser mademoiselle Dolban?

SAINT-ERNEST.

Eh! corbleu! mon ami, demain; crois-tu que l'on fait attendre un homme comme moi? Je suis venu, j'ai vu, demain j'aurai vaincu.

SAINT-ERNEST.

Air;

Oui, l'hymen s'est mis à la mode,
Il a quitté sa gravité;
La première loi de son code
Ordonne la rapidité.

BELMONT.

De tant d'empressement peut-être,
L'amour a droit de s'alarmer;
On s'aime alors sans se connaître,
Et l'on se connait sans s'aimer.

Comment donc, ce garçon est plein de sentiment et de morale. (*à part.*) J'y regarderai à deux fois avant d'en faire mon valet de chambre; mais Eugénie s'approche avec Thérèse. Viens, suis-moi, Jasmin; allons concerter ensemble le moyen... les voilà... suis-moi.

SCÈNE VII.

EUGENIE, THERESE.

EUGÉNIE.

Tu dis, Thérèse, qu'il est ici?

THERESE.

Oui, mam'zelle, et déguisé, encore. Un beau jeune homme, qui paraît vous aimer; mais vous aimer, ah!

EUGÉNIE.

Quelle inconséquence.

Air: *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

Quoi! lorsqu'un procès, par malheur,
Divise encor nos deux familles,
Franchissant et portes et grilles,
Sous un vêtement imposteur,
Il vient exposer mon honneur...
Ah! malgré le nœud qui nous lie,
Je veux!.. cependant en ce jour,
Las! pour moi seule il est dans ce séjour,
Et le punir de sa folie,
C'est le punir de son amour!...

THÉRÈSE.

C'est clair, ça, et ce serait mal à vous.

SCÈNE VIII.

LES MÊMES, BELMONT, *arrivant par un bosquet à gauche.*

BELMONT, *à demi-voix.*

Oui, qu'il compte sur moi pour plaider sa cause; mais serait-il aimé. (*apercevant Eugénie et Thérèse.*) La voilà, Thérèse est avec elle. Peut-être l'a-t-elle instruite.

THÉRÈSE, *à Eugénie.*

Tenez, mamzelle, faut pas le désoler; écrivez lui seulement un petit billet... au crayon.... un billet au crayon, il n'y a pas de mal à çà...

BELMONT.

Un billet! ... à qui va-t-elle écrire? ... J'ai rencontré tout-à-l'heure Thérèse avec mon rival!... si... perfide! Thérèse!...

THÉRÈSE.

Ce pauvre monsieur Belmont, il a l'air de vous aimer tant!.

BELMONT.

Ah ! cette bonne Thérèse !...

THÉRÈSE.

Voilà un amoureux comme je les aime... c'est tout gentil, tout honnête, çà a l'air d'n'avoir pas une volonté à soi ; on n'a jamais trop de ces amoureux-là.. allons, un petit billet, Mamzelle...

EUGÉNIE.

Si j'y consens, ce n'est qu'à la prière...

THÉRÈSE.

Bien entendu...

EUGÉNIE, *tirant un agenda.*

Que lui écrire ?... Cher Belmont.

BELMONT, *faisant un mouvement pour se montrer.*

Je n'y résiste plus, il faut... Dieu ! M. Dolban !....
Que faire ?...

(*Il rentre dans le bosquet.*)

SCÈNE IX.

Les MÊMES, M. DOLBAN, *paraissant dans le bosquet de droite.*

MORCEAU D'ENSEMBLE.

Musique de M. BIANCOURT.

DOLBAN, *à part.*

Que fait ma nièce en ce moment?
Ecoutons !...

EUGÉNIE, *écrivant.*

Ce déguisement !..
Certes, monsieur, ne peut me plaire...

THÉRÈSE.

Mais, ce début est trop sévère !..

BELMONT.

Hélas ! hélas ! et comment faire?

EUGÉNIE, *continuant d'écrire.*

Pourquoi, vous présenter sous le nom de Jasmin !

DOLBAN, *à part.*

Quoi, Jasmin,
Quoi, ce valet, engagé ce matin...

THÉRÈSE.

Tout ça, mamzelle, est trop sévère.

EUGÉNIE.

Eh bien ! si tu le veux ainsi,
Voilà mon style adouci...
(*écrivant.*)
Monsieur !..

THÉRÈSE.

Non pas, mon ami...

EUGÉNIE, *écrivant.*

Mon ami !

THERÈSE, *dictant.*

Malgré vos torts, j' compte sur vot' constance.

EUGÉNIE.

Malgré vos torts, comptez sur ma constance !
Mais ne m'exposez plus ainsi !..

THERÈSE et DOLBAN.

Fort bien !.. fort bien !..

BELMONT, *à part.*

O ciel ! plus d'espérance.

EUGÉNIE, *appercevant son père, bas à Thérèse.*

O ciel ! mon oncle était ici...

THÉRÈSE, *bas.*

Taisez-vous, pas d'imprudence,
Haut. Ainsi, tout est fini je crois ;
Et maintenant je peux faire ma croix.

EUGÉNIE, *bas.*

Ta croix...

DOLBAN, *à part.*

Sa croix !

THÉRÈSE.

Voilà, ma croix.

Elle fait une croix au bas de la lettre.

Ensemble.

DOLBAN, *se montrant.*

Saurai-je ici, ce qu'il faut que je pense,
De ce Jasmin ;
Parlez enfin,
Parlez, ma nièce, ou craignez ma vengeance.

BELMONT, *à part.*

Hélas ! hélas ! il n'est plus d'espérance,
Fatal destin !
Il faut enfin,
Par un aveu désarmer sa vengeance !..

EUGÉNIE.

Hélas ! hélas ! etc., etc.

THÉRÈSE.

Hélas ! hélas ! etc., etc.

Bas à Eugénie.

Mais ne tremblez pas comme ça.

BELMONT.

Il faut absolument... (*s'élançant vers M. Dolban.*) Monsieur, permettez-moi de...

DOLBAN, *étonné.*

Qu'est-ce encore ?

THÉRÈSE.

Allons, le v'là qui va tout brouiller !

BELMONT, *se jetant aux genoux de Dolban.*

Ah ! Monsieur, je fus bien coupable sans doute.... mais...

THÉRÈSE, *l'interrompant, en se jetant aussi aux genoux de Dolban.*

Oui, not' maître, nous fûmes bien coupables sans doute... Dam !... il faut que vous sachiez que long-temps avant que j'entrisse à vot' service, y avait un beau garçon (*Montrant Belmont.*) Vous voyez not' maître... y m' faisait la cour, y s'est avisé de v'nir ici sous le nom de Jasmin...

BELMONT, *à part.*

Que dit-elle ?

DOLBAN.

Quoi, Jasmin ? (*Il le regarde sévèrement.*) Thérèse, après, achève.

THÉRÈSE.

C'est fini, Monsieur, c't' hardiesse-là m'a déplu, j'ai prié mamzelle d' lui écrire d' ma part, et j'ai mis ma croix, voyez plutôt...

DOLBAN, *souriant.*

N'est-ce que cela ?

THÉRÈSE.

Ah ! not' bon maître !

DOLBAN.

Approchez, Jasmin.

BELMONT.

Monsieur, daignez...

SCÈNE X.

Les MÊMES, THOMAS.

THOMAS, *accourant.*

Monsieur, monsieur, not' maître, v'là z'une lettre qu'on m'a dit d' vous remettre... de Paris...

DOLBAN, *négligeamment.*

Donne.

THOMAS, *bas à Thérèse.*

Perfide !

DOLBAN, *à Belmont.*

Maintenant, Jasmin, je vous déclare qu'il faut épouser Thérèse ou sortir de chez moi sur l'heure.

EUGÉNIE.

Que vois-je?... quoi, monsieur, vous osez?

SAINT-ERNEST.

Ne m'avez-vous pas encouragé, vous même; mais soyez tranquille... je suis prudent, votre oncle ne se doute de rien, et tant que vous l'exigerez, il ignorera notre mutuel amour, et ne verra en moi, que le jardinier Bastien.

EUGÉNIE.

Notre mutuel amour! je ne comprends rien à cela.

SAINT-ERNEST.

Pourquoi chercher à vous en défendre...: vous m'aimez, Eugénie!... et croyez que le capitaine Saint-Ernest est assez délicat.

THÉRÈSE.

Oui, mamzelle, tous les valets de c'te maison ci, sont des comtes ou des marquis.

EUGÉNIE.

Le capitaine Saint-Ernest!

THÉRÈSE.

Mamzelle, vous n'avez pas voulu l'entendre, mais j'allais vous le dire tout-à-l'heure... Monsieur est aussi un valet de contrebande.

SAINT-ERNEST.

Aussi!... comment je ne serais pas le seul!...

EUGÉNIE.

Vous voyez, monsieur, dans quelle situation pénible vous me placez; je suis forcée par votre étourderie de confier à... un... étranger le secret d'un sentiment que mon oncle désapprouve... mais je compte assez sur la générosité du capitaine Saint-Ernest.

ERNEST.

Parbleu! l'histoire est incroyable... et si je n'y jouais un personnage aussi ridicule, j'en rirais de bon cœur... me voilà réduit, moi, Saint-Ernest, à remplir le sot rôle de confident, ce n'est point ordinairement là mon emploi....

THÉRÈSE.

Monsieur l' capitaine Bastien, j' crois qu' maintenant vous pouvez changer d'uniforme.

EUGÉNIE.

Je me retire, monsieur, j'ose toujours espérer en votre discrétion.

SCÈNE XI.

THOMAS, THÉRESE.

THÉRESE, *tirant Thomas par son habit.*

Thomas, Thomas, écoute.

THOMAS.

Laissez-moi, mamzelle, pis qu'y a pus d'espoir pour moi, j' vas m'engager... j' va t'aller à la guerre, c'est fini...

THÉRESE.

Tiens, qu'est-ce qui lui prend donc ?

THOMAS.

All' demande c' qui m' prend ? c'est fort, ça...

Air :

D' fuir de ces lieux, oui, tout m'engage,
Aussi, c'est fait, j' veut êtr' soldat...
Car, j' crains plus l' jour d' vot' mariage,
Que je n' crains un jour de combat;
Vous m' tuez comme d'un coup d' massue,
J' sais ben qu' la guerre peut m'alarmer !
Mais, si c'est un Prussien qui me tue,
Au moins j' s'rai pas forcé d' l'aimer ?

THÉRESE

Tu veux partir, tu veux me quitter ?

THOMAS.

Oui, j' veux t'être cuirassier.

THÉRESE.

Ah! cuirassier... t'es pas assez bel homme.

THOMAS.

Laissez donc, j' s'rai toujours assez bel homme pour me faire tuer.

THÉRESE, *attendrie.*

Te faire tuer ?

THOMAS.

Dam', quand j' s'rai cuirassier... est-ce que vous croyez que ça s'ra pour planter des choux... Faut s' battre, c'est pas un métier comme celui de jardinier... Faut tuer les autres, ou qu' les autres vous tuent.

THÉRESE.

N' va pas faire des bétises comm' ça, entends-tu, puisque j' t'aime encore...

SAINT-ERNEST.

C'est bon, c'est bon, trève de raison, vous cherchez... mademoiselle Eugénie, c'est justement à son sujet, que je désire avoir une explication avec vous.

THOMAS.

J' comprends...

SAINT-ERNEST.

Ah! vous comprenez...

THOMAS.

Oui, c'est une explication qu' vous voulez avoir avec moi.

SAINT-ERNEST.

Savez-vous qu'il faut que vous ayez beaucoup d'esprit pour faire la bête aussi parfaitement?

THOMAS, *à part.*

C'est-y un compliment qui m' fait là... c'est égal, je n' risque rien de remercier. (*Haut.*) Certainement, vous êtes ben honnête...

SAINT-ERNEST.

Allons quittez ce ton qui ne vous convient pas, je sais fort bien à qui je parle, et vous n'êtes pas plus jardinier que moi.

THOMAS, *étonné.*

Qu'est-ce qu'il a donc, je ne prétends pas être plus jardinier que vous, mais j' l' ais ben autant, sans vous faire de tort.

SAINT-ERNEST.

Toute feinte est inutile, nous aimons la mêmefemme, et je n'ai pas l'habitude d'être mystifié.

THOMAS, *à part.*

Je vois, c'est à cause de Thérèse, est-il coléreux?

SAINT-ERNEST.

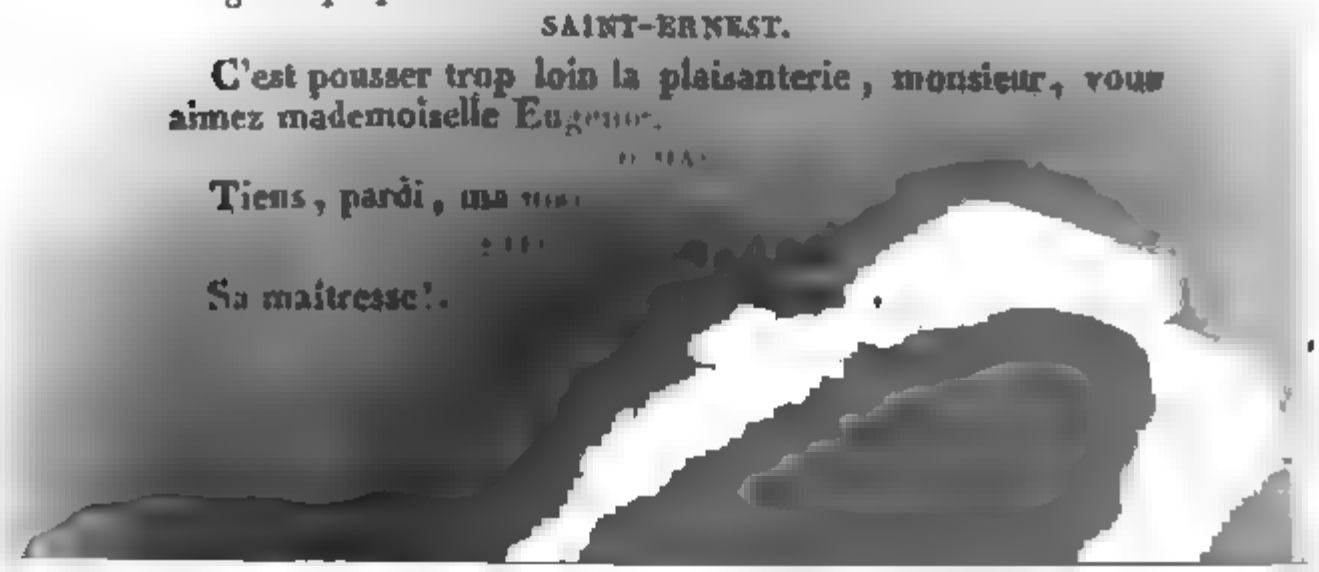
La préférence que l'on vous donne ici sur moi, m'offense.

THOMAS.

Écoutez-donc! faut être juste aussi, j'y suis depuis plus long-temps qu' vous.

SAINT-ERNEST.

C'est pousser trop loin la plaisanterie, monsieur, vous aimez mademoiselle Eugénie.



Tiens, pardi, ma

Sa maîtresse!.

THOMAS, *faisant un mouvement pour sortir.*

J' m'envas, monsieur Bastien.

SAINT-ERNEST.

Laissez-là ce nom de Bastien, s'il vous plaît; je me nomme monsieur de Saint-Ernest.

THOMAS, *stupéfait.*

Bah!

SAINT-ERNEST, *mettant son chapeau fièrement.*

Vous savez mon nom, maintenant vous ne pouvez plus vous dispenser de me dire le vôtre.

THOMAS, *fièrement, mettant son chapeau.*

Je m'appelle monsieur de... Thomas.

SAINT-ERNEST.

C'en est trop; sortons, les armes vont décider entre nous.

Morceau de Gulistan.

Il faut nous battre, sans plus attendre.

THOMAS.

Je m' bats pas.

SAINT-ERNEST.

Vîte, allons, songez à vous défendre.

THOMAS.

J' n'y songe pas!

SAINT-ERNEST.

Je saurai bien vous y contraindre.

THOMAS.

J'ai du cœur.

SAINT-ERNEST.

Et de moi, vous avez tout à craindre

THOMAS.

J'ai pas peur!

Non, vous n' me fait's pas d' frayeur.

SAINT-ERNEST.

Quoi!... de moi vous n'avez pas peur.

Seconde Reprise.

Monsieur, songez à votre nom,
Ç'en est trop, vous devez m'entendre.

THOMAS.

Au diable, vous et votre ton,
Je vous entends sans vous comprendre.

SAINT-ERNEST.

Vous me devez rendre raison.

THOMAS.

[illegible] j' voudrais bien vous la rendre,
[illegible]vais, Dieu m'est témoin;
[illegible] avez fièr'ment besoin.

[illegible]ux.

SAINT-ERNEST.

Suivez-moi, sortons, sans plus attendre.

THOMAS.

Je n' sors pas.

SAINT-ERNEST.

Vîte, allons, songez à vous défendre.

THOMAS.

J' n'y song' pas,
J'ai d' la tête, et je n' veux pas céder,

SAINT-ERNEST.

Il faut pourtant vous décider.

lui donnant un soufflet.

Voilà de quoi, vous décider !...

THOMAS.

Ouf! c'est un soufflet...

SAINT-ERNEST.

Vous savez, monsieur, ce que cela veut dire...

THOMAS.

Je l' crois bien, qu' j' l' sais ; si je n' le savais pas... c'est l' troisième que j' reçois d' la journée, et il n'est encore que deux heures.

SAINT-ERNEST, *à part.*

Il n'est pas possible qu'il se déguise à ce point... me serais-je trompé...

THOMAS.

Bon... v'là monsieur Dolban; vous allez voir, grand brutal. (*Appelant.*) Monsieur ! eh ! monsieur !

SAINT-ERNEST.

Si tu parles, si tu dis un mot! les voilà !... sauvons-nous.

(*Il sort.*)

SCÈNE XVI.

EUGÉNIE, THOMAS, M. DOLBAN, THERÈSE.

THOMAS.

Ah ! monsieur, je vous trouve à props, il faut que j' vous apprenne, qu'il y a ici un dividu déguisé en...

DOLBAN.

Je le sais... cette lettre vient de me l'apprendre.

THOMAS.

Ah! vous le savez... mais vous n' savez p'têtre pas que c' même Bastien...

THÉRÈSE.

Veux-tu bien te taire, bavard!

THOMAS.

Ah!

DOLBAN, *à part.*

Ah! c'est Bastien .. il m'a paru fort bien, ce Bastien. (*Haut.*) Vous voyez, Eugénie, que vous exposiez votre oncle à devenir la fable de sa maison... sans cette lettre, tout le village eut su avant moi l'indigne ruse dont on se servait à mon égard, et dont vous étiez complice.

EUGÉNIE.

Ah! mon oncle, j'ignorais, je vous le jure..

DOLBAN.

Je veux bien le croire; mais on joue ici, sans mon aveu, une véritable comédie.

Air : *Quand une chaîne fortunée.*

Une soubrette complaisante,
Protège un amant travesti,
Auprès d'une fille imprudente;
Que fait donc l'oncle en tout ceci!
Sans moi, l'on forma cette ligue;
Mais, c'est à mon tour maintenant,
Et sans avoir suivi l'intrigue,
Je me charge du dénouement!...

(*à part.*) Elle est désolée... Hâtons-nous de pardonner; elle ne doute pas que cette aventure me comble de joie moi-même; puisque le père du jeune homme consent à me laisses le bénéfice d'un procès que j'allais perdre; c'est Bastien qu'il se nomme.

THÉRÈSE.

V'là qu'il se consulte.

DOLBAN, *à part.*

De plus, cette union est très-sortable. (*Haut*) Maintenant, Eugénie, votre entière soumission peut seule me désarmer... le prétendu Bastien va venir... Vous consentirez à tout ce que j'exigerai de vous.

THÉRÈSE, *bas à Eugénie, la tirant par sa robe.*

Non, non, non... mille fois non!

EUGÉNIE,

Mon oncle !

DOLBAN.

Vous allez lui donner vous même le congé le plus formel.

EUGÉNIE, *vivement et avec joie,*

Comment, mon oncle, que dites vous ?

TRÉRESE, *bas à Eugénie,*

Oh! alors, si c'est ça, oui, oui, oui.

EUGÉNIE.

Oui, mon oncle, croyez que votre volonté sera toujours une loi pour moi.

DOLBAN.

Bien, bien, mon Eugénie ; je suis content, et pour te le prouver, tu l'épouseras.

THÉRESE,

En voilà bien d'une autre! Allons, Mademoiselle, du courage, non, non, non.

DOLBAN,

A l'autre maintenant... je vais lui faire une petite mercuriale dont il se souviendra.

Air ;

Le voilà, (*bis*,)
En ma tendresse espère ;
Ici laisse-moi taire ;
Tout au mieux finira.
D'abord, comment l'accueillerai-je,
Grondons-le bien cette fois ;
Des oncles ces le privilège,
Chacun doit conserver ses droits.
Son imprudence le mérite ;
Tachons de trouver dans mon cour ;
Assez de force, de rigueur,
Pour ne pas pardonner trop vîte.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, SAINT-ERNEST, en militaire.

DOLBAN, *continuant*

Ensemble.

Le voilà, (*bis.*)
Quoi ! c'est un militaire,
Capitaine ! son père,
Ne m'a pas dit cela,

THERESE.

Le voilà, (*bis.*)
J' vais amener j' l'espère,
Un renfort salutaire,
Qui nous secondera.

EUGENIE.

Le voilà, (*bis.*)
Mon vœu le plus sincère;
Mon oncle, est de vous plaire,
Mon cœur se soumettra.

THOMAS.

Le voilà, (*bis.*)
L' soufflet d' mon adversaire
N' rest'ra pas là, j'espère,
Quelqu'un le lui rendra

SAINT-ERNEST

Me voilà, (*bis.*)
Vous savez le mystère,
Monsieur, j'ai voulu plaire
L'amour m'excusera.

SAINT-ERNEST, *en uniforme.*

Monsieur, puisque vous savez tout, je ne crois pas nécessaire de me déguiser plus long-temps; la charmante Eugénie connaît mon amour, je vais m'éloigner, à regret de cet asile où je croyais trouver le bonheur!... L'obstacle qui nous sépare en ce moment peut n'être pas durable.

DOLBAN, *à part.*

Non, parbleu! car dieu merci cet éternel procès est terminé. (*Haut.*) Un instant, un instant, jeune homme, tout n'est peut-être pas désespéré, votre résolution et vos regrets partent d'un bon naturel.

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, THÉRESE, BELMONT, *en habit de ville.*

THÉRÈSE, *entraînant Belmont sur le théâtre.*

Venez, venez, il le faut; il s'agit de tenter les grands moyens.

DOLBAN, *à Saint-Ernest.*

L'obstacle que vous redoutez, n'existe plus.

SAINT-ERNEST.

Comment, Monsieur?

DOLBAN.

Un instant... écoutez-moi... Je viens de recevoir de vos parens une lettre qui pourrait me disposer en votre faveur... Ma nièce elle-même consent à porter votre nom.

SAINT-ERNEST, *à part.*

Quest-ce qu'il veut dire ? une lettre!

BELMONT.

Qu'entends-je?

EUGÉNIE.

Mais mon oncle...

DOLBAN, *bas à Eugénie.*

Laisse-moi, c'est pour arriver à la petite mercuriale. (*Haut à Senneville.*) Oui, le procès entre vos parens et moi est enfin terminé.

BELMONT, ST.-ERNEST, EUGÉNIE.

Le procès.

DOLBAN, *d'un ton qu'il tâche de rendre très-sévère.*

Mais, Monsieur, pour devenir l'époux de ma nièce, suffit-il donc du consentement de vos parens et du sien; et les droits d'un oncle tel que moi doivent-ils être impunément violés! Pensez-vous qu'il suffise de s'introduire sous un nom supposé dans ma maison, de se mettre au nombre de mes valets pour devenir mon neveu! Tout ceci peut flatter Eugénie, qui prend cela pour de l'amour, mais moi, Monsieur, je n'y vois que de l'étourderie, de la légèreté, un tort très-grave à mon égard.

THÉRESE, *à Belmont.*

N'bougeons pas, c' n'est pas b'soin d'interrompre dans ce moment ci.

SAINT-ERNEST.

Monsieur, j'avoue que jusqu'à présent je ne vois pas où vous en voulez venir.

DOLBAN.

Un instant, jeune homme... Eh bien, malgré votre étourderie, votre légèreté, vos torts à mon égard, ne consultant que mon cœur, celui d'Eugénie d'abord, votre amour, le procès et la nature, mon cher Belmont, manièce est à vous.

Il va pour se jeter dans les bras de Saint-Ernest; Belmont tombe aux pieds d'Eugénie.

BELMONT.

Chère Eugénie!

DOLBAN.

Que veut dire ceci, Jasmin?

BELMONT.

Ah! Monsieur, je puis donc espérer que la fin de ce fatal procès sera le commencement de mon bonheur!

SAINT-ERNEST.

D'après ce que je vois dans tout cela, c'est moi qui ai reçu les reproches, et c'est Monsieur qui épouse.

DOLBAN, *à part.*

Diable! il paraît que ma petite mercuriale a porté à faux. (*Haut.*) La méprise est excusable: j'étais loin de penser, Messieurs, que j'avais à mon service des gens d'une telle importance.

SAINT-ERNEST.

Que voulez-vous, j'aime les aventures romanesques..... Malheureusement pour moi, les beaux esprits se rencontrent, et Monsieur étant le premier en date dans le cœur de l'aimable Eugénie...

BELMONT.

Nous étions rivaux, mais non ennemis; j'espère que plus tard, quand nous aurons fait plus ample connaissance...

THÉRESE.

On doit être amis, quand on a servi ensemble?

SAINT-ERNEST.

Ma foi, il devrait me prendre pour son ami intime; il me doit bien ce petit dédommagement.

THOMAS.

Ainsi, il n'y a plus de Bastien, ni de Jasmin à craindre pour moi, maintenant.

THÉRESE.

Aussi je t' donne la préférence.

DOLBAN.

Et moi, la dot, cette petite Thérèse, c'est la seconde soif que je la marie aujourd'hui.

VAUDEVILLE FINAL.

Air : *du Vaud. du Château perdu* ou *de la Chasse au Renard.*

DOLBAN.

Ce matin même encor sous la livrée,
Je vous voyais servir dans ma maison;
Mon anti-chambre en fut trop honorée,
Car votre place est marquée au salon!
Embarassé sous l'habit qui lui pèse,
Plus d'un faquin que l'or mit en crédit;
Se trouverait je crois, plus à son aise,
S'il le quittait pour votre ancien habit!..

THOMAS.

J' sais qu' l'habit vert à l'Institut se porte,
Et j' contemplais l'aut' jour du pont des Arts,
Ces deux gros lions, qui sculptés à sa porte,
D' leur couleur verte, étonn'nt tous les regards !
D' l'endroit, me dis-je, sont-c' là deux fortes têtes?
Pour me l' prouver, leur costume suffit,
Ces deux lions-là, certes n' sont pas des bêtes;
Ou bien n' faut pas juger l'homm' sur l'habit.

SAINT-ERNEST.

Bien observer la mode et ses coutumes,
Être toujours à l'affût de ces gens
Qui vont changeant de galons, de costumes,
Selon le jour et les événemens !
En vêtemens se montrer rigoriste,
C'est là le sage, et d'après mon avis
Convenez-en, le meilleur moraliste,
Au tems qui court, c'est un marchand d'habits.

EUGÉNIE.

Un livre orné d'une riche relieure,
Par ses dehors m'invite à le choisir ;
J'en admirais l'éclat et la dorure,
Et je l'ouvris, pour charmer mon loisir !
Bientôt fermant le livre et la paupière,
Un doux sommeil tout-à-coup me surprit;
Ce faux éclat me cachait l'*Etrangère*,
Il ne faut pas tout juger sur l'habit !

BELMONT.

Oui, de l'habit je connais l'influence,
Et sur la scène un succès bien souvent
Fut obtenu grâces à l'opulence,
Au vain éclat d'un riche vêtement !
Mais, ce moyen que le bon goût condamne,
Sur un théâtre est aujourd'hui proscrit...
On court en foule à la chaste Suzanne,
Et ce n'est pas, je crois pour son habit!..,

THÉRESE, *au Public.*

D' trois amoureux, messieurs, il ne me reste,
Que l' pauvr' Thomas qui devient mon époux ;
Je n' me plains pas que c' lot soit trop modeste,
Si notre hymen est approuvé par vous !
Et's vous contens du zèle de Thérèse,
D'un coup de main qu' vos bravos soient suivis;
N' vous gênez pas, pour frapper plus à l'aise,
Relevez, s'il faut, les manches de vos habits.

FIN.

Theaulon de Lambert, Marie Emmanuel
= Guillaume Marguerite

ÉVELINE,

OU

LA MÉLANCOLIE,

DRAME

EN UN ACTE, MÊLÉ DE COUPLETS;

PAR MM. THÉAULON, DE COURCY ET GUSTAVE,

Représenté, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre du Vaudeville, le 16 mars 1825.

PRIX : 1 FR. 50 C.

PARIS,

BOUQUIN DE LA SOUCHE, Libraire, boulevard St.-Martin, n° 3;
BARBA, libraire, Palais-Royal.

1825.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
ÉVELINE.....	Mlle Clara.
ÉDOUARD.....	M. Lafont.
HUBERT.....	M. Guillemin.
GEORGETTE, sa fille.....	Mlle Minette.
LUCIEN.....	M. Guénée.
Valets de ferme.	
Paysans.	

La scène se passe en Provence.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, N° 46, au Marais.

EVELINE,

OU

LA MÉLANCOLIE.

Le Théâtre représente un joli paysage au bord d'un torrent que traverse un petit pont jeté sur deux rochers. Sur le devant et presqu'au bord de l'eau, est un saule pleureur, sous lequel se trouvent un banc, un rosier et une table ronde en pierre; à gauche de l'acteur l'entrée d'une ferme.

SCÈNE PREMIÈRE.

GEORGETTE, JEUNES FILLES, JEUNES GARÇONS.

CHŒUR.

AIR *de Rossini.*

Voici le jour
Où de l'amour
L'aimable fête
Enfin s'apprête ;
L'amour sourit,
L'hymen finit
De deux amans
Tous les tourmens.

GEORGETTE, *sur le pont.*

Eh ! vous autres, n'entrez pas à la ferme ; je n'y suis pas, Lucien non plus ; il n'y a que mon père et mademoiselle Éveline. Écoutez-moi bien tous : on se réunira à midi devant la maison du père de Lucien, sur la grande place, [illegible]aller faire, avec la musique, les visites d'usage dans [illegible]s environnans. Ainsi, voilà qui est dit ; et puis [illegible]irons ici faire notre première visite à mademoi-

selle Éveline, qui a promis de m'attacher elle-même le bouquet de mariée. A présent, allez-vous-en.

CHOEUR, *en sortant.*

Voici le jour
Où de l'amour, etc.

(*Les villageois sortent; Georgette descend du pont et vient en scène.*)

SCÈNE II.

GEORGETTE, HUBERT, *sortant de la ferme.*

HUBERT.

Eh! bien, ce notaire?...

GEORGETTE.

Lucien est allé le chercher.

HUBERT.

Il devrait déjà être de retour.

GEORGETTE.

Dam', mon père, il y a encore loin d'ici à la ville.... avec ça que je lui ai recommandé d'aller bien doucement pour ne pas se fatiguer; et pourtant ce notaire, c'est pour mon contrat de mariage!....

HUBERT.

C'est vrai; mais il vient pour autre chose aussi.

GEORGETTE.

Pour autre chose! Est-ce que mademoiselle Eveline voudrait acheter quelque propriété?

HUBERT.

Acheter!... Trop heureuse de n'être pas réduite à vendre le peu qui lui reste! (*En confidence.*) Le croirais-tu? elle veut faire son testament.

GEORGETTE.

Son testament! à son âge, c'est-il bien possible? Son testament! employer un notaire à ça! Y a des gens qui ne savent pas faire usage des choses.

AIR : *On dit que je suis sans malice.*

Je n' comprends pas les avantages
Des testamens, des héritages;
On laiss' trop désirer l' bienfait,
Et l'on n' voit pas l' bien qu'on a fait;
Moi, j' n'agirais pas de la sorte,
Et j' n'attendrai pas que j' sois morte,
Pour donner tout à c' pauv' Lucien;
De mon vivant j' veux fair' du bien.

HUBERT.

Tu sais que notre jeune maîtresse est plongée dans une mélancolie profonde depuis la mort de mademoiselle Clémence d'Hérigny, l'amie de son enfance, la compagne de ses plaisirs; elle cherche quelquefois à paraître gaie, de peur de nous affliger; mais je vois bien que cette gaîté-là n'est pas naturelle.

GEORGETTE.

Dam', écoutez donc; elle a éprouvé tant de malheurs ! Amis, parens, fortune, elle a tout perdu !

HUBERT.

Cette petite ferme est la seule ressource que j'aie pu lui conserver; et la fille d'un des plus riches propriétaires de France n'a désormais pour appui que l'ancien intendant de son père.

GEORGETTE.

Avec ça que vous n'avez pas fait comme les autres intendans; n'ayant rien volé au père, vous ne pouvez rien restituer à la fille.

HUBERT.

Pourvu qu'il ne s'y joigne pas encore quelqu'autre chagrin que nous ne connaissons pas.

GEORGETTE.

Un chagrin d'amour, p'têt' ben. Dites donc : quand elle est seule, elle parle toujours d'un certain monsieur Édouard. Est-ce que par hasard ce s'rait un amoureux qui lui aurait fait des traits ?...

HUBERT.

Un jeune homme de ce nom venait dans la maison de

son père, quand cette maison était le rendez-vous de tous les plaisirs ; mais je crois me rappeler que notre jeune maîtresse refusa sa main.

GEORGETTE.

Alors, ça n' doit pas être ça ;.... et pourtant, l'autre jour qu'elle se croyait seule sous ce saule pleureur, où elle est toujours à rêver, à lire, à écrire.... elle disait : Mon secret est là, là, là, et il y restera, etc., etc.

HUBERT.

Tiens, mon enfant, cette idée qui lui a pris tout-à-coup de faire son testament, me cause une inquiétude.... Si par hasard !...

GEORGETTE.

Oh ! c'est aussi aller trop loin.... J' crois plutôt, moi, qu'elle a envie de r'noncer au monde, comme elle dit souvent, et de se retirer dans cette vieille abbaye que vous voyez tout là-bas !

HUBERT.

C'est possible ; mais je te recommande de ne pas la quitter.

GEORGETTE.

Il n'y a pas de risques..... Allez, Lucien et moi, sommes toujours à veiller sur elle ;... mais est-ce qu'on ne pourrait pas lui ôter de la tête toutes ces idées de tristesse ? un bon mariage, par exemple !... vous allez dire que j'en reviens toujours là !... mais si j' connaissais quelque chose de mieux, je vous l'indiquerais ; moi qui vous parle, j'étais triste comme tout, quand j'avais l'amour en tête... à présent que c'est le mariage, je chanterais toute la journée.

HUBERT.

Eh ! mon enfant !

AIR *du vaudeville des Frères de lait.*

Tant qu'elle fut au sein de l'opulence,
On l'entoura d'hommages assidus ;
Mille rivaux briguaient son alliance,
L'éclat de l'or fait briller les vertus :
Mais elle est pauvre et l'on n'y songe plus ;
Elle a subi la disgrâce commune ;
Les femmes sont comme les grands,
Et l'on voit fuir, au jour de l'infortune,
Et les flatteurs et les amans !

GEORGETTE.

Mais elle peut devenir riche d'un moment à l'autre. M. Durville, son oncle de Paris, est l'un des plus riches banquiers de la capitale ; il est vieux comme Mathusalem. L'un de ces matins, il peut se décider à mourir, ce brave homme.

HUBERT.

Eh ! quand ce malheur arriverait, il a déshérité sa nièce par suite de la haine qu'il avait pour le père. Fasse le ciel qu'il reconnaisse un jour son injustice !

SCÈNE III.

LES MÊMES, LUCIEN, *tout essoufflé.*

LUCIEN.

Ouf ! enfin me voilà de retour !...

GEORGETTE.

Ah ! mon dieu ! mon père, voyez comme il a chaud !... (*Elle lui essuie le front avec son tablier.*) Ce pauvre garçon !

HUBERT.

Voyez le grand malheur !

GEORGETTE, *occupée de Lucien.*

Si c'était vous qui deviez l'épouser, vous ne diriez pas ça.

LUCIEN.

AIR : *Adieu, je vous fuis bois charmans.*

Dam' on court vite et jamais trop,
Quand l'amour est l' but du voyage ;
Aussi d' la ville au grand galop
Je suis revenu dans l' village.
Si j' n'étouffe pas j' s'rai ben heureux ;
C'est que vous n' savez pas, beau-père,
Comm' le cœur bat aux amoureux,
Quand ils ont couru ventre à terre.

HUBERT.

Eh bien, ce notaire, imbécille !

LUCIEN.

Le notaire ? le voici, père Hubert, le voici ; il descend de son cabriolet.

HUBERT.

Comment ! c'est lui que je vois venir par-là ?

LUCIEN.

Lui-même.

GEORGETTE.

Mais c'est un beau jeune homme !... c'est drôle, je croyais que tous les notaires étaient vieux.

LUCIEN.

Ah ! c'est que celui-ci est peut-êt' un notaire de cet'année.

HUBERT.

Un joli cavalier, ma foi !

GEORGETTE.

C'est peut-êtr' son clerc... Les clercs, vois-tu, Lucien, c'est plus gentil que les notaires.

SCÈNE IV.

LES MÊMES, ÉDOUARD, *un portefeuille sous le bras.*

ÉDOUARD, *à la cantonnade.*

Comtois, attendez-moi avec mon tilbury.

HUBERT.

Quel son de voix !

ÉDOUARD.

Et vous, braves gens, veuillez me conduire... Que vois-je!

HUBERT.

Mousieur !

(*Lucien prend le portefeuille et va le déposer dans la ferme.*)

ÉDOUARD.

Comment, mon vieil Hubert, tu ne me reconnais pas ! Édouard de Senneville.

GEORGETTE, *bas à son père.*

Édouard ! Est-ce que ça serait celui... du saule pleureur ?

HUBERT.

Lui-même. (*A part.*) Fâcheux contre-tems !

ÉDOUARD, *étourdiment.*

Je t'ai reconnu d'abord, moi, et pourtant voilà cinq ans que je ne t'ai vu. Il est vrai que tu as une de ces figures d'honnête homme qui frappent dans un intendant.

HUBERT.

Je vous remercie pour ma physionomie !...

ÉDOUARD.

Ce cher Hubert !... Eh !.. depuis quand n'es-tu plus au service de monsieur de Germont ?...

GEORGETTE.

Il n'y est plus, depuis qu'il est mort !...

ÉDOUARD, *riant.*

Oh !... c'est une raison !... Mais, Dieu me pardonne !.. c'est la petite Georgette !.. cette espiègle !..

GEORGETTE.

Dis donc, Lucien !... Il me reconnaît !... (*Avec une révérence*) Oui, monsieur, que c'est moi ;... et en bien regardant, il m'semble aussi que j'ai vu monsieur queuque part.

LUCIEN.

Comment ? vous l'avez vu, mamzelle !..

GEORGETTE.

Oui, mais j'étais toute petite... (*A Edouard*) Et, dire que vous arrivez comme çà, tout juste pour faire mon contrat de mariage !...

ÉDOUARD.

Ah !... c'est pour vous !...

GEORGETTE.

Un peu,... et puis un testament, car il faut que vous sachiez !...

HUBERT.

C'est assez,... va tout disposer dans la ferme, et surtout (*bas*) ne dit pas un mot de ça à ta maîtresse ! ou bien, plus de mariage !...

GEORGETTE, *se pinçant les lèvres.*

Oh ! alors.. c'est fini.. Dis donc, Lucien, plus de mariage..

LUCIEN.

C'est qu'il le ferait comme il le dit !... (*Ils sortent.*)

SCÈNE V.

ÉDOUARD, HUBERT.

ÉDOUARD.

Quelle singulière rencontre !.. Et comment, toi que j'ai laissé à Paris, dans le riche hôtel de M. de Germont, te trouves-tu aujourd'hui dans le fond de ce département?.. Mais, parbleu, je devine !... le vieux propriétaire, en mourant, t'aura légué cette petite ferme, pour y passer tes vieux jours avec ta famille!... L'excellent homme que ce M. de Germont,... il donnait toujours !... il n'avait rien à lui !... C'est comme moi, quand j'étais à Paris.... Mon oncle m'y avait envoyé pour faire mon droit !... Aussi !... Cujas et Barthole le matin !... mais le soir !... oh ! le soir.. cent mille francs en trois ans,... tout l'héritage de ma mère y a passé !... Ce n'est pas étonnant (*Avec un soupir*) ... j'avais tant d'amis !...

AIR *de Jadis et Aujourd'hui.*

C'est une croyance commune,
Et l'on prétend, dans ce pays,
Que l'on voit, avec la fortune,
Arriver toujours les amis,
Souvent avec elle ils s'esquivent;
A Paris, ce n'est plus cela,
Et, dès que les amis arrivent,
C'est la fortune qui s'en va.

HUBERT.

Mais, comment se fait-il que vous soyez devenu notaire?..

ÉDOUARD.

Comment?... je me suis fait notaire ... par repentir, et comme un autre se serait fait ermite!... Quand je n'eus plus rien,... mon oncle,... notaire royal d'une petite ville de la Provence, me fit venir chez lui,... et me dit que si

je voulais travailler, il oublierait mes folies, et me laisserait sa charge après sa mort... Je n'avais rien de mieux à faire... j'acceptai... Revenu des vanités de ce monde, je ne quittai plus les minutes et les contrats;... il fallait voir comme j'en expédiais!... Mon excellent oncle était dans l'enchantement, et à sa mort, arrivée l'an dernier, il me laissa, comme une preuve authentique de sa satisfaction, et sa fortune, qui s'élève à dix mille francs de rente, et sa charge, qui en vaut presque le double,... car je suis le seul notaire du canton!... Voilà, mon vieil Hubert, toute mon histoire!... quant à la tienne, je ne te la demande pas!... Tu as servi loyalement ton maître jusqu'à sa mort;.. et quand il n'a plus été là, ... comme ta figure honnête et sévère s'accordait mal avec les goûts volages et dissipés de mademoiselle Éveline; il est naturel que l'on t'ait prié d'aller vivre dans tes terres!...

HUBERT.

Vous ne rendez pas justice à ma jeune maîtresse!...

ÉDOUARD.

N'ai-je pas connu sa légèreté,... ses caprices?.. Ignores-tu ce qui m'est arrivé?... avec quel mépris l'ingrate m'a traité?... Tu te souviens de mes assiduités dans la maison de son père!... Le bon monsieur de Germont m'aimait comme son fils; ce mariage eût charmé ses vieux jours;... j'adorais Eveline!... Elle semblait partager mes sentimens,... et tout à coup....

AIR : *Vaudeville du Passe-Partout.*

Mais c'en est fait, et pour jamais j'oublie
Sa douce voix, son regard enchanteur;
Je ne veux plus savoir qu'elle est jolie;
J'oublierai tout; oui, jusqu'à mon malheur!
Et son nom seul, son nom fait battre encore
Ce cœur blessé par de cruels refus;
Pourquoi faut-il, hélas! que je l'adore!...
Mais j'oubliais que je ne l'aime plus.

HUBERT.

Ce qui veut dire que vous l'aimez toujours!

ÉDOUARD.

Moi, mon cher Hubert!... un notaire amoureux!...

ce serait du nouveau, par exemple !... Je suis devenu impassible comme la loi !... et d'ailleurs, à quoi me servirait de l'aimer?... Riche, et douée de tous les charmes, Éveline doit être mariée !...

HUBERT.

Mademoiselle de Germont ne l'est pas encore ....

ÉDOUARD.

En vérité !... et comment se fait-il ?

HUBERT, *à part.*

Cachons-lui bien la situation où elle se trouve ;... sa fierté aurait trop à souffrir !...

ÉDOUARD.

Tu ne me réponds pas, Hubert ?... est-ce que, par hasard, mademoiselle Éveline ...?

HUBERT, *vivement.*

Silence !... monsieur !...

ÉDOUARD.

Ce mystère !...

HUBERT.

Mademoiselle de Germont...

ÉDOUARD.

Eh bien !...

HUBERT.

AIR *de Léonide.*

Elle est là !

ÉDOUARD.

Elle est là !
Pour moi quel jour prospère !
Ah ! déjà
Je sens là
Mon amour
De retour.
A mon cœur elle fut si chère !
Puisse-t-elle approuver enfin
Cette flamme pure et sincère
Qui se rallume dans mon sein !

Ce jour finirait ma souffrance,
Éveline !...

HUBERT.

Soyez prudent.

ÉDOUARD.

Ah ! comme le cœur d'un amant
S'ouvre aisément à l'espérance !

ENSEMBLE.

HUBERT, *à part.*

Elle est là. (*Bis.*)
Pour elle enfin j'espère !
Elle est là,
Et voilà
Son amour
De retour.

ÉDOUARD.

Elle est là, (*Bis.*)
Pour moi quel jour prospère !
Elle est là,
Et voilà
Mon amour
De retour.

SCÈNE VI.

LES MÊMES, GEORGETTE.

GEORGETTE.

Mon père !... mon père !... mamzelle Éveline vient de ce côté !...

ÉDOUARD.

Hubert !... je vais la revoir !...

HUBERT.

Oui, sans doute, vous la verrez !... mais il faut la préparer à cette entrevue !... Elle s'approche ; venez, monsieur, venez !... toi, reste avec elle !... et surtout ne dis rien !...

(*Ils sortent.*)

GEORGETTE.

Rester avec elle, et surtout pour ne rien dire !... j'aime bien mieux aller causer avec Lucien ;... c'est plus gai... et puis je ne crois pas du tout, comme mon père, que mamzelle ait l'envie de s'périr !... Elle a envie d'un mari,... et voilà !... Est-ce que je n'ai pas été comme ça l'an dernier... moi !...

(*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

ÉVELINE, *seule.*

AIR *de Berton neveu.*

J'aime cette retraite obscure,
De ces bords j'aime la verdure,
Et ce ruisseau, qui doucement murmure,
Arrose cet humble réduit...
Et fuit....

(*Elle s'est approchée du ruisseau, et a cueilli une rose.*)

Et toi, fleur suave et jolie,
A qui jadis la flatterie
A comparé ma trop brillante vie,
Rose, que n'ai-je ton destin !....
Enfin....

(*Sur la ritournelle elle effeuille la rose, et bientôt elle reste toute pensive appuyée contre l'arbre.*)

Édouard.... Clémence.... ces deux noms me poursuivent sans cesse.... Édouard a cru que je ne l'aimais pas.... S'il avait pu savoir qu'en refusant sa main j'immolais l'amour à l'amitié !... Pauvre Clémence, toi qui l'aimais.... comme je l'aime.., toi seule a connu le sacrifice que je t'ai fait, et mon secret est mort avec toi....

SCÈNE VIII.

ÉVELINE, HUBERT.

HUBERT, *à part.*

La voilà !... faisons bien tout ce que monsieur Édouard m'a recommandé (*Haut à la cantonnade*). Non, monsieur, non, cela ne se peut pas ?...

ÉVELINE, *sortant de sa rêverie.*

Tu parais bien agité, mon ami ?...

HUBERT.

Ah ! vous voilà, ma bonne maîtresse !...

ÉVELINE.

Et le notaire que je t'ai demandé ?...

HUBERT.

Il va venir !.... il va venir..... (*A part.*) Et ce notaire-là ne me cause plus tant de frayeur.

ÉVELINE.

Mais, à qui parlais-tu donc tout-à-l'heure ?...

HUBERT.

A quelqu'un qui voulait absolument vous voir !... Je l'ai refusé !...

ÉVELINE.

Tu as bien fait ; je ne veux recevoir personne.

HUBERT, *avec intention.*

Je le sais bien, pas même monsieur Édouard de Senneville...

ÉVELINE, *avec un cri.*

Édouard !..... Il est ici ?

HUBERT.

Eh bien ! quel effroi s'empare de vous !...

ÉVELINE.

Édouard près de moi..... Édouard ignore mon secret, et c'est surtout à lui que l'honneur me défend maintenant de le réveler !...

HUBERT.

Monsieur Édouard ne sait rien !... je lui ai laissé croire que vous étiez toujours dans l'opulence, et que vous n'aviez quitté les plaisirs de Paris que pour visiter cette province, où l'on vous propose d'acheter la terre de Gourval .... Monsieur Édouard ne vous croit ici qu'en passant.

ÉVELINE.

Oui, oui, mon ami ; qu'il ignore le changement qui s'est fait dans ma fortune !... Je connais Édouard ; je sais apprécier son cœur ;... s'il apprenait que je suis pauvre et délaissée,... il oublierait mes refus ;... il viendrait m'offrir de partager sa destinée !... Hubert !... épargne-moi cette humiliation !... Quand j'étais riche,... je l'ai dédaigné !... pauvre, je dois le fuir !...

AIR : *Cherchons toujours, mademoiselle.* (De Romagnési.)

Je ne crains plus son doux langage ;
De mon orgueil j'écoute les avis ;
Si je recevais son hommage,
Je mériterais ses mépris ;
En ces lieux, d'un nouvel orage,
Mon cœur saura se préserver ;
L'honneur est mon seul héritage,
Je veux au moins le conserver.

HUBERT.

Ainsi, je vais dire à ce jeune étourdi qu'il peut poursuivre son chemin ?...

ÉVELINE.

Non, non, mon cher Hubert !... je veux le voir,... je veux l'entendre ;... je veux lui ravir toute espérance !... je te l'ai dit... maintenant, je sens qu'il n'est plus à craindre pour moi !...

HUBERT.

Je vais donc lui dire de venir ?...

ÉVELINE.

Attends !... attends !... (*Appelant.*) Georgette !...

SCÈNE IX.

LES MÊMES, GEORGETTE.

GEORGETTE, *accourant.*

Mamzelle ?...

ÉVELINE.

Écoute.... (*elle lui parle à l'oreille*) tu m'entends !.... hâte-toi !...

GEORGETTE.

Ah !... à la bonne heure ! des bijoux ! des rubans !... c'est bon signe ça !...

HUBERT, *à part.*

Quel est donc son projet ?....

GEORGETTE.

Ah ! vous avez encore de la coquetterie ?.... C'est comme un malade à qui l'appétit revient !... (*Elle rentre.*)

SCÈNE X.

HUBERT, ÉVELINE.

ÉVELINE, *très-agitée.*

AIR *de la Petite Coquette.*

Encore une fois,
Oui, je consens à l'entendre,
Mais l'orgueil, je crois,
Ici saura me défendre;
Cachons-lui bien mes sentimens,
Cachons-lui bien ma peine extrême;
S'il voyait encor que je l'aime,
Pour mon cœur quels nouveaux tourmens!
Non, pour lui, pour moi plus d'espoir!
Dans le malheur où je me trouve,
Dissimulons ce que j'éprouve;
L'honneur m'a dicté mon devoir.

(*Georgette et Lucien sortent de la ferme; Georgette apprête un écrin, et Lucien différens objets de parure.*)

HUBERT, *à part.*

La mélancolie
Soudain s'est enfuie,
La coquetterie
Est encore là.

GEORGETTE.

Dites donc, mon père,
Que veut-elle faire?
Est-c' pour ce notaire
Qu'ell' se par' comm' ça?

ÉVELINE.

Reprenons un peu d'assurance.

TOUS.

Quelle grâce! quelle élégance!

ÉVELINE, *à Hubert.*

Il peut venir,
Cours l'avertir.

HUBERT.

Oui, oui, je cours l'avertir!

ÉVELINE.

Encore une fois
Oui, je consens à l'entendre ;
Mais l'orgueil, je crois,
Ici saura me défendre, etc.

HUBERT, GEORGETTE, LUCIEN.

Encore une fois
Elle consent à l'entendre ;
Mais l'orgueil, je crois,
Ici saura la défendre, etc.

(*Hubert remonte la scène et fait un signe à la cantonnade.*)

SCÈNE XI.

LES MÊMES, ÉDOUARD, *paraissant.*

HUBERT.

Vous, mes enfans, allez-vous-en!....

GEORGETTE.

Oui, mon père, nous allons sur la grande place où on nous attend.... (*Elle sort avec Lucien.*)

SCÈNE XII.

ÉVELINE, ÉDOUARD, HUBERT.

(*Pendant cette scène, Éveline affecte une grande assurance.*)

ÉDOUARD.

J'ai appris qu'un heureux hasard avait amené dans ces campagnes mademoiselle de Germont, et je n'ai pas voulu perdre l'occasion de lui présenter, en passant, mes hommages respectueux.

ÉVELINE, *à part.*

Le son de sa voix porte le trouble dans mon cœur.....

HUBERT, *bas.*

Du courage, ma bonne maîtresse!... Ne lui laissez pas voir votre mélancolie. ...

ÉVELINE.

Tu as raison, mon ami.... (*Hubert s'éloigne.*)

ÉDOUARD, *avec un peu d'ironie.*

Si j'en crois votre fidèle Hubert, vous auriez quitté les plaisirs de la capitale pour venir visiter un domaine dont vous voulez faire l'acquisition..... C'est un projet dont les habitans de cette province doivent se féliciter; et, comme l'un des propriétaires de ce canton, je ne suis pas le dernier à m'en réjouir..... Cependant, je l'avouerai, une pareille détermination m'étonne de votre part.

AIR : *Voici l'instant.* (De la Somnambule mariée.)

Loin de Paris,
Des jeux, des ris,
Vivre au village,
Quel courage!
C'est en effet
Un beau projet.
Mais, entre nous,
Ici, que feriez-vous?
Dans vos intérêts,
Quittez ces forêts.
En ces lieux, la coquetterie
S'oublie
Et se perd;
Et dans un désert,
A quoi sert
D'être jolie?
Plus d'amoureux
Bien malheureux!
Plus de rivales éclipsées;
Ne pouvant plus faire souffrir,
A vos pensées
L'ennui seul va s'offrir!
Songez bien qu'aux champs
On croit aux sermens.
Éveline, dans cet asile,
C'est peu de charmer;
On y sait aimer:
Ce n'est plus comme à la ville....
Loin de Paris,
Des jeux, des ris, etc.

ÉVELINE.

Eh! bien, oui, oui, monsieur, j'aime les plaisirs..... Je les aime plus que jamais.... Le tourbillon du monde me plaît, il m'entraîne, et le séjour de la province me paraît insupportable!... Aussi, ai-je formé le projet de la quitter le plus tôt possible!....

ÉDOUARD.

Et sans doute par la seule crainte de m'y rencontrer!.... Ma présence vous rend ce séjour odieux!.... Vous craignez peut-être que mes assiduités importunes. ... Rassurez-vous, mademoiselle, si votre cœur est toujours le même, c'est-à-dire léger, indifférent,... le mien est complétement changé!...

AIR : *Hier je t'adorais encore.* (De Jadin.)

Il faudrait conserver encore,
Pour m'affliger de vos rigueurs,
Cet amour dont le feu dévore,
Et qui cause tant de douleurs.
Votre empire est toujours le même;
De vos regards nobles et doux
J'ai subi le pouvoir suprême....
Mais je n'ai plus d'amour pour vous.

ÉVELINE.

Cédant à la plus douce ivresse,
On peut écouter un amant;
Mais, pour partager sa tendresse,
Il faut comprendre son tourment.
Toutes vos plaintes seront vaines;
D'où peut venir votre courroux?
Devais-je donc calmer vos peines?
Je n'eus jamais d'amour pour vous.

ÉDOUARD.

Et vous osez me dire?

ÉVELINE.

La vérité!....

ÉDOUARD.

Vous ne m'avez jamais aimé!..

ÉVELINE.

Jamais!..

ÉDOUARD.

Adieu!..

HUBERT, *courant après lui.*

Monsieur, monsieur, n'oubliez pas que nous avons besoin de vous ici.

ÉDOUARD.

Ah! c'en est fait!.. je ne veux plus la revoir! (*Il sort.*)

ÉVELINE.

Hubert! mon ami, fais venir à l'instant l'homme de loi que je t'ai demandé!.. et si M. Édouard se présente encore, je suis toujours absente pour lui!..

HUBERT, *à part.*

Et moi qui espérais tout de cette entrevue... Allons, l'amant n'a pas été accueilli... peut-être le notaire sera-t-il plus heureux!.. (*Il sort.*)

SCÈNE XIII.

ÉVELINE, *seule.*

Je respire!.. car je puis pleurer!.. Je n'eus jamais d'amour pour lui.... et j'ai pu prononcer ce mot cruel!... Édouard! si vous lisiez dans mon cœur!.. si vous saviez que vous seul... Heureusement... mon secret m'est resté!.. et ce secret... il ne peut plus sortir de là!... ma fierté me le défend!.. Il va s'éloigner!.. je le désire!.. il reviendra, peut-être; mais, moi, je n'y serai plus!.. oui, mon parti est bien pris; c'est trop long-tems souffrir!.. Je n'ai plus d'amis sur la terre... tout le monde me fuit!.. Édouard, lui-même... Édouard ... ah! si mon secret lui était connu!.. (*Musique vive et gaie.*) Qu'entends-je?...

HUBERT, *rentrant.*

Eh! mon Dieu, c'est la noce de ma fille et de Lucien; mais vous êtes affligée... Je vais les renvoyer...

ÉVELINE.

Non... non, mon ami, laisse-les venir... une noce!.. le bonheur!.. et moi!.. il m'aimait encore!.. (*Elle pleure.*)

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GEORGETTE, LUCIEN, PAYSANS, *avec des bouquets.*

CHŒUR.

AIR : *Vive un bal champêtre.*

Dans tout le village,
Chantons l' mariage
Qui c' soir les engage ;
On ne peut être heureux
Qu'à deux.

GEORGETTE.

Dès qu'on est gentille,
Qu'on trouve un amant,
Au lieu d' rester fille,
Faut en faire autant.

TOUS.

Dans tout le village, etc.

HUBERT, *bas à Lucien.*

Maladroit !.. venir ainsi augmenter les chagrins de notre jeune maîtresse !

LUCIEN, *bas à Hubert.*

Laissez donc, père Hubert... ça lui fera plaisir, au contraire. (*Haut.*) N'est-ce pas, mamzelle, que not' mariage ça vous fait plaisir?..

ÉVELINE

Oui, mes amis ; vous n'en doutez pas !..

LUCIEN.

Là, quand j'disais...

GEORGETTE.

J'en étais ben sûre : c'est pourquoi je viens vous prier de m'attacher vous-même ce bouquet ; ça me portera bonheur !..

ÉVELINE.

Volontiers, ma bonne Georgette !..

(*Elle lui attache le bouquet.*)

GEORGETTE, *faisant une révérence.*

A charge de revanche, mamzelle!..

ÉVELINE.

A moi, Georgette, le bouquet nuptial!.. oh! non...

GEORGETTE.

Oh! non : tiens, et pourquoi ça?.. oh! non... moi... j'ai un pressentiment... Vous êtes jeune et jolie, et bientôt quelque beau jeune homme...

HUBERT.

Te tairas-tu?..

GEORGETTE.

Laissez donc... Les jeun' hommes, ça fait toujours plaisir...

ÉVELINE.

Vous êtes donc bien contens de vous marier?

LUCIEN.

Oh! contens, comme tout.. Dame, le mariage... c'est si drôle... et puis, il y a si long-tems que ça dure notre amour... c'est que le père Hubert ne voulait pas de moi, parce que je ne suis pas riche, et que Georgette le sera....

GEORGETTE.

Mais moi qui ne suis pas fière, j'ai dit à mon père : J'aime Lucien... il n'a rien... mais j'ai quelque chose... et c'est à lui que je veux le donner... et pourtant, si mon père n'avait pas voulu, je n'aurais pas épousé Lucien.

ÉVELINE.

Georgette!.. tu es une bonne fille...

GEORGETTE.

Oui... et je s'rai une bonne mère!

LUCIEN, *s'approchant.*

Est-ce que mamzelle ne dansera pas une contredanse à not' noce?

HUBERT.

Danser!... y penses-tu?..

GEORGETTE.

Tiens, c'est si gentil de danser; allons, mamzelle, une

contredanse, pour prouver que vous n'méprisez pas l'pauvre monde du village.

ÉVELINE.

Oh! de tout mon cœur, mes amis!

LUCIEN, *avec émotion.*

Allons, en place, vous autres!..

CHŒUR.

AIR *du vaudeville du Bal champêtre.*

Quell' fêt' pour le village!
Mamselle, sans fierté,
En ce moment partage
Nos jeux et not' gaîté.

(*Pendant qu'Éveline danse, Edouard a paru sur le pont, et, la voyant danser, il dit :*)

ÉDOUARD, *à part.*

Ah! son mépris éclate,
Et malgré mon ennui,
Hélas! déjà l'ingrate....

(*Il s'éloigne.*)

ÉVELINE, *l'apercevant.*

Grand Dieu! c'est encore lui....

(*Elle tombe sur le banc; on s'empresse autour d'elle.*)

LE CHOEUR, *à demi-voix.*

Quelle douleur nouvelle
Vient affliger son cœur!
Peut-on si jeun', si belle,
Avoir tant de malheur!

(*Hubert, Georgette et Lucien emmènent Eveline dans la ferme.*)

SCÈNE XV.

ÉDOUARD, *seul.*

L'ai-je bien vu?.... elle se livrait aux plaisirs, après ce qui s'est passé!... ah! c'en est trop... et cette dernière preuve d'indifférence m'a rendu tout mon courage!... Elle veut me parler, m'a dit Hubert.... *il*

est question d'un testament !... c'est sans doute sur celui de son oncle qu'elle veut me consulter... Mon état de notaire pouvait me faire jouer un rôle plus singulier encore... Si elle m'avait fait appeler pour dresser son contrat de mariage avec un rival !... En attendant, puisqu'il le faut, remplissons les devoirs de ma charge dans toute leur intégrité !... Mademoiselle de Germont ne doit voir désormais ici que le notaire !...

SCÈNE XVI.

ÉDOUARD, HUBERT, *apportant ce qu'il faut pour écrire.*

HUBERT.

Plaçons tout cela sur cette table.

ÉDOUARD.

Comment !... c'est ici !...

HUBERT.

Oui, sous son arbre favori ... Quand mademoiselle a su que c'était vous qui étiez le notaire,... et qu'il n'y avait que vous dans le pays... forcée d'avoir recours à votre ministère, elle a choisi cet endroit pour cette conférence.

ÉDOUARD.

N'importe ... puisqu'elle le veut ...

HUBERT.

La voici qui s'avance ...

ÉDOUARD, *à part.*

Courage !... et montrons tout le sang-froid de l'état....

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, ÉVELINE.

ÉVELINE.

Hubert !... mon ami ;... veille à ce que personne n'approche de ces lieux...

HUBERT.

Personne ne viendra ;... rassurez-vous, ma bonne maîtresse... Si vous avez besoin de nous, voilà de quoi nous avertir. (*Il montre une sonnette qu'il a placée sur la table, et sort par le fond.*)

SCÈNE XVIII.

ÉDOUARD, ÉVELINE.

ÉVELINE.

Quand j'ai fait demander un notaire,... monsieur,... j'étais loin de m'attendre à cette rencontre ;... mais je ne puis que m'en féliciter... Pouvais-je mieux placer ma confiance?...

ÉDOUARD.

Je saurai m'en rendre digne, mademoiselle...

ÉVELINE.

Je vous ait fait appeler, monsieur, pour vous dicter des volontés, qui, dans la position où je me trouve, seront vraisemblablement les dernières...

ÉDOUARD.

Qu'entends-je ?....

ÉVELINE.

D'où naît votre surprise?....

ÉDOUARD.

Mademoiselle, tous les plaisirs se pressent en foule sur vos pas, et vous songez !... Lorsqu'Hubert m'a parlé d'un testament, j'ai cru qu'il était question de celui de votre oncle....

ÉVELINE.

Mon oncle !.... Il ne serait plus !....

ÉDOUARD.

Vous l'ignoriez....

ÉVELINE.

Il m'a cruellement repoussée !... Mais la nouvelle de sa mort ajoute encore à mes douleurs !... (*Après un silence.*)

Ce testament pour lequel vous êtes appelé, monsieur, c'est le mien....

ÉDOUARD.

Le vôtre, mademoiselle!..... A votre âge, y pensez-vous?....

ÉVELINE.

Mon âge,.... monsieur Édouard!.... Et qu'importe le tems au cœur que l'ennui dévore!.... Que font les années à ceux que le malheur consume et détruit?....

ÉDOUARD, *étonné.*

Quel langage!....

ÉVELINE.

Écrivez, je vous prie!....

ÉDOUARD, *se disposant à écrire.*

Je suis à vos ordres!....

ÉVELINE.

Incertaine sur ma destinée, et craignant de laisser échapper l'occasion de m'acquitter envers un fidèle serviteur, je lègue au respectable Hubert tout ce que je possède.....

ÉDOUARD.

Se pourrait-il?....

ÉVELINE.

Veuillez, monsieur, rédiger ce testament de manière à ce qu'il ne puisse jamais s'élever de doute sur mon intention à cet égard....

ÉDOUARD, *écrivant.*

Vos désirs seront remplis;... cependant me sera-t-il permis, mademoiselle, de vous soumettre quelques observations?.. Hubert mérite sans doute tout le bien que vous voulez lui faire;... mais ses désirs sont bornés, et la fortune immense que vous voulez lui laisser....

ÉVELINE.

Je vois qu'il est tems,... monsieur, que le notaire apprenne un événement que j'ai dû taire à monsieur Edouard. Cette brillante fortune, dont vous m'avez vue entourée, et à laquelle vous aviez attribué le refus que je fis de votre main....

ÉDOUARD.

Eh bien !... mademoiselle !...

ÉVELINE.

Elle consiste maintenant dans cette modeste ferme.... que j'habite depuis deux ans. ...

ÉDOUARD, *se levant.*

Que dites-vous, Éveline?... vous seriez ruinée!... (*Avec élan.*)

AIR : *Hier encore j'aimais Adèle.*

Lorsque jadis d'une douce alliance
Je réclamais près de vous la faveur,
N'a-t-on pas dit que de votre opulence
Le seul éclat avait touché mon cœur?
Voici le jour où cette calomnie
Doit s'éclipser devant la vérité ;
Car l'infortune a frappé votre vie,
Et cependant mon amour m'est resté.

ÉVELINE, *s'oubliant.*

Édouard!.. (*Avec dignité.*) Monsieur ! je n'attendais pas moins de la noblesse de votre ame; mais si j'ai refusé votre main quand la fortune me comblait de ses dons, aujourd'hui l'honneur veut que je vous refuse encore.

ÉDOUARD.

Éveline!....

ÉVELINE.

De grâce, terminons cet écrit....

ÉDOUARD, *s'asseyant.*

Me voilà prêt à vous obéir!....

ÉVELINE.

Je lègue à Georgette, la fille d'Hubert, tous les bijoux qui me sont restés de l'ancienne splendeur de ma maison.... J'en excepte pourtant ces deux anneaux.

ÉDOUARD.

Et vous les destinez, mademoiselle?...

ÉVELINE.

Je désire que le premier ne me quitte jamais !.... Il me vient de la pauvre Clémence d'Hérigny, qui fut ma meilleure et mon unique amie !....

ÉDOUARD.

Clémence !.... Ah ! c'est aux conseils qu'elle vous a donnés que je dois tous mes malheurs.

ÉVELINE.

Respectez sa mémoire, monsieur ; un jour.... bientôt peut-être !.... vous connaîtrez mieux Clémence, et vous nous rendrez justice à toutes deux !....

ÉDOUARD.

Que voulez-vous dire ?

ÉVELINE.

Quant à ce second anneau, monsieur le notaire, je désire qu'il reste entre vos mains pour être remis à une personne qui m'est bien chère, et qui le gardera comme un souvenir !....

ÉDOUARD.

Et cette personne, mademoiselle....

ÉVELINE.

Je vous ferai connaître son nom par un dernier écrit, et lorsque je serai loin de ce séjour.

ÉDOUARD.

Vous voulez vous éloigner !.... Et vers quels lieux vous proposez-vous de porter vos pas ?

ÉVELINE.

C'est un mystère auquel j'attache désormais mon repos, monsieur, et s'il est vrai que je vous sois encore chère, ne cherchez pas à le pénétrer.

ÉDOUARD.

Et vous croyez que je pourrai vous obéir, Éveline ; que je vous laisserai dans la tristesse et dans l'abandon !.... Vous que j'ai tant aimée !.... vous que j'aime plus que jamais !... ah ! malgré vos constans refus je veux enfin !....

(*Éveline se lève sans répondre et agite la sonnette ; un valet entre et enlève les papiers, l'écritoire, etc.)*

ÉVELINE, *à part.*

Hubert n'est plus là..... Allons exécuter mon projet. (*Haut.*)

AIR : *Ô ma vie ! sans envie.*

Je vous quitte ;
Fuyez vite
Celle qui vous désole.
Dans la vie,
Tout s'oublie ;
Le tems vous consolera.

ÉDOUARD.

De l'absence
L'espérance
Peut consoler les amours ;
Mais, fidèle
A sa belle,
Dit-on adieu pour toujours ?

ENSEMBLE.

ÉDOUARD.	ÉVELINE, *à part.*
De l'absence	Oui, l'absence
L'espérance	Recommence ;
Peut consoler les amours ;	Mais, hélas ! c'est pour toujours !
Mais fidèle	Il m'appelle
A sa belle,	Infidèle,
Dit-on adieu pour toujours ?	Quand je pleure nos amours.

(*Elle rentre dans la ferme.*)

SCÈNE XIX.

ÉDOUARD, *seul.*

Pour toujours !.... Non, non, je ne reçois pas ces funestes adieux !.... Elle n'a plus de fortune !.... Elle n'a plus d'amis !.... Édouard doit lui rester ! Il faut m'entendre avec Hubert, il faut absolument...

SCÈNE XX.

ÉDOUARD, HUBERT, *accourant une lettre à la main.*

HUBERT.

Ah ! monsieur !.... Monsieur !..... Quelle nouvelle !..... Quelle joie !.... Quelle surprise !....

ÉDOUARD.

D'où viennent donc ces transports ?...

HUBERT.

Je crois que j'en mourrai de plaisir !.... Ma pauvre maîtresse !....

ÉDOUARD.

Eh bien !....

HUBERT.

Elle est riche, monsieur, elle est riche. .... plus que toutes les héritières du pays !.... Son oncle qui l'avait abandonnée si cruellement, il vient de mourir !... et cette lettre m'annonce que mademoiselle Éveline est nommée légataire universelle du plus riche banquier de France !... A la bonne heure, tout rentre dans l'ordre ; les oncles sont ici-bas pour faire leur testament, et les neveux et les nièces pour hériter !.... Ce matin c'était le monde renversé !

AIR *du Ménage du garçon.*

Naguère ici mademoiselle
Songeait à mourir, je le crois ;
Mais son oncle passe avant elle :
Chacun est jaloux de ses droits.
Pour elle, c'est au mariage
Qu'elle doit penser volontiers ;
Quand on a fait un héritage,
Il faut avoir des héritiers.

Je viens d'avertir tout le monde, et comme chacun l'aime dans le hameau, ils vont tous venir la complimenter ! Moi, je ne veux pas lui faire attendre plus long-tems cette nouvelle. (*Il entre dans la ferme.*) Mademoiselle Éveline !... Mademoiselle Éveline !....

SCÈNE XXI.

ÉDOUARD, *seul.*

Quel changement !... Maintenant, c'est à peine si j'oserai !.. Maudit héritage, il dérange tous mes projets !...

AIR : *De sommeiller encor, ma chère.*

Mon espérance m'est ravie ;
Car en secret j'avais rêvé
Qu'à moi seul d'embellir sa vie
Le plaisir était réservé.
Une destinée importune
Me devance, et je suis, d'honneur,
Presque jaloux de la fortune
Qui, sans moi, lui rend le bonheur.

SCÈNE XXII.

ÉDOUARD, HUBERT *sortant de la ferme.*

HUBERT, *avec inquiétude.*

Ah ! Monsieur !.... monsieur !... Mademoiselle Éveline n'est plus là... et cet écrit que j'ai trouvé sur sa table...

ÉDOUARD *le prenant.*

Il est à mon adresse !....

HUBERT, *vivement.*

Elle nous apprend sans doute ?....

ÉDOUARD, *lisant.*

« Édouard !..... L'anneau que j'ai remis au notaire est » pour vous !.... Gardez-le comme un souvenir de la pauvre Éveline !.... Elle vous répète ici son éternel adieu... » Édouard, apprenez le secret qui causa tous mes malheurs.... Je vous aimais comme j'étais aimée.... mais » Clémence d'Hérigny vous aimait comme moi.... Elle » était ma meilleure amie, et pour ne pas troubler le saint » nœud qui nous unissait, nous jurâmes que jamais ni » l'une ni l'autre ne serait à vous !..» Grand Dieu !.. Qu'ai-je lu ?.... « Aujourd'hui que Clémence n'est plus, » j'aurais pu consentir à cette union, si j'étais encore dans

» l'opulence.... Mais comme la différence de nos fortunes » fut autrefois le prétexte de mes refus, l'honneur a dicté » mon arrêt!.... Édouard!... adieu!... encore adieu pour » toujours!... Gardez le souvenir de la malheureuse Éve- » line, et donnez quelques pleurs à son repentir!.... » Quel effroi s'empare de mon cœur!...

HUBERT.

Ah! ma pauvre maîtresse! au moment ou tous ses malheurs sont finis....

SCÈNE XXIII ET DERNIÈRE.

LES MÊMES, LUCIEN, *toute la noce*, ÉVELINE *ramenée par Georgette.*

(*Éveline est coiffée d'un grand chapeau de paille dont les rubans sont dénoués.*)

GEORGETTE, *dans la coulisse.*

Mon père! mon père! la voilà! la voilà!

CHŒUR.

AIR *du Parlementaire.*

Du sort que l' ciel lui destine
Nous nous réjouissons d' bon cœur;
Enfin l'aimable Éveline
Va donc renaître au bonheur.

GEORGETTE.

Nous vous la ramenons; mais ce n'est pas sans peine. Mademoiselle s'en allait à la vieille abbaye, et avant notre noce encore!....

ÉVELINE, *sans voir Edouard.*

Mes amis, laissez-moi.

HUBERT.

Non, ma bonne maîtresse, vous ne partirez pas; plus de peine, plus de mélancolie; la fortune vous sourit encore. (*Il lui montre la lettre qu'il a reçue.*)

ÉVELINE, *après avoir lu rapidement.*

Grand dieu ! je suis riche ! plus riche que lui.... (*Avec abandon.*) Édouard ! Édouard ! où donc êtes-vous ?

ÉDOUARD.

A vos pieds, Éveline, et pour la vie.

AIR *de Julie.*

J'ai tout appris.... Se peut-il ! quand-j'y pense...
Quoi ! vous m'aimiez ?... voilà donc vos secrets ?...
Don précieux, emblême d'alliance,
Reste avec moi, ne me quitte jamais !
(*Montrant l'anneau.*)
A cet anneau votre ami le plus tendre
Devrait tenir, puisqu'il lui vient de vous,
Et cependant son bonheur le plus doux
Serait de pouvoir vous le rendre.

(*Éveline lui tend la main ; il lui passe l'anneau au doigt.*)

GEORGETTE.

Ça leur fait un anneau de mariage tout trouvé... Ah ! ça à présent, monsieur le notaire, j'espère que vous allez faire mon contrat ?

ÉDOUARD.

Oui, ma petite Georgette,... et je me charge de te doter...

GEORGETTE.

Oh ! monsieur !...

ÉVELINE.

Non, Édouard, ce soin me regarde !...

GEORGETTE.

Oh !... mademoiselle !...

ÉDOUARD.

J'espère, ma chère Eveline, que vous me laisserez ce plaisir ?...

GEORGETTE.

Ça peut s'arranger ça !... Monsieur Edouard me dotera,... et mademoiselle aussi !... ça me fera deux dots;... tout le monde sera content !... Et je vois déjà dans les yeux

d'mamzelle qu'elle n'a plus de chagrin... Quand j'vous disais, mon père! qu'on ne mourait pas de ça!...

VAUDEVILLE.

AIR : *Vaudeville de la Haine d'une femme.*

GEORGETTE.

Si, malgré l' serment qui nous lie,
Un beau jour tu deviens trompeur,
Je n' pouss'rai pas la jalousie
Jusqu'à percer ton tendre cœur.
Un' voisin' qu'a d' l'expérience,
L'aut' jour m'a dit qu'en pareil cas,
Il est un' plus douce vengeance,
On n'en meurt pas;
D'mand' aux maris, on n'en meurt pas.

LUCIEN.

Un brave de ma connaissance,
A s' batt' en duel étant forcé,
Disait, plein d' valeur et d' prudence:
J' suis vraiment fort embarrassé;
Des pistolets j' connais les ruses;
Ils vont queuqu's fois jusqu'à trent' pas;
Faisons tout bonn'ment des excuses,
On n'en meurt pas,
Comm' ça du moins on n'en meurt pas.

HUBERT.

Petits voleurs, fripons vulgaires,
Vous lorgnez en vain nos écus,
Vous ne ferez pas vos affaires,
Vous risquez trop d'être pendus.
Mais ce financier dans sa course
Éprouve-t-il quelqu'embarras,
Il dit, en volant à la Bourse:
On n'en meurt pas;
Recommençons, on n'en meurt pas.

ÉDOUARD.

Chacun de nous, dans cette vie,
Au terme fatal est porté;

Tout finit, tout meurt... Le génie
Aux lois du tems a résisté!
Avec lui le poète emporte
L'espoir de revivre ici-bas;
La mort arrive; mais qu'importe..!
On n'en meurt pas!
Voyez Corneille! on n'en meurt pas!

ÉVELINE, *au public.*

Ce soir de la mélancolie
Osant emprunter les accens,
Le Vaudeville à la Folie
A dérobé quelques instans.
Aux dames un amour bien tendre
Peut, je crois, offrir des appas.
Messieurs, si l'ennui vient vous prendre,
On n'en meurt pas;
Venez toujours, on n'en meurt pas.

FIN.

VARIANTES.

SCÈNE XXII.

ÉDOUARD, *après avoir lu la lettre d'Éveline.*

Quel effroi s'empare de mon cœur !.... Courons.... (*Il sort.*)

HUBERT.

Ah ! ma pauvre maîtresse !.... Au moment où tous ses malheurs sont finis !.....

SCÈNE XXIII.

HUBERT, GEORGETTE, LUCIEN, VILLAGEOIS.

CHŒUR.

AIR *du Parlementaire.*

Du sort que l' ciel lui destine
Nous nous réjouissons d' bon cœur ;
Enfin l'aimable Éveline
Va donc renaître au bonheur.

HUBERT, *dans la plus vive agitation et cherchant à les interrompre.*

Georgette !... Lucien !... avez-vous vu mademoiselle Éveline ?...

GEORGETTE.

Non, mon père,... est-ce qu'elle n'est pas à la ferme ?

HUBERT.

Je ne sais ce qu'elle est devenue.

GEORGETTE.

Elle est sûrement partie pour cette vieille abbaye... Elle ne rêvait que ça.

HUBERT.

Mes amis, parcourez le petit bois, le chemin de l'abbaye.... courez,... il en est peut-être tems encore...

CHŒUR.

AIR : *Suivons, suivons les pas.*

Mes amis, parcourons
Ces montagnes
Et ces campagnes,
Courons, amis, courons.
Nous la retrouverons.

(*Ils se dispersent.*)

SCÈNE XXIV.

ÉVELINE, *seule, sortant du jardin attenant à la ferme; elle est coiffée d'un grand chapeau de paille, dont les rabans sont dénoués.*

J'ai trompé tous les yeux;... ils se sont éloignés,... voici le moment;... Édouard trouvera ma lettre;... il me pardonnera... Du courage,... le repos et le bonheur m'attendent dans l'asile que j'ai choisi... Partons...

(*Le jour baisse un peu dans le lointain; l'orchestre exécute avec des sourdines un fragment de l'opéra du Muletier; Éveline, après avoir fait des signes d'adieux à la ferme, au saule pleureur, gravit la montagne, et va pour traverser le petit pont.*)

SCÈNE XXV ET DERNIÈRE.

ÉVELINE, ÉDOUARD, PUIS HUBERT, LUCIEN, LES VILLAGEOIS.

ÉDOUARD, *allant au-devant d'elle.*

Éveline !... (*Elle s'évanouit dans ses bras.*)

HUBERT, *paraissant sur le pont, et faisant des signes à la cantonnade.*

La voilà !... la voilà !...

(*Les villageois rentrent en scène de différens côtés, et reprennent le chœur.*)

Du sort que l' ciel lui destine
Nous nous réjouissons d' bon cour, etc.

(*Pendant ce mouvement Edouard ramène Éveline en la soutenant vers le banc de gazon.*)

ÉVELINE, *revenant à elle, sans voir Édouard.*

Où suis-je?

HUBERT.

Près de nous, ma bonne maîtresse;... et vous ne nous quitterez pas... Plus de peines, plus de mélancolie ; . . . la fortune vous sourit encore...(*Il lui montre la lettre.*)

ÉVELINE, *après avoir lu rapidement.*

Grands dieux! je suis riche,..plus riche que lui!..(*Avec abandon*). Édouard, Édouard! où donc êtes-vous ?...

ÉDOUARD.

A vos pieds, Éveline, et pour la vie, etc....

Théaulon de Lambert, Marie Emmanuel
= Guillaume Marguerite

LE

CHASSEUR ROUGE,

TRADITION DU SEIZIÈME SIÈCLE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE,

DE MM. E. THÉAULON ET COLLIN DE PLANCY,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 16 AVRIL 1825.

PRÉCÉDÉ D'UNE NOTICE.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

Chez { DUVERNOIS, libraire, cour des Fontaines, n° 4, et Passage de Henri IV, n°s 10, 12 et 14.
SÉTIER, imp.-libraire, cour des Fontaines, n° 7.

1825.

NOTICE

SUR

LE CHASSEUR ROUGE.

Le lutin des chasseurs, populairement connu en Angleterre et chez les Bretons, sous le nom de *Robin des Bois*, pouvait paraître sur notre scène avec une couleur nationale; car on le trouve dans notre histoire et dans nos traditions, comme dans celles de tous les peuples. La solitude, surtout dans les forêts, donne carrière à l'imagination; et les chasseurs sont généralement portés à s'y livrer. Ils croient à des secrets qui charment le gibier; ils admettent des esprits qui nuisent aux chasseurs, ou les servent; on sent bien que nous ne parlons pas des chasseurs qui habitent la capitale. Souvent ils redoutent quelque personnage mystérieux qui ensorcèle leurs armes; cette opinion est très-ancienne; *Hécate* n'était autre que le démon de la chasse; et on lit dans Tacite quelque chose qui se rapproche des Robins des Bois de ces derniers siècles :

Un homme mystérieux apparaissait toutes les nuits aux prêtres d'un temple d'Hercule, en Armenie, et leur commandait de lui tenir prêts des coureurs équipés pour la chasse; sans doute que cet homme était redouté, car on ne manquait pas de lui obéir. Les coureurs revenaient le matin harassés de fatigue, et les carquois vides de flèches; et le lendemain on trouvait autant de bêtes mortes dans la forêt, qu'on avait mis de flèches dans les carquois, sans qu'ils eussent rien vu ni cru rien tuer. Ils avouaient cependant qu'une puissance surnaturelle les forçait à courir et à traquer le bois, pendant tout le jour...

Semblablement, dit Leloyer, on a vu de notre temps des apparitions nocturnes de Chasseurs qui poussaient de grands cris dans les forêts; on a entendu le bruit des cors, des chiens, des chevaux et des limiers, qui ne sont autre chose que des démons; et le peuple appelait cette bande de spectres : *la chasse du roi Arthus*. Souvent aussi on voyait, vers le soir, un chasseur de haute taille, que personne ne

reconnaissait, et que les bonnes gens ne nommaient pas autrement que *Monsieur de la forêt*. On était persuadé que, pendant qu'il chassait, les chasseurs ordinaires ne pouvaient tuer la moindre pièce de gibier. C'est à peu près *Robin des Bois*.

Shakespeare, dans le quatrième acte de ses *Joyeuses Commères*, parle d'un *Robin* très-redouté, que l'on connaissait sous le nom de *Herne-le-Chasseur*. Il avait été de son vivant garde de la forêt de Windsor, et tous les soirs son fantôme reparaissait vers minuit dans les lieux qu'il avait autrefois fréquentés.

Mais voici le fait plus précis qui fait le fondement de la pièce du *Chasseur Rouge*. C'est une anecdote merveilleuse, rapportée avec étonnement par Sully, dans ses mémoires, par Hardouin de Perefixe, par l'historien Mathieu, et par tous les contemporains de Henri IV. Un jour que ce grand roi chassait dans la forêt de Fontainebleau, il entendit à une demi-lieue de lui des jappemens de chiens, des cris et des cors de chasseurs. Il parut fort surpris qu'on osât chasser aussi hardiment dans ses bois et sous ses yeux; mais, en un instant, il fut bien plus émerveillé, car tout ce bruit, qui semblait très-éloigné, s'approcha tout-à-coup à vingt pas de ses oreilles... Il ordonna au comte de Soissons de voir ce que c'était. Le Comte s'avance; un grand homme, noir selon quelques-uns, vêtu de rouge selon d'autres, se présente dans l'épaisseur des taillis, crie d'une voix terrible; *m'entendez-vous?* ou *m'attendez-vous* ? ou *amendez-vous* ! et disparaît...

Toute la cour fut stupéfaite. On chercha tous les moyens d'éclaircir ce prodige. Les paysans et les bergers des environs dirent que c'était un démon qu'ils appelaient *le grand-veneur*, et qui chassait très-souvent dans la forêt de Fontainebleau. Quelques-uns parlaient de la chasse du roi Arthus, d'autres prétendaient que c'était la *chasse de Saint-Hubert* qu'on entendait aussi dans les Ardennes et en d'autres lieux. Il y en eut, comme le rapporte Bongars, qui assurèrent que le grand-veneur était le fantôme d'un braconnier pendu sous François I^er^. dans la forêt, où il se remontrait souvent. On prétendit d'un autre côté que ce seigneur était le sire Enguerrand de Mennecy, grand chasseur, tué le jour de la Saint-Hubert dans la forêt de Fontainebleau, au quatorzième siècle; et que son ombre venait chaque année, accompagnée de ses meutes, visiter les

endroits les plus ténébreux de la forêt. Enfin quelques-uns moins ami du merveilleux dirent que ce n'était sans doute qu'un adroit compère qui tuait impunément les bêtes du roi sous le masque imposant d'un démon.

Saint-Foix a voulu ôter le merveilleux de ce fait, en disant qu'il y avait à Paris, en 1596, deux gueux qui, dans leur oisiveté, s'étaient si bien exercés à contrefaire le son des cors de chasse, et la voix des chiens, qu'à trente pas on croyait entendre une meute et des piqueurs. On devait y être encore plus trompé, dans des lieux où les rochers renvoient et multiplient les moindres cris. « Il y a toute » apparence, ajoute-t-il, qu'on s'était servi de ces deux hom- » mes pour l'aventure de la forêt de Fontainebleau, qui fut » regardée comme l'apparition d'un véritable fantôme. Si » Henri IV avait eu la curiosité d'avancer, on lui aurait » sans doute lancé un dard, et on aurait dit ensuite que » c'était le diable qui l'avait tué. »

Mais comment ces deux gueux auraient-ils ensorcelé les chasseurs? Sully, dans ses mémoires, dit que le fantôme parut environné d'une meute de chiens, qui s'évanouirent avec lui lorsqu'on s'en approcha. Le journal de Henri IV et la chronologie septenaire, disent que ce phénomène effraya beaucoup Henri IV et sa Cour. D'ailleurs ces deux gueux ne parurent qu'un instant, et le grand-veneur se montrait, dit-on, depuis des siècles. Il apparut à François I^er^. On prétend que c'est ce même spectre qui épouvanta Charles VI dans la forêt du Mans; plusieurs autres princes le virent à la chasse; et, si l'on en croit des amateurs, le spectre de feu dont parle le père Daniel, qui arrêta le cheval du roi Charles IX, et mit en fuite ses courtisans dans la forêt de Lions, n'était autre chose que le grand-veneur.

Nous ne chercherons pas ici à expliquer ce fait inexplicable. Il ne paraît pas que depuis Henri IV, ce fantôme se soit remontré d'une manière solennelle; mais on en conserve toujours la mémoire à Fontainebleau. La croyance au grand-veneur existe toujours dans les environs; et certains soirs on va encore entendre dans les taillis, le vacarme de la grande chasse nocturne. Il reste même dans la forêt une route longue et sombre, qui a retenu jusqu'à nos jours le nom d'*allée du grand-veneur*.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
L'INTENDANT des chasses de Fontainebleau.....	M. COSSARD.
Le Comte de CHAMILLARD.....	M. FÉDÉ.
Le Chevalier de SAINT-HUBERT....	M. ARMAND.
GABRIEL DE MONTIGNY, Lieutenant des Chasses.....	M. DERVAL.
TROISÉCHELLES, Sorcier historique.	M. VICTOR.
TIC, valet de Gabriel.....	M. LEPEINTRE.
ANNA, nièce de l'Intendant.....	Mlle DUSSERT.
LOYSE, attachée à Anna.....	Mlle LETOURNEUR.
CHASSEURS.	
VILLAGEOIS, VILLAGEOISES.	

La scène est dans la forêt de Fontainebleau, sous le règne de Henri IV.

NOTA. Pour tout le monde c'est le costume de *la Partie de Chasse.* Le seul costume du Chasseur rouge doit être celui des Chevaliers du siècle précédent; mais l'habit, le pantalon, les bottines et la toque, doivent être rouges : les armes sont noires.

LE

CHASSEUR ROUGE,

TRADITION DU 16e SIÈCLE,

OPÉRA-COMIQUE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une partie très-sombre de la forêt; à droite et à gauche, des taillis; au fond, un rocher; sur la droite est un mât de tir. Au milieu de la scène, un banc de gazon, et derrière, un tronc d'arbre, contre lequel est adossée une vieille armure noire complète, ayant l'apparence d'un Chevalier. C'est un rendez-vous de chasse.

SCÈNE PREMIÈRE.

CHAMILLARD, TROISÉCHELLES.

(*Il est nuit; Troiséchelles porte une torche, qu'il place dans le gantelet de l'armure.*

TROISÉCHELLES.

Mais le jour va paraître, et la prudence, monsieur le Comte, vous défend d'aller plus loin.

CHAMILLARD.

Ne me parlez jamais de prudence, mon cher sorcier, si vous ne voulez me faire faire quelque folie.

TROISÉCHELLES.

Il serait pourtant fort dangereux pour vous et pour moi que vous fussiez reconnu. Le roi Henri est à Fontainebleau; il chasse aujourd'hui même dans la forêt; et comme il vous croit en Hollande...

CHAMILLARD.

Il n'est que trop vrai!... et si mes amis laissent passer cette occasion sans obtenir ma grâce, je risque fort de faire le métier d'ermite encore un an ou deux.

TROISÉCHELLES.

Je vois que les douceurs de la retraite commencent à vous lasser!

CHAMILLARD.

Savez-vous que voilà trois grands mois que nous vivons au fond de cette forêt.

AIR :

Franchement je trouve ce gîte,
Très-maussade et très-ennuyeux;
Si le diable se fit ermite,
C'est qu'il était devenu vieux.
Du noble état d'anachorète,
Vieux, j'aimerai les agrémens;
Mais qui peut dans une retraite
Fixer un diable de vingt ans?

TROISÉCHELLES, *riant.*

Vous parûtes d'abord prendre goût au métier.

CHAMILLARD.

Je n'en disconviens pas : il me paraissait agréable de tuer impunément le gibier du Roi, d'effrayer les chasseurs, et d'ensorceler les jeunes filles qui traversaient la forêt; mais j'ai réfléchi sur ma situation, et décidément je sens que je ne suis pas fait pour vivre seul.

TROISÉCHELLES.

Monsieur le Comte oublie que je suis avec lui.

CHAMILLARD.

Si vous vous croyez amusant, mon vieux Troiséchelles, avec vos éternelles expériences de physique, auxquelles je ne comprends rien, et votre innocente sorcellerie...

TROISÉCHELLES.

Innocente! pas trop,... puisque, sous le roi Charles IX, elle m'a fait condamner à être brûlé vif...

* On a mêlé à la musiq ue nouvelle quelques airs connus, pour rentrer dans le genre du théâtre.

CHAMILLARD.

Qu'est-ce que cela prouve? que ceux qui vous ont juge étaient encore plus innocens que vous. Heureusement Henri IV, alors roi de Navarre, vous rendit justice;... il vit tout de suite que vous n'étiez pas sorcier; il intercéda pour vous, et l'on vous fit grâce; mais, comme il y avait un peu de friponnerie dans votre fait, on vous pria d'aller évoquer les diables des Pays-Bas. Il paraît que vous ne comptiez pas beaucoup sur leur obéissance, puisque vous avez mieux aimé vivre inconnu dans une des grottes de la forêt de Fontainebleau. Parbleu! je me souviendrai longtemps de votre surprise en voyant entrer dans votre repaire l'un des plus brillans seigneurs de la Cour de Henri IV...

TROISÉCHELLES.

Le jeune comte de Chamillard!... exilé comme moi...

CHAMILLARD.

Non pas pour avoir eu un commerce intime avec le démon, mais bien avec certaine dame... Le mari a pris la chose au sérieux;... ils sont tous comme cela! Ce qu'il y a de plus désagréable, c'est que le roi Henri l'a prise de même.

TROISÉCHELLES.

Il avait tort, peut-être? Faire arrêter un pauvre mari dans un bois, par des voleurs supposés, tandis..... Ah! vous conviendrez que ceci passait la plaisanterie.

CHAMILLARD.

Oui; mais si je fus jusqu'à présent la terreur des maris, je me flatte que j'ai bien réparé mes torts, en dévoilant à ce pauvre Saint-Hubert, mon ami, les complots qui se trament ici contre son mariage, avec la nièce de l'Intendant des Chasses de la forêt.

TROISÉCHELLES.

Monsieur Desbroussailles! un original s'il en fût jamais; un fou qui regarde la chasse comme le premier des beaux-arts, et l'adresse de tirer un coup de fusil comme le plus prodigieux de tous les talens!

CHAMILLARD.

Oui, l'oncle est un sot; mais la nièce est charmante,

et si le hasard ne m'avait appris qu'elle était destinée à mon ami Saint-Hubert,... vrai, je ne sais pas ce que je n'aurais pas tenté... Sais-tu bien qu'elle est l'innocence même?

TROISÉCHELLES.

Ce qui ne l'empêche pas de se trouver aux rendez-vous que lui donne dans la forêt le jeune Lieutenant des Chasses, de service à Fontainebleau, et de consentir presque à un enlèvement!

CHAMILLARD.

Oh! cet enlèvement ne se fera pas; je saurai bien l'empêcher :... pour Saint-Hubert d'abord, il prend mes intérêts là bas; je dois défendre ici les siens;... et puis... j'en veux à ce jeune Lieutenant des Chasses, qui nous chasse de taillis en taillis, comme des cerfs, et qui finira par nous conduire, de gîte en gîte, hors de la forêt... Nous voilà presque sur la lisière; il est temps que ma grâce arrive... (*Musique de chasse.*) Qu'entends-je?

TROISÉCHELLES.

Ce sont les chasseurs qui commencent à se répandre dans les environs.

CHAMILLARD, *vivement.*

Rentrons dans notre repaire, et observons bien tout ce qui va se passer. (*Ils disparaissent dans les taillis.*)

SCÈNE II.

CHASSEURS *de la forêt*; ensuite L'INTENDANT DES CHASSES.

CHŒUR.

Chasseurs diligens, partons!
Du cor l'écho redit les sons.
Avec zèle parcourons
La plaine et les vallons;
La forêt, la plaine et les vallons.

UN CHASSEUR.

Si notre Henri vient, dans ce jour prospère,
Ici partager nos exploits,
C'est que la chasse, image de la guerre,
Fut toujours le plaisir des rois.

CHŒUR.

Chasseurs diligens, etc.

(*Les cors retentissent dans toute la forêt.*)

L'INTENDANT, *une lettre à la main.*

Me voilà, enfans, me voilà!... Corbleu! je n'ai pas l'habitude de me laisser devancer au rendez-vous; mais j'avais quelques dispositions importantes à faire, d'après une lettre que j'ai reçue hier de monsieur le Chevalier de St.-Hubert, et dont je vais vous donner lecture, car elle vous regarde tous!.. Vous allez voir quelle est la générosité du vrai chasseur!.. Savez-vous bien, d'ailleurs, Messieurs, que le Chevalier de Saint-Hubert est le plus habile chasseur du siècle, et qu'il a sauvé la vie au roi Henri dans les dernières chasses de Compiègne?... Un sanglier furieux s'élançait vers le monarque désarmé. A cinquante pas Saint-Hubert ajuste l'animal, qui va mourir aux pieds du roi; C'est une victoire, cela. Ecoutez tous, Messieurs: (*Il lit.*) « Votre choix, mon cher Intendant, me flatte et m'honore; » mais j'ai appris en route que plusieurs chasseurs distin- » gués de la province, aspiraient à la main de mademoiselle » votre nièce, et, comme je ne veux pas que ces messieurs » deviennent mes ennemis, je vous prie de vouloir bien » permettre que tous ceux qui briguent la haute faveur que » vous voulez m'accorder, se disputent avec moi mademoiselle » Anna à l'arquebuse. J'arriverai presqu'aussitôt que ma let- » tre, faites tout disposer pour cette grande solennité. » Eh bien! Messieurs, qu'en dites-vous? c'est de la loyauté, j'espère, cela! mais je n'ai point voulu être avec lui en reste de générosité, et j'ai consenti à ce qu'il me demande!... Ma nièce sera soumise au concours de l'arquebuse, car je vous estime et vous aime tous également, Messieurs. (*à part.*) J'espère pourtant que le Chevalier de Saint-Hubert l'emportera. (*haut.*) Ainsi donc préparez-vous,... le vainqueur à l'arquebuse deviendra le mari de ma nièce, et mon suc-

cesseur; la dot est excellente, Messieurs, et la place est bonne; d'abord... les appointemens sont magnifiques, et puis logé,... chauffé,... nourri,... sans compter les bois de cerf qui me reviennent de droit : le mari de ma nièce trouvera tout cela,... mais partons,... allons abattre quelques cerfs, et de là nous irons au-devant de monsieur le Chevalier de Saint-Hubert,... sur la frontière, je veux dire sur la lisière du bois que je gouverne. *(Ils sortent.)*

CHŒUR.

Chasseurs diligens, etc.

SCÈNE III.

ANNA, LOYSE.

LOYSE, *sortant la première*

Mademoiselle, vous pouvez sortir, les voilà qui s'acheminent vers la lisière de la forêt.

ANNA.

Je suis sûre que mon oncle médite quelque nouveau projet, qu'il n'a pas voulu m'apprendre encore.... Je croyais qu'il ne partirait pas ce matin; heureusement le son du cor est venu à notre secours.

LOYSE.

Oh! mon Dieu, la plus petite fanfare lui fait dresser les oreilles;... enfin,... le voilà parti, et monsieur Gabriel ne tardera pas sans doute à venir; car c'est toujours comme cela : quand les oncles s'en vont, les amoureux arrivent; mais il faut qu'il se presse, car l'orage se forme sur la forêt.

ANNA.

Hélas! ma pauvre Loyse.

Romance.

Le jour disparaîtra sous un triste nuage;
Un rayon lui rendra son éclat enchanteur.
Ah! pourquoi le zéphyr qui dissipe l'orage,
Ne peut-il dissiper l'orage de mon cœur?

LOYSE.

Voici monsieur Gabriel, et avec lui monsieur Tic; son serviteur et le mien...

SCÈNE IV.

Les mêmes, GABRIEL, TIC.

GABRIEL, *poussant Tic effrayé.*

Allons, marche... bonjour, ma chère Anna...

ANNA.

Comme vous êtes ému,... mon cher Gabriel!

LOYSE.

Comme vous êtes pâle, monsieur Tic!

CHAMILLARD, *paraissant dans le taillis à droite.*

Les voilà ensemble, écoutons.

GABRIEL.

C'est un poltron, si jamais il en fût.

TIC.

Poltron! poltron! tant que vous voudrez; mais la peur, voyez-vous, ça fait vivre long-temps!

AIR :

Sur la peur, qui souvent m'saisit,
C'est vainement que chacun glose :
Faut s' distinguer par quelque chose,
Ma mère toujours me l'a dit.
Ce précepte me paraît sage :
Or donc comment, d'après cela,
Se distinguer par le courage?
En France tout le monde en a.

GABRIEL.

Ne dit-il pas qu'il a vu aujourd'hui le grand chasseur!

TIC.

Oui, que je l'ai vu!

CHAMILLARD, *dans le taillis.*

Il ne ment pas ! je lui ai fait une peur...

ANNA.

Comment ! monsieur Tic, vous croyez au Chasseur rouge ?...

LOYSE.

Tiens, est-ce qu'il ne croit pas à tout, lui !

TIC.

Oui, j'y crois : et si vous êtes sage, mon Lieutenant, vous choisirez un autre endroit que celui-ci pour votre rendez-vous de ce soir ; car c'est ici même que j'ai vu le grand Chasseur.

GABRIEL.

Tu l'as vu ?

TIC.

Comme je vous vois, mon Lieutenant. Oh Dieu ! était-il laid !... et encore il n'avait pas son habit rouge ; il était resté dans son négligé du matin ! Dame ! hier il a plu toute la journée !... et le temps menace encore.

ANNA.

Ne voyez-vous pas, monsieur Tic, que ce grand Chasseur qui vous épouvante, n'est autre chose que quelque pauvre braconnier ?

CHAMILLARD, *dans le taillis, riant.*

Grand merci !

TIC.

Oh ouich ! un braconnier qui ensorcelle tous les chasseurs !... N'a-t-il pas enchanté mon fusil, depuis quelque temps ?... Moi, qui tuais à chaque coup !... à présent, je ne suis plus qu'une mazette :... j'ajuste, le coup part,... et le gibier s'envole, comme si de rien n'était...

GABRIEL.

Laisse-là ta poltronnerie et songe à remplir les ordres que je t'ai donnés.

TIC.

Quels ordres ?

GABRIEL.

Comment!... tu ne t'en souviens déjà plus?

TIC.

Ah! j'étais si troublé en passant devant ces diables de rochers où j'ai vu hier le Chas....

GABRIEL.

Encore!...

TIC.

Je veux dire le braconnier,... que je n'ai pas entendu... un seul mot... de tout ce que vous m'avez fait l'honneur de me dire...

GABRIEL.

Eh bien! écoute!... D'abord, tu vas emporter cette armure, placée là pour effrayer les bêtes fauves et les éloigner de ce rendez-vous de chasse...

TIC.

Encore une belle invention!... le soir, à la brune, ça ressemble à un fantôme; et, au lieu d'effrayer le gibier, ça effraye le pauvre chasseur!... Où faut-il la porter?...

GABRIEL.

Dans le taillis voisin... Mon projet est de m'en revêtir pour n'être pas reconnu, et écarter les poltrons comme toi, que le hasard pourrait amener par ici...

CHAMILLARD, *dans le taillis.*

C'est bon à savoir!... et nous serons au rendez-vous!

TIC.

Ensuite?...

GABRIEL.

Dès que tout le monde se sera porté du côté de la chasse du Roi,... tu conduiras dans ce bouquet d'arbres mes deux meilleurs chevaux, et tu iras aider Loyse à porter le bagage de sa jeune maîtresse...

LOYSE, *à part.*

Il paraît que c'est décidé.

CHAMILLARD, *dans le taillis*

Je n'ai pas besoin d'en apprendre davantage...

(*Il disparaît.*)

ANNA.

Gabriel ... je n'oserai jamais!...

GABRIEL.

Vous ne pouvez balancer un instant, ma chère Anna... Monsieur de St.-Hubert arrive ce matin pour vous épouser; venez vous réfugier à Nemours chez votre tante... Hier soir, ici même, vous avez consenti à me suivre; tout est prêt pour votre fuite;... irez-vous aujourd'hui, par une hésitation bien tardive, faire à jamais votre malheur et le mien?...

Quatuor.

Ensemble.

Fuyons, ô mon amie!
Un lien rigoureux;
Cède, je t'en supplie,
Et viens combler mes vœux!

ANNA, *à part.*

Mais quelle voix me crie :
Ne fuis pas de ces lieux;
Reste, l'amour s'oublie,
Et l'hymen rend heureux!

TIC et LOYSE, *à part.*

En vain la vertù crie;
L'amour lui dit : je l' veux...
Cède, aimable et jolie,
C'est moi qui rend heureux!

GABRIEL.

Mais il nous faut de la prudence;
Déjà l'on marche vers ce lieu.

TIC, *à part.*

C'est le grand Chasseur qui s'avance.

GABRIEL.

Adieu, ma bonne amie, adieu!

TOUS, *à voix basse.*

Adieu! adieu! adieu!

(*Ils se séparent, Tic emporte l'armure et ils entrent dans le taillis...*)

SCÈNE V.

ST.-HUBERT, *en habit de chasse.*

Eh bien! Il me semblait que j'avais vu du monde par ici;... je ne me suis pas trompé:... voilà des femmes qui fuient à mon approche, et j'entends par-là..... C'est sûrement quelque tendre rendez-vous que j'aurai dérangé;... j'en suis fâché;... les pauvres amoureux ont aujourd'hui si peu de bons momens!... Mais quel diable d'homme se mêle donc ici de mon mariage avec la nièce de l'Intendant des chasses, et veut absolument me servir contre les projets de mon rival? L'écriture de la lettre anonyme que j'ai reçue, ne m'est pas inconnue; cependant je ne pourrais dire précisément... Du reste les renseignemens qu'elle me donne se rapportent si bien avec ceux que j'ai pris moi-même, qu'il m'est impossible de mettre en doute les bonnes intentions de mon protecteur inconnu... Ah! monsieur le Lieutenant des chasses, vous voulez m'enlever ma jolie prétendue!... Nous verrons!...

Rondeau.

Anna me plaît;
C'en est fait, (*bis*)
Je me marie.
Puisqu'elle est riche et jolie,
C'est à moi
Qu'elle revient, je croi.
La céder? non, non...
Et partir? non, non;
On est dupe d'être trop bon.

Ma future tout éperdue,
Me dirait: ne m'épousez pas,
Qu'à mon aimable prétendue,
Soudain je répondrais tout bas:
Anna me plaît;
C'en est fait, (*bis*)
Je me marie, etc.

Pour défendre sa belle,
Sans doute mon rival
Me cherchera querelle;
Mais cela m'est égal.
Anna me plaît;
C'en est fait, (*bis*)
Je me marie, etc.

Pourtant si, dans son inconstance,
La belle, en ses tendres regrets,
Allait quelque jour, par vengeance,
Me tromper:... c'est possible;... mais
Anna me plaît;
C'en est fait, (*bis*)
Je me marie, etc.

Quand au concours solennel que j'ai demandé, c'est une mystification de plus que je prépare à mon rival; mais quel est le mystérieux et bizarre personnage que je vois s'avancer vers moi?...

SCÈNE VI.

SAINT-HUBERT, TROISÉCHELLES.

TROISÉCHELLES, *s'approchant très-mystérieusement.*

Etes-vous le chevalier de Saint-Hubert?...

SAINT-HUBERT.

Oui, Monsieur...

TROISÉCHELLES.

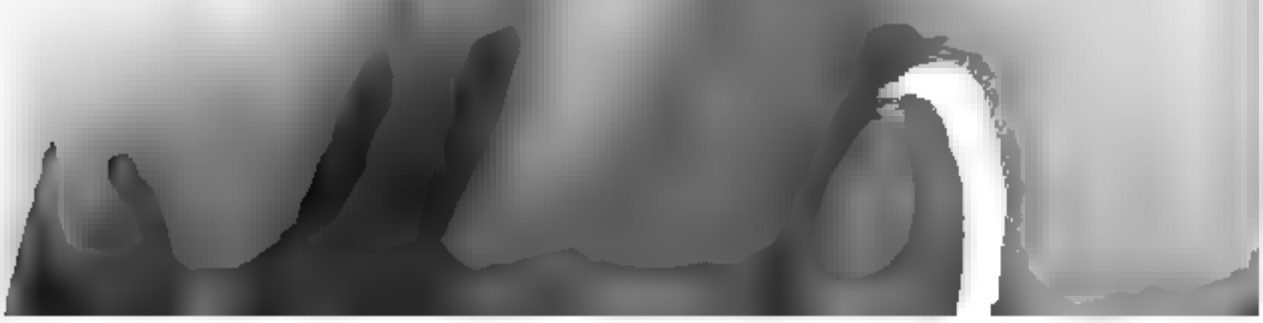
Vous devez avoir reçu à Compiègne une lettre anonyme...

SAINT-HUBERT.

La voici; en connaîtriez-vous l'auteur?...

TROISÉCHELLES.

Oui, Monsieur; je vous apporte de sa part quelques nouveaux renseignements, qui peuvent vous être d'une grande utilité pour le mariage que vous venez contracter ici... (*Il tire de sa poche*)



SAINT-HUBERT.

En vérité, Monsieur, vous redoublez encore ma surprise, et je ne vous laisserai point partir sans avoir appris le nom de mon protecteur mystérieux...

TROISÉCHELLES.

Ne cherchez pas à le pénétrer; il ne pourra se faire connaître que quand vous aurez vu le roi Henri...

SAINT-HUBERT.

Quand j'aurai vu le Roi!...

TROISÉCHELLES.

C'est vous en trop dire peut-être; qu'il vous suffise de savoir que tous les complots qui se trament ici contre vous, seront entièrement déjoués avant la fin du jour, si vous faites exactement ce que renferme cet écrit...

SAINT-HUBERT.

Mais, Monsieur?...

TROISÉCHELLES.

Duo.

C'est assez, c'est assez, du silence!...
Vers ces lieux, je l'entends, on s'avance.
Nous comptons sur votre obéissance,
Et ce soir
Vous pourrez tout savoir.

SAINT-HUBERT.

Je saurai vous garder le silence,
Puisque l'on m'en fait un devoir.
Comptez sur mon obéissance;
Mais ce soir
Je prétends tout savoir!

TROISÉCHELLES.

C'est assez, c'est assez, du silence! etc.

(*Il disparaît dans la forêt.*)

SCÈNE VII.

SAINT-HUBERT *seul; il lit l'écrit qu'on lui a remis.*

La lettre est sur du papier rouge! En vérité, ceci ressemble à de la magie! lisons:... « Chevalier de Saint-Hu» bert, puisque, par suffisance ou par étourderie, vous avez » voulu!...» — Ah! ah!... le protecteur mystérieux prend aujourd'hui le ton d'un mentor:... *il lit*: « puisque par suf» fisance, ou par étourderie, vous avez voulu remettre au » hasard le soin de votre bonheur, en faisant de la main et » de la fortune de l'aimable Anna le prix d'un concours à » l'arquebuse; demandez au moins, pour toute faveur, que » le coup qui suivra le vôtre soit réservé au Chasseur Rouge » de la forêt... » Quel mystère!... et comment se fait-il?... L'anonyme parle de ma suffisance!... Il ne connaît donc pas mon adresse à l'arquebuse?... à quatre-vingt-six pas... je suis sûr d'atteindre le but, et, quant à mon étourderie,... je crois au contraire prouver ma sagesse... Par ce moyen, mon mariage ne me fera ici aucun ennemi... Mais que vois-je par-là!... Eh!... je ne me trompe pas,... c'est monsieur l'Intendant qui accourt vers moi avec une suite nombreuse. Allons, voici le moment de se conformer aux instructions qu'on vient de me remettre...

SCÈNE VIII.

SAINT-HUBERT, L'INTENDANT, TIC, GARDES-CHASSES, VILLAGEOIS.

L'INTENDANT, *dans la coulisse.*

C'est lui!... c'est lui!... Enfans, le voilà!

CHŒUR.

Honneur
Au célèbre chasseur,

Dont l'adresse
Frappe sans cesse
Et le gibier de la forêt,
Et le tendron rempli d'attraits!

L'INTENDANT.

Enfin le voilà parmi nous,
Ce grand homme
Que l'on renomme.
Enfin le voilà parmi nous :
Braves chasseurs, prosternez-vous!

CHŒUR.

Honneur
Au célèbre chasseur, etc.

SAINT-HUBERT.

Le cher oncle... est toujours enthousiaste de la chasse!...

L'INTENDANT.

Enfin, vous voilà donc!... Mais vous arrivez incognito, vous, Chevalier!... l'homme le plus célèbre de l'époque peut-être, (*ôtant son chapeau*) après le roi Henri,... qui ne chasse pas trop mal,... vous traversez la forêt seul, sans suite, comme un simple chasseur obscur... et nous vous attendons là bas, sur la lisière du bois... pour vous rendre les honneurs qui vous sont dus... Messieurs!... mes amis!... je vous présente l'honneur du siècle, le privilégié de la chasse!... l'heureux de la plaine et du vallon!... c'est un César pour le coup de fusil; je n'ose rien ajouter à cet éloge!... Chevalier!... j'ai consenti à la demande que vous m'avez faite, et, d'après votre lettre,... le cœur et la main de ma nièce seront le prix de l'arquebuse!...

TIC, *à part.*

Il faut qu'il soit bien sûr de son fait, ce gaillard-là!...

L'INTENDANT, *bas à Saint-Hubert.*

Je vois ce que c'est,... vous voulez prouver à ces Messieurs;... je vous comprends et j'approuve ce projet!... Mais, si par hasard l'un de nos jeunes gens... un coup de maladresse est sitôt fait...

SAINT-HUBERT, *bas à l'intendant.*

Oh!... je n'ai rien à craindre! — (*haut*) Messieurs, je ne mets qu'une condition à cette concession loyale, c'est qu'il sera réservé un coup de fusil pour le grand chasseur de la forêt de Fontainebleau!...

TOUS, *se regardant avec effroi et surprise.*

Le grand chasseur!...

TIC.

Oh! là, là!... qu'est-ce qu'il dit donc?...

L'INTENDANT.

Le grand chasseur!... Ne savez-vous pas, Chevalier, ce que c'est que ce grand chasseur?

SAINT-HUBERT.

N'est-ce donc pas l'officier qui préside aux chasses royales!

L'INTENDANT.

Eh! non vraiment: c'est un personnage fantastique,... un esprit dont tout le monde parle, et que personne n'a vu.

TIC.

Oh! si on peut dire ça! tous les grands hommes l'ont vu:... François Ier, Charles IX, Henri IV; et moi donc!...

SAINT-HUBERT, *à part.*

C'est pourtant bien là le nom que porte l'écrit!... (*Il lit.*) « Demandez que le coup de fusil qui suivra le vôtre » soit réservé pour le chasseur rouge de la forêt!... »

L'INTENDANT.

Ah! je vois, Chevalier, que l'on se sera joué de vous. Tic, approche, et chante-nous l'ancienne tradition du Chasseur Rouge.

TIC.

Volontiers, monsieur l'Intendant!... Quand je fais son éloge j'ai moins peur de lui... Attention au chorus, Messieurs.

Romance du Chasseur rouge.

Vous qui chassez dans la forêt,
Évitez tous la sombre allée;

Un grand Chasseur rouge y paraît
Avec sa meute ensorcelée!
François premier, ce roi sans peur,
Seul un soir, dans ce lieu terrible,
Entendit un vacarme horrible:
C'étaient les chiens du grand Chasseur!

Henri quatre est un brave aussi;
Pourtant il a vu le fantôme,
Vêtu de rouge, en plein midi,
Accoutré comme un gentilhomme.
Sully, Mornay, tous gens de cœur,
Auprès du Roi suivant la chasse,
Ont vu le spectre face à face:
C'était celui du grand Chasseur!

M'entendez-vous? m'entendez-vous?
Sont les seuls mots qu'il fasse entendre;
Mais, s'il menace les époux,
Pour les femmes il est fort tendre.
La future d'un vieux piqueur,
De douleur était accablée;
Un jour elle fut consolée:
C'était encor le grand Chasseur!

(*Ici de grandes fanfares de chasse se font entendre dans le lointain.*)

L'INTENDANT.

Qu'est-ce donc que ce bruit?

UN PAYSAN, *accourant.*

Monsieur l'Intendant, la chasse du roi Henri a commencé, et ses piqueurs sont déjà à trois portées de fusil de ce carrefour.

L'INTENDANT.

La chasse du Roi commence!... et je ne suis pas là... et l'on ne m'a pas fait avertir... Messieurs, courons où notre devoir nous appelle... Chevalier, j'espère que vous êtes des nôtres?

SAINT-HUBERT.

Je n'ai garde d'y manquer, il faut que je parle au Roi.

L'INTENDANT.

Venez donc avec nous, et, après la chasse, c'est ici, Messieurs, que la beauté deviendra le prix de l'adresse et du talent.

CHŒUR.

Honneur au célèbre chasseur, etc.

(*Ils sortent en foule.*)

SCENE IX.

LOYSE, ANNA.

LOYSE.

Venez, Mademoiselle, venez!...

ANNA.

Je tremble, ma chère Loyse, et combien je me sens coupable!... abandonner un oncle si bon!...

LOYSE.

Tiens, votre tante de Nemours n'est pas méchante non plus,... et puisqu'elle ne veut pas vous marier malgré vous...

ANNA.

Je ne vois point Gabriel.

LOYSE, *bas.*

Vous verrez qu'il lui laissera le temps de la réflexion.

ANNA, *avec indifférence.*

Que portes-tu donc là, Loyse?...

LOYSE.

D'abord vos bijoux, comme ça se pratique dans tous les enlèvemens, et puis, par précaution, (*montrant un grand parapluie*) ceci, qui servira à vous garantir du soleil de la pluie...

ANNA.

Gabriel ne vient pas, Loyse, (*tonnerre*) si nous rentrions à la maison...

LOYSE.

Bon !... à présent que vous êtes déjà en route... ce serait une folie. — *Coup de tonnerre éloigné.* (*allant près du taillis.*) Mais le voici, il paraît qu'il craint d'être découvert, car il a mis cette vieille armure noire !...

SCÈNE X.

Les Mêmes, GABRIEL, *revêtu de l'armure noire.*

ANNA.

Eh bien, mon ami !...

GABRIEL.

La forêt est remplie de monde, le Roi s'y trouve, et je serais perdu, si mes projets étaient découverts ! Je suis dans des transes mortelles; si la chasse du Roi allait venir par ici. (*L'orage augmente, l'obscurité redouble, un son lugubre et très-rapproché se fait entendre.*)

LOYSE.

Justement !... la voilà !... elle vient par-là !... (*le cor se rapproche.*)

GABRIEL.

En effet des chasseurs s'avancent, ils ne feront probablement que passer, ne vous troublez pas, je vais prendre la place accoutumée de cette armure. (*Il s'y place.*) Maintenant, asseyez-vous toutes les deux sur ce banc, afin qu'il ne prenne à personne l'envie de s'y reposer !...

(*Nuit.*)

(*Elles s'asseyent sur le banc : Gabriel s'est mis sur le tertre où était l'armure et dans la même position ; le son du cor se rapproche tout-à-fait. Le théâtre devient très-obscur, et au moyen d'une fantasmagorie on voit passer au fond une quantité innombrable de bêtes sauvages, poursuivies par des chasseurs noirs.*)

SCÈNE XI.

Les Mêmes, CHAMILLARD, TROISÈCHELLES. *Chamillard en Chasseur rouge; il porte un riche fusil.*

CHAMILLARD, *au fond.*

M'entendez-vous? m'entendez-vous?

ANNA.

Dieu! quelle voix se fait entendre!

LOYSE.

Cette voix s'approche de nous.

GABRIEL.

Quelqu'un viendrait-il nous surprendre?

CHAMILLARD.

M'entendez-vous?

ANNA et LOYSE.

Je meurs de peur!

GABRIEL.

Ne bougeons pas, je suis sans armes.

(*Chamillard s'avance: Anna et Loyse jettent un cri; Loyse se sauve derrière un taillis; Anna reste sur le banc; Chamillard s'approche et lui dit:*

CHAMILLARD.

Bannissez toutes vos alarmes.

TOUS, *à part.*

Grand Dieu! voilà le grand Chasseur!...

CHAMILLARD, *à Anna.*

Rassurez-vous, Madame, vous n'avez rien à craindre de moi, je ne suis redoutable que pour ceux qui chassent insolemment sur mes terres...

GABRIEL, *à part, sans bouger.*

Ceci s'adresse directement à moi; c'est quelque braconnier sans doute... Il est armé et je ne le suis pas...

LOYSE, *blottie dans le taillis.*

Oh! là, là; et ce brave Tic qui disait qu'il l'avait vu, et qu'on ne voulait pas croire..... Ma pauvre maîtresse! qu'est-ce qu'elle va devenir!...

CHAMILLARD.

Troiséchelles!...

LOYSE, *à part.*

Troiséchelles... le sorcier qu'on a brûlé vif il y a vingt ans... à ce qu'on dit... Ah!... mon Dieu!...

CHAMILLARD, *à Troiséchelles.*

Prenez ce fusil, placez-vous à quelques pas, et faites feu sur le premier imprudent qui oserait faire un pas vers moi!...

TROISÉCHELLES.

Soyez tranquille, Sire grand chasseur, le premier qui remue est mort!...

GABRIEL.

C'est qu'ils le feraient comme ils le disent!

ANNA, *à Gabriel.*

Ne bougez pas!

CHAMILLARD, *revenant à Anna.*

Maintenant, Madame, je suis tout à vous!

ANNA.

Seigneur, pardonnez; mais votre... apparition inattendue, votre réputation...

CHAMILLARD.

Ma réputation!... Je croyais qu'elle était faite auprès des dames, de manière à ne pas les éloigner de moi...

LOYSE, *à part.*

Avec tout ça, il a l'air assez bon diable!

CHAMILLARD.

M'entendez-vous? et de vos charmes
Connaissez-vous tout le pouvoir?
Comprenez-vous tout mon espoir?
Près de moi, soyez sans alarmes;

Loin de redouter mon courroux,
Calmez plutôt votre colère...
Ah! ce moment serait si doux,
Si j'avais le don de vous plaire!...
M'entendez-vous?

Près de vous ce que je désire,
Ce que j'espère avec ardeur,
Et ce que demande mon cœur,
Point n'ai besoin de vous le dire...
Ici, loin des regards jaloux,
Je puis, au gré de mon envie,
Passer les instans les plus doux!
Vous êtes aimable et jolie...
M'entendez-vous?

ANNA.

Mais ce langage!...

LOYSE, *à part.*

C'est drôle, je n'ai presque plus peur du tout, moi!...

GABRIEL, *à part.*

Serait-ce quelqu'amant déguisé?...

CHAMILLARD.

Hein! on parle je crois!... Troiséchelles!...

TROISÉCHELLES, *dans l'autre taillis.*

Je suis à mon poste, Sire grand-chasseur!...

ANNA.

S'il est vrai que vous ayez pour les dames tant d'indulgence et de bonté... permettez-moi de vous quitter... je crains que l'orage!...

CHAMILLARD, *riant.*

Il va pleuvoir, je le sais!... Mais moi, Madame, comme vous le pensez bien, cela m'est parfaitement égal!...

LOYSE, *à part.*

Je le crois bien!...

CHAMILLARD, *regardant autour de lui.*

Et quant à vous, on peut vous mettre à l'abri... voici justement... (*il ramasse le parapluie.*) Au moyen de cela,

nous pourrons causer sur ce banc tout à notre aise!... (*Il ouvre le grand parapluie et le place dans la main de Gabriel.*) Voilà!... maintenant, venez vous placer près de moi!...

ANNA.

Seigneur!...

GABRIEL, *à part.*

Je joue ici un joli rôle, moi!... Mais je ne puis en conscience... (*Pendant ceci Anna a été obligée de s'asseoir, et alors Chamillard et elle se trouvent assis sous le parapluie que tient Gabriel.*)

CHAMILLARD.

Hein!... Troiséchelles!...

TROISÉCHELLES.

Seigneur, je suis aux aguets; le fusil est armé!...

CHAMILLARD, *à part.*

Le jeune Lieutenant ne doit pas être à son aise!...

GABRIEL, *à part tenant le parapluie.*

J'enrage!

Quinque.

CHAMILLARD, *gaîment.*

Malgré le vent, la pluie,
Près de femme jolie,
Sans crainte et sans souci
Que l'on est bien ici!

TROISÉCHELLES, *au fond.*

Malgré le vent, la pluie, etc.

GABRIEL, *à part.*

Avec le vent, la pluie,
Près de femme jolie,
Quand on me joue ainsi,
Que je suis mal ici!

ANNA.

Souffrant le vent, la pluie,
Auprès de son amie,
Ah! pour mon pauvre ami,
Que je suis mal ici!

LOYSE *à part, son tablier sur sa tête.*

Malgré le vent, la pluie,
Ma maîtresse aguerrie
Semble se dire aussi :
Que l'on est bien ici !

ANNA.

Laissez-moi vous quitter, de grâce.

CHAMILLARD.

Anna, suis-je donc si méchant ?

ANNA.

Vous savez mon nom ?

CHAMILLARD.

Oui vraiment !
Et je sais tout ce qui se passe
Dans la forêt en ce moment.
(*Il lui baise la main.*)

GABRIEL, *à part.*

Vit-on plus cruelle disgrâce ?

LOYSE, *à part.*

En vérité, je crois qu'il l'embrasse !

CHAMILLARD, *à part.*

Pour notre amoureux quel ennui !

ANNA, *à part.*

Ah ! combien je souffre pour lui !

Ensemble.

CHAMILLARD.

Malgré le vent, la pluie, etc.

LOYSE.

Malgré le vent, la pluie, etc.

GABRIEL.

Avec le vent, la pluie, etc.

ANNA.

Souffrant le vent, la pluie, etc.

TROISÉCHELLES.

Malgré le vent, la pluie, etc.

CHAMILLARD.

Vous voulez fuir un oncle qui vous aime,
Et pour un amant qui vous perd,
Vous renoncez au jeune Saint-Hubert,
Qui fut toujours l'honneur, la vertu même!
Mais je suis venu le servir;
Car à lui seul vous devez vous unir!

ANNA.

Ah! votre langage m'éclaire;
Parlez, parlez, que faut-il faire?

CHAMILLARD.

Épouser le mari qui vous est annoncé!

ANNA.

Ah! je cours de ce pas...

CHAMILLARD, *la retenant.*

Vous y courrez, ma chère,
Quand l'orage sera passé.

Ensemble.

ANNA.
Souffrant le vent, la pluie, etc.

GABRIEL.
Avec le vent, la pluie, etc.

CHAMILLARD.
Malgré le vent, la pluie, etc.

LOYSE.
Malgré le vent, la pluie, etc.

TROISÉCHELLES.
Malgré le vent, la pluie, etc.

SCÈNE XII.

Les Mêmes, TIC, *accourant.*

(*Le jour.*) TIC.

Mon Lieutenant! mon Lieutenant!... (*Il se trouve nez à nez avec Chamillard et se jette face contre terre en poussant un cri...*) Oh! là, là!) le Chasseur Rouge!...

LOYSE.

Mon pauvre Tic, il en mourra de peur!. .

CHAMILLARD.

On approche, (*à part*) la prétendue de Saint-Hubert ne peut plus s'enfuir et je puis disparaître! (*Il disparaît dans la forêt, le cor se rapproche.*)

GABRIEL, *sautant à terre.*

Maudit braconnier, je saurai me venger!... et bientôt, je l'espère!... (*Il rentre dans le taillis.*)

SCÈNE XIII.

ANNA, LOYSE, TIC, *couché par terre.*

LOYSE.

Tic, Tic, reviens à toi!...

TIC.

Grâce, grâce!... Monseigneur!... Je suis un honnête garçon, qui n'ai jamais dit de mal de vous.

LOYSE.

Reviens donc à toi, Tic... c'est moi... c'est Loyse!...

TIC.

Loyse! parole d'honneur!... tiens, c'est vrai... Comment se fait-il?... mais c'est égal, je l'ai vu.

LOYSE.

Eh bien! et moi aussi, je l'ai vu, et mamzelle aussi l'a vu... et de près encore.

TIC.

Oh! là, là... Quelle vilaine figure!... pas vrai?...

LOYSE.

Qu'est-ce que tu dis donc!... Je voudrais bien que tu l'eusses comme ça, toi... mais tenez, tenez!... Mamzelle, voilà le beau tems revenu et les jeunes filles de la forêt viennent vous offrir des bouquets comme c'est la coutume!...

ANNA.

A moi?... pourquoi donc cela?...

TIC.

Ah ! c'est que Mamzelle ne sait pas qu'on va se disputer son cœur et sa main à la cible...

LOYSE.

Que veux-tu dire ?...

TIC.

Pardine,.... voilà le but, et celui qui touchera le pigeon, touchera aussi la dot,... la place et la demoiselle !... C'est monsieur de Saint-Hubert qui l'a voulu...

LOYSE.

Par exemple ;... si monsieur Gabriel était adroit!...

TIC.

Voici justement tout le monde!

SCÈNE XIV.

Les mêmes, L'INTENDANT, SAINT-HUBERT, GABRIEL *en habit de chasse*, OFFICIERS DE CHASSE, GARDES DE LA FORET, VILLAGEOIS... *On apporte un fauteuil surmonté d'un dais en guirlande.*

CHŒUR.

AIR *du Parlementaire.*

Voici l'instant où la tendre innocence
Doit couronner le plus adroit chasseur :
Venez, chasseurs, venez en diligence
Vous disputer cette douce faveur.

L'INTENDANT.

Avec quelle bonté, quelle affabilité le Roi nous a reçus, et comme il s'est amusé aux dépens des courtisans qui lui parlaient du Chasseur Rouge; je l'ai vu, disait l'un ; il m'a parlé, disait l'autre ; je l'ai vu aussi, a dit le Roi ;... mais, ventre-saint-gris, je n'ai pas bien compris ce qu'il voulait dire... Les courtisans ont prétendu alors qu'il s'était écrié !... *Qu'ordonnez-vous ?...* Ce n'est pas cela a répliqué Sully,... le Chasseur Rouge a dit *amendez-vous !* Vous

vous trompez, Sully, a repris le Roi en riant: il venait de tuer un lièvre à ma barbe, et je crois qu'il m'a dit, *en mangez-vous?* Ce mot a fini la conversation; c'est alors, que vous vous êtes approché, Chevalier, et que ce bon prince vous a fait un accueil si aimable. Mais je voudrais bien savoir quel est l'écrit qu'il vous a donné.

SAINT-HUBERT, *riant.*

C'est une faveur que je ne puis encore vous faire connaître!

L'INTENDANT.

C'est bien; je vois que vous gardez cela pour couronner la victoire éclatante que vous allez remporter... Enfans! cette journée où vous avez vu le bon Henri, ne peut être plus dignement terminée que par ce noble concours que monsieur de Saint-Hubert a si généreusement demandé et que j'ai solennellement consenti:... celui qui, à quatre-vingt pas, frappera la présente colombe...

LOYSE.

Monsieur!... c'est un pigeon!...

L'INTENDANT.

La qualité de l'animal ne fait rien à l'affaire. Celui qui frappera, dis-je, à quatre-vingt pas, la susdite colombe, ou le susdit pigeon, comme vous voudrez; celui-là deviendra mon neveu et mon successeur!...

GABRIEL, *à part.*

Mon fusil me reste: tout n'est pas encore perdu...

LOYSE, *bas à Gabriel.*

Voici le moment de vous distinguer!...

L'INTENDANT.

Messieurs!... nous allons procéder au tirage des numéros d'ordre, afin que chacun ait son tour; (*prenant un chapeau des mains de Tic*) voici les numéros, monsieur de Saint-Hubert, à vous les honneurs!...

SAINT-HUBERT.

Oh! je compte bien avoir un bon numéro, moi:... tout me réussit aujourd'hui. (*Il tire.*) Numéro 2... J'en étais sûr!...

GABRIEL, *à part.*

Le sort me poursuit toujours!...

L'INTENDANT.

A vous, Lieutenant, vous êtes encore un habile... vous !...

GABRIEL.

Mais, j'ai quelqu'espoir, Monsieur; numéro 1, parbleu, c'est avoir du bonheur. (*Tous les autres chasseurs prennent des numéros.*)

SAINT-HUBERT, *à part.*

Ceci commence à m'inquiéter. (*haut.*) Messieurs, n'oublions pas que le numéro 3 est pour le Chasseur Rouge.

L'INTENDANT.

Ah! vous y tenez!... Eh bien! comme vous voudrez. — Messieurs, le numéro 3 est réservé. — Maintenant en place : la solennité commence.

(*Toutes les femmes doivent être sur le devant.*)

L'INTENDANT.

N°. 1. (*Gabriel se présente.*) Allez vous mettre au pied de ce grand chêne, monsieur le Lieutenant, la distance est comptée. (*Gabriel sort.*)

CHŒUR, *à voix basse.*

AIR *final des Deux Pères.*

Quel sera donc le chasseur
Qui l'obtiendra par son mérite ?
Pour ell', d'espoir et de peur,
Mon cœur bat et palpite.

(*Le premier coup part.*)

TOUS.

Il a passé de côté ;
Voyez donc la belle adresse !

TIG.

Comme il a mal ajusté !
Quel coup pour sa tendresse !

TOUS.

Hélas ! quel sera donc le chasseur
Qui va l'obtenir par son mérite ?
Pour Anna, d'espoir et de frayeur,
Mon cœur incertain palpite.

L'INTENDANT, *à Saint-Hubert.*

C'est à vous,
Montrez-nous
Votre grand génie.

SAINT-HUBERT, *sortant pendant que Gabriel rentre tout confus.*

Point d'effroi,
C'est à moi
A charmer sa vie.

TOUS.

Hélas ! quel sera donc le chasseur, etc.

(*A la fin du chœur le second coup part, le pigeon s'agite.*)

TIC.

Ah !... il a frisé l'aile !...

L'INTENDANT, *à Saint-Hubert qui rentre.*

Je reste confondu !... Comment, Chevalier, vous, le plus habile chasseur de France, vous avez manqué le but...

SAINT-HUBERT.

Je n'en ai pas passé loin, toujours !

LOYSE, *à Anna.*

Eh bien ! qu'est-ce qui va vous gagner à présent ?

SAINT-HUBERT, *gaîment.*

Allons, c'est au numéro trois !

SCÈNE XVI et dernière.

Les Mêmes, CHAMILLARD *en grand Chasseur rouge*, TROISÉCHELLES.

CHAMILLARD.

Le voilà !

SAINT-HUBERT, *à part.*

Que vois-je ?...

TOUS, *effrayés.*

Le Chasseur rouge!...

SAINT-HUBERT.

Le comte de Chamillard! (*Il sort.*)

CHŒUR.

AIR *de Robert le Diable.*

Ah! grand Dieu! qu'ça fait peur,
Une telle aventure;
C'est lui, tout nous l'assure,
Oui, c'est le grand Chasseur!

(*Chamillard n'a fait que traverser la scène; à la fin du chœur le coup part, le pigeon tombe.*)

TOUS.

Ah! le prix de l'adresse
Au grand Chasseur est dû!

GABRIEL.

Je reste confondu!

LOYSE.

Va-t-il enlever ma maîtresse?

(*Chamillard rentre.*)

CHŒUR.

Ah! grand Dieu! qu'ça fait peur, etc.

GABRIEL.

Non, Messieurs, non; c'est un braconnier qui tue le gibier du Roi,... et dont je m'empare à l'instant même.

SAINT-HUBERT.

Doucement, doucement! monsieur le Lieutenant;... ce braconnier est monsieur le comte de Chamillard!

TOUS.

Se peut-il?

SAINT-HUBERT.

Dont le Roi vient de m'accorder la grâce pour toutes les folies qu'il a faites jusqu'à ce jour, (*riant*) inclusivement.

CHAMILLARD.

Ah! Chevalier, que ne vous dois-je pas? Eh bien! mon

vieux Troiséchelles, vous voilà tout-à-fait ressuscité; je me charge de votre paix avec la justice.

TROISÉCHELLES.

Puisque vous rentrez en faveur, elle n'aura rien à vous refuser.

L'INTENDANT.

Ah ça! monsieur le comte de Chamillard épouse donc ma nièce?...

ANNA, *avec grâce.*

Je ne crois pas, mon oncle;... je connais la générosité de monsieur le Comte, et quand il saura qu'un autre...

L'INTENDANT.

Qu'entends-je?...

SAINT-HUBERT.

La vérité, monsieur l'Intendant : ce bonheur est réservé à monsieur Gabriel de Montigny qui l'aime et qui en est aimé...

ANNA et GABRIEL.

Ah! Monsieur!...

L'INTENDANT.

Je n'ai rien à vous refuser, Chevalier!... et cependant monsieur Gabriel n'est pas le premier chasseur du pays...

GABRIEL.

Non, Monsieur, car c'est vous!

L'INTENDANT.

Touchez là, jeune homme; il y a long-temps que vous me plaisez! Je vous donne ma nièce, et nous allons célébrer à table le triomphe du grand Chasseur!

CHŒUR GÉNÉRAL.

AIR *du Parlementaire.*

Voici l'instant où la tendre innocence
Va couronner un aimable chasseur;
Venez, chasseurs, venez en diligence,
Venez ici partager son bonheur.

ANNA *au public.*

Un grand chasseur mystérieux,
Autrefois effrayait nos pères;
Nous avons remis sous vos yeux
Ses aventures singulières.
Messieurs, calmez notre frayeur,
Applaudissez ce faible ouvrage,
Et pour prouver votre courage,
Venez voir notre grand Chasseur.

(La Musique est de MM. Amédée de Beauplan et Béancourt.)

FIN.

IMPRIMERIE DE SÉTIER,

Cour des Fontaines, n.° 7, a Paris.

PIÈCES DE M. E. THÉAULON,

JOUÉES AU VAUDEVILLE,

QUI SE TROUVENT CHEZ LES MÊMES LIBRAIRES.

Le Marin.
Partie Carrée.
La Solliciteuse.
La Créancière.
La Suite du Folliculaire.
Les Femmes soldats.
Les Pêcheurs danois.
Gascon et Normand.
Les Pages au sérail.
Le Permesse gelé.
Le Boghey renversé.
Le Calendrier vivant.
La Route d'Aix-la-Chapelle.
Stanislas ou les Rois.
L'Hôpital Dramatique.
Les Déesses à l'enchère.
Paris volant.
Le Pavillon du Parc.
Les Roses et le Fiacre.
Chut!
Quatre pièces dans une.
Le Prince Chéri.
La Vénus Hottentote.
Le Magasin de Chaperons.
La Jérusalem déshabillée.
Les Fiancés.
Le Piége.
Les Clefs de Paris.
M. Champagne.
Les Maris Anglais.
L'Hermite de St.-Avelle.
Les Femmes rivaux.
Bayard page.
Psyché.
Le Gueux.
Le Rideau levé.
Paris à Pékin.
La Route de Paris.
Une Journée à Montmorency.
Le Cimetière de Parnasse.
L'Enfer Dramatique.
L'Anglais à Bagdad.
Les Femmes volantes.
Le Masque.
Le Roi de Lombardie.
La Fête au bivouac.
L'arbre de Vincennes.
La Forêt-Noire.
La Féerie des arts.
Les Folies du jour.
Elle et Lui.
Numéro Treize.
La Poste dramatique.

BELPHÉGOR,

OU

LE BONNET DU DIABLE,

VAUDEVILLE-FÉERIE EN UN ACTE,

PAR MM. ACHILLE DARTOIS, DE St.-GEORGES et JULES VERNET;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 26 AVRIL 1825.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS.

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE, RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS LA RUE CHAPON

1825.

PERSONNAGES.	*ACTEURS.*
BELPHÉGOR	M. Cl...
CLAIRETTA	Mme Lafont.
MATHÉO, Pêcheur, amant de Clairetta	M. Fontenay.
SUBTILIO, futur de Clairetta et neveu de Spoliatori	M. Fédé.
SPOLIATORI, oncle de Subtilio, Intendant du château	M. Lepeintre jeune.
MARTELLA, vieille fille, tante de Clairetta	Mme Guidlemain.
Un Paysan	M. Justin.
Paysans et Paysannes.	
Pêcheurs.	

La scène se passe en Italie, sur le rivage de la mer.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de S. Exc., en date de ce jour.

Paris, le 1er février 1825.

Par ordre de son Excellence,

Le Chef du Bureau des Théâtres,

GOUPART.

IMPRIMERIE DE DAVID, RUE DE BAUBOURG-POISSONNIÈRE, N° 1.

BELPHÉGOR,

OU

LE BONNET DU DIABLE,

VAUDEVILLE-FÉERIE EN UN ACTE.

Le théâtre représente une espèce de petite rade; à droite, au premier plan, la baraque du pêcheur Mathéo; avec une fenêtre, un buisson à côté de la baraque; à gauche, au même plan, la maison de Martella, avec une fenêtre donnant en face de celle de Mathéo; à gauche, en vue du spectateur, une tour au haut de laquelle est un cadran, et de l'autre côté une cloche d'alarme soutenue par deux poteaux.

SCENE PREMIÈRE.

(*Au lever du rideau, les Pêcheurs, Paysans et Paysannes sont devant la maison de Subtilio*)

UN PAYSAN, *après avoir frappé à la porte.*

Quand j'vous l'disais, que c'paresseux de Subtilio n's'rait pas là pour nous recevoir!

CHŒUR, *frappant à la porte.*

AIR : *Frère Jacques.*

A sa porte,
Pour qu'il sorte,
Frappons tous,
(*l'appelant*)
Tendre époux!
Près d'femme jeune et belle,

L'Hymen vous appelle ;
Levez-vous...
redoublant.)
A sa porte,
Pour qu'il sorte, etc.

SCÈNE II.

Les Mêmes, SUBTILIO, *sortant, en finissant de s'habiller ; il a le bouquet à sa veste.*

SUBTILIO.

Qu'est-ce que c'est ?

TOUS.

Es-tu prêt ?

SUBTILIO.

J'dormais !... c'est dommage...

UN PAYSAN.

L'jour d'son mariage !...

LES GARÇONS.

Il dormait !

LES FILLES.

Il dormait !

SUBTILIO, *se boutonnant.*

Eh ! oui, j'dormais !... mais, je n'dormais plus, après votre premier coup... Vous n'aviez pas besoin de chanter si fort pour me réveiller !... Comment diable faites-vous, pour avoir des voix comme ça ?... ça m'a fait un effet. J'étais peut être encore un peu engourdi ....

TOUS.

Ah ! le paresseux !...

SUBTILIO.

Paresseux !.... paresseux !.... Il n'y a qu'à voir si mon oncle est levé lui !.... Pourtant il s'marie aujourd'hui comme moi... C'est vrai qu'il n'épouse qu'la tante d'ma future ; on n'est pas si pressé pour épouser des tantes.

UN PAYSAN.

Il est déjà chez Martelle !....

SUBTILIO.

Ah ! c'est qu'il n'a pas été r'tardé par le cauchemar !....

TOUS.

Tu as eu le cauchemar ?....

SUBTILIO.

Oui, oui, et il était soigné encore !.. j'en tremble, rien que d'y penser !... V'là c'que c'est aussi que d'faire des contes le soir, quand on est tous ensemble; on s'en r'tourne la tête toute je n'sais comment !....

AIR : *Vaudeville du Petit Courrier.*

On s'endort, et puis de r'venans,
D'sorciers, de diables, de surprises,
De belles choses, de bêtises...
On rêv' de tout en même temps;
Mais le réveil, sans qu'on l'en prie,
Arrive au milieu de tout ça.
Bell's choses, surpris's, tout s'oublie....
(*se frappant la tête.*)
N'y a qu' les bêtises qui restent là.

Et l'lendemain, on n'a plus qu'ça à dire !....

TOUS.

Est-il bête !...

SUBTILIO.

Une preuve !.. Je m'souviens que j'voyais Mathéo, qui m'enlevait ma future sur un manche à balai.

TOUS, *riant.*

Ah ! ah ! ah !

SUBTILIO.

Il n'est p't'être pas sorcier, Mathéo ?

TOUS.

Sorcier !

SUBTILIO.

Qu'est-ce qu'il va faire tous les matins, au haut de cette vilaine tour noire ?... hein ?

LE PAYSAN.

Eh bien ! il va remonter le cadran qui marque l'heure du travail.

SUBTILIO.

Du tout,.. il va causer avec les chouettes et les zibouts; et Dieu sait ce qu'ils se disent, quand ils sont tous ensemble, là haut... C'est comme c'te cloche, qu'il nous a fait mettre là, à quoi qu'ça sert ?

LE PAYSAN.

Tu le sais bien ! C'est pour avertir les marins dans les gros temps.

SUBTILIO.

Vous n'y êtes pas... C'est pour chasser le tonnerre... et certainement un homme qui chasse le tonnerre, est capable de tout .. Enfin j'crois qu' ma prétendue le trouve plus aimable que moi...

LE PAYSAN.

Oh ! faut pas être sorcier pour ça !..

SUBTILIO.

C'est c'pendant pas la fortune de Matbéo qui peut l'faire aimer de Clairetta, puisqu'il n'a que ce qu'il gagne à la pêche, et que l'pus souvent il ne gagn'rien. Tandis que moi, il me semble qu' pour le physique, je l'vaux bien.. et pour le moral, j'aurai la succession d'mon oncle... quand y s'ra mort... car de son vivant, s'il m'donne sa bénédiction, ça s'ra déjà bien gentil pour lui. Mais c'est égal ; si j'napporte que ma personne et mon amour en mariage, il n'en s'ra pas d' même de ma future.

LE PAYSAN.

Il doit c'pendant être riche, ton oncle !

SUBTILIO.

Parce qu'il est intendant de Madame Honesta, notre nouvelle châtelaine, qui n'y regarde pas de b en près, attendu qu'elle n'a des yeux que pour pleurer son époux ?

LE PAYSAN.

Elle est donc veuve ?...

SUBTILIO.

Oh ! c'est une histoire que mon oncle m'a confiée, sous l'secret, et dont il a été témoin, ainsi qu' Martella qui était alors femme de charge chez Madame Honesta. Si vous voulez être discrets, j'vas vous la conter... aux mêmes conditions... Etes-vous tous ici ?

TOUS.

Oui ! oui !...

SUBTILIO.

Eh bien n'en parlez pas aux autres... Voilà... Vous vous rappelez bien que Madame Honesta est arrivée, il y a quelques mois, dans l'pays comme un événement... Les uns disaient qu'elle venait de France ; d'autres d'Angleterre !... d'autres de je n'sais où... ce qui est encore bien

plus loin !... Eh bien ! tout l'monde avait raison, car elle venait de voyager dans tous ces pays-là, pour courir après le seigneur Rodrigue, son mari.

Ronde *des Soldats* (dans le Solitaire.)

AIR : *Le vin par sa douce chaleur.*

Qui s'y s'rait jamais attendu?
Une femme en tout peu commune,
Ayant esprit, grâce, fortune,
D'son mari causa l'infortune
Par l'amour le plus assidu
Et par sa vertu!
Ça n's'est jamais vu!

CHŒUR.

Qui s'y s'rait jamais attendu ? etc.

SUBTILIO.

Avant d's'engager, plein de flamme,
Rodrigu' brûlait pour Honesta;
Mais Honesta devint sa femme,
Et toute seule elle brûla.

TOUS.

Qui s'y s'rait jamais attendu ? etc.

SUBTILIO.

Pour le forcer à n'aimer qu'elle,
De plus en plus elle l'aima,
L'ennuyait à forc' d'être fidèle ?..
On n'ennuie plus les homm's comme ça.

TOUS.

Qui s'y s'rait jamais attendu ? etc.

SUBTILIO.

C'était toujours nouvell' caresse.
Ne sachant comment r'connaître ça :
Pour la remercier d' sa tendresse,
Un beau jour il la planta là !

TOUS.

Qui s'y s'rait jamais attendu ? etc.

SUBTILIO.

Vous conviendrez avec moi que c'était un singulier personnage que ce seigneur-là...

UN PAYSAN.

Ah ! ça, mais, d'où sortait-il donc ? .. Qu'est-il devenu ?..

SUBTILIO.

Ma foi, sa femme, désespérant de le retrouver, a acheté la seigneurie du pays qui était à vendre ; et elle s'amuse à se désoler, parce qu'elle n'a que ça à faire !..

TOUS.

Elle est bien heureuse !...

SUBTILIO.

Chut ! gardez tout ça pour vous ; v'là mon oncle qui sort de chez la signora Martella, ma future tante, avec ma future femme. Dieu !.. il a son bel habit... on voit bien qu'il se marie ; il s'est remis à neuf !

SCÈNE III.

Les Mêmes, SPOLIATORI, MARTELLA et CLAIRETTA.

(*Ils sortent de la maison de Martella.*)

SPOLIATORI.

Venez, intéressante Martella et sage Clairetta ; tout le village nous attend pour être témoin des doux liens que nous allons serrer...

SUBTILIO.

Dieu !.. va-t-il en faire des nœuds !.. mon oncle...

SPOLIATORI.

Veux-tu te taire ? (*se retournant, avec tendresse*) Martella...

MARTELLA, *baissant les yeux*,

Seigneur !...

SPOLIATORI, *se montrant.*

Voilà votre époux !.. Voici celui de votre nièce ! Chacun aura sa petite part de bonheur !

CLAIRETTA, *naivement.*

Nous n'aurons qu'une petite part, ma tante !

SUBTILIO, *à part.*

Tiens, qu'il parle pour lui, mon oncle !

MARTELLA.

Allons, Clairetta, tu es contente ? Subtilio te plaît ?...

CLAIRETTA, *tristement.*

Vous n'avez pas dit qu'il devait me plaire...

MARTELLA.

Songe que tu réponds de son bonheur ...

CLAIRETTA.

Du tout, ma tante... je ne dois pas être responsable...

AIR : *vaudeville du Jaloux malade.*

A ce lien qu'on me propose,
Je consens, pour vous obéir;
Et s'il arrive quelque chose,
La faute n' doit pas m'en r'venir!...
Comme il faut être prévoyante,
D'avance je vous en préviens...
Je veux bien l'épouser, ma tante,
Mais je n' veux répondre de rien!..

SUBTILIO.

Il est certain que pour répondre, il faut être sûr...

CLAIRETTA, *à part.*

Ah ! si c'était Mathéo !

MARTELLA.

Il est aimable ?

SUBTILIO.

Oh ! très-aimable...

SPOLIATORI.

Eh bien ! est-ce qu'on dit ces choses-là de soi-même ?

MARTELLA, *à Clairetta.*

Comment trouves-tu qu'il soit ?...

CLAIRETTA.

Moi ! je ne le trouve rien du tout ; je le trouverai comme vous voudrez.

MARTELLA.

Mes enfans ! (*regardant Spoliatori.*) on ne peut pas vivre que d'amour !... En vous mariant, je vous donne deux cents pistoles... et de son côté, votre excellent oncle f ra...

SPOLIATORI, *l'interrompant.*

Oui, oui, je ferai les vœux les plus ardens pour votre bonheur; et de plus nous leurs donnerons...

SUBTILIO, *avec joie.*

Ah !.....

SPOLIATORI, *continuant.*

L'exemple de la félicité la plus parfaite !...

SUBTILIO.

V'là un joli présent de noce !...

MARTELLA.

Nous nous aimerons tant !...

SPOLIATORI.

Et pour être plus unis, nous nous assurerons tous nos biens et tout notre amour par donation mutuelle ... sauf réduction, en cas de postérité !....

MARTELLA.

Quel beau jour se lève pour moi !...

(*Ici demi-jour.*)

SUBTILIO, *regardant.*

Comme le temps est couvert !.... (*On entend un coup de tonnerre.*)

CLARETTA.

Ah ! quel orage nous menace !...

MARTELLA.

J'ai les nerfs dans un état....

SPOLIATORI.

Allons, mesdames, ne perdons pas un moment ; il faut partir pour le château, et présenter nos hommages à la signora Honesta ... (*à Martella.*) C'est notre maîtresse... et nous lui devons cette déférence, qu'elle est trop généreuse pour ne pas reconnaître !

SUBTILIO.

Comme il s'entend à faire monter une recette, mon oncle !....

SPOLIATORI.

Et nous reviendrons ici faire les fiançailles !....

MARTELLA, *soupirant.*

Ah !...

SPOLIATORI.

AIR *de contredanse, arrangé par Beancour.*

En aimant
Tendrement,
Quand attend
L'sentiment,
Ah ! vraiment
Qu'un moment
Pass' lentement ;
Pour un amant
Plus d' tourment ;
En avant,
Bravement

Et gaiment.
Ah ! l' commencement
De l'hymen est charmant...

MARTELLA.

Que j'ai de d'sir
De nous unir !

SPOLIATORI, *à Martella.*

Dans ce mariage
Vous n'trouverez qu'du plaisir...

SUBTILIO, *à part.*

Dieux ! comme ça peut-on mentir !
(*A Clairetta.*)
J' f'rai vot' bonheur !
J'aurai vot' cœur !

CLAIRETTA, *à part.*

Ah ! quel dommage !
Pour Mathéo que j'aimais,
Je l'gardais !..

TOUS.

En s'aimant
Tendrement, etc.

(Pendant ce couplet, tous les Paysans remontent la scène, mettent deux par deux. Spoliatori et Subtilio à leur tête.)

SCÈNE IV.

Les Mêmes, *dans le fond*; MATHÉO, *sortant vivement de sa cabane.*

MATHÉO.

Dieux ! qu'ai-je entendu ?
C'coup m'a rendu
D'rage éperdu.
M' s'rais-je attendu,
A c' piég' tendu ?
J' suis confondu...
J' vois l' prétendu.

Oui, c'est ainsi que le sort nous tourmente...
Faire le bien a pour moi tant d'appas...
Parc' que j' suis pauvr', l'occasion se présente;
Si j'étais rich', je n' la trouverais pas !

C'est égal, restons de ce côté ; s'il y a quelques pauvres diables à sauver, j'y serai... il ne faut qu'des bras et courage !... je n'manque pas d'tout ça... Mais commençons par retirer nos filets que les vagues pourraient emporter. (*Il va sur le bord de l'eau, et tire son filet avec peine.*) Ah ! hisse !... ah ! hisse !... c'est lourd !.... ils vont briser mon filet !... (*Il se penche sur l'eau et a l'air de parler aux poissons.*) Eh ! dites donc vous autres, que les moins pressés s'en aillent... je les retrouverai une autre fois ;... je sais leur adresse (*tirant son filet*).

AIR : *de la Clochette.*

Qui vient là ?
Qu'est donc là ?
A l'espoir j' m'abandonne,
Ça viendra,
Je l'sens là,
La pêche sera bonne !
Allons, allons,
C'est de belle apparence.
Allons, voyons,
Du filet ! qu'on s'élance.

SCÈNE VII.

MATHEO, BELPHEGOR. *Il a un costume qui le rend semblable à un poisson, jusqu'à la tête qui est celle d'une chouette.*

BELPHÉGOR, *sortant vivement du filet.*

Me voilà.

MATHÉO.

Qu'est-c' qu'c'est qu'ça ?

BELPHÉGOR.

Me voilà,
Me voilà.

filets sont là..... et que c'est ma seule fortune !... Tiens, je ne m'aperçois pas que l'orage éclate en ce moment. (*Ici obscurité très-forte: il va sur le bord de l'eau.*) Quelle tempête là-bas !.... v'là une embarcation qui va échouer sur la côte... Mathéo ! vite à la cloche...sonnons pour appeler du secours !... (*sonnant et appelant.*)

AIR *final de Rossini.*

Les momens sont courts !..
Sonnons toujours !..
Dieux ! quel orage!
Craignons le naufrage;
Il faut courir
Les secourir.

TOUS, *arrivant avec des cordages et des avirons.*

Nous accourons tous;
Dispersons-nous.
Que l'on s'embarque;
Que chacun sans peur,
Rempli d'ardeur,
Prenne sa barque.

MATHÉO.

Les momens sont courts, etc.

ENSEMBLE. { TOUS, *en sortant.*
Les momens sont courts;
On a recours
A notr' courage! etc.

(*La scene s'éclaircit peu à peu.*)

SCÈNE VI.

MATHÉO, *seul.*

Et je n'ai pas même un bateau pour faire comme eux!... maudite misère!

AIR : *vaudeville de la Chasse au Renard.*

Aux malheureux, quoi! malgré mon envie,
Je n' pourrai donc offrir un seul bienfait!
Voilà, voilà comme, dans cette vie,
On n' peut jamais faire ce qui vous plaît...

BELPHÉGOR.

Non!... parce que je suis le démon de la vérité, et qu'elle n'effraye pas les gens de ton espèce!....

MATHÉO.

Eh bien! je veux bien que le diable m'emporte!.....

BELPHÉGOR, *ouvrant les bras en riant.*

Volontiers!....

MATHÉO, *épouvanté.*

Eh non, non... je n'dis pas ça pour vous!.... comme il y va!

BELPHÉGOR.

C'est l'habitude.

MATHÉO, *se rapprochant en tremblant.*

Peut-on vous demander ce que vous êtes venu faire chez nous?.....

BELPHÉGOR.

Ce que je suis venu faire?.....

MATHÉO.

AIR:

Ah!... je vois ce que c'est, là bas...
L'ennui gagne par fois votre âme;
Et vous étiez p't-être un peu las
De vivre au milieu de la flamme.
Les enfers pour vous étaient trop chauds;
Et dans la mer, par contrebande,
Vous êtes venu prendre les eaux;
Mais la baignoire est un peu grande...

Vous voilà maintenant aussi frais que si vous n'aviez pas brûlé!....

BELPHÉGOR.

Certainement!..... mais tu te trompes sur le but de mon voyage.... Apprends que j'étais condamné à cinq ans de mariage; je suis venu faire mon temps sur les galères de l'hymen!.....

MATHÉO.

Bah!.... est-ce que vous êtes assez grand pour faire un mari? Vous n'êtes qu'un diablotin!.....

BELPHÉGOR.

AIR: *je sais qu'il est dans ce village.*

Je conviens qu'aux yeux du vulgaire,
Pour un mari, je suis petit;

Mais à la beauté je sais plaire,
Et mon mérite me grandit...
Chaque jour ma faveur augmente.
Je visite, selon mon goût,
Cœurs de coquette et d'innocente :
Le diable se fourre partout.

MATHÉO.

Et vous vous êtes fourré dans le mariage ?

BELPHÉGOR.

Oui, par fantaisie du seigneur Pluton !.... Ennuyé de voir arriver chez lui les maris et les femmes par douzaine et de les entendre s'accuser mutuellement, il voulut savoir quel était celui des deux époux qui damnait la communauté; et dans un moment de gaîté, il ordonna au démon de la vérité de venir se marier sur la terre, afin de connaître au juste ce qui en était !

MATHÉO, *surpris.*

Et vous avez trouvé une femme ?

BELPHÉGOR.

Charmante.... jeune..... riche !... toutes les qualités....

MATHÉO.

Eh bien ?

BELPHÉGOR.

Eh bien ! mon cher, impossible d'y tenir !.... amant, je la trouvais adorable !.... époux .... je la vis avec d'autres yeux !... et las de souffrir, un beau jour je donnai ma démission de mari, et je m'enfuis !.... elle en fut désolée.

MATHÉO,

Digne femme ! v'là ce que c'est aussi que de se donner au diable !

BELPHÉGOR.

Elle me fit faire le tour de l'Europe, en me poursuivant, sans pouvoir m'attraper.....

MATHÉO.

J'crois bien..... un diable !.... ça vole comme un pigeon !

BELPHÉGOR.

Hélas !.... non..... mon esprit seul peut aller, venir, se montrer, se cacher, élire son domicile dans toutes les

têtes où il trouve de la place, et déménager sans attendre la fin du terme.... mais mon individu est obligé de courir la poste, comme un simple particulier; en un mot, le traître de Pluton a voulu que je perdisse tout mon pouvoir, dès qu'il s'agit de ma tendre épouse..... Enfin, depuis six mois.... elle a perdu mes traces, et mon exil finit aujourd'hui à midi !

MATHÉO.

Et quand je vous ai pêché, vous attendiez à la porte ?..

BELPHÉGOR.

C'est cela même !

MATHÉO.

Et c'est à midi sonnant.....

BELPHÉGOR.

Que je dois revoir les enfers.... qu'il me tarde d'y retourner ?

MATHÉO.

Bien du plaisir !..... toute ma peur à moi, c'est d'y aller.....

BELPHÉGOR.

On voit bien que tu ne connais pas ce pays-là.

AIR : *de la Pénélope.*

Depuis cinq mille ans,
Petits et grands
Chez nous descendent;
Nous avons des gens
D'âge et de rangs
Bien différens.
Les pauvres humains,
Que je les plains !
Quand ils prétendent
Qu'il n'est pas moyen
Aux enfers de se trouver bien.
Rien n'est dérangé,
Rien n'est changé.
Comme en ce monde,
Le sot, bel esprit,
Chez nous jouit
D'un grand crédit ;

Des méchans, des fous,
Des intrigans la race abonde;
Et jusqu'aux époux,
Qui sont tous
Ce qu'ils sont chez vous...
Diables de bon ton,
Chez Pluton,
Nous suivons la mode,
Et vos élégans
Ne sont pas plus extravagans.
Dans le noir séjour,
Le goût du jour
Possède un code
Apporté d'en haut
Par des damnés très-comme il faut.
Il faut voir,
Le soir,
Nos démons que le jeu lutine,
De l'air
Le plus fier,
Faire l'écarté dans l'enfer!
Pluton
Et Platon
Sont au boston;
Et Proserpine
Fait à tous momens
Passer des rafraîchissemens.
Le peuple infernal
Est fou du bal!
La contredanse
Réunit auteurs,
Acteurs,
Plaideurs
Et procureurs;
Les ciseaux en main,
Toujours en train,
La parque danse;
Mais dans le salon,
Nul pantalon

N'est de saison
Sur un doux fronfron,
Avec Solon
Valse Euridice ;
En mesure Ixion,
Joyeux luron,
Saute en rond ;
Dos à dos
Avec Minos,
Balance la Justice,
Qu'on suit tant et plus
Dans la salle des pas perdus.
Nous avons banquiers,
Huissiers,
Rentiers,
Hommes de bourse ;
Tantale est courtier,
Et Caron est contrebandier.
Avec notre argent,
Certain agent,
Prenant sa course,
Sans aucun danger,
A l'étranger
Va le manger.
Tous nos magasins
Divins,
Sont pleins de demoiselles.
Ah ! que de bijoux,
Que de joujoux
On vend chez nous !
Arlequins, hochets,
Masques complets,
Polichinelles ;
Ce qui vous séduit,
Vous éblouit,
S'y reproduit.
On monte et descend !
C'est ravissant...

Sauf l'atmosphère ;
Tout, à chaque pas,
Est, comme ici, dans nos climats !..
Mais pour moi ces lieux
Valent bien mieux
Que votre terre...
Et je les chéris.
J'en suis...
On tient à son pays !

MATHÉO.

A vous entendre ce monde est donc un enfer !....

BELPHÉGOR.

A peu près ; certes, il faudrait jouer de malheur, pour que ma femme me découvrit, pendant les quatre mortelles heures qui me restent à vivre.... cependant, elle peut arriver !

MATHÉO.

Si vous craignez qu'on ne vous voye dans le pays, vous n'avez qu'à me suivre.....

BELPHÉGOR.

Où ça ?

MATHÉO.

Dans un endroit sûr !.... où vous serez comme chez vous !.... chez notre nouvelle châtelaine, la signora Honesta !....

BELPHÉGOR, *avec un air épouvanté.*

La signora Honesta !...

MATHÉO.

Qu'est-ce qu'il a donc ?.....

BELPHÉGOR.

Ma femme !....

MATHÉO.

Sa femme !.... j'avais bien trouvé..... quel effet ça lui fait !....

BELPHÉGOR.

Mon ami.... je suis fatigué de voyager.... cache moi ici jusqu'à ce que l'heure de mon départ ait sonné ! Garde moi le secret, et je te jure de faire pour toi tout ce que tu voudras !

MATHÉO.

Même une bonne action.... un mariage !....

BELPHÉGOR, *à part.*

Il appelle cela une bonne action !

MATHÉO.

Alors, seigneur, ne perdez pas un instant ; aujourd'hui même, tout à l'heure, Subtilio doit épouser celle que j'aime.... les parens sont d'accord....

BELPHÉGOR.

Ton rival est-il amoureux ?

MATHÉO.

J'ai peine à croire, qu'il le soit autant que moi; mais Clairetta est bien gentille !

BELPHÉGOR.

Nous verrons !.... (*montrant son bonnet*) Ton bonheur est peut-être là-dedans !...

MATHÉO.

Dans votre bonnet !.....

BELPHÉGOR.

C'est celui de la vérité ; dès qu'on en est coiffé, on a l'esprit de sincérité dans le cœur ; et bon gré, mal gré, il faut que la vérité s'échappe, sans que l'on devine pourquoi, car il n'est visible qu'autant que je le veux !

MATHÉO.

La noce doit revenir ici dans un moment !.....

BELPHÉGOR.

Fort bien.... va voir si ma femme est toujours au château ....

MATHÉO.

Je vous r'trouverai chez moi ?....

BELPHÉGOR.

A moins qu'une demeure plus agréable ne se présente....

MATHÉO.

Celle d'une jolie fillette, par exemple !

BELPHÉGOR.

A ton retour, tu trouveras tes affaires arrangées, et ton amoureuse disposée à te recevoir !

MATHÉO.

C'est ça, soyez mon homme d'affaires ; que je suis donc content d'avoir pêché le diable !

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Seigneur ! je vous devrai ma joie...

BELPHÉGOR.

Oui, tu seras par moi favorisé...

MATHÉO.

Ah ! c'est le ciel qui vous envoie !

BELPHÉGOR.

Je sors d'un lieu tout opposé.
Le bonheur qu'un diable t'apporte,
Tu le reçois ?...

MATHÉO.

Oui, vraiment j'en fais cas.
Je prends le bien, comme il me vient ; qu'importe
Que ce soit d'en haut ou d'en bas...

ENSEMBLE.

Seigneur ! je vous devrai ma joie,
Oui, je serai par vous favorisé.
Ah ! c'est le ciel qui vous envoie,
Quoiqu' vous sortiez d'un lieu tout opposé.

BELPHÉGOR.

Bientôt tu me devras ta joie,
Tu s'ras par moi favorisé.
Ce n'est pas le ciel qui m'envoie,
Puisque je sors d'un lieu tout opposé.

(*Mathéo sort.*)

SCÈNE VIII.

BELPHEGOR, *seul.*

Me cacher aux yeux de ma femme !.... je ne puis trop payer ce service !.... Allons, mon bonnet, fais des tiennes !.... Précieux talisman qui dévoile le cœur des hommes et même celui des femmes ! et de tout temps, le bonnet n'eut-il pas ses privilèges ?

AIR *de Beaucour.*

Pour un bonnet, (*bis.*)
Bien souvent les cœurs se mutinent...
Femme qui plaît,
Par son caquet,
Prend plus d'un trait
Sous son bonnet !
Et quand certaines gens opinent,
Jamais ce n'est...
Que du bonnet.

Même air.

De mon bonnet
Sort, sans apprêt,
La vérité que chacun prône ;
Et mon bonnet,
Ami parfait,
Si j'étais roi, m'éclairerait,...
Quiconque approcherait du trône,
Se coîfferait
De mon bonnet !

C'est qu'il n'y en a pas deux comme celui là.... il va à toutes les têtes !.... (*ici la ritournelle de l'air suivant*) Qu'entends-je ?... (*regardant*) C'est la noce, je la reconnais.... et parbleu, mon coquin d'intendant conduit la marche !.... (*Il se met à l'écart.*)

SCÈNE IX.

BELPHEGOR, *sans être vu*, SPOLIATORI, MARTELLA, SUBTILIO, CLAIRETTA ; *toute la noce, entrant bras dessus bras dessous.*)

SPOLIATORI et SUBTILIO.

AIR : *Vaudeville des Cris de Paris.*

Le plaisir dans l'âme,
Mettons-nous en train !
L'hymen
Vous rend ma femme,
De pareils attraits
Doivent à jamais
Continuer ma flamme...

ENSEMBLE.

CHŒUR.

Le plaisir dans l'âme,
Mettons-nous en train !
L'hymen
La rend sa femme.
De pareils attraits
Doivent à jamais
Continuer sa flamme...

SPOLIATORI, *prenant la main de Martella.*

Sur ce bien là je puis compter.

MARTELLA.

Que j'aim'rai mon propriétaire!

SUBTILIO, *à Clairetta.*

Par d'vant notaire j vais traiter
De c'te propriété; j'espère
Qu'ell' va joliment m' rapporter!

CHOEUR.

Le plaisir dans l'âme, etc.

BELPHÉGOR, *à part.*

Ah! quel bonheur de brouiller tout ça!...

MARTELLA.

La journée s'avance, seigneur Spoliatori.... et puisqu'il faut en finir....

SPOLIATORI, *lui offrant le bras.*

Finissons-en, ma chère Martella!...

CLAIRETTA.

Comment, ma tante!.... il faut déjà en finir?...

BELPHÉGOR, *à part.*

La pauvre enfant!....

MARTELLA.

Mais, en vérité, cette petite fille ne paraît pas dutout contente de se marier!

CLAIRETTA.

Vous m'avez dit, ma tante, qu'il ne fallait pas avoir l'air pressé. (*à part*) Et j'aimerais tout autant en finir avec un autre. (*hout*) Et puis tenez, si vous voulez que je vous le dise.... pour moi, ce futur-là ou rien.... Il ne m'a pas seulement dit qu'il m'aimait.

SUBTILIO, *aux paysans.*

Comment! je n'vous l'ai pas dit?... eh bien, j'lai dit à tout l'monde excepté à vous!... C'est un oubli, mais je vas l'réparer devant témoins!...

BELPHÉGOR, *à part.*

Attends, je vais t'aider!....

SUBTILIO, *aux paysans.*

Ecoutez!... (*Belphégor se précipite dans la maison de Mathéo : un coup de tonnerre se fait entendre, Subtilio paraît*

en avoir reçu seul la commotion ; Subtilio criant effrayé : **aye !** aye !...

SPOLIATORI, *se retournant épouvanté.*

Ah ça, voyons, veux-tu bien ne pas me faire des frayeurs comme ça !...

LES PAYSANS.

C'est le coup d'tonnerre !....

SPOLIATORI, *à Subtilio qui ne peut parler.*

Eh bien ! parle donc.... qu'est-ce que tu fais-là ?... réponds donc ?.... es-tu muet ?.... si tu es muet.... dis-le !. ..

LES PAYSANS.

BELPHÉGOR, *paraissant à la fenêtre de Mathéo, son bonnet à la main.*

Je me charge de lui rendre la parole, moi..... En avant le bonnet !..... (*Il jette son bonnet sur la tête de Subtilio, où il va légèrement se reposer.*)

CLAIRETTA.

S'il est muet, je n'en veux plus, ma tante !...

MARTELLA.

Je le crois bien.... un mari muet....

LES PAYSANS.

Parle donc ?.... réponds donc ?....

SUBTILIO, *coiffé du bonnet et ayant l'air de revenir à lui.*

Ouf !... oui, je vais parler... (*à Clairetta*) Mamz'elle, si je ne vous ai pas dit que j'vous aimais, c'est que j'nai..... jamais.... eu.... d'amour.... pour vous....

TOUS.

Est-il possible !

SPOLIATORI, *avec étonnement*

A-t-il perdu la tête ?....

SUBTILIO.

Non, non, j'ai ma tête !....

SPOLIATORI, *à Subtilio.*

Mais veux-tu bien dire la vérité !....

CLAIRETTA.

Oui, la vérité ?...

SUBTILIO, *à Clairetta.*

AIR : *Comme il m'aimait.*

La vérité, (*bis.*)
C'est qu' d'un autr' vous êtes éprise.

J'suis entêté ;
D'aucun côté
La natur' ne m'a bien traité...
J'tiens d'mon oncle pour la sottise...

SPOLIATORI.

Veux-tu te taire ?

SUBTILIO.

Il faut que j'dise
La vérité. *bis.*

CLAIRETTA, *avec joie.*

C'est pas moi, qui la lui fais dire....

TOUS.

Qu'a-t'il donc ?...

SPOLIATORI.

Ah ! ça, mais c'est un vertige !....

MARTELLA.

Dans cet état, il ne peut pas épouser ma nièce....

SPOLIATORI, *à Martella.*

Laissez, laissez.... il va revenir à lui.... allons, allons donc... répare donc ton impertinence....

SUBTILIO, *à Clairetta.*

En vérité, (*bis.*)
Je n'vous aime, ni n'vous déteste !..,
Votre beauté
N' m'a pas tenté.
Sur autre chose j'ai compté :
Vot' dot' seul' me plaît, je l'proteste...
Et je n' saurais qu'faire du reste !..
En vérité. (*bis.*

TOUS.

Ah ! c'est encore plus fort !....

CLAIRETTA, *pleurant.*

C'est un monstre !.....

Chœur du Coq de village.

ENSEMBLE.

Peut-on parler ainsi, grands dieux !...
Voyez, voyez l'bel amoureux !
Il ne m'aim' pas ! ah ! c'est affreux !
C'est à s'faire arracher les yeux !

TOUS LES PAYSANS.

Peut-on parler ainsi, grands dieux !
Voyez, voyez l'bel amoureux !
Il la trouv' laide!.. ah ! c'est affreux !
C'est à s'faire arracher les yeux...

MARTELLA.

Peut-on parler ainsi, grands Dieux !
Voyez, voyez, quel amoureux !
Il la trouv' laide, ah ! c'est affreux !
Où donc, où donc a-t-il les yeux ?

SUBTILIO.

Je ne dis pas ce que je veux ;
Mais j'dis c'que pens', c'est encore mieux.
De vous je n' suis pas amoureux ;
Mais j'n'en tiens pas moins à mes yeux.

SPOLIATORI.

Peut-on parler ainsi, grands dieux !
Tais-toi donc, petit malheureux.
Comment, tu n'es pas amoureux !
On devrait t'arracher les yeux.

(*Avec fureur à Subtilio.*)

Mauvais sujet !...

MARTELLA.

Petit serpent !

CLAIRETTA.

Vilain amoureux !....

SUBTILIO.

Tiens, les v'là tous après moi....

SPOLIATORI.

Est-ce là l'exemple que je t'ai donné, dire de pareilles choses en face !... (*Belphégor souffle en riant sur son bonnet, qui quitte la tête de Subtilio pour aller sur celle de Spoliatori.*

SUBTILIO, *revenant à lui, à son oncle.*

Qu'est-ce que j'ai donc dit ?...

MARTELLA, *avec fureur.*

Ce qu'il a dit !...

SPOLIATORI.

Je te déshérite ! ne devrais-tu pas plutôt imiter ma conduite ?... (*à Martella.*) Chère Martella, est-il vrai que vous avez mon amour ? oui ou non... Est-il vrai que vous êtes tout pour moi ?.. Est-ce votre main... votre main seule que je désire ?...

MARTELLA, *lui tendant les bras.*

Ah !

SPOLIATORI, *d'un air tendre.*

AIR : *Faut d' la vertu, pas trop n'en faut.*

Non, non, vous ne le croyez pas...
De vous je fais fort peu de cas...
Qui, moi ! vous trouver des appas !
Non, non... cela ne se peut pas !

MARTELLA.

Oh ciel !..

SPOLIATORI.

Serait-ce pour votre jeunesse
Qu'à vous je brûle de m'unir ?
Serait-ce pour votre tendresse ?
Serait-ce enfin pour mon plaisir ?

ENSEMBLE.

Non, non, vous ne le croyez pas, etc.

CHOEUR et CLAIRETTA.

Grands dieux ! quel nouvel embarras !..
Il ne lui trouve plus d'appas !..

SUBTILIO.

Il ne lui trouve plus d'appas !..
Vraiment je ne le comprends pas.

MARTELLA.

Comment... c'est à moi que vous tenez ce langage ?..

CLAIRETTA.

C'est au tour de l'oncle, à présent.

SPOLIATORI.

Serait-ce pour votre constance
Que je vous aime tant et plus ?

ENSEMBLE.

Serait-ce pour votre innocence ?
Serait-ce enfin pour vos vertus ?...
Non, non, vous ne le pensez pas, etc.

CHŒUR.

Grands Dieux ! etc.

SUBTILIO.

Il ne lui trouve plus, etc.

MARTELLA.

Quelle horreur !..

SUBTILIO.

Tiens, il me disait de faire comme lui, et c'est lui qui fait comme moi...

CLAIRETTA, *passant du côté de Martella.*

Tel oncle, tel neveu.

SPOLIATORI, *d'un air tendre.*

Et cette donation mutuelle que je vous demandais ? c'est parce que je crois que vous êtes plus vieille que moi, et beaucoup moins bien conservée...

MARTELLA, *tombant dans les bras de sa nièce.*

Je me meurs !...

SPOLIATORI, *d'un air tendre.*

Martella !...

MARTELLA, *se relevant avec fureur.*

Tais-toi !... vieil avare !...

BELPHÉGOR, *à la fenêtre, se frottant les mains.*

Ils se connaissent maintenant : rappelons mon bonnet.

SPOLIATORI, *d'un air tendre, au moment où le bonnet s'en va.*

C hère Martella...

MARTELLA.

Chœur général du Coq.

ENSEMBLE.

Peut-on parler ainsi, etc.

CLAIRETTA.

Peut-on parler ainsi, etc.

TOUS LES PAYSANS.

Peut-on parler ainsi, etc.

SUBTILIO et SPOLIATORI.

Ah ! maintenant, je parle mieux !
De vous je suis très-amoureux.
De voir vos attraits précieux,
Ah ! n'allez pas priver mes yeux.

(*A Clairetta et à Martella.*)

Ecoutez-moi !

TOUS.

Non !... c'est affreux !...

SPOLIATORI.

Mon cœur !

MARTELLA.

Ah ! le vieux misérable !

CLAIRETTA, LES PAYSANS.

Les insolens !

SUBTILIO *à Clairetta*, SPOLIATORI *à Martella.*

Allons, ma toute aimable !

J'ai parlé, malgré mes efforts.

(*Martella rentre suivie de Spoliatori, pour qu'on ôte le fil qui servait à onduire le bonnet sur sa tête. Le chœur continue, et Clairetta repousse Subtilio qui veut aussi entrer, jusqu'à ce que Spoliatori soit sorti.*)

J'avais, je crois, le diable au corps !

SPOLIATORI et SUBTILIO.

Ah ! maintenant je parle mieux, etc.

CHŒUR, PAYSANS.

ENSEMBLE.

Plus d' noce, il faut quitter ces lieux ;
Pour vous, pour nous, c'est malheureux.
Adieu, messieurs les amoureux,
Et portez-vous bien tous les deux...

Les chœurs sortent ; pendant la dispute, Belphégor est descendu ; il ent'rouvre la porte de Mathéo, et écoute en riant la scène suivante.

SCÈNE X.

SPOLIATORI, SUBTILIO.

SPOLIATORI.

Petit sot... vois-tu ce que tu as fait...

SUBTILIO.

Tiens, je n'lai pas fait à moi seul ; tenez, voyez-vous, j'parierais qu'tout ça, ça vient de Mathéo... c'est un sorcier... Il nous aura jeté un sort... J'vas l'trouver et nous verrons !... faudra bien qu'il me délivre de l'esprit...

SPOLIATORI.

Au fait ... c'est inconcevable ce qui vient de m'arriver ! je ne pouvais pas m'empêcher de dire ce que je pensais... Si j'avais été obligé de rendre mes comptes... qu'est-ce qu'on aurait dit ?...

BELPHÉGOR, *caché.*

Le vieux coquin !...

SPOLIATORI.

Hein ?... qu'ai-je entendu ?...

SUBTILIO.

J'ai entendu le vieux coquin !...

SPOLIATORI.

Allons !... qu'est-ce que tu fais là !....

SUBTILIO.

Je vous attends... venez-vous avec moi pour vous faire ôter l'esprit !...

SPOLIATORI, *le poussant pour le faire sortir.*

Imbécille !... est-ce que c'est possible !

(*Ils sortent.*)

SCÈNE XI.

BELPHÉGOR *paraît en riant.*

Ah ! ah ! ah ! voyez comme la vérité vous arrange une affaire !... Il était temps que mon bonnet revint à son poste !... oui, mais avec tout ça, cette petite Clairetta.... elle a je ne sais quoi !... Ce manant de Mathéo.... est heureux !....

AIR : *Traitant l'amour sans pitié.*

J'aime l'œil vif et brûlant
D'une fillette gentille;
Auprès d'elle, quand je grille,
Je suis dans mon élément.
La flatter et lui sourire,
La tenter et la séduire,
M'enflammer, être en délire;
Cela pour moi n'est qu'un jeu.
J'ai tant allumé de flammes,

Et j'ai fait brûler tant d'âmes,
Je dois être fait au feu. *bis*

Et justement, la voilà !

SCÈNE XII.

BELPHÉGOR, CLAIRETTA, *sans le voir.* (*elle sort de chez Martella.*)

CLAIRETTA.

Quel bonheur !... que je suis contente !... j'épouse Mathéo.... ma tante y consent.... ah ! c'est qu'elle est furieuse ?... Est-elle bonne, ma tante... quand elle est en colère ?.

AIR : *Romance de Fanfan et Colas.*

Je vais donc être ma maîtresse !
Pour une femme, en vérité,
Prendre un mari plein de tendresse,
C'est recouvrer la liberté !
J'm'entendrai louer à la ronde !
Tous les danseurs viendront m' prier !
Je pourrai plaire à tout le monde...
Ah ! quel plaisir de s' marier !

BELPHÉGOR, *à part.*

Elle me donne de la jalousie ; ça m'ennuie, moi, de loger chez ce gaillard-là !...

CLAIRETTA.

Je n'sais pas s'il est chez lui !...

BELPHÉGOR, *à part.*

Il serait plaisant de souffler à Mathéo...

CLAIRETTA.

Mariée ce soir !...

BELPHÉGOR.

Il n'y a pas de temps à perdre ! (*il appelle d'une voix douce*) Clairetta !...

CLAIRETTA.

Hein !... qu'est-c' que c'est qu'ça ?...

BELPHÉGOR.

Ma belle enfant !

CLAIRETTA, *le regardant vivement et se retournant.*

Tiens !... sa belle enfant !... il n'est pas plus grand que moi !... je n'sais pourquoi, je n'peux pas regarder ce petit homme-là !

BELPHÉGOR,

Eh bien !... vous-êtes honteuse ?...

CLAIRETTA.

Dam ! moi, je n'sais pas qui vous êtes, ni d'où vous venez !

BELPHÉGOR, *à part.*

Je le crois bien (*haut*) Vous ne me connaissez pas du tout ?

CLAIRETTA.

Je ne vous ai jamais vu ...

BELPHÉGOR, *à part.*

Pauvre petite, qui ne connaît pas encore le diable c'est encourageant !...

CLAIRETTA, *à part, sans le regarder.*

Ah ça mais... où veut-il en venir ?... je suis comme clouée là !...

BELPHÉGOR, *d'une voix caressante.*

Clairetta !... je vous connais déjà beaucoup !... c'est moi qui ai rompu votre mariage avec Subtilio !...

CLAIRETTA.

Ah ! j'vous suis bien obligée, et Mathéo aussi !

BELPHÉGOR.

Oui, je n'ai pu vous voir sacrifier ; vous êtes si douce, si aimable !

CLAIRETTA, *à part.*

Comme il parle bien !...

BELPHÉGOR.

Et puis, tant de naturel, de franchise !... Vous plaisez à tous ceux qui vous entendent... vous avez des moyens de charmer qui n'appartiennent qu'à vous !...

CLAIRETTA, *vivement.*

Comment, j'ai tout cela ?

BELPHÉGOR.

Sans doute ! personne ne s'en est aperçu mieux que moi, et je le sens plus que jamais auprès de vous.

CLAIRETTA, *étonnée.*

Mais enfin... qui êtes-vous donc ?

BELPHÉGOR.

Je suis l'ami de Mathéo !...

CLAIRETTA, *troublée.*

Et, comme ami !...

BELPHÉGOR, *allant pour lui prendre la main.*

Comme ami... je demande...

CLAIRETTA, *fuyant.*

Ah mon dieu.... il demande... qu'est-ce donc ! qu'i va demander ?

BELPHÉGOR, *d'un air tendre.*

AIR *arrangé par Beancourt.*

Que ma voix te rassure...
Et pénètre ton cœur ;
Regarde ma figure...
Dois-je te faire peur!..
En priant, je commande;
Regarde, au lieu de fuir;
Fais ce que je demande,
Pour te faire plaisir !

CLAIRETTA, *à part, le regardant.*

C'est vrai !... qu'il est gentil !... je ne puis le regarder, sans éprouver... On dirait que le diable me tente !..

BELPHÉGOR.

Même air.

A ma flamme, en cachette,
Accorde une faveur ;
Jamais une fillette
Ne m'a tenu rigueur...

(*Il la prend par la main, et la ramène au milieu de la scène.*)

Le baiser le plus tendre
Doit donc me revenir...
Ah ! laisse-moi le prendre...
Pour te faire plaisir.

CLAIRETTA.

Je ne sais si je peux lui refuser ça !... c'est pour me faire plaisir !... Mais si Mathéo le savait !...

BELPHÉGOR, *vivement.*

Il ne le saura pas.... allons !... allons !. ..

CLAIRETTA.

Duo : *de la clochette.*

Non, non, non, non...
Finissez donc,
Je vous en prie...
Cessez, cessez
De me tenter !..

BELPHÉGOR.

Cédez-moi donc, gentille amie !...
Vous ne pouvez pas résister.

CLAIRETTA.

Finissez donc !

BELPHÉGOR.

Cédez-moi donc...

CLAIRETTA.

Non...
Vraiment je suis toute saisie !
Plus j'l'entends, plus j'veux l'écouter...
Mais on vous verrait, je parie.

BELPHÉGOR, *remontant le théâtre.*

N'ayez pas peur, je suis prudent !

O ciel !.., il accourt ; ma femme le suit peut-être... Changeons de logement. (*Il entre chez Clairetta, sans l'embrasser.*)

CLAIRETTA *seule, croyant Belphégor au fond.*

Défendons-nous ; en accordant...
De refuser faisons semblant.
Finissez donc, je vous en prie,
Ou craignez mon ressentiment !..
Surtout, surtout, soyez prudent.
(*à part.*)
Avec soin sans doute, il regarde !..
Il a raison de prendre garde...
(*présentant sa joue.*)
Puisque vous me priez tant...
Je le veux bien ; tenez, soyez content !..

Eh bien !...

SCÉNE XIII.

MATHÉO, CLAIRETTA.

CLAIRETTA, *sans se détourner.*

Eh bien !... est-ce qu'il vient quelqu'un ?

MATHÉO, *apercevant Clairetta.*

Ma foi, moi... j'mennuie d'être en sentinelle perdue!.. Ah ! c'est elle ?...

CLAIRETTA, *sans voir Mathéo.*

Embrassez !... finissez donc ?...

(*Belphégor paraît à la fenêtre.*)

MATHÉO, *joyeux.*

Il m'avait bien dit que je trouv'rais ma future disposée à me r'cevoir ! voilà... (*Il lui donne deux gros baisers.*)

BELPHÉGOR, *à la fenêtre.*

C'est cela, moi, je regarde!

CLAIRETTA, *sans regarder.*

Nous n'étions convenus que d'un.

MATHÉO.

Comment ? convenus !

CLAIRETTA, *se retournant.*

Ah ! ce n'est pas lui !

MATHÉO, *étonné.*

Qui, lui !...

CLAIRETTA, *embarrassée.*

Eh bien ! lui... l'autre.... est-ce que j'sais, moi ?... Subtilio !....

MATHÉO.

Subtilio ?... allons donc, mamz'elle, je sais que vous êtes brouillés.. je viens de le quitter ; et je lui ai fait croire que je le désensorcellerais, à la condition qu'il me laisserait vous épouser ; ainsi, c'est un autre.

CLAIRETTA.

Eh bien ! l'autre, c'est vous, je vous ai vu venir !...

MATHÉO.

Et vous étiez convenue avec moi d'un baiser ?...

CLAIRETTA.

Non, c'est avec moi... que j'étais convenue !

MATHÉO.

Ah dieu ! est-elle gentille !...

BELPHÉGOR, *à la fenêtre.*

Et rusée !...

MATHÉO, *lui prenant la main qu'il baise.*

On ne peut pas trop payer ça !....

BELPHÉGOR.

Eh bien !... il ne se gêne pas... j'ai les charges de l'état, et lui les bénéfices... Attends, va, tu me le paieras !... si tu n'as pas la conscience nette ?.. (*Il jette son bonnet.*)

CLAIRETTA, *riant.*

Tu vois donc bien que tu avais tort ?... oh ! d'abord, ils ont toujours tort les hommes ! sans ça, ça n'irait pas bien !... Ma tante, consent à nous marier ensemble !.....

MATHÉO.

Ensemble !

CLAIRETTA.

Ah ça, tu m'aimes vraiment toi... oh d'abord, je veux le savoir !....

MATHÉO, *coiffé du bonnet.*

AIR : *O surprise!*

Oui, je t'aime
Plus qu'moi-même,
Et mon ardeur est extrême.
Oui, je t'aime
Plus qu'moi-même ;
Tu l'sauras
Tant qu'tu voudras...
Nous somm's faits pour nous unir !..
Je suis vif par caractère,
Je suis dur dans la colère ;
Mais t'as de quoi m'adoucir...
Tu connaîtras la manière
D'terminer tous nos débats ;
En un mot, vois-tu, ma chère,
Je s'rai ce que tu me f'ras.

CLAIRETTA.

Tu s'ras content !....

MATHÉO.

Oui, je t'aime, etc.

L'beau temps n'est pas toujours là.
Il s'peut que, dans not' ménage,
Il pass' par fois un nuage;
Mais rarement il crev'ra...
Je ferai le diable à quatre;
J'ai la voix grosse et d'bons bras...
Mais quand je voudrai te battre,
Tiens ferme... et tu me battras.

CLAIRETTA.

Je m'en souviendrai !...

MATHÉO.

Oui, je t'aime, etc.

Pourquoicommandlerions-nous !
Si nous avons la puissance,
Pour rendre égal' la balance,
Vous avez autre chos' vous...
Nous somm's tous de bonnes âmes !..
Les hommes, retiens cela,
Doivent êtr' menés par les femmes,
Ils ont tous un nez pour ça...

CLAIRETTA.

C'est juste !...

MATHÉO.

Oui, je t'aime, etc.

(*Il s'arrête tout essoufflé.*)

CLAIRETTA.

Il est bon garçon... v'là des vérités bonn's à entendre...

BELPHÉGOR, *à la fenêtre.*

Il n'y a rien à faire avec ce butor-là... il aime de bonne foi... on n'a jamais vu ça... Coiffons l'autre !... (*Le bonnet passe sur la tête de Clairetta.*)

MATHÉO.

J'espère que j't'en ai dit d'belles ? et toi !....

CLAIRETTA.

Oh ! moi... je te rends joliment amour pour amour !... et quand j't'oublie, c'est pas ma faute !...

MATHÉO.

Tu m'oublies !...

CLAIRETTA.

Quelque fois... tiens, une chose que j'voulais te cacher ! mais c'est plus fort que moi... il faut que j'te la dise !

MATHÉO.

Hein !... mamz'elle !

CLAIRETTA.

Oh ! t'as beau t'fâcher !... c'est égal, faut qu'ça part. D'ailleurs, j'ai d'quoi t'adoucir; tu s'ras c'que j'te ferai..... je tiendrai ferme ; je ne te crains pas.... je te battrai... t'as un nez et j'te mènerai !....

MATHÉO.

Voyez-vous ça ?... et qui diable aussi m'a fait lui dire !....

CLAIRETTA, *riant.*

Tout à l'heure!... quand j'pensais à toi.... il y avait là.... un p'tit homme gentil!... gentil !...

MATHÉO.

Gentil comme moi....

CLAIRETTA.

Oh ! non... plus gentil qu'toi... gentil comme tout... et il m'a demandé quelque chose !...

MATHÉO, *effrayé.*

Quelque chose ?...

CLAIRETTA.

Oui, je voulais le lui refuser !... mais j'ai pas pu !...

MATHÉO, *épouvanté.*

J'ai le frisson.

CLAIRETTA.

Oh ! il n'y a pas d'quoi !... il voulait m'prendre... un baiser....

MATHÉO.

Un baiser !... ah ! je suis...

CLAIRETTA, *riant.*

Non... c'est toi qui l'as pris...

MATHÉO.

Ouf!... quelle peur !...

CLAIRETTA.

Tu vois qu'dans tout ca, il n'y a pas d'malheur... et... vrai, c'n'est pas d'ma faute.... je ne pouvais pas me défendre !....

MATHÉO, *à part.*

Elle ne pouvait pas se défendre !... quelle idée !... si... c'était un tour de mon diable !...

CLAIRETTA.

Mais, tout ça ça n'fait rien; nous nous marierons ce soir, (*montrant son cœur*) T'es revenu là .. et je n'veux plus que tu t'en ailles, de peur qu'un autre ne prenne ta place !.....

MATHÉO.

Pour en être plus sûr, je reste auprès de toi (*élevant la voix*) et nous verrons si le diable peut m'en ôter. (*Au même instant le bonnet retourne à Belphégor, sans qu'il le rappelle.*)

BELPHÉGOR, *montrant son bonnet.*

Allons... le voilà qui revient tout seul.... ils n'ont plus besoin de lui pour dire la vérité !....

MATHÉO, *à part.*

Mais, où peut-il être ?

CLAIRETTA.

Qu'est-ce que tu as donc ?...

MATHÉO.

J'ai.... ce diable de Belphégor me tourmente... je parie bien qu'il n'est plus chez moi. (*Il va regarder chez lui, et on lui ôte le porte mousqueton.*)

CLAIRETTA, *remontant le théâtre.*

Tiens !.... j'aperçois tous les villageois qui entourent Subtilio.. ils se moquent tous de lui... oh !... quelle figure il va faire en nous voyant!...j'vais les chercher, il ne nous manqu'ra plus qu'ma tante. Allons-nous être à la noce !..., allons-nous être à la noce !... (*Elle entre dans la coulisse; on lui ôte le porte mousqueton.*)

MATHÉO.

Quand j'disais ! qu'il n'était plus chez moi... ah bah !... qu'il soit où il voudra... j'ai Clairetta !... (*ne la voyant pas*) Eh bien ? est-ce qui m'a emporté ma femme ?... il en est bien capable !... Clairetta !... Clairetta !... où es-tu ?...

CLAIRETTA, *revenant.*

Auprès de toi !...

MATHÉO.

V'là donc ma femme !...

CLAIRETTA.

V'là donc mon mari !...

SCÈNE XIV.

MATHÉO, CLAIRETTA, SUBTILIO *suivi de tout le village.*

CHŒUR.

AIR : *du chœur de Robin des bois.*

MATHÉO et CLAIRETTA.

Que des amoureux
L'sort est agréable ;
Le temps redoutable
Ne peut rien sur eux.

Un doux mariage
Livre leur cœur à l'espoir,
Et dans leur ménage
L'amour vient s'asseoir.

Dans leur gai transport,
Dans leur tendre accord,
Ils font tour à tour
La guerre et l'amour.

Que la nuit paraisse,
Ou que le jour naisse,
Oui, l'on n'entendra
Que ce refrein là :
Tra, la, la, la, la, la, la, etc.

ENSEMBLE.

SUBTILIO.

L'Hymen rend-il heureux ?
Le sort en rien ne m'accable ;
Sans lui, plus aimable,
Je vivrai bien mieux.

Je garde l'espoir ;
Je m'moqu' du mariage ;
Rar'ment dans l'ménage,
L'amour vient s'asseoir.

Dans mon gai transport,
Dans mon tendre accord,
Je f'rai tour à tour...
La guerre ou l'amour.

Que la nuit paraisse, etc.

LES PAYSANS, *à Subtilio.*

Vois ces amoureux,
Vois quel sort agréable ;
Le temps redoutable
Ne peut rien sur eux.

Un doux mariage
Livre leur cœur à l'espoir,
Et dans leur ménage
L'amour vient s'asseoir !

ENSEMBLE.

Dans leur gai transport,
Dans leur tendre accord,
Ils f'ront tour à tour
La guerre et l'amour.

Que la nuit paraisse, etc.

Sur les tra, la, la, *les paysans passent en dansant devant Subtilio en se moquant de lui et en le narguant. Subtilio, sur une danse très-originale, et en sautant d'une manière comique, a l'air de leur dire :* ça m'est égal. *Les paysans font un rond, le mettent au milieu; et, pendant ce temps là, Mathéo et Clairetta dansent de leur côté, sur le devant de la scène, un pas très-piquant et analogue à la circonstance.*

TABLEAU.

(*A la fin des danses, Martella sort de chez elle et accourt, sur la scène, d'un air effrayé.*)

SCÈNE XV.

MATHÉO, CLAIRETTA, SUBTILIO, MARTELLA, *tout le village.*

MARTELLA, *accourant.*

Ah ! au secours !... au secours !... le diable est chez moi...

TOUS.

Le diable !...

MARTELLA.

Oui, dans la chambre de Clairetta.

TOUS.

Vous l'avez vu ?...

MARTELLA.

Je m'en suis bien gardé !... il m'a crié son nom avec une voix... je suis sûre qu'il a au moins vingt pieds !

SUBTILIO.

Alors... ce n'est pas celui qui m'trottait dans la tête !...

TOUS, *voyant la porte s'ouvrir.*

Le voilà !... (*Ils baissent la tête avec effroi.*)

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, BELPHEGOR, *la montre à la main.*

BELPHÉGOR.

Eh bien ! qu'est-ce que c'est ?

MARTELLA, *aux paysans.*

Fermez les yeux !... il vous les brûlerait !. ...

CLAIRETTA, *regardant aux travers de ses doigts.*

Ah ! c'est égal.... moi, j'en risque un..... tiens..... c'est mon petit homme. (*Elle va à lui, Mathéo la retient.*)

MATHÉO.

Mon diable !... c'est lui qui était chez Clairetta !..

MARTELLA.

Comment !... (*le regardant*) le seigneur Rodrigue !..

TOUS.

Le seigneur Rodrigue !...

SUBTILIO.

Le seigneur Rodrigue (*aux paysans*)Allez vîte annoncer c'te nouvelle-là à madame Honesta.

(*Deux paysans sortent.*

CHŒUR.

AIR : *Ah ! monseigneur.*

Ah ! monseigneur !.. ah ! monseigneur !..
Pour votre femme quel bonheur !
Ell' ne savait de son malheur
A qui s'en prendr', dans sa fureur !
Vous v'là de retour !.. ah ! monseigneur !
Pour votre femme quel bonheur !..

BELPHÉGOR.

C'est bon... c'est bon... (*à part*) J'ai compté les minutes, elle n'aura pas le temps de me rejoindre... ma montre va comme le soleil des enfers.

MATHÉO.

Ah ça mais, seigneur le diable, vous êtes donc aussi le seigneur Rodrigue ?... Non, non... vous êtes.... eh bien ! voyons, à laquelle des deux seigneuries tenez-vous ?....

BELPHÉGOR.

Eh bien ! oui.... mes amis.... je suis le diable....

TOUS.

Le diable !....

BELPHÉGOR.

Et je dois bientôt retourner dans ma patrie !... mais avant de vous quitter, je veux laisser une bonne réputation dans le pays ... Mathéo !... Clairetta !.... vous vous aimez réellement... c'est moi... qui ai empêché votre malheur et celui de Martella, en forçant Subtilio et Spoliatori de dire la vérité !....

MARTELLA.

C'est vous !....

MATHÉO.

Oui, lui... et son bonnet !....

BELPHÉGOR.

C'est à moi de vous unir !.... (*Il se met au milieu d'eux.*)

CLAIRETTA.

C'est un bon petit diable !...

BELPHÉGOR.

Et pour me faire honneur, jurez moi de conserver le même amour, jurez-moi de n'avoir jamais de querelles ; jurez moi d'être toujours fidèles...

(*Midi sonne, Belphégor disparaît.*)

TOUS LES DEUX.

Eh bien ! où est-il donc ?...

SUBTILIO, *riant.*

Eh bien ! quoi !..., il n'a pas voulu vous faire faire de faux sermens !...

MATHÉO.

C'est juste !... il est midi !...

SCÈNE XVII ET DERNIÈRE.

Les Mêmes, SPOLIATORI.

SPOLIATORI, *accourant, son mouchoir à la main.*

Monseigneur !... monseigneur !... votre femme vient de mourir de joie en apprenant votre retour.

CLAIRETTA.

Oui, monseigneur... il est déjà bien loin !...

SPOLIATORI.

Par où est-il passé ?... est-il parti à pied ?...

MATHÉO.

Ni à pied ni en voiture.

SUBTILIO.

Est-il drôle, mon oncle !... vous ne savez donc pas ce qu'il était !...

MARTELLA.

N'importe ce qu'il était, il avait du bon... puisqu'il a fait le bonheur de ces jeunes gens, et qu'il m'a empêchée de me sacrifier !...

SPOLIATORI.

Ah ça mais, c'est donc le diable !...

CLAIRETTA.

Vous y êtes !...

SPOLIATORI.

Et mes comptes !

MATHÉO.

Il vous les fera rendre plus tard.

VAUDEVILLE FINAL.

AIR *de Beaucourt.*

MATHÉO.

Vous, que l'or seul peut contenter,
Et qu'une femme douce, aimable,
Sans fortune, ne peut tenter...
Ah ! que votre cœur est coupable !
Craignez le sort qui vous attend ;
Car, lorsqu'on épouse sans honte
Une femme pour son argent,
On en a toujours pour son compte...

SPOLIATORI.

Des calculs j'ai su m'occuper :
Et ma méthode est la plus nette ;
Les yeux fermés, sans me tromper,
Je ferais presque une recette...
Je fais d'abord l'addition
Des sommes dont je prends l'escompte,

Et puis une soustraction,
Et toujours je trouve mon compte!..

CLAIRETTA.

La femme, dans l' mari qu'elle prend,
Croit trouver tendresse et constance;
Dans sa femm' le mari s'attend
A trouver amour, innocence;
Mais quand j'approche du moment,
Il est une chos' qui me démonte,
C'est qu'on dit qu'en se mariant,
Personne ne trouve son compte.

SUBTILIO.

Quand on souffre, je vois toujours
Qu'on se tourmente et qu'on s'ennuie;
On veut savoir combien de jours
Dure au juste une maladie.
D'en prévoir à peu près la fin
Il est une manière prompte;
Faites venir un médecin,
Il aura bientôt fait votr' compte.

MATHÉO.

Soyons bons et jamais méchans,
A not' tour nous aurons la chance;
Nous serons mis, petits et grands,
Tôt ou tard dans la mêm' balance.
Nos actions seul's seront pour nous,
Quand viendra le jour du décompte.
Et de la mêm' manière à tous
On établira notre compte.

(*Clairetta s'avance pour chanter le couplet au public, Belphégor paraît tout à coup par la même trappe qui l'a fait disparaître.*)

BELPHÉGOR.

Me voilà!... me voilà!...

TOUS.

Encore le diable!...

CLAIRETTA.

Vous revenez avec nous?...

BELPHÉGOR.

Parbleu! je crois bien ! j'ai trouvé ma femme en bas, et je suis remonte. Je me fixe sur la terre, et de temps en temps je vous ferai dire la vérité.... (*s'avançant vers le public*) si pourtant on veut bien me le permettre.

Au public.

Il est des diables sans attraits;
Il en est d'un bon caractère;
Moi, j'ai cru, messieurs, que j'étais
Du genre qu'il faut pour vous plaire!
D'après cela, sur mon budget
J'ai mis, sans craindre de mécompte,
Force bravos, succès complet....
Voulez-vous approuver mon compte?

FIN.

Allarde, Marie François Denis Théresa Henri, = Baron d'

LA GRAND'MAMAN,

OU

LE LENDEMAIN DE NOCES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. FRANCIS, ARMAND ET ACHILLE DARTOIS,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 30 AVRIL 1825.

PRIX : 1 fr. 50 c.

PARIS,

POLLET, LIBRAIRE, ÉDITEUR DE PIÈCES DE THÉATRE,

RUE DU TEMPLE, N° 36, VIS-A-VIS LA RUE CHAPON.

1825.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Mme BELMARE.....	Mme HERVEY.
CHARLES VERNEUIL, son gendre.	M. FÉDÉ.
JULIE VERNEUIL, sa petite-fille...	Mlle P. GEOFFROI.
LAURENT, ami de Verneuil.....	M. PHILIPPE.
HENRIETTE, villageoise attachée à Julie.....	Mme LAFONT (née Colon.)
PIERRE, paysan amoureux d'Henriette.....	M. JOLY.

PARENS ET AMIS.

VILLAGEOIS.

La scène se passe à....

Vu au ministère de l'intérieur, conformément à la décision de S. Ex. en date de ce jour.

Paris, 24 avril 1825.

Par ordre de Son Excellence :

Le chef du bureau des théâtres,
COUPART.

IMPRIMERIE DE DONDEY-DUPRÉ,
Rue Saint-Louis, No 46, au Marais.

LA GRAND'MAMAN,

OU

LE LENDEMAIN DE NOCES,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un jardin; à droite un pavillon où logent Verneuil et sa femme.

SCÈNE PREMIÈRE.

HENRIETTE, *ensuite* PIERRE.

HENRIETTE, *regardant par le trou de la serrure.*

Je n'entends rien !... c'est-y paresseux des nouveaux mariés !

PIERRE, *arrivant.*

Ah ça ! voyons, Henriette ! est-ce pour aujourd'hui ? Tu te souviens bien de ce que tu m'as dit ? le lendemain du mariage de M. Charles avec Mlle Julie, ce s'ra ton tour.

HENRIETTE.

C'est vrai, j'ai dit ça.

PIERRE.

Eh bien ! ils sont mariés ! le bal a eu lieu hier soir, nous sommes au lendemain de noces, v'là l'pavillon où c'qui z'ont passé la nuit. M'épouses-tu ? où ne m'épouses-tu t'y pas ?

HENRIETTE.

Oui et non.

PIERRE.

Oui et non !

HENRIETTE.

Tu sais bien que j'suis conv'nue de v'nir voir le lendemain de son mariage mamzelle Julie, c'est-à-dire madame de Verneuil ?

PIERRE.

Oui, madame, puisque c'est le lendemain.

HENRIETTE.

Pour lui demander comment qu'elle se trouvait d'avoir un mari, et si elle s'en trouvait bien... Alors...

PIERRE.

Dépêche-toi au moins.

HENRIETTE.

Je n'peux pas aller plus vite, puisque les mariés n'sont pas encore sortis, et qu'j'attends à la porte.

PIERRE.

C'est un'preuve qu'y n'sont pas fâchés d'être ensemble.

HENRIETTE, *gaîment.*

Je le suppose !

PIERRE.

C'est sûr ! mamzell' Julie a eu meilleur cœur que toi ; certainement, il n'y a pas si long-tems qu'elle connaît monsieur Charles, qu'tu m'connais moi. Eh ben ! sa grand'maman a eu beau dire : « Mes enfans, attendez, » vous vous aimez tous les deux ; mais vous avez votre » caractère, donnez-vous l'tems de vous y accoutumer, » il faut mieux se disputer avant qu'après. » La p'tite fille n'a rien écouté, et crac, ça été fait !

HENRIETTE.

Et tu aurais voulu... ?

PIERRE.

Oui, mamzell', j'aurais voulu, d'autant plus que la grand'maman qu'est not'marraine, était d'avis qu'il n'y avait aucun danger pour nous !

HENRIETTE.

Crois – tu qu'il y en avait pour eux ? monsieur Charles aime tant mamzelle Julie ! As-tu vu la belle corbeille qu'il lui a donnée ? les dentelles ? les cachemires ?

PIERRE.

Ah ! c'est ça, les cachemires ? Si j'pouvais t'en offrir, p't'être ben... mais, je n'donn' pas dans ce charlatanisme-là moi ! j'veux d'l'amour sans cach'mire.

HENRIETTE.

Est-c'que j't'en refus' d'l'amour ? Je suis trop raisonnable pour ça ; mais j'crains le mariage.

PIERRE.

Mamzell' Julie est plus hardie qu'toi.

HENRIETTE.

Du tout ; c'est qu'elle est plus impatiente ; d'ailleurs, il est toujours plus poli d'laisser passer les maîtres devant.

PIERRE.

Mais, sans impolitesse, nous aurions pu passer en même tems ; ... et puis, crois - tu qu'c'est amusant pour moi d'attendre, quand j'vois l'ami de monsieur Charles, ce beau garçon de noce, monsieur Laurent, v'nir t'en conter ?

HENRIETTE.

Ah ! voilà !

PIERRE, *vivement*.

Oui, voilà.

AIR : *du Petit Courrier*.

Hier, en dansant, cet enjôleur
Ne te disait-il pas encore ?
(*L'imitant.*)
« Jeune Henriette je t'adore !
Tu devrais me donner ton cœur !... »
Ce langag'-là me donn' la fièvre ;
Et quand tous deux auprès de toi

Nous courons ainsi le mêm' lièvre,
J'ai peur qu'il n' l'attrape avant moi!...

HENRIETTE.

Vraiment! j'en apprends de belles! Si tu trembles à présent qu'tu n'en as aucun sujet, que sera-ce quand j'serai ta femme?

PIERRE.

Ah! c'est différent, quand tu s'ras ma femme, j'prendrai mes sûretés. (*Faisant signe qu'il l'enfermera*)... Cric, crac!

HENRIETTE.

Qu'appelez-vous vos sûr'tés? Vos sûr'tés, c'est ma vertu, ma fidélité...

PIERRE.

Ça suffit!... dès l'instant qu'c'est sûr!... Mais c'est égal.

(*Il répète son signe.*)

LES VILLAGEOIS, *dans la coulisse.*

Hoé!... hoé!... par ici!

HENRIETTE.

Tiens, vl'à tout le village!

SCÈNE II.

LES MÊMES, VILLAGEOIS *des deux sexes, avec des bouquets.*

CHOEUR.

AIR : *de Beaucourt.*

Les époux dont l'bonheur commence
Cherchent la joie après l'sommeil
Nous nous somm's mêlés à leur danse;
Nous venons fêter leur réveil!

HENRIETTE, *à Pierre.*

Ah! pour nous quel heureux présage!
V'là tous les bouquets de retour;

Je croyais que dans l'mariage
Ce n'était fêt' que l'premier jour!

Vous venez fêter leur réveil ; eh bien ! ils dorment encore !...

TOUS.

Encore !...

SCÈNE III.

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT, *entrant.*

Eh bien ! qu'est-ce qu'il y a donc par là ?...

TOUS.

C'est le garçon de noce !...

LAURENT, *aux paysans qui le saluent.*

Oui, c'est moi... Bonjour, mes amis !... est-ce qu'on est déjà sur pied par ici ?...

HENRIETTE.

Non, monsieur Laurent...

LAURENT.

A la bonne heure !... je ne fais que de me lever, moi ; et pourtant je ne suis pas marié. Mais je crois que ce sont des bouquets que je vois-là !...

HENRIETTE.

Oui, c'est pour les époux !...

LAURENT.

Comment !... vous voulez les régaler encore de ça aujourd'hui ?.... C'était bien hier..., Ce matin il leur faut un bon déjeûner !...

TOUS.

Est-il bon vivant ?...

HENRIETTE.

Oh !.. mademoiselle Julie n'prend ordinairement qu'du lait...

LAURENT.

Oui, mais avec un mari on change de regime!..

HENRIETTE.

On est donc ben heureuse quand on est mariée ?

LAURENT.

Si on est heureuse ! je le crois bien...

PIERRE, *à Henriette.*

Là, ... entends-tu ?

LAURENT.

Le mariage pour les femmes est un pays de cocagne.

PIERRE.

Et pour les hommes ?

LAURENT.

Oh ! pour les hommes !... c'est... un enchantement ! ça vous les change ! ça vous les classe ! Enfin, avec une femme jolie, on ne sait pas ce qu'on peut devenir !

PIERRE.

Epouse-moi donc bien vite !

HENRIETTE.

On dit pourtant qu'un mari...

LAURENT.

On dit !.. est-ce qu'il faut croire ce qu'on dit ?

AIR : *du vaudeville de l'Ile des Noirs.*

Combien, contre le mariage,
N'a-t-on pas aiguisé de traits ?
C'était vraiment comme une rage
Chez tous nos faiseurs de couplets.
Contre l'hymen la raillerie
Grace au ciel, n'est plus de saison ;
Je suis ravi qu'on se marie...
Pourvu que je reste garçon !

HENRIETTE.

Qu'est-ce que vous dites-donc ?

LAURENT.

Sans doute !.. pourvu que je reste garçon de noce ?...

TOUS.

A la bonne heure !..

LAURENT.

C'est que j'aime beaucoup à être à la noce ?..

TOUS, *riant*.

Ah !.. ah !.. ah !..

LAURENT.

C'est une variété ! un mouvement ! une gaîté ! et que d'observations on peut y faire, le soir, quand arrive le bal. D'un côté ce sont des paysannes gentilles, comme toi, qui ont l'air d'attendre leur tour ; de l'autre, des benets, comme lui,.. qui ont l'air de dire : Ah ! si ça pouvait être avec moi ! Au milieu, les parens de tous les rangs, de tous les âges ; le fermier à côté du petit-maître, et l'honnête bourgeois à côté du gros fournisseur ! Cependant le marié paraît tout occupé, et ne sait jamais la figure qu'il doit faire ; la mariée sourit à tout le monde, et danse tant qu'elle peut pour faire croire qu'elle ne pense à rien. Enfin, on soupe ; après le souper on cherche la mariée, on ne la voit plus... On court après le marié, disparu aussi.... Alors l'orchestre joue : *Le premier pas se fait sans qu'on y pense ;* chacun se remet en train sur l'air : *Sautez donc, sautez, sautez donc*, et tout finit par : *Allez vous-en, gens de la noce* !

TOUS.

Oh ! c'est ça, c'est ça !

LAURENT.

Oh ! je connais ça, moi ! c'est la douzième fois que je suis garçon de noce !

HENRIETTE.

A la treizième, vous le s'rez p't'être pour vot' compte.

LAURENT.

Oui, la treizième est capable de me porter malheur !

TOUS.

Malheur!

LAURENT, *se reprenant.*

Parce que je suis content comme je suis.... Je suis un homme de plaisir! M'amuser, et toujours m'amuser c'est mon système! Vous sentez bien que si j'étais obligé de veiller sur ma femme, de songer au ménage, de m'occuper de deux ou trois petits marmots qui me ressembleraient..... ou qui ne me ressembleraient pas..... ça dérangerait furieusement mon système de plaisir? En attendant le réveil des mariés, je vais vous chanter une petite ronde, dans le genre de *la Boulangère a des écus*, et qui sera à la portée de tout le monde!

TOUS.

Oui, oui... une ronde!...

LAURENT, *prenant la main d'Henriette.*

Allons, en rond!.. (*A part et la regardant*) C'est un vrai morceau de garçon de noce!...

RONDE.

Il était un méd'cin
Malin,
Il était un méd'cin.

TOUS.

Il était un médecin, etc.

LAURENT.

Qui disait aux fillettes,
Tra la la, (*bis*)
Qui disait aux fillettes
Tout ce qu'ell's avaient là...

TOUS.

Tout ce qu'ell's avaient là,
Oui dà,
Tout, etc.

LAURENT.

Étaient-ell's inquiètes,

Tra la la, (*bis*)
Malades ou distraites,
Il v'nait à leur secours...
Toujours.

TOUS.

Il v'nait à leur secours
Toujours,
Il v'nait à leur secours,

LAURENT.

Pour les rendr' guillerettes,
Tra la la, (*bis.*)
Il avait un secret
Parfait,
Il avait un secret...

TOUTES LES FEMMES.

Il avait un secret
Parfait,
Il avait un secret.

Oh ! dites-nous-le ! dites-nous-le !

LAURENT.

Oui, mais ça ne peut pas se dire ainsi.... Il faut que tous les hommes tournent le dos, et qu'il n'y ait que les femmes qui me regardent ! (*Tous les hommes se retournent. A Henriette.*)

D'abord à la malade,
Tra la la, (*bis.*)
En lançant une œillade,
Il tâtait d'un air doux
Le pouls,
Il tâtait d'un air doux.

(*Il prend doucement la main d'Henriette.*)

Puis en homm' de mérite,
Tra la la, (*bis*)
Il appliquait de suite...

(*Il va pour embrasser Henriette. Pierre qui s'est avancé met sa tête entre Henriette et Laurent, de manière que celui-ci embrasse la figure de Pierre.*)

PIERRE.

Ça n' prend pas... alte-là !
J' suis là..

(Le garçon de noce va pour en embrasser une autre, et tous les hommes se retournent en disant :)

Ça n' prend pas... alte-là...
J' suis là...

LAURENT.

Ah ! par exemple !.. Voyez l'imbécille qui vient m'interrompre !

PIERRE.

Tiens !... Imbécille.... Pas si bête.

TOUS.

Oui, c'est vrai !

PIERRE.

Vous ne vous attendiez pas à ça ; c'est que je sais me retourner !

HENRIETTE.

Tu as tort !

PIERRE.

J'ai tort !

HENRIETTE.

Tu es cause que je n'saurai pas le secret....

PIERRE.

Oh bien ! j'l'ai deviné, je te le dirai.

HENRIETTE.

Jaloux !

PIERRE.

Jaloux !

TOUS.

Oui, jaloux !

SCÈNE IV.

LES MÊMES, Mme BELMARE.

Mme BELMARE, *dans la coulisse.*

Henriette, Henriette! (*Entrant.*) Comment? on se dispute, je crois....

LAURENT.

La grand'maman. (*Tous les villageois en ôtant leurs chapeaux se retirent respectueusement.*) De la sagesse!... Voilà le porte-respect!

Mme BELMARE.

Qu'avez-vous donc, mes enfans?

HENRIETTE.

Ma marraine, c'est qu'nous dansions un'ronde, et Pierre se fâchait....

Mme BELMARE.

Il se fâchait parce qu'on dansait?

PIERRE.

Non, marraine, c'était parce qu'on dansait en conscience!

Mme BELMARE.

Pourquoi donc?

PIERRE.

C'est qu'j'aime Henriette, vous savez!...

Mme BELMARE.

Est-ce là le sujet?...

PIERRE.

Non, marraine; en conscience c'est que monsieur Laurent la trouve jolie, et il voulait...

Mme BELMARE, *riant.*

L'embrasser?

PIERRE.

En conscience, ma marraine.

Mme BELMARE.

Ah ! ah ! monsieur Laurent est connaisseur.

LAURENT.

Je m'amusais à chanter une ronde, et à danser avec ces bonnes gens.

Mme BELMARE.

Allons, Pierre, tu as tort de te fâcher, et tu prouves à monsieur Laurent qu'il ne faut pas plaisanter avec le bien des jaloux ! Dites-moi, ces chers enfans n'ont donc pas encore paru ?

PIERRE.

Non, ma marraine.

Mme BELMARE.

Allons, allons, ils trouveront tout préparé ; grâce à mes soins, le déjeûner est prêt.

LAURENT, *à part*

Les grand'mamans ont du bon. (*Haut.*) Comment il y a donc déjà long-tems que vous êtes levée ?

Mme BELMARE.

Je donne le moins possible au sommeil.

LAURENT.

A votre âge !

Mme BELMARE.

C'est justement à cause de celà !

AIR : *d'Aristippe.*

Jeune, on ne s'embarrasse guère
Du tems que l'on perd à dormir ;
Quand on commence sa carrière,
On croit ne jamais la finir.
Mais avec l'âge on se ravise :
Tous les instans paraissent courts ;

Et sur mes nuits j'économise
Afin d'ajouter à mes jours.

LAURENT.

C'est très-bien calculé.

Mme BELMARE.

Mais les nouveaux mariés ont besoin de repos ! Gardons-nous de les réveiller ; je me souviens que le lendemain de mes noces je me levai très-tard ! Allez, mes amis, vous reviendrez quand il en sera tems.

LAURENT.

Madame Belmare a raison : elle attendra leur réveil, et moi, je vais chercher les grands parens pour saluer les mariés.

HENRIETTE.

J'aurais pourtant bien voulu savoir.... Ah bah ! je le saurai plus tard !

LAURENT.

Répétons la ronde en chemin.

PIERRE.

Oui, mais pour la fin je suis là.

TOUS, *en sortant.*

Il était un médecin
Malin, etc.

(*Ils reprennent ce refrain très-fort ; Mme Belmare leur fait signe de chanter plus bas, et ils sortent en chantant à mi-voix.*)

SCÈNE V.

Mme BELMARE, *seule.*

Je ne suis pas fâchée de les avoir éloignés. C'est embarrassant pour une nouvelle mariée de se trouver à son réveil devant beaucoup de monde. Je me rappelle que cela me fit bien rougir, et je veux épargner à ma Julie.... J'espère que Charles la rendra heureuse : il est bon, généreux ; mais d'un autre côté, il est si vif, si taquin, il ne doute

de rien, ne veut jamais écouter mes avis, et je me méfie toujours des jeunes gens qui trouvent que les grand'mamans radotent. Allons, allons, convenons-en, c'est aujourd'hui comme autrefois : les formes ont un peu changé ; mais le fond est le même. Julie ne croit-elle pas aussi qu'elle n'a plus besoin de mes conseils? Et cependant :

AIR : *Vive le vieux tems.*

Une grand'maman
Est le seul point de ralliement
Pour les parens
Et les enfans.
Près d'elle,
Chacun en appelle,
Et son jugement,
Exécutoire au même instant,
Rend la confiance aux amans,
Et la joie aux enfans.

Jeunes étourdis
Croyez-moi, suivez mes avis.
Comme vous, n'ai-je pas jadis
Vu les orages
Des ménages?
La femme sur le retour,
Est jusqu'à son dernier jour
Bon juge en amour.

Une grand'maman
Est le seul point, etc.

Si j'ai bien jugé le caractère de Charles et de Julie, la grand'maman leur sera bientôt nécessaire, et je prouverai à Charles que ce monsieur Laurent, qui a sa confiance intime, peut être fort aimable.... mais qu'il est de ces hommes dont la légèreté fait le principal mérite et qu'on doit se borner à voir comme simple connaissance.

JULIE, *dans le pavillon.*

Un instant, mon ami, que je prenne mon voile.

Mme BELMARE.

Ah! ce sont eux.

SCÈNE VI.

Mme BELMARE, JULIE, CHARLES.

L'orchestre joue la ritournelle de l'air qui suit; la porte s'ouvre, et Charles, soutenant Julie, descend du pavillon. Julie est en négligé élégant; la grand'maman se met un peu à l'écart.

CHARLES, *donnant le bras à Julie.*

AIR : *du vaudeville des Lorrains.*

Va doucement, sur moi seul désormais
Tu t'appuieras...

JULIE, *avec amour.*

Charles, je le promets!

Mme BELMARE, *à part.*

Près de son jeune époux elle est vraiment charmante.

JULIE.

De joie et de bonheur je suis toute tremblante!

Mme BELMARE.

Il m'en souvient encore: en mille sept cent soixante,
Voilà comme j'étais.

Vous voilà réveillés, mes enfans.

CHARLES, *riant.*

Réveillés !...

JULIE.

Ah! c'est toi, grand' maman!

Mme BELMARE.

Oui, je voulais être la première à vous dire bonjour!...
Eh bien! vous ne m'embrassez pas ?

JULIE.

C'est que j'étais toute occupée de mon mari.

CHARLES.

Et moi de ma femme.

Mme BELMARE.

C'est tout simple. (*Elle passe au milieu d'eux, et em-*

brasse sa petite-fille.) Allons, mon gendre, la grand' maman attend! (*Charles l'embrasse.*) Maintenant....

AIR : *Muse des bois.*

Comme je touche à la fin du voyage
Que vous allez faire aussi tous les deux,
J'ai prudemment marqué sur mon passage
Tous les endroits où l'on peut être heureux.
Sans hésiter, vous me suivrez sans doute...
Songez-y bien, ne vous égarez pas :
Pour vous sauver, dans une fausse route,
Je ne pourrais retourner sur mes pas.

LAURENT, *dans la coulisse.*

Par ici! par ici!...

Mme BELMARE.

Venez, voici vos parens et vos amis qui viennent vous chercher avec monsieur Laurent pour le déjeûner. (*A Julie.*) On va sans doute te faire quelques plaisanteries; je suis bien aise d'être là : elles seront plus douces....

SCÈNE VII.

LES MÊMES, LAURENT, HENRIETTE, LE NOTAIRE, LE RECEVEUR, PARENS.

CHŒUR *de parens et amis ayant à leur tête Laurent.*

AIR : *Des Rendez-vous.*

Que ce nouveau ménage
Nous mette tous en train!
D'un si doux mariage
Fêtons le lendemain!

LAURENT, *à Julie.*

Madame, voilà votre cousin le notaire et le receveur qui viennent, avec moi, s'informer de l'état de votre santé; nous étions inquiets, mais en vous voyant nous sommes rassurés.

JULIE, *faisant la révérence.*

Je suis flattée de l'intérêt que l'on veut bien prendre à moi.

LAURENT, *bas à Charles.*

Mon ami, le mariage lui va à merveille.

CHARLES, *à Laurent.*

Elle m'aime tant !

LAURENT, *à part.*

Je le crois bien, aujourd'hui. (*Haut.*) Il est impossible d'avoir le teint plus frais... Le bal ne paraît pas du tout vous avoir fatiguée, et je vous assure qu'on ne dirait pas que vous êtes mariée d'hier.... Semblable à la rose nouvelle que chaque printems voit éclore.....

Mme BELMARE.

Monsieur Laurent, les comparaisons avec les roses datent de mon tems.

LAURENT, *à part.*

Alors, elles ne sont pas nouvelles.... La grand' maman est là : c'est désagréable, on ne peut pas dire ce qu'on voudrait.

HENRIETTE.

Elle a l'air ben plus intéressante qu'auparavant ; j'crois qu'ell' me donn'ra un' bonne réponse....

Mme BELMARE.

Allons !... allons nous mettre à table.

HENRIETTE, *à Julie.*

Vous savez ben c'qu'vous m'avez promis ?

JULIE.

C'est vrai. Charles, grand' maman, veuillez permettre que je reste un instant avec Henriette.... j'ai à lui parler... je vous rejoindrai bientôt.

LAURENT.

Comment, je serai privé de vous donner la main?

CHARLES.

Ma bonne amie, que peux-tu avoir à lui dire ?

Mme BELMARE, *à Charles.*

Venez avec moi, je me doute de ce que c'est. (*Elle le prend par la main.*) Et vous, monsieur Laurent, prenez ma main en échange de celle de la mariée.

LAURENT, *à part.*

Il n'y a pas de compensation.

CHOEUR.

Que ce nouveau ménage, etc., etc.

(*Ils sortent, et Charles se retourne pour faire des mines à sa femme.*)

SCÈNE VIII.

JULIE, HENRIETTE.

Nous voilà seules.

HENRIETTE.

Eh bien! mam'zelle; non, vous n'l'êtes plus, madame, voici l'instant de m'tenir votre promesse, donnez-moi un peu des nouvelles du mariage? Comment c'que c'est? Il me semble que vous n'vous en trouvez pas mal?

JULIE.

Le mariage, ma chère Henriette, tu ne peux pas te douter de ce que c'est.

HENRIETTE.

Oh!... oh!... c'pendant....

JULIE.

Non, tu ne peux pas t'en douter!.. Imagine-toi que le mariage est une chose charmante!

HENRIETTE.

Charmante!

JULIE.

Charmante!

HENRIETTE.

Pourquoi l'mariage est-il une chos' charmante?

JULIE.

Pourquoi... parce qu'on a un mari... qui fait tout ce que sa femme veut... parce qu'il n'y a pas d'attentions, de

soins qu'il n'ait pour elle... enfin parce qu'il adore sa femme !

AIR : *de Beaucourt.*

Le mariage sur nos ames
Produit un effet merveilleux :
Pour les hommes et pour les femmes,
On n'a rien découvert de mieux.

HENRIETTE.

Il faut en croire ce langage.
De tous les états pour l'bonheur
Pisque l'meilleur est l'mariage,
J'crois qu'il faut prendre le meilleur.

JULIE.

Je retourne auprès de Charles.. Je te conseille, ma chère Henriette, de te marier le plus tôt possible. (*Elle sort.*)

SCENE IX.

HENRIETTE, *seule.*

Est-elle contente!... est-elle contente!... Certainement que j'vas m'marier... n'y a plus à balancer !... D'après c'quelle dit, il paraît qu'il n'y a rien au-dessus de ça! Comme mon imagination trotte déjà ! Pierre va-t-il être heureux ! courons après lui. (*Elle court, et se cogne contre Pierre qui entre.*) Ah ! Pierre, que t'es dur !

SCÈNE X.

HENRIETTE, PIERRE.

PIERRE, *tout essoufflé.*

J'te cherchais !

HENRIETTE, *de même.*

J'courais après toi. Il faut qu'tu m'épouses !

PIERRE.

Aujourd'hui !

HENRIETTE.

Tu n'sais donc pas !...

PIERRE.

Que j't'apprenne !..

HENRIETTE.

C'est charmant !

PIERRE.

C'est délicieux !

HENRIETTE.

Un mari fait tout ce que sa femme veut.

PIERRE.

Non pas, c'est la femme qui fait les volontés de son mari.

HENRIETTE.

J'te dis qu'c'est la femme qui commande.

PIERRE.

J'te dis qu'c'est l'mari.

HENRIETTE.

Mais non, j'te dis !

PIERRE.

Mais si, j'te répète...

HENRIETTE.

Tu veux avoir raison, quand j'le tiens d'la mariée.

PIERRE.

Tu prétends l'savoir mieux qu'moi, quand c'est l'marié qui m'l'a dit !

HENRIETTE.

Comment ! comment ! l'marié ! Tu as été demander au marié ?

PIERRE.

Eh ! oui... pisque j'avais tant fait qu'd'attendre, j'étais ben aise aussi d'savoir à quoi m'en t'nir.

HENRIETTE.

Voyez-vous l'sournois!

PIERRE.

J'ai fait comme toi : pendant qu'tu questionnais madame, j'interrogeais monsieur !

HENRIETTE.

Monsieur t'a trompé.

PIERRE.

Du tout... c'est madame qu'est dans l'erreur.

HENRIETTE, *vivement et impérativement.*

Et moi, j'suis sûre qu'tu as mal entendu, ou mal compris... Est-il entêté ? sout'nir que c'est l'mari qui doit commander ! ce serait du nouveau ! C'est la femme qui doit mener son mari. R'garde dans le monde : ça se voit tous les jours.

AIR : *de Polichinelle.*

Oui, c'est l'usage :
Tout' femme sage
Dans son ménage
Commandera.
J'avons la pomme ;
Et voilà comme
Il faut que l'homme
En pass' par là !

Jamais d'accès de jalousie,
Et toujours soumis à mes loi
Tu souffriras qu'on m'trouv' jolie
Et qu'on me l'dise quelquefois.

PIERRE.

Qu'on te le dise !..

HENRIETTE.

Oui, c'est l'usage, etc.

A m'amuser si je m'dispose,
Mes goûts par toi n's'ront pas blâmés,
Et quand j'te dirai quelque chose
Tu me croiras les yeux fermés.

PIERRE.

Les yeux fermés !

HENRIETTE.

Oui, c'est l'usage, etc.

PIERRE.

Eh bien, j'en pass'rai par tout c'que tu voudras.

HENRIETTE.

A la bonne heure, tu ne t'en repentiras pas.

PIERRE.

Mais il faut nous marier sans perdre de tems.

HENRIETTE.

Aujourd'hui!.. tout d'suite même, si c'est possible.

PIERRE.

Viens trouver not' marraine.

SCÈNE XI.

LES MÊMES, LAURENT.

LAURENT, *les arrêtant.*

Où allez-vous donc comme cela, les enfans de la joie?

HENRIETTE, *vivement.*

Nous allons nous marier.

LAURENT.

Vous marier?

PIERRE.

Oui.

LAURENT, *montrant Pierre.*

Avec lui?

PIERRE.

Faudrait-y pas qu'ça fûsit avec vous.

LAURENT.

Non, non. J'aime bien mieux que ce soit avec toi.

HENRIETTE.

Alors ne nous r'tardez pas.

LAURENT.

Mais c'est que ça ne se peut pas aujourd'hui.

PIERRE.

Parce que?

LAURENT.

Parce que je ne suis pas prêt.

PIERRE.

Je suis prêt, moi...

HENRIETTE.

Et moi donc !

LAURENT.

Je ne peux pas y être ce soir.

HENRIETTE.

Il y s'ra, lui.

PIERRE.

C'est tout c'qu'il faut.

LAURENT, *les arrêtant.*

Non, non. Ecoutez donc?.. Vous sentez bien, mes enfans, que je vous aime trop pour que vous vous mariez sans moi.

AIR : *Voulant par ses œuvres complètes.*

Garçon de noce au cœur sensible ;
L'hymen sait bien m'apprécier ;
Célibataire inamovible
Mon plaisir est de marier.
En visitant chaque ménage ;
Moi, je me trouve satisfait...

PIERRE.

C'est ça, vous êt's comm' qui dirait
Le pique-assiette du mariage.

LAURENT.

Tu es moins bête que tu n'en as l'air.

PIERRE.

Dam' ! j'suis pas comme vous !

LAURENT.

Ce soir, je vais au bal à quatre lieues d'ici, avec les mariés.

PIERRE ET HENRIETTE.

Bah !

LAURENT.

C'est comme je vous le dis... il faudra remettre votre noce à demain.

PIERRE.

C'est ça... nous laiss'rons passer la nuit!

HENRIETTE.

Au r'voir.

PIERRE.

Nous prenons not' heure, et non la vôtre. (*Ils se prennent le bras.*)

HENRIETTE, *s'en allant avec Pierre.*

Nous nous pass'rons de vous, frère Laurent. (*Ils sortent.*)

SCÈNE XII.

LAURENT, *seul.*

C'est qu'elle est très-piquante... elle a une vivacité, une légèreté... son mari n'a qu'à bien se tenir!.. Eh bien, le grand malheur !.. ça rentre dans la généralité... ça me fait rire, moi... Je suis garçon... Mon avis est qu'une femme est faite pour briller... Qu'elle soit capricieuse, maussade dans son ménage, pourvu qu'elle soit aimable, douce et gaie dans le monde... c'est le principal... Je suis garçon... Après cela, qu'elle soit fidèle à son époux... qu'elle prenne soin de ses enfans... qu'elle leur consacre sa vie entière, si ça l'amuse... moi, j'y consens!.. C'est peut-être plus sage, plus moral... il en faut quelques-unes comme ça... mais je n'y tiens pas... Je suis garçon... Quant à notre nouvelle mariée, c'est différent... je l'ai déjà engagée à se rendre au bal magnifique que donne ce soir M. de Mesmy, dans son château à deux lieues d'ici... D'un autre côté, Verneuil va venir me trouver, et j'ai une partie toute prête pour lui en sortant du bal... il est riche, il m'est indispensable !.. Oh! je ne suis pas de gens qui veulent lutter contre la fortune... au contraire, je la suis pas à pas!.. Dès qu'un homme est heureux, je m'attache à lui... je deviens son meilleur ami... Eprouve-t-il un revers... crac!.. à un autre... Dans le monde, c'est comme à l'écarté... il ne faut jamais soutenir que celui qui gagne...

AIR : *du vaudeville de l'Homme vert.*

Moi, je cours après la fortune,
Et m'unis à ses protégés ;
Jamais, jamais je n'importune
Ceux qu'elle a toujours négligés.
Fuyons l'homme qui perd sa place
Et le riche qui perd son bien.
Quel bien voulez-vous que vous fasse
Un homme quand il n'a plus rien ?

SCÈNE XIII.

LAURENT, CHARLES.

CHARLES.

Oh! mon ami, me voilà... je me suis esquivé!.. Dépêchons-nous ; car ma femme ? .

LAURENT.

Ta femme!.. on ne peut plus disposer de toi!

CHARLES.

Tu vois bien le contraire, puisque je viens te trouver...

LAURENT.

Eh bien! as-tu fait part à la grand'maman de l'intention où tu es de vivre à Paris,... de te séparer d'elle... ?

CHARLES,

Je n'ai pas pu, vrai;... ce matin, quand je suis sorti avec ma femme,... elle m'a témoigné tant d'amitié, je n'ai pas eu le courage de lui annoncer cette nouvelle.

LAURENT.

Alors, il faut rester ici, avec la grand'maman,.. loin de Paris,... de ses plaisirs... et des places que ton mérite, ta fortune, te mettent à même d'y occuper!...

CHARLES.

Je m'en garderai bien... N'ayant pu prendre sur moi de lui parler,.. je lui ai écrit...

LAURENT.

Bon!... ça revient au même!...

CHARLES.

Je lui donne les raisons qui me forcent!...

LAURENT, *vivement.*

C'est cela,... il faut toujours donner des raisons ;.. tu lui dis, sans doute, que ton état,.. la carrière que tu veux embrasser,.... exigent ton départ... Il faut tout mettre sur le compte du devoir ;.. après, on n'a plus rien à se reprocher !..

CHARLES.

Le fait est qu'à mon âge je ne puis pas m'enterrer dans ce château !... renoncer au monde !... aux plaisirs...

LAURENT.

Si tu ne jouis pas à présent, tu ne jouiras jamais !...

CHARLES.

Oui, madame Belmare prétend que les plaisirs de Paris sont dangereux !..

LAURENT.

Bah ! bah !.. Les grand'mamans sont toutes comme ça ; elles ne sont bonnes qu'à faire marcher les petits enfans !... et j'espère que tu es assez grand pour marcher tout seul... Tu es riche, jeune et bien portant ; tu n'as besoin d'économiser d'aucune manière !..

AIR : *du vaudeville de la Somnambule.*

C'est en vain qu'on économise
L'important est de vivre heureux;
Tôt ou tard on vous dévalise,
Et l'on ne s'en porte pas mieux
A maint banquier confiez une somme,
A maint docteur le corps le mieux portant :
L'un emportera le jeune homme
Et l'autre emportera l'argent.

CHARLES.

Madame Belmare me répète toujours qu'il faut se méfier des donneurs de conseils.

LAURENT.

Si l'on te donnait de mauvais conseils, tu t'en apercevrais bien. (*Lui prenant la main*) Amuse-toi, mon ami, amuse-toi ;... profite du tems !...

CHARLES.

Tu as raison.

LAURENT.

L'avenir n'est rien ;... le présent ,... le présent !... voilà ce qui doit t'occuper..

CHARLES.

Sans doute !...

LAURENT.

Laisse-là les grand'mamans.

CHARLES.

Je l'ai bien résolu..

LAURENT.

Et si quelqu'un voulait te mal conseiller,... reçois-le de manière... à ce qu'il n'y revienne plus...

CHARLES, *lui prenant la main.*

Je te le promets !...

LAURENT.

Ah ça ! demain nous avons une chasse magnifique ; j'ai tout arrangé avec le jeune Sainville et ses amis, qui étaient à la noce ; Nous comptons sur toi.

CHARLES.

A quelle heure ?

LAURENT.

A cinq heures du matin.

CHARLES.

Et ma femme ?

LAURENT.

Est-ce que tu veux l'emmener à la chasse ?

CHARLES.

Non, mais je ne puis la quitter.

LAURENT.

Tu peux la quitter. Es-tu fou ? tu refuserais de courir un cerf superbe fait exprès pour toi ?

CHARLES.

C'est qu'elle m'aime tant !

LAURENT.

Raison de plus pour qu'elle ne t'empêche pas de faire ce qui te plaît !

CHARLES.

A cinq heures !.. c'est trop matin !

LAURENT.

Est-ce que tu t'es marié pour rester avec ta femme ?

CHARLES.

Un peu.

LAURENT.

Alors, tu veux te singulariser ; vois, dans la classe un peu élevée l'une prend un mari pour avoir un nom ; l'autre prend une femme pour avoir de la fortune! Le mariage est maintenant une spéculation, et la dot sert à payer une étude de notaire, ou une charge d'agent de change. Je sais cela, moi, je suis de toutes les noces!

AIR : *du vaudeville de l'Étude.*

On devrait, quand on se marie,
A mes talens avoir recours ;
Car tout hymen se négocie,
Et comme la rente a son cours.
J'en ai fait plus d'un dans ma course ;
Aussi pour moi, joyeux lurron,
Le mariage est une bourse
Dont je suis le courtier marron.

CHARLES.

Mais, moi j'aime ma femme !

LAURENT.

Il n'y a pas de mal à ça, je ne te fais pas un crime d'aimer ta femme ! Mais dans les meilleurs ménages, la femme cherche la toilette, le bal ; le mari court les jeux, les spectacles ; ils font ainsi leur bonheur chacun de leur côté !

CHARLES.

Tu penses donc...

LAURENT.

Moi, je ne pense pas : j'agis selon mon plaisir, je suis garçon ; seulement je dis qu'il faut toujours faire prendre une bonne habitude à sa femme, et que si tu ne la mènes pas, elle te menera.

CHARLES.

J'irai à la chasse.

LAURENT.

Non, non.

CHARLES.

J'irai, te dis-je !

LAURENT.

Et ta femme?

CHARLES.

Ma femme attendra que je sois revenu.

LAURENT.

Elle ne voudra pas.

CHARLES.

Elle voudra ce que je voudrai.

LAURENT.

Nous allons voir !... La voilà, arrange cela avec elle.

CHARLES.

Bien, bien, laisse-moi.

LAURENT.

C'est pour cinq heures, entends-tu? (*A part.*) Allons, nous chasserons ! (*Il sort.*)

SCÈNE XIV.

CHARLES, JULIE.

JULIE, *d'un ton bien doux.*

Comment, mon ami, tu restes si long-tems loin de moi ?

CHARLES.

Je parlais avec Laurent.

JULIE.

Avec monsieur Laurent. (*A part.*) Auraient-ils causé du bal de ce soir ?.. (*Haut.*) Et que te disait monsieur Laurent?

CHARLES, *la regardant.*

Il me disait.... je lui disais.... Ah ! que ce négligé te va bien !

JULIE, *le regardant avec amour.*

Tu trouves ?

CHARLES.

Oui, que tu es jolie !

JULIE.

J'en suis bien aise pour toi.

CHARLES.

Pour toi aussi.

JULIE.

Tu me fais des complimens.... c'était bon hier !... mais aujourd'hui, songe donc que je suis ta femme.

CHARLES, *vivement.*

Ah! c'est ce qui m'enchante! Tu m'appartiens maintenant. (*Lui prenant la main avec tendresse.*) Je puis t'avoir toujours auprès de moi..... je puis.... (*A part.*) Je ne pourrai jamais la quitter à cinq heures du matin.

JULIE, *tendrement.*

Il est si doux d'être ensemble... sans témoins... (*A part.*) Je ne pourrai jamais exiger qu'il me mène ce soir au bal! Cependant je suis attendue!

CHARLES, *à part.*

On compte sur moi pour la chasse; il n'y a pas à balancer!

JULIE.

Mon ami, tu as donc pour moi beaucoup d'amour?

CHARLES.

N'en doute pas!... Comment faut-il te le prouver? Parle, je te jure de faire tout ce que tu désires.

JULIE, *le prenant par la main.*

Tout ce que je désire?

CHARLES.

Tout!

JULIE.

Eh bien! mon ami, mène-moi ce soir au bal!

CHARLES.

Au bal que donne M. de Mesmy?

JULIE.

Oui!

CHARLES.

Où il doit y avoir tant de jeunes gens?

JULIE.

Oui!

CHARLES.

Je m'en garderai bien.

JULIE.

Comment?

CHARLES.

Vouloir aller dans une cohue pareille, le lendemain de notre mariage!

JULIE.

Tu ne veux pas?

AIR : *du vaudeville du Piége.*

Mettant ta gloire à me chérir,
Tu jurais en tout de me plaire,
D'y trouver ton plus grand plaisir
Et de toujours me satisfaire.
Et ta volonté, cependant,
A mon désir déjà s'oppose.

CHARLES.

C'est que je croyais franchement
Que tu désirais autre chose.

JULIE.

Charles, tu ne m'aimes pas!

CHARLES.

Tu ne penses pas ce que tu dis, Julie!.. Ne parlons plus de ce bal. Rappelle-toi ce que tu me disais tout-à-l'heure : c'est si bon d'être ensemble, sans témoins, de se dire tout ce qu'on veut. (*Lui prenant la main.*) Écoute!...

JULIE.

Quo?

CHARLES.

J'ai quelque chose à te demander.

JULIE, *avec amour.*

Oui, eh bien! demande : tu sais bien que je ne dois plus rien te refuser, et je te promets de t'accorder tout ce que tu demanderas.

CHARLES.

Tout ce que je demanderai?

JULIE.

Tout!

CHARLES.

Permets-moi d'aller à la chasse, demain à cinq heures du matin.

JULIE.

A la chasse, à cinq heures du matin?

CHARLES, *à part.*

J'étais sûr qu'elle jetterait les hauts cris!

JULIE.

Même air.

Quoi! dès cinq heures du matin,
Demander à quitter sa femme!
Renoncez à votre dessein.

CHARLES.

J'ai ta promesse et je réclame.
Pourquoi donc avoir consenti,
Si ma demande t'indispose?

JULIE.

C'est que je croyais qu'un mari
Devait demander autre chose!

CHARLES.

On doit lancer le cerf le plus beau!

JULIE.

Il doit y avoir le bal le plus brillant!

CHARLES.

Vous ne pouvez y paraître.

JULIE.

Demain, vous resterez près de moi.

CHARLES.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des dames.*

J'ai promis d'aller à la chasse!

JULIE.

Moi j'ai promis d'aller au bal!

CHARLES.

Toujours danser, cela vous lasse.

JULIE.

Courir le cerf vous ferait mal.

CHARLES.

Soyez moins vive et plus soumise.

JULIE.

Cédez-moi, je vous céderai.
Ma résolution est prise :
Si vous chassez, je danserai.

CHARLES.

Oui!... eh bien ! je vous défends d'aller au bal.

JULIE.

Vous me le défendez ?

CHARLES.

Vous êtes ma femme.... je connais mes droits... je suis le chef de la communauté.... c'est à moi de commander !

JULIE.

Commander !... ce mot me révolte !

AIR: *rondeau de la Dame des Belles Cousines.*

Quelle tyrannie !
Je suis bien punie
De mon fol amour !
Sur votre tendresse
En vain ma faiblesse
Comptait en ce jour !
Vous parlez en maître ;
Loin de me soumettre,
Je dois réclamer,
M'oser, quelle offense !
Défendre la danse !
On veut m'opprimer!

CHARLES.

Point de bal, de grâce !

JULIE

Monsieur, point de chasse!

CHARLES.

Tout est résolu.
Sur vous, sans nul blâme,
Tout pouvoir, madame,
M'est bien dévolu.

JULIE.

Mon mari s'abuse,
Et je lui refuse
Pouvoir absolu.

CHARLES, *vivement.*

Quelle tyrannie!
Mon ame est punie
De son fol amour

Sur votre tendresse
En vain ma faiblesse
Comptait en ce jour!
Quand je parle en maître,
Ne point se soumettre!
Je dois réclamer.
Malgré ma défense,
Aller à la danse!
On veut m'opprimer...

JULIE, *de même.*

Quelle tyrannie, etc.

SCÈNE XV.

LES MÊMES, HENRIETTE, PIERRE.

(*Ils arrivent en se tenant par le bras, et s'avancent entre les mariés, de manière que Pierre se trouve auprès de Charles, et Henriette auprès de Julie.*)

HENRIETTE, *à Julie d'un air joyeux.*

Ah! madame, j'ai suivi vos conseils!... je me marie ce soir.

JULIE, *vivement.*

Ce soir! tant pis pour toi.

HENRIETTE, *étonnée.*

Comment!

PIERRE, *à Charles.*

Monsieur, j'vais faire ce que vous m'avez dit: j'vais me marier.

CHARLES.

Que je te plains!

PIERRE, *lâchant le bras d'Henriette.*

C'est-y possible?

JULIE, *allant à Henriette.*

Sais-tu ce que c'est que le mariage?

HENRIETTE.

C'est une chose charmante.

JULIE.

C'est une chaîne horrible.

HENRIETTE.

Il est donc bien changé depuis que j'vous ai vue ?

CHARLES, *allant à Pierre.*

Sais-tu ce que c'est qu'un ménage ?

PIERRE.

C'est délicieux.

CHARLES.

C'est un enfer.

PIERRE, *tremblant.*

Ah ! mon Dieu !... (*Ici la grand' maman paraît dans le fond.*)

JULIE, *à Henriette.*

Avec un mari on ne fait rien de ce qu'on veut ; c'est un être injuste, bizarre qui s'oppose à nos désirs les plus innocens !... Enfin, c'est un tyran !

HENRIETTE.

Vous me faites trembler !

CHARLES, *à Pierre.*

Avec une femme on ne peut compter sur rien ! elle est capricieuse, changeante ; nous contrarie en tout, et ne songe qu'à nous faire enrager !

PIERRE.

Vous m'ôtez les forces !

JULIE.

Crois-moi, ma chère Henriette, ne prends jamais de mari. (*Elle sort à gauche.*)

HENRIETTE.

Il fallait donc dire çà plus tôt.

CHARLES, *à Pierre.*

Si tu tiens à ton repos, ne prends jamais de femme ! (*Il sort à droite.*)

PIERRE, *le regardant sortir.*

Bien obligé !

SCÈNE XVI.

HENRIETTE, PIERRE, Mme BELMARE.

HENRIETTE.

Nous v'là bien ! les voilà qui s'en vont chacun de son côté.

PIERRE.

Qu'est-ce que nous allons faire à présent?

Mme BELMARE.

Eh bien! mes enfans! vous voilà tout interdits, est-ce que vous êtes aussi brouillés?

PIERRE.

Non pas que j'sache.... mais c'que nous v'nons d'voir...

HENRIETTE.

C'qu'on vient d'nous dire...

Mme BELMARE.

Cela vous effraye?

PIERRE.

Dam', c'est pas trop rassurant.

HENRIETTE.

On n'sait pas sur quel pied danser.

Mme BELMARE.

Écoutez, mes enfans, vous aimez-vous toujours?

PIERRE.

Pardin', sans c'la ça m'serait ben égal.

HENRIETTE.

Tout l'village était prévenu.

Mme BELMARE.

Eh bien, ne changez rien à vos dispositions.... Pierre, va prévenir Verneuil que je veux absolument lui parler; et toi, Henriette, va avertir Julie que je l'attends ici.

HENRIETTE.

Nous y allons, ma marraine. (*Pierre va pour sortir avec Henriette; celle-ci l'arrêtant.*) Un instant, chacun d'notre côté. (*Pierre sort à droite et Henriette à gauche.*)

SCÈNE XVII.

Mme BELMARE, *seule.*

Quand je le disais qu'on aurait bientôt besoin de la grand'maman!..... Avais-je tort de vouloir retarder le mariage de Charles et de Julie? Dès le second jour, se disputer!.. se fâcher!... et cependant ils voulaient me quitter; Charles lui-même m'en avertit par cette lettre. (*Elle ouvre la lettre et la lit.*) « Madame, inutile jusqu'à ce jour

» à la société, je sens que le nouveau lien que je viens de » former m'impose l'obligation d'y tenir un rang ! Une » place m'attend à Paris; je me dois à ma femme, à ma » famille à venir, à mon pays. Mais en nous séparant » de vous qui nous êtes si chère, nous voulons emporter » l'assurance que vous approuvez notre conduite, et que » vous sanctionnez le sacrifice que le devoir nous com- » mande. »

Voilà une lettre bien noble, et qui contient de belles expressions ! Pays ! famille ! devoir ! Mais quand on pense que la peur seule de s'ennuyer près d'une grand'maman a fait écrire tout cela, on sent diminuer beaucoup son admiration. Voilà bien des affaires qui me surviennent, mais je les arrangerai ; c'est du moins ce que j'espère, car on doit toujours espérer.

AIR *Faut l'oublier.*

En espérant,
On cherche à plaire;
On espère presqu'en naissant,
On espère en se mariant,
On espère quand on est mère !...
Dans les honneurs, au premier rang,
On voit espérer l'homme en place;
On espère étant grand'maman,
Et notre vie ainsi se passe
En espérant.

SCÈNE XVIII.

M^me^ BELMARE, PIERRE, *ensuite* HENRIETTE.

PIERRE.

Ma marraine, j'accours vous dire...

M^me^ BELMARE.

Verneuil vient-il?

PIERRE.

Pas encore, mais ça n'tardera pas; il finit de s'habiller pour aller à la chasse.

M^me^ BELMARE.

Déjà !

PIERRE.

Oui, il dit qu'pour être sûr de n'pas manquer le rendez-vous, il va passer la nuit chez un voisin.

Mme BELMARE.

Ceci devient sérieux.

HENRIETTE, *arrivant.*

Ah! ma marraine!..

Mme BELMARE.

Que fait Julie?

HENRIETTE.

Elle achève de se parer pour aller au bal.

Mme BELMARE.

Sans son mari!

HENRIETTE.

Bien entendu! C'est sa cousine, la femme du receveur, qui doit l'y conduire. Avant d'partir ell' pass'ra par ici.

Mme BELMARE.

Je vous remercie, mes enfans. Retirez-vous.

PIERRE.

Ah! ma marraine!.. j'vous en prie, tâchez que monsieur Charles n'aille pas coucher chez l'voisin.

HENRIETTE.

Faites que la mariée n'danse pas sans son mari! j'aurais trop peur d'faire comme elle. Viens, Pierre. Soyons d'accord en attendant l'mariage. (*Ils sortent en se donnant le bras.*)

Mme BELMARE, *les regardant sortir.*

Les pauvres enfans!..

SCÈNE XIX.

Mme BELMARE, CHARLES, *en habit de chasse*, *ensuite* JULIE, *en grande toilette de bal.*

CHARLES.

Madame, je me rends à vos ordres!

Mme BELMARE.

Je vous remercie de votre empressement, mon gendre.

JULIE, *arrivant.*

Grand'maman, me voilà, que me veux-tu? (*A part, ant Verneuil*) Il est déjà prêt à partir.

CHARLES, *à part.*

Il paraît qu'elle n'a pas perdu de tems. (*A madame Belmare.*) Si vous avez à parler à madame, je me retire.

Mme BELMARE, *le retenant.*

Non, je désire que vous restiez !

JULIE.

Grand'maman, si c'est monsieur que tu veux entretenir, je m'éloigne.

Mme BELMARE, *la retenant.*

Non, ce que j'ai à vous dire vous regarde l'un et l'autre.

CHARLES.

C'est différent ! (*A part*) Elle ne s'est jamais parée avec tant de goût !

JULIE, *à part.*

Je ne l'avais pas encore vu avec ce costume de chasse !

Mme BELMARE.

Expliquez-moi, mes enfans, comment et pourquoi vous êtes tous les deux dans un pareil costume ?

CHARLES.

Parce que madame veut aller au bal.

JULIE, *vivement.*

Parce que monsieur veut aller à la chasse.

Mme BELMARE.

Voilà des raisons. (*A Charles.*) Mais ordinairement, on ne chasse pas pendant la nuit. (*A Julie.*) Et le lendemain de son mariage, une jeune femme ne va guère au bal sans son mari... (*Tous deux paraissent embarrassés.*) Et puis votre ton me surprend presqu'autant que votre mise : « Monsieur... Madame... » Vous ne vous appeliez pas ainsi ce matin.

JULIE.

C'est que ce matin...

Mme BELMARE.

Achève... tu n'oses pas ; eh bien, je devine, moi ce que tu n'oses pas me dire. Ce matin tu ne t'occupais que de ton mari, tout ce qu'il faisait était bien, parce qu'alors tu n'écoutais que ton amour.

CHARLES.

Voilà justement...

Mme BELMARE, *à Charles.*

Et vous, ce matin votre femme vous paraissait douce, complaisante autant que jolie; c'est qu'alors vous l'aimiez réellement.

JULIE.

C'est absolument ce que je pensais.

Mme BELMARE.

Et qui a rompu votre accord? un bal, une partie de chasse!

CHARLES.

Concevoir l'idée d'aller au bal un lendemain de noce!

Mme BELMARE.

Elle a tort... (*A Julie*) Oui, ma Julie, tu as tort!.. Je me souviens qu'avec ton grand papa, j'ai été six semaines sans sortir; je sais bien que depuis ce tems, le siècle a marché; mais vois donc!.... six semaines; et toi le lendemain, la transition est un peu forte

CHARLES.

Je le crois bien!

Mme BELMARE.

Par la même raison, la partie de chasse me paraît un peu avancée.

JULIE.

Certainement, et surtout à cinq heures du matin!

Mme BELMARE.

A cinq heures du matin! (*A Verneuil*) Ah! convenez, mon gendre, que c'est de bien bonne heure; et voilà donc pourquoi (*avec intention, à Julie*) tu n'aimes plus ton mari?

JULIE, *vivement.*

Moi, je n'ai pas dit cela! c'est lui qui me trouve insupportable.

CHARLES.

Du tout; c'est vous qui ne pouvez plus me souffrir!

TOUS DEUX.

Non, c'est vous! c'est vous!

Mme BELMARE.

Allons, vous vous détestez tous les deux!... mais, moi, vous n'avez pas de raison de me haïr; donnez-moi le bras!... (*Elle prend le bras de chacun, et les serre près d'elle.*) Mes enfans! hier, rappelez-vous le bonheur que vous éprouviez; voici bientôt le moment où vous vous cherchiez!... Vos regards, vos paroles! tout en vous annonçait l'amour le plus tendre, et aujourd'hui, vous choisissez, pour vous fuir, l'heure même où vous aviez tant de plaisir à vous rapprocher!

JULIE.

Grand'maman, j'avais tort!

CHARLES.

Non, c'est moi! c'est moi!

JULIE.

C'est moi!

Mme BELMARE.

Vous aviez tort tous les deux; vous êtes deux enfans! -

(*Elle les met dans les bras l'un de l'autre.*)

SCÈNE XX.

LES MÊMES, PIERRE, HENRIETTE, *ensuite* LES VILLAGEOIS.

PIERRE, *arrivant avec Henriette.*

Dieu m'pardonne, on s'embrasse!

HENRIETTE, *à Julie.*

L'mariage, madame?...

JULIE, *vivement.*

Est une chose charmante!

CHARLES.

C'est délicieux!

HENRIETTE.

C'est votre dernier mot?

PIERRE, *aux villageois qui sont entrés doucement pendant la fin de cette scène.*

En avant l'village!

AIR : *Beaux jours de notre enfance.*

Chantons le mariage
Que l'amour
Forme encore en ce jour!
Du bonheur c'est l'présage:
Chacun aura son tour.

SCÈNE XXI.

LES MÊMES, LAURENT, PARENS.

LAURENT.

La voiture de madame est prête, et le garde-chasse de monsieur l'attend!

Mme BELMARE.

On ne part plus, Monsieur Laurent... à moins, Charles, que tu ne veuilles profiter de la voiture pour abandonner la grand'maman?

CHARLES ET JULIE.

Pouvez-vous le penser?

Mme BELMARE.

Ne me le dis-tu pas dans cette lettre!

AIR : *Ne vois-tu pas, jeune imprudent?*

Vous me laissez, ah! dans mon cœur
Qui pourra remplir votre place?
Songez que mes jours de bonheur
Ne sont plus que des jours de grâce.
J'approchais sans aucun effroi
Du but fatal de ma carrière,
En pensant que ce serait moi
Qui vous quitterais la première.

CHARLES ET JULIE, *attendris.*

Jamais! jamais!

LAURENT.

Ah! nous voilà dans le romantique!

Mme BELMARE, *reprenant son ton de bonhomie.*

Cependant, Charles, vous êtes jeune, vous avez une

famille à venir; vous devez consacrer vos talens au prince et à l'état, et c'est à Paris que je veux vous conduire.

JULIE ET CHARLES, *avec joie.*

A Paris!

Mme BELMARE.

J'ai là des personnes qui se souviendront de moi, des amis véritables!

LAURENT.

Oui, des amis d'autrefois!.. Allons, allons, je vois qu'ils veulent vivre en famille! ils seront heureux, c'est un ménage perdu.

Mme BELMARE, *présentant une lettre à Laurent.*

Quant à vous, monsieur Laurent, voici une lettre que M. de Mesmy m'a fait prier de vous remettre. (*Elle la lui donne.*)

LAURENT, *ouvrant le billet.*

C'est une lettre de mariage!

Mme BELMARE, *avec intention.*

Oui... il marie sa fille... et il m'a chargée de vous engager à vouloir bien être le garçon de noce.

LAURENT.

Comment donc!... (*A part.*) La grand'maman a de l'usage. C'est une manière très-honnête de me mettre à la porte; elle pense à tout.

CHARLES.

Tu vas donc nous quitter?

Mme BELMARE, *avec intention.*

Il le faut... Monsieur se doit à la société.

LAURENT.

Oui, mes amis, je vous quitte; mais je vous laisse à la campagne, au milieu de respectables parens, et auprès de votre bonne grand'maman... Je vous souhaite bien du plaisir!

VAUDEVILLE.

CHŒUR.

AIR: *de la ronde de la Neige.*

Mariez-vous, profitez du tems:
Au jeune âge
Entrez en ménage.
Pour les amours il n'est qu'un printems,
Croyez-en
Votre grand'maman.

Mme BELMARE.

La beauté, surtout la grâce,

Sont des trésors bien doux;
Mais ça fuit devant nous :
Nous restons et cela passe.
Quoique ça coûte un peu,
Il nous faut dire adieu
Aux amoureux desirs !
Il est d'autres plaisirs :
Pour charmer nos vieux ans,
N'a-t-on pas ses enfans ?

CHOEUR.

Mariez-vous, etc.

HENRIETTE.

Pour avoir de bonnes chances,
Not' ménag' s'ra vraiment
Un p'tit gouvernement.

PIERRE.

Je m'charge des finances.

HENRIETTE.

Je m'charge de l'intérieur.

PIERRE.

Et moi de l'extérieur.
Pour être tous les ans
A l'aise et bien contens,
Moi je m'charge des champs.

HENRIETTE.

Moi je m'charg' des enfans.

CHOEUR.

Mariez-vous, etc.

LAURENT.

Je suis de toutes les noces
Le garçon attitré
Et l'ami déclaré.
Nos filles sont très-précoces,
Et c'est bien, mon avis ,
Il leur faut des maris.
Qu'ils deviennent papas,
Ça ne me gêne pas...
Oui, gentilles mamans,
Donnez-nous des enfans.

CHOEUR.

Mariez-vous, etc.

JULIE.

Tous les hommes en partage
Se donnent sans façon ,
L'esprit et la raison.
Écoutez leur beau langage ,
Ils sont malins , savans

Et ce sont des géans.
Malgré tous vos talens,
Messieurs, petits et grands,
Près de nous en tous tems
Vous serez des enfans.

CHOEUR.

Mariez-vous, etc.

CHARLES.

Nos aïeux de notre France
Ont illustré le nom
De plus d'une façon;
Les beaux arts et la vaillance,
La mettent maintenant
Encore au premier rang!
Et pour l'y maintenir
Je vois dans l'avenir
Les plus fermes garans:
Nous avons nos enfans.

CHOEUR.

Mariez-vous, etc.

Mme BELMARE, *au public.*

On sait que le Vaudeville
Est un enfant joyeux,
Léger, audacieux;
Mais je crains en cet asile
Qu'aujourd'hui pour ses jeux
On ne soit rigoureux,
Devenez son appui,
Je viens plaider pour lui:
C'est une grand'maman
Qui défend (*bis*) un enfant.
Que votre main
Me prête en chemin
Un secours,
Toujours
Très-utile,
Et pour qu'au but elle arrive gaiment,
Ah! soutenez la grand'maman.

CHOEUR.

Que votre main
Lui prête en chemin
Un secours
Toujours,
Très-utile,
Et pour qu'au but elle arrive gaîment,
Ah! soutenez la grand'maman.

FIN.

Le Libraire POLLET *est aussi Éditeur des Pièces ci-après :*

MICHEL ET CHRISTINE, vaudeville en 1 acte, de MM. Scribe et Dupin. 1 50

LA DEMOISELLE ET LA DAME, ou Avant et Après, comédie-vaudeville, en un acte, par MM. Scribe, Dupin et F. de Courcy. 1 50

LES GRISETTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LA VÉRITÉ DANS LE VIN, vaud. de MM. Scribe et Mazères.. . . . . 1 50

LE RETOUR, ou la Suite de Michel et Christine, vaud. en 1 acte, par MM. Scribe et Dupin 1 50

UN DERNIER JOUR DE FORTUNE, vaudeville en 1 acte, par MM. Dupaty et Scribe. 1 50

RODOLPHE, ou Frère et Sœur, drame en un acte., par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

ROSSINI A PARIS, ou le Grand Dîner, à-propos-vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Mazères.. 1 50

L'HÉRITIÈRE, vaud. en un acte, par MM. Scribe et G. Delavigne. 1 50

LE COIFFEUR ET LE PERRUQUIER, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Mazères et Saint-Laurent. 1 50

LE FONDÉ DE POUVOIRS, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe et Carmouche 1 50

LA MANSARDE DES ARTISTES, vaudeville en 1 acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE LEYCESTER DU FAUBOURG, ou l'Amour et l'Ambition, vaudeville en un 1 acte, de MM. Scribe et Carmouche. 1 50

LE BAISER AU PORTEUR, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Justin, Gensoul, et de Courcy. 1 50

LE DINER SUR L'HERBE, tableau-vaudev. en 1 acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

LES ADIEUX AU COMPTOIR, vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

LE CHATEAU DE LA POULARDE, vaudeville en un acte, par MM. Scribe, Dupin et Varner. 1 50

LE BAL CHAMPÊTRE, ou les Grisettes à la Campagne, tableau-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Dupin. 1 50

LE RETOUR A LA FERME, comédie vaudeville en un acte, par MM. Achille Dartois et Brisset. 1 50

LE PARLEMENTAIRE, comédie-vaudeville, en 1 acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

CORALY, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. . . . 1 50

M. TARDIF, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mélesville. 1 50

LA HAINE D'UNE FEMME, ou le Jeune Homme à Marier, vaud. par M. Scribe. 1 50

VATEL, ou le Petit-Fils d'un grand Homme, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Scribe et Mazères. 1 50

KETTLY, ou le Retour en Suisse, comédie-vaudeville en un acte, par MM. Duvert et Paulin. 1 50

LA CHARGE A PAYER, ou la Mère intrigante, comédie-vaudeville en un acte, de MM. Scribe et Varner. . . 1 50

BELPHÉGOR, ou le Bonnet du Diable, vaudev.-féerie en 1 acte, de MM. Achille-Dartois, de St-Georges et Jules Vernet. 1 50

L'ÉTRANGÈRE, mélodrame en 3 actes, à spectacle, par MM. Frédéric et Edm. Crosnier. 1 50

LES INSÉPARABLES, coméd.-vaudeville en un acte, de MM. Scribe et Dupin. . 1 50

Allarde, Marie François Denis Théresa Lebrun, baron de

LE CHAMPENOIS

OU

LES MYSTIFICATIONS

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. FRANCIS, ARMAND ET ACHILLE DARTOIS,

REPRÉSENTÉE POUR LA PREMIÈRE FOIS SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, A PARIS, LE 11 MAI 1825.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS,

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

ÉDITEUR DES ŒUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD, ET ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51, ET COUR DES FONTAINES N°. 7.

1825

PERSONNAGES.		ACTEURS.
DERMONT, riche propriétaire. . .		M. LEPEINTRE.
CECILE, sa fille.		Mlle. HUBY.
St.-PHAR, jeune parisien à la mode promis à Cécile.		M. FÉDÉ.
GOBINO.	1 champenois,	
FIN COURANT.	2 gascon marron.	
LA MÈRE LOLO.	3 nourice de Cécile.	
GALOUCHET.	4 gros paysan secretaire de la mairie.	M. PHILIPPE.
LA MÈRE GANGAN. gouvernante du château de Dermont.		Mme. GUILLEMIN.
JACQUELINE, fille de la mère Gangan		Mlle. ADÈLE.
UN VALET.		

La scène se passe en Bretagne dans le château de Dermont.

Vû au Ministère de l'intérieur, conformément à la décision de son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le 1er. Avril 1825.
Par ordre de Son Excellence,
Le Chef-Adjoint,
COUPART.

Imprimerie de A. CONIAM, rue du Faubourg Montmartre, n. 4.

LE

CHAMPENOIS,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le théâtre représente un salon avec quatre cabinets ayant chacun un œil de bœuf.

SCÈNE PREMIÈRE.

GOBINO, JACQUELINE.

JACQUELINE, *entrant en se disputant avec Gobino.*

Mais qu'est-ce que ça vous fait que mam'zelle Cécile ait un penchant ou une inclination pour quelqu'un?

GOBINO.

Ça me fait beaucoup! que diable, je suis bien aise de m'instruire, de savoir ce qu'une jeune fille peut penser! une jeune fille, ça pense

JACQUELINE.

C'est là que j' vous attendais! sûrement qu' ça pense une jeune fille! j'en sais queuqu' chose, moi qui vous parle. J' suis une fière penseuse!.. mais ça n' doit vous rien faire, puisque ça n' vous regarde pas.

GOBINO.

Qu'en sais-tu? Cécile est jolie, aimable, et je suis sensible, quoiqu'architecte.

JACQUELINE.

Sensible, c'est possible; mais architecte, voyez-vous, vous ne l'êtes pas plus plus que moi.

GOBINO.

Je ne suis pas architecte?

Air : *Vaud. du Petit Courrier.*

Le fait pourtant n'est point douteux :
Bâtir est mon état, je l'aime,
Je te l'assure, et je suis même
Fils d'un architecte fameux.

JACQUELINE, *le regardant.*

Vot' profession m'est fort suspecte;
Quoique j' vous trouve assez genti,
Si vot' père était architecte,
Vous seriez encore mieux bâti.

GOBINO.

Moi, Valcour, en voyageant pour mon plaisir, je n'ai pas été attiré par l'aspect pittoresque de ce château? je ne me suis pas présenté à monsieur Dermont pour admirer ses jardins? enchanté de mon goût et de mes remarques, il ne m'a pas engagé à m'arrêter quelques jours chez lui?

JACQUELINE.

Laissez donc, malin! je n' suis pas si innocente que j'en ai l'air! j' vous connais, beau masque! d'abord vous n' vous appelez pas Valcour; au lieur d'avoir été attiré par un vieux château pittoresse, vous avez voulu r'luquer un' jeune demoiselle; au lieur d'admirer des jardins qui n' disent rien, vous avez fait les doux yeux à queuqu' chose qui parle; enfin, je connais ça moi, c' n'est pas la maison qu' vous êtes venu toiser.

GOBINO.

Ah! ça mais, qu'est-ce que je suis donc?

JACQUELINE.

Vous êtes monsieur Gobino.

GOBINO, *surpris.*

Monsieur Gobino!

JACQUELINE.

Oui, monsieur Gobino, tout du long!

GOBINO.

Pas d' mauvaises plaisanteries, Jacqueline! ai-je l'air d'un homme qui s'appelle Gobino?

JACQUELINE.

Air ou non, ça est. Et vous êtes champenois encore!

GOBINO.

Moi?

JACQUELINE.

Oui, atteint et convaincu ! et vous avez pris un autre nom, parce qu' vous savez que monsieur Dermont not' maître juge tous les Champenois par vot' père dont il était l'ami... il paraît que mossieu vot' père n'a pas inventé la poudre ?

GOBINO.

Jacqueline !..

JACQUELINE.

Vous n'êtes pas responsable de ça. Vous savez encore que mamzelle Cécile les juge d'après c' qu'en dit son père, et que ma mère Gangan les juge par le mari dont elle est veuve ! ce qui fait que tout le monde ici, excepté moi, croit fermement que quatre-vingt-dix-neuf moutons et un champenois font cent...

GOBINO, *l'arrêtant.*

C'en est assez ! où diable as-tu été prendre toutes ces histoires-là ?

JACQUELINE.

Dans vot' chapean.

GOBINO, *étonné.*

Dans mon chapeau !

JACQUELINE.

Oui, regardez, vot' nom est écrit dedans.

GOBINO, *qui a tiré son chapeau et a regardé dedans.*

Voyez-vous la petite curieuse... mais, c'est un guet-à-pens !.. c'est affreux !.. c'est abominable !..

JACQUELINE.

J' savais ben qu' ça vous f'rait crier, mais c'est égal... vous êtes venu ici pour supplanter M. Saint-Phar, jeune élegant de Paris, à qui mossieu Dermont a promis la main de sa fille.

GOBINO.

Ma chère Jacqueline, je conviens à présent que tu sais tout, parle plus bas.

JACQUELINE, *élevant la voix.*

Je ne veux pas moi ; j'aime à parler haut, mossieu Gobino. !

GOBINO.

Oui, eh bien ! prends garde à toi : je sais des tiennes.

Air : *Vaud. du Petit Courrier.*

Le fait pourtant n'est point douteux :
Bâtir est mon état, je l'aime,
Je te l'assure, et je suis même
Fils d'un architecte fameux.

JACQUELINE, *le regardant.*

Vot' profession m'est fort suspecte;
Quoique j' vous trouve assez genti,
Si vot' père était architecte,
Vous seriez encore mieux bâti.

GOBINO.

Moi, Valcour, en voyageant pour mon plaisir, je n'ai pas été attiré par l'aspect pittoresque de ce château? je ne me suis pas présenté à monsieur Dermont pour admirer ses jardins? enchanté de mon goût et de mes remarques, il ne m'a pas engagé à m'arrêter quelques jours chez lui?

JACQUELINE.

Laissez donc, malin! je n' suis pas si innocente que j'en ai l'air! j' vous connais, beau masque! d'abord vous n' vous appelez pas Valcour; au lieu d'avoir été attiré par un vieux château pittoresse, vous avez voulu r'luquer un' jeune demoiselle; au lieu d'admirer des jardins qui n' disent rien, vous avez fait les doux yeux à queuqu' chose qui parle; enfin, je connais ça moi, c' n'est pas la maison qu' vous êtes venu toiser.

GOBINO.

Ah! ça mais, qu'est-ce que je suis donc?

JACQUELINE.

Vous êtes monsieur Gobino.

GOBINO, *surpris.*

Monsieur Gobino!

JACQUELINE.

Oui, monsieur Gobino, tout du long!

GOBINO.

Pas d' mauvaises plaisanteries, Jacqueline! ai-je l'air d'un homme qui s'appelle Gobino?

JACQUELINE.

Air ou non, ça est. Et vous êtes champenois encore!

GOBINO.

Moi?

JACQUELINE.

Oui, atteint et convaincu ! et vous avez pris un autre nom, parce qu' vous savez que monsieur Dermont not' maître juge tous les Champenois par vot' père dont il était l'ami... il paraît que mossieu vot' père n'a pas inventé la poudre ?

GOBINO.

Jacqueline !..

JACQUELINE.

Vous n'êtes pas responsable de ça. Vous savez encore que mamzelle Cécile les juge d'après c' qu'en dit son père, et que ma mère Gangan les juge par le mari dont elle est veuve ! ce qui fait que tout le monde ici, excepté moi, croit fermement que quatre-vingt-dix-neuf moutons et un champenois font cent...

GOBINO, *l'arrêtant.*

C'en est assez ! où diable as-tu été prendre toutes ces histoires-là ?

JACQUELINE.

Dans vot' chapean.

GOBINO, *étonné.*

Dans mon chapeau !

JACQUELINE.

Oui, regardez, vot' nom est écrit dedans.

GOBINO, *qui a tiré son chapeau et a regardé dedans.*

Voyez-vous la petite curieuse... mais, c'est un guet-à-pens !.. c'est affreux !.. c'est abominable !..

JACQUELINE.

J' savais ben qu' ça vous f'rait crier, mais c'est égal... vous êtes venu ici pour supplanter M. Saint-Phar, jeune élegant de Paris, à qui mossieu Dermont a promis la main de sa fille.

GOBINO.

Ma chère Jacqueline, je conviens à présent que tu sais tout, parle plus bas.

JACQUELINE, *élevant la voix.*

Je ne veux pas moi ; j'aime à parler haut, mossieu Gobino. !

GOBINO.

Oui, eh bien ! prends garde à toi : je sais des tiennes.

JACQUELINE.

Oh! dites moi, je n' crains rien, mossieu Gobino!

GOBINO, *parlant très-haut.*

Je vous ai vue hier derrière la charmille, mamzelle Jacqueline.

JACQUELINE, *troublée.*

Moi, derrière la charmille!

GOBINO, *élevant la voix plus fort.*

Oui, avec Gros-Jean, qui vous embrassait, mamzelle Jacqueline!

JACQUELINE, *voulant le faire taire.*

Allons, monsieur Gobino, n' dites pas d' bêtises... ma mère pourrait vous entendre, voyez-vous, elle ne peut pas souffrir Gros-Jean, parce qu'il n'a pas le sou, et qu'elle trouv qu'il ressemble à un champenois, (*se reprenant.*) c'est pas pour vous que je dis ça.

GOBINO, *souriant.*

Ecoute, ma p'tite Jacqueline.

Air : *Vaud. de l'Homme Vert.*

Puisque Gros-Jean a su te plaire,
Arrangeons-nous en ce moment :
Je veux te marier, ma chère.

JACQUELINE.

J'aime assez cet arrangement.

GOBINO.

Réussir me sera facile,
Et tu connais déjà mon plan ;
Tu me passeras ma Cécile,
Je te passerai ton Gros-Jean.

JACQUELINE.

Comme ça, tout passera, c'est dit! disposez de moi; deux têtes comme les nôtres mèneront toute la maison.

LA MÈRE GANGAN, *dans la coulisse.*

Jacqueline! Jacqueline!

JACQUELINE.

Entendez-vous, ma mère? elle n'est pas déjà de très bonne humeur. Si elle savait que Gros Jean!..

CÉCILE (*dans la coulisse opposée*).

acqueline.

JACQUELINE.

Allons! v'la mamzelle Cécile qui m'appelle de l'autre côté. Je suis entre deux feux.

SCÈNE II.

LES MEMES, CÉCILE, LA MERE GANGAN, *peu après.*

CÉCILE (*entrant par la porte de côté*).

Jacqueline. Je vous attends depuis une heure pour ma toilette.

JACQUELINE.

Mamzelle, c'est qu'j'écoutais M. Valcour, qui me parlait de vous avec un intérêt!..

CÉCILE (*saluant Valcour, et d'un ton très radouci.*)

Ah! M. Valcour, c'est vous. (*à Jacqueline.*) Je ne t'en veux pas.

MERE GANGAN (*arrivant*).

Jacqueline. Eh bien! petite fille, ne vous avais-je pas ordonné de venir m'aïder ce matin?

JACQUELINE (*embarrassée*).

Ma mère, c'est que M. Valcour me racontait comm'quoi que vous aviez l'air d'être ma sœur ainée.

MERE GANGAN (*se radoucissant*).

Ah! allons je ne veux pas te gronder pour ça. (*A part.*) Ce monsieur est fort aimable.

JACQUELINE (*bas à Gobino*).

Ne lui dites pas le contraire, au moins.

MÈRE GANGAN.

Pardon, M. Valcour, c'est que depuis que j'sais que Mlle Cécile doit épouser M. Saint Phar, un gentil Parisien, que nous attendons de jour en jour, je ne peux pas rester en place.

GOBINO.

Je conçois votre impatience.

CÉCILE.

C'est que ma bonne a beaucoup d'amitié pour moi.

MERE GANGAN.

J'avais si peur qu'on ne mariât cette chère Cécile à M. Gobino, un Champenois.

JACQUELINE (*bas à Gobino*).

Voilà quelle va vous arranger.

MERE GANGAN.

Un Champenois ! La pauvre fille ! eut-elle été à plaindre !

GOBINO (*à part*).

Elle est bonne-là, la mère Gangan. (*A Cécile.*) Qu'en pense l'aimable Cécile ?

CÉCILE.

Ah ! moi j'ai une répugnance invincible pour tout ce qui est Champenois.

GOBINO (*à part*).

Me voilà joli garçon !

CÉCILE (*à Gobino*).

Je suis bien sûre que vous n'êtes pas de la Champagne, vous, M. Valcour ?

GOBINO (*à part*).

Cecî raccommode un peu mes affaires.

MERE GANGAN.

Mon mari était d'la Champagne; aussi quelle tête il avait : ce n'est pas pour médire du pauvre homme; car il ne faut jamais dire du mal des absents, mais, si je me remarie, ce ne sera pas avec un Champenois.

GOBINO (*riant*).

Je crois que ce ne sera avec personne.

MERE GANGAN.

Qu'en savez-vous, monsieur ? qu'en savez-vous ? (*à part.*) Il n'est pas si aimable que je croyais. (*Haut.*) Demandez à M. Dermont. Quelquefois il me dit : « Mère Gangan, vous ne vieillissez pas, je vous trouve toujours la même. » Et il faut vous dire que j'étais chez lui à l'âge de quinze ans. Ah ! que j'étais mignonne alors !

Air : *Faut de l'esprit pas trop n'en faut.*

Quel pied ! quell' main ! quel bras ! quel cou !
Vrai, j'étais un petit bijou.
Comme j'étais vive et légère !
(*à Jacqueline*),
Il fallait m' voir, je n' vous dis qu' ça,
Lorsque j'épousai votre père !

JACQUELINE,

Quel dommage que j' n'étais pas là !

MERE GANGAN.

Que j'étais gentille avec mon bouquet de fleur-d'oranger!

Quel pied! quel' main! quel bras! quel cou! etc.
J'étais un' fleur à peine éclose,
Sur quoi l'hymen avait des droits;
Mais, pour cultiver une rose,
Ne m' parlez pas d'un Champanois!

(*A Valcour.*)

Je vous en fais juge vous-même: il m'aurait fallu un mari gai, vif, spirituel, toujours prêt à me prodiguer de ces petits soins que les femmes aiment tant!.. et c'est ce que M. Gangan m'a toujours refusé, et pourtant:

Quel pied! quel' main! quel bras! quel cou! etc.

SCÈNE III.

LES MEMES, DERMONT.

CÉCILE.

Voilà mon père.

DERMONT (*entrant*).

Ah! parbleu! je vous trouve tous à propos! Je viens de recevoir une singulière nouvelle!

TOUS.

Une nouvelle?

JACQUELINE (*qui a passé près de Gobino*).

Je parie que vous êtes pour quelque chose dans la nouvelle.

GOBINO (*bas à Jacqueline*).

C'est moi qui l'ai faite.

DERMONT.

Vous savez que M. Gobino fils m'a écrit pour me demander la main de Cécile?

CÉCILE.

Je sais aussi que nous avons refusé.

DERMONT.

Eh bien! cela ne l'a pas fait renoncer à son projet.

TOUS.

En vérité!

GOBINO (*avec intention*).

Est-il entêté?

GOBINO.

Je ferai comme pour moi même.

TOUS, *à voix basse.*

Pour ce monsieur n'ayons point de pliét, etc.

(*Tout le monde sort par le côté, excepté la mère Gangan*).

SCÈNE IV.

LA MERE GANGAN, seule.

C'est donc moi qui vais l'recevoir ce Parisien de contrebande? Nous allons voir comment il s'y prendra pour me tromper. S'il allait essayer de me séduire? Il ne l'osera pas : j'ai un coup d'œil.

(*On entend du bruit dans la coulisse.*)

Mais je l'entends... Montrons-lui que je suis une femme inattaquable.

(*Elle se redresse et se dispose à recevoir Saint Phar.*)

SCÈNE V.

LA MÈRE GANGAN, SAINT PHAR (*en costume de voyage; il entre en tenant sa lorgnette avec des manières fort légères.*

Eh bien! où diable est donc tout le monde? Je ne vois personne dans ce vieux château.

MERE GANGAN (*à part*).

Quel air sans gêne! Il veut imiter les manières de Paris.

SAINT PHAR.

Où donc est mon respectable beau-père, et mon intéressante future?

MERE GANGAN (*s'avançant*).

Monsieur, c'est moi qui suis chargée...

SAINT PHAR (*la lorgnant*).

Qu'est-ce que c'est que ça?

MERE GANGAN.

Ça? c'est moi, monsieur.

SAINT PHAR.

Mais qu'est-ce que c'est que vous?.. Est-ce que par hasard vous seriez la grand'maman de ma prétendue?

MERE GANGAN.

Qu'appelez-vous grand-maman ? je suis la gouvernante de la maison.

SAINT PHAR.

Eh bien ! vous avez là un joli petit gouvernement, la grosse mère. (*Il lui prend la taille.*)

MERE GANGAN.

Doucement donc jeune homme. (*A part.*) J'ai été il y a vingt-cinq ans à Paris, et certes on ne me parlait pas ainsi.

SAINT PHAR.

Ne vous effarouchez pas ; répondez seulement : on dit la fille de M. Dermont fort jolie ?

MERE GANGAN.

Elle est encore mieux qu'on ne le dit, monsieur... Et quel heureux caractère ! Elle ne vous a pas encore vu, et déjà elle vous aime. (*A part.*) Je commence la mystification.

SAINT PHAR.

Elle m'aime sans m'avoir vu ?

MERE GANGAN.

Quand elle vous verra, ce s'ra ben autre chose. Depuis huit jours que l'on vous attend, elle ne fait que parler de vous. Vous ne pouvez imaginer le plaisir, la gaîté que votre arrivée cause à toute la maison... Moi-même, j'en suis comme une folle.

SAINT PHAR.

C'est ce que je vois, ma bonne femme.

MERE GANGAN, *à part.*

Bonne femme ! comme il se méprend. (*Haut.*) Ah ! monsieur ! vous êtes bien digne de celle qui vous est destinée. Mais, je vais la chercher ; je ne veux pas retarder le plaisir qu'elle aura à voir un cavalier si bien fait.

SAINT PHAR.

Elle est charmante, la vieille.

MERE GANGAN.

Air : *Je regardais Madelinette.*

Avec cet air, cette tournure,
Vous ne pouvez que captiver,
Et vous méritez, j'en suis sûre,
Tout ce qui va vous arriver.

SAINT-PHAR.

Ah! Si je m'en croyais, ma chère,
Je vous embrasserais bien fort!

LA MERE GANGAN, *à part.*

Et moi, je le laisserais faire,
Pour le mystifier encor.

ENSEMBLE.

Avec cet air, cette tournure, etc.

SAINT-PHAR.

Avec cet air, cette tournure,
Je ne pouvais que captiver;
Je méritais, la chose est sûre,
Tout ce qui devait m'arriver.

(*La mère Gangan sort.*)

SCÈNE VI.

SAINT PHAR, seul.

Quel effet je produis! Si cela continue, me voilà plus embarrassé que jamais; car, enfin, j'aime avec passion une jeune Parisienne, que mon père n'aurait fait aucune difficulté de me laisser épouser, si, de son côté, il n'avait donné sa parole pour un autre mariage. J'espérais trouver ici la jeune personne à peu près indifférente à mon égard; et, pas du tout, il paraît qu'elle est folle de moi, rien que sur ma réputation. Soyez donc aimable à présent? Quel parti prendre?

Air : *Ah! maman, etc.*

S'il ne fallait qu'aimer Cécile
Quand j'aime déjà là-bas...
Mais l'épouser est moins facile,
L'hymen ne plaisante pas.
On peut quand l'amour engage,
Pour plusieurs belles brûler;
Mais avec le mariage,
On ne peut pas cumuler.

Eh bien! c'est égal, je n'en aurai pas le démenti: je veux absolument être refusé. Ce serait bien le diable, si l'on m'épousait malgré moi. (*On entend chanter dans la coulisse.*) Serait-ce le beau-père qui chante ainsi?

SCÈNE VII.

SAINT PHAR, FIN COURANT (*Gobino en Gascon.*)

FIN COURANT.

(*Il arrive en chantant; son costume doit être comique; toute la scène est jouée avec l'accent gascon.*)

Air *du Vaud. de l'Ile des Noirs.*

Toujours courant,
J'ai plus d'un concurrent;
Mais, en vrai conquérant,
Je traverse la Bourse,
C'est là la source
Où tout l'argent se rend :
Suivons donc le torrent.
Mon non est Fin-Courant.
Lé jeu dé rente
Vaut, jé lé vante,
Trente et quarante
Et lansquénet,
Il vint dé Londre,
Pour nous confondre,
Tout doit sé fondre
Dans cé creuset.
Qu'on spécule,
Qu'on calcule,
Bien ou mal,
Tout ça m'est égal,
Lé temps coule,
L'argent roule,
On se perd
Comme au tapis vert.
Toujours courant,
J'ai plus d'un concurent, etc.

Regardant Saint-Phar.

Mais que vois-je en ces lieux?
Qui m'arrête en ma course!
Je le lis dans ses yeux,
Monsieur est amoureux.
Agréez mon secours,
Faisons comme à la bourse :
Sachez que les amours
Comme la rente ont leur cours.
Toujours courant, etc.

SAINT PHAR *à part.*

Quel est cet original?

FIN COURANT, *à part, après avoir examiné Saint Phar.*

Il n'a pas l'air d'un imbécile du tout; mais, c'est égal, il n'y a plus à reculer. (*Haut.*) Monsieur, permettez que je vous félicite : vous avez la chance, l'époque de l'échéance est arrivée; l'amour est ponr vous un caissier fidèle... Vous n'avez plus à craindre la hausse ou la baisse, et l'hymen vous inscrit aujourd'hui sur son grand livre.

SAINT PHAR, *étonné, à part.*

Quel jargon! (*Haut.*) Monsieur, puis-je savoir?

FIN COURANT.

Moussu, jé suis bien sûr qué vous mé connaissez : il n'est question qué dé moi à la bourse et au café Tortoni. Jé m'appelle Fin courant; les plus belles opérations né sé font qué par moi, et jé serais lé plus riche capitaliste dé France, si j'avais tous les fonds que j'ai eu dans les mains; par malheur, ils n'ont fait qu'y passer. Jé n'ai pas pu les retenir, parcé qué l'honneur, voyez-vous?

SAINT PHAR.

Vous êtes courtier?

FIN COURANT.

Non pas.

SAINT PHAR.

Agent de change?

FIN COURANT.

Encore moins.

SAINT PHAR.

Banquier?

FIN COURANT.

Pas si bête. Je suis marron; mais un marron comme il y en a peu. Il mé semblé qué jé vous ai entrevu à la bourse?

SAINT PHAR.

C'est possible.

FIN COURANT.

Lorsqué jé suis à Paris, voyez-vous, jé né sors pas dé là. Il n'y a pas dé salon qui mé plaisé davantage : on y

est dispensé dé toutes les formules dé politesse. Démandez-vous à quelqu'un comment il sé porté? il vous répond : soixante-quinze; demandez-vous l'heure qu'il est? on vous répond, en tirant la montre : jouissance de mars. Là, tout s'oublie, excepté l'argent... L'un s'enrichit, l'autre se ruine; celui-ci est gai, celui-la est triste : C'est un mouvement, une foule, une agitation, un bourdonnement... En entrant là-dedans, on se croirait dans une ruche à miel.

SAINT PHAR, *souriant.*

La comparaison est assez vraie.

FIN COURANT.

Air : *Vaud. de la Chasse au renard.*

Malgré céla dé jouer on sé lasse,
L'espoir du gain devient presqu'impuissant;
La rente enfin ressemble aux gens en place.
Elle né monte, hélas ! ni né descend.
Plus dé ces coups qui, sortant des limites,
Enrichissaient deux ou trois parvenus,
Et qui faisaient déclarer vingt faillites :
Vrai, le commerce à présent ne va plus.

J'imaginé qué monsieur a joué à la renté?

SAINT PHAR.

Une fois seulement, et j'ai bien juré qu'on ne m'y prendrait plus : mon premier coup m'a coûté deux mille écus.

FIN COURANT.

C'est qué vous né connaissez pas lé terrein. Vous vous êtes enfoncé. Si j'avais été votré guidé, jé suis bien sûr què vous né vous en seriez pas retiré. C'est moi, qui dirigeais cet agent qui effaçait tous les autres pour sa clientelle.

SAINT PHAR.

Ah ! ah ! et qu'est-il devenu?

FIN COURANT.

Jé né sais, il a levé le pied. Et ce fameux banquier, dont tout le monde admirait lé luxé.

SAINT PHAR.

Va-t'il toujours à la bourse?

FIN COURANT.

Non, il voyage en Angleterre. C'était encore moi, qui conduisais ce notaire qui dépensait l'argent à pleines mains, au point que ses confrérés en étaient éblouis.

SAINT PHAR.

Que fait-il maintenant ?

FIN COURANT.

Il se promène à Bruxelles.

SAINT PHAR.

Il paraît que vos pratiques aiment à changer d'air.

FIN COURANT.

C'est qu'e quand je mène quelqu'nn, jé lui fais voir du pays.

SAINT PHAR.

Je vous crois?

FIN COURANT.

C'est qu'il faut de l'esprit dans notre état!

SAINT PHAR.

De l'esprit pour être marron?

FIN COURANT.

Tout comme pour autre chose. Dans toutes les classes, il faut de l'esprit, et il y en a en France pour tout le monde.

Air : *Le scandale plaît.*

Rien n'est plus commun,
Trouvez quelqu'un
Qui d'esprit manque ;
Dans tous les états,
Aujourd'hui qui n'en montre pas?
L'esprit
Partout luit,
On en a même dans la banque,
Et sur chaque point
Les dupes seules n'en ont point.

Ce danseur qui fait
Dans un ballet
Tant de gambades,
Tout son esprit est
Dans son jarret,
Dans son mollet.
Ce docteur qui dit
Qu'il répond de tous ses malades,
A le bon esprit
De faire croire qu'il guérit !
Rien n'est plus commun, etc.

De l'esprit public,
Faisant trafic,
Maint journaliste,
A tort à travers
Prétend régenter l'univers ;
Tandis qu'en secret
Sur un bonnet,
Une modiste
Montre plus d'esprit
En sachant placer un *esprit*.
Rien n'est plus commun, etc.

La belle Palma
Déjà
Montre un esprit sauvage,
Que sans s'effrayer
Milord a l'esprit de payer.
Plus d'un fournisseur
Trompeur
A l'esprit du pillage,
Et bien des auteurs
L'esprit de leurs prédécesseurs...
Rien n'est plus commun, etc.

Le confiseur plaît
Par son esprit dans ses devises,
Le traiteur en met
Dans l'annonce de chaque mêt;
Potier et Brunet
En ont même dans leurs bêtises ;
Je vois en effet
Qu'aujourd'hui tout le monde en fait.
Rien n'est plus commun, etc.

SAINT PHAR, *à part.*

Cet original là pourrait me servir!

FIN COURANT.

Patience, qu'on laisse ouvrir la nouvelle bourse ! c'est là que l'esprit fera de brillantes affaires !

SAINT PHAR.

La justice sera là, aussi.

FIN COURANT.

Et elle sera joliment logée j'espère ?

Air : *A soixante ans.*

Cet étonnant et superbe édifice,
Ce monument justement admiré,
A l'industrie ainsi qu'à la justice,
Est par la France à jamais consacré.

Que l'étranger contemple sans surprise
Thémis assise au sein de ce palais ;
Car l'équité, l'honneur et la franchise
Sont les appuis du commerce français.

Et comme j'ai eu l'esprit de faire prospérer les fonds de M. Dermont, qui a voulu que je vienne au mariage de sa fille, je désirerais savoir, si vous voulez que je fasse fructifier la dot ?

SAINT PHAR.

Non, non. Mais vous pouvez me rendre un autre service!

FIN COURRANT.

Je suis prêt!

SAINT PHAR.

Vous avez sans doute du crédit dans cette maison ?

FIN COURANT.

Si j'ai du crédi ? j'en ai partout : sans cela, jé né pourrais pas vivré.

SAINT PHAR.

Employez donc votre esprit et votre crédit à rompre mon mariage!

FIN COURANT.

Vous dites?

SAINT PHAR.

Que c'est mon père, qui veut me forcer d'épouser Cécile, et que tout mon désir est d'être refusé.

FIN COURANT, *vivement, reprenant son ton naturel.*

Il se pourrait! Ah! Monsieur, on vous refusera, on vous refusera je le promets!

SAINT PHAR, *étonné,*

Se peut-il ?...

FIN COURANT, *avec vivacité.*

Je vous le garantis !

SAINT PHAR.

Vous n'êtes plus gascon ?

FIN COURANT.

Apprenez qu'introduit ici, sous le nom de Valcour... mais, on peut nous surprendre... gardez-moi le secret.

SAINT PHAR.

Je ne sais rien.

FIN COURANT.

Cest égal! ne soyez point surpris de ce qui va arriver! Secondez mes intentions... Jacqueline vous aidera à les compendre.

Air : *Mon cœur.*

Oh! j'en réponds, que rien ne vous désole,
On vous refusera vraiment.

SAINT-PHAR.

Puis-je croire votre parole?

FIN-COURANT.

Croyez-la, malgré mon accent.

SAINT-PHAR.

Sans épouser que de ces lieux je sorte,
Ce sera combler mon désir.

FIN-COURANT.

Vous voulez qu'on vous mette à la porte,
Je ferai tout pour vous faire plaisir.

ENSEMBLE.

Oh! j'en réponds, / Il en répond, } Que rien ne { vous / me } désole,
On vous / On me } refusera vraiment, etc.

SAINT PHAR, *seul.*

Parbleu! cet incident est trop favorable (*il se retourne.*) Ah... Je crois que voici la famille!...

SCÈNE VIII.

SAINT PHAR, DERMONT, LA MERE GANGAN, CÉCILE.

LA MERE GANGAN, *montrant Saint Phar à Dermont.*

Le voila, la mystification à déjà commencé.

SAINT PHAR, *s'avançant en saluant.*

C'est sans doute monsieur Dermont que j'ai l'honneur de saluer?

DERMONT, *ave un air content.*

Lui même, mon gendre. Soyez le bien venu! Comment se porte toute la famille?

SAINT PHAR.

Mais toute la famille se porte bien.

DERMONT, *lui ouvrant les bras.*

Eh ! viens donc que je t'embrasse mon ami ! (*Il l'embrasse plusieurs fois.*)

SAINT PHAR, *à part.*

Ah ! ça mais, le beau père est d'une tendresse !... Si c'était la fille encore, ce serait supportable !

DERMONT.

Ressemble-t-il à son père, ce gaillard là ?

CÉCILE, *à part.*

C'est singulier, je mattendais à voir tout autre chose !

DERMONT, *montrant Cécile.*

Eh ! bien, mon ami, voilà ta femme... Comment la trouves-tu ? elle me ressemble aussi, n'est-ce pas ?

SAINT PHAR, *vivement.*

Dutout, elle est charmante !

CÉCILE, *bas à son père.*

Mais, il ne s'exprime pas mal.

DERMONT, *bas à Cécile.*

Tais-toi donc, il s'exprime comme un Champenois.

SAINT PHAR, *à Dermont.*

Monsieur !...

DERMONT.

Appelez-moi votre père, car je veux l'être le plutôt possible, et jai déjà fait prévenir mon notaire.

SAINT PHAR, *a part.*

Diable ! comme il y va ! (*Haut.*) Je suis à votre disposition beau père !... Cependant avant tout (*à Cécile*), Mademoiselle répondez franchement : croyez-vous que vous pourrez m'aimer ?

CÉCILE, *regardant son père, qui lui a fait signe de répondre affirmativement.*

Oui, Monsieur !

SAINT PHAR, *à part.*

Elle est naïve. (*Haut.*) Ainsi, vous me trouvez de votre goût ?

CÉCILE, *même jeu.*

Je suis forcée d'en convenir, et je vous prie de ne pas en douter !... (*Bas à son père.*) Je ne puis pas le mystifier autrement que cela !

DERMONT, *bas à Cécile.*

A Merveille ! (*Haut à Saint Phar.*) Vous le voyez, mon gendre, la franchise est chez nous une vertu de famille, et nous pouvons signer le contrat ce soir même.

SAINT PHAR, *à part.*

Changeons de ton. (*Haut.*) A l'instant, si vous le voulez ! à moins que vous ne me trouviez trop mauvais sujet.

DERMONT, *bas à la mère Gangan.*

Ah ! mauvais sujet ! un Champenois !

SAINT PHAR.

C'est que voyez-vous, quand on est fait comme moi, et qu'on est de Paris.

DERMONT ET MERE GANGAN.

De Paris !

MERE GANGAN, *à part*

Il nous prends donc pour des têtes à perruques, nous!

SCÈNE IX.

LES MÊMES, JACQUELINE, *accourant.*

JACQELINE.

Monsieur, Monsieur ! la nourrice de mademoiselle Cécile, la mère Lolo, vient pour lui faire son compliment de mariage.

TOUS.

La mère Lolo !

JACQUELINE, *à Dermont et à Cécile.*

C'est Valcour !... (*A Saint Phar.*) C'est M. Fin Courant... soyez à la réplique, il m'a tout dit... (*Elle va à la porte.*) La voilà !

SCÈNE X.

LES MÊMES, LA MÈRE LOLO, Gobino en nourrice

MÈRE LOLO, *en habit de paysanne, un petit panier à son bras, à Cécile qui se trouve près d'elle.*

J'viens voir mon enfant chéri,
Place, place,

Que je l'embrasse !
Viens, mon enfant, viens ici,
Sur le sein qui t'a nourri !
Elle l'embrasse.

TOUS.

Pour voir son enfant chéri,
Qu'on lui fasse
Place, place,
Voilà son enfant chéri
Sur le sein qui l'a nourri.

DERMONT, *à Jacqueline.*

Mais, dis donc, il embrasse ma fille, je crois qu'il faut l'en empêcher. ?

JACQUELINE, *à Dermont.*

An contraire, puisqu'il est censé être sa nourrice. !

DERMONT, *Jacqueline.*

C'est vrai, je n'y pensais pas; J'allais faire une sottise.

JACQUELINE.

Vous n'en faites jamais d'autres!

SAINT PHAR.

Voilà une nourrice de bonne mine!

DERMONT, *bas, à Jacqueline*

Il ne voit pas ce que c'est! (*Haut.*) Oh! la mère Lolo, se porte à merveille!

SAINT PHAR, *à part.*

Ah! ça mais, il la prend réellemont pour la nourrice de sa fille!

MÈRE LOLO *à Céoile.*

Est-elle grande? est-elle gentille? est-elle gentille?
(*Il lui prend les mains.*)

CÉCILE, *naïvement.*

Si je ne le puis pas d'avantange, ce n'est pas ma faute.

MÈRE LOLO.

C'est bien assez comme ça! Quels yeux! quel ravage ça doit faire! v'la comme j'aime les nourrissons moi! Ça n'demande qu'à vivre! mais, aussi, ça n'a bu que du bon lait; il n'y avait pas d'eau dans celui-là.

MÈRE GANGAN.

C'est qu'il a vraiment l'air d'une mère nourrice ! Sa voix, sa taille (*elle le regarde*), tout çà est bien arrangé.

MÈRE LOLO.

Qu'on vienne me dire encore, qu'on élève aussi bien les enfans avec du lait de chèvre, qu'avec celui d'un femme bien portante et bien réjouie !

Air *de Turenne.*

De pareils cont's me donn'nt la fièvre
Et n'sont pas cru des bons esprits !
J'vous d'mand' si l'on voit la chèvre
Chercher le lait de la brebis,
Pour faire boire à ses petits ?
Sans avoir jamais r'cours à d'autres,
D'leur instinct, suivant les mouvemens,
Les bêtes nourriss'nt leurs enfans,
Hé bien, sachons nourrir les nôtres.

TOUS.

C'est vrai !

LA MÈRE LOLO, *prenant la main de Cécile.*

J'suis t'y glorieuse, d'avoir élevé une pareill'jeunesse, foi d'femme, si j'étais homme, il faudrait qu'elle fusit à à moi, ou qu'ell' disit pourquoi !

JACQUELINE.

Oh ! ell' ne dirait pas pouquoi ?

LA MÈRE LOLO.

Oh ! c'est que jaime mon état de nourrice moi.

Air *des Perroquets..*

Quels plaisirs ravissans,
De ces p'tits innocens,
Quand je sens
La première caresse !
Quel moment
D'sentiment
Quand leur bouch' clairement
Me nommant
Tendrement
Dit : maman !
Plus chez moi j'ai d'enfans,
Mieux je passe le temps ;
Pour les rendre contens

Je m'empresse ;
Un marmot
Cri' trop haut,
Je sais ce qu'il lui faut :
Je lui donne
Du lait,
Ou le fouet.
Quel plaisirs ravissans, etc.

DERMONT.

Vous êtes digne de votre nom, la mère Lolo!

LA MÈRE LOLO.

C'est ainsi, que je m'suis fait des connaissances; la mère Lolo à présent a des amis partout! je n'ons pas encore renoncé au métier.

TOUS.

Bah?

MÈRE LOLO.

Mais, c'est pas ça. (*A Cécile.*) Tu vas te marier mon enfant, ou c'qu'est ton prétendu?

MÈRE GANGAN, *montrant Saint Phar.*

Le voilà!

MÈRE LOLO.

Il faut que je l'embrasse!

SAINT PHAR.

J'espère bien que non, par exemple!

TOUS.

Si fait! si fait!

LA MÈRE LOLO, *bas à Saint Phar, avec sa voix naturelle.*

N'ayez pas peur! (*examinant Saiut Phar ave surprise*), est-ce que je rêve donc?

TQUS.

Qu'est-ce que c'est?

MÈRE LOLO.

Monsieur et moi, j' sommes d' connaissance! (*Il fait signe à Saint Phar de dire comme lui.*)

MÈRE GANGAN.

Quoi, Monsieur vous connaît.

MÈRE LOLO.

Certainement! (*à Saint Phar.*) C'est vous qui m'avez apporté mon dernier nourrisson! (*Il lui fait signe.*)

SAINT PHAR.

Moi! (*ayant l'air de se resouvenir.*) Ah! c'est possible!

MÈRE LOLO, *de même.*

Avec cette jeune femme?

SAINT PHAR.

C'est possible!

MÈRE LOLO.

Si aimable, si jolie!

SAINT PHAR, *gaiment.*

Eh! oui, oui! c'est possible; c'était ma cousine! il me semble, même à présent, que je vous ai entendue nommer!

MÈRE GANGAN

Ah! par exemple, ça n'a pas d'nom!

DERMONT.

Celui-là est fort!

MÈRE LOLO.

C'est qu'jè trouve, que mon nourrisson a tout-à-fait votre air...

DERMONT.

En voilà bien d'une autre!

MÈRE LOLO.

Mais, j'ai fait du ch'min, moi, aujourd'hui, et j'ai besoin de me r'monter un peu.

DERMONT.

Jacqueline? va avec la mère Lolo, et la fais rafraîchir.

MÈRE LOLO.

C'est ça! et en même temp, j'mettrons à l'office c'qu'y a dans ce p'tit panier là : vois-tu, Cécile, c'est pour toi qu'j'ai apporté çà! il y a la d'dans, des chaussons à la pomme, un p'tit pot d'crême et une galette! Les chaussons, c'est ton frère de lait qui te les donne, le p'tit pot c'est ta sœur, et la galette c'est moi... au revoir mon enfant... elle est gentille comme tout!... (*à Dermont moitié haut.*) Y n'faut pas sacrifier ça. (*Elle sort avec Jacqueline après avoir embrassé Cécile.*

SCÈNE XI.

LES MÊMES excepté MERE LOLO ET JACQUELINE.

DERMONT.

Eh! quoi mon gendre? seriez-vous réellement un mauvis sujet?

SAINT PHAR.

Eh! certainement, je suis un mauvais sujet! il y a deux heures que je vous le dis!

DERMONT ET MÈRE GANGAN.

Il ne lui manquait plus que ça!

CÉCILE, *à part.*

Je ne reviens pas de ma surprise!

SAINT PHAR.

Mais, vous ne savez donc pas, que les mauvais sujets, c'est la grande mode mainteuant! Au théâtre, comme dans le monde, il n'y a qu'eux qui réussissent, partout on en demande, partout on en parle, on ne rit qu'avec eux; enfin, les mauvais sujets font les délices de la bonne société et le désespoir des maris.

DERMONT.

Comme il vous débite cela!

MÈRE GANGAN.

J'en suis toute étourdie!

DERMONT.

Mais, le bon ton?

SAINT PHAR

Il faut d'abord, savoir ce que vous appellez bon ton?

DERMONT.

C'est le choix dans les expressions, la réserve dans les manière.

SAINT PHAR.

Ce n'est plus ça! nous laissons sortir nos paroles, comme elles viennent; s'il fallait choisir, nous aurions trop d'ouvrage. Quant à nos manières, nous ne nous gênions pas dutout. Ça donne plus d'aisance; c'est le nouvel usage; notre costume n'étant plus le même, le reste s'est mis en harmonie.

MÈRE GANGAN.

Ah! et ça ose se dire parisien!

DERMONT.

Je me souviens pourtant...

SAINT PHAR.

Ah! vous vous souvenez! eh! bien voilà. S'il n'y avait quelques bons papas qui se souviennent commevous, toutes les traditions se perdraient.

DERMONT, *à sa fille.*

Il est impertinent sans le savoir!

(*Haut*)

Mon gendre, je suis de votre avis, je veux bien qu'on soit manvais sujet, tant qu'on est garçon; mais quand on se marie...

SAINT PHAR.

Oh! quand on se marie, on change d'état, on devient autre chose!

DERMONT, *riant.*

Admirable! celui-là est le meilleur!

JACQELINE, *entrant*

Monsieur, Monsieur, le déjeûner vous attend!

DERMONT.

Allons, mon gendre!

Air *du Vaud. du Bouquet du Roi*

Allons, le verre à la main,
Gaîment mettons-nous à table,
Et par un vin délectable,
Préludons à cet hymen.
A part. Je veux qu'il boivent à plein verre
Le Sûrêne le plus dur...

SAINT-PHAR, *bas à Jacqueline*

Je veux griser le beau-père.

JACQUELINE.

Avec ce vin-là, c'est sûr...

ENSEMBLE.

Allons, le verre à la main, etc.

Saint-Phar donne la main à Cécile et sort accompagné de Dermont.

SCÈNE XII.

JACQUELINE, *les regarde sortir et se met à rire*

Ah! ah! ah! la drôle de commédie qu'çà fait... ça m'amuse joliment, moi toujours, parce que les mystifi-

cations qui finissent par des mariages, c'est les plus drôles et p'têtre ben que j'finirai par être mystifiée à mon tour, comme ça avec gros Jean; mais si j'lépouse, je veux une dot... parc'que sans argent il n'y a pas de plaisir...

Air : *C'est égal.*

On dit qu'ceux qu'leur goût entraîne
Dans les fêt's, les jeux, au bal,
Queuqu'fois doubl'nt leu capital
Et souvent s'mettent à la gêne,
C'est égal,
Du plaisir ça n'fait pas d'peine,
Et du bien ça n'fait pas d'mal.

Deuxième couplet.

On dit qu'c'est une triste chaîne...
Qne le lien conjugal.
Qu'on trouve un époux jovial
Tout au plus sur une douzaine ;
C'est égal,
Un p'tit mari n'fait pas d'peine,
Un p'tit mari n'fait pas d'mal.

SCÈNE XIII.

JACQUELINE, DERMONT, CECILE.

DERMONT.

C'est charmant!... C'est parfait!...

CÉCILE.

Mon père! je crois que nous avons poussé la mystification assez loin.

DERMONT.

Dutout... je veux le forcer d'avouer sa ruse... Comme il faisait la grimace en buvant du vin de Surénne que je lui donnais pour du Bourgogne...

CÉCILE.

Mais il vous forçait toujours d'en boire avec lui!

DERMONT.

Oui!... oui !... cet imbecille ce croyait obligé de ne boire qu'avec moi... j'ai pris un prétexte pour quitter la table, et nous l'avons laissé tout seul.

SCÈNE XIV.

LES MÊMES, GALOUCHET, *Gobino en gros paysan.*

GALOUCHET, *de la porte.*

Oh ! hé ! mamzelle Jacqueline.

DERMONT.

Que veut ce paysan ?

GALOUCHET, *s'avançant*

Pardon !... excuse !... lá compagnie... c'est y pas ici que se prépare une noce ?

JACQUELINE, *le regardant.*

Oh ! là, là... oh ! la bonne boule !... ah... ah... ah...

GALOUCHET, *riant bêtement.*

D'abord !... moi... quand j'vois rire !... faut que j'rie... Ah ! ah ! ha !

JACQUELINE, *riant, à Dermont.*

Voyez donc, Monsieur et Mamzelle, c'est M. Valcour. (*Riant plus fort.*) Oh ! oh ! la rate...

DERMONT, *le regardant*

Eh ! oui, c'est lui !...

GALOUCHET, *naturellement.*

Silence !... la mystification a pris une autre forme...

SAINT PHAR, *dans la coulisse.*

C'est affreux !... c'est épouvantable !...

DERMONT.

C'est lui ? rétirons-nous, et pour ne pas perdre le plaisir du spectacle, entrons dans ces cabinets, et mettons-nous chacun à un œil de beuf.

GALOUCHET.

C'est ça !...

JACQUELINE.

Nous serons là comme aux premières loges... (*Chacun entre dans un cabinet.*)

DERMONT, *en entrant.*

Ne commencez pas avant que nous ne soyons à nos places !

SCÈNE XV.

GALOUCHET, SAINT PHAR.

SAINT PHAR.

C'est une conspiration... pour du Bourgogne, me faire boire du Surenne, moi qui suis du pays, j'ai reconnu tout de suite le compatriote au passage.

GALOUCHET, *le saluant.*

Monsieu, c'est y vous!...

SAINT PHAR

Quel est ce Nigaud!... (*Se mettant à rire*) Ah! ah! c'est la mère Lolo!

GALOUCHET

Chût... on nous écoute de ces cabinets! à votre rôle!

SAINT PHAR.

Bon!... ils vont en entendre de belles!

Air *de Léonide.*

Ils sont là!

Montrant les cabinets.

GALOUCHET.

Ils sont là!

SAINT-PHAR.

L'occasion est bonne...
Le papa
M'entendra.
Il faut que je m'en donne,
Sans balancer
Parlons avec adresse...

GALOUCHET.

Pour commencer
Il faut que l'on paraisse...

DERMONT, *paraissant à un œil.*

Me voilà!

LA MERE GANGAN, *id.*

Et's-vous là?

JACQUELINE. *id.*

Je suis là, je suis là!

CÉCILE, *id.*

Je suis là!

DERMONT.

Me voilà!

LA MÈRE GANGAN.

Me voilà...

JACQUELINE,

Me voilà !

CÉCILE.

Me voilà !

GALOUCHET ET SAINT-PHAR.

Les voilà !

GALOUCHET, *à Saint Phar.*

C'est y pas vous, Monsieu, qui se mariez aujourd'hui !

SAINT PHAR.

Oui !... on dit que c'est moi !...

GALOUCHET.

C'est qu'voyez-vous, Monsieur... je m'appèle Ncodèm Galouchet... et c'est moi que j's'uis le secrétaire d'la mairie... c'est-à-dire qu'toutes les fois qu'y a des écritures à faire, c'est moi qui s'en charge ; j'ai une fière main... c'est qu'j'écris encore mieux que j'parle.

SAINT PHAR.

Je l'crois... (*Pendant cette scène Dermont fait des signes d'approbation aux autres personnages.*)

GALOUCHET

Et Galoubet n'restera pas où c'qu'il en est... si une fois je m'lance, ç'a ira vite, je n'suis pas savant, mais...

1er. couplet.

Air : *Vaudeville de Fanchon.*

Sans êtr' sur la grammaire
Aussi fort que notr' maire,
N'faut pas qu'on veuille m'faire aller.
Grâc' à l'écol' mutuelle,
J'savons lire, écrire et parler,
Puisque tout l' mond' s'en mêle
J' pouvons ben m'en mêler.

2e. couplet.

Tel poussait la charrue,
Que j'voyons dans la rue
Dans un beau carrosse s'étaler.
Si la fortune m'appèle,
J'veux à mon tour me faire rouler ;
Puisque tout le monde s'en mêle,
J'pouvons bien m'en mêler.

3e. couplet.

Au mari qu'on abuse
Et qu'on mèn' comme un' buse ;
J'pouvons ben un jour ressembler,

J'voyons c'te clientelle
Grossir, sans qu'ça me fass' trembler;
Puisque tout l' mond' s'en mêle,
J'pouvons ben m'en mêler.

JACQUELINE, *à Cécile par son œil de bœuf.*

Dites donc, voisine, c'est drôle, hein!

GALOUCHET.

C'est qu' voyez-vous ben, tout Galouchet que je suis, moi, j'ai des connaissances supérieures... j'ai toute la France dans la tête! et je dirais à point nommé... par quoi qu'une ville est fameuse... par quoi qu' brille son industrie... c' qu' y a de bon par-là, ce qui y a de bon par ici!

SAINT-PHAR.

Vous diriez tout ça?

GALOUCHET.

Air : *Je suis colère et boudeuse.*

La France est grande et fertile
Et pour nous rend' tous contens,
Chaqu' province, chaque ville,
A des produits différens.
La Beauce et la Picardie
De leur moissons s'font honneur,
Et le fromage de Brie
Est partout en bonne odeur.
Fontainebleau chaque automne
Nous tente par ses raisins,
Et les jambons de Bayonne
Trottent sur tous les chemins.
Sans faire ici de harangues
Sur les vins de nos côteaux,
Troyes fait du bruit par ses langues,
Soissons par ses haricots.
L'huile pure de Provence
Gagn' d'estime tous les jours;
Dès qu'on est malade on pense
Aux légers pruneaux de Tours.
Des truff's ont aime la patrie,
Et l'on cite en tous pays,
Les poulets de Normandie
Et les maris de Paris.

(*Ils font tous des signes d'approbation.*)

SAINT-PHAR.

Oui, c'est vrai... ce que vous dites. Mais qu'avez-vous à me dire?

GALOUCHET.

J'ai à vous dire que vous, vot' femme et votre beau-père, ne peuvent pas compter sur le mariage aujourd'hui, vu que mossieu le maire est absent avec ses adjoints.

SAINT-PHAR.

Oh! ça m'est égal... je ne suis pas pressé... dites-moi, vous qui connaissez tout le monde dans le pays... le beau-père Dermont n'est pas fort, sur l'esprit, n'est-ce pas?

GALOUCHET.

Oh! si fait, il a de l'esprit quand il veut.

SAINT-PHAR.

Oui, mais il ne le veut jamais... quant à la mère Gangan, c'est une vieille bavarde, qui n'y voit pas plus loin que son nez.

MERE GANGAN, *à sa lucarne.*

Par exemple!

SAINT-PHAR.

Et la petite Jacqueline est une éveillée qui en sait plus que toute la maison.

GALOUCHET.

Juse! ah! ça, et mademoiselle Cécile, quoi qu' vous en dites?

SAINT-PHAR.

Elle est jolie!.. mais cela ne suffit pas, et si mon père ne m'y forçait, le diable m'emporte si je l'épousais!

GALOUCHET.

Oh! j' vois bien que vous êtes un luron, et je parie qui ny a eu des fameux cancans sur vous.

SAINT-PHAR.

Eh bien!.. c'est vrai. Il ne faut pas le dire au beau-père... je suis bien sûr qu'il ne s'en apercevra pas... c'est un petit génie!

GALOUCHET.

Air : *Quand j'étais garde-marine.*

Vous n'êtes pas pressé, je gage,
De vous marier?

SAINT-PHAR.

ma foi...
Reculer ce mariage
Serait un plaisir pour moi.

GALOUCHET, *à Dermon.*

Vous l'entendez, je le croi...

A St.-Phar.

Vous pouvez compter sur moi...

J'vas écrire à mossieu l'maire,
Qu'en ces lieux son ministère
Ne vous est pas nécessaire,
Qu'il tarde tant qu'il voudra.

TOUS, *aux lucarnes.*

C'est cela ! (*bis.*)

GALOUCHET.

Cet hymen ne vous tent' guère.

TOUS.

C'est cela ! (*bis.*)

GALOUCHET.

Qu'il tarde tant qu'il voudra.

SAINT-PHAR ET LES QUATRE PERSONNAGES *des cabinets à part.*

ENSEMBLE.

Que d'esprit que de finesse,
J'admire avec quelle adresse,
Il se déguise sans cesse,
Quel service il me rend là.

GALOUCHET, *à part.*

Chacun croit voir ma finesse,
Mais l'objet de ma tendresse
Seul me dirige sans cesse,
Et l'amour l'emportera.

Ici, Galouchet sort, tous les personnages des cabinets l'applaudissent et quittent leurs places.

SCÈNE XVI.

SAINT-PAAR, *seul.*

Je les verrai venir maintenant... parbleu... s'ils ne sont pas désenchantés sur mon compte, j'aurai bien du malheur !

SCÈNE XVII.

SAINT PHAR, DERMONT, *sortant du cabinet.*

DERMONT, *s'avançant vers Saint Phar.*

Air : *de Doche.*

Vos propos doivent me surprendre !
Me prenez-vous pour un Cassandre?
Oser déclarer tout d'abord,
Que je n'ai pas un esprit fort,
Que le génie est loin de là!
Je ne puis vous passer cela.

LA MÈRE GANGAN, *arrivant de l'autre côté.*

Et moi, qui de parler me garde,
Oser me traiter de bavarde!
Dire, l'aurai-je soupçonné,
Que j'ny vois pas plus loin qu'mon nez!
Que je suis vieille, et cœtera!
Je ne puis vous passer cela.

CECILE, *arrivant de son côté.*

Lorsqu'avec moi l'on vous marie,
Avouer que je suis jolie!
Mais, quand tout va se disposer,
N'être pas pressé d'épouser,
Et retarder ce moment là,
Je ne puis vous passer cela.

TOUS.

Je ne puis vous passer cela.

SAINT-PHAR, *à part.*

C'est cela!.. C'est cela...

DERMONT.

Vous sentez bien, Monsieur, que d'après ce qui s'est passé, vous ne pouvez être le mari de ma fille.

SAINT PHAR, *à part.*

A merveille!

MÈRE GANGAN.

Non, certainement, vous n'épous'rez pas not' jeun' maîtresse. Oh! seigneur, mon dieu, la pauvre petite! un homme qui prend Monsieur pour un imbécille, et qui trouve que je suis une vieille bavarde, est incapable de rendre une femme heureuse.

DERMONT.

Je vous dirai même franchement, que je n'ai jamais eu l'intention de vous donner ma fille...

SAINT PHAR, *joyeux.*

Vraiment! vous m'enchantez...

DERMONT.

Oh! quel diable d'homme est-ce donc là?

UN VALET, *annonçant.*

Monsieur, une belle dame qui s'appelle madame Desrochers, demande à vous parler, de la part de M. Gobino.

TOUS.

De M. Gobino!

SCÈNE XVIII.

Les Mêmes, Mad. DESROCHERS. (*Gobino en grande coquette.*)

Mme DESROCHERS, *après une révérence.*

Monsieur est M. Dermont... (*elle réitère sa révérence.*) je reviens de la Champagne, et M. Gobino m'a prié de vouloir bien me charger d'une petite commission pour vous.

DERMONT.

Monsieur Gobino... (*montrant Saint Phar.*) mais, le voila !

Mme DESROCHERS.

Nullement, je vous assure.

TOUS.

Quoi ! Monsieur n'est pas ?...

Mme DESROCHERS.

Monsieur n'a jamais eu la moindre ressemblance avec M. Gobino.

DERMONT, *bas, à madame Desrochers.*

La mystification va donc toujours?

Mme DESROCHERS.

Toujours.

DERMONT.

Mais le connaissez-vous bien, ce monsieur Gobino?

Mme DESROCHERS, *vivement.*

Si je le connais ? comme moi - même... C'est un bon gros garçon... aimant la gaîté... l'inspirant quelquefois ; très connaisseur en vins, aussi bien qu'en femmes. Pendant que je suis restée en Champagne il était l'ame de la société. Il joue la comédie passablement, à ce que l'on dit, et, sans prétentions, chante un couplet avec une vivacité qui ne donne pas le temps de respirer, désarme la sévérité de ceux qui l'écoutent, par la franchise de ses manières, et son désir de contenter tout le monde ; Fait de temps en temps passer des plaisanteries médiocres, tâche de faire valoir les bonnes ; en un mot,

sans ennemis, sans ambition, sans envie, ne disant ne pensant de mal de personne, jetté par le plaisir sur le chemin de la vie, tout ce qu'il désire, tout ce qu'il demande, c'est qu'on le laisse continuer sa route, comme il l'a fait jusqu'à ce jour, en évitant les ornières à côté desquelles on est si souvent obligé de passer... Jugez maintenant si je connais monsieur Gobino?

SAINT PHAR.

Mais à la manière dont parle Madame, on croirait que son cœur...

Mme DESROCHERS, *se retournant vivement.*

Ah! ne parlons pas de cœur, je vous en prie; c'est l'endroit le plus sensible des dames...

DERMONT.

Est-ce que ce serait l'endroit sensible de Madame!

Mme DESROCHERS.

Ah! j'ai dit des dames, ne confondons pas! Il existe peut-être une exception en ma faveur. Cependant je ne veux pas vous paraître trop singulière: je vous avouerai que j'ai un cœur... Je vous dirai même que je serais fâchée de n'en pas avoir au moins un; sans cela, où seraient les charmes de l'existence! J'aime à voyager, et libre de suivre mes goûts pittoresques et même romantiques. Il n'est pas en France un petit coin que je ne connaisse. Eh! bien, quand je m'arrête devant un paysage bien gai, je deviens riante; suis-je dans des lieux un peu sombres, je deviens mélancolique. Est-ce mon esprit qui me change ainsi? non, c'est mon cœur: mon esprit observe, raisonne; mais c'est mon cœur qui lui donne le mouvement, qui varie mes émotions; l'esprit n'est rien pour le bonheur, le cœur est tout.

SAINT PHAR.

Madame est pour le cœur?

Mme DESROCHERS.

Oui, je suis pour le cœur.

DERMONT.

Mais enfin, ce M. Gobino, dont vous nous avez fait le portrait?..

Mme DESROCHERS.

Vous seriez bien surpris si vous le voyiez! car vous

Envoyez-moi pour un fiacre, mais promptement ; je ne tiens pas plus que Monsieur à monter Saint Phar. Je suppose que vous lui avez parlé.

DERMONT.

Comment !

Mr. DESBARRIERES.

Ah ! si nous avions connu plutôt...

On vient souvent le prendre
Entouré des coureurs nocturnes
Et très souvent, à ce qu'on m'a dit,
Que ses exploits en Champagne étonnent tous.
Ces jeunes Dieux sont turbulens.
Mais, depuis qu'il a ses folies parisiennes
La Fontaine a fait quitter ses lares,
On pense moins des Champenois.

DERMONT.

Je pourrai tout ce que l'on voudra, mais je veux voir M. Gobin.

Mr. DESBARRIERES.

Je vais vous le présenter, il est ici dans sa voiture.

Il sort.

SCÈNE XIX.

DERMONT, SAINT PHAR, CÉCILE, JACQUELINE, *la Mère* GANGAN.

DERMONT, *allant à Saint Phar.*

Ah ! ça, Monsieur, j'espère qu'à présent vous allez vous faire connaître pour ce que vous êtes !

SAINT PHAR.

Comment, pour ce que je suis !

DERMONT.

Vous voulez me pousser à bout ! eh ! bien, apprenez que je vous connais, et que depuis que vous êtes arrivé je vous mystifie.

SAINT PHAR.

Du tout... C'est moi, au contraire !

MÈRE GANGAN.

Nous vous mystifions.

SAINT PHAR.

C'est moi, vous dis-je, qui vous mystifie tous.

DERMONT.

Je savais que vous étiez monsieur Gobino.

SAINT PHAR.

Gobino, vous même!

DERMONT.

Gobino, moi-même, qu'entendez-vous par-là, monsieur le Champenois?

SAINT PHAR.

Champenois!

CHOEUR.

Air : *Ah ! quel coup.*

Ah ! c'est trop fort cette fois !
Vous êtes un Champenois !
Et ma voix
Je le vois,
D'un mot vous met aux abois.
Quittez un nom parisien,
Chacun doit porter le sien.
Gobino, j'en convien,
Est un nom qui vous va bien.

SAINT-PHAR.

Mais c'est une injure!
Je suis, je vous jure...

DERMONT.

Champenois!

LA MÈRE GANGAN.

Champenois!
Et mille fois
Champenois!

SAINT-PHAR.

Est-ce une gageure?

JACQUELINE, *à part,*

Je ris d' l'aventure.

à Saint-Phar,

Oh! vous êt's, et c'est neuf,
Dans les quatre-vingt-dix-neuf!

l'avez pris pour un sot, mais heureusement il ne mérite pas plus que Monsieur (*il montre Saint Phar.*) la réputation que vous lui avez faite.

DERMONT.

Comment!

Mme DESROCHERS.

Air : *Si vous avez aimé jamais.* (Julien.)

On voit souvent le préjugé
Établir des erreurs bizarres
Et très long-temps je sais qu'on a jugé
Que les esprits en Champagne étaient rares.
Cela pouvait être autrefois.
Mais, depuis qu'en ses fables parfaites
La Fontaine a fait parler les bêtes,
On pense mieux des Champenois.

DERMONT.

J'en penserai tout ce que l'on voudra, mais je veux voir M. Gobino.

Mme DESROCHERS.

Je vais vous le présenter, je l'ai laissé dans ma voiture.

(*Elle sort.*)

SCÈNE XIX.

DERMONT, SAINT PHAR, CÉCILE, JACQUELINE, *la Mère* GANGAN.

DERMONT, *allant à Saint Phar.*

Ah! ça, Monsieur, j'espère qu'à présent vous allez vous faire connaître pour ce que vous êtes!

SAINT PHAR.

Comment, pour ce que je suis!

DERMONT.

Vous voulez me pousser à bout! eh! bien, apprenez que je vous connais, et que depuis que vous êtes arrivé je vous mystifie.

SAINT PHAR.

Du tout... C'est moi, au contraire!

MÈRE GANGAN.

Nous vous mystifions.

SAINT PHAR.

C'est moi, vous dis-je; qui vous mystifie tous.

DERMONT.

Je savais que vous étiez monsieur Gobino.

SAINT PHAR.

Gobino, vous même!

DERMONT.

Gobino, moi-même, qu'entendez-vous par-là, monsieur le Champenois?

SAINT PHAR.

Champenois!

CHOEUR.

Air : *Ah ! quel coup.*

Ah ! c'est trop fort cette fois !
Vous êtes un Champenois !
Et ma voix
Je le vois,
D'un mot vous met aux abois.
Quittez un nom parisien,
Chacun doit porter le sien.
Gobino, j'en convien,
Est un nom qui vous va bien.

SAINT-PHAR.

Mais c'est une injure !
Je suis, je vous jure...

DERMONT.

Champenois !

LA MÈRE GANGAN.

Champenois !
Et mille fois
Champenois !

SAINT-PHAR.

Est-ce une gageure?

JACQUELINE, *à part.*

Je ris d' l'aventure.

à Saint-Phar,

Oh ! vous êt's, et c'est neuf,
Dans les quatre-vingt-dix-neuf !

ENSEMBLE.

SAINT-PHAR.

Oh ! c'est trop fort cette fois,
Me traiter de Champenois.
Un sournois, un sournois?..
Me joue ici, je le vois...
Je porte un nom parisien
Chacun doit porter le sien,
Et Saint-Phar est le mien.
Ce nom là me va très-bien.

TOUS LES AUTRES.

Oh ! c'est trop fort cette fois,
Vous êtes un Champenois.
Etc., etc.

UN VALET, *annonçant.*

Monsieur Gobino!

TOUS, *surpris.*

Monsieur Gobino!...

SCÈNE XX.

Les mêmes, GOBINO, *dans son premier costume.*

TOUS, *regardant Gobino.*

Que vois-je?

DERMONT.

C'est Valcour!

GOBINO.

Oui, Valcour, dit Gobino!

TOUS.

Air : *Ah ! la singulière aventure.*

Quelle méprise, quelle adresse!
Il nous jouait avec succès.
La Champagne a, je le confesse,
Plus d'esprit que je ne croyais.

DERMONT, *à Saint Phar.*

Monsieur est donc réellement Saint Phar?

SAINT PHAR, *saluant.*

Si vous voulez bien le permettre... Et comme malgré les attraits de l'aimable Cécile, j'aimais déjà à Pris, je me suis prêté à la plaisanterie.

GOBINO.

Voilà un Parisien fidèle, un Champenois qui n'est pas une bête. — Jugez encore sur les réputations.

DERMONT.

Qui est donc le mystifié?

JACQUELIN.

C'est pas moi, toujours.

SAINT PHAR et MERE GANGAN.

Ni moi!

GOBINO, *prenant la main de Cécile.*

Ni moi!

DERMONT.

Alors, je comprends... Monsieur Gobino... Votre nom ne s'accorde pas avec votre figure!.. Votre sort dépend de ma fille!

CÉCILE.

Mon père, je n'ai plus de préventions contre les Champenois.

GOBINO.

Jacqueline, je te donne ton Gros-Jean.

MÈRE GANGAN.

Un instant!..

GOBINO.

Avec une dot!

MÈRE GANGAN.

A la bonne heure!

JACQUELINE.

Accepté, pour tous les deux.

GOBINO.

Voilà une aventure qui fera honneur à mon départe

VAUDEVILLE.

MERE GANGAN.

Air : *de Beancourt.*

J' vois bien qu'on peut faire une bévue,
En refusant un Champenois.
D' tout préjugé je suis r'venue,
Et je prendrais même un Beaunois.

Qu'il soit où d' la Seine où d' la Somme,
Gascon, Limousin ou Normand.
N' faut pas, quand il s'agit d'un homme,
L' juger sur son département.

DERMONT.

Je ne sais où l'on prend les pierres
Pour élever tant de maisons.
On veut épuiser les carrières :
C'est bien le siècle des maçons.
Il semble à l'ardeur sans égale
Dont on construit des bâtimens,
Que l'on veut dans la capitale
Loger tous les départemens.

JACQUELINE.

L' mariage est un pays bien riche,
Bien fertil', bien riant par fois...
Il s'y trouve bien qu's terres en friche,
Mais on y voit les plus beaux bois...
C'est un' province belle et grande
Où l'on vivrait assez content
Si ce n'était la contre-bande
Qu'on fait dans ce département.

SAINT-PHAR.

Du département des quarante
On vante la fécondité :
C'est là que maint esprit fermente,
Que le génie est transplanté.
De son mieux chacun le cultive.
Le pays est riche, et pourtant
Bien rarement il nous arrive
Des produits du département.

GOBINO, *au Public.*

Ce soir que la gaîté vous gagne,
Nous réussirons, je le crois,
Si tous les amis du Champagne
Soutiennent notre Champenois.
Puissions-nous, pour ce vaudeville,
Trouver des juges indulgens ;
Et voir accourir à la file,
Paris et les départemens.

FIN.

Rochefort-Lucay, Claude Louis Marie, = marquis de

LES SINGES,

OU

LA PARADE DANS LE SALON,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. ROCHEFORT, BRISSET ET LASSAGNE,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 25 MAI 1825.

PARIS,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE;
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,
Cour des Fontaines, n° 4, et Passage de Henri IV, n^os 10, 12 et 14.

1825.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
MALVINA-DESJARDINS, petite maîtresse	Mlle LETOURNEUR.
DESJARDINS, son mari, vieux fat...	M. VICTOR.
BOISFLEURY, naturaliste	M. GUÉNÉE.
ZOÉ, femme de chambre de Malvina...	Mlle ADÈLE.
JACQUOT, son amant, neveu de Kimbourg	M. ARMAND.
KIMBOURG, cocher d'un banquier....	M. LEPEINTRE.
CÉCILE, femme de chambre à prétentions	Mme LAFONT.
NARCISSE, chasseur d'un ambassadeur.	M. LAFONT.
AGATHE, danseuse de l'Ambigu.....	Mlle HUBY.
MARTEAU, vieux portier.....	M. CHALBOS.
Plusieurs personnes de la société.	
Deux autres domestiques en toilette.	

La Scène se passe chez madame Desjardins.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence.

Paris, le 1825.

Par ordre de Son Excellence,

Le Chef COUPART.

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur seront poursuivis comme contrefacteurs.

Imprimerie de CHAIGNIEAU fils aîné,
rue de la Monnaie, n° 11, à Paris.

LES SINGES,

OU

LA PARADE DANS LE SALON,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un salon richement meublé; quatre cabinets y sont attenans ; une table est à droite.

SCENE PREMIERE.

MALVINA, DESJARDINS, BOISFLEURY, trois autres Personnes, *assis au tour d'une table, prenant le thé.*

MALVINA, *offrant le thé à Boisfleury.*

Il faut faire comme tout le monde ; prenons du thé.

BOISFLEURY, *buvant.*

Il est délicieux... En vérité, madame, je trouve que vous avez bien raison d'imiter les étrangers quand ils ont du goût.

MALVINA.

C'est le genre romantique, et c'est de bon ton.

BOISFLEURY.

Je ne connais pas de préjugé national pour les bonnes choses.

DESJARDINS.

Ça... c'est une question ; et moi qui vous parle....

MALVINA.

Vous aimez mieux être ridicule avec les modes de votre pays.

DESJARDINS.

Comment, ridicule! habit à la *Jocko*, pantalon dernier soupir de *Jocko* : il est vrai que tout ça me gêne un peu, et que j'étouffe dans mon corset, mais c'est égal; c'est la mode, et je suis la mode. Il y a force majeure quand on a été marchand de soie et qu'on s'est retiré du commerce avec soixante mille livres de rente, il faut bien tenir son rang dans la haute société.

MALVINA.

Et déranger votre santé, n'est-ce pas pour le plaisir de copier vos nouvelles connaissances? Par exemple, je vous demande si c'est raisonnable : il a un estomac très-délicat, et il s'est fait membre de deux sociétés gastronomiques;..... à la première indisposition qu'il aura, il est décidé à essayer de l'*acupuncture*.

DESJARDINS.

Puisque c'est le remède à la mode!

AIR : *L'or ne fera jamais ma gloire.*

L'aiguille, de l'acupuncture,
Est le remède principal;
Ce dard vous fait une blessure,
La blessure guérit le mal;
Mais ce n'est rien qu'une vétille :
Ne trouvez-vous pas bien piquant
Que la médecine à présent
Soit sur la pointe d'une aiguille.

MALVINA.

Voilà qui va faire tort aux sangsues.

DESJARDINS.

Il en restera toujours assez, et le propagateur de l'autre méthode perce tous les jours.

BOISFLEURY.

Oui, car ce n'est pas une invention nouvelle.

DESJARDINS.

Elle est à la mode, elle changera comme elle : voyez tous nos élégans;... je ne reconnais plus personne.

AIR *des Blousés.*

Oui, de nos jours, rien n'est plus difficile
Que de briller et de se distinguer;
Déesse injuste et beauté trop fragile,
Partout la mode aime à se prodiguer.
Pour éviter mille métamorphoses,
Il faut changer la coutume à Paris,
Et ceux qui font des lois sur toutes choses
Devraient en faire aussi sur les habits.

Ces pantalons à la russe, à l'anglaise,
Que l'on avait inventés l'an passé,
Sont devenus une mode française;
A les porter chacun a renoncé;
Nous espérions que nos manteaux antiques,
Grâce à leur prix, nous resteraient toujours;
Mais on en vit dans toutes les boutiques,
On en porta jusque dans les faubourgs.

Tous ces courtiers, roulant en équipages,
Du temps passé nous rappellent les traits;
Nos vieux marquis voulaient avoir des pages,
Nos financiers ont cinq ou six laquais;
Dans un landau je vois une mercière
Qui chez *Franchet* se couvre de bijoux;
A côté d'elle est une couturière
En cachemire ainsi qu'en maraboux.

En tilbury mon tailleur éclabousse
Un vieux soldat que l'honneur distingua;
Je reconnais dans ce fat qui me pousse
Mon cordonnier portant un Quiroga.
Là dans un char une beauté brillante
Trompe les yeux par son air ingénu:
Cette Vénus n'est qu'une figurante
Qu'on voit danser le soir à l'Ambigu.

Jusqu'au rentier qui, promeneur pédestre,
Vient en ces lieux montrer son habit neuf
Et dépenser tout l'argent d'un trimestre
Pour du Louviers au lieu du drap d'Elbeuf.
Enfin partout ce luxe est un scandale,
Dans tous les temps on se déguisera
Et tous les jours dans notre capitale
On se croirait au bal de l'Opéra.

MALVINA.

Et vous, monsieur de Boisfleury, fréquentez-vous les promenades ?

BOISFLEURY.

Moi, madame ? vous connaissez mes habitudes sédentaires, vous savez bien que je veux devenir savant ; j'étudie l'histoire naturelle : pour devenir savant, il faut s'enfermer, et je m'enferme.

DESJARDINS.

Ça n'est pas autrement récréatif.

BOISFLEURY.

C'est vrai, ça ne m'amuse guère; mais j'ai appris à m'ennuyer pour l'amour de la science.

MALVINA.

Qu'est-ce que vous faites donc quand vous êtes tout seul ?

BOISFLEURY.

Je m'instruis, je cultive l'art des Linnée, des Buffon, des Sonini. Voilà pourquoi je me suis logé rue Copeau, à la proximité du Jardin des Plantes, pour être plus près des animaux et pour faire mes cours d'anatomie comparée.

MALVINA.

Alors vous n'avez guère le temps de suivre les spectacles ?

BOISFLEURY.

Je n'y vais que lorsqu'on donne des pièces où l'on voit figurer quelque bête, parce qu'alors je me retrouve dans mon centre, j'observe la nature partout, au grand jour comme aux quinquets...

MALVINA.

Dans ce cas, vous ne pouvez pas vous dispenser de venir avec nous voir la pièce de la Porte Saint-Martin.

BOISFLEURY.

Impossible ;... il faut que je me lève demain à la pointe du jour ; nous allons tous à la ménagerie.

AIR : *Vaudeville de l'Ile des Noirs.*

Pleins de l'attente la plus vive
Demain nous serons réunis
Près de l'enceinte où nous arrive
Le cadeau du bey de Tunis.

Par une attention soudaine
Il nous envoie un léopard,
Un lion, un tigre, une hyène.

DESJARDINS.

C'est bien aimable de sa part.

MALVINA.

Mais songez donc que vous verrez ce soir deux animaux à la fois, un singe et un serpent; c'est une bonne fortune.

BOISFLEURY.

Vous piquez ma curiosité, moins encore pour le singe que pour le serpent Boa... Ai-je pleuré celui du Bazar! pauvre bête!

MALVINA.

Moi, je suis pour le singe; mon mari, vous saurez que j'en veux un absolument...

DESJARDINS.

J'y ai déjà pensé, madame, et on doit m'en apporter un sous peu de jours; mais, en attendant, allons voir celui du Brésil...

MALVINA, *sonnant.*

Zoé!..

SCÈNE II.

LES MÊMES, ZOÉ.

ZOÉ.

Voilà, madame.

MALVINA.

Les chevaux sont-ils à la voiture?

ZOÉ.

Oui, madame.

DESJARDINS.

Que personne ne sorte pendant notre absence.

ZOÉ.

Monsieur sait bien que ce n'est pas l'habitude de ses domestiques.

DESJARDINS.

AIR : *En avant les entrechats.*

Partons, allons voir Jocko,
La merveille
Sans pareille,

Car Paris n'a qu'un écho,
Il faut aller voir Jocko!

Pour le Jocko délaissés
Tous les drames sont en perte,
La tragédie est déserte,
Les alcides terrassés.

TOUS.

Partons, allons voir Jocko,
La merveille
Sans pareille,
Car Paris n'a qu'un écho,
Il faut aller voir Jocko!

SCENE III.

ZOÉ, *seule.*

Ah! quel bonheur!... enfin me voilà débarrassée d'eux!... Si ma compagne était venue pendant qu'ils étaient encore ici, comment aurais-je fait? mais lisons le poulet que le portier vient de me glisser. (*Elle ouvre une lettre*): « *Ma chère Zoé,* « *je ne vous parlerai pas de mon amour et de mes sentimens à* « *votre égard, vu qu'il est convenu que vous m'aimez autant* « *que moi;... pour lors, celle-ci est pour vous prévenir que* « *j'attends au bas de la croisée,.... c'est-à-dire dans la rue,* « *que vos maîtres soient partis pour vous conter un événement* « *qui ne laissera pas que de vous plonger dans le chagrin si* « *vous êtes sensible comme j'en suis.* JACQUOT. » (*Parlant.*) Ah! mon Dieu! un événement! et qu'est-ce que ça peut être? (*Elle va à la fenêtre.*) Tiens, le voilà là-bas qui se promène! (*Elle l'appelle.*) Jacquot! Jacquot! vous pouvez monter! Il m'a entendue; il vient.... Y aurait-il des changemens dans nos projets de mariage ou bien serait-ce relatif aux invitations que j'ai faites pour ce soir? je suis dans la perplexité!...

SCENE IV.

ZOÉ, JACQUOT.

JACQUOT.

Me v'là; mais souffrez que je vous saute au cou pour commencer la conversation. (*Il l'embrasse.*)

ZOÉ, *se défendant.*

Eh bien ! à la bonne heure, ne vous gênez pas !... Est-ce qu'on se permet de ces choses-là, monsieur ?

JACQUOT.

Dam ! quand on ne peut pas se r'tenir.

ZOÉ.

Au moins on prévient le beau sexe ; un baiser, ça ne se refuse pas, mais ça se demande... Au surplus, qu'avez-vous à m'annoncer ?

JACQUOT.

Ah ! Zoé, vous voyez le jeune homme le plus malheureux de la terre !

AIR : *Le feu qui brûla mon visage.*

Garçon d'bureau surnuméraire
A la Caiss' d'Epargn', de mon mieux,
Je remplissais ce ministère ;
Mais on a toujours des envieux.
Aujourd'hui l'on me congédie
En prétendant chez l'directeur
Que je suis une économie....
Jamais on n' m'a fait tant d'honneur.

ZOÉ.

Ah ! ciel !

JACQUOT.

C'est comme ça ; mais ce n'est pas tout : une fois que je me suis trouvé sur le pavé, j'ai volé près de mon oncle Kimbourg, vous savez, le cocher du banquier.

ZOÉ.

Je connais.

JACQUOT.

Mon oncle m'a assez bien reçu : il m'a dit que j'étais un mauvais sujet, un étourdi ; qu'on m'avait renvoyé parce que je n'allais jamais à mon bureau ; je ne sais pas, par exemple, qu'est-ce qui a pu lui conter ça.

ZOÉ.

C'est donc vrai ?

JACQUOT.

Mais... un peu ; j'ai eu beau me défendre, mon oncle, qui est Strasbourgeois, et qui est têtu comme un Allemand, m'a

repoussé ; il a ensuite fouillé dans sa poche, m'a remis soixante-cinq francs en me disant d'aller retenir ma place à la diligence pour retourner dans le département du Bas-Rhin.

ZOÉ.

Et qu'avez-vous fait ?

JACQUOT.

J'ai mangé les soixante-cinq francs avec des amis.

ZOÉ.

Sans savoir maintenant que devenir.

JACQUOT.

C'est ça même ; ne sachant plus où donner de la tête, mon cœur s'est souvenu qu'il vous adorait ; j'ai appris que vous aviez aujourd'hui une brillante soirée, pendant l'absence de vos maîtres, où mon oncle était invité ; j'ai pensé que votre attachement pour moi, mêlé à votre bon vin pour mon oncle, le décideraient peut-être à me pardonner si vous voulez que je sois de la réunion.

ZOÉ.

Êtes-vous fou ? Il y aurait une dispute, des explications devant toute la compagnie, et j'irais me compromettre ainsi ! Jacquot, il n'y faut pas penser ; une première femme de chambre a des ménagemens à garder,... quand ce ne serait que par respect pour sa maîtresse.

JACQUOT.

Ah ! je devine tout,... perfide !.. Monsieur Narcisse, le beau chasseur de l'ambassadeur, viendra ici ce soir, et, dans la position des choses, vous voulez me sacrifier.

ZOÉ.

Jacquot, est-ce que la jalousie vous égarerait ?

JACQUOT.

Oui, elle m'égare ;... et pourquoi donnez-vous une soirée ?

ZOÉ.

Ma maîtresse en donne bien ; est-ce que je ne suis pas libre de m'amuser un peu ?

JACQUOT.

Ça fait pitié,... de vouloir comme ça faire ses embarras.

ZOÉ.

Jacquot, prenez garde à me déplaire.

JACQUOT.

Tant pis... Je suis jaloux, vif, emporté.

ZOÉ.

Calmez-vous; j'entends quelqu'un.

JACQUOT.

Ça m'est égal; je suis capable de tout.

ZOÉ.

Mais on vient.

JACQUOT.

Je me cache. (*Il saute dans un cabinet.*)

SCENE V.

ZOÉ, CÉCILE.

CÉCILE.

Ah! bonjour, ma chère, je me rends à votre invitation charmante; mais est-ce que vous étiez seule? il me semblait avoir entendu parler.

ZOÉ.

Non, mademoiselle Cécile, il n'y avait personne.

CÉCILE.

Vous auriez quelqu'un, au surplus, que je ne suis pas susceptible sur le tête à tête.

ZOÉ.

Et votre maîtresse, comment se porte-t-elle?

CÉCILE.

Ne m'en parlez pas, ma chère, elle a ses migraines de voyage, elle arrive de la campagne; moi aussi: nous y sommes restées pendant trois mois; je m'ennuyais à la mort; des paysans de Falaise pour me faire la cour,... hein?.. comme c'est joli! Je n'aime pas les calembours;... mais je me permettrai pourtant de dire que, pour le langage amoureux, ce n'est pas aux Normands que je donnerai la pomme.

ZOÉ, *riant.*

Ah! Ah! Ah!

CÉCILE.

Par bonheur encore que ma maîtresse a eu l'idée de jouer la comédie au château, et l'on m'a fait débuter.

ZOÉ.

Ah ! que vous avez dû vous amuser, ma petite !

CÉCILE.

J'ai eu bien de l'agrément. Notre troupe était assez bien composée : nous avions le secrétaire de l'adjoint qui faisait le niais avec beaucoup de naturel ; la sœur de madame, qui louche un peu, jouait les amoureuses tout de travers ; monsieur n'était guère bon dans l'amant bourru, avec sa douceur de mouton ; mais, pour ma maîtresse et moi, on peut dire que c'était soigné, et tout ça fait que je vais peut-être la quitter... Il y a un comédien, c'est-à-dire un Elleviou, de Boulogne-sur-Mer, qui m'avait mis dans la tête que j'avais un gosier agréable.

ZOÉ.

On cite votre voix dans la livrée.

CÉCILE.

De façon que je balance entre de rester en maison, ou d'aller jouer les Philis dans les départemens.

ZOÉ.

Mais, au fait, voilà un beau projet ; ça peut vous avancer.

CÉCILE.

C'est ce que je me dis tous les jours.

AIR : *Ah ! si madame me voyait !*

Si je puis fair' le premier pas
Heureus'ment dans quelque commune,
Qui sait si queuqu'jour la fortune
A Feydeau ne m'conduira pas ?
D'nos grands talens suivant l'usage
J'aurai, comme eux pour moissonner,
Feux, bénéfices et voyages.

ZOÉ.

On n'sait pas où ça peut vous m'ner.

CÉCILE.

J'aurai des amis, des journaux,
Ainsi que tous mes camarades ;
J'aurai comme eux mes jours malades ;
J'aurai le tarif des bravos....

Partout le vrai talent doit plaire,
Le vrai talent peut tout donner;
On aim' le sexe en Angleterre.

ZOÉ.

On n'sait pas où ça peut vous m'ner.

Dieu ! que c'est une bonne idée !

CÉCILE.

Et la romance, ma chère? Ah! j'en suis folle!... Tenez, je vais vous chanter *la Meunière*.

AIR *de Paër.*

Chacun me nomme en ce canton
La meunière la plus jolie;
Dès qu'il me voit, gentil garçon
Me dit qu'il m'aime à la folie;
Moi, j'aime fort le bon Alain,
Mais il craint mon humeur légère
Et que le cœur de la meunière
Ne tourne ainsi que son moulin.

SCENE VI.

LES MÊMES, KIMBOURG.

KIMBOURG.

Prafo, prafo ! décha d'la musique ! nous allons nous amuser comme des tiaples.

ZOÉ.

Ah! c'est l'allemand!... Permettez, Cécile, que je vous fasse faire connaissance avec M. de Kimbourg, un étranger de mes amis.

KIMBOURG, *se jetant dans un fauteuil.*

Serfideur, mes belles, je suis las et je m'assieds; on se fadigue tant à cette pourse!

ZOÉ, *bas à Cécile.*

C'est un cocher, ma chère.

CÉCILE, *avec dédain.*

Un cocher!

ZOÉ.

Le cocher du plus riche banquier de Paris.

CÉCILE.

C'est différent ; ne suis-je pas bien simplement mise?

ZOÉ.

Vous avez l'air d'une reine.

KIMBOURG.

Fous dites donc ;... à propos, j'ai eu pien raison d'parier afec Labierre que les effets se zoudiendraient et que la prime fin courant.....

CÉCILE, *l'interrompant.*

Lapierre? ne sert-il pas chez M. de Germeuil?

KIMBOURG.

Che grois que ça fa mal bour lui; il est venu long-temps en calèche, il fient maintenant en gapriolet, il fiendra bientôt à bied... Che m'y connais; che reste à la porte de la pourse et ça suffit pour connaître toute l'histoire.

AIR : *Entendez-vous le son de la musette?*

C'est un beau post' pour lir' sur les visages,
Che défigur' les entrans, les sortans,
Et j'sais juger d'après les équipages
Quels sont du cheu les perdans, les gagnans.
Ces fiers coursiers foiturent la richesse;
Mais si j'les vois maigrir, moi dans mon coin
Je dis tout haut : le maître est à la baisse
Et les chevaux n'peuvent plus aller loin.

Mam'zelle n'fient-il pas d'parler de M. de Germeuil? est-ce que vous zeriez en maison afec?

CÉCILE.

Oui, monsieur,... depuis deux ans.

KIMBOURG.

Ah! oui, oui, voilà que che me soufiens d'afoir fu fot' visache quelque bart.

CÉCILE.

On m'appelle Cécile.

KIMBOURG.

Ah! tiaple, fous afez là une cholie patronne! c'est celui des musiciens; c'jour-là, dans mon pays, on poit!

ZOÉ.

Et les autres jours aussi.

KIMBOURG.

Tiens, toujours.

ZOÉ.

Monsieur Kimbourg, qu'est donc devenu votre neveu ?

KIMBOURG.

C'est un impécille ; il a fait des sottises et des tettes,..... et vous comprenez bien, mam'zelle Zoé, que, si che suis le gocher d'un banquier, ch'ai pas son caisse dans mon poche pour payer les pêtises de mon nefeu ; mais nous sommes pas fenus chez fous pour parler de ça.

ZOÉ, *à part.*

Pauvre Jacquot. *(Haut.)* vous avez raison. *(Regardant la pendule.)* Huit heures. Ah ! mon Dieu ! toute ma société va arriver,... et ma toilette... Souffrez, monsieur Kimbourg, que je vous laisse un instant avec Cécile. *(Elle sort.)*

SCÈNE VII.

KIMBOURG, CÉCILE.

KIMBOURG.

Allez, allez, mam'zelle Zoé; mam'zelle Cécile il est trop cholie pour qu'on se troufe pas heureux de rester avec elle.

CÉCILE, *qui s'est mise à travailler.*

Ah ! ah ! mais il y a un vernis de politesse dans ce que vous venez de dire là, qui vous fait beaucoup d'honneur, monsieur Kimbourg.

KIMBOURG.

Dam ! nous autres financiers, nous safons nous mettre en dépense pour les complimens, et comme dit mon maître, une langue dorée est touchours écoutée.

CÉCILE, *à part.*

Ah çà ! est-ce que l'Allemand voudrait m'en conter ?... ça serait bien amusant.

SCENE VIII.

LES MÊMES, JACQUOT, *sortant du cabinet.*

JACQUOT, *à part.*

Mon oncle qui fait une déclaration amoureuse ! je vas l'écrire à ma tante.

CÉCILE.

Il est sûr que votre situation fortunée doit vous faire faire bien des conquêtes parmi les belles.

KIMBOURG.

Comme ça... pas trop... Chai chamais pu avoir des inclinations sans faire des cadeaux;... c'est vrai, dans eette tiaple de Paris, l'amour coûte un prix fou... Il est cher l'amour.

CÉCILE.

Ah! c'est que vous vous adressez mal; il y a encore des femmes sensibles.

KIMBOURG.

Yia, yia, sensibles à ça. (*Il fait le geste de compter de l'argent.*) Et pourtant je suis fitèle tant qu'on veut, moi; ch'ai chamais été lécher... Quand che zuis attaché, ça n'en finit plus...

JACQUOT, *à part.*

Sa tabatière! le portrait de sa femme! ça me servira plus tard. (*Il s'en empare et sort.*)

CÉCILE, *à Kimbourg.*

Ça prouve que vous avez des sensations délicates, moi je suis comme vous.

KIMBOURG.

Frai! eh pien! mam'zelle Cécile, dites donc?

AIR *du Gascon.*

Nous pourrions nous entendre
Tous deux.

CÉCILE.

Je commence à comprendre.

KIMBOURG.

Tant mieux!
Car c'est tout mon souhait!

ENSEMBLE.

CÉCILE.

Oui, vous pouvez me plaire,
Mais il n'faut pas trop faire
Ici claquer son fouet....

KIMBOURG.

Gratis j'ai su vous plaire,
Et l'amour pourra faire
Ici claquer mon fouet.

(Il a oublié sa tabatière sur la table.)

CÉCILE.

Mais voici de la société qui nous arrive!... Silence sur toutes les folies que nous avons dites.

KIMBOURG.

Chouffre pas la pouche ;. . . che mangerai. . . che soupirerai, et voilà tout.

CÉCILE.

Ah ! c'est Narcisse, il n'est pas seul.

SCÈNE IX.

KIMBOURG, CÉCILE, NARCISSE, AGATHE.

NARCISSE, *tenant Agathe par la main.*

C'est ici, c'est ici, n'ayez donc pas peur, vous êtes de ma société ; les amis de nos amis sont nos amis, et une femme aimable n'est jamais de trop. . .

AGATHE.

Venir comme ça sans être invitée. *(A Cécile qu'elle prend pour la maîtresse de la maison.)* Madame, excusez.

CÉCILE.

Ce n'est pas à moi, madame, je ne suis que de la compagnie.

NARCISSE.

Cécile, je ne m'attendais pas. . . elle qui est si jalouse !

CÉCILE, *à part.*

Il avait bien besoin d'amener cette femme-là. A-t-elle l'air bégueule !

NARCISSE, *haut, montrant Agathe.*

Figurez-vous que mademoiselle est une de mes cousines.

KIMBOURG.

Ce Mozieu Narcisse, il afre toujours de ch)lies cousines comme ça.

AGATHE.

Ça vous plaît à dire. *(A part.)* Il paraît que ce sera bien composé. . . en hommes.

NARCISSE.

Je lui avais promis mon premier jour de sortie, et comme elle avait le temps aussi aujourd'hui. . .

CÉCILE.

Madame est en maison ?

AGATHE, *à part.*

Ah ! mon dieu, comme ce sera mêlé en femmes. *(Haut.)* Du tout, madame.

NARCISSE.

Mademoiselle est coryphée en chef et sans partage, à la Gaîté.

AGATHE.

Seulement jusqu'au 15 du mois prochain, Dieu merci !

NARCISSE.

Oui, car elle part comme premier sujet à Perpignan.

CÉCILE, *à part.*

Bon voyage !

KIMBOURG.

Perpignan ! il y a loin d'ici là, quoique ça tout pafé ; mais pour une danseuse c'est l'affaire d'une glissade.

NARCISSE, *aux autres.*

Alors pour en revenir à ce que je vous disais relativement à ma cousine, je lui ai donc fait mettre son chapeau et son schall, et je lui ai dit que je prenais sur moi de l'insinuer dans une maison où il y avait de l'agrément et des beaux hommes.

CÉCILE, *piquée.*

C'est votre affaire, arrangez-vous avec Zoé, vous savez bien que c'est elle qui reçoit.

NARCISSE.

D'ailleurs, ce n'est pas la première fois que ça s'est vu, je me souviens qu'en Allemagne où je suivais l'ambassadeur...

KIMBOURG.

Fouz afez donc foyaché, Monsieur Narcisse ?

NARCISSE.

Si j'ai voyagé? Nous autres dans la diplomatie nous ne faisons que ça ; croyez bien que j'ai été dans tous les pays inimaginables avec Son Excellence, et que je connais toutes les puissances comme vous pourriez connaître les rues de la capitale.

KIMBOURG.

Tiaple ! alors fous tefez safoir pien des nouvelles ?

NARCISSE.

Tant que j'en veux ! elles m'arrivent quand je sers à table,

quand je verse le café au salon, et par la portière de la voiture quand nous allons en équipage.

KIMBOURG.

Fous afez un poste élevé.

NARCISSE.

Mais oui, assez.

AIR *de Robin des bois.*

Chasseur élégant
Partout on me r'nomme:
Je disput' la pomme
Même au plus fringant;
D'abord on séduit
A caus' d'l'uniforme;
L'physique est conforme
A l'éclat de l'habit....
L'chapeau, l'épaulette,
L'ceinturon, la brette,
Grand'dame ou grisette
Captivent votr' cœur;
Mais la moustach' noire
Assure ma gloire.
J'réponds d'la victoire.
L'sexe chante en chœur:
Le voilà! le voilà! le voilà!

bis EN CHŒUR.

Tournure,
Figure,
Il a tout, oui tout, oui tout, je le jure;
Nature
Pour plaire le forma.
Quel bonheur! (*bis*)
Honneur
Au beau chasseur!

Eh bien! malgré mes triomphes, je cache mes bonnes fortunes, parce que nous autres dans la diplomatie, c'est le secret, voyez-vous, sans ça, si nous allons dire partout le mot de l'énigme,.... si nous allons bavarder avec le tiers et le quart, il n'y a plus moyen; tenez, par exemple, il y avait le chasseur de l'envoyé de Hesse-Hombourg...

CÉCILE.

Ah çà! va tomber dans la politique, monsieur Narcisse,..... c'est bien amusant pour des femmes!

AGATHE.

Ah çà! monsieur, est-ce que vous voulez nous bercer toute la soirée de vos anciennes liaisons?...

NARCISSE.

Excusez;... c'est un faible de ma mémoire.

AIR : *Dans un délire extrême.*

Quand on a fait sa ronde
Aux quatre coins du monde,
Mill' beautés en courant
Divis'nt un sentiment.
Enrolé volontaire
Comm' chasseur à Cythère,
Dix ans j'ai fait la guerre,
Et je reviens toujours
Aux drapeaux des amours.

ZOÉ.

Allons, mesdames, passez un peu dans la salle à manger pour préparer la table;... j'attends ici les provisions.

NARCISSE.

Je reste avec vous pour juger les qualités des comestibles.

KIMBOURG.

Nous allons choliment nous en tonner.

CÉCILE.

Vous ne boirez pas trop.

KIMBOURG, *bas.*

Non, pisque che suis déjà enivré par fos peaux yeux...

ZOÉ, *à Cécile.*

Vous, ma petite, qu'avez de la voix, vous trouverez le clavecin. (*A Agathe.*) Si madame veut, il y a côté de la grimace deux pièces de théâtre et un jugement de la Cour d'assises pour vous amuser.

CHOEUR.

AIR : *Vive un bal champêtre.*

Amis, notre fête
Ici s'ra complète;
L'antichambr' s'apprête
A changer le ton
Du salon.

ZOÉ.

Qui peut nous reconnaître?
Chaque valet gaîment
Sera pris pour son maître,
Ça se voit si souvent.

(*Reprise du chœur.*)

SCENE XI.

NARCISSE, ZOÉ, le portier MARTEAU, *un garçon pâtissier portant une tourte et des échaudés.*

ZOÉ.

Il ne se fait pas attendre... (*Au portier.*) Ah! c'est vous, père Marteau ?

MARTEAU.

Oui, mam'zelle; quand j'dis que c'est moi, c'est moi et le pâtissier qu'apporte les vivres : des échaudés, des meringues et une tourte moitié frangipane et moitié confiture.

NARCISSE.

Une tourte ! ça m'connaît, ça ; le fait est qu'elle a un fameux caramel : j'en ai pourtant mangé une à Sarguemine, chez une pâtissière, qui avait encore meilleure mine que ça, si c'est possible ;... mais cette pâtissière-là savait bien ce qu'elle faisait. Oh ! ai-je eu des douceurs dans cette maison-là!

ZOÉ, *au portier et au pâtissier.*

Entrez tout cela là-dedans.

NARCISSE.

Un instant ;... j'escorte le convoi de peur d'enlèvement.
(*Il entre dans la chambre avec le pâtissier.*)

MARTEAU, *revenant sur ses pas.*

A propos,.... j'oubliais... Ce jeune homme de ce matin, vous savez, qui est si éveillé,.... il est en bas qui veut absolument vous dire deux mots.

ZOÉ.

Bon, je sais ce que c'est, j'y suis...Ah ! père Marteau, vous voyez que je reçois, il faudra que vous montiez tout à l'heure pour nous servir à table.

MARTEAU.

Désolé de vous refuser, mam'zelle Zoé, mais à l'impossible n'y a pas lieu.

ZOÉ.

Comment ?

MARTEAU.

C'est comme j'ai l'honneur de vous le dire ; je donne une soirée à ce soir.

ZOÉ.

Par exemple ! vous ?

MARTEAU.

C'est pas ma faute, faut bien faire comme tout le monde.

ZOÉ, *à part.*

Ces individus de la basse classe ont la fureur d'imiter les gens comme il faut...

MARTEAU.

C'est la fête du parrain de mon petit dernier, et vous sentez que je n'peux pas m'absenter de la société ; nous aurons du cidre et des marrons, on jouera un cent de piquet, le parrain régalera de la lanterne magique, mais on s'quittera de bonne heure, parce qu'on dit que c'est le bon genre à présent.

ZOÉ.

Alors bien du plaisir,... père Marteau ;... nous nous passerons de vous.

MARTEAU.

Il y a vraiment zempêchement majeur ;... et le jeune homme, faut-il le faire monter ?

ZOÉ.

Oui,... qu'il se dépêche.

MARTEAU.

Tenez, y n'y a pas besoin de le prier, le voilà, ça grimpe les escaliers comme un écureuil. (*Il sort.*)

SCENE XII.

ZOÉ, JACQUOT, *il entr'ouvre la porte et porte un paquet.*

JACQUOT.

Il n'y a personne ?

ZOÉ.

C'est donc encore vous ?

JACQUOT.

Je vous ai promis que je reviendrais exécuter un plan.

ZOÉ.

Pourquoi ce paquet?

JACQUOT.

Ah! bien pour mon plan... Vous savez, Zoé, qu'indépendamment de ma sensibilité naturelle, j'ai de la gaieté en société... Un événement extraordinairement ridicule m'exclut de la vôtre, et pourtant j'y paraîtrai... Je ne vous dirai ni comment, ni sous quel aspect;... mais c'est égal, mon oncle n'y verra que du feu si vous voulez pour ce soir devenir ma commère, en attendant que vous deveniez mon épouse;... comprenez-vous la chose, femme adorée?

ZOÉ.

Il faut bien que je devienne votre complice malgré moi.....

JACQUOT.

Vous souvenez-vous, Zoé, de cette plaisanterie qui nous fit tant rire chez la marchande de modes de la rue du Hasard?

ZOÉ.

Ah! oui, mais la scène était un peu forte, et je crains que la société choisie que j'ai réunie ici ne la trouve incompatible avec le bon ton.

JACQUOT.

Laissez donc... Ceux qui s'ennuient toute la journée ne sont pas fâchés de s'amuser le soir.....

ZOÉ.

C'est vrai..... au fait.

JACQUOT.

Ainsi je vais me préparer, et je serai là,... (*montrant le cabinet*), et je paraîtrai au premier signal; encore un baiser (*il l'embrasse*), et je file dans mon observatoire. (*Il se sauve.*)

SCÈNE XIII.

ZOÉ, CÉCILE, AGATHE, NARCISSE, autres convives, puis KIMBOURG.

NARCISSE, *apportant la table avec d'autres personnes.*

CHŒUR D'ENTRÉE.

AIR: *Oui tout reste à sa place.*

La cave est en déroute,
Tant pis pour la maison;
Pour le prix qu'il nous coûte
Nous trouv'rons le vin bon.

ZOE.

A table,. . . à table.

NARCISSE.

Pas d'confusion dans les places; Zoé à ma droite, Agathe à ma gauche. (*Bas.*) Le côté du cœur, comprenez-vous?

AGATHE.

C'est bon... méchant.

NARCISSE.

Cécile ici, les autres à volonté.

CÉCILE.

Où donc est M. Kimbourg?

NARCISSE.

Il s'est endormi dans une bergère.

AGATHE.

Ces gens de finance sont-ils lourds?

NARCISSE.

J'en connais cependant qui prennent de fameuses leçons de légèreté des danseuses.

AGATHE.

Ah! mais, c'est des épigrammes.

NARCISSE.

Histoire de rire un peu.

KIMBOURG, *entrant.*

Me foilà! me foilà! (*Il se place à côté de Cécile.*) A côté de vous, petite... que je puisse vous entretenir de mon flâme.

NARCISSE.

En entretenant celle du punch, papa Kimbourg.

KIMBOURG.

Mon cher, tous deux ils prûlent la raison.

NARCISSE.

Vl'à de l'esprit, dieu me pardonne, vous avez attrapé ce trait-là dans quelque pièce nouvelle.

AGATHE.

Je crois que c'est dans Cagliostro,... mon cousin.

NARCISSE.

Je ne connais pas... Je n'ai point vu de mélodrames depuis Thérèse.

ZOÉ.

C'était une bien belle ouvrage.

NARCISSE.

Il y en a qui trouvent que ça ne vaut pas le *Cid d'Andalousie.*

KIMBOURG, *mangeant.*

Ah ! la ponne prioche !

NARCISSE.

La pièce n'est pas mal ; mais, voyez-vous, par événement, il y a un autre Cid de *M. Corneille.*

AGATHE.

Joli auteur, fort sur le sentiment.

NARCISSE.

Et ce Cid-là a fait tort à l'autre... Aussi, moi, à la place des acteurs, j'aurais dit au public : Messieurs, il y a un nommé Corneille qui a fait un Cid, et nous vous prévenons que le nôtre n'a aucun rapport avec le sien... On serait venu et on aurait vu tout de suite qu'ils avaient raison.

ZOÉ.

Dites donc, monsieur Narcisse, connaissez-vous Jeanne-d'Arc ?

NARCISSE.

Agréable sujet.

KIMBOURG, *qui cherche à déboucher une bouteille.*

Il être encore manqué.

NARCISSE.

Je l'ai entendu... un peu dans la perspective... à travers la fenêtre de notre loge.....

AIR *de la Vieille de Fanchon.*

Autour de la guerrière
Et d'sa noble bannière,
Quand j'vis la flamm', j'en fais l'aveu,
Je m' dis dans ma sagesse
J'vois bien et j'm'y connais un peu
Qu'c'est dans la fin d'la pièce
Qu'on a mis le plus d'feu.

CÉCILE.

Et la Belle au bois dormant ?

NARCISSE.

Silence, n'éveillons pas l'chat qui dort, parce qu'alors ça ne serait plus amusant;... du reste, l'Opéra est le pays des mensonges;... mais pour cette fois il n'a pas trompé son monde:.. il avait promis du sommeil, et on en a eu pour son argent.

KIMBOURG.

A la bonne heure...

CÉCILE.

Est-ce que vous êtes amateur du spectacle, monsieur Kimbourg?

KIMBOURG.

Un peu, mam'zelle Cécile; est-ce que je n'ai pas vu Judith aux Français; mais ça ne m'a pas amusé, des Juifs et pas d'intérêt, c'est invraisemblable.

ZOÉ.

Messieurs, il faut inventer autre chose pour nous amuser.

KIMBOURG.

Eh pien! chouons;... nous autres gens de la pourse, nous ne connaissons que le cheu.

NARCISSE.

Voulez-vous des charades en action?

KIMBOURG.

Oui, chai un mot, moi: *Chocolat.*

NARCISSE.

Eh ben! qu'est-c'que ça veut dire?

KIMBOURG.

Ça feut dire que pour le premier nous ferons *Jocko*,... vous safez pien, cet animal qui fait faire la queue à la Porte Saint-Martin.

ZOÉ.

C'est Jocko!

KIMBOURG.

Eh bien! oui, Jocko.

NARCISSE.

Ah! est-il Allemand? il prononce Jocko pour Chocko!

KIMBOURG, *frappant du pied avec colère.*

Che dis que chai raison,... moi.

NARCISSE.

Ah! cocher, arrêtez, mon cher cocher; ne prenons pas le mors aux dents... On ne veut pas perdre son temps à vous

dessiner les yeux, mais parole d'honneur vous confondez deux langues.

ZOÉ.

Attendez, je vais accorder tout le monde; et si vous voulez un Jocko, j'en ai un tout prêt.

NARCISSE.

Vrai; faites-le venir... Je s'rai son cornac... Je débite le dialogue de la parade dans la perfection.

ZOÉ, *à Narcisse.*

Allez le prendre vous-même....

AGATHE.

C'est une surprise bien attentive.

SCENE XIV.

LES MÊMES, JACQUOT *en singe.*

NARCISSE, *ayant été à la porte et amenant Jacquot.*

Voilà le personnage!... *(Il le promène, et le fait asseoir sur une chaise élevée.)*

KIMBOURG.

Moi, ch'aime les sinches, parce que c'est espiègue.

CÉCILE.

Regardez donc comme il fait la grimace!... ça me porte aux nerfs.

NARCISSE.

N'ayez pas peur... Vous allez voir comme nous allons nous amuser tous les deux ensemble.

CHŒUR.

AIR *du premier chœur des Deux Officiers.*

Admirez tous sa souplesse et sa grace;
C'est vraiment
Un singe charmant.
Il obéit sans faire la grimace;
Bien des hommes n'en font pas tant.

NARCISSE.

Attention! Cet animal, messieurs et mesdames, n'est pas l'Ourang-Outang... vulgairement surnommé l'Homme des Bois. Il en diffère autant par sa complexion physique que par ses opinions morales et la douceur de son caractère. C'est le grand Cangoura des Indes si connu des orientalistes et des physiciens... Il prend sa source sur les bords du Congo et autres semblables hémisphères.

KIMBOURG.

On dirait qu'il comprend.

NARCISSE.

Son intelligence, si je puis m'exprimer ainsi, se rapproche de la mienne et de la vôtre; et la preuve c'est qu'il a, aussi bien que vous et moi nous pourrions avoir pour le moment actuel, des dents molaires, des mercenaires, des machelières, des incisives, des canines, des crochets, et même des dents de sagesse...

AGATHE.

Voilà du nouveau pour moi...

NARCISSE.

Il est naturellement pêcheur, voyageur et chasseur;..... ils se nourrissent ordinairement de feuilles d'arbres, de fleurs, de fruits, d'oiseaux, d'insectes, de poissons, et autres végétaux de la même espèce.

KIMBOURG.

Il a l'air de dire que non...

NARCISSE.

Ceci est l'effet du penchant qu'ont presque tous les animaux au mensonge et à la dissimulation;... si vous aviez reçu plus d'éducation, mon bon ami, vous sauriez qu'il est peu usagé de donner un démenti... Maintenant, voyons voir, un petit peu voir, mon ami Jacquot, ce que vous êtes capable, et, d'abord, commençons par quelques tours d'exercice. (*Il lui met son chapeau sur la tête et lui passe son ceinturon et son couteau de chasse.*) Attention; ... admirez la bonne volonté de l'animal. (*Ici le singe fait des démonstrations négatives;... Narcisse lui donne une claque; nouvelles grimaces; enfin Jacquot obéit.*) Tirez sabre! remettez sabre!

CÉCILE.

Ah! ne jouons pas avec les armes, je ne puis pas souffrir ça.

NARCISSE.

N'ayez pas peur;... l'animal est d'un caractère pacifique: il est également doux,... humain,... charitable et compatissant. Mon ami Jacquot, pourriez-vous me faire l'amitié de me dire quelle est la dame la plus aimable de la société?.....

ZOÉ, *à part.*

Bon!... il va dire que c'est moi.

NARCISSE.

L'animal vient de me dire à l'oreille qu'il trouve toutes ces dames également pourvues par la nature de tous les agrémens faits pour flatter le goût des connaisseurs.

ZOÉ, *à part.*

C'est bon ;... il me le paiera

NARCISSE.

Ceci ne me surprend pas. L'animal aime prodigieusement le beau sexe ;... et je suis sûr que, si je ne le retenais pas, il serait capable de saisir toutes les fleurs de cette jardinière et de s'élancer sur l'aimable société pour y effeuiller des roses devant ces dames, à la vue d'un chacun. Mon ami Jacquot, quel est le plus amoureux de nous tous? (*A part.*) Vous allez voir qu'il va me compromettre. (*Le singe regarde Kimbourg.*)

KIMBOURG.

Comme il me défisache!...

NARCISSE.

Il dit que c'est vous. (*Au singe.*) Quel est le plus ivrogne?

KIMBOURG.

Tiens, il me défisache encore.

NARCISSE.

C'est encore vous;... l'animal a deviné juste. Quel est le plus trompeur ?

KIMBOURG.

Que tiable de sinche, il n'en feut qu'à moi!... Ne l'écoutez pas, mam'zelle Cécile.

NARCISSE.

Toujours vous ;... ceci, mon ami Jacquot, mérite une légère explication : car nous avons une excessive volubilité de personnes qui accusent les autres pour le seul plaisir de nuire à leurs semblables. Pourriez-vous nous fournir la preuve de ce dont vous venez de nous avancer là ?... L'animal me fait signe que oui. Attention, il me remet une tabatière : vous aurez sans doute, mon ami Jacquot, dérobé ce bijou à quelqu'un de la société. Vous voyez, messieurs, que ces animaux sont naturellement délicats et incapables de commettre une bassesse.

(*Kimbourg se fouille avec inquiétude.*)

ZOÉ, CÉCILE, AGATHE, *ensemble.*

Voyons donc la tabatière?

KIMBOURG.

Que fois-je ? ma tabatière, le portrait de mon vemme !

ZOÉ.

Votre femme ?

CÉCILE.

Vous êtes donc marié ?

KIMBOURG.

Che suis berdu !

CÉCILE.

C'est affreux !... c'est abominable de votre part après ce que vous m'avez promis...

TOUS, *excepté Kimbourg.*

Ah ! Ah ! c'est un amour trahi...

TOUS.

AIR : *Vîte en avant deux (de la Famille du Porteur d'eau.)*

C'est une leçon pour toutes les belles
Qu'il est important de publier ;
Si les Allemands sont infidèles,
A qui faudra-t-il donc se fier ?....

CÉCILE.

A coup sûr ma surprise est grande !
Je suis prise dans ses filets ;
Il vous fait l'amour à l'allemande,
Et puis il vous trompe en français.

REPRISE EN CHŒUR.

C'est une leçon pour toutes les belles,
Etc., etc., etc.

(On entend sonner fortement à la porte.)

ZOÉ, *avec étonnement.*

Qu'est-ce qui sonne donc si fort ?

(On sonne encore ; elle va voir dans le fond.)

Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !... c'est quelqu'un de la société de madame ; il n'y a pas un instant à perdre ; vîte, cachons-nous tous dans les cabinets, sauve qui peut !

(Ils sortent tous et se cachent dans tous les cabinets latéraux.)

SCENE XV.

JACQUOT, *seul, ôtant son masque.*

Eh ben ! ils s'en vont, ils me laissent tout seul, je meurs

de faim;... ô providence! il reste encore quelque chose, je vas m'y mettre et il ne restera bientôt plus rien. *(Il s'assied et mange.)* Dieu! quelle situation! mon amante et mon rival d'un côté,... un appétit dévorant de l'autre, une peau de singe sur le dos et un oncle irrité qui entend la raison comme un Suisse; enfin buvons pour nous donner la force de supporter tout ça.

SCENE XVI.

JACQUOT, *assis et mangeant;* BOISFLEURY, *entrant sans le voir.*

BOISFLEURY.

Ah! mon Dieu! que d'événemens!... Ce maudit Jocko, en grimpant jusqu'aux avant-scènes, fait jeter un cri d'effroi à madame Desjardins; tous les yeux se portent sur notre loge; nous sortons au milieu du bruit, et, pour achever l'aventure, la voiture à ressorts anglais se brise au milieu des pierres de construction de la nouvelle Athènes;... et voilà ce qu'on appelle *une soirée amusante!* Heureusement encore que je me suis conservé sain et sauf;... ma foi, chacun pour soi: c'est extrêmement divertissant.

JACQUOT, *mangeant toujours et la bouche pleine.*

Qu'est-ce que c'est donc que ce farceur-là?... il est un peu en retard.

BOISFLEURY.

Ah çà! il n'y a pas de domestique dans la maison... *(Il regarde et voit Jacquot.)* Ah! mon Dieu!... qu'est-ce que je vois là?... Un singe à table!...

JACQUOT, *à part.*

Mon costume l'étonne; voyons le venir et tâchons de nous amuser.

BOISFLEURY.

Par exemple!... si j'y comprends quelque chose... Ah! mais si je devine, c'est le cadeau dont monsieur Desjardins a parlé ce matin à sa femme... *(Il l'examine de loin avec attention.)* Il est possible qu'il se soit détaché pour entrer dans ce salon. *(Il le lorgne.)* Oh! oui, c'est bien ça, sauf erreur... Je le crois de l'espèce des hurleurs... Comme il mange! il boit du punch!... Par exemple, je n'ai point lu dans M. de Buffon que ces animaux-là bussent du punch... Au surplus;

voilà la nature. Ce n'est plus comme cet autre Jocko avec son masque de carton... Essayons de l'approcher... *(Il lui fait des agaceries.)*

JACQUOT, *se retournant.*

Qu'est-ce que vous voulez... vous?

BOISFLEURY, *effrayé, recule.*

En voici bien d'un autre, il parle! Ah çà! c'est donc une plaisanterie, un déguisement!

JACQUOT.

Eh bien! quand ça serait.?

BOISFLEURY.

Monsieur, qui êtes-vous?

JACQUOT.

Vous voyez.

BOISFLEURY.

Que faites-vous dans la maison?

JACQUOT.

Je dévore.

BOISFLEURY.

D'où venez-vous?

JACQUOT.

Je n'en sais rien.

BOISFLEURY.

Qui vous a introduit ici?

JACQUOT.

L'Amour et l'Appétit!

BOISFLEURY.

Et sous le costume d'un singe!

JACQUOT.

Ah! c'est par occasion... Du reste, je suis de la même espèce que vous.

BOISFLEURY.

Comment! Ah çà! est-ce que vous voudriez vous moquer de moi, par hasard?

JACQUOT.

Ça s'est vu.

BOISFLEURY.

Je ne le souffrirai pas.

JACQUOT.

Ni moi non plus.

BOISFLEURY.

Vous êtes un insolent!

JACQUOT.

Je m'en moque.

BOISFLEURY.

J'attends les maîtres de la maison,... et nous allons voir!...

JACQUOT.

Les maîtres!... Est-ce que vous n'êtes pas de notre société?...

BOISFLEURY.

Moi, fi donc!...

JACQUOT.

Ah! diable, je ne sais ce que ça va devenir. Alors si je me sauve mis comme ça, on va m'arrêter dans les rues. *(A Boisfleury.)* Monsieur, laissez-moi me cacher, je vous en prie!...

BOISFLEURY.

Non, parbleu, vous ne partirez pas avant qne tout ceci ne soit éclairci. *(Jacquot veut sortir.)* A moi la loge du portier!

SCENE XVII.

LES MÊMES, MALVINA, DESJARDINS, et d'autres personnes.

(Ils entrent au moment où Jacquot ouvre la porte.)

MALVINA, *jetant un cri.*

Ah! ciel! encore un singe...

(Jacquot se sauve dans un cabinet.)

DESJARDINS.

Boisfleury, expliquez-nous... Mais tenez, madameDesjardins se trouve mal! *(Madame Desjardins va s'asseoir sur un fauteuil.)*

BOISFLEURY, *soutenant d'un côté.*

Madame, n'ayez aucun effroi... De l'éther!... de l'éther!...

DESJARDINS, *fouillant dans sa poche.*

Tenez, voilà mon flacon.

(On lui en fait respirer.)

BOISFLEURY.

Il faut espérer que ça ne sera rien... Comment vous trouvez-vous de votre chute de voiture?

DESJARDINS.

Je souffre comme un malheureux. Mais ma femme, ma femme !

BOISFLEURY.

Elle va revenir...

DESJARDINS.

C'est la troisième attaque de nerfs de la soirée;... mais dites-moi donc où sont mes domestiques? que veut dire cette table servie et ce singe?

BOISFLEURY.

Puisque je n'y compreuds rien!.. Mais je crois qu'elle revient...

DESJARDINS.

Ma chère Malvina, comment te trouves-tu ?

MALVINA, *regardant son mari avec effroi et criant en se levant.*

Ah ! quelle affreuse grimace !

DESJARDINS.

Rassure-toi, c'est moi, ma bonne. *(A Boisfleury.)* Elle croyait encore voir Jocko.

MALVINA, *appelant.*

Zoé ! Zoé ! comment personne !... *(Elle sonne.)*

SCENE XVIII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, ZOÉ, CÉCILE, KIMBOURG, AGATHE, NARCISSE.

(Ils sortent tous cinq d'un cabinet séparé, au coup de sonnette.)

TOUS CINQ ENSEMBLE.

AIR *de la Maison de Plaisance.*

Nous voilà. (*bis*)
Que réclame
Madame?
Nous voilà; (*bis*)
Chacun obéira....

ZOÉ.

Voilà, voilà, madame.

MALVINA, *sévèrement.*

Que signifie cette réunion ?... des étrangers chez moi !

ZOÉ, *timidement.*

Madame,.... ce sont des gens de ma société...

DESJARDINS.

Mais... ce repas préparé ?...

MALVINA.

Est-ce que, par hasard, on aurait profité de notre absence pour renouveler ici la scène des Cuisinières ?

ZOÉ.

Par hasard... C'est la vérité, madame ; cette pièce nous a donné envie d'en faire autant : il faut bien que les comédies servent à quelque chose.

DESJARDINS.

Il n'y a rien à dire à cela.

MALVINA.

C'est ce que nous verrons plus tard ;... mais ce singe ?

JACQUOT, *paraissant.*

Présent, présent.

ZOÉ.

C'est un joli garçon.

JACQUOT.

Comme vous voyez.

ZOÉ.

Que j'aime.

JACQUOT.

Moi de même,.... en dépit d'un oncle...

KIMBOURG, *étonné.*

Oh ! oh ! foilà pien le tiable, par exemple ;.... c'est Jacquot... Et la diligence te Straspourg ?

JACQUOT.

L'Amour n'a pas voulu me mener là ;... mais je partirai demain pour instruire ma tante de vos fredaines si vous ne consentez pas à mon hymen.

KIMBOURG.

Ma vemme,.... qui fiendrait me faire enracher ; che consens à tout.

MALVINA.

A la bonne heure ; mais que l'on ne me parle plus de singes...

NARCISSE.

Impossible, madame, vous en retrouverez partout; et moi, qui vous parle, j'ai dans l'idée que nous n'avons été que des singes toute la journée.

VAUDEVILLE.

Des singes partout,
Des singes de tout,
Des singes surtout
Dans tout;
Aussi que d'échos,
Que de quiproquos
Parmi tous nos
Jockos!

MAD. DESJARDINS.

Maint débutant, triste copie
D'Oreste, Néron et Cinna,
Croit relever la tragédie,
Et tombe en imitant Talma. (*bis*)
Des singes, etc.

M. DESJARDINS.

A l'Athénée où l'auditoire
En s'ennuyant atteint son but,
On dort et l'on rêve la gloire....
Afin d'imiter l'Institut.
Des singes, etc.

NARCISSE.

Nous autr's dans la diplomatie
Nous devons imiter dans l'grand,
Et comm' les femm's sont ma folie,
Moi j'imite le grand sultan.
Des singes, etc.

KIMBOURG.

L's Anglais se donn't des privilèges
Et j'ris quand je vois sur tous les ch'mins
Des milords plantés sur leurs siéges
Afin d'imiter nos lapins.
Des singes, etc.

CÉCILE, *au public.*

D'l'auteur admirez les finesses,
Il a pris le plus court chemin,
C'est d'imiter plus de vingt pièces
Afin d'justifier son refrain.

Des singes partout,
Des singes de tout,
Des singes surtout
Dans tout;
Aussi que d'échos,
Que de quipropos
Parmi tous nos
Jockos!

FIN.

LES

CHATELAINES,

OU

LES NOUVELLES AMAZONES,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. ACHILLE, THÉODORE DARTOIS,
ET THÉODORE ANNE.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 7 JUIN 1825.

PRIX : 1 FR. 50 CENT.

PARIS.

CHEZ J.-N. BARBA, LIBRAIRE,

EDITEUR DES OEUVRES DE MM. PIGAULT-LEBRUN, PICARD, ET ALEX. DUVAL,

PALAIS-ROYAL, DERRIÈRE LE THÉATRE FRANÇAIS, N°. 51;
ET COUR DES FONTAINES N°. 7.

1825

PERSONNAGES.	ACTEURS.
LA COMTESSE MARGUERITE DE LAROCHETTE, châtelaine.	Mme. HERVEY.
De. ROLAND, châtelaine (comique 59 ans).	Mme. GUILLEMIN.
EDMON, page, amant d'Henriette..	Mlle. ADELE.
HENRIETTE, nièce de la comtesse.	Mlle. PAULINE-GEOFFROI.
CLÈMENCE, compagne d'Henriette..	Mlle. HUBY.
MARIE, orpheline confiée à la comtesse.	Mlle. CLARA.
BERTRAND, vieil écuyer . . .	M. JOLY.
UN CHEVALIER inconnu. . .	M. ISAMBERT.
Chevaliers et Dames.	

La scène se passe en 1429, *sous le règne de* CHARLES VII, *dans le château de la Comtesse, situé à plusieurs lieues de Reims.*

IMPRIMERIE DE A. CONIAM,
RUE DU FAUBOURG MONTMARTRE N°. 4.

LES CHATELAINES,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une Salle gothique : elle est ouverte des deux côtés ; le fond laisse appercevoir une grande galerie.

SCÈNE PREMIÈRE.

LA COMTESSE, toutes les Femmes, EDMON, BERTRAND.

(*Toutes les femmes sont en casques et en cuirasses. Les choeurs portent des lances et les actrices des épées.*)

DAME ROLAND, *à la Comtesse.*

Quoi! général, vous avez couru un si grand danger?

LA COMTESSE.

Oui, braves guerriers; sans cet étranger qu'hier au soir j'ai amené dans ce château, c'était fait de votre général!

Air *du Comte Ory.*

Par les ennemis pressée,
Je me défendais en vain,
De toutes parts menacée,
On me fermait le chemin.
Quand soudain, chose étonnante,
Je vois fuir tous les Anglais;
Qui causait leur épouvante?
C'était un guerrier français!
Anglais, plus d'espérance,
Regardez bien la France,
Non, jamais, ce pays-là,
Pour vous ne sera. (*bis.*)
De notre Charle il est le bien,
Anglais, n'y prétendez plus rien.

TOUTES.

Non, jamais ce pays-là
Pour vous ne sera.

BERTRAND.

Je ferai observer à madame la Comtesse qu'il est au moins imprudent de s'exposer seule à la rencontre de l'ennemi...

HENRIETTE.

Pour moi, je serais très-embarrassée, si je me trouvais vis-à-vis d'un ennemi.

MARIE.

Je le crois bien, quand on n'a pas encore fait ses premières armes.

CLEMENCE.

Ah! si j'étais attaquée par un ennemi, qu'est-ce que je deviendrais?

LA COMTESSE.

Ainsi, vous blâmez mon audace.... Depuis que, pour défendre la France contre les Anglais, nous avons vu partir nos frères et vos maris... car le mien est déjà tombé en la servant, n'avez-vous pas choisi mon château, plus fort que tous les autres pour votre retraite? A l'exemple de cette héroïne qui vient de sauver Orléans, ne vous êtes-vous pas faits soldats pour ne confier qu'à vous la défense de ce château?..

HENRIETTE.

Mais l'exemple de cette héroïne était-il bon pour nous?

DAME ROLAND.

Demander une pareille chose!

LA COMTESSE

Air : *Ne vois-tu pas, jeune imprudent.*

Tout être noble et généreux
Sans doute a du respect pour elle!
Dès ce moment, à tous les yeux,
Elle doit paraître immortelle.
Et tout me dit au fond du cœur,
Qu'en tout les temps cette guerrière,
De la France sera l'honneur,
Et la honte de l'Angleterre.

DAME ROLAND.

Bien dit, mon général!

LA COMTESSE.

Et moi, chef sans prévoyance, lorsque Charles VII se fait sacrer à Reims, qui n'est qu'à plusieurs lieues d'ici... quand les partis anglais pourraient tenter quelque entreprise sur nous et sur Charles lui-même, je resterais dans l'inactivité.

HENRIETTE.

Mais au moins, pour nous apprendre à faire usage de nos armes, si nous avions quelques hommes!

LE PAGE.

Que suis-je donc moi?

DAME ROLAND.

Un jeune page qui donne de belles espérances.

BERTRAND.

Et moi donc?

MARIE.

Un vieil écuyer qui ne fait plus rien espérer...

BERTRAND.

Oh! par exemple!

HENRIETTE.

Le fait est, qu'avec vous, je ne fais aucun progrès.

MARIE.

Ni moi.

CLÉMENCE.

Ni moi.

BERTRAND.

Ce n'est pas ma faute.

LA COMTESSE.

Vous n'avez donc pas d'émulation...

DAME ROLAND.

Sans doute, car moi, avec ce jeune homme je fais des merveilles...

MARIE.

Nous ferions bien mieux que vous, si nous avions le même maître!..

HENRIETTE.

Certainement, et si mon cousin nous donnait des leçons....

MARIE.

Mais le vieux montre aux jeunes, et le jeune montre aux vieilles.

DAME ROLAND.

Comment, aux vieilles!..

HENRIETTE.

Cela n'est pas bien arrangé.

EDMON.

Pas bien du tout; (*aux jeunes filles.*) appuyez...

DAME ROLAND, *à Henriette.*

Air *de l'Avare.*

Et quoi! Bertrand instruit par l'âge,
Vous donne des soins superflus;

Et vous aimeriez mieux ce page?
Il ne sait rien ni vous non plus.

HENRIETTE.

Nullement cela ne m'impose,
Deux jeunes gens ne sachant rien,
Ensemble quand ils s'aiment bien,
Doivent apprendre quelque chose...

LA COMTESSE.

Ah! quand ils s'aiment bien.

HENRIETTE.

Vous savez...

LA COMTESSE.

Oui, je sais qu'Edmon est mon neveu, qu'il est fait pour vous aimer, et qu'il est trop jeune pour vous épouser...

LE PAGE.

Du tout!

HENRIETTE.

Je vous assure...

MARIE.

Si vous vouliez nous laisser essayer du Page!

CLÉMENCE.

Ah! oui, du Page!

TOUTES LES FEMMES, *hors la Comtesse et Dame Roland.*

Oui, du Page!

LA COMTESSE.

Silence!..

DAME ROLAND.

Bien, mon général.

LA COMTESSE.

Revenons à l'étranger!

TOUTES.

Oui, oui, revenons à lui....

LA COMTESSE.

Qu'en pensez-vous?

TOUTES.

C'est un très bel homme!

MARIE.

Il y a unanimité!

TOUTES.

Quel est-il?

LA COMTESSE.

Je l'ignore, il n'a pas voulu me dire son nom..... il m'avait à peine sauvée qu'un chevalier est venu à lui, en ayant l'air de lui reprocher sa témérité, mais il l'a fait taire...

DAME ROLAND, HENRIETTE, MARIE, CLEMENCE.

Il l'a fait taire!...

LA COMTESSE.

D'un air d'autorité, lui a donné des ordres, l'a congédié, et a accepté l'asile que je lui offrais: aujourd'hui je veux absolument savoir qui il est; la reconnaissance m'en fait un devoir.

EDMON.

Et la curiosité donc....

LA COMTESSE.

Sous des habits qui ne sont pas les nôtres il a pu résister à nos sollicitations.

HENRIETTE.

Nous ne sommes cependant pas mal sous le casque.

MARIE.

Oui nous avons presque l'air militaire.

LA COMTESSE.

Il s'agit de plaire, reprenons un instant nos costumes de femmes et je promets à celle qui lui fera avouer son nom, de lui accorder tout ce quelle demandera.

HENRIETTE, MARIE, CLEMENCE.

Est-il possible!

LA COMTESSE.

J'engage ma foi de chevalier.

EDMON.

Cela vaut-il mieux qu'une promesse de femme?

DAME ROLAND.

Mais qui se présentera la première?

LA COMTESSE.

Comme chef....

BERTRAND.

C'est juste.

LA COMTESSE.

Le sort décidera pour les autres.

EDMON, *à part.*

Bien! je le verrai avant tout le monde.

CHŒUR.

Air *des Gardes marine.*

Ce projet
Qui me plaît,
Du plus doux espoir m'enflamme!
Son secret,
Sans regret,
Va s'échapper de son âme.
Je le dis sans épigramme,
Au milieu de tant de femmes,
S'il ne parle pas, mesdames,
Il faudra qu'il soit muet.

LA COMTESSE.

Air : *Une fille est un oiseau.*

Saurai-je enfin ce qu'il est ?

DAME ROLAND.

Recevez-en l'assurance,
Quand nous serons en présence,
Je réponds de mon effet.

LA COMTESSE.

A chacune je demande
L'attention la plus grande...
Et surtout je recommande,
Pour mieux le faire céder,
Qu'à ses yeux on soit charmante. .

HENRIETTE.

C'est inutile, ma tante,
De nous le recommander.

CHOEUR.

Ce projet
Qui me plaît, etc.

LA COMTESSE.

A vos rangs, c'est lui.

SCÈNE II.

LES MÊMES, LE CHEVALIER INCONNU.

A son entrée toutes les femmes se mettent sur un rang à gauche du public: Henriette, Marie et dame Roland, sont sur un autre rang, plus en avant: la comtesse est au milieu du théâtre, seule, et Bertrand et Edmon, placés à la droite du public, font face aux femmes.

LE CHEVALIER.

Que vois je ? toutes vos troupes sont sous les armes !

LA COMTESSE.

Oui, chevalier, j'ai voulu vous en faire passer la revue.

LE CHEVALIER.

Volontiers ; des soldats de ce genre là ne se trouvent pas tous les jours... (*Allant du côté où est Bertrand qui se redresse le plus qu'il peut.*) ah ! ah !

Air : *Quand l'Amour naquit à Cythère*

Ce chef a de l'expérience ;
Passons, passons un peu plus loin ;
Voilà bien une autre apparence,
Il faut regarder avec soin.
Voilà des troupes sans pareilles
Qui font espérer des vaincus...
Voilà qui promet des merveilles,
Allant à dame Roland qui le regarde avec assurance.
Et voilà qui ne promet plus.

DAME ROLAND.

Je l'ai étonné.... j'étais sûre de mon effet.

LA COMTESSE.

Eh ! bien, chevalier, que dites-vous de ma garnison?

LE CHEVALIER.

Je dis, madame, quelle est digne de son général : (*à part.*) mais elle est plutôt faite pour attirer l'ennemi que pour le repousser.

LA COMTESSE.

Il faut que je fasse changer les postes, chevalier, je vous quitte pour un instant. (*aux femmes.*) soldats, garde à vous, pour défiler.... par le flanc droit... droite. (*A ce commandement toutes les femmes se trouvent faire face au public et prêtes à marcher par deux : Henriette, Clémence, dame Roland, Marie, sont chacune à la tête de leur peloton. Lorsque cette manœuvre est exécutée, la Comtesse commande :* par file à gauche, marche. *La colonne se met en mouvement, sur l'air suivant, et défile devant le chevalier ; les chefs saluent de l'épée.*

TOUTES LES CHATELAINES.

Marche du masque.

En avant ! montrons notre courage !
Quel honneur pour notre sexe entier ;
De la gloire écoutant le langage,
En ce moment chacune est chevalier.

LE CHEVALIER, *pendant que les châtelaines défilent.*

Mais vraiment ici je les admire ;
Quand je vois des soldats si jolis,
O France, je puis le dire,
Je plains ceux qui sont tes ennemis.

TOUTES LES CHATELAINES ; *pendant le quatrain précédent elles se sont remises en bataille ; elles s'avancent ensuite devant le public, et rompent leur front pour reprendre la marche de flanc, en chantant le chœur.*

En avant ! montrons notre courage, etc.

Elles sortent ensuite : Bertrand marche derrière, et Edmon sur le flanc.

SCÈNE III.

LE CHEVALIER, *seul.*

Ma situation est assez singulière ; suivi d'un seul chevalier je quitte l'armée avant le sacre du roi, pour un vœu que j'avais juré de remplir si nos armes nous menaient devant Reims ; mais à mon départ, mes compagnons exigent pour ma

sureté, le serment de garder jusqu'à mon retour, le plus grand secret sur tout ce qui me concerne. Ils ne prévoyaient donc pas que je pouvais rencontrer des femmes ou des ennemis ?

Air : *Tendres échos, etc.*

Si la beauté, d'un air doux et charmant,
Cherche à savoir mon nom et ma naissance;
Je sens mon cœur qui bat au même instant,
Et je gémis de garder le silence.
Quand une femme et sourit et nous plaît,
Ah ! qu'avec peine on cache ce qu'on est.

Deuxième couplet.

J'ai les habits d'un simple chevalier,
Mais dédaignant une vaine prudence,
Je suis toujours tenté de m'écrier :
C'est moi! venez, ennemis de la France.
A nos regards quand l'ennemi paraît
Ah! qu'avec peine on cache ce qu'on est.

Il n'importe, je dois être fidèle à mon serment; et je ne suis pas faché d'essayer la puissance que j'ai sur moi-même.

SCÈNE IV.

LE CHEVALIER, EDMON.

EDMON, *à part.*

Il est seul, la Comtesse est encore à sa toilette, profitons du moment.

LE CHEVALIER, *l'appercevant.*

Mais voilà un jeune guerrier qui vient à ma rencontre.

EDMON.

Chevalier.... j'ai un service à vous demander....

LE CHEVALIER.

Un service!... expliquez-vous !

EDMON.

Deux services.

LE CHEVALIER.

Soit, j'aime à obliger.

EDMON.

D'abord que pensez-vous de moi?

LE CHEVALIER.

Je pense que vous êtes un page.

EDMON.

Un page... un page... et c'est là justement ce qui me désespère.

LE CHEVALIER.

Bah ! vous voudriez ?...

EDMON.

Je voudrais être autre chose : vous allez bientôt rejoindre l'armée : permettez que je parte avec vous.

LE CHEVALIER.

Mais votre âge.

EDMON.

J'ai l'âge qu'il faut.

Air : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Je sens mon cœur et s'élancer et battre
Sitôt que je vois un guerrier ;
Enmenez moi, que je puisse combattre,
Pour mériter d'être armé chevalier.
Oui, des devoirs auxquels l'honneur engage,
Nuls maintenant ne me sont étrangers.
J'ai tout... l'ardeur, la force et le courage,
Je n'attends plus que les dangers.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Je verrai la Comtesse et....

EDMON.

Elle peut refuser.

LE CHEVALIER, *avec dignité.*

Quand je jugerai convenable de le lui demander, je serai sûr de l'obtenir.

EDMON, *à part.*

Il sera sûr de l'obtenir ! quel est donc ce chevalier ? en l'écoutant je ne puis me défendre....

LE CHEVALIER.

Et quel autre service ?

EDMON, *embarrassé.*

L'autre... c'est que tout-à-l'heure... il est possible... la gentille Henriette....

LE CHEVALIER, *vivement.*

La gentille Henriette !...

EDMON, *à part.*

Leur entretien me fait trembler d'avance..... je ne sais comment lui dire. (*Haut*) Elle doit...

LE CHEVALIER.

Achevez donc ! ...

EDMON.

Donnez-moi votre foi de chevalier... mais je vois Mme la comtesse..... et je ne puis..... chevalier, songez à moi quand vous verrez Henriette! (*il sort.*)

LE CHEVALIER.

Je ne sais pas trop ce qu'il a voulu me dire... je tacherai de deviner.

SCÈNE V.

LE CHEVALIER, LA COMTESSE.

Elle est vêtue en dame et mise avec une grande magnificence.

LE CHEVALIER, *à part.*

Mais que vois-je! c'est la chatelaine.

LA COMTESSE, *à part.*

Le voilà; sachons enfin quel est mon libérateur!

LE CHEVAIER, *à part.*

Pourquoi ce changement de costume?

LA COMTESSE.

Chevalier, comme chef, je vous ai fait passer en revue ma garnison; comme châtelaine, je viens vous faire les honneurs de mon château.... mais à quoi pensez-vous donc?

LE CHEVALIER.

Je pense que vous êtes plus à craindre que jamais.

Air *de Julie.*

Hier, dans le champ des alarmes,
Quand vous avez porté vos pas,
Avec l'éclat de tous vos charmes
Pourquoi n'apparûtes-vous pas?
Si les ennemis intraitables
Ne sont pas tombés à vos pieds,
Ah! c'est qu'aussi vous leur cachiez
Vos armes les plus redoutables.

LA COMTESSE, *à part.*

Je crois qu'il est disposé à parler. (*Haut*) Hier, lorsque vous êtes entré dans ce château, j'ai dû ne songer d'abord qu'à vous y procurer le repos si nécessaire après votre glorieux combat; aujourd'hui je me souviens que je vous dois une récompense...

LE CHEVALIER.

Une récompense!...

LA COMTESSE.

Digne, je le pense, de vous et de moi.

LE CHEVALIER.

Je vous crois. (*La regardant*) Personne mieux que vous n'est à même de récompenser un chevalier. (*A part*) Je suis vraiment curieux de connaître la récompense.

LA COMTESSE.

Mais, avant de m'expliquer plus clairement; j'attends que vous me disiez votre nom.

LE CHEVALIER.

Mon nom! Il faut que je vous dise..

LA COMTESSE.

Absolument.

LE CHEVALIER, *à part.*

Allons, je ne serai pas récompensé.

LA COMTESSE.

Eh bien?

LE CHEVALIER.

Je ne puis me nommer.

LA COMTESSE.

Comment?...

LE CHEVALIER.

Mon nom est ce que je dois cacher avec le plus de soin.

LA COMTESSE.

Vous m'étonnez. Tout annonce cependant que vous devez en être fier, et la valeur que vous avez montrée fait soupçonner un rang...

LE CHEVALIER.

Ce ne serait pas une raison.

Air : *Emilie, il faut obéir.* (De Julien.)

Si l'on jugeait sur sa vaillance
Du nom d'un guerrier, de son rang,
Il serait difficile, en France,
De ne pas se tromper souvent!
Plein d'une ardeur qui les engage
Dans des périls toujours nouveaux,
Tous nos soldats, à leur courage,
Seraient pris pour des généraux.

LA COMTESSE.

Mais il est des marques auxquelles il est aisé de reconnaître...

LE CHEVALIER.

Je ne suis qu'un simple chevalier dont le sort et la gloire

sont dans l'avenir... On me dispute encore mes droits, mais j'espère que bientôt ils seront reconnus.

LA COMTESSE.

Vos droits sont méconnus, dites-vous Eh bien, il est un moyen de les faire reconnaître plus tôt... J'ai du crédit : mon mari est mort en servant le roi... tous mes parens sont auprès de lui, et défendent sa cause...

LE CHEVALIER, *vivement.*

Ils défendent sa cause!... Vous avez raison, ces gens-là peuvent m'être bien utiles.

LA COMTESSE, *vivement.*

Ils vont tous s'employer pour vous. Parlez... nommez-vous...

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle en revient toujours là...

LA COMTESSE.

Vous vous taisez?

LE CHEVALIER, *fermement.*

Je le dois.

LA COMTESSE, *vivement.*

Vous le devez... mais savez-vous que, par votre silence, vous me privez du plus grand plaisir que je puisse avoir, celui de la reconnaissance? savez-vous qu'il y a plus que de l'orgueil à me refuser ce que je vous demande? quoi! un homme s'expose pour moi; me sauve la vie, et, malgré ses instances, il repousse la dame qui lui doit tout, il l'estime si peu...

LE CHEVALIER.

Ah! madame...

LA COMTESSE.

Oui, voilà ce que doit me faire penser votre obstination... votre première action était digne d'un héros, la seconde est indigne d'un chevalier...

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle m'a tout étourdi. (*Haut*) Vous me jugez bien mal. Croyez qu'il n'y a pas de ma faute... Oui, je sens que, si quelqu'un de nous deux avait quelque chose à refuser à l'autre, ce ne devait pas être moi.

LA COMTESSE, *vivement.*

Prouvez le donc.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Je suis prêt.

LA COMTESSE, *vivement.*

Votre nom?...

LE CHEVALIER.

C'est impossible..

LA COMTESSE, *avec dépit*

Toujours... il n'est donc aucun moyen...

LE CHEVALIER.

Aucun...

LA COMTESSE.

Et je dois renoncer au projet inspiré par la reconnaissance...

LE CHEVALIER.

Non pas, il est une faveur que je réclame de vous

LA COMTESSE, *avec joie.*

Une faveur ?

LE CHEVALIER.

Votre amitié...

LA COMTESSE, *tristement.*

Mon amitié?

LE CHEVALIER.

C'est la seule récompense à laquelle j'ose prétendre, en prenant aujourd'hui même, congé de vous.

LA COMTESSE.

Quoi ! déjà...

LE CHEVALIER.

Il le faut: quand l'intérêt de la France et l'indépendance du trône sont menacés, la place d'un soldat n'est pas dans un castel près de dames, dont la beauté peut lui faire oublier ses devoirs, mais au milieu des camps et devant l'épée de l'ennemi.

LA COMTESSE.

Je ne puis que vous approuver, mais j'ignorerai donc....

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle y tient toujours... (*Haut, avec noblesse*) Je ne partirai pas sans prendre congé de vous... et je vous promets de vous donner de mes nouvelles.

LA COMTESSE.

Air : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Au revoir donc, je n'ai plus d'espérance,
(*A part.*) D'autres bientôt près de lui vont venir.

LE CHEVALIER.

Recevez-en, madame, l'assurance,
Je serai prêt toujours à vous servir.

LA COMTESSE.

Ma reconnaissance est sincère,
Mais je ne puis vous l'exprimer.
Pour vous remercier, que faire?
Et comment dois-je vous nommer?

ENSEMBLE.

LE CHEVALIER.

Au revoir donc, à rompre le silence,
J'aurais sans doute eu beaucoup de plaisir...
Recevez-en toutefois l'assurance,
Je serai prêt toujours à vous servir.

LA COMTESSE.

Au revoir donc, je n'ai plus d'espérance,
D'autres bientôt près de lui vont venir,
A leur céder, à rompre le silence,
Ah! puisse-t-il à la fin consentir.

(*La Comtesse sort.*)

SCÈNE VI.

LE CHEVALIER, seul.

Pauvre comtesse! elle ne s'attendait pas à un pareil silence... et moi-même, je n'y suis pas trop accoutumé... mais il faut faire quelque chose pour ses amis.

Air *d'Aristippe*

De mon secret j'ai dû rester le maître,
Et malgré tout je le conserverai;
J'eusse aimé mieux me faire reconnaître,
Mais j'ai promis mon serment est sacré.
La beauté même en qui j'ai confiance,
Voudrait en vain en affranchir mon cœur,
Son ordre est tout, pour doubler ma vaillance,
Il n'est plus rien, pour manquer à l'honneur.

SCÈNE VII.

LE CHEVALIER, HENRIETTE, MARIE.

(*Elles arrivent précipitamment, et ne s'aperçoivent qu'au milieu de la scène.*)

MARIE.

Ah! c'est vous, mademoiselle... je croyais que vous aviez déjà fini.

HENRIETTE.

Non du tout, ma tante ne fait que de sortir.

MARIE.

Ah bien alors, c'est à vous de passer la première.

HENRIETTE.

Je parlerai après, si vous voulez.

MARIE.

Non pas, non pas, c'est à vous; je n'en ferai rien.

HENRIETTE.

Non, si vous y tenez, je puis.

MARIE.

Non, non, après vous, je ne le souffrirais pas.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je crois que je suis l'objet de la discussion... (*Haut*) Est-ce moi?...

MARIE.

Oui, oui, chevalier, c'est vous que nous voulons entretenir, mais ce n'est pas encore mon tour, c'est à la nièce de notre général, je me retire, seulement ne me faites pas trop attendre.

(*Elle sort, et Henriette reste un moment interdite.*)

SCÈNE VIII.

LE CHEVALIER, HENRIETTE.

LE CHEVALIER.

Comment, mademoiselle, c'est moi que vous cherchiez?

HENRIETTE, *hésitant.*

Oui, chevalier...

LE CHEVALIER.

Serais-je assez heureux pour vous être agréable en quelque chose?

HENRIETTE, *de même.*

Oui, chevalier. (*à part.*) C'est singulier : j'étais bien déterminée.. à présent je suis toute tremblante.

LE CHEVALIER.

Parlez, que voulez-vous de moi?

HENRIETTE.

Je voudrais... je crois que je ne m'en souviens plus.

LE CHEVALIER.

Comment, vous ne vous souvenez plus...

HENRIETTE, *vivement.*

Oh ! si, mais je n'ose pas.

LE CHEVALIER.

Vous n'osez pas ? vous ferais-je peur ?

HENRIETTE.

Ah non, ce n'est pas cela.

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce donc?

HENRIETTE.

C'est... je ne sais quoi que j'éprouve auprès de vous, et qui m'empêche de dire ce que je voudrais...

LE CHEVALIER.

Pauvre petite. (*la prenant por la main*) Allons, dites ce que vous voulez. (*voyant qu'elle baisse les yeux*) Dites... vous hésitez?

Air : *Cavatine de Leycester.*

Ah ! se peut-il ici que ma présence,
Dans votre cœur fasse naître l'effroi?
Ignorez-vous quelle est votre puissance?
Vous avez tout pour triompher de moi.

En ce moment plus j'ose
De près vous contempler,
Moins j'aperçois de cause
Pour vous faire trembler !

HENRIETTE.

Eh bien ! je suis décidée.

LE CHEVALIER.

Voyons.

HENRIETTE.

Ce que je demande est bien peu de chose : c'est votre nom.

LE CHEVALIER, *vivement.*

Mon nom ! Oh ! c'est plus que je ne croyais.

HENRIETTE.

Voyez-vous que vous vous êtes trop avancé.

LE CHEVALIER.

Mais c'est que...

HENRIETTE.

On m'avait bien dit que les hommes étaient comme ça.

Air : *Le feu qui brûla mon visage.*

Pour que nous leur disions sans cesse
Et nos désirs et nos souhaits,
D'y répondre ils font la promesse,

Et ces messieurs restent muets.
Chez nous, du moins, cela console,
Un tel défaut ne peut se signaler,
Nous ne manquons point de parole,
Quand nous promettons de parler.

LE CHEVALIER, *à part.*

Cet air d'innocence ne serait-il qu'une ruse (*Haut.*) Dites-moi (*La regardant avec dignité.*), franchement, par quelles raisons désirez-vous savoir mon nom?

HENRIETTE.

Oh! par de bien bonnes raisons!

LE CHEVALIER.

Oui.

HENRIETTE.

Ce n'est pas par curiosité. Je vais tout vous expliquer. Le général... c'est-à-dire ma tante, a promis d'accorder ce qu'elle demanderait, à celle qui découvrirait votre nom. Moi, j'aime mon cousin le page, qui m'adore.

LE CHEVALIER.

Qui vous adore... Ah! nous y voilà... Vous êtes la gentille Henriette?

HENRIETTE.

Oui, mais on ne veut pas nous marier, parce que l'on nous trouve trop jeunes. Ce n'est pas mon avis ni le sien, et si je savais qui vous êtes. Alors nous ne serions plus trop jeunes.

LE CHEVALIER, *à part.*

Je comprends les bonnes raisons et la recommandation du page. (*Haut.*) Il est donc bien séduisant!

HENRIETTE.

Vous n'en avez pas d'idée.

Air : *Vaud. du Premier prix.*

Ah! que ne pouvez-vous l'entendre,
Quand il promet d'aimer toujours;
Il est si galant et si tendre,
Il fait de si jolis discours.

LE CHEVALIER.

Pour preuve de votre tendresse,
Peut-être il demande un baiser?

HENRIETTE.

C'est avec tant de gentillesse
Que je ne puis le refuser.

LE CHEVALIER.

J'en suis bien aise pour lui.

HENRIETTE.

Et lorsqu'il parle du prince, de ses ennemis...

LE CHEVALIER.

Ah ! il parle du prince.

HENRIETTE.

Air *de Turenne.*

Ce sujet-là vraiment l'inspire,
Rien ne l'arrête, il n'est jamais au bout.
Le Roi, la France, en son délire,
Il confond tout, il mêle tout.

LE CHEVALIER.

Il a bien raison ce me semble ;
Quand un Français a de l'honneur,
Le Roi, la France, dans son cœur,
Doivent être toujours ensemble.

HENRIETTE.

Si on ne lui avait pas commandé de rester dans ce château, il serait à présent près de Charles.

LE CHEVALIER.

Brave jeune homme !

HENRIETTE.

Oui, il est brave, quoiqu'il soit trop jeune, et il m'épouserait de grand cœur ; mais il faut y renoncer, encore attendre... Plus de bonheur, plus d'espoir ! rien...

LE CHEVALIER, *entraîné.*

Au contraire, ma chère enfant ; je veux, je prétends, oui, soyez en sûr... et quand vous saurez .. Apprenez (*à part.*) Hé bien ! (*Avec dignité.*) Qu'il vous suffise de savoir que vous serez mariée aujourd'hui.

HENRIETTE.

Aujourd'hui?

LE CHEVALIER.

Je vous en fais le serment. Mais ne m'en demandez pas davantage.

HENRIETTE.

Je m'en garderai bien ! Que m'importe votre nom... Je sais que vous êtes un vrai chevalier... Vous m'inspirez une confiance... Oh ! oui, oui, et je sens là que vous ne devez jamais manquer à vos sermens.

Elle sort. Le Chevalier remonte un peu la scène, et Marie entre de l'autre côté.

SCÈNE IX.

LE CHEVALIER, MARIE.

MARIE.

Ah ! chevalier, c'est à mon tour !

LE CHEVALIER.

Bon !

MARIE, *vivement.*

Lui avez-vous dit votre nom ?

LE CHEVALIER.

Personne ne le sait encore.

MARIE.

Très-bien ; vous l'avez gardé pour moi ! C'est on ne peut plus aimable de votre part.

LE CHEVALIER.

Vous trouvez ? Il n'y a qu'un petit malheur, c'est que vous n'en saurez pas plus que les autres.

MARIE.

Je n'en saurai pas plus que les autres ? Ah ! chevalier, je ne vous reconnais pas là.

LE CHEVALIER, *à part.*

A la bonne heure, voilà une petite femme qui ne tremble pas. (*Haut.*) J'ai la ferme intention de ne me faire connaître à qui que ce soit.

MARIE.

Allons donc, chevalier, allons, osez-vous me dire cela, à moi... Vous ne pouvez pas vous conduire ainsi... j'aurais une belle idée de vous.

LE CHEVALIER, *à part.*

Le drôle de petit caractère !

Air : *du petit Courrier.*

Malgré ma résolution,
Pour vous seule, sans résistance,
Dois-je donc rompre le silence?

MARIE.

Oui, je dois faire exception.
Aux désirs de certaines dames,
Quelquefois on peut s'opposer.
Le regardant avec une fierté comique.
Mais, chevalier, il est des femmes
Qu'on ne doit jamais refuser.

LE CHEVALIER.

Et vous êtes de ces femmes-là ?

MARIE.

Oui, chevalier.

LE CHEVALIER.

Cependant je suis forcé de vous traiter comme les autres.

MARIE.

En vérité ?

LE CHEVALIER.

En vérité !

MARIE, *vivement.*

Hé bien, c'est affreux ! on n'a jamais vu chose pareille. Oui, chevalier, oui. Vous ne savez donc pas ce que le général avait promis.

LE CHEVALIER.

Si fait.

MARIE.

Voyez le tort que vous me faites ! certainement vous auriez dû avoir pitié d'une orpheline.

LE CHEVALIER.

Vous êtes orpheline ?

MARIE.

Oui, confiée au soin madame de la comtesse. Mon père a dépensé tous ses biens au service du roi et s'est fait tuer pour lui.

LE CHEVALIER.

Quoi ! votre père...

MARIE.

Air : *de Céline*

Devant vous même, quand j'y pense,
De douleur mon cœur est brisé.

LE CHEVALIER.

Sans doute de votre souffrance
Le Roi par vous est accusé ?

MARIE, *fièrement.*

Non, c'est la faute de la guerre,
Et non la sienne, je le croi ;
Et je sais regretter mon père,
Sans cesser de chérir mon Roi !

LE CHEVALIER, *vivement.*

Ne doutez pas que je ne m'intéresse à vous... Qu'auriez-vos emandé à la comtesse.

MARIE.

Ce que je lui aurais demandé? une dot, afin de ne pas épouser le premier venu et de prendre quelqu'un comme le petit page.

LE CHEVALIER.

Le petit page lui même, peut-être ?

MARIE.

Oh ! non ; il est pris... De temps en temps, il m'embrasse, bien malgré moi, mais c'est sans conséquence; enfin c'est le désir de me marier qui me fait désirer une dot.

LE CHEVALIER.

C'est assez naturel.

MARIE.

Si vous vous repentez, dites, il est encore temps?

LE CHEVALIER.

Non, je ne me repens pas... mais je veux que vous ayez la dot.

MARIE, *avec joie.*

La dot ! j'aurai la dot !

LE CHEVALIER.

Je vous la promets.

MARIE.

Qui me la donnera ?

LE CHEVALIER.

Il suffira que je parle à la comtesse.

MARIE.

Chevalier, voilà qui nous raccommode ensemble ; et de mon côté, si je puis faire quelque chose pour vous, vous pouvez compter sur moi.

LE CHEVALIER.

Je ne suis pas intéressé.

Air *de Partie carrée.*

Du petit page en ces lieux je n'envie
Que les baisers que parfois il surprend ;
Ah ! traitez-moi comme lui, je vous prie.

MARIE.

Je le veux bien, pour vous rendre content.
Au chevalier qui va pour l'embrasser.
Ah ! finissez.

LE CHEVALIER.

Quel est donc ce langage?
Vous vous défendez?

MARIE.

Je le doi;
Mais faites donc comme le petit page...
Embrassez malgré moi.

Je ne vous en empêche pas.

LE CHEVALIER, *l'embrassant.*

On n'est pas plus piquante.

MARIE.

A présent, qu'on me mette en sentinelle sur le donjon, si le chevalier, qui l'autre jour, a chanté une romance, se représente, je sais bien ce que je lui répondrai.

LE CHEVALIER.

Etes-vous sûr que ce ne soit point un Anglais?

MARIE.

Oh! non, il parlait français... et mon cœur ne peut pas s'y tromper. (*Saluant avec dignité.*) Chevalier, c'est très-bien, vous pouvez être tranquille; vous n'avez plus rien à craindre de mon ressentiment, et vous pouvez même être sûr de mon amitié.

Elle sort.

SCÈNE X.

LE CHEVALIER, CLEMENCE, *et quatre jeunes châtelaines arrivant en courant d'un air effrayé, et se trouvant vis-à-vis du Chevalier.*

CLÉMENCE.

Heureusement, je crois qu'il ne nous suit plus. (*Voyant le Chevalier.*) Ah!

LE CHEVALIER.

Qu'avez-vous, ma belle enfant? Venez-vous aussi m'interroger.

CLÉMENCE.

Ah! mon dieu non, seigneur chevalier, je ne sais pas comment on peut faire parler quelqu'un, et c'est à peine si je sais répondre quand on m'interroge. Je n'ai pas même tiré au sort. On m'a dit que je ne devais pas compter.

TOUTES, *l'une après l'autre.*

Ni moi non plus.

LE CHEVALIER.

Mais il n'y a peut-être que la hardiesse qui vous manque!

CLÉMENCE.

C'est ce qu'on me dit souvent.

Air : *de l'Angélus.*

Quand je parle la peur me prend,
Je rougis et mon cœur s'élance!
Et tenez, même en ce moment,
Je sens déjà que ça commence.
Si pourtant toujours je trouvais
Des regards doux comme les vôtres,
Peut-être bien, je finirais
Par faire tout comme les autres.

LE CHEVALIER.

Vous avez tout ce qu'il faut pour cela. Mais qui donc vous effrayait si fort.

CLÉMENCE.

C'est le vieil écuyer qui me poursuivait pour me parler d'amour, et je ne puis le souffrir, parce que le petit Page m'a dit que ce ne serait pas lui qui me donnerait du courage.

LE CHEVALIER.

Ah! le petit Page vous a dit... (*toutes l'une après l'autre.*) oui, à moi aussi! (*le chevalier.*) Il paraît qu'il a dit à tout le monde...

CLÉMENCE.

Ah! mon dieu! voilà dame Roland qui vient sans doute vous trouver.

LE CHEVALIER.

Dame Roland!..

CLÉMENCE, *s'étant retournée.*

Et par-là j'aperçois le vieux Bertrand qui nous cherche dans la galerie...

TOUTES.

Sauvons-nous. (*Elles sortent.*)

LE CHEVALIER.

J'aurais envie d'en faire autant!

SCÈNE XI.

LE CHEVALIER, DAME ROLAND.

(*Elle a conservé une partie de son premier costume et ce mélange d'ajustement lui donne un air original et ridicule.*)

DALE ROLAND, *retenant le chevalier qui voulait lui échapper.*

Halte-là, chevalier, j'ai deux mots à vous dire.

LE CHEVALIER, *à part.*

Si elle croit que je vais les écouter!

DAME ROLAND, *à part.*

Aucune de ces dames n'a réussi....c'est à moi d'en triompher.

LE CHEVALIER, *à part.*

Elle est superbe!

DAME ROLAND, *le toisant.*

Air : *Soldat Français*

Je sais comment il faut s'y prendre ici,
Du cœur humain, moi j'ai l'expérience.

LE CHEVALIER, *la toisant de son côté.*

De son aspect je suis tout étourdi.

DAME ROLAND.

Charmons-le bien par ma douce éloquence.

LE CHEVALIER, *à part.*

Son air guerrier a pour moi trop d'éclat.

DAME ROLAND.

De mes attraits combien j'attends de gloire,
Tout à la fois et femme et soldat,
Je suis Bellone avant le combat,
Et Vénus après la victoire.

Chevalier....

LE CHEVALIER.

Dame Roland.... je sais ce que vous voulez... (*appercevant Bertrand.*) mais voila quelqu'un qui vous tiendra tête mieux que moi, je ne sens pas la force de vous résister, et je vous fuis! (*il sort.*)

SCÈNE XII.

DAME ROLAND, BERTRAND.

DAME ROLAND.

Je lui croyais un courage à toute épreuve! c'est étonnant, je n'ai fait que paraître!

BERTRAND, *sans voir Dame Roland.*

Voyons si la petite Clémence est ici... Oh, oh! c'est la dame Roland! je cherchais une jeune fille et je trouve une vieille femme!

DAME ROLAND, *à part.*

Si c'est celui-là qui doit me tenir tête... (*haut.*) que me voulez-vous?

BERTRAND.

Rien... ce n'est pas vous que je cherchais! (*à part.*) ah! qu'une vieille femme est ridicule quand elle est mise ainsi.

DAME ROLAND, *à part.*

Qu'un écuyer de cet âge est peu séduisant sous les armes! (*haut.*) Je viens d'avoir une entrevue avec le Chevalier inconnu!..

BERTRAND.

Elle a sans doute été bien intéressante!

DAME ROLAND.

Ah! vous me voyez encore toute transportée de l'effet que j'ai produit sur lui!

BERTRAND.

En vérité!

DAME ROLAND.

Air : *Un homme pour faire un tableau.*

J'ai bien vu d'abord qu'en entrant,
Je l'étonnais par ma présence;
Fière de ce commencement,
En face près de lui j'avance.
Mais jugez à quel point je doi
L'avoir ébloui par ma grace,
Quand il s'est trouvé devant moi,
De suite il a quitté la place.
Il ne pouvait pas y tenir.

BERTRAND.

Je devine à peu près l'effet que vous avez dû lui faire!

DAME ROLAND.

Je suis une véritable Jeanne d'Arc!

BERTRAND.

Oui? une Jeanne d'Arc, comme moi je suis le beau Dunois!

DAME ROLAND.

Insolent!

BERTRAND.

Insolent! comment, si vous êtes Jeanne d'Arc, je ne puis pas être!..

DAME ROLAND.

Chétif écuyer, osez vous comparer à nous! voyez comme vous êtes petit auprès de moi...

BERTRAND.

Parce que vous êtes trop grande!

DAME ROLAND.

Vous avez soixante ans!

BERTRAND.

Vous en avez cinquante-neuf.

DAME ROLAND.

J'ai cinquante neuf ans ?

BERTRAND.

Sonnés.

DAME ROLAND.

Cinquante-neuf ans !.. Bertrand, tu es un écuyer félon !.. de par mon épée, tu en as menti !

BERTRAND.

Vous êtes née en 1370 ! et nous en 1429.

DAME ROLAND.

Je suis née en 1390.

BERTRAND.

Vous mettez vingt ans pour les mois de nourrice.

DAME ROLAND

Bertrand, tu m'en feras raison...

BERTRAND.

Oui, avec votre extrait de baptême !

DAME ROLAND, *furieuse.*

Je te défie... je te jette le gant. *Elle lui donne un soufflet avec sa main gantée.*

BERTRAND.

Vous me jettez le gant ! mais vous laissez la main dedans.

DAME ROLAND, *l'épée à la main et donnant des coups de plat d'épée sur le bras de Bertrand.*

Défends-toi...

BERTRAND, *tirant son épée.*

Donnez-moi donc le temps.

DAME ROLAND, *lui portant plusieurs coups.*

Air : *Bon, bon, etc.*

Tien, tien, tien, tien, tien,
Tien, tien, tien, tien,
Tiens-toi bien,
Allons, vien.
Pour valoir le mien,
Ton bras est trop ancien ;
Mon cœur vaut le tien,
Et je ne crains rien !
Tu vas voir combien
Je frappe bien...
Tien !

BERTRAND, *se défendant.*

Oh, oh, oh, oh, oh!
Oh, oh, oh, oh!
Quel assaut,
Il me faut
N'être pas manchot
Pour parer assez tôt!
Cela devient chaud;
Ferme sur l'ergo,
Ou je vais bientôt
Etre en défaut,
Oh!

DAME ROLAND.

Tu te défends, téméraire?

BERTRAND.

Oui, certes et sans broncher;
Croyez-vous que pour vous plaire,
Je me laisserai toucher?

DAME ROLAND, *l'attaquant.*

Attends, tu vas me payer ta sottise.

BERTRAND.

Je pare encor cette fois.

DAME ROLAND.

Je t'en préviens, c'est au cœur que je vise.

BERTRAND.

Ah! vous m'attrappez les doigts.

DAME ROLAND, *continuant le combat avec plus de vivacité.*

Oui, oui, oui, oui, oui,
Oui, oui, oui, oui,
Dis merci;
Car voici
Un fer endurci
Pour terminer ceci,
Et songe que si
Tu te bats ainsi,
C'en est fait ici,
Et je t'occis,
Oui.

BERTRAND, *se défendant et reprenant le terrein qu'il avait perdu.*

Non, non, non; non, non,
Non, non, non, non,
Je tiens bon,
Votre ton
N'est pas de saison;
Que je perde mon nom
Si de ma raison
Faisant l'abandon,
Comme un vrai poltron,
Je dis pardon!

ENSEMBLE.

BERTRAND.

Jamais pardon !

DAME ROLAND.

Oui, dis pardon !

(*Leurs fers se croisent, et dame Roland paraît devoir obtenir la victoire, lorsque l'on crie:* Aux armes ! aux armes ! *Les deux combattans se séparent en voyant arriver toute la garnison.*)

SCÈNE XIII.

Les mêmes, LA COMTESSE, HENRIETTE, MARIE, CLÈMENCE, EDMOND, ensuite Le CHEVALIER.

CHŒUR.

Aux armes il faut courir,
Ne nous laissons pas prévenir.
Le danger pour nous a des charmes;
Marchons tous où sont les alarmes.
Combattre, rien n'est si doux
Pour des guerriers comme nous.
Aux armes! aux armes ! aux armes!

LE CHEVALIER, *accourant.*

Quel est donc ce bruit de guerre?

LA COMTESSE.

Un parti ennemi s'avance vers ce château.

LE CHEVALIER.

C'est à moi de vous défendre...

LA COMTESSE.

Mais qui êtes-vous?

LE CHEVALIER.

Je suis... votre chevalier. Partons, et que demain le bruit de la défaite des ennemis, en arrivant à Reims, y salue l'avènement de Charles, et soit un heureux augure de son règne.

Air : *A soixante ans..*

Demain le Roi recevra sa couronne,
Demain, aux yeux de son peuple enivré,
Il jurera de défendre son trône,
Contre le joug qui nous est préparé.
Un tel serment nous garantit, je pense,

Dans l'avenir les plus brillans succès ;
Car, mes amis, ne l'oublions jamais :
Charles peut tout par l'amour de la France,
La France tout avec un roi français.

CHOEUR.

Aux armes, il faut courir, etc.

(*Le chevalier sort à la tête des châtelaines, et le page reste avec Henriette qu'il retient.*)

SCÈNE XIV.

EDMON, HENRIETTE.

EDMON, *riant.*

Ah! ah! ah! laissons-les partir, ma chère Henriette.

HENRIETTE.

Oui, voilà ma tante bien avancée avec cette ruse.

EDMON.

Ne s'imaginait-elle pas forcer ainsi le chevalier à se découvrir. Elle a compté sans son hôte.

HENRIETTE.

C'est qu'il est toujours prêt à aller au combat. Mais pour parler...

EDMON.

Oui, vous avez des comptes à me rendre à ce sujet, et je suis impatient d'apprendre ce qui s'est passé.

HENRIETTE.

Ah! mon cousin, toujours jaloux.

EDMON.

Oui, je le suis par caractère...et pour la moindre chose... Henriette, je n'en fais pas un mystère.

Air : *Imitez-les.* (de Blangini.)

Je suis jaloux
De ta parure,
Je suis jaloux
Qu'un voile cache ta figure...
Je suis jaloux
De l'air que respire ta bouche;
Je suis jaloux
Enfin de tout ce qui te touche,
Je suis jaloux.

HENRIETTE.

Eh bien, pour vous punir de votre jalousie, je vous dirai que le chevalier est très poli, très aimable.

EDMON.

Après.

HENRIETTE.

Aussi galant que courageux.

EDMON.

Arrivez donc.

HENRIETTE.

Et qu'il m'a fait le serment...

EDMON, *avec crainte.*

Le serment...

HENRIETTE.

De nous unir.

EDMON.

Est-il possible? Ah! vous avez raison: on ne peut pas être plus aimable.

HENRIETTE.

Air: *Et je me noyerais avec vous*

Par ses soins notre mariage,
M'a-t-il dit se fera ce soir.

EDMON.

S'il achève un pareil ouvrage,
Combien nous allons lui devoir.

HENRIETTE, *vivement.*

En respect, en amour, j'espère,
Lui payer ce que je lui doi...

EDMON, *vivement.*

Non pas, car de cette manière,
Il ne resterait rien pour moi.

HENRIETTE.

Ah! cet amour-là ne fera pas de tort à celui que j'ai... que j'aurai pour vous... et cependant je ne puis donner un autre nom à ce qu'il m'a inspiré.

EDMON.

Que dites-vous?

HENRIETTE.

Oui, j'ai éprouvé auprès de lui... un sentiment que je ne puis définir...

EDMON, *à part.*

C'est comme moi.

HENRIETTE.

Je me suis trouvée timide, embarrassée... ce n'était pas de la crainte...

EDMON.

Ah! mon Dieu! quelle idée!

HENRIETTE.

Qu'avez-vous?

EDMON.

Silence ! on vient.

SCÈNE XV.

Les Mêmes, LE CHEVALIER, LA COMTESSE, DAME ROLAND, BERTRAND, CLEMENCE, Troupe de Femmes qui se mettent de chaque côté de la scène.

LE CHEVALIER.

Ah ! Mesdames, j'étais loin de m'attendre à cette ruse.

LA COMTESSE.

Pardonnez-la nous, chevalier, et croyez que le désir de connaître mon libérateur...

LE CHEVALIER.

Quand il n'y aurait que la curiosité, le motif vous justifierait assez.

LA COMTESSE.

Quelque pénible qu'il soit pour moi, pour ces dames, de rester dans l'ignorance...

DAME ROLAND, *à part.*

Oui, c'est pénible.

LA COMTESSE.

Vous partirez inconnu?

EDMON, *à part.*

Peut-être.

LE CHEVALIER,

Mais voici le jeune page... il me semble qu'il ne nous avait pas suivis.

EDMON, *montrant Henriette.*

Je suis resté...

LE CHEVALIER.

Je vois que le motif n'est pas mauvais non plus.

EDMON.

D'ailleurs, je savais que le cri d'alarmes...

LE CHEVALIER.

Je n'en doute pas... car, voyez-vous, Edmon, quelqu'amour que l'on ressente, et quels que soient les attraits d'une dame, il est des circonstances où son pouvoir doit toujours céder.

BERTRAND.

Entendez-vous, dame Roland?

EDMON.

Quoi! chevalier, il est dans votre cœur un pouvoir qui l'emporte sur celui de la beauté que vous aimez?

LE CHEVALIER.

Oui, sans doute?

EDMON.

A qui donc pourriez-vous sacrifier l'amour de votre dame?

LE CHEVALIER, *vivement.*

A la France.

EDMON, *vivement.*

L'inconnu vient de se trahir! Mesdames, Charles VII est devant vous.

TOUS.

Se peut-il!

LE CHEVALIER.

Arrêtez, Mesdames!

Air : *Il me faudrait quitter l'empire.*

Lorsque tu tiens un tel langage,
Il faut que je sache pourquoi?
Et qui t'a fait présumer, jeune page,
Que dans ces lieux Charle était devant toi?

EDMON.

Votre réponse en cette circonstance
Doit éclairer les plus irrésolus,
Vos sentimens ne sont-ils pas connus?
Tout le monde sait que la France
Est-ce que Charle aime le plus.

SCÈNE XVI.

Les Mêmes, MARIE, accourant.

MARIE.

Madame la comtesse, notre général... une troupe de chevaliers français se présente aux portes du château et demande le roi.

LE CHEVALIER.

Hé bien, le voici.

MARIE.

Le roi!

TOUS.

Ah ! sire !... *Elles s'inclinent.*

Air : *des Adieux de sire de Coucy.* (De Blangini.)

Il est donc en notre présence,
Ce prince par nous tant chéri ;
Il était reconnu d'avance,
Et tous nos cœurs volaient vers lui.

ENSEMBLE.
D'aussi près qu'ici je le voi,
Ah ! quel plaisir de voir le Roi !

LE CHEVALIER.
Quand il est aimé comme moi,
Ah ! quel plaisir d'être le Roi !

SCÈNE XVII.

Les Mêmes, Troupe de Chevaliers.

CHŒUR DE CHEVALIERS

Venez, prince, Reims vous appelle,
Venez recevoir notre foi ;
Au milieu d'un peuple fidèle ;
Paraissez, montrez-lui son Roi !

LE ROI.

Comtesse, jamais je n'oublierai les châtelaines... Mais promettez-moi de moins vous exposer.

LA COMTESSE.

Sire, vous serez satisfait.

Air : *Vaud. de la Somnambule.*

Hier encor, sans prévoyance,
Pour moi la guerre était un jeu ;
Qu'avais-je besoin de prudence,
Vivre ou mourir m'importait peu.
Ce jour à mon âme ravie,
Maintenant paraît bien plus doux ;
Rien ne m'est plus cher que la vie
Depuis que je la tiens de vous.

LE ROI.

J'attache Edmon à mon service, et je le marie, avec votre permission, à la jeune Henriette.

LA COMTESSE.

Sire, il suffit que vous ordonniez.

MARIE.

Il m'a passée, je crois.

LE ROI.

Et quant à la gentille Marie, je me charge de lui donner une dot aussitôt qu'elle aura choisi un époux.

MARIE.

Sire, je crois que j'ai remarqué, parmi vos chevaliers, celui qui chantait au bas du donjon.

LE ROI.

Vous me le présenterez... Et vous, Mesdames, j'espère que vous voudrez bien m'accompagner au sacre du roi.

DAME ROLAND.

Ah ! quelle entrée nous allons faire ! J'aurai l'air...

BERTRAND.

D'une femme de cinquante-neuf ans.

CHŒUR GÉNÉRAL.

Air *de M. Béancourt.*

Marchons, marchons, la présence des dames,
Du plus beau jour doit augmenter l'éclat;
Leurs regards embrâsant nos âmes,
Doublent notre ardeur au combat.

LA COMTESSE, *au public.*

Des amazônes nouvelles
M'ont prise pour commandant:
Du danger pour moi, pour elles,
Messieurs voici le moment.
Je pourrais bien m'y soustraire;
Mais en général français,
Je m'expose la dernière
Pour assurer le succès.

Tout le monde reprend le chœur.

Marchons, etc.

FIN.

L'HOMME

DE CONFIANCE;

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

Félix Auguste

PAR MM. DUVERT, ET BERNARD,

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 13 JUIN 1825.

Prix : 1 fr. 50 c.

PARIS,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE;

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

Cour des Fontaines, n° 4, et Passage de Henri IV, n^os 10, 12 et 14.

1825.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
BLINVILLE, colonel en retraite.....	M. Cossard.
Charles BLINVILLE, sous le nom de Raymond, frère du colonel.....	M. Lepeintre.
DUBREUIL, peintre, ami de Blinville.	M. Guillemin.
EUGÉNIE, fille de Charles Blinville....	Mlle Clara.

La Scène est à Paris dans la maison de Blinville.

Nota. Pour faciliter la mise en scène de cet ouvrage sur les Théâtres des Départemens, on a eu le soin d'indiquer le nom des Personnages, en tête de chaque scène, dans la position qu'ils doivent occuper, relativement au spectateur.

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur seront poursuivis comme contrefacteurs.

Imprimerie de Chaignieau fils aîné,
rue de la Monnaie, n° 11, à Paris.

L'HOMME
DE CONFIANCE,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un salon; à gauche du spectateur la porte communiquant à l'appartement de Blinville; au fond un grand rideau cache les portraits de Charles et d'Eugénie.

SCENE PREMIERE.

CHARLES, *sortant de l'appartement de son frère*, DUBREUIL, *entrant par la porte du fond.*

DUBREUIL.

Le colonel est-il levé?

CHARLES.

Oui, mon cher Dubreuil, mon frère s'habille en ce moment.

DUBREUIL.

Bien! comment a-t-il passé la nuit?...

CHARLES.

Assez mal à ce qu'il m'a dit : une insomnie cruelle...

DUBREUIL.

Tant mieux!

CHARLES.

Comment?

DUBREUIL.

C'est un pas de plus vers le but où nous tendons.

CHARLES.

Je ne comprends pas...

DUBREUIL.

Il a lu une certaine lettre que j'ai retrouvée en furetant dans ses papiers, et que j'ai eu soin de laisser tomber comme par mégarde; voilà ce qui a un peu troublé son sommeil...

CHARLES.

Quelle est cette lettre?

DUBREUIL.

Celle que tu lui as ecrite il y a près de vingt ans, au moment de ton embarquement, et au bas de laquelle ta pauvre Estelle a tracé quelques lignes;... tiens, reconnais-tu l'écriture?

CHARLES.

Oui, c'est l'écriture d'Estelle. *(Il lit.)* « Je pars, monsieur, « je vais habiter les Colonies avec celui auquel j'ai dû accorder « ma main: oubliez, je vous en conjure, oubliez que vous m'a- « viez offert la vôtre, et ne maudissez pas celui qui, pour être « votre rival, ne vous chérit pas moins en frère!... nous « emportons ce vœu!... » Hélas! mon cher Dubreuil, tu le vois, depuis dix ans je l'ai perdue, et son vœu n'est point encore exaucé!...

DUBREUIL.

Allons, ne vas-tu pas t'affliger? que diable!... notre projet est en bon chemin; ton frère est irascible, mais il est bon... L'habitude des camps a pu endurcir l'enveloppe, mais le cœur est resté intact. L'amitié qui m'attache à lui ne date-t-elle pas d'un évènement qui le prouve bien? Simple artiste, il y a vingt-cinq ans, j'étudiais en Italie; l'armée française l'occupait alors; un jour, je m'en souviens comme si quelques instans seulement s'étaient écoulés depuis, j'examinais des tableaux du Corrège, j'en prenais l'esquisse... Tout entier à mon admiration, je ne m'aperçus pas que des soldats étrangers allaient me frapper et détruire mes modèles!

AIR: *Aux braves hussards du deuxième.*

Par l'ignorance une troupe égarée
Allait percer le peintre et les tableaux;
Ton frère avance et sa vaillante épée
Défendit mes faibles pinceaux.... (*bis*)
Tout fuit alors!.... puis m'imposant silence:
« Peins, me dit-il, nous serons tes remparts;
« C'est le devoir de la puissance
« De protéger le génie et les arts! »

Depuis ce moment, je lui vouai une amitié éternelle ; logé dans son hôtel, j'ai toute sa confiance, et si, depuis trois mois, j'ai pu la tromper, le motif en est trop légitime pour que je m'en repente !... Après vingt ans de services honorables dans la marine, tu arrives de la Martinique avec ta fille, tu veux revoir ton frère, une démarche trop brusque pouvait compromettre le succès de l'entreprise ;... je fais passer ton Eugénie pour orpheline, je lui fais partager l'appartement de ma fille, et toi, je te fais recevoir chez ton frère en qualité d'homme de confiance... Il t'aime déjà ;... les soins que ta fille lui a prodigués pendant sa dernière maladie l'ont vivement touché. « Dubreuil, » me disait-il hier, « c'est une charmante enfant que cette jeune « Eugénie, je suis forcé de l'aimer ; depuis trois mois à peine « je la connais, et je sens qu'il me serait impossible de me « séparer d'elle. » Tu vois donc bien que ta fille l'intéresse déjà : compte sur mon amité pour le reste.

CHARLES.

C'est là tout mon espoir !... car, je ne te le cacherai, la condition à laquelle je me suis résigné commence à me paraître pénible.

DUBREUIL.

Et ta fille !...

CHARLES.

C'est pour elle !...

AIR *du vaudeville de Psyché.*

Pour elle seule ici je m'humilie,
Je dois déposer ma fierté
Pour assurer à ma jeune Eugénie
Le bonheur qu'elle a mérité ;
Mais d'un seul point mon âme est déchirée.
Te l'avoûrai-je, ami, dans ma douleur ?
C'est de cacher, presque sous la livrée,
Le noble signe de l'honneur !....

DUBREUIL.

N'es-tu pas chez ton frère ?

CHARLES.

Sans doute.

DUBREUIL.

N'as-tu pas ici autant de liberté que le comporte le rôle obligé que tu remplis ? *(On entend un coup de sonnette.)*

CHARLES.

Tu l'entends !... voilà ma liberté !...

DUBREUIL.

Va vîte, n'excite pas sa mauvaise humeur !... il est si emporté !... Parfois tu le contraries.

CHARLES.

Il est souvent injuste !...

DUBREUIL.

D'accord ; mais reprends un peu de courage pour mener à fin ce que nous avons entrepris.

CHARLES.

Tu le veux, je compte sur toi.

SCÈNE II.

DUBREUIL.

Ah ! mon cher colonel, prenez garde à vous, nous allons, aujourd'hui, travailler à mettre un terme à votre longue colère ;... parce que, jadis, une jolie femme vous a préféré votre frère, vous vous êtes fâchés, brouillés, séparés : la belle raison ! vous aviez dix ans de plus que lui ; l'amour n'entend pas le droit d'aînesse comme le Code civil.

AIR : *Amis, voici la riante semaine.*

Vous conservez une haine éternelle
Parce qu'un frère, un jeune homme, un soldat,
Vous supplantant dans le cœur d'une belle,
Vous a réduit au joyeux célibat ;....
Mais est-ce donc une mortelle injure ?
Il vous l'enlève, elle fuit sans retour.
D'aut de maris voudraient, je vous l'assure,
Qu'on leur eût fait jadis le même tour. (*bis*)

Voici Eugénie : j'aime le caractère de cette enfant..... sensible et toujours gaie, ... il y a entre nous une sympathie extraordinaire.

SCENE III.

DUBREUIL, EUGÉNIE.

EUGÉNIE.

Monsieur Dubreuil, je suis bien contente.

DUBREUIL.

Tant mieux ! et de quoi ?

EUGÉNIE.

Le portrait de mon père, je l'ai vu ce matin, il est d'une ressemblance frappante.

DUBREUIL.

Vous trouvez ?...

EUGÉNIE.

Mais dites-moi donc, je vous prie, quel usage en voulez-vous faire ?

DUBREUIL.

C'est mon secret.

EUGÉNIE.

Et pourquoi le cacher à mon père ?

DUBREUIL.

C'est que ce mystère est nécessaire à mon plan : ces jeunes filles, cela veut tout savoir... En vous priant de me remettre à son insu cette miniature, faite il y a dix ans, et où vous êtes représentée assise sur les genoux de votre père, pensez-vous que j'aie eu le dessein de lui nuire ?

EUGÉNIE.

Quelle idée !

DUBREUIL.

En ce cas, écoutez.

EUGÉNIE.

Oh ! oui.

DUBREUIL.

Entendez tout, ne dites rien et laissez-moi faire.

EUGÉNIE.

Comment je ne saurai pas pourquoi vous avez voulu faire aussi mon portrait !... comme il est ressemblant ! c'est absolument moi quand je n'étais pas plus grande que cela... Oh ! il y a long-temps... que j'ai été contente de me revoir !.... mais j'ai bien pleuré.

DUBREUIL.

Pleuré,... pourquoi ?

EUGÉNIE.

Parce que je ne sais pas peindre.

DUBREUIL.

Et vous avez pleuré pour cela ?

EUGÉNIE.

AIR *de l'Angelus.*

Je m'arrêtais avec plaisir
Devant cette esquisse légère,
Qui rappelle à mon souvenir
Le temps où j'embrassais ma mère. (*bis*)
De ses traits que ne puis-je ainsi
Retracer l'image fidèle !...
Ah ! si je savais peindre aussi,
Je trouverais là mon modèle !

DUBREUIL.

Excellente enfant !.. Je vous donnerai quelques leçons ;... justement c'est un moyen de plaire à votre oncle : il a des manies comme tous les vieux soldats ; maintenant c'est la passion de la peinture qui l'occupe; heureusement que je suis là dans ma sphère et je l'empêche autant que je puis d'être la dupe des charlatans,... car il y en a beaucoup aujourd'hui ; les arts, les sciences même,... chaque branche a les siens :... mais silence, le voici.

SCENE IV.

BLINVILLE, DUBREUIL, EUGÉNIE.

BLINVILLE, *dans la coulisse.*

C'est bien ;... taisez-vous, que cela n'arrive plus.

DUBREUIL.

Vous êtes fâché, colonel ?

BLINVILLE.

Oui, ce M. Raymond qui me laisse sonner...

DUBREUIL.

Il n'a pas entendu, probablement.

BLINVILLE.

Si fait,... puisqu'il a répondu...

DUBREUIL.

Alors, de quoi vous plaignez-vous ?

BLINVILLE.

Je me plains,... je me plains... *(A Eugénie.)* Eh bien ! vous vous en allez ?

EUGÉNIE.

Vous êtes en colère...

BLINVILLE.

Qu'est-ce que cela vous fait ?... ce n'est pas contre vous,... cela ne vous regarde pas;... je puis bien gronder mes gens... Eh bien ! vous pleurez à présent ?

EUGÉNIE.

Oui, je pleure,... M. Raymond ne mérite pas...

BLINVILLE.

Ah ! vous prenez aussi sa défense ! tout le monde s'entend pour me contrarier.

DUBREUIL.

Mais, colonel, vous vous créez des chimères...

EUGÉNIE.

Monsieur, je n'ai jamais contrarié personne.

BLINVILLE.

Oui, je le sais, vous êtes bonne, sensible;... moi, je le suis aussi : mais mon caractère a été aigri par l'ingratitude, par la trahison.

DUBREUIL.

Mais, colonel, vous vous créez des chimères...

BLINVILLE.

J'aimais... J'ai été trompé dans mes plus chères affections...

DUBREUIL.

Mais, colonel...

BLINVILLE.

Mais, mais, mais,... en finirez-vous avec vos mais ?..... *(A Eugénie.)* Restez, vous dis-je. Est-ce que je vous fais peur ?... est-ce que vous me craignez ?...

EUGÉNIE.

Oh ! non... au contraire.

BLINVILLE.

A la bonne heure... Ah ! vous ne me craignez pas !..

EUGÉNIE.

Non, car votre bonté me rassure.

BLINVILLE.

Elle a raison, Dubreuil, il n'y a pas moyen de garder sa

colère avec elle;... aussi je l'aime!... Ecoutez, Eugénie,... j'ai des projets sur vous...

EUGÉNIE.

Sur moi?... Ah! voyons!

BLINVILLE.

Je veux que nous ne nous quittions jamais... Je l'ai déjà dit à Dubreuil.

EUGÉNIE.

Monsieur,... que de bontés!

BLINVILLE.

Allons, cela ne vaut pas un remercîment... Que diable, il pourrait bien y avoir un peu d'égoisme dans mon fait; ... un vieux garçon a besoin de société :... je n'ai point de parens, vous non plus, cela se trouve à merveille.

AIR : *Taisez-vous, je ne vous crois pas.*

Puisque vous êtes sans famille,
Auprès de moi restez toujours,
Je veux que dans ces lieux, ma fille,
Vous passiez doucement vos jours.... (*bis*)
De votre jeunesse légère
Ma raison guidera les pas;
Je veux vous tenir lieu de père,
Ce titre est pour moi plein d'appas....

EUGÉNIE.

Ah! monsieur, (*bis*) ne l'oubliez pas.

BLINVILLE.

Raymond souffrit de ma colère,
Le premier j'en ai du regret;
Oui vraiment, croyez-moi, ma chère,
Je m'en repens, car en effet
Parfois, à mon propre valet,
Quand j'adresse des mots sévères,
L'humanité me dit tout bas:
Les hommes ne sont-ils pas frères?
Bien souvent on l'oublie, hélas!

EUGÉNIE.

Ah! monsienr, (*bis*) ne l'oubliez pas.

BLINVILLE.

Allez trouver Raymond,... dites-lui... dites-lui que je suis fâché de lui avoir fait de la peine;... mais c'est sa faute

aussi... Jamais il ne me parle ;... jamais, je crois, il ne m'a regardé en face. Je suis franc, j'aime qu'on le soit avec moi : dites-lui cela, Eugénie, entendez-vous?

EUGÉNIE.

Ah! monsieur, de bien bon cœur, j'aime à remplir de pareilles commissions. *(Elle sort.)*

SCENE V.

BLINVILLE, DUBREUIL.

BLINVILLE.

Elle est charmante, au moins, Dubreuil.

DUBREUIL.

Oui, colonel, et bien à plaindre... A son âge... sans parens!..

BLINVILLE.

Elle paraît fort attachée à Raymond.

DUBREUIL.

Oui,... fort attachée en effet... C'est lui qui me l'a recommandée ; il a connu sa mère.

BLINVILLE.

Raymond est un honnête homme.

DUBREUIL.

Plus encore que vous ne le pensez ; quand vous le connaîtrez mieux...

BLINVILLE.

Je voulais causer avec vous; le journal annonce une vente de tableaux fort intéressante;... c'est le cabinet d'un amateur :... on dit qu'il y a des morceaux précieux.

DUBREUIL.

C'est une occasion à saisir, et vous n'êtes pas homme à la laisser échapper.

BLINVILLE.

Non, parbleu! et j'ai bien l'intention de faire là quelque belle acquisition... On annonce plusieurs batailles fort estimées.

DUBREUIL.

Ah! vous avez toujours un faible pour les tableaux de ce genre-là.

BLINVILLE.

Que voulez-vous ? je retrouve là mes anciens frères d'armes, et c'est un plaisir pour un vieil officier de voir encore la guerre en peinture.

DUBREUIL.

D'accord ;... mais une fois admis à la retraite, il doit oublier tout cela.

BLINVILLE.

L'oublier... Pourquoi donc ?

AIR *d'Aristippe.*

Notre patrie a dû payer sa dette
En m'accordant un repos mérité ;
Mais si mon bras est mis à la retraite,
Mon âme encore est en activité. (*bis*)
De nos dangers quand je revois l'image,
Mon cœur éprouve un orgueilleux transport.
On aime encore à contempler l'orage
Lorsque l'on est parvenu dans le port.

DUBREUIL.

Je vous entends ; la puissance des souvenirs... Eh bien ! colonel, qu'avez-vous donc ? vous êtes tout rêveur.

BLINVILLE.

Je ne suis pas bien ; j'ai mal passé la nuit.....

DUBREUIL.

Et quel motif a donc troublé votre sommeil ?

BLINVILLE.

Je ne sais...

DUBREUIL.

Quant à moi, je dors bien... Cette nuit, surtout, j'ai fait un rêve... Mon frère, vous le savez, m'a écrit ces jours derniers ;... j'ai rêvé qu'il mariait sa fille ! nous étions tous réunis en famille ! Ah ! colonel, c'est un songe bien agréable que celui-là.

BLINVILLE, *réveur.*

Oui, oui bien agréable.

DUBREUIL.

Et que j'espère bien réaliser un jour !... Mais je ne me trompe pas, vous paraissez affecté ;... vous avez quelque chagrin.

BLINVILLE.

Vous l'avouerai-je, mon cher Dubreuil?... Hier, je ne sais par quel hasard une lettre que je croyais avoir brûlée depuis long-temps m'est tombée sous la main...

DUBREUIL.

Une lettre?

BLINVILLE.

Oui! de cet ingrat,... de celui...

DUBREUIL.

Je devine! Cette lettre qu'au moment de son départ l'infortuné Charles...

BLINVILLE, *se levant avec feu.*

Je vous ai défendu de jamais prononcer ce nom devant moi.

DUBREUIL.

Colonel! c'est vous qui le premier...

BLINVILLE.

Eh bien!...

DUBREUIL.

C'est vous qui le premier m'avez parlé de cette lettre, que vous avez soigneusement gardée...

BLINVILLE.

Et qui vous fait supposer que j'aie attaché quelque prix à cette lettre?

DUBREUIL.

La loyauté de votre caractère!... Oui, colonel, vous n'avez pas pu vous résoudre à anéantir le seul écrit qui vous rappelle que vous avez un frère...

BLINVILLE.

Un frère!... sans doute! mais il a cessé de l'être ... il m'a trahi!...

DUBREUIL.

Eh! mon Dieu! pouvez-vous, après vingt ans, le poursuivre de votre haine?... un malheureux qui peut-être n'existe plus; ou, s'il respire encore, qui vous dit qu'il n'ait pas tenté de se rapprocher de vous? qui vous dit qu'en ce moment même, accablé par le besoin, abandonné dans quelque coin du nouveau monde, il n'invoque pas l'amitié de ce frère qu'il a toujours aimé? Colonel, vous vous efforcez de cacher votre

trouble,... vous détournez la vue,... vous aimez votre frère,... votre émotion vous trahit.

BLINVILLE.

Vous vous trompez.

DUBREUIL.

Ne vous en défendez pas, mon ami, ce sentiment est honorable, et si à présent vous revoyiez le pauvre Charles...

BLINVILLE.

Dubreuil, je vous ai dit de ne plus prononcer ce nom...

DUBREUIL.

Je ne vous obéirai pas.

BLINVILLE.

Je l'exige.

DUBREUIL.

C'est impossible.

BLINVILLE.

Si vous continuez, je ne vous revois de ma vie.

DUBREUIL, *avec dignité.*

L'ai-je bien entendu! c'est un ordre de sortir de chez vous... *(Il fait un mouvement pour sortir.)*

BLINVILLE, *l'arrêtant.*

Allons donc! c'est un enfantillage,... faut-il prendre à la lettre?.. Pardon, pardon, mon cher Dubreuil.

DUBREUIL.

Monsieur...

BLINVILLE.

Cette vente de tableaux,... vous savez,... vous m'avez promis;... je vous somme de votre parole.

DUBREUIL.

En effet;... je la tiendrai...

BLINVILLE.

Et vous reviendrez après,... n'est-ce pas Dubreuil?... nous dinerons ensemble, nous ne parlerons pas de choses qui m'affligent.

DUBREUIL, *à part.*

Quel homme singulier!

BLINVILLE.

Vous me le promettez?

DUBREUIL.

Eh bien !... eh bien ! soit, je vous le promets.

BLINVILE.

Allons, mon ami, hâtez-vous de vous rendre à cette vente de tableaux,... et oublions ce qui s'est passé.

AIR *du Vaudeville de Nicolas Remy.*

ENSEMBLE.

BLINVILLE.

Pour effacer une cruelle offense ;
Epargnez-moi des discours superflus ;
Vous promettez d'observer ma défense ;
Vous le jurez, vous n'en parlerez plus.

DUBREUIL.

Pour effacer une pareille offense,
Si mes discours paraissent superflus,
D'autres moyens seront plus sûrs, je pense ;
Je le promets, je n'en parlerai plus.

DUBREUIL, *à part.*

A l'attendrir nous parviendrons sans peine ;
Oui, malgré lui, je l'ai vu se troubler.
Il est ému : la victoire est certaine,
Il faut agir, mais agir sans parler.

ENSEMBLE.

Pour effacer, etc.

(*Dubreuil sort.*)

SCENE VI.

BLINVILLE.

J'avais tort,... Dubreuil est bon ;... il a voulu plaider une mauvaise cause et je n'ai pas été maître d'un mouvement d'humeur... Lui... me quitter ?... il aurait emmené cette jeune Eugénie... Je ne sais quel sentiment singulier j'éprouve en voyant cette enfant ; son ton décent,... sa situation pénible,... tout a contribué à augmenter l'intérêt qu'elle m'inspire... Je voudrais la rendre heureuse.... lui trouver un parti,... et pourtant ne pas la quitter. Mais la voici,... essayons de connaître ses dispositions.

SCÈNE VII.

EUGÉNIE, BLINVILLE.

EUGÉNIE, *à part.*

M. Dubreuil m'a dit que le moment était favorable.

BLINVILLE.

Approchez, Eugénie, j'ai du plaisir à causer avec vous.

EUGÉNIE.

Votre colère est donc appaisée ?

BLINVILLE.

Si elle ne l'était pas, votre présence suffirait pour la désarmer. Eh bien ! Raymond ?

EUGÉNIE.

Vos reproches de ce matin l'ont affligé, et, quand M. Raymond a du chagrin, j'en ai aussi.

BLINVILLE.

Vous l'aimez donc beaucoup ?

EUGÉNIE.

C'est lui qui m'a élevée.

BLINVILLE.

Dubreuil m'a dit une partie de vos malheurs : Eugénie, je serais heureux de pouvoir les réparer...

EUGÉNIE.

Que dites-vous ?

BLINVILLE.

Oui, ma chère Eugénie, confiez-moi tout ce qui vous intéresse ; allons, mettez-vous là. *(Ils s'asseyent.)*

EUGÉNIE.

Volontiers, monsieur. *(A part.)* Je suis toute tremblante.

BLINVILLE.

Vous êtes née ?....

EUGÉNIE.

A la Guadeloupe.

BLINVILLE.

Votre père était un brave officier ; Dubreuil me l'a dit.

EUGÉNIE.

Oui, monsieur,.... un brave attaché à son pays *(avec intention)* et à sa famille... J'étais fort jeune quand je perdis ma mère, et je fus confiée aux soins de M. Raymond.

BLINVILLE.

L'éducation qu'il vous a donnée est le plus bel éloge qu'on puisse faire de lui ;... vous avez des talens....

EUGÉNIE.

Ils sont bien faibles, mais ils me suffisaient pour charmer les loisirs de celui auquel je ne puis donner que le nom de mon bienfaiteur...

BLINVILLE.

C'est moi, Eugénie, qui ambitionne ce titre.

EUGÉNIE.

Vous?

BLINVILLE.

Moi-même ; mais, pour acquérir des droits à votre amitié, il faut que je sois certain que, quelque chose qui arrive, vous ne me quitterez pas.

EUGÉNIE.

Quelque chose qui arrive?

BLINVILLE.

Oui, avantde mettre mon projet à exécution, j'ai besoin de votre promesse.

AIR: *Tendres échos errans dans ces vallons.*

Par un serment, ici, promettez-moi
Que dans ces lieux vous resterez, ma chère;
Vous rendre heureuse est mon unique loi;
Je vous l'ai dit : je serai votre père.

EUGÉNIE.

Ah! de bon cœur j'en donne ici ma foi;
Mais si Raymond doit rester avec moi. } *bis.*

BLINVILLE.

Pourquoi Raymond voudrait-il vous quitter?
Vous lui portez une tendresse extrême,
Auprès de vous l'Amour doit l'arrêter,
Et dans ces lieux chacun l'estime et l'aime.

EUGÉNIE.

Quoi! vous l'aimez?... Ah! recevez ma foi!
Puisque Raymond doit rester avec moi. } *bis.*

Mais, je vous en conjure, confiez-moi votre projet.

BLINVILLE.

Non, c'est encore un mystère : on dit qu'un secret, connu de plus de trois personnes, n'est plus un secret, et, le confier à une femme, c'est à peu près l'équivalent... Cependant je veux bien vous dire le mien à une petite condition.....

Dubreuil m'a dit que vous saviez des chansons charmantes :... voulez-vous m'en faire entendre une ?... celle que vous voudrez.

EUGÉNIE.

Pourquoi pas ?

BLINVILLE, *à part.*

Elle est adorable !

EUGÉNIE.

J'en sais une, mais c'est qu'elle n'est pas gaie.

BLINVILLE.

De la mélancolie,... tant mieux !.. j'aime cela, moi.

EUGÉNIE.

Je l'ai apprise dans la colonie; on l'appelle la romance des *Frères ennemis :* c'est un contresens que ce titre-là,... n'est-ce pas, monsieur ?

BLINVILLE.

Oui, sans doute,... n'importe, chantez-la moi.

EUGÉNIE.

Moi, je l'ai appelée la romance des *Frères rivaux.*

BLINVILLE.

Ah ! vous avez changé le titre !...

EUGÉNIE.

Oui, parce que je me suis dit : des frères peuvent être rivaux, ils ne sont jamais ennemis.

BLINVILLE.

C'est bien pensé ; mais voyons la romance.

EUGÉNIE.

AIR : *Je sais attacher des rubans (du Frère Philippe).*

Loin de toi j'ai long-temps gémi,
Tu m'as privé de ta tendresse,
Toi qui fus mon premier ami !
Entends le vœu qu'au ciel j'adresse,
Laisse-moi le doux souvenir
D'une amitié qui me fut chère;
Tu peux, ô ciel ! tu peux tout me ravir,
Mais rends-moi le cœur de mon frère. } *bis.*

Vous entendez ? Je ne prononce peut-être pas assez [illegible]

BLINVILLE.

Si fait, vous chantez avec beaucoup d'expression. *(A part.)* Cette romance m'a tout à fait troublé...

EUGÉNIE.

Il y a encore un couplet.

BLINVILLE.

Poursuivez, ma chère.

EUGÉNIE.

Méme air.

Pour lui je ne saurais changer;
Oui, je pardonne à sa furie;
Mais, si sur un bord étranger
Je dois voir terminer ma vie,
A celui qui m'a pu haïr,
Que l'écho porte ma prière,
Tu peux, ô ciel! tu peux tout me ravir,
Mais rends-moi le cœur de mon frère. } *bis.*

BLINVILLE.

Elle est jolie, cette romance.

EUGÉNIE.

On la chante depuis bien longtemps à la Guadeloupe:... on dit qu'elle a été composée par un colon de la Martinique.

BLINVILLE, *vivement.*

De la Martinique!... comment le nomme-t-on?

EUGÉNIE.

Je n'ai jamais demandé son nom.

BLINVILLE.

Vous me la redirez quelquefois.

EUGÉNIE.

Tant que vous voudrez, monsieur; mais j'ai été docile à votre demande, c'est maintenant à vous à me confier...

BLINVILLE.

C'est juste... Eh bien! Eugénie, j'ai le dessein... *(A part.)* Je ne sais trop comment lui dire cela. *(Haut.)* J'ai le dessein de vous marier...

EUGÉNIE.

De me marier?...

BLINVILLE.

Ou,... vous avez l'air toute émue...

EUGÉNIE.

En effet, monsieur, je ne m'attendais pas...

BLINVILLE.

Parbleu!... une demoiselle ne dit jamais qu'elle s'attend à ces choses-là; mais elle est bien aise quand cela arrive...

EUGÉNIE.

Mais, monsieur, vous oubliez que je suis pauvre...

BLINVILLE.

Et orpheline, je sais tout cela; je vous tiendrai lieu de père... et je vous donne une dot...

EUGÉNIE.

Tant de générosité... Dans tous les cas, monsieur, le consentement de M. Raymond me paraît indispensable.

BLINVILLE.

Aussi je ne prétends pas que nous nous en passions;... il est fort nécessaire... Justement le voici lui-même.....

EUGÉNIE, *à part.*

Il arrive à temps, car je suis dans un trouble...

SCENE VIII.

EUGÉNIE, BLINVILLE, CHARLES.

EUGÉNIE, *à Charles.*

Monsieur Blinville me communique un projet bien singulier.

CHARLES.

Qu'avez-vous donc, Eugénie? vous êtes dans une agitation!.. Colonel, oserais-je vous demander?.....

BLINVILLE.

Ce trouble est fort naturel, et vous arrivez à propos pour en connaître la cause... Vous savez, Raymond, que je n'ai point de famille...

CHARLES.

Ah! vous n'avez point...

BLINVILLE.

Non..... c'est ce que je disais à Eugénie,... Eugénie m'est chère : je désire qu'elle ne me quitte pas... A mon âge on ne peut pas prétendre à inspirer à une jeune personne un sentiment bien tendre...

CHARLES, *à part.*

Où veut-il en venir?..

BLINVILLE.

Et je veux me l'attacher par un sentiment ineffaçable, ... par la reconnaissance;... je veux... la marier...

CHARLES.

La marier!...

BLINVILLE.

Oui, la marier;... elle aime déjà, je le sais, l'époux que je lui destine.

CHARLES, *à Eugénie.*

Comment..., mademoiselle?...

EUGÉNIE, *timidement.*

Je ne sais, monsieur Raymond.

BLINVILLE.

Il est pauvre, mais je donne une dot à Eugénie:... Elle se marie:... j'achète une petite ferme que j'ai en vue;... nous partons tous les trois (avec Dubreuil s'entend), vous serez ma famille...,

CHARLES.

Comment, monsieur, c'est moi!

BLINVILLE

Et parbleu! vous êtes à le deviner! ..... C'est vous que je lui donne:... vous l'avez élevée,... vous l'aimez..... Que dites-vous de mon plan?

CHARLES.

Monsieur...

AIR : *Doux moment (de la Maison de Plaisance).*

ENSEMBLE.

CHARLES.

Quel projet! *bis.*
O l'étrange aventure!
Quoi! c'est là la future
Que sa main me donnait!

BLINVILLE.

Mon projet, *bis.*
C'est leur bien qu'il assure;
Oui, c'est là, je le jure,
Le projet que j'ai fait.

EUGÉNIE.

Quel projet! *bis.*
O l'étrange aventure!
Quoi! je suis la future
Qu'à mon père il donnait!

BLINVILLE.

Eh bien! vous hésitez encore!
Refusez-vous le nom de son mari?
Elle dit qu'elle vous adore;
Vous m'avez dit l'aimer aussi.

CHARLES.

Oui, je l'avoue, elle m'est chère;
Mais, pour former un nœud si doux,
Il faudrait le cœur d'un époux,
Et j'ai plutôt celui d'un père....

ENSEMBLE.

CHARLES.

Quelle erreur! (*bis*)
Ah! grand Dieu! comment faire!
Je le vois, la colère
Vient enflammer son cœur!

BLINVILLE.

Quelle horreur! (*bis*)
Rejeter ma prière!
Je le sens, la colère
Vient enflammer mon cœur!

EUGÉNIE.

Quelle erreur! (*bis*)
Ah! grand Dieu! comment faire!
Je le vois, la colère
Vient enflammer son cœur!

BLINVILLE.

Je suis furieux.

CHARLES.

Monsieur le colonel, veuillez m'entendre...

BLINVILLE.

Je n'entends rien; mon projet s'accomplira... ou vous me quitterez.

CHARLES.

L'alternative est pénible...

BLINVILLE.

Sous le masque d'une fausse délicatesse vous n'avez d'autre but que de me contrarier,... de m'affliger.

CHARLES, *à part.*

Quelle situation! *(Haut.)* Vous ne me rendez pas justice.

BLINVILLE.

Voilà mon dernier mot :... j'ai résolu de faire ce mariage... Je donne dix mille francs à Eugénie... et à vous un quart d'heure pour y réfléchir.

(Il veut sortir et rencontre Dubreuil.)

SCÈNE IX.

EUGÉNIE, CHARLES, DUBREUIL, BLINVILLE.

DUBREUIL.

Eh bien ! vous avez l'air tout courroucé, mon ami, qu'est-ce donc encore ?

BLINVILLE.

Oui, je le suis... Vous savez que j'avais quelques vues pour l'établissement d'Eugénie ?

DUBREUIL.

Eh bien ?

BLINVILLE.

Eh bien ! malgré la promesse d'une dot, monsieur refuse.

DUBREUIL.

Refuse quoi ?

BLINVILLE.

Refuse de l'épouser.

DUBREUIL.

Parbleu !... je le crois bien... *(Il rit aux éclats.)* Ah !... ah !... ah !...

BLINVILLE.

Ce rire est déplacé.

DUBREUIL.

Ah ! laissez-moi rire tout à mon aise !.. Raymond épouser !... ah !... ah !... ah !...

EUGÉNIE, *à Dubreuil.*

Vous l'irritez encore ;... vous savez comme il est obstiné dans ses résolutions.

DUBREUIL, *à Eugénie.*

Laissez-moi faire. *(A Blinville.)* Ah çà ! mon cher colonel,... est-ce sérieusement que vous avez formé ce joli projet ?

BLINVILLE.

Je l'ai formé si sérieusement,... si irrévocablement, que M. Raymond sait à quelle condition il pourra refuser.

DUBREUIL, *à part à Blinville.*

Ah çà! voyons, raisonnons;... que vous a donc fait cette pauvre Eugénie pour que vous la condamniez?...

BLINVILLE, *brusquement.*

Il peut la rendre heureuse.

DUBREUIL.

D'accord;... mais lui,... à son âge, croyez-vous qu'il soit bien prudent?...

BLINVILLE, *de même.*

Il faut de la confiance; elle est sage.

DUBREUIL.

AIR : *Soldat français né d'obscurs laboureurs.*

Sans hésiter, j'en conviens avec vous,
Mais pour Raymond elle est bien jeune encore;
On rit toujours du sort d'un vieil époux :
Pensez-vous que Raymond l'ignore.
Sur ses vieux jours un pilote est tremblant,
Et si par malheur il s'embarque
Sur un trop léger bâtiment,
Il suffira du moindre coup de vent
Pour faire chavirer sa barque.

BLINVILLE.

Je vous répète que je l'ai résolu.

DUBREUIL.

Votre obstination est ridicule :... ce mariage ne se fera pas;... je m'y oppose, moi...

BLINVILLE.

Je vous dis qu'il se fera.

DUBREUIL.

Il ne se fera pas.

BLINVILLE.

Taisez-vous, Dubreuil,... à la fin, vous abusez des droits de l'amitié.

DUBREUIL.

Et vous de celui de faire des folies.

CHARLES.

Messieurs, messieurs,... je vous en conjure... M. le colonel a pu concevoir l'idée d'un mariage que notre âge rend

impossible;... mais je ne veux pas être l'objet de la moindre dissension entre vous... Le colonel m'a signifié sa résolution, je vais me retirer.

BLINVILLE.

Comme vous voudrez.

EUGÉNIE, *à part.*

O mon Dieu !.....

CHARLES.

Monsieur Dubreuil,... depuis trois mois vous avez comblé de soins cette enfant qui me fut confiée; recevez le témoignage de ma reconnaissance :... nous allons cesser de vous importuner... Et vous, colonel,... un autre aura votre confiance;... mais personne, j'ose le croire, ne vous aura aimé plus que moi... Sortons, Eugénie...

(Charles se retire, et Dubreuil s'efforce de donner des consolations à Eugénie, tandis que Blinville s'est jeté dans un fauteuil et tourne le dos à cette scène muette.)

SCENE X.

DUBREUIL, BLINVILLE.

DUBREUIL.

Eh bien ! colonel ?

BLINVILLE, *à part.*

Quelle horreur !

DUBREUIL.

Colonel...

BLINVILLE.

Que me voulez-vous ?

DUBREUIL.

Ils sont partis.

BLINVILLE.

Que m'importe ?... je vais partir aussi.

DUBREUIL.

Vous ?... où voulez-vous aller ?

BLINVILLE.

Je l'ignore; depuis long-temps j'ai le dessein de voyager;... voici le moment : je veux fuir un pays où, depuis ma jeunesse, je n'ai rencontré que des ingrats,... que des êtres dont le seul plaisir, dont l'unique jouissance a été de me donner des chagrins.

DUBREUIL.

Cette résolution est bien subite.

BLINVILLE.

Elle est prise ;... rien ne la fera changer.

DUBREUIL.

Voilà, monsieur, voilà le dernier parti qui reste à un homme qui n'a plus de famille ;... je vous l'avais prédit.

BLINVILLE.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Oui, c'en est fait, je quitte ma patrie ;
Oui, de ces lieux, je fuirai dès ce soir ;
Et pour passer le reste de ma vie,
Je trouverai, du moins j'en ai l'espoir,
Un gîte où je vivrai tranquille,
Loin des méchans, des traîtres, des ingrats.

DUBREUIL.

Colonel, vous n'y songez pas,
Où trouverez-vous un asile ? } *bis.*

BLINVILLE.

Dubreuil, je vous laisse,... je vais faire préparer tout ce qui est nécessaire à mon départ...

DUBREUIL.

Je ne chercherai point à vous retenir puisque votre parti est pris ; mais au moins rappelez-vous que vous m'avez chargé de l'achat d'un tableau ; je voudrais vous le soumettre...

BLINVILLE.

Vous n'avez pu mal choisir.

DUBREUIL.

Je le crois.....

BLINVILLE.

Ayez la bonté de le faire emballer avec divers objets que je vous désignerai ; ... je vous en remettrai le prix.

DUBREUIL.

Ce n'est pas là mon motif... Un coup d'œil,... un seul coup d'œil sur ce tableau ; c'est tout ce que je vous demande...

BLINVILLE.

Et où est-il ?

DUBREUIL.

Le voici!... *(Dubreuil tire le rideau derrière lequel on aperçoit le portrait de Charles en uniforme d'officier de marine; sa fille est sur ses genoux.*

BLINVILLE.

Me trompai-je!... cet uniforme!... ces traits!...

AIR *du vaudeville de Michel et Christine.*

Qu'ai-je vu? (*bis*)
Est-ce lui? quel est ce mystère?
Se peut-il! c'est mon frère
Qu'ici mes yeux ont reconnu?
Eh quoi! l'on brave ma colère!

DUBREUIL, *à part.*

O ciel! il n'est point désarmé!

BLINVILLE.

Quels sont ces traits?

DUBREUIL.

Oui, c'est ce frère
Qu'autrefois vous avez aimé.
D'un malheureux il retrace l'image;
Mais ce portrait, s'il fléchit votre cœur!
Ah! je le sens, de son heureux auteur
Il sera le plus bel ouvrage!

ENSEMBLE

BLINVILLE.

O fureur? (*bis*)
Je sens accroître ma colère!
Non, jamais pour ce frère
On ne désarmera mon cœur.

DUBREUIL.

O douleur! (*bis*)
Je vois accroître sa colère!
Quoi! jamais pour ce frère
Je ne désarmerai son cœur!

BLINVILLE.

Dubreuil! vous avez osé... après la défense que j'ai faite ce matin...

DUBREUIL, *à part.*

Tout est perdu! *(Haut.)* Oui, j'ai enfreint cette défense;... je l'ai fait à dessein...

BLINVILLE.

Moi!... aimer encore un frère qui m'a si indignement

trahi;... et depuis notre séparation,... pas une lettre, pas la moindre démarche pour se rapprocher de moi !

DUBRFUIL.

Devait-il vous demander pardon du mal que vous lui avez fait ?

BLINVILLE.

Je suis son aîné.

DUBRFUIL.

Et qu'importe l'âge?... On perd ses droits quand on méconnaît ceux des autres.

BLINVILLE.

Non... je ne le reverrai pas;... il m'a trop offensé...

DUBREUIL.

Eh bien ! puisque rien ne peut éteindre la haine injuste que vous portez à votre frère,... je prends mon parti;... je vous laisse aussi... Adieu!.. Je vous le dis pour la première et pour la dernière fois : vous êtes... vous êtes un homme à fuir, un méchant homme;... voyez ce que vous avez fait, vous étiez entouré d'êtres qui vous aimaient;... Raymond vous était attaché, vous l'avez chassé.

BLINVILLE, *très-agité.*

Laissez-moi.

DUBREUIL.

Non... vous m'entendrez... Cette jeune Eugénie... elle vous aimait;... elle suit son bienfaiteur : moi seul, je vous restais... Eh bien ! ce dernier trait brise tous les liens qui m'attachaient à vous.

BLINVILLE.

Dubreuil !

DUBREUIL.

Un homme dont le cœur est fermé aux plus doux sentimens de la nature, ne peut plus être mon ami... Vous voulez être seul, soyez satisfait... Vous voilà sans famille, sans amis, vous avez tout perdu ! la société entière repousse les égoïstes et les méchans; mais rappelez-vous-le bien, vous perdez un ami qu'il vous sera difficile de remplacer.

AIR *de la Sorcière des Vosges* (*de M. Béancourt*).

Alors qu'un triste souvenir
Malgré vous venait vous abattre,
Votre ami savait l'adoucir,
Nous étions deux pour le combattre.

Mais dès l'instant que j'aurai fui,
La solitude alors sera funeste...
Je vais partir, mais le remords vous reste,
Et vous serez seul avec lui.

(*Il sort.*)

SCENE XI.

BLINVILLE, *seul.*

Dubreuil aussi ! tout le monde m'a donc abandonné ?..... Mais d'où vient que, malgré moi?... (*Il porte la main sur ses yeux*) Serais-je aussi coupable qu'il le dit?... Quelqu'un vient ; cachons mon trouble, je rougirais d'avouer une telle faiblesse.

SCENE XII.

EUGÉNIE, BLINVILLE.

BLINVILLE, *avec douceur.*

C'est vous, Eugénie ?

EUGÉNIE.

Oui, monsieur le colonel, vous nous avez chassés;... M. Raymond s'occupe à faire les préparatifs de notre départ:... Eugénie, m'a-t-il dit, M. Blinville nous renvoie ; va lui faire tes adieux, nous allons retourner dans ton pays...

BLINVILLE.

Vous me quittez aussi, Eugénie ?

EUGÉNIE.

Il le faut ; il sait qu'un bâtiment doit bientôt mettre à la voile pour la Guadeloupe, et, s'il tardait à partir, le reste de ses économies ne suffirait plus pour payer notre traversée.

BLINVILLE.

Et vous êtes décidée ?.....

EUGÉNIE.

A le suivre, oui, monsieur, je ne le quitterai jamais..... Je retourne dans la colonie ; mais avant de partir,... je viens... vous demander pardon des chagrins que j'ai pu vous causer...

BLINVILLE.

Eugénie,..... jamais,..... ma jeune amie,..... vous ne m'avez.....

EUGÉNIE.

Si fait... sans le vouloir... souvent... j'ai pu vous faire de la peine;... ce matin, encore, je vous ai chanté une romance...

BLINVILLE.

Eh bien! cette romance?...

EUGÉNIE.

J'ignorais qu'elle pût vous rappeler quelqu'un dont le souvenir vous importune.

BLINVILLE, *vivement.*

C'est Dubreuil qui vous a dit cela; et, sans doute, il m'a peint à vos yeux comme un méchant homme?

EUGÉNIE.

Oh! non, monsieur,... comme un homme emporté, mais bon,... humain,... trop fier peut-être pour avouer qu'il a pu s'égarer, mais trop sensible pour ne pas entendre une voix dans son cœur qui lui crie : « Tu as maudit ton frère, tu as eu tort; « il t'a toujours aimé. »

BLINVILLE.

Eugénie, pour me noircir dans votre esprit... on a exagéré mes fautes; j'en ai commis;... mais ce frère, ce Charles dont vous parlez,... savez-vous quel trait il a enfoncé là?.....

EUGÉNIE.

Monsieur,... monsieur,... vous m'effrayez beaucoup.....

BLINVILLE.

Il est parti!...

EUGÉNIE.

Je le sais...

BLINVILLE.

Il est parti sans venir même me faire ses adieux.

EUGÉNIE, *avec une inquiétude croissante.*

Peut-être il craignait vos reproches.

BLINVILLE.

Ils étaient mérités;... l'ingrat!...

EUGÉNIE.

Monsieur, il n'est pas là pour se défendre; épargnez-le.

BLINVILLE.

Mais il n'est pas parti seul;.. une femme!... j'aurais donné pour elle ma fortune,... ma vie!...

EUGÉNIE.

Ah ! monsieur, c'est qu'elle méritait d'être aimée !...

BLINVILLE.

Elle ?... vous ne la connaissez pas ;... Dubreuil vous a abusée.....

EUGÉNIE.

Monsieur,... laissez-moi ;... je ne veux pas entendre.....

BLINVILLE.

Non. Eugénie, non, vous êtes bonne,... vous êtes sensible... Je veux me justifier... Je sais que vous êtes décidée à me quitter ;... je n'ai pu acquérir votre amitié,... vous me la refusez ;... je veux garder votre estime...

EUGÉNIE.

Monsieur !...

BLINVILLE.

L'épouse de Charles.....

EUGÉNIE.

Eh bien !

BLINVILLE.

Je l'aimais avant lui

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

A son sort j'allais être uni,
Quand Charles parvint à lui plaire ;
Oui, c'est par lui, c'est par mon frère,
Par lui que j'ai toujours chéri,
Qu'en un seul jour je fus trahi...
Bientôt, mais pourrez-vous le croire,
Bientôt oubliant son serment,
La coquette...

EUGÉNIE.

Arrêtez.

BLINVILLE.

Comment ?

EUGÉNIE.

Elle n'est plus ! respectez sa mémoire ;
Voyez les pleurs de son enfant.

BLINVILLE.

Eugénie !... vous ! vous ! la fille d'Estelle ! *(Il s'avance vers Eugénie comme pour l'embrasser, puis réprimant tout à coup ce premier mouvement, il dit en hésitant :)* Et votre père, où est-il ?

EUGÉNIE.

Ah ! mon oncle !... vous venez de le chasser encore !...

BLINVILLE.

Raymond !... est-il possible !... je n'y résiste plus *(Il appelle.)*
Raymond !... Charles !... viens,... viens,... tout est oublié.

SCÈNE XIII et dernière.

DUBREUIL, EUGÉNIE, BLINVILLE, CHARLES, *en uniforme d'officier de marine.*

BLINVILLE.

AIR *nouveau de M. Béancourt.*

Est-ce bien toi, mon frère,
Que dans mes bras je serre ici !

ENSEMBLE.

DUBREUIL.

Ils s'embrassent; moment prospère !
Ils sont heureux; je suis heureux aussi!

EUGÉNIE.

Il est dans les bras de mon père;
Ils sont heureux; je suis heureuse aussi?

DUBREUIL, *à Eugénie.*

Je savais bien que malgré sa colère
Ce pardon-là je l'obtiendrais bientôt.

BLINVILLE.

J'ai fait vingt ans le malheur de mon frère,
Pourquoi ne m'avoir pas trompé vingt ans plutôt.

ENSEMBLE.

O moment le plus doux, le plus doux de ma vie!
Quel bonheur, quel bonheur d'accorder un pardon!
Eh quoi! ta fille est ma chère Eugénie!
Je t'avais méconnu sous l'habit de Raymond.

CHARLES.

O moment le plus doux, le plus doux de ma vie!
Quel bonheur, quel bonheur d'obtenir un pardon!
Ma jeune fille est ta chère Eugénie;
Je restais inconnu sous l'habit de Raymond.

EUGÉNIE.

O moment le plus doux, le plus doux de ma vie!
Mon père, mon bon père a reçu son pardon!
Vous rendez le bonheur à mon âme ravie!
C'est toujours votre frère, et ce n'est plus Raymond.

DUBREUIL.

O moment le plus doux, le plus doux de ma vie!
Un baiser fraternel a scellé le pardon;
J'ai fait dans ce beau jour, par un trait de folie,
Le bonheur d'Eugénie et celui de Raymond.

BLINVILLE.

Me promets-tu, Charles, de ne plus me quitter?

CHARLES.

Je n'ai jamais demandé à être séparé de toi.

BLINVILLE.

J'ai des reproches à me faire.

CHARLES.

Oublions le passé.

BLINVILLE.

Mais vous m'aiderez tous deux à réparer mes torts. *(A Dubreuil.)* Mon ami, je vous dois le bonheur,... vous ne voulez plus me quitter?

DUBREUIL, *avec effusion.*

Jamais!

CHARLES.

Je n'oublierai pas ce que tu as fait pour nous.

FUGÉNIE,

Ni moi non plus, monsieur Dubreuil.

DUBREUIL, *l'embrassant.*

Mes amis, vous ne me devez plus rien; je suis comme ça, moi: je peins des batailles, mais je n'aime pas à les voir.

BLINVILLE.

Tu le vois, Charles, il est toujours le même, toujours généreux.

DUBREUIL.

Un peu fou, mais j'ai bon cœur; c'est le défaut des artistes.... et je ne changerai pas ce défaut-là contre beaucoup de vertus à la mode.

VAUDEVILLE.

AIR *du Vaudeville du Baiser au Porteur.*

BLINVILLE, *à Charles.*

Ami, sous ce toit tutélaire,
Enfin je t'ai donc retrouvé!
Pour le bonheur de ton vieux frère,
Le destin t'a donc conservé. (*bis*)
Pardonne à ma longue vengeance,
Car, tu peux m'en croire à ton tour;
Lorsque tout haut j'ordonnai ton absence,
Tout bas j'invoquais ton retour.

DUBREUIL.

Et de Molière et de Turenne
Que les destins sont différens !
S'il mourut, le grand capitaine,
Il renaît dans ses descendans. (*bis*)
Mais au théâtre, en conscience,
Quand on voit les pièces du jour,
Du grand Molière on déplore l'absence,
Et rien n'annonce son retour.

CHARLES.

Long-temps des discordes cruelles
Ont troublé notre beau pays.
Français, abjurons nos querelles,
Aimons-nous, soyons tous unis ! (*bis*)
Quand, sur l'horizon de la France,
Brille l'aurore d'un beau jour,
De la discorde éternisons l'absence
Et que la paix soit de retour.

EUGÉNIE, *au Public.*

Peut-être un juge difficile
Va dire aux auteurs effrayés :
Eh quoi! du drame au Vaudeville,
Vous vous êtes donc oubliés ? (*bis*)
D'accord ; mais leur inadvertance
Peut se réparer quelque jour :
Au moins, messieurs, que ce moment d'absence
N'empêche pas votre retour.

FIN.

LE

DOCTEUR DU DÉFUNT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE,

PAR MM. LAFONTAINE ET LÉON,

REPRÉSENTÉE, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 28 JUIN 1825.

Prix : 1 fr. 50 c.

PARIS,
CHEZ BOUQUIN DE LA SOUCHE, LIBRAIRE,
BOULEVART SAINT-MARTIN, N° 3,
en face du Château d'Eau.

1825.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
HENRI DE BLINVAL, jeune capitaine..	M. LAFONT.
CORALIE, sa cousine.....	Mlle CLARA.
GRÉGOIRE BONTEMS, ami de Henri....	M. PHILIPPE.
SOPHIE, amie de Coralie.....	Mme MINETTE.
BONIFACE-JOLICOEUR, percepteur des contributions.....	M. FONTENAY.
GERMAIN, valet de Henri.....	M. JUSTIN.

La Scène est à la campagne.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence.

Paris, le 1825.

Par ordre de Son Excellence,

COUPART,
Chef du bureau des Théâtres.

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur seront poursuivis comme contrefacteurs.

Imprimerie de CHAIGNIEAU fils aîné,
rue de la Monnaie, n° 11, à Paris.

LE

DOCTEUR DU DÉFUNT,

COMÉDIE-VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente un joli salon, deux portes latérales, une porte de fond; à droite du spectateur une fenêtre, à gauche une table et tout ce qu'il faut pour écrire.

SCENE PREMIERE.

HENRI, *en redingote militaire, et bonnet de police.*

Allons, grâce à Dieu, tout va bien !..... Mais où diable est donc l'ami Bontems?..... Il croit peut-être que je l'ai fait venir à la campagne pour son plaisir....Comme si un maître de maison n'invitait pas les gens pour leur faire admirer sa propriété et lui aider à tuer le temps !..... Par exemple, avec le cher Bontems, j'ai bien choisi mon homme: il est tout ce qu'on veut..... il se pendrait, je crois, pour m'amuser! Voilà justement celui qu'il me fallait pour me seconder dans mon projet... le projet le plus heureux, le plus bizarre !....

Mais voyez donc si ce Bontems reviendra !.... Allons, pour l'avoir, il faudra sonner la cloche du déjeûner, car je crois qu'il l'entendrait des Antipodes.

SCÈNE II.

HENRI, BONTEMS; *il tient un calepin à la main, et chante.*

BONTEMS, *sans voir Henri.*

AIR : *C'est l'amour, l'amour.*

Flic, flic, flac, flic, flac, roulez
En poste l'hyménée!
Et que, dans cette journée,
Tous vos vœux soient comblés.
L'épouse aimable, jeune et sage,
Mais heureuse en ce doux instant,
Pour faire ce joli voyage,
Monte en voiture en rougissant....
Elle embrasse son père,
Sa mère, ses amis;
On ferme la portière,
Et les voilà partis.

HENRI, *l'interrompant.*

Que chantes-tu donc là?

BONTEMS.

Jeune homme, respectez l'inspiration du poète... C'est une chanson pour le maître des postes de Joigny, qui épouse la fille du maître de postes d'Auxerre..... Je suis de la noce.

Flic, flic, flac, flic, flac, roulez
En poste l'hyménée!
Et que, dans cette journée,
Tous vos vœux soient comblés.
Sur la route du mariage,
Les relais seront bien servis,
Car l'époux connaît son ouvrage;
Je le vois dans ses yeux ravis :
Les amours intrépides
Mènent les mariés,
Et je vois que les guides
Vont être bien payés.
Flic, flic, flac, flic, flac, roulez, etc.

HENRI.

Tu es réellement un être privilégié; mon cher Bontems.

BONTEMS.

Non, mais je suis toujours gai, et, dans un siècle où la moitié du monde se moque de l'autre, cela ne peut pas nuire.

(*Il veut chanter encore.*)

Si, par hasard, dans quelque ornière,
Vous...., etc.

HENRI, *souriant et l'interrompant.*

Ah! je t'en prie, laisse là ta chanson de noce; il faut que je te parle sérieusement.

BONTEMS.

Le sérieux n'est pas mon genre. (*Répétant son refrain.*)

HENRI.

De grâce, écoute-moi.... Tu sais que j'ai gagné mon procès, que ma cousine est ruinée, et que maintenant je puis la faire capituler.

BONTEMS.

Je sais tout cela..... et Coralie capitulera, parce que les femmes ne demandent pas mieux que de capituler.

HENRI.

Pour en arriver là, j'ai imaginé un stratagême d'un genre tout particulier.....

BONTEMS.

Comment, mon ami, tu as imaginé quelque chose sans moi?..... Pauvre idée, j'en suis sûr.

HENRI.

Tu connais mon aventure..... Après six ans d'absence, j'apprends, en arrivant dans mon pays natal, qu'il ne me reste de ma famille qu'une cousine de vingt ans, jolie comme un ange, vive!..... comme une Provençale, et sensible!..... sensible comme une veuve.....

BONTEMS.

Et surtout une veuve de deux ans : c'est le moment d'attaquer son cœur.

AIR *de Julie.*

Alors tous les regrets finissent;
On voit renaître les soupirs :

Alors les billets doux se glissent,
Et l'on songe encore aux plaisirs.
On peut pleurer un mari bon apôtre
Pendant deux mois, même pendant deux ans;
Mais les veuves, passé ce temps,
Pleurent pour en avoir un autre.

HENRI.

J'apprends de plus que les exécuteurs testamentaires de mon oncle soutiennent pour moi contre elle un procès qui peut lui ravir toute sa fortune, et je m'empresse de voler à son château pour lui proposer de terminer nos différends par un bon mariage..... Soins inutiles!..... ma cousine refuse même de me voir.... Bientôt entraîné, subjugué par tout ce que la renommée raconte de cette aimable parente, je renouvelle mes instances, j'écris..... on renvoie mes lettres.....

BONTEMS.

Sans les lire!.....

HENRI.

Je n'en répondrais pas..... Mais, n'importe, le dépit s'en mêle, je plaide à outrance, je gagne, je jure d'épouser Coralie.....

BONTEMS.

Et tu ne l'épouses pas.

HENRI.

Au contraire, je l'épouse dès aujourd'hui.

BONTEMS.

Ah çà! voyons, tâchons de nous entendre..... Elle a donc consenti enfin à te voir, à te recevoir chez elle?

HENRI.

Pas du tout..... elle va se rendre ici, chez moi.

BONTEMS.

Quel prodige! Comment cela?

HENRI, *gaîment.*

Je suis mort..... depuis trois jours.

BONTEMS.

Je ne m'en serais pas douté; sérieusement?

HENRI.

Eh! non..... comme on meurt d'amour; c'est une plaisanterie.... Coralie étant mon unique parente, elle est aussi mon unique héritière, et ce château devient sa propriété.

BONTEMS.

Tu lui as donc fait écrire que tu étais décédé subitement?

HENRI.

Il est clair que je ne lui ai pas écrit moi-même; on lui a mandé que j'avais été tué en duel..... elle connaît ma mauvaise tête!

BONTEMS.

Délicieux! mon ami, sublime! je n'aurais pas mieux trouvé. Se tuer avant le mariage, c'est charmant! tant d'autres ne se tuent qu'après. Mais voilà trois jours que tu es mort, et tu me le cachais..... ce n'est pas bien. N'importe, quand verrons-nous ta cousine?

HENRI.

Ce matin même. Germain lui a dit que sa présence était indispensable pour l'ouverture du testament. Elle doit être en route, elle arrive..... Je me fais passer pour le docteur du défunt, et, sous un nom emprunté, je parviendrai peut-être à triompher de son indifférence.

BONTEMS.

Bravo!.... si tu fais le médecin, moi, je ferai le notaire.... j'ai été troisième clerc il y a vingt-cinq ans.... nous rirons... un médecin, un notaire, un testament... ça commence à devenir très-gai. Ah çà! tu ne crains pas d'être trahi par tes gens?

HENRI.

Je les ai tous renvoyés ce matin, à l'exception de mon fidèle Germain. Ce château est isolé de toute habitation.....

BONTEMS.

A merveille!.... moi, j'adore les aventures....

AIR : *Le discours de chaque convive.*

Egayons cette triste vie
Par le désir!

Par le plaisir!
La plus sage philosophie,
C'est de saisir
Tout gai loisir....
Je ne fus jamais politique,
Mais j'écris, et toute ma peur,
C'est de devenir romantique....
Je perdrais toute ma rondeur..

ENSEMBLE.

HENRI.

Egayons, etc.

BONTEMS.

Flic, flic, flac, etc.

SCENE III.

LES MÊMES, GERMAIN.

GERMAIN, *d'un air sottement mystérieux.*

Monsieur, le percepteur des contributions descend de cheval dans la cour du château.

HENRI.

Quoi! M. Jolicœur? Ah! mon Dieu! quel contretemps!

GERMAIN, *à Henri.*

Faut-il lui dire que monsieur est mort?

BONTEMS.

Eh! sans doute, il n'y a que ce moyen.

HENRI, *vivement.*

Non pas.... diable!.... cet événement serait demain dans la gazette. C'est le plus grand causeur de notre province; il s'est déjà brouillé avec vingt femmes auxquelles il ne laissait pas le temps de parler.

BONTEMS.

Mais je le croyais le Lovelace de l'arrondissement d'Auxerre.

HENRI.

Lui! ses billets doux sont des contraintes, et ses amours des garnisaires.... Du reste, en d'autre temps, c'est un homme que je reçois avec plaisir..... je le gagne au billard..... Mais aujourd hui, jamais visite ne vint plus mal à propos.

BONTEMS.

Laisse faire, je vais le congédier, je connais son faible.

AIR : *Non, non, point de façon.*

Bien, bien,
Va, ne crains rien :
Avec mystère,
Je ménerai l'affaire ;
Bien, bien,
Va, ne crains rien,
De l'éloigner je connais le moyen.

HENRI.

ENSEMBLE.

Bien, bien,
Je ne crains rien ;
Avec mystère
Oui ; conduis cette affaire ;
Bien, bien,
Je ne crains rien :
De l'éloigner tu connais le moyen.

GERMAIN.

Bien, bien,
Je n' dis plus rien ;
Avec mystère
Il mènera l'affaire ;
Bien, bien,
Je n' dis plus rien ;
Ça s'ra très-bien,
Car je n'y comprends rien

(*Henri sort; Germain le suit*).

SCENE IV.

BONTEMS.

Si je ne me trompe pas, M. le percepteur en tient pour madame de Versac, dont la propriété est aux environs. Quand M. Jolicœur nous rend visite, et que nous lui demandons le soir où il va si tard, il répond : *aux environs*.... Quand il paraît quelquefois au point du jour, et qu'on lui demande d'où il vient de si grand matin, il ne manque jamais de dire ; *des environs*. Eh bien! je vais le renvoyer dans *les environs*.

SCENE V.

BONTEMS, JOLICOEUR, *mis dans le dernier goût.*

JOLICOEUR.

Ah! ah! mais c'est donc un désert que ce château..... (*Apercevant Bontems.*) Vous voilà, M. Bontems!.. Eh bien! comment va la gaieté?

BONTEMS.

Toujours de même, M. Jolicœur... Que voulez-vous?... Je ne puis pas changer, moi! la gaieté... c'est mon élément.

JOLICOEUR.

C'est-à-dire que vous riez sans cesse comme un fou.

BONTEMS.

C'est possible, mais au moins ma folie n'a rien de dangereux: elle n'est pas comme celle de tant d'autres.

(1) AIR : *Vaudeville de Caroline.*

La raison m'ennuie,
Et je veux toujours
Avoir recours
A la folie,
Pour charmer mes jours.
Chantant un refrain
Gai boute-en-train
Dès le matin,
Vîte ma main
Cherche, pour boire,
Le dernier sou de mon armoire.
Afin d'oublier
Table et loyer
Qu'il faut payer,
Narguant l'huissier
Sous une treille,
Je me cache avec ma bouteille.
La raison m'ennuie, etc.

Je fuis les pédans
Et les savans,
Les médisans,

(1) On passe ces couplets, qui font longueur à la représentation.

Les importans ;
Ma science
A moi, c'est de vivre en conscience.
Je bois tout mon bien,
N'ayant plus rien,
Mes héritiers,
Mes créanciers,
Sans conteste,
Après moi, partageront le reste.

La raison m'ennuie, etc.

Les palais, les cours,
Ces beaux séjours,
N'ont pas
D'appas
Pour moi,
Ma foi ;
J'aime à rire,
Et des jeux ce n'est point là l'empire :
D'ailleurs, de tous rangs,
Petits et grands,
Soit courtisans,
Soit artisans,
Après la lutte
Il nous faut faire la culbute.

La raison m'ennuie, etc.

JOLICŒUR.

Au fait, je ne puis m'empêcher d'envier votre insouciance.

BONTEMS.

Je le crois bien.... mais laissons cela.... Il paraît, M. Jolicœur, que nous avons des projets... Voilà une mise d'un luxe asiatique... ce n'est pas sans motif.

JOLICŒUR, *d'un ton suffisant.*

Oui, je ne la crois pas mauvaises... C'est tout ce qu'il y a de plus moderne... Je vais rendre une visite dans les environs, et j'ai voulu...

BONTEMS.

Venir nous voir auparavant... C'est fort bien à vous.

JOLICOEUR.

Je venais chercher les contributions, le terme est expiré, et j'ai mes comptes à rendre.

BONTEMS.

Diable!... justement, mon ami est sorti... Ce contre-temps...

JOLICOEUR.

Qu'importe?... je reviendrai demain.., A propos, et le procès de M. Henri?

BONTEMS.

Nous l'avons gagné complètement.

JOLICOEUR.

En vérité!... gagner un procès contre une jolie femme..... jamais cela ne m'est arrivé.., Je ne suis pas plus heureux avec la justice qu'avec les dames.

BONTEMS.

Oh! oh! fausse modestie que cela, M. le percepteur.

JOLICOEUR.

Non, non, parole d'honneur, je fais des frais inutiles.

AIR : *Vaudeville de Cusman d'Alfarache.*

Pourtant je me crois fait pour plaire;
Comme percepteur de l'endroit,
Sur le sexe, la chose est claire,
Je devrais avoir quelque droit :
Mais à mes vœux, toujours rebelles,
Ce n'est qu'après maintes sommations
Que je puis enfin, près des belles,
Lever mes contributions,
Lever, hélas! mes contributions

BONTEMS,

Ecoutez donc, si vous les taxez trop aussi.., ce n'est pas galant.

JOLICOEUR, *souriant.*

Non; le tarif de mon amour est toujours au minimum...

Ah çà!... le gain de ce procès va probablement avancer le mariage de monsieur Henri avec la divine Coralie?

BONTEMS.

Son mariage! il y a long-temps qu'il n'y pense plus.

JOLICOEUR.

Bah! il y a deux jours qu'il m'en parlait encore!

BONTEMS.

C'est possible; mais il n'en faut pas davantage pour le faire changer du blanc au noir... Le fait est qu'il a d'autres amours en tête... Ce matin, comme je respirais l'air à la fenêtre de ma chambre, je l'ai vu monter à cheval, et partir à franc-étrier.

JOLICOEUR.

Et où allait-il comme cela?

BONTEMS, *avec malice.*

Où il allait? mais dans les environs, je présume.

JOLICOEUR, *surpris et inquiet.*

Vraiment!...

BONTEMS.

Qu'y a-t-il d'étonnant?

JOLICOEUR.

Rien... mais... (*A part.*) Diantre, serait-ce par hasard?... (*Haut.*) Quel chemin a-t-il pris?

BONTEMS.

(*A part.*) Nous y voilà. (*Haut.*) Ma foi, je crois bien que c'est la route qui longe le petit bois...

JOLICOEUR.

Et qui mène droit chez madame de Versac?

BONTEMS.

Vous y êtes...

JOLICOEUR.

Par exemple, le trait est délicieux, voilà deux jours que je me présente chez elle, et qu'on me répond qu'elle a la migraine. (*A part.*) Je vois ce que c'est....

BONTEMS.

(*A part.*) Il enrage... Je le tiens... (*Haut.*) Henri ne

tardera probablement pas à rentrer... Si vous le désirez, nous ferons, en l'attendant, une partie de billard.

AIR : *Vaudeville du Dîner de garçons.*

A ce jeu, moi, je suis très-fort;
Je suis certain de la partie.

JOLICOEUR.

Oh! d'avance, j'en suis d'accord,
Mais, mon cher, je vous remercie....

BONTEMS.

A la carambole, au doublet,
Votre adresse est, dit-on, extrême;
Mais, malgré votre jeu parfait,
J'espère qu'au même....

JOLICOEUR, *à part.*

En effet,
Je me crois déjà fait au même....

(*Il sort en courant.*)

SCENE VI.

HENRI, BONTEMS.

HENRI, *passant la tête à travers la porte d'un des cabinets.*

Eh bien! sommes-nous débarrassés de cet ennuyeux précepteur?

BONTEMS.

Dieu merci! cela a été moins long que je ne l'aurais cru. Je lui ai fait une peur.... il court encore....

HENRI, *criant.*

Comment?

BONTEMS.

Je te raconterai cela plus tard.

HENRI.

Bien. (*On entend le bruit d'un fouet*). Ah! mon Dieu! une chaise de poste.... Si c'était.... (*Il va regarder à la croisée*).

BONTEMS, *qui est déjà à la croisée.*

Mon ami, deux femmes en descendent.

HENRI.

O bonheur! c'est Coralie sans doute.

BONTEMS.

En ce cas, sauvons-nous.

HENRI.

Laisse-moi seulement l'apercevoir !... Dieux, qu'elle est belle !... quelle tournure !... Regarde donc, malheureux...

BONTEMS.

Du tout, les notaires ne sont pas sensibles. *(Il l'entraîne dans la coulisse à gauche du spectateur.*

SCÈNE VII.

CORALIE, SOPHIE, GERMAIN, *portant des cartons.*

CORALIE.

Ah ! Sophie, en entrant dans ce château, j'éprouve une émotion ! (*Sophie la fait asseoir*).

GERMAIN, *avançant un siège.*

Si madame se trouve indisposée... nous avons ici le docteur de défunt mon pauvre maître; il a un fameux talent celui-là.... (*Sophie fait signe à Germain de se taire.*)

CORALIE.

Nous voilà donc dans le château de mon oncle ! il y a dix ans, ma chère Sophie, que je n'y étais entrée. Ces lieux ont été témoins des jeux de mon enfance.

GERMAIN.

Si madame désirait passer dans son appartement.

CORALIE.

Je désire être seule.

(*Germain sort.*)

AIR *du Billet de loterie.*

Ils ne sont plus ceux de qui la tendresse
Dans ce séjour m'apprit à les bénir;
Ils n'y sont plus.... mais je saurai sans cesse
Les rappeler par un doux souvenir.

SOPHIE.

Et sans la mort de votre cousin vous n'y seriez sans doute jamais venue.

CORALIE.

Jamais.... Mon père, en mourant, prévenu contre Henri, m'avait fait promettre de ne point le voir et je serais restée fidèle à ma parole.

SOPHIE.

Oh ! oui, fidèle.... Laissez donc ; il y avait à peine six mois que votre cousin était de retour et déjà vous vous occupiez très-souvent de lui....

CORALIE.

Moi, Sophie !

SOPHIE.

Vous-même !... vous étiez toujours à dire : ce pauvre jeune homme, que sait-on, il n'est peut-être pas si mauvais sujet qu'on le dit.... Peut-être ceci, peut-être cela....

CORALIE.

N'ai-je pas constamment refusé de recevoir ses visites..... même ses lettres ?...

SOPHIE.

Oui...mais ce n'était pas sans peine.... Tenez, on ne peut pas cacher ça. C'est comme si je voulais vous faire croire que je ne songe plus au perfide qui m'a fait une promesse de mariage à Toulouse, avant que vous n'eussiez fait de moi votre dame de compagnie...

CORALIE.

Dis plutôt ma meilleure amie... Depuis la mort de ton mari, des malheurs t'ont ravi ta fortune, tu partageras la mienne, bonne Sophie ; mais peux-tu songer encore à cet ingrat ! Tu ne devrais plus l'aimer, puisqu'il t'a trompée.

SOPHIE.

Eh bien!... au contraire, c'est peut-être pour cela !... Ce n'est pas que je le regrette, mais M. Bontems me plaisait par son caractère : c'était un gros réjoui, et c'est comme ça que je les aime.

CORALIE.

Tu ne m'as jamais paru fort affligée de son inconstance.

SOPHIE.

Affligée... Moi, non, non, nous serions bien bonnes, par exemple, d'aller nous chagriner pour des inconstances, ça n'en finirait plus.

AIR : *Comme il m'aimait!*

Je ris de tout; (*bis.*)
C'est ma manie
Et ma folie.
Je ris de tout; (*bis.*)
Le sort peut me pousser à bout,
Mais qu'il me vienne
Quelque peine,
De crainte qu'il ne m'en souvienne,
Je ris de tout. (*bis.*)

Je ris de tout; (*bis.*)
Ce système
Est le bonheur même :
Je ris de tout; (*bis.*)
Bontems était fort de mon goût.
L'ingrat me quitte
Et prend la fuite;
Un autre viendra par la suite....
Je ris de tout. (*bis.*)

CORALIE.

Que tu és heureuse!

SOPHIE.

Tenez, voulez-vous m'en croire?... mariez-vous, on ne se fait pas d'idée comme le mariage vous rend gaie... Je connais ça, moi.

CORALIE.

Me marier!

SOPHIE.

Ne faut-il pas toujours finir par-là? maintenant surtout que vous allez être si riche, que vous êtes l'héritière de votre cousin.

CORALIE.

Hélas! pourquoi ne suis-je pas toujours sans fortune, mon pauvre cousin serait encore ici!..

SOPHIE.

Et vous n'y seriez pas? mais voilà un beau jeune homme tout en noir.

CORALIE.

Un jeune homme!... et je suis dans un négligé...

SOPHIE.

Ah! bah!... ça me fait l'effet du médecin dont ce domestique nous parlait... Ces messieurs ne tiennent pas à la toilette.

SCENE VIII.

LES MÊMES, HENRI, *tout en noir.*

HENRI.

Madame, je suis désolé de ne pas m'être trouvé à votre arrivée..... Germain m'a dit que vous paraissiez indisposée...

CORALIE.

Je suis sensible à votre empressement, monsieur; je me trouve beaucoup mieux.

SOPHIE, *à mi-voix, à Coralie.*

Je ne sais pas, mais ce médecin m'a l'air d'être moins dangereux pour les malades que pour ceux qui se portent bien.....

CORALIE.

Que tu es folle!

SOPHIE.

Je vous laisse avec lui, et je vais visiter votre propriété.
(Elle sort.)

SCÈNE IX.

CORALIE, HENRI.

HENRI, *à part.*

Je me sens tout troublé..... je ne sais plus que lui dire.

CORALIE.

Êtes-vous établi dans cette province, monsieur ?

HENRI.

Oui, madame, depuis le retour du capitaine de Blinval, votre parent. *(A part.)* Tâchons de bien garder mon air doctoral.

CORALIE.

Ah ! j'entends.... vous étiez son médecin particulier.

HENRI.

Oui, madame, et vous sentez quelle perte j'ai faite dans votre cousin, moi, son ami, son confident!... Pauvre Henri ! quelle destinée!.....

AIR *de l'Angelus.*

Lui, dont la mort, dans vingt combats,
Avait respecté la carrière,
En ces lieux trouve le trépas,
Loin de sa brillante bannière....
Des larmes mouillent ma paupière!
Et d'un nœud si doux et si fort
Notre amitié fut établie,
Que j'ignore, en pleurant son sort,
Comment il se fait qu'il soit mort,
Et que je sois encore en vie.

CORALIE.

Puisque vous connaissiez tous ses secrets, vous pourriez me dire s'il est vrai qu'il ait songé réellement à m'épouser.

HENRI, *gaîment.*

Ah! madame, vous occupiez toutes ses pensées; il ne parlait que de vous, il ne rêvait qu'à vous.... enfin son dernier soupir fut pour vous !

CORALIE, *avec douleur.*

Pauvre Henri !

HENRI.

Eh quoi ! madame, vous le regretteriez? vous ne le haïssiez donc pas?

CORALIE.

Moi, le haïr !..... Le ciel m'est témoin de ce qu'il m'en a coûté pour remplir les volontés de mon père !

HENRI, *à part.*

Chère Coralie !

CORALIE.

Je ne connaissais point le capitaine ; mais ses dernières dispositions seront sacrées pour moi. Cependant il avait, m'a-t-on dit, bien des défauts.....

HENRI, *à part.*

Aïe ! aïe !

CORALIE.

Si j'en crois le bruit public, et surtout les avis de mon père, il était léger, étourdi, n'aimant que le plaisir, le jeu....

HENRI, *à part.*

L'aimable oraison funèbre !

CORALIE.

On m'a raconté de lui des folies....

HENRI.

Ah ! madame, ne l'accusez pas... Quand il pensait à vous ; il était si malheureux !.. il fallait bien qu'il cherchât à se distraire...

CORALIE.

Permettez-moi de n'en rien croire.

AIR : *Hier encor j'aimais Adèle.*

Par sa folie il subit des disgrâces.....
Dont bien souvent mon cœur fut affligé.

HENRI.

A la raison, prêtant vos grâces,
Vous l'auriez bientôt corrigé.

CORALIE.

Pour chaque belle, à la première vue,
Son cœur, dit-on, toujours brûla.

HENRI.

Mon pauvre ami, s'il vous avait connue,
N'aurait pas eu ce défaut-là.

CORALIE.

Vous voulez justifier votre ami, monsieur; mais, puisque le capitaine me portait autant d'intérêt, comment se fait-il qu'il ait poursuivi ce procès avec tant d'acharnement? il n'ignorait pas que la perte totale de ma fortune devait en être le résultat.

HENRI, *avec feu.*

Non, madame, il ne l'ignorait pas. Aussi, quand il pensait au gain de cette malheureuse affaire, si vous aviez été, comme moi, témoin de son chagrin, de son repentir, vous lui pardonneriez ce moment de vengeance.... Hélas! il est si cruel d'aimer sans être payé de retour! et que n'aurait point donné mon malheureux ami pour vous voir, pour vous entendre.... un moment.... comme je vous vois, comme je vous entends, madame! il eût oublié toutes ses peines.... l'espérance fût rentrée dans son âme.... car, moi qui vous parle, auprès de vous j'oublie ma douleur.... j'oublie la circonstance cruelle qui nous rassemble, et je fais presque des vœux pour voir se prolonger cette situation, à la fois si pénible et si douce!... Ah! vous ne pouvez concevoir quel charme j'éprouve à vous parler de votre cousin, et quel plaisir j'aurais enfin, madame, à vous faire chérir sa mémoire!

CORALIE, *étonnée.*

AIR : *Balançons-nous dessous ce vert feuillage* (du Gymnase).

Que dit-il donc?... je crains de le comprendre.
En l'écoutant, mon cœur est attendri;
Pour mon cousin, ah! quelle amitié tendre!...
Qu'on est heureux d'avoir un tel ami!

HENRI.

Ici j'aurais un plaisir extrême
A vous rendre son souvenir doux...

CORALIE.

Mais... je le sens... presque malgré moi-même,
J'aime un peu plus mon cousin près de vous.

ENSEMBLE.

HENRI.

Si vous pouviez, aujourd'hui, me comprendre,
Votre cousin, de vous, serait chéri;
Mais pardonnez cette amitié si tendre :
Comme pour moi, je parle ici pour lui.

CORALIE, *à part.*

En l'écoutant, je crains de le comprendre;
Par ses discours mon cœur est attendri.
J'ai, malgré moi, du plaisir à l'entendre;
Si mon cousin eût été comme lui!

GERMAIN, *annonçant.*

Voici M. le notaire.

HENRI, *à part.*

Voyons quel effet mon testament va faire.

CORALIE.

Le notaire!.... déjà!.... quel cruel moment pour moi!....

SCENE X.

LES MÊMES, BONTEMS, *avec des besicles, et un cahier à la main*, SOPHIE, GERMAIN.

BONTEMS, *en entrant, d'un air triste.*

Messieurs et mesdames, j'ai l'honneur de vous saluer..... Allons, voici le moment de montrer du courage. Je conçois que notre position à tous est pénible, mais enfin il faut prendre son parti.... d'ailleurs l'héritage est considérable.... c'est déjà une bonne fiche de consolation.

HENRI, *bas.*

Chut!.... veux-tu bien te taire?

BONTEMS.

Sois tranquille. (*S'approchant de Coralie.*) Madame, votre douleur est naturelle : je la partage infiniment..... Je ne vous dirai pas que je désirerais que le défunt pût vous lire son testament lui-même; la chose est presque impossible. Mais je vous engage à vous calmer; tenez, voyez monsieur le docteur..... vous me direz qu'il n'en est pas à son coup d'essai, et que par état.....

HENRI.

Monsieur le notaire, nous vous attendons.

SOPHIE, *regardant Bontems, et à part.*

C'est singulier! il me semble que j'ai vu ce notaire quelque part...

BONTEMS.

Je suis à vous... hum!... hum!... sont ici présens...

HENRI.

Madame Coralie de Blinval, cousine germaine du défunt.

BONTEMS, *saluant.*

Madame....

HENRI.

Jules de saint Albin, médecin de feu M. Henri de Blinval.

BONTEMS, *montrant Sophie.*

Et madame? (*La reconnaissant.*) Ah! mon Dieu!

SOPHIE.

Madame Sophie Dufour...

CORALIE.

C'est ma compagne et mon amie.

SOPHIE, *à part.*

C'est qu'il y a une ressemblance....

BONTEMS, *à part.*

C'est elle-même! Si elle vient à me reconnaître, je suis perdu, c'est-à-dire, je suis marié.

SOPHIE, *à part.*

En vérité, si je ne craignais de me tromper.

BONTEMS.

Je commence... hum!... hum! « Moi, Henri de Blinval, « capitaine de hussards, etc., etc., blessé mortellement, mais « sain de corps. (*Bas à Henri.*) Tu as oublié et d'esprit... faut-il le mettre?

HENRI, *bas à Bontems.*

Sans doute.

BONTEMS.

« Sain de corps et d'esprit, etc., etc. Je nomme et institue « mes uniques héritiers... primo... mon fidèle valet Ger- « main, auquel je lègue dix mille francs.

GERMAIN, *à part.*

Si jamais il lui arrive de mourir, je lui rappellerai ça.

BONTEMS.

« Item... Je donne et lègue à mon ami Bontems mon no- « taire...

SOPHIE, *à part.*

Bontems!... c'est cela même!

BONTEMS, *à part.*

« Maladroit! je viens de me nommer. (*Haut.*) Ma petite « bibliothèque et ma grande cave qui est bien garnie. »

SOPHIE, *à part.*

La cave... c'est bien lui.

BONTEMS.

« Après m'être réservé les dons ci-dessus désignés, je « nomme et institue ma légataire universelle Coralie de « Blinval, ma cousine germaine, sous la condition expresse « que le jour même de l'ouverture du présent testament, elle « s'engagera, *par écrit*, à épouser mon meilleur ami, le jeune « docteur Jules de saint Albin...

CORALIE, *à part.*

Qu'entends-je!

HENRI, *à Coralie.*

Ah! madame, croyez que je n'abuserai pas d'une géné- rosité...

BONTEMS.

Silence! mes dames!...

CORALIE, *troublée.*

Écoutons!

BONTEMS, *continuant.*

« Mais, si, par hasard, elle ne voulait pas consentir à cet « hymen, je veux que tous mes biens soient divisés en deux « parties égales, dont l'une appartiendra à ma cousine, et « l'autre restera à mon ami. Fait et clos... etc... »

CORALIE, *un peu troublée.*

Ah! monsieur, cette clause du testament honore trop la mémoire de mon cousin, pour que je ne m'empresse pas d'y souscrire.

HENRI, *vivement.*

Et moi, madame, je connais trop bien les lois de l'honneur pour accepter jamais ce que l'amitié de Henri lui a fait faire en ma faveur, et M. le notaire va sur-le-champ dresser, en mon nom, une renonciation formelle.

CORALIE.

AIR : *J'en guette un petit de mon âge.*

Quoi! la moitié d'une fortune immense
Ne peut vous suffire aujourd'hui!....
Vous refusez..... avec indifférence,
Ce qu'a fait pour vous votre ami!....

HENRI.

Oui, je refuse un semblable avantage;
Mais j'aurais mis tout mon bonheur,
S'il eût possédé votre cœur,
A recueillir son héritage!

CORALIE.

Cette résolution, monsieur, est sans doute flatteuse pour moi; mais peut-être est-elle un peu... subite...

HENRI.

Je conçois, madame, que, sans me connaître, vous ne puissiez obéir aux volontés du défunt, mais quel que soit le délai que vous daigniez fixer, je saurai me résigner, si je puis garder quelqu'espérance.

BONTEMS.

Comment! un délai? est-ce que le docteur veut rire? on n'a que trois jours au palais pour en appeler... en fait d'amour et de mariage, il ne faut qu'une heure, et je suis sûr qu'avant ce soir madame sera décidée...

CORALIE.

En vérité, monsieur, vous êtes bien pressant.

HENRI.

AIR *de Folie et Raison.*

Laissez-moi l'espérance,
Et je serai content;
On prend en patience
Le bonheur qu'on attend.

CORALIE.

Non, je dois garder, pour ma gloire,
Ce cœur que désirait Henri.

HENRI.

Daignez honorer sa mémoire,
En aimant un peu son ami.
Laissez-moi l'espérance, etc.

ENSEMBLE.

CORALIE.

De son impatience
Je m'étonne vraiment;
Que faut-il que je pense?
Ah! pour moi quel tourment!

BONTEMS et SOPHIE.

Comblez son espérance;
Selon le testament
Le docteur, je le pense,
Est aimable et galant.

BONTEMS.

Maintenant, j'ai rempli ma mission... vous n'avez plus rien à m'ordonner. J'ai bien l'honneur de vous présenter mes très-humbles civilités.

(*Henri conduit Coralie d'un côté, et sort de l'autre; après l'avoir saluée, Bontems va pour s'en aller aussi, mais Sophie lui barre le passage.*)

SCENE XI.

BONTEMS, SOPHIE.

SOPHIE, *retenant Bontems.*

Une minute, M. le notaire, vous êtes bien pressé... (*A part.*)

J'en suis sûre, c'est lui!... voyons jusqu'où il poussera l'audace.

BONTEMS, *à part.*

Allons, je ne puis l'éviter.... *(Haut.)* Excusez, madame ...

SOPHIE.

Je voudrais vous consulter sur une affaire qui est de votre ressort; mais, avant de vous expliquer ce dont il est question, répondez-moi franchement : êtes-vous bien sûr d'être notaire?

BONTEMS.

Voilà une plaisante question! Oui, madame, je suis notaire royal et public.... Mais je suis désespéré.... les affaires de la succession me réclament....

SOPHIE, *le retenant.*

Un instant.... puisque vous êtes notaire public, vous devez être à tout le monde.

BONTEMS, *à part.*

Je voudrais être au diable! *(Haut.)* Voyons, que désire madame?

SOPHIE.

Monsieur, il y a environ deux ans qu'un perfide, qui s'appelait Bontems, comme vous, M. le notaire public.....

BONTEMS, *à part.*

Aïe! aïe!

SOPHIE.

Fut reçu chez une de mes tantes à Toulouse.... c'est là que je le vis pour la première fois... Soit amour, soit simpathie, tout ce que vous voudrez, son aspect me causa une émotion involontaire.... il eut l'audace de me faire la cour.., j'étais veuve, j'eus la faiblesse de répondre à sa tendresse..... Bref, il me fit une promesse de mariage à huit mois de date.

BONTEMS, *à part.*

Je m'en souviens.... étais-je épicurien dans ce temps-là!

SOPHIE.

Mais, avant le terme de l'échéance, le volage partit de Tou-

louse, un beau matin, sans que j'aie su depuis ce qu'il était devenu... ah!.... (*Elle feint d'être émue.*)

BONTEMS, *à part.*

C'est le plus beau trait que j'aie fait de ma vie.

SOPHIE.

Depuis ce mo...ment.... je suis.... la plus malheureuse de toutes les femmes.... je passe les jours et les nuits à pleurer... ah! ah! ah!

BONTEMS, *à part.*

Allons, elle va m'attendrir.... *(Haut.)* Consolez-vous.... s'il est parti, c'est qu'il ne..... voulait peut-être pas tenir ses engagemens....

SOPHIE, *pleurant.*

Vous croyez?....

BONTEMS.

Au surplus, ma petite dame, je n'y peux rien, moi... et... (*Il veut s'en aller.*)

SOPHIE, *changeant vivement de ton.*

Comment, vous n'y pouvez rien!... *(Haut.)* Mais la promesse est en règle!.....

BONTEMS.

En vérité?.... Diable!.... diable!....

SOPHIE.

AIR *de Marianne.*

Ce titre de son inconstance
Est fait sur du papier timbré.

BONTEMS.

Il doit être daté, je pense?

SOPHIE.

De plus il est enregistré.

BONTEMS.

Et l'écriture?

SOPHIE.

Nulle rature.

BONTEMS.

Et le papier?

SOPHIE.

Conservé tout entier.

BONTEMS.

La forme d'acte ?

SOPHIE.

Oh ! très-exacte.

BONTEMS.

L'engagement ?

SOPHIE.

Fut écrit librement.

BONTEMS.

Est-il notarié, ma chère,
Ainsi que la loi le prescrit ?

SOPHIE.

Sans doute, puisqu'il est écrit
De la main d'un notaire.

BONTEMS, *à part, gaîment.*

Plus de doute, je suis reconnu !

SOPHIE.

Si vous ne me rendez pas justice, j'irai me plaindre à la chambre des notaires.

BONTEMS, *à part.*

Allons, allons.... en avant la philosophie ! Point de reconnaissance romantique... prenons cela comme un sage... (*Haut.*) Eh ! quoi ! femme adorable ! vous m'aimez encore après deux ans d'absence ! Ah ! vous êtes une femme unique dans votre genre....

BONTEMS.

Que dites-vous ?....

BONTEMS, *riant aux éclats.*

Reconnaissez votre petit Zéphir...

SOPHIE.

Ah ! Ciel !....

SOPHIE, *feignant la surprise.*

C'est moi, Grégoire, ou plutôt Roger Bontems... Mais reconnaissez-moi donc.... ah ! ah ! ah !....

AIR : *Montagne.*

Sophie
Chérie,
Je te revoi;
Quel jour pour moi?
Sophie
Chérie,
Toujours à toi!
(*à part.*)
Ici j'étais loin de l'attendre!
(*Haut.*)
Tu me retrouves toujours tendre.
(*à part.*)

SOPHIE.

Quoi! votre cœur n'a pas changé?

BONTEMS.

Non, ce cœur s'était engagé
(*à part.*)
Comme il a voyagé!

ENSEMBLE.

Sophie
Chérie,
Je te revoi;
Quel jour pour moi! etc.

SOPHIE.

Ah! mon Dieu! monsieur, il y a deux heures que je vous ai reconnu.

BONTEMS.

Eh bien! ma chère Sophie, ma première amie, car vous êtes bien la première, je ne dois plus rien vous cacher..... apprenez que tout ceci n'est qu'une plaisanterie, une ruse pour attirer Coralie dans ce château, et que, grâce à Dieu, le capitaine n'a pas plus envie de mourir que vous et moi.

SOPHIE.

Qu'entends-je?.... J'ai bien envie, pour me venger....

BONTEMS.

Madame Bontems, puisqu'il y a deux ans que vous avez obtenu ce nom respectable, nous ne vous demandons ici qu'un seul sacrifice : il est grand, mais il est indispensable.

SOPHIE.

Quoi donc?

BONTEMS.

Taisez-vous.

SOPHIE, *lui présentant le billet.*

Me taire !.... vous paierez donc cet effet?

BONTEMS.

Je ne demande pas mieux... il est échu... on pourrait invoquer la prescription, mais c'est égal....silence! J'aperçois Coralie.

SCENE XII.

LES MÊMES; CORALIE, *elle entre d'un air rêveur.*

SOPHIE.

Ah! vous voici, ma chère Coralie!...., quel air rêveur!... (*Gaîment.*) Cela se conçoit... la clause du testament est embarrassante.

CORALIE.

Elle ne l'est plus. Je retourne chez moi, et n'épouserai point le docteur.... je viens de l'en faire prévenir...

BONTEMS, *à part.*

Ah! mon Dieu!

SOPHIE.

Il a pourtant un petit air intéressant....

CORALIE.

Pourriez-vous me dire, M. le notaire, si son amitié pour M. de Blinval date de long-temps?

BONTEMS, *s'adressant à Bontems.*

Ah! madame, c'est un attachement d'enfance : qui connaît l'un, connaît l'autre.... je veux dire, connaissait l'autre.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Leur amitié tendre et chérie
Etait digne de l'âge d'or;
Et l'un, pour l'autre, aurait donné sa vie,
Comme jadis et Pollux et Castor.
Si ce beau temps pouvait renaître encor!...

Avec ces amis de la fable,
Si leur destin pouvait être commun,
Ces deux amis, pour s'obliger chacun,
S'arrangeraient à l'amiable....
Pour vivre encor de deux jours l'un.

CÓRALIE.

Comment se fait-il que M. le docteur n'ait pas empêché ce malheureux duel?

BONTEMS, *en confidence.*

Il a servi de témoin.

CORALIE.

De témoin! il fallait que la chose fût bien sérieuse... Et vous savez, sans doute, quel était le motif de cette querelle?

BONTEMS.

Ah! madame, je craindrais trop de vous affliger.

CORALIE.

Parlez, je vous en prie, monsieur.

BONTEMS.

Eh bien! madame, puisqu'il faut vous l'avouer (*en hésitant*), c'est vous.

CORALIE.

Moi!

BONTEMS.

Oui, madame, c'est vous qui fûtes la cause innocente de ce malheur.

CORALIE.

O ciel! vous mettez le comble à mes regrets..... Mais expliquez-moi?.....

BONTEMS.

Ah! madame, je vous en prie... (*à part*) je ne sais que lui conter... (*haut*) évitez-moi de si pénibles détails!

CORALIE.

Mais encore.... quel est le nom de son adversaire?

BONTEMS.

Son nom, madame?....

SOPHIE.

Oui, son nom.

BONTEMS, *à part.*

Diantre!.... il ne m'a pas dit qui l'avait tué... (*Haut.*) Je ne sais si je dois....

SOPHIE.

Vous devez tout dire. (*A part.*) Amusons-nous de son embarras!

CORALIE, *avec inquiétude.*

Eh bien?....

BONTEMS.

Eh bien! madame... (*à part*) il n'y a pas d'autre moyen. (*Haut.*) C'est... c'est... M. Jolicœur..... (*A part.*) Pourvu qu'elle ne le connaisse pas!

CORALIE.

Il se pourrait!

SOPHIE.

M. Jolicœur, le percepteur des contributions du canton?... Par exemple! qui aurait dit cela? comment! ça se bat, un percepteur?

BONTEMS.

Hélas! madame!... Il n'y en a peut-être qu'un dans l'administration, il faut précisément qu'il tombe dans le département de l'Yonne.

SCENE XIII.

LES MÊMES, JOLICOEUR, *ouvrant brusquement la porte.*

JOLICOEUR.

Ah! je vais savoir enfin...

TOUS.

Que vois-je?

SOPHIE.

M. Jolicœur!

BONTEMS, *à part.*

A l'autre à présent!

CORALIE.

Oser se présenter ainsi devant la cousine du capitaine! monsieur, retirez-vous, votre présence me fait horreur...

(*Elle s'éloigne.*)

BONTEMS, *à part.*

A merveille.

JOLICOEUR, *étonné.*

Horreur!... voilà du nouveau par exemple!... (*S'approchant de Sophie.*) Vous, madame...

SOPHIE.

Ne m'approchez point, monsieur, votre conduite est abominable. (*Elle s'éloigne et se place près de Coralie.*)

JOLICOEUR.

Ah çà! il y a erreur de compte, et je demande à vérifier... Mon cher M. Bontems, j'espère que vous allez me dire...

BONTEMS.

Moi, vous parler... Jamais! (*Il détourne la tête avec une pantomime qui exprime la terreur.*)

JOLICOEUR.

Qu'est-ce que cela signifie.

AIR : *Du château de mon oncle.*

Veut-on se moquer de moi?
En vérité, je le croi;
C'est affreux! (*bis.*)
Ils s'entendent tous entr'eux.

BONTEMS.

Sortez donc, monsieur, sortez;
Morbleu! si vous résistez,
Redoutez (*bis.*)
Tout ce que vous méritez.

JOLICOEUR, *impatienté.*

Que voulez-vous dire?

BONTEMS.

Ça doit vous suffire.
Vous aviez tous deux tort,
Mais apprenez qu'il est mort.

JOLICOEUR, *stupéfait*

Perdez-vous la tête,
Ou suis-je donc bête?

Votre effroi,
Sur ma foi,
Ne me cause aucun émoi.
Mort! et de qui parlez-vous?

BONTEMS.

Vous le savez mieux que nous,
Puisqu'Henri,
Notre ami,
A succombé sous vos coups.

JOLICŒUR, *se fâchant.*

Ah! cessez de plaisanter!
Il ne faut pas m'irriter,
Ou sinon,
Sans façon,
Monsieur, j'en aurai raison!....

BONTEMS, *d'un ton de mélodrame.*

Vous l'entendez, il veut m'immoler aussi.

JOLICŒUR.

Ah! c'est trop fort.

(Reprise de l'air.)

Bis EN CHŒUR.

On veut se moquer de moi!
En vérité, je le voi;
C'est affreux! (*bis.*)
Mais je me vengerai d'eux.

TOUS.

Sortez donc, monsieur, sortez,
Ou bien, si vous résistez,
Redoutez (*bis.*)
Tout ce que vous méritez.

(*Jolicœur sort d'un côté, Bontems de l'autre, en riant sous cape et en regardant Sophie qui rit aussi.*)

SCÈNE XIV.

SOPHIE, CORALIE.

CORALIE, *encore tout émue.*

Je ne reviens pas de cet excès d'audace!

SOPHIE, *à part.*

Il s'agit maintenant de plaider la cause du jeune médecin. (*Haut.*) Eh bien ! ma chère amie, vous voyez que le docteur refuse la moitié de l'héritage, et qu'il s'obstine à vous épouser; à votre place, je prendrais la fortune et le mari.

CORALIE.

Y songes-tu ? pense que je le vois pour la première fois.

SOPHIE.

Il a, je ne sais quoi, qui vous séduit à la première vue.... Ses manières sont distinguées,

CORALIE.

Tu crois?... oui, son abord est assez agréable... il prévient en sa faveur. Mais tu as beau dire, la seule pensée d'un mariage de cette sorte...

SOPHIE.

Eh! mon Dieu, en fait de maris, on se trompe souvent en voulant trop choisir... D'ailleurs, songez donc que votre cousin connaissait parfaitement son docteur, et il avait tant d'attachement pour vous, qu'il ne vous eût point conseillé de l'épouser, s'il n'eût pas été certain que M. de Saint-Albin *était* le seul, après lui, qui pût vous rendre heureuse.

CORALIE

En effet, cette conjecture est assez naturelle... pauvre cousin !... combien je me repens maintenant de ma conduite à son égard !

SOPHIE.

Voyez à quoi nous nous exposons quand nous sommes cruelles !... Allons, épargnez-vous un nouveau repentir, et sachez que ce jeune homme vous connaît et vous aime depuis long-temps.

CORALIE.

Que dis-tu ?

SOPHIE.

C'est un secret que j'ai appris dans ce château.

CORALIE.

Mais tu m'y fais songer.... ses regards s'attachaient sur moi avec une sorte de tendresse...

SOPHIE.

Je savais bien que vous vous en étiez aperçue... Nous voyons ça tout de suite, nous autres femmes; mais c'est un mystère, et si vous pouviez tout apprendre...

CORALIE.

Que veux-tu dire?...

SCENE XV.

LES MÊMES, GERMAIN, *entrant vivement.*

GERMAIN.

Madame, M. le docteur qui va quitter le château...

CORALIE, *émue.*

Il va partir!

GERMAIN.

Oui, madame, et il vous fait demander l'honneur de prendre congé de vous.

CORALIE.

Je ne sais si je dois....

SOPHIE.

Oui, dites-lui qu'il vienne!.. qu'il vienne.

(*Germain sort.*)

SCENE XVI.

LES MÊMES, HENRI, BONTEMS, *un contrat à la main.*

BONTEMS.

Mais réfléchissez, M. le docteur.

HENRI.

Vous me pressez en vain, M. le notaire, j'y suis bien déterminé, c'est à moi de partir. (*Feignant d'apercevoir Coralie.*) Ah! madame, pardon, j'ignorais.....

CORALIE.

Ainsi, quand vous pouviez désormais passer en ces lieux des jours paisibles et fortunés, vous allez, par l'obstination la plus étrange...

HENRI.

Je sais, madame, quelle est la destinée qui m'attend, mais du moins mon cœur ne me reprochera rien...

CORALIE, *à part.*

Quel excès de délicatesse !... en vérité, je suis dans un étonnement !...

SOPHIE, *bas à Coralie.*

Acceptez, vous dis-je, acceptez la fortune et le mari.... et vous serez bien surprise.

CORALIE, *à part.*

Tout le monde semble s'être réuni contre moi, et je ne sais quel pressentiment.....

HENRI.

Adieu, madame, soyez l'unique héritière de mon ami..... je n'avais aucun droit à cette succession... et cependant....

AIR CONNU.

Je suis heureux de mon partage,
Car j'emporte, au fond de mon cœur,
Votre douce et riante image ;
Elle doit faire mon bonheur.
Oui, toujours, belle Coralie,
Dans mon cœur elle restera ;
Mais adieu pour toute la vie.
Adieu !

CORALIE, *à part.*

Quel trouble je sens là!
Demeurez. (*bis.*)

HENRI, *à part.*

Elle signera !

TOUS.

Demeurez (*bis*) elle signera !

HENRI.

Même air.

Je renonce à ce mariage ;
Je m'éloigne de ce séjour :
Mais, en vous cédant l'héritage,
Je conserve au moins mon amour.

CORALIE, *baissant les yeux.*

Qui ? moi... vous ravir la richesse !
Le sort assez vous accabla...
J'aime votre délicatesse.

HENRI.

Adieu !

CORALIE, *prenant la plume.*

Quel trouble je sens là!
Demeurez (*bis*).

HENRI, *à part.*

Elle signera!

TOUS.

Demeurez (*bis*) ; elle signera! (*Elle signe*).

BONTEMS, *avec exclamation et prenant le papier.*

Elle a signé!

SOPHIE, *bas à Bontems.*

J'en étais sûre!

HENRI.

Ah! madame ; mon bonheur.... ma joie.... C'est à vos pieds.... (*On entend du bruit à la porte.*)

SCENE XVII et dernière.

LES MÊMES, JOLICOEUR, GERMAIN.

GERMAIN, *voulant empêcher Jolicœur d'entrer.*

Je vous dis que vous ne pouvez pas entrer.

JOLICŒUR.

Ah çà! veux-tu me laisser, toi ?

HENRI, *à part.*

M. Jolicœur!

BONTEMS, *à part.*

Tout est perdu !

JOLICŒUR, *voyant Henri.*

Eh! le voilà!.... Parbleu ! que signifie le conte que l'on m'a fait ?

CORALIE, *étonnée.*

Comment?

JOLICŒUR.

Je suis ravi de vous voir en bonne santé! On disait que vous étiez mort..... mort!.... il se porte comme un charme!.... ce cher Blinval!

CORALIE.

Quoi! monsieur, vous seriez?.....

HENRI.

AIR : *A soixante ans, on ne doit pas remettre.*

(*Avec tendresse.*)

Oui, je renais; ma science divine
A pu changer le triste arrêt du sort;
Car, en vous voyant, ma cousine,
A tout moment, je déplorais ma mort.
Ressusciter était ma seule envie :

(*Riant.*)

Pour être heureux, j'ai voulu revenir.
Un médecin peut nous rendre la vie,
Mais vous pouvez nous la faire chérir.

CORALIE, *à part.*

Je suis jouée! (*A Henri, avec tendresse.*) Ah! mon cousin, il ne faut rien moins que le plaisir que me cause ce moment, pour vous empêcher d'être à mes yeux le plus cruel de tous les hommes.

HENRI.

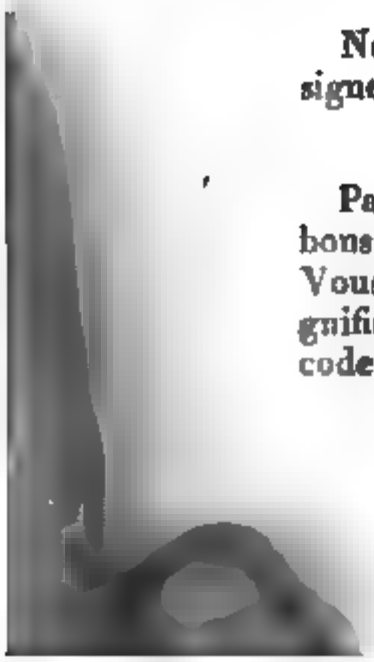
L'amour est mon excuse, charmante Coralie. J'espère que voilà nos différends terminés!

CORALIE, *un peu piquée.*

Non pas, monsieur. L'acte que vous venez de me faire signer doit être nul, c'est une ruse affreuse!

BONTEMS.

Pardon, madame, les actes qui se passent devant moi sont bons et valables.... Demandez plutôt.... (*Il montre Sophie.*) Vous avez signé : *scriptum est quod scriptum est*, ce qui signifie : il n'y a pas moyen de revenir là-dessus. Je connais le code civil comme si c'était ma partie!



CORALIE.

Comment! monsieur n'est donc pas notaire?....

BONTEMS, *riant.*

Pas plus que ceci n'est un contrat de mariage.

CORALIE.

Qu'est-ce donc?

BONTEMS, *lui présentant un papier.*

Une acceptation en règle de la fortune que vous enlève la perte de votre procès.

CORALIE.

Qu'entends-je?....

HENRI.

M'avez-vous cru capable d'abuser de votre malheur?

AIR : *Ce que j'éprouve.*

Gardez ces biens, ils sont à vous;
Que m'importe à moi la fortune?
Elle me serait importune :
D'un seul trésor je suis jaloux;
Je ne veux le devoir qu'à vous.
Je vous aimais sans vous connaître;
C'était mon bonheur, mon tourment ...
Je vous ai vue.... Ah! maintenant,
Jugez, hélas! si je dois être
Plus amoureux qu'auparavant!

SOPHIE.

Après un trait pareil!.... J'espère que voilà du sentiment, ou je ne m'y connais pas.

CORALIE, *tendant la main à Henri.*

Ah! mon cher Henri, que vous m'avez fait de mal!.... Je suis prête à tout signer....

HENRI.

Rien n'égale mon bonheur! (*Il lui baise la main.*)

JOLICŒUR.

Je commence à comprendre.... On voulait me mystifier, mais je n'ai pas donné dans le piége.

SOPHIE, *à Coralie.*

Maintenant, ma chère Coralie, je vous présente M. Bontems, mon perfide de Toulouse; je l'ai retrouvé.

CORALIE, *à Bontems.*

Quoi! ce serait vous?

BONTEMS.

Hélas! oui, madame; j'ai la mémoire très-ingrate, et j'avais oublié cet engagement; mais la maladie me gagne, et je ne demande pas mieux que de chanter mon mariage et celui du défunt.

SOPHIE.

Vous voyez qu'ici-bas tout s'arrange pour le mieux!

VAUDEVILLE.

AIR: *Vaudeville du Château perdu.*

SOPHIE.

L'hymen, dit-on, est une loterie
Où nous mettons toutes un numéro;
Et, par malheur, lorsque l'on se marie,
Le gain souvent se réduit à zéro;
Mais aujourd'hui quelle chance prospère?
Pour un extrait, il s'en présente deux;
Partageons l'ambe, et nous dirons, ma chère:
Tout ici-bas s'arrange pour le mieux.

JOLICŒUR.

Ce gros Crésus, que son or importune,
Ne peut trouver de plaisir, de bonheur;
A chaque instant, accusant la Fortune,
Monsieur se plaint d'obtenir sa faveur.
Pour obvier au mal qui le tracasse,
Un intendant, un homme généreux,
De son argent soudain le débarrasse:
Tout ici-bas s'arrange pour le mieux.

BONTEMS.

Cet écrivain qui consume ses veilles
A rimailler en dépit d'Apollon,
Avec ses vers, qu'il prend pour des merveilles,
Se croit déjà monté sur l'Hélicon ;
Mais un matin, en butte à la satire,
L'illustre auteur, au vol audacieux,
Pour se venger enfin cesse d'écrire....
Tout ici-bas s'arrange pour le mieux.

HENRI.

Grâce aux progrès de la gastronomie
Honneurs, emplois, tout s'obtient aujourd'hui ;
Vient un cartel : loin d'exposer sa vie,
D'un fier rival on se fait un ami.
Au fond du bois, pour se battre on s'écarte ;
Mais on découvre un restaurant fameux,
Et l'on s'arrange en demandant la carte :
Tout ici-bas s'arrange pour le mieux.

CORALIE, *au public.*

Abandonnant, messieurs, la vieille mode,
Loin de chercher, ce soir, à vous fléchir,
Nous vous dirons la nouvelle méthode
Qu'un auteur prend pour toujours réussir :
Il met d'abord ses amis au parterre,
Puis il se fait un article pompeux,
Où, sans façon, il se dit un Molière,
Et tout alors s'arrange pour le mieux.

FIN.

L'EXILÉ,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES,

TIRÉ DES PURITAINS D'ÉCOSSE,

DE SIR WALTER-SCOTT,

PAR MM. ACHILLE D'ARTOIS, THÉODORE ANNE,
et DE TULLY,

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 9 JUILLET 1825.

Prix : 1 fr. 50 c.

PARIS,

AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,
Cour des Fontaines, n°4, et Passage de Henri IV, n°s 10, 12 et 14.

1825.

PERSONNAGES. — ACTEURS.

HENRI MORTON, lord-lieutenant d'Ecosse, sous le nom de lord MELVILLE..... M. ISAMBERT.
Lord EVANDALE..... M. FÉDÉ.
CUDDY, intendant d'Evandale..... M. GUILLEMIN.
INGLISS, jardinier du même..... Mlle CLARA.
Lady MARGUERITE, tante d'Evandale.. Mme GUILLEMIN.
EDITH BELLENDEN, jeune orpheline... Mlle P. GEOFFROY.
JENNY DENGISON, sa suivante..... Mlle ADÈLE.
Un Tabellion.
Un Constable..... M. OLIVIER.
Un Domestique..... M. JUSTIN.
Amis et Parens d'Evandale...
Villageois.
Exempts de la suite du Constable.

La Scène se passe au château de lord Evandale, en Ecosse, et à quelques milles d'Edimbourg, en l'an 1688.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence.

Paris, le 1825.

Par ordre de Son Excellence,

COUPART,
Chef du bureau des Théâtres.

Tous les débitans d'exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur seront poursuivis comme contrefacteurs.

Imprimerie de CHAIGNIEAU fils aîné,
rue de la Monnaie, n° 11, à Paris.

L'EXILÉ,

VAUDEVILLE EN DEUX ACTES.

Le Théâtre représente un salon fermé; à droite, un cabinet avançant sur la scène, avec une fenêtre donnant sur les spectateurs; au bas de cette fenêtre est une table.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

EVANDALE, LADY MARGUERITE.

LADY MARGUERITE.

Quoi! mon neveu, vous voulez absolument vous unir à miss Edith?

EVANDALE.

N'êtes-vous pas de mon avis?

LADY MARGUERITE.

De votre avis? je ne sais pas trop.

EVANDALE.

Comment, ma tante!.... Auriez-vous remarqué dans Edith des défauts?

LADY MARGUERITE.

Gardez-vous de le croire! C'est bien le meilleur cœur, la grâce la plus parfaite, la sensibilité la plus vraie....

EVANDALE.

Mais, alors...

LADY MARGUERITE.

Alors, en y réfléchissant, je trouve que vous pourriez n'avoir pas tort; et, puisque vous n'avez pas d'ambition...

EVANDALE.

J'ai celle d'un franc Ecossais, d'un loyal soldat.

AIR *des devoirs de la Chevalerie.*

L'ambitieux, qu'un fol orgueuil dévore;
Cherchant partout la route des grandeurs,
En avançant, souvent se déshonore
Et se flétrit pour atteindre aux honneurs.
Une autre idée, un autre soin m'attache;
A l'avenir léguer un noble nom;
Vivre sans peur, mourir sans tache,
Voilà quelle est ma seule ambition.

LADY MARGUERITE.

Et pourtant j'ai de fortes raisons pour en vouloir à Edith.

EVANDALE.

Que dites-vous, ma tante? A-t-elle eu des torts *envers* vous?

LADY MARGUERITE.

De très-grands torts. Attaché au service, revêtu du grade de colonel, vous ne vous êtes jamais occupé de l'administration de vos biens, et vous vous êtes reposé sur moi du soin de vos intérêts. Cette confiance, bien placée, me mettait à même d'adoucir la position des malheureux villageois des alentours, et nos deux noms, je puis le dire sans orgueil, étaient bénis dans chaque chaumière....

EVANDALE.

Eh bien?

LADY MARGUERITE.

Eh bien! depuis que, pour tenir le serment que vous aviez fait à sa mère, de veiller sur Edith, vous me l'avez amenée dans ce château, il m'est impossible de trouver le moyen de faire une bonne action.

EVANDALE, *souriant.*

En vérité, c'est cela!

LADY MARGUERITE.

Sans doute; elle me prévient en tout.... Avec cela qu'elle est jeune, et qu'elle va beaucoup plus vîte que moi....

EVANDALE.

Je conçois votre colère.

LADY MARGUERITE.

Edith dépense le peu que la spoliation n'a pu lui ravir, à faire du bien partout. Enfin, cet Ingliss, ce jeune orphelin que vous avez pris comme jardinier, c'est encore elle....

EVANDALE.

Et c'est tout cela qui me fait tant désirer de l'épouser.

LADY MARGUERITE.

Je ne puis pas faire autrement que d'être de votre avis.

EVANDALE.

Vous voyez bien!....

LADY MARGUERITE.

Lorsque je songe, surtout, que celui qui vous disputait son cœur, que cet Henri Morton, qu'un arrêt de notre parlement exila, il y a cinq ans, de cette province, a péri dans un naufrage, que même son souvenir est entièrement effacé de la mémoire d'Edith....

EVANDALE.

Penser qu'elle a oublié Morton malheureux, serait lui faire injure; mais notre hymen fut le dernier vœu de lady Bellenden sa mère. Edith est sans appui; elle cède à la volonté de ses parens: j'ai son amitié, son estime, je puis croire au bonheur.

SCÈNE II.

LES MÊMES, INGLISS, *chargé de fleurs.*

INGLISS, *accourant.*

M. Cudd.... ! M. Cuddy! j'ai à vous parler; que je vous conte!

EVANDALE.

Ah! c'est Ingliss!

INGLISS.

Pardon, milord et milady, c'est M. Cuddy.

LADY MARGUERITE.

Que de fleurs!

INGLISS.

Et des fameuses, encore! tout y a passé... Dame! un jour comme celui-ci. (*A demi-voix.*) J'connaissons l'goût de la jeune miss: mon père n'a pas été pour rien jardinier du père de.... (*Se reprenant.*) Imbécille!.... qu'est-ce que j'allais dire!....

EVANDALE.

Achève donc!

INGLISS.

J'n'ose pas, milord... C'est un nom que milady a défendu de jamais prononcer ici.

LADY MARGUERITE.

Sir Henri Morton?....

INGLISS.

Là!... ce n'est pas moi, au moins, qui l'a nommé le premier.... Pauvre jeune homme!... c'était ça un charmant cavalier... et beau... et jeune... et bien taillé... Plus grand qu'moi, par exemple... d'un' belle espece.

LADY MARGUERITE.

Tu ne peux donc pas te taire?...

EVANDALE.

Et pourquoi lui prescrire le silence? Son père devait tout aux bienfaits de la famille de sir Henri; j'aime sa reconnaissance.

LADY MARGUERITE.

Je n'avais défendu de prononcer ce nom que dans votre intérêt, de peur qu'il ne renouvelât l'amour d'Édith.

INGLISS.

Oh! je sais bien, milady, qu'c'était dans d'bonnes intentions.... parce que, voyez-vous, vous avez beau dire.... et avoir l'air.... je n'vous crois pas du tout méchante.

EVANDALE.

Il vous connaît, ma tante!

LADY MARGUERITE.

Et d'où sais-tu que je ne suis pas méchante?

INGLISS.

D'où?... Oh! j'ai une manière qui m'réussit toujours: je juge les gens sur les actions, jamais sur les paroles.... C'est miss Edith qui m'a fait entrer ici; mais qu'est-ce qui m'récompense?....

LALY MARGUERITE, *lui faisant signe de se taire.*

Ingliss!....

INGLISS.

Qu'est-ce qui prend soin de moi?...

LADY MARGUERITE, *de méme.*

Mais!....

INGLISS.

Encore vous!.... Qu'est-ce qui m'fait porter en secret des s'cours à nos pauvres montagnards?....

LADY MARGUERITE.

Je vais me fâcher!

INGLISS.

Toujours vous!... Tout c'que vous m'dites, quand vous m'grondez.... vos paroles, enfin... V'r'r'r... sont envolées, vos actions sont là.... (*Il met la main sur son cœur.*) V'là comm' je suis taillé.

EVANDALE.

Bien, Ingliss!... Ma tante, vous n'avez rien à reprocher à Edith?....

LADY MARGUERITE.

Moi! lui reprocher quelque chose! Dieu m'en garde! C'est la seule femme qui te convienne.... Viens avec moi, tu vas voir comme je lui parlerai!

AIR: *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

Aujourd'hui même, elle sera ma nièce;
Aujourd'hui même, elle t'épousera.

EVANDALE.

J'en doute encore, et, quand j'ai sa promesse,
Peut-être bien elle balancera.

LADY MARGUERITE.

Si miss Edith te traite de la sorte,
Dans le chagrin que ta tante en aura,
Elle mettra tout le monde à la porte.

INGLISS, *à part.*

Elle est assez bonne pour ça.

LADY MARGUERITE.

Aujourd'hui même elle sera ma nièce;
Aujourd'hui même elle t'épousera.
Tu dois ici compter sur ma promesse :
Jamais Edith ne te refusera.

EVANDALE.

Aujourd'hui même, au gré de ma tendresse,
Aujourd'hui même elle m'épousera.
J'en doute encore, et, quand j'ai sa promesse,
Peut-être bien elle balancera.

ENSEMBLE.

INGLISS.

Comm' la jeun' miss a pour lui d'la tendresse,
Aujourd'hui même elle l'épousera.
Il doit toujours compter sur sa promesse :
Jamais Edith ne le refusera.

SCENE III.

INGLISS, *seul.*

C'est vrai !.. qu'c'est un' bonn' femme !.. mais, elle a une bonté particulière... C'est comme Betzy !.. elle a aussi un' beauté particulière, c'qui fait qu'j'ai pour elle un sentiment particulier... Avec ça, que j'suis un gaillard... et un fier encore... taillé pour l'amour !.. je me l' suis laissé dire... Eh bien ! avec tout ça j'ne sais pas si j'compterais sur un' femme, car un' chose qui m'arrive !.. Mistriss Jenny, la femme de M. Cuddy, quand nous sommes seuls et que j'lui parle d'amour... ell' sourit et baisse les yeux... pourtant elle a un mari... c'est drôle !... c'est sans doute pour rire... j'm'y prête... mais pour le moment, c'est à M. Cuddy que je voudrais avoir à faire...

SCENE IV.

INGLISS, CUDDY, JENNY.

CUDDY.

Si l'on m'avait dit qu'Ingliss était ici, j'aurais bien gagé le trouver les bras croisés.

INGLISS.

C'est ça, v'là les complimens qui commencent; eh bien!.. qu'est-c'qui a cueilli toutes ces fleurs... qu'est-c'qui les a apportées ici; non, mais faites-moi le plaisir de me dire qu'est-c'qui a fait tout cela?.. c'est peut-être vous?...

JENNY, *doucement.*

Ce qu'on en dit... c'est par intérêt pour toi.

INGLISS, *malignement.*

Oh!.. je sais bien, mistriss, qu'vous m'portez de l'intérêt!.. (*Jenny lui ferme la bouche et soupire*). (*A part.*) Tiens, ça la fait soupirer!... (*Haut.*) Mais, c'est pas tout ça.. M. Cuddy, j'ai à vous parler...

CUDDY.

Encore quelque nouveau conte!

INGLISS.

Un conte!.. c'est bien une histoire toute entière.. Figurez-vous que, comm' j'étais, au bout du jardin, à cueillir mes fleurs, j'vois un grand homme, enveloppé dans un grand manteau, et la tête couverte d'un grand chapeau qui était rabattu sur une grande figure que je n'ai pas vue... mon petit ami...

CUDDY, *l'interrompant.*

Allons, laisse-moi tranquille.

INGLISS.

Mais, qu'est-c'que c'était que cet homme-là?

JENNY.

Un curieux qui est bien aise de connaître ce qui se passe...

INGLISS.

D'abord j'ai craint que c'fût un voleur, et l'frisson m'a pris.

CUDDY.

Poltron!..

INGLISS.

Ecoutez donc... j'n'ai pas été soldat comme vous, moi... Ma profession c'est d'être amoureux... ce n'est pas mon état d'être brave.

CUDDY.

AIR : *V'a deville de Blancke.*

A t'enhardir, moi, je t'engage ;
Aux militair's n'appartient pas
Le droit d'avoir, seuls, du courage ;
Il en faut dans tous les états.
Chez un peuple à l'honneur sensible,
On doit toujours être prêt au combat ;
Tel qui n'est qu'artisan paisible
Peut demain devenir soldat.

INGLISS, *regardant Jenny.*

C'est bon, j'n'aurai pas peur... mais poltron ou non, on vous est nécessaire... Sans moi sauriez-vous les bruits qui courent sur les projets d'Olifand, le plus cruel ennemi de notre jeune maîtresse?.. Auriez-vous entendu parler de l'ordre d'exil que l'on prétend qu'il a obtenu du conseil privé, établi dans l'Ecosse, en attendant le lord-lieutenant que l'on ne connaît pas encore ?

CUDDY.

Il n'en est rien.

INGLISS.

Ordre d'exil,... qu'il ne mettra à exécution, assure-t-on, contre lord Evandale, qu'après son mariage, parce qu'il faudra bien alors que miss Edith suive son mari en pays étranger.. et qu'Olifand sera délivré de toutes craintes au sujet de l'héritage...

CUDDY.

Qu'il vienne... et que j'aie seulement le temps de couler une balle dans ma vieille carabine, il verra si je le manque.

INGLISS.

Vous pouvez être tranquille, c'n'est pas moi qui prendrai sa place...

CUDDY, *brusquement.*

Allons !.. Retourne à ton poste !...

JENNY, *avec douceur.*

Et porte ces fleurs dans la chambre de miss Edith !...

INGLISS.

Oui, mistriss !.. (*A part.*) Quelle différence de commandement !.. Est-elle gentille !.. Son mari a beau dire, il doit trembler quequ'fois. (*Il emporte les fleurs.*)

SCENE V.

JENNY, CUDDY.

JENNY, *regardant Ingliss s'en aller.*

Il est gentil ce petit bonhomme.

CUDDY.

Il m'a mis de mauvaise humeur en me parlant d'Olifaud... Puis il m'a rappelé sir Morton...

JENNY.

Il n'y avait pourtant pas besoin de cela; tu en parles assez souvent... et si de temps en temps je ne me faisais dire par le petit Ingliss que je suis jolie, tu me le laisserais oublier...

CUDDY.

Ah ! le petit Ingliss a osé ?...

JENNY.

Oui, le petit Ingliss a osé. (*A part.*) Si je pouvais lui donner de la jalousie.

CUDDY.

AIR : *Je sais qu'il est dans ce village.*

Comment ! le petit téméraire
T'en conte !...

JENNY.

C'est la vérité.

CUDDY.

Pendant ce temps, pour te distraire,
Toi, que fais-tu de ton côté ?

JENNY.

Pendant qu'à son aise il babille
Et prend plaisir à répéter
Que je suis bien faite et gentille,
Moi, je m'amuse à l'écouter.

CUDDY, *sans l'avoir entendue.*

Sir Henri Morton est toujours devant moi...

JENNY.

Tu ne m'as donc pas entendue ?

CUDDY.

Quoi !...

JENNY.

Je t'ai dit que je m'amusais à écouter Ingliss...

CUDDY.

Ce n'est que cela !.. Quand une femme ne parle pas, c'est bien le moins qu'elle écoute.

JFNNY.

Ainsi tout est égal pour toi. Et sir Morton ?..

CUDDY.

Puis-je l'oublier, quand miss Edith qui lui était promise ?..

JENNY.

Lord Evandale est le meilleur des hommes ; il t'a pris chez lui, t'a fait son intendant.

CUDDY.

Jenny ! j'aime, je respecte lord Evandale ; mais si, comme moi, tu avais d'abord servi sir Henri, si la même cause avait armé vos bras!... peux-tu m'en vouloir de conserver le souvenir de celui sans lequel je ne serais pas ici ?

AIR : *A soixante ans.*

Dans mon ardeur, près de lui redoublée,
Bravant un jour un péril trop certain,
J'allais périr au fort de la mêlée ;
Henri le voit, et sa vaillante main
Reçoit le coup qui m'eût percé le sein.
Par les regrets mon âme est poursuivie :
Quand il partit, à l'exil condamné,
Par moi, pourquoi fut-il abandonné ?
Il fallait l'suivre... et lui sauver la vie,
Afin d'lui rendr' ce qu'il m'avait donné.

JENNY, *avec bonté.*

Tu sais bien que ce n'est pas ta faute.

CUDDY.

Oui, je sais qu'il m'ordonna de rester, qu'il l'exigea.

JENNY.

Tu vois donc que tu ne peux pas te reprocher son naufrage.

AIR : *Tous les matins.*

Chacun estimait sir Henri ;
Tu l'aimais : cela devait être.
Mais parce qu'il fut englouti,
Dois tu toujours parler d'ton maître?...
Il est au fond d'la mer, et moi,
J'suis là!... songes-y, de grâce.

CUDDY, *la regardant tendrement.*

J'm'occuperais d'même de toi,
Si tu te trouvais à sa place...

JENNY.

Bien obligé!..

CUDDY.

Ma chère Jenny! je t'aime comme le premier jour de notre mariage...

JENNY.

C'est singulier! je ne m'en aperçois pas.

CUDDY, *s'approchant d'elle et arrangeant ses habits.*

Que ces habillemens te vont bien!...

JENNY.

Ah! il y vient...

CUDDY.

Ma petite femme, je ne puis te regarder sans être tenté...

JENNY.

Comment puis-je le savoir?

CUDDY, *lui prenant la main.*

La jolie main!.. il faut que je l'embrasse.

JENNY.

Il me semble que tu en es bien le maître.

CUDDY, *laissant tomber la main de Jenny qu'il avait approchée de ses lèvres.*

Henri Morton, s'il eût épousé miss Edith !.. l'aurai aimée comme je t'aime.

JENNY.

Prends donc garde, tu n'es pas à ce que tu fais...

CUDDY, *revenant à lui.*

Pardonne, Jenny ! (*Il s'approche, et, prêt à l'embrasser, il est interrompu par l'arrivée du domestique.*)

LE DOMESTIQUE.

M. Cuddy, un étranger demande à vous parler...

CUDDY, *se retournant vivement.*

Un étranger ?

LE DOMESTIQUE.

Il dit qu'il est très-pressé.

JENNY, *à part.*

Allons, il fallait qu'il vînt un étranger... et un étranger pressé encore !...

CUDDY, *au domestique.*

Dites-lui que je suis prêt à l'entendre !... Pour toi, *Jenny*, miss Edith t'attend sans doute avec impatience... Un jour de noce on a besoin de faire une belle toilette.

AIR : *Vaudeville des Blouses.*

Porte tes soins, ton zèle à ta maîtresse;
Cours promptement, près d'elle, te ranger.

JENNY.

Encore un mot, et soudain je te laisse.

CUDDY.

Songe qu'ici va venir l'étranger...
S'il m'apportait quelque nouvelle utile...

JENNY.

Quand tu me parl's, tu t'interromps toujours.

CUDDY.

Ton tour viendra; ma Jenny, sois tranquille.

JENNY, *vivement.*

Tu me répèt's la même chos' tous les jours.

ENSEMBLE.

Je vais donner mes soins à ma maîtresse ;
A sa toilette, c'est l'moment de songer ;
Et, seul ici, mon ami, je te laisse,
Puisque tu vas recevoir l'étranger.

CUDDY.

Porte tes soins, ton zèle à ta maîtresse ;
Cours promptement près d'elle te ranger ;
Seul, en ces lieux, il faut bien qu'on me laisse :
Songe qu'ici va venir l'étranger.

SCENE VI.

CUDDY, L'ETRANGER, *introduit par le domestique qui se retire.*

CUDDY.

A ce costume, c'est l'étranger dont m'a parlé Ingliss... Que peut-il me vouloir ?... et pourquoi se cache-t-il ?... (*A l'étranger, qui s'avance avec précaution.*) Nous sommes seuls !

L'ÉTRANGER, *sans se découvrir le visage.*

Cuddy !

AIR : *Vaudevilles de Figaro.*

Tu ne sais qui je puis être ?

CUDDY, *étonné de la voix de l'étranger.*

Ah ! mon Dieu ! qu'ai-je entendu ?
En moi, quel trouble il fait naître !

L'ÉTRANGER.

Je viens sans être attendu !

(*Se découvrant et jetant son manteau.*)

Cuddy ! regarde !

CUDDY, *tombant à ses pieds.*

Ciel ! mon maître !
Justement, j'étais ému...
Mon cœur l'avait reconnu.

Est-ce bien vous que je revois ?....

MORTON, *le relevant.*

Oui, Cuddy.... c'est Henri Morton qui te presse dans ses bras !....

CUDDY, *lui prenant la main.*

Oh ! oui.... oui.... la voilà, cette main qui me sauva la vie !... la voilà, cette blessure !....

MORTON.

Quelqu'un m'aimait donc encore, et gardait mon souvenir!.

CUDDY.

Que j'apprenne comment.....

MORTON, *vivement.*

Réponds-moi...., Parle-moi d'Edith!....

CUDDY; *à part.*

Que lui dirai-je?....

MORTON.

Pourquoi habite-t-elle ici?.... pourquoi a-t-elle quitté ses domaines?

CUDDY.

Hélas! milord.....: elle en a été chassée par son cousin James Olifand.

MORTON, *avec indignation.*

Olifand!...

CUDDY.

Les grands biens d'Edith provenaient de la succession du comte Torwood, son oncle, à laquelle Olifand, juge *de paix* de ce comté, avait des droits égaux. Un premier testament du comte avait investi James de cette riche succession; mais un testament postérieur avait transmis ses droits à lady Bellenden, mère de miss Edith.... Malheureusement, à la mort de milady, cette pièce ne s'est plus retrouvée..... Olifand a fait valoir la première volonté du testateur, et miss Edith doit l'asile qui lui a été accordé dans ce château à lord Évandale!...

MORTON, *avec véhémence.*

Evandale!... mais enfin... Edith?....

CUDDY.

Edith..... l'épouse aujourd'hui même!.....

MORTON.

Ce que l'on m'avait dit est vrai!... Evandale!... je ne sais quelle étrange fatalité nous a sans cesse poursuivis!..... Tous deux d'une égale naissance, rivaux dès notre jeunesse..... l'amour augmenta encore cette rivalité..... Jetés, par suite de troubles

politiques, dans des partis différens, deux fois il me sauva la vie, et deux fois, à mon tour, je fus son libérateur ; et quand je reparais, c'est encore lui que je trouve pour m'enlever le cœur et la main d'Edith !.....

CUDDY.

L'absence a porté son fruit.. ;

MORTON.

Edith !... qui me donna cet anneau en me disant.., brise-le, si je suis infidèle... *(Il va pour l'arracher de son doigt.)* Non, je veux tout voir par moi-même. *(Vivement.)* Cuddy, il faut que tu me donnes l'hospitalité pour cette nuit.

CUDDY.

Il faut... Eh ! ne la donnerais-je pas à mon plus cruel ennemi ?...

AIR : *Qu'il respecte l'Homme d'honneur* : (*de la Pauvre fille.*)

De cette loi, que l'Ecosse révère,
L'usage antique est sans cesse honoré ;
Un ennemi, fût-il héréditaire,
Sous notre chaume, est un être sacré.
A son enn'mi, c'est déjà manquer d'âme,
Que de refuser un abri ;
Et l'on ne peut, sans être infâme,
Le refuser à son ami.

MORTON, *lui prenant la main,*

Cuddy est toujours le même !....

CUDDY.

Je vous suivrai partout !...,

MORTON.

Je ne quitterai plus ce pays !..,

CUDDY.

Croyez-vous que ce lord Melleville, envoyé en Ecosse avec des pleins pouvoirs, et que l'on attend à tout moment, ne finira pas par vous découvrir ?.....

MORTON.

Ce n'est pas cela qui m'occupe.... Qu'Edith soit fidèle ou non... je ne quitterai plus ce pays, te dis-je !

CUDDY.

Il vous est donc bien cher ?....

MORTON.

J'aurais tout bravé pour m'en rapprocher !... Ah ! mon ami tu ne sais pas ce que c'est que d'être forcé de vivre sous un ci étranger !... Pendant la traversée, je n'avais qu'une seule idée.... mes regards étaient sans cesse tournés vers l'Ecosse... je dévorais l'espace... enfin un cri de joie signale notre arrivée !....

AIR *du Nécessaire et du Superflu.*

Impatient d'atteindre au bord,
En m'élançant sur cette terre,
J'ai cru, vraiment, dans mon premier transport,
J'ai cru renaître à la lumière;
Je ne sais quoi m'a touché, me parle.
Ah! le soleil de la patrie
Est, pour le cœur de l'exilé,
Le doux regard d'une mère chérie.

CUDDY.

C'est bien là penser en Ecossais ! *(Ici l'on entend une rumeur nelle.)*

MORTON.

Quel est ce bruit !....

CUDDY, *regardant, et ouvrant les fenêtres et les portes du fond.*

C'est tout le clan de lord Evandale, qui descend la montagne et se rend ici pour la noce. Voici les vieillards, puis les jeunes filles, enfin les chasseurs qui ferment la marche, et font entendre la ballade favorite de notre jeune maîtresse !....

MORTON.

Je ne me trompe pas... c'est l'air qui annonça mon triomphe, lorsque je reçus des mains d'Édith la palme du vainqueur.... N'importe... ses intérêts me sont toujours chers !.... *(Il écrit.)* Peut-être mérite-t-elle encore.... *(A Cuddy.)* Fais porter sur-le-champ cette lettre dans le plus grand secret à John Breggy.

CUDDY, *étonné.*

Quoi ! milord !... au secrétaire d'Olifand !...

MORTON.

Le bonheur... l'avenir d'Edith dépendent de la réponse qu'il faut que j'aie le plus-tôt possible.

CUDDY.

Il suffit... Je vais envoyer de suite un homme dont je suis sûr. *(Regardant le fond.)* Mais on vient.... c'est miss Edith.

MORTON, *dans la plus violente agitation.*

Edith !... Cuddy ! emmene-moi... sauve-moi d'elle !.... sauve-moi de même !....

CUDDY.

Venez.... sortons par ce cabinet qui donne sur le jardin.

MORTON.

AIR *de Deche.*

Il faut fuir, ô douleur !
Alors qu'elle s'avance !
Quelle amère souffrance
Vient agiter mon cœur !
Je me disais : Tendre et sincère,
Elle sera fidèle à mon amour ;
Et l'ingrate qui m'a su plaire,
Hélas ! s'enchaîne sans retour.
Fuyez, illusion trop chère ;
Ah ! je le vois, femmes, en vérité,
Croire à votre fidélité,
C'est se bercer d'une chimère.

SCÈNE VII.

miss EDITH, JENNY, MORTON ET CUDDY ; *ils entrent dans le cabinet, au moment où les dames entrent en scène.*

ENSEMBLE.

MORTON.

Il faut fuir, ô douleur ! etc.

CUDDY.

Calmez cette douleur
Qu'excite sa présence ;
Quelle amère souffrance
Agite votre cœur !

EDITH, *arrivant.*

ENSEMBLE.

Ah ! combien, sur mon cœur,
Ces chants ont de puissance !
Dans ce jour, oui, je pense
Retrouver le bonheur !

JENNY.

Qu'aujourd'hui votre cœur,
Sans craint' batte et s'élance ;
Cet hymen, je le pense,
Fera votre bonheur !

(*A la fin du chœur, Morton disparaît entraîné par Cuddy.*)

JENNY.

Voici l'appartement où lord Evandale va paraître, entouré de ses vassaux, pour signer le contrat qui doit vous unir a lui.

EDITH.

Je l'avouerai, Jenny.... il y a long-temps que je ne fus contente de moi !

AIR *de l'Angelus.*

Sans remords, comme sans effroi,
J'accomplis le vœu de ma mère ;
L'avenir devient tout pour moi,
Je recommence ma carrière.
Oui, de mon cœur, s'est effacé
Le souvenir de ma souffrance ;
Mes chagrins sont dans le passé ;
Mon bonheur est dans l'espérance.

JENNY.

Tout est prêt pour la cérémonie !... Quelques instans encore, et vous serez milady... milady... quel beau titre !..... on n'est rien, quand on n'est pas mariée !

EDITH.

Tu es folle, Jenny !

JENNY.

Et cette toilette.... comme elle vous va bien !

EDITH.

Tant mieux !

JENNY.

Ah! ah! je vous y prend.

EDITH.

Eh bien! oui.... la parure naguère m'était indifférente; aujourd'hui je suis bien aise d'être jolie!

JENNY.

Je le crois.... pour plaire à lord Evandale. Il est si bon! si noble! si généreux!

EDITH,

Va, va, tu ne peux en trop dire sur ses qualités!

JENNY.

Et puis... c'est un très-bel homme!

EDITH.

Je ne prends pas garde à ce'a.

JENNY.

Vous avez tort!..... moi, à votre place, j'y prendrais garde.

AIR *du Premier Prix.*

A vos goûts, dans le mariage,
Vous pourrez vous abandonner;
Vous aurez un bel équipage. .

EDITH, *sans l'écouter.*

J'aurai de l'or pour en donner.

JENNY.

Que d'conquêt's vous frez à la ronde!

EDITH, *de même.*

Partout le malheur va me voir!

JENNY.

Vous frez soupirer tout le monde.

EDITH.

Ah! quel plaisir je vais avoir!

SCENE VIII.

LES MÊMES, INGLISS; *il arrive, suivi de deux domestiques qui portent la corbeille de mariage.*

INGLISS.

Par ici!... par ici!... prenez bien garde.... c'est que c'est précieux!

JENNY.

Ah! c'est Ingliss!....

EDITH.

Mon jeune protégé... dont la gaîté m'amuse!

INGLISS.

Oui, accompagné d'la corbeille d'mariage de milord!.... Dieu! qu'c'est beau!.... qu'c'est riche!... miss.... regardez plutôt... c'est superbe!

EDITH, *allant à la corbeille.*

Ah! je n'ai pas besoin de regarder pour le croire.

INGLISS, *à part.*

J'sais bien... mais en attendant, elle regarde!.... *(A Jenny.)* Dites donc, mistriss... si la p'tite Alison, la sœur de c'te grande rousse... vous savez bien... si elle pouvait voir tout c'la... ça la taquinerait-y!... avec ça, qu'elle est ambitieuse!... l'est-elle!....

AIR : *Eh! ma mère, est-c'que j'sais ça?*

Ell' n'aim' pas la gross' Marie,
Parc' qu'elle a d'jolis rubans,
Ell' dit du mal de Lucie,
Parc' qu'elle a d'beaux habill'mens.
Elle chuchote sur Claire,
Parc' qu'ell' porte du taff'tas.

Enfin....

Ell' détest'rait tout' la terre,
Si les homm's n'en étaient pas.

JENNY.

Tu ne peux donc pas retenir ta langue?

INGLISS.

Qu'voulez-vous?... moi, j'tiens un peu de la femme, ma mère me l'a toujours dit.... et elle s'y connaissait!...

EDITH, *revenant.*

Voyons... que disait Ingliss?

JENNY.

Il disait, miss....

INGLISS, *l'interrompant.*

Laissez donc... c'est moi qu'on interroge, c'est à moi de répondre.... Aime-t-elle à parler! (*A Edith.*) Je disais, miss, que c'est d'la part de milord.... et je suis sûr qu'il a bien fait les choses.... Dam'! quand on s'marie, i' n'faut rien épargner; et, quant à moi, i' m'semble... que, lorsque la mariée est une femme.... et qu'le marié est un homme,.... ils doivent agir en conséquence... v'là mon opinion.

EDITH, *riant.*

Tu crois?...

INGLISS.

A la bonne heure!.... (*A Jenny.*) Elle a ri..... j'aime ça, moi! (*Haut.*) A propos, miss... les invités commencent à arriver.

[JENNY.]

En ce cas, va-t'en.

INGLISS.

J'aurais pourtant bien voulu vous raconter l'histoire d'la p'tite Moss!

JENNY, *le poussant dehors.*

Veux-tu bien t'en aller!

INGLISS, *passant la tête entre les battans de la porte.*

C'est pourtant bien dommage... qu'on n'veuille pas écouter l'histoire de la p'tite Moss! (*Il se retire.*)

SCÈNE IX.

EDITH, JENNY, CUDDY ET MORTON, *dans le cabinet.*

CUDDY.

Milord!....

MORTON, *à Cuddy.*

Rassure-toi .. elle ne me verra point.

JENNY, *à Edith.*

Achevons votre toilette.... le bouquet!.... c'est cela!.... maintenant le voile et la couronne!

MORTON, *à part.*

Le bouquet! le voile! la couronne!.... (*A Cuddy.*)

AIR *de M. Béancourt.*

ENSEMBLE.

Un autre ici va recevoir sa foi ;
Elle se pare, et ce n'est pas pour moi !...

CUDDY.

Un autre, ici, va recevoir sa foi ;
Elle était loin de penser comme moi !

EDITH, *à Jenny.*

Comme cela, suis-je bien ? Avec moi
Tu dois parler toujours de bonne foi.

JENNY, *à Edith.*

Que tout cela vous sied bien, sur ma foi !
Vous êt's charmant' comme ça, selon moi.

EDITH.

AIR *de la romance de la Sorcière.*

Ce bouquet, cette couronne,
N'embellissent pas mes traits,
Et tout cela ne me donne
Nuls charmes, je te promets.
Si je suis vraiment charmante,
Je sais bien pourquoi, je croi ;
Jenny, je suis contente :
Voilà, voilà pourquoi.

ENSEMBLE.

EDITH, *à Jenny.*

Comme cela, suis-je bien, etc.

JENNY.

Que tout cela vous sied, etc.

MORTON.

Un autre, ici, va recevoir sa foi, etc.
Elle est contente et se croit loin de moi !

CUDDY.

Un autre, ici, va recevoir sa foi, etc.

MORTON.

Même air.

Infidèle à sa promesse,
Puisqu'elle va me trahir,
(*Il ôte son anneau.*)
Anneau, gage de tendresse,
A toi, je ne puis tenir.
Il en est temps, ce me semble,
Je te brise ! (*Il brise l'anneau et en garde les débris.*)

KEITH, *tressaillant*,

Quel effroi!
Jenny! Jenny! je tremble,
Et ne sais pas pourquoi.

ENSEMBLE.

Va, ce n'est rien, et déjà mon effroi
Est, ma Jenny, maintenant loin de moi,

JENNY.

A tort, vraiment, vous auriez de l'effroi;
Vous êt's charmante comm' ça, selon moi,

MORTON.

Un autre, ici, va recevoir sa foi;
Elle a tremblé, mais ce n'est pas pour moi,

CUDDY.

Un autre, ici, va recevoir sa foi!
Elle était loin de penser comme moi.

JENNY; *elle parle sur la ritournelle de l'air qui suit.*

Mais voici lord Evandale, et tous les invités qui se rendent en ces lieux!...

MORTON, *à part.*

Lord Evandale!

CUDDY, *à Morton.*

Je vais me mêler parmi eux. Mais, je vous en prie, ne faites point d'imprudence!

SCENE X.

LES MÊMES, EVANDALE, LADY MARGUERITE, INGLISS, CUDDY, UN TABELLION, PERSONNAGES *invités*, VILLAGEOIS.

CHŒUR *de Mr Adam.*

Chantons tous, chantons l'hyménée
Qui va combler les vœux des deux époux;
Célébrons l'heureuse journée
Qui leur promet les plaisirs les plus doux.

(*Pendant le chœur, le tabellion a posé le contrat sur la table qui se trouve dessous la fenêtre où est Morton.*)

INGLISS, *pendant la ritournelle, montre une jeune villageoise à Jenny, et lui dit:*

C'est la petite Moss!...,

EVANDALE.

Enfin, miss, mes vœux les plus chers vont être comblés!... Puisse le moment de mon bonheur vous offrir aussi quelques charmes!

LADY MARGUERITE, *vivement.*

Sans doute, il lui en offrira... cette chère enfant!.... et je serai aussi fière de l'avoir pour nièce, que vous de l'avoir pour épouse!

EDITH.

Madame.... que de reconnaissance!....

LADY MARGUERITE, *bas à Edith.*

Et quand tu feras du bien, tu auras quelquefois l'air de le faire en mon nom, n'est-il pas vrai?

EDITH.

Oh! madame, je vous le promets!

EVANDALE.

Chère miss,.... vous savez que votre intérêt seul m'occupe.. Je suis soldat, et le premier coup de canon, tiré contre l'indépendance de mon pays, ou l'honneur du prince qui le gouverne, me rappellerait sous les drapeaux.... Avant de m'engager dans une lutte douteuse, j'ai dû songer à votre avenir.... Le contrat que j'ai fait dresser vous assure toute ma fortune.

INGLISS, *à Jenny.*

Avec ça ell' ne craindra pas les accidens.

EVANDALE.

Maintenant je suis tranquille.... Je n'ai rien à redouter pour vous, et je n'ai jamais tremblé pour moi.

MORTON, *à part.*

Noble Evandale!...

EDITH.

Milord, Edith ne se rendra jamais indigne de tant de générosité!

LADY MARGUERITE.

Que parles-tu de générosité, mon enfant? il ne fait que ce qu'il doit... je voudrais bien voir qu'il fît autrement!

INGLISS, *à part.*

Elle est bonne là, la maman!

EDITH, *avec fierté et détermination.*

Milord, commandez à votre épouse!

(*Morceau d'ensemble de M. Adam.*)

EVANDALE.

Combien le moment qui s'apprête
A mon âme, offre de douceur!
L'espoir, enfin, devant mes yeux s'arrête:
C'est d'aujourd'hui que date mon bonheur!

MORTON, *à part.*

C'est d'aujourd'hui que date mon malheur!

CHOEUR.

Jour de gaîté! jour de bonheur!
Au plaisir livrons notre cœur!

LADY MARGUERITE.

Il faut signer: ensuite, de la fête
Le signal, mes amis, partout se donnera.
(*A Evandale.*)
Es-tu sûr, à présent, qu'elle t'épousera?

EVANDALE, *avec joie.*

Il faut signer!

CHOEUR.

Comme l'on dansera,
Jeunes filles,
Jeunes drilles!
Comme tout cela
Sautera!

LADY MARGUERITE, *embrassant Edith et la montrant à Evandale.*

Voilà le prix de tous tes vœux;
Consacre lui toute ta vie.

EVANDALE, *à Edith, en lui présentant la plume.*

Oh! vous, l'objet de tous mes vœux!
Allons, Edith, je vous en prie...

JENNY, *à Cuddy.*

Ell' n'a pas besoin qu'on la prie.

LADY MARGUERITE, *les pressant dans ses bras.*

Vous êtes mes enfans tous deux!

CUDDY.

Pauvre Henri, s'il est en ces lieux!

(*Edith est encore entre Evandale et lady Marguerite qui la retient.*)

MORTON, *à la fenêtre du cabinet.*

Pour la parjure, point de grâce;
Plaçons ici ce gage de sa foi.

(*Il jette, sur la table, les débris de l'anneau.*)

EDITH, *se baissant pour signer.*

Que vois-je, ô ciel! à cette place
Cet anneau qu'il reçut de moi!

MORTON, *à voix basse.*

Perfide Edith!

EDITH, *tressaillant et jetant la plume.*

Quoi!
Sa voix! est-ce un prestige?...

CHŒUR, EVANDALE, LADY MARGUERITE.

D'où naît cette terreur?

EDITH, *avec égarement.*

C'est lui! c'est lui, vous dis-je!

(*Levant la tête et voyant Morton.*)

Je le voi...

TOUS.

Qui?

EDITH, *hors d'elle-même.*

Lui devant moi!
Il est là... je le voi!

(*Au moment où Edith a vu Morton, celui-ci, prévoyant les suites de son effroi, s'est éloigné précipitamment, de sorte que, lorsqu'on s'avance vers la fenêtre, Cuddy s'y précipite le premier, l'entr'ouvre, et, voyant l'appartement vide, s'écrie:*)

Mais... je ne vois personne...

TOUS.

Allons... c'est un prestige!
Il faut signer!

EDITH.

Jamais, jamais, je n'y puis consentir.
Plus d'hymen!

TOUS.

Plus d'hymen! quel est donc ce prodige?

EDITH, *montrant le cabinet.*

Il était là... pourtant... et j'allais le trahir!..

ENSEMBLE.

(Fgarde.)

Là, j'en suis sûre, je l'ai vu,
Et je l'ai d'abord entendu;
Au même instant, pour le reprendre,
Le ciel a voulu me le rendre:
Pour le perdre l'ai-je revu?

CUDDY, *à part.*

Là, j'en suis sûr; elle l'a vu;
Ah! quel changement imprévu!
Ça me fait peine de l'entendre.
Le délire vient de la prendre;
Ah! quel malheur! coup imprévu!...

TOUS.

Là!... mais que peut-elle avoir vu?
Ah! quel changement imprévu!
Vraiment on n'y peut rien comprendre;
Le délire vient de la prendre.
Ah! quel malheur! coup imprévu!

(Evandale et lady Marguerite cherchent, en vain, à calmer miss Edith; une partie des invités les entoure; une autre partie se précipite dans le cabinet: la toile tombe.

ACTE II.

Le théâtre représente un jardin ; à gauche est un pavillon.

SCÈNE PREMIÈRE.

INGLISS, *seul. Il pose son rateau et son arrosoir près de la porte du pavillon.*

Que d'événemens! que d'événemens! Par saint Dunstan, v'là une histoire qui f'ra du bruit dans not' Ecosse!... Qui l'aurait dit? encore la noce remise!... Qu'est-ce que j'dis, remise? manquée peut-être... Lady Marguerite, dans son chagrin, voulait faire tout ce qu'elle avait promis, mettre tout le monde à la porte. Elle gronde, et parle, et parle.... enfin, ça n'lui a pas ôté l'usage de ses moyens, au contraire, ça lui en a donné.... C'est ça un' femme!... tout l'reste, au château, est dans la consternation : il n'y a pas jusqu'à moi, qui n'peux pas retrouver la parole!... Mais, c'qu'est l'plus désolant, c'est que chacun avait préparé ses jambes pour danser, et qu'c'est des préparatifs inutiles. Voilà pourtant la vie : on croit un' chose le matin, et, le soir, ça n'est plus ça.

AIR *de M. Briancourt.*

Sur c'te machine ronde
Comme tout va bien ;
Vraiment, dans ce monde,
N'faut compter sur rien.
On croyait déjà...
Voir miss, un' madame ;
Mais, miss n'est pas dame,
Et ça n'est plus ça.

D'un' fille douce et sage
On d'vient amoureux ;
On parl' de mariage,
Croyant être heureux.
On dit : J's'rai papa ;
Ma femm' m's'ra fidèle :
On épous' la belle,
Et ça n'est plus ça....

Allons remettre mes instrumens *oratoires* dans ce pavillon.

Tiens, la clef n'y est pas!.... (*Il entend marcher.*) Il y a quelqu'un..... Ouvrez! c'est Ingliss!..... Ah çà! mais il ne répond point. Qui diable est-ce qui peut y avoir là-dedans? (*Il regarde par le trou de la serrure.*)

SCENE II.

CUDDY, *une lettre à la main, sans voir Ingliss.*

Allons porter cette nouvelle à sir Morton. (*Il s'avance vers la porte du pavillon, et donne une tape à Ingliss en voulant mettre la clef dans la serrure.*) Que fais-tu là?

INGLISS, *effrayé, et portant la main à sa tête.*

Dieu! qu'c'est bête, de faire peur comm' ça! Est-ce que vous prenez mon oreille pour une serrure?

CUDDY, *avec plus d'humeur.*

Que fais-tu là? réponds.

INGLISS, *froidement.*

Je m'promenais.

CUDDY.

Comment, tu te promenais?

INGLISS.

Eh bien! oui; j'allais porter là-dedans mon rateau et mon arrosoir.

CUDDY.

Ah! tu allais.... (*A part.*) Et sir Henri qui m'y attend. Il faut l'éloigner. (*Haut.*) Tu n'as donc plus rien à faire, paresseux?

INGLISS.

Paresseux!.... C'est donc toujours paresseux ou poltron, avec vous? Il paraît que vous n'sortez pas de là. Je suis au poste: les allées sont ratissées, les fleurs arrosées, j'n'ai plus qu'à ressérrer mon rateau et mes arrosoirs. Vous avez la clef, puisque vous avez voulu tout-à-l'heure.... (*Il porte la main à son oreille.*)

CUDDY.

Je remettrai tout cela moi-même.

INGLISS.

Ah! (*A part.*) Il est bien complaisant. (*Haut.*) J'aurais remis ça tout d'suite (*à part*), d'autant plus que j'aurais vu c'qu'il y avait là-dedans.

CUDDY.

Je te dis que je m'en charge.

INGLISS.

Ah! (*A part.*) Oh! c'est sûr, y a du mystère. (*Haut.*) A propos, M. Cuddy, avez-vous appris queuqu' chose de nouveau?

CUDDY, *avec impatience.*

Cela ne te regarde pas. Retourne au château, tu y trouveras de l'occupation.

INGLISS.

Ah! oui, pour mettre en ordre c'qu'on avait arrangé pour la cérémonie. Au fait, puisqu'il n'y a plus de noce, car il paraît à peu près certain qu'il n'y en aura pas.... on l'dit, du moins....

CUDDY.

Que t'importe? Tu m'as entendu, obéis.

INGLISS.

J'm'en vas. Au fait, puisque je ne peux rien savoir ici, je s'rai peut-être plus heureux au château.... y a des femmes.

SCENE III.

CUDDY, *puis* MORTON.

CUDDY.

Enfin, il est parti.... J'ai cru que je ne pourrais *jamais* m'en débarrasser. (*Il regarde de tous côtés.*) Personne ne peut nous surprendre. (*Il frappe à la porte du pavillon.*) Venez, milord, c'est Cuddy.

MORTON, *sur la porte du pavillon.*

Je t'attendais avec impatience.

CUDDY.

Voici la réponse du secrétaire de James Olifand à la lettre de votre seigneurie.

MORTON.

Donne. Sachons si je me suis abusé sur le compte de cet homme. (*Décachetant la lettre.*) Non, il a tenu sa promesse. J'ai donc en mon pouvoir cette pièce importante!

CUDDY.

Mais, milord, vous le connaissez donc?

MORTON.

J'ai été à même de lui rendre jadis de grands services, et,

plus heureux que tant d'autres, j'ai rencontré un obligé qui avait de la mémoire.

CUDDY.

Ce n'est pas maladroit ; mais son maître?....

MORTON.

Est un scélérat, qui bientôt.... (*Il lit.*) Que vois-je?.... il se pourrait!.... il a obtenu du conseil privé un ordre d'exil contre Evandale, et, aujourd'hui même, il veut le mettre à exécution, avant l'arrivée du lord-lieutenant d'Ecosse!

CUDDY.

Que dites-vous, milord? Lord Evandale serait exilé! Je cours l'avertir....

MORTON, *vivement.*

Reste, je te l'ordonne. Evandale! Edith! je puis donc me venger de vous!

CUDDY.

Vous venger!...

AIR : *Connaissez mieux le grand Eugène.*

Ah! rejetez une pareille idée;
Elle pourrait trop loin vous emporter....

MORTON.

De ce désir mon âme est possédée :
Quand il faudra, je saurai m'arrêter....

CUDDY.

Vous arrêter! cela n'est pas possible;
De se venger un cœur n'est jamais las;
Plus que le feu la vengeance est terrible :
Elle brûle!... et ne s'éteint pas.

MORTON.

Cuddy, point de réflexions. Tu m'es dévoué; Evandale ne saura rien de toi et je sais ce que j'ai à faire.... tu me connais....

CUDDY.

C'est ce qui me rassure.

MORTON.

De grands événemens se préparent et exigent ma présence ici.

CUDDY.

Vous pouvez rester dans ce pavillon; j'y ai fait transporter hier au soir vos malles; vous n'avez rien à craindre.

MORTON.

On vient!....

CUDDY.

C'est lord Evandale; il vous verrait rentrer : tournez le pavillon; la fenêtre qui donne sur le carré de fleurs que vous apercevez d'ici, est ouverte et n'est qu'à quatre pieds de terre.

MORTON.

Il suffit. Reviens me trouver le plus tôt possible, j'ai à te parler. Surtout, le plus grand silence.

CUDDY.

Vous serez obéi. (*Morton sort.*)

SCENE IV.

CUDDY, LORD EVANDALE.

EVANDALE.

Je te cherchais.

CUDDY, *à part.*

Ah! me voilà pris!

EVANDALE.

Les événemens d'hier m'ont entièrement bouleversé.

CUDDY, *à part.*

Je le crois bien.

EVANDALE.

N'as-tu rien découvert?

CUDDY.

Moi?.... rien milord.

EVANDALE.

Mais, qui a pu causer l'état effrayant de miss Edith? Elle allait signer..., De qui parlait-elle?.... Qui a-t-elle vu? qui a-t-elle entendu?.... Dis, réponds.

CUDDY, *cachant son trouble.*

C'est.... c'est..... c'est.... je ne sais pas.

EVANDALE.

Mais, tu t'es précipité à la fenêtre?

CUDDY.

C'est vrai.

EVANDALE.

Tu soupçonnais donc que quelqu'un était là?

CUDDY.

Oui.... je soupçonnais....

EVANDALE.

Et tu n'as rien vu?

CUDDY, *se remettant.*

Absolument rien.

EVANDALE.

C'est singulier! Il m'avait semblé entendre les pas précipités d'une personne qui fuyait.

CUDDY.

Quoi! milord!.... (*A part.*) Il me fait trembler.

EVANDALE.

Je me serai trompé. Mais comment se fait-il qu'Edith?....

SCENE V.

LES MÊMES, INGLISS, *accourant.*

INGLISS.

Ah! milord! ah! M. Cuddy! ah! tout le monde!

CUDDY.

Qu'y a-t-il donc? C'est encore toi?

INGLISS.

Oui, j'espère que c'est encore moi, mais je n'en suis pas bien sûr.

CUDDY.

Que t'est-il arrivé?

EVANDALE.

Approche. D'où vient cet air égaré? Que veux-tu?

INGLISS.

Avec la permission de milord, mon congé.

EVANDALE.

Y penses-tu, Ingliss? Quoi! tu veux nous quitter?

INGLISS.

C'n'est pas moi qui le veux, mais c'te grande figure. (*Il regarde; effrayé.*) Il me semble toujours la voir.

CUDDY.

Il a perdu la tête. (*A part.*) Aurait-il aperçu?....

INGLISS.

Il se passe ici des choses surnaturelles.

CUDDY, *à part.*

Le malheureux, il va tout découvrir!

EVANDALE.

Allons, explique-toi : je veux absolument savoir....

INGLISS.

Je m'compromets peut-être à vous dire c'que j'ai vu, mais c'est égal. Figurez-vous donc, milord, qu'après avoir fini ma p'tite besogne dans le jardin, j'allais r'gagner le château, en traversant l'grand carré de fleurs situé derrière le pavillon, quand j'aperçois.... (*Se retournant avec effroi.*) Oh!.....

CUDDY.

Un habitant du château?

INGLISS.

Ah! bien oui... un habitant du château... dites donc, un habitant de l'autre monde....

EVANDALE.

Voyons!... dis donc qui?

INGLISS.

Qui?.... c'est... c'était le défunt sir Morton...

CUDDY et EVANDALE.

Sir Morton!...

INGLISS.

Sir Morton... ça m'a d'autant plus étonné, que quand on était mort... j' croyais qu' c' était pour la vie...

CUDDY.

Poltron!... penses-tu nous faire accroire?...

EVANDALE.

Tu es certain d'avoir reconnu....

INGLISS.

Ecoutez donc milord!... j'ai vu le fantôme, comm' je vous vois... et s' lon moi, c'est pas bien à sir Morton de revenir... car, enfin, il n'a été ni fusillé, ni pendu, ni assassiné... Eh bien! qu'est-c' qu'il demande?

EVANDALE.

Il ne t'a rien dit?...

INGLISS.

Oh! d'abord, j'l'ai pas interrogé... je n'savais pas s'il parlait encore l'écossais...

EVANDALE.

Et tu ne l'as pas suivi?...

INGLISS.

Encore moins!... il aurait fallu des jambes... et il ne m'en restait que c'qu'il me fallait pour m'enfuir ici.

CUDDY.

Est-c' que tu ne pouvais pas garder tes contes pour d'autres... et nous soutiendras-tu que sir Henri n'est pas mort?...

EVANDALE, *à part.*

Morton!... il aurait échappé!... *Il s'assied près du pavillon et tombe dans une profonde réverie...*

INGLISS.

Dites donc, M. Cuddy... y n'faut pas m'faire parler... est-c' que j'ai dit qu'il était vivant?... Je suis sûr d'l'avoir vu et v'là tout...

CUDDY.

Te tairas-tu?...

EVANDALE, *se levant.*

Je ne puis tenir à cet état d'incertitude!... Allons trouver miss Edith!

CUDDY, *à part.*

Allons avertir sir Morton de tout ce qui se passe.

INGLISS, *à Cuddy.*

N'allez donc pas là!... Juste... du côté où le fantôme!... Je vous préviens, que je ne réponds de rien... (*Lord Evandale sort d'un côté, Cuddy de l'autre.*

SCENE VI.

INGLISS, *seul.*

Je suis seul à présent, moi... Plus souvent que je vais rester ici... (*Il va pour sortir du même côté de Cuddy, et se souvenant que c'est par-là qu'il a vu le fantôme, il s'arrête...*

SCENE VII.

INGLISS, JENNY.

JENNY, *lui frappant sur l'épaule.*

Ah! te voilà...

INGLISS.

Ah! mon Dieu!.. j'ai cru qu'c'en était un... Sûr, j'en f'rai une maladie!

JENNY, *à part.*

Il va m' dire que j' suis gentille lui... Si je n'aimais pas tant mon mari... Allons, Ingliss, dis-moi quelque chose d'aimable, je t'écoute...

INGLISS, *à part.*

Oh! quel revenant!...

JENNY.

Regarde-moi?

INGLISS.

C'est effrayant!...

JENNY.

Comment?... je suis Jenny... ce n'est pas ainsi que tu me recevais lorsque tu me parlais de ton amour...

INGLISS.

Quinze pieds de hauteur!... ça n'me sortira pas d'la tête!...

JENNY.

AIR:

Tu m'disais que j'étais jolie...

INGLISS.

Je n'ai jamais rien vu d'si laid...

JENNY.

Tu recherchais ma compagnie.

INGLISS.

J'ai fui comm' si l'diabl' m'emportait...

JENNY.

Tu me r'prochais d'être fidèle.

INGLISS.

J'n'y conçois rien; c'est surprenant!

JENNY.

Mais ma vertu te fut cruelle.

INGLISS.

Ce n'est plus qu'une ombre à présent.

JENNY.

Ma vertu n'est plus qu'une ombre... Ah çà! Inglisa!...

INGLISS.

Il y a peut-être cinq ans qu'il n'en est plus question...

JENNY.

Petit sorcier!...

INGLISS.

Tout l'monde le dit au moins... et ça ne m'étonnerait pas du tout.

JENNY, *en colère.*

Me traiter ainsi... Tu me le paieras, moi, qui suis si bonne avec toi...

INGLISS, *reculant.*

Qu'est-c'qu'elle a donc? j'crois quelle me bat....

JENNY.

Tu es bien heureux!.. qu'on vienne nous interrompre.

INGLISS.

C'est c'qui m'parait... j'aurais pourtant bien voulu ne pas passer par-là... Oh! mais, dites donc, mistriss, raccommodons-nous... hem!... vous êtes si jolie... vous ne pouvez pas être méchante.

JENNY.

A la bonne heure!... tu es gentil quand tu veux...

INGLISS.

Nous v'là raccommodés... donnez moi l'bras...

JENNY.

Tiens!

INGLISS.

Est-elle bonne... Attendez... pas si près. (*Il passe le plus loin possible du pavillon et traverse le fond pendant que les autres sont en scène.*

SCENE VIII.

EVANDALE, EDITH. LADY MARGUERITE. (*Edith est pâle, et sa tristesse doit contraster avec la gaîté qu'elle a fait paraître au premier acte. Elle arrive à pas précipités.*

EDITH.

Non, milord!... non, milady!,.. Jamais!... Jamais!...

LADY MARGUERITE.

Jamais! Est-ce là une raison!

EVANDALE.

Ma tante!... pouvez-vous la tourmenter ainsi?

EDITH, *à Evandale*,

Ah! milord!... combien je suis touchée!

LADY MARGUERITE.

Pourquoi donc refuser d'être sa femme!

EDITH.

Pourquoi?... (*à part.*) Gardons-nous bien de le faire découvrir!... ce serait fait de lui, si l'on savait que, malgré son exil, il a osé reparaître!...

LADY MARGUERITE.

Evandale!... n'avait-il pas votre promesse?

EDITH, *regardant fixement.*

J'en conviens!...

LADY MARGUERITE.

N'étiez-vous pas bien contente?

EDITH.

C'est vrai!...

LADY MARGUERITE.

Tout le monde était rassemblé... le contrat était prêt...

EDITH, *plus agitée.*

Je m'en souviens!...

LADY MARGUERITE.

Vous alliez le signer?

EDITH.

Que dites-vous?

LADY MARGUERITE.

Quand je ne sais quel fantôme!...

EDITH, *avec égarement.*

Non!... c'est lui... je l'ai vu!...

EVANDALE et LADY MARGUERITE.

Qui?...

EDITH, *revenant à elle.*

Je ne l'ai pas nommé.

LADY MARGUERITE.

Non?

EDITH, *à part.*

Je respire!...

LADY MARGUERITE.

Ainsi, nous ne saurons même pas le motif?...

EDITH.

Je ne puis le dire...

LADY MARGUERITE.

Allez, miss!... vous avez un mauvais cœur!...

EVANDALE, *à sa tante.*

Contenez-vous?...

LADY MARGUERITE.

Il faut que je parle, c'est plus fort que moi... oui, miss! vous ne méritez pas le bonheur qui vous attendait!... Evandale est le meilleur des hommes... il vous aimait... vous sacrifiait tout... et vous... vous brisez son âme... la mienne... car il m'est plus cher que moi-même... oui, mon neveu; oui, si miss... te méprise... te refuse... c'est elle qu'il faut blâmer... c'est elle qui ne sait ce qu'elle veut... c'est elle qu'il faut plaindre.

EVANDALE.

Ma tante!

EDITH.

Dites, dites Milady!... oui, c'est moi... qu'il faut plaindre... (*Elle pleure.*) Vous avez raison!...

LADY MARGUERITE, *vivement, voyant qu'elle pleure.*

Du tout... j'ai tort... j'ai tort... essuyez vos yeux... C'est que j'aime tant Evandale!... vous-même, j'ai tant d'amitié pour vous!.. j'étais tellement satisfaite de vous voir sa femme... Edith!... écoute... je t'en prie! s'il ne peut pas être ton époux... dis-lui au moins l'obstacle qui s'y oppose... Tu sais jusqu'où va sa tendresse... tu le connais?... Eh bien! dis-lui tous tes secrets... tous, et qu'au moins il ait la confusion de n'être pas refusé par mépris!..

EDITH.

Pouvez-vous le penser!...

LADY MARGUERITE.

Je te laisse avec lui... moi... je sens que tu ne pourrais pas me donner de bonnes raisons.

SCENE IX.

EVANDALE! EDITH.

EVANDALE.

A-t-elle dit vrai, miss? suis-je digne de connaître vos secrets!...

EDITH.

Oui, milord!.. vous les connaîtrez... j'ai confiance en votre générosité... Je ne puis rester ici!

EVANDALE.

Vous voulez!...

EDITH.

Je ne puis plus recevoir le titre de votre épouse... Renoncez à moi, milord!.. (*Il fait un mouvement.*) Renoncez à moi, pour toujours!...

EVANDALE.

AIR *d'Angéline.*

Du plus doux mariage,
Il faut perdre l'espoir:
Montrer tant de courage
Est-il en mon pouvoir?
Puis-je voir, sans alarmes,
Votre refus,
Quand je pense à vos charmes?

EDITH.

N'y pensez plus!...

EVANDALE.

Mais, du moins, par l'absence,
N'allez pas me punir:
C'est doubler ma souffrance
Que de vouloir me fuir.
Si je ne puis vous plaire
Comme mari,
Je serai votre frère!...

EDITH, *avec sentiment.*

Ah! pensez-y.

EVANDALE.

Mais... que j'apprenne!..

EDITH.

Vous le savez.... milord, avant son exil, j'avais donné mon cœur à sir Morton...

EVANDALE,

Sir Morton!..

EDITH.

Eh bien! je l'ai revu!..

EVANDALE, *douloureusement.*

Il vient vous ravir à mon amour!..

EDITH, *vivement.*

Oui.... mais je vous connais... vous êtes généreux.... Morton est exilé... il aura tout bravé pour moi... pour sa patrie... et, loin de craindre que vous perdiez votre rival, je ne me suis confiée à vous que pour vous offrir le moyen de le sauver.

EVANDALE, *vivement.*

Je vous remercie!..

AIR : *Soldat français*, (*de Julien.*)

De sir Henri, sans doute, le retour
Détruit ma plus chère espérance;
Mais l'honneur parle, et, malgré mon amour,
Je veillerai pour sa défense.
Me plaindre ici serait hors de saison;
Et, quoiqu'il vienne enfin prendre ma place,
Il me donne l'occasion
De faire une belle action;
Je dois, au ciel, en rendre grâce.

EDITH, *avec attendrissement.*

Ah! milord!.. je vous avais bien jugé... (*Evandale lui prend les mains et la rassure.*

MORTON, *entr'ouvrant la porte du pavillon.*

Que vois-je?.... la perfide!.. (*Il rentre.*)

SCENE X.

EVANDALE, EDITH, INGLISS,

INGLISS.

Milord !.. milord !.. pardon, si j'vous dérange ; mais il arrive au château un envoyé du Laird d'Olgar...

EVANDALE.

Du Laird d'Olgar !..

INGLISS.

Oui :.. avec un air tout sinistre et des nouvelles de la plus haute importance pour vous... J'ai voulu un peu savoir, pour moi, c'que ça pouvait être... rien... muet... muet !...

EVANDALE, *à part.*

Que peut-il me vouloir !..

INGLISS.

Tout c'que j'ai pu en tirer, c'est qu'il faut qu'il vous parle sur-le-champ.

EDITH.

Ne tardez pas, milord !.. si un nouveau malheur !.. si Morton...

EVANDALE.

Calmez-vous, Edith... et comptez sur mon zèle... je vous réponds de sir Henri. (*Il sort.*)

EDITH.

Ah ! si je ne devais plus le revoir...

SCENE XI.

EDITH, INGLISS. (*Il va pour suivre Evandale, s'arrête et regarde Edith avec complaisance.*

INGLISS, *à part.*

Comme elle est mélancolique.., j'peux pas la laisser toute seule s'affliger.... il faut que j'lui dise queuqu' chose, pour la consoler... ca m'est facile... de dire queuqu' chose !... (*Il vient près d'Edith qui ne prend pas garde à lui, ouvre la bouche et les bras pour parler, et dit*) : Non, c'est pas ça !.. (*Il s'en retourne et s'arrête comme s'il avait trouvé.*) Ah !..

(*Revenant et recommençant le même jeu.*) C'est pas encore ça!.. (*Il fait quelques pas en se retirant.*) (*Revenant.*) Cette fois!.. voilà... (*Il se trouve vis-à-vis Morton et le reconnaît.*) Ah! (*Il s'enfuit effrayé.*)

SCENE XII.

EDITH, MORTON.

EDITH, *se retournant.*

Sir Henri!...

MORTON.

Vous ne comptiez plus sur mon retour...,

AIR *de M. Béancourt.*

Dans mon exil, j'osais encor me dire :
L'amour d'Edith me reste en ma douleur ;
Un fol espoir avait su me séduire :
Rien ne peut plus manquer à mon malheur.
Le même jour, enfin, me vit proscrire
De ma patrie ainsi que de ton cœur.

EDITH.

De mon cœur!..

MORTON.

Evandale, devait me le ravir?..

EDITH.

Ah! ne l'accusez pas!

MORTON, *à part.*

Elle le défend!..

EDITH.

Vous ne pouvez nous juger sans nous entendre...

MORTON.

Je ne vous blâme pas, mon parti est pris... Tantôt lorsque vous vous pariez pour Evandale, je vous ai rendu votre parole, en brisant votre anneau...

EDITH.

Ciel!.. voilà donc la cause de cet effroi involontaire dont je ne pouvais me rendre compte... Ah!.. Morton!.. je vous jure!..

MORTON.

AIR : *Faut l'oublier.*

N'achevez pas... point de parjure ;
Epargnez-vous un vain serment.
Oublié par vous, maintenant
Je sais comme on venge une injure :
Tous les cœurs ne sont point ingrats ;
On peut trouver amour fidèle ;
Et, cherchant, loin de vos appas,
Peut-être, il est une autre belle.

EDITH, *vivement.*

N'achevez pas! (*bis.*)

MORTON.

Tout à l'heure encore, à cette place, ne vous ai-je pas vu confondre vos larmes avec celle d'Evandale!.. Evandale!..

EDITH.

Ah!.. si vous saviez, combien son cœur est bon! noble... délicat... vous ne pourriez le haïr!...

MORTON, *vivement.*

Le haïr!.. (*A part.*) L'ingrate!.. elle tremble pour lui.

EDITH.

Cet exil, qui causa vos tourmens, ne peut-il avoir un terme?.. Qui vous dit que des jours heureux...

MORTON.

Il n'en est plus pour moi...

EDITH.

Morton!.. Ecoutez-moi!...

SCENE XIII.

LES MÊMES, CUDDY, *accourant.*

CUDDY.

Ah! milord!.. ah! miss... tout le château est dans la consternation... on veut arrêter mon maître comme ennemi du gouvernement.

EDITH.

Lord Evandale !..

CUDDY.

Lui-même... le constable est déjà arrivé. (*A sir Henri.*) Vous n'aviez dit que trop vrai !..

EDITH, *à part.*

Et moi, qui comptais sur lui...

MORTON.

Et quel parti prend-il ?

CUDDY.

Il veut se remettre entre les mains du constable... et partir pour Edimbourg !..... Le voici ..... tout le clan l'accompagne...

MORTON.

Fort bien... c'est maintenant qu'il faut agir...

EDITH, *le retenant.*

Que voulez-vous faire !..

MORTON.

Adieu, miss !.. vous verrez si je sais haïr !..

(*Il entre dans le pavillon.*)

SCÈNE XIV.

EDITH, EVANDALE, LADY MARGUERITE, CUDDY, JENNY, INGLISS, LES VILLAGEOIS.

CHŒUR *de M. Béancourt.*

Fuyez ! fuyez ! il en est encor temps ;
De grâce, partez au plus vîte...
Nous protégerons votre fuite.
Fuyez ! fuyez ! il en est encor temps,
Et le constable et ses agens.

EVANDALE.

Non, mes amis... je ne fuirai pas... quelque danger qu'il y ait à rester...

INGLISS, *à part.*

Voilà, c'que j'appelle de l'entêtement!..

EVANDALE.

On m'a calomnié auprès de l'autorité... je parlerai... elle m'entendra...

EDITH, *le priant.*

Morton était innocent... et pourtant il fut exilé!...

LADY MARGUERITE.

Evandale!.. Songe combien je serais malheureuse!..

EVANDALE.

Je m'en rapporte à la justice de ma cause et aux lumières de mes juges!...

AIR *d'Aristippe.*

Sans murmurer, j'attendrai ma sentence;
Pour me sauver, n'aurai-je pas mes droits?
Je puis sur eux compter pour ma défense:
Nous sommes tous protégés par les lois.
Si, pour remplir un devoir honorable,
Sans consulter le crédit ni le rang,
Le juge doit condamner le coupable;
Il doit de même absoudre l'innocent.

LADY MARGUERITE.

Ciel! voilà le constable!.....

SCENE XV et dernière.

LES MÊMES, LE CONSTABLE, PLUSIEURS EXEMPTS.

LE CONSTABLE, *présentant son bâton.*

Lord Evandale!...

EVANDALE.

C'est moi!

LE CONSTABLE.

C'est à regret, Milord!.. que j'exécute les ordres que j'ai reçus... mais...

EVANDALE

Il suffit ! je suis prêt !..

LADY MARGUERITE.

Je te suivrai... je parlerai pour toi... il faudra qu'on m'entende !.. je ne te quitte pas...

EVANDALE.

Adieu, ma tante !.. adieu, Edith ! (*Aux villageois.*) Mes bons amis, je mets sous votre garde ce que j'ai de plus cher au monde !.. (*Au constable*) Partons !...

MORTON, *ouvrant la porte du pavillon et paraissant sous un costume très-riche.*

Arrêtez !.....

EVANDALE.

AIR *de M. Béancourt.*

Que vois-je? ô ciel! Henri Morton!

CHŒUR.

Henri Morton!

INGLISS.

Mon bon Saint-Dunstan, je frissonne!
Mon revenant du pavillon!

EDITH, *avec désespoir.*

Vient-il donc livrer sa personne!...

CHŒUR.

Non, rien n'abuse ici nos yeux;
C'est lui qui revient en ces lieux.

LE CONSTABLE, *à sir Morton.*

Qui êtes-vous, monsieur? quels sont vos droits pour commander?

MORTON, *lui montrant son brevet.*

Je suis lord Melville.

LE CONSTABLE, *s'inclinant après l'avoir lu.*

Le lord-lieutenant d'Ecosse !

TOUS.

Le lord-lieutenant d'Ecosse !

MORTON.

Où est le mandat d'arrêt lancé contre lord Evandale? (*Le*

constable le lui remet. Il le déchire, et lui donne d'autres papiers.) Exécutez sur-le-champ ces nouveaux ordres à l'égard d'Olifand. Allez. *(Le constable sort avec les exempts.) (A Evandale.)* Oui, milord, c'est bien Henri Morton que vous voyez.... Echappé au naufrage, je fus jeté sur les côtes de la Hollande.... Le stathouder Guillaume, en m'accueillant, me fit prendre le nom de Melville, qui était celui de ma mère; bientôt il me donna de l'emploi dans son armée, et sa bonté, lors de son avénement au trône d'Angleterre, en me rendant à l'Ecosse, m'en confia le gouvernement.

EVANDALE.

Que de reconnaissance!

MORTON.

Evandale, vous n'êtes point mon obligé.... Rappelez-vous notre dernière entrevue.... c'était devant la cour suprême d'Edimbourg.... Une terrible accusation pesait sur ma tête: vous m'avez servi de protecteur. Les temps sont changés, mais nos cœurs sont restés les mêmes!

EDITH.

J'ai peine à croire ce que je vois!

MORTON.

Edith, tous vos biens vous sont rendus! J'ai en ma possession le testament qui vous les assure à jamais.

JENNY.

Il a bien fait de revenir!

MORTON.

Rien ne s'oppose plus à votre mariage!

EVANDALE.

Sir Henri a raison. *(Prenant la main d'Edith.)* Aujourd'hui même vous devez être unie à celui que vous aimez!.... Milord! *(prenant la main d'Henri)*, recevez votre épouse des mains de son frère.

MORTON.

Qu'entends-je!....

EVANDALE.

Son cœur n'a jamais cessé d'être à vous. Elle ne consentait à m'épouser, que pour obéir au vœu de sa mère. Le titre de frère est maintenant le seul qu'elle veuille m'accorder. (*A*

Edith, après les avoir unis.) Vous le voyez, je fais usage de ma nouvelle qualité !

INGLISS.

Allons, s'il lui prend sa femme, il lui rend la liberté... il y a compensation.

CHOEUR *de M. Béancourt..*

De l'Exilé, chantons tous le bonheur;
Il a revu sa douce amie;
Il a touché le sol de sa patrie,
Et le plaisir est rentré dans son cœur.

EDITH, *au public.*

AIR *de Wallace,*

Sir Henri, loin de nous, espère
Qu'on ne voudra plus le bannir :
C'est en ces lieux que sa carrière
Doit se prolonger ou finir.
S'il vous voit ici le poursuivre,
Messieurs, où se fixera-t-il ?
Nulle part il ne peut plus vivre,
Si vous prononcez son exil.

CHOEUR.

De l'Exilé, etc.

FIN.

On trouve chez DUVERNOIS, Libraire, Cour des Fontaines, et Passage d'Henri IV, nos 10, 12 et 14, toutes les pièces de théâtre anciennes et nouvelles, représentées et non représentées.

Il vient de publier les deux nouveautés suivantes :

LE DÉTENU DE CHARENTON, héroïde dédiée à Mme Pradher née More, actrice-sociétaire du théâtre royal de l'Opéra-Comique, et ornée de son portrait. Prix : 75 c.

LETTRE DE M. DROLICHON à sa Femme sur l'Etrangère, Pot-Pourri en trois actes, précédé d'un prologue. Prix : 75 c.

LE POINT-D'HONNEUR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE,

TIRÉ DES CONTES DE M. ADRIEN DE SABRAN,

DE MM. BENJAMIN ET BELLE;

REPRÉSENTÉ, POUR LA PREMIÈRE FOIS, A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 8 AOUT 1825.

Prix : 1 fr. 50 c.

PARIS,
AU MAGASIN DE PIÈCES DE THÉATRE,
CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,
Cour des Fontaines, n° 4, et Passage de Henri IV, n°s 10, 12 et 14.

1825.

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. DE MIRVAL, Capitaine (55 ans)...	M. FONTENAY.
Madame DE MIRVAL, sa femme.....	Mme GUILLEMIN.
ERNESTINE, leur fille.....	Mlle CLARA.
CHARLES.....	M. LAFONT.
VICTOR.....	M. DERVAL.
FÉLIX.....	M. ARMANT.
VICTOIRE, Blanchisseuse de fin.....	Mlle ADÈLE.
DUBOIS, Domestique de Charles.....	M. LEPEINTRE
MARTIAL, Restaurateur au Jardin des *Trois Pavillons*.....	M. VICTOR.

Plusieurs Officiers du régiment.

La Scène se passe à Metz.

Vu au Ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence.

Paris, le 1825.

Par ordre de Son Excellence,

COUPART,

Chef du bureau des Théâtres.

Tous les exemplaires non revêtus de la signature de l'Editeur seront poursuivis comme contrefacteurs.

Imprimerie de CHAIGNIEAU fils aîné,
rue de la Monnaie, n° 11, à Paris.

LE POINT-D'HONNEUR,

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente le Jardin des Trois Pavillons ; *à droite des spectateurs, le pavillon de la* Gloire ; *salon au premier avec trois croisées ; il domine l'entrée principale ; à gauche des spectateurs, au second plan, le pavillon de* la Paix ; *au fond, le pavillon de l'*Amour *attenant à une grille par laquelle on peut entrer sans passer par le restaurant.*

SCENE PREMIERE.

MARTIAL, VICTOIRE.

(Martial, assis devant une petite table ronde ; est occupé à écrire ; Victoire entre avec un panier de linge au bras.)

MARTIAL.

Ah ! bonjour, Victoire ! Pierre t'a trouvée encore chez toi, à ce qu'il paraît ?

VICTOIRE.

Oui, pliant l'linge fin de messieurs les officiers de chasseurs. J'en ai pas vu un seul sur la route ; où sont-ils donc ?

MARTIAL.

A la manœuvre. Eh bien ! voudras-tu m'faire le plaisir de les servir à table comme je te l'ai fait demander ?

VICTOIRE.

Dam' ! les servir.....

MARTIAL.

Oui ; donner l'coup-d'œil, voir c'qui manque, servir chaud, pousser l'vin, enlever rapidement.... Maint'nant, que j'suis seul, je n'peux pas être partout.

VICTOIRE, *avec intention.*

Et vous n'craignez pas qu'ça m'donne un p'tit air drôle, M. Martial ?

MARTIAL.

Drôle !

VICTOIRE.

Oui, m'voir comme ça d'temps en temps chez vous,... avant que.... Enfin n'y a pas de raison positive.... ça fait jaser.

MARTIAL.

Eh ben ! quand on aura assez jasé, on n'jasera plus, quoi. Il y aura un an juste, oui, il y aura un an dans un mois, à la Saint-Félix, que j'ai perdu ma défunte.... *et certainement, je* peux dire que les bienséances....

VICTOIRE.

AIR *de la Partie carrée.*

Monsieur Martial, pour ma part, j'en suis sûre,
A vos raisons je suis prête à céder ;
Mais suffit-il que not' conscienc' soit pure ?
C'est l'mond' surtout qu'il faut en persuader.
Aux apparenc's la méchanc'té s'attache,
Un' fois l'honneur noirci par ses discours,
C'est comm' du drap où l'on a fait un' tache,
Il y paraît toujours.

MARTIAL.

Mais, dans un mois, parole d'honneur....

VICTOIRE, *à elle-même.*

V'là une époque au moins. (*Haut.*) Allons, je servirai. (*Elle regarde le papier de Martial.*) Qu'est-ce que vous griffonnez là ?

MARTIAL.

La carte de mon restaurant : *Martial, loge à pied et à cheval.* Tu vois : *hôtel des Trois Pavillons.*

VICTOIRE.

J'les aime, moi, vos trois pavillons.

MARTIAL.

AIR : *J'ai vu le Parnasse des Dames.*

C'est grâce à leurs noms, j'aime à l'croire,
Que mon hôtel a du succès;
Toujours dans l'pavillon d'la Gloire
J'ai beaucoup d'officiers français.
Celui d'l'Amour plaît aux jeun's dames;
Mais, en trois ans, j'n'ai pu jamais
Voir les maris avec leurs femmes,
Rester dans l'pavillon d'la Paix.

VICTOIRE.

Allez donc, mauvais plaisant ! c'est ça qu'entre eux les hommes ne se disputent pas!

MARTIAL.

Non; ils se battent entre eux, les hommes.

VICTOIRE.

Comment ! vous vous batteriez !....

MARTIAL.

Moi? ah ben oui! Restaurateur, je pousse à la vie, et je promets que nous vivrons bien : j'ai, depuis quelques années, le restaurant le plus goûté de la ville de Metz. D'ici à un mois, tu vends ton fonds d'blanchisseuse, j'te place dans mon comptoir, tout roul' sur toi; mon n'veu m'remplace à l'office; l'vieux brocanteur, qui vient d'acheter le château de Saint-Florent, m'cède sa maison d'affaires.... ces maisons-là ça marche....

VICTOIRE.

O Dieu, oui, ça marche..... J'lai vu pauvre quand j'étais p'tite, c'vieux acheteur de château, mais pauvre !.... et quelles affaires qu'i' f'sait donc?

MARTIAL.

Toutes. On appelle ça cumuler; c'est la mode.

AIR *du major Palmer.*

On vend des vins, des fourrages,
On prouve des commis ;
On prête sur de bons gages,
Pour obliger ses amis.
Dans un' grand' salle on dispose
Mille objets neufs ou d'hasard,
Et, pour fair' mousser sa chose,
Sur sa porte on met : *Bazar.*
On tient l'entrepris' des fêtes,
On vend des schals, des diamans,
Des perruqu's pour les vieill's têtes,
Pour les jeun's femm's des romans ;
D'la dentell' pour les mariages,
Des crêp's pour les enter'mens,
Du fard pour tous les visages,
Des vers pour tous les momens.
L'commerc' p'tit à p'tit prospère,
On prend un essor nouveau,
Puis on s'achète une terre,
Puis on s'bâtit un château ;
Puis on d'vient un personnage ;
En ville on tient le haut bout :
V'là comm' le maquignonnage
Mène un honnête homme à tout.

Mais, en attendant, il faut songer à notre repas : c'est un déjeuner de réception que ces messieurs m'*ont commandé.*

VICTOIRE.

Pourvu qu'ils n'soient pas en train de me faire enrager comme à l'ordinaire, ces messieurs !....

MARTIAL.

Bah ! quand ça ne va pas trop loin....

VICTOIRE.

Je n'en connais qu'un de raisonnable.

MARTIAL.

Et c'n'est pas celui que tu aimes le plus.

VICTOIRE.

Ah ! faut pas dire ça : j'aime M. de Mirval... oh ! je l'aime !...

MARTIAL.

Comme un père !

VICTOIRE.

Dam' ! c'est le plus âgé....

MARTIAL.

C'est là un brave homme ! un homme respectable !

VICTOIRE.

Un peu bizarre, un peu singulier dans ses manières.

MARTIAL.

Mais solide au poste.... avec son regard fier et sa figure bronzée de vieux soldat. (*Musique*).

VICTOIRE.

Ah ! voici ces messieurs qui reviennent de la manœuvre !

SCENE II.

MARTIAL, VICTOIRE, VICTOR, FÉLIX; autres officiers.

CHŒUR D'OFFICIERS.

AIR : *Mirmidons.*

La manœuvre est terminée,
De l'hôtel il ne faut plus quitter ;
Consacrons cette journée
A bien rire, à boire, à chanter.

VICTOR.

Vive la grande tenue
Des officiers de chasseurs !
En soirée, à la revue,
Comme aux camps ils sont vainqueurs.

CHŒUR.

La parade est terminée,
De l'hôtel, etc.

FÉLIX, *à Victoire.*

Eh ! c'est notre jolie petite blanchisseuse !

VICTOIRE.

Vot' servante, messieurs ; j'apporte votre linge et votre mémoire.

VICTOR, *voulant lui prendre la taille.*

On n'est pas plus piquante !.... diable d'épingle, va!...

VICTOIRE.

C'est bien fait, ça vous apprendra.....

FÉLIX.

Ah bien ! moi, je n'ai pas peur, et je brave toutes les qûres pour l'embrasser.

VICTOIRE.

Laissez-moi tranquille.

AIR : *Une mise.*

Je n'veux pas. (*bis.*)
J'suis un' fille honnête ;
Vous perdez vos pas.

FÉLIX.

Tes appas
Nous tournent la tête.
Un baiser.... (*bis.*)

VICTOIRE.

Non, c'est impossible,
Je n'suis pas sensible.

VICTOR.

Tu ne saurais nous refuser.

FÉLIX, *lui passant la main sous le menton.*

Une mine moins sévère.

VICTOIRE, *le repoussant.*

A d'main ;
Passez vot' chemin.

VICTOR, *même jeu.*

Ah ! des yeux plus doux, ma chère!

VICTOIRE.

Mes yeux doux
N'sont pas pour vous.

FÉLIX.

Martial nous fait la grimace ;
Il lui fait tout bas la cour.

VICTOR.

En ce cas, moi je t'embrasse,
Pour chiffonner son amour.

VICTOIRE.

Je n'veux pas, etc.

VICTOIRE.

Finissez, ou, tout à l'heure, j'vas m'plaindre à vot' colonel.

VICTOR.

Il n'y en a pas de colonel. D'ailleurs, va te plaindre....

FÉLIX.

Si l'on veut me faire garder les arrêts avec toi, j'y consens.

VICTOIRE, *se débarrassant des mains de Félix, et se mettant près de Martial.*

Mais, M. Martial, faites-les donc finir; vous regardez ça...

VICTOR, *à Félix.*

Prends garde : Martial a été militaire tel que tu le vois.

FÉLIX.

Parole d'honneur?

MARTIAL.

Vous croyez rire; oui, messieurs, j'ai été à l'armée.

VICTOR.

Dans les fournitures?

MARTIAL.

Eh ben! ça compte.

AIR : *Je loge au quatrième étage.*

Je fus dix ans aux ambulances,
Je fus cinq ans dans les transports;
Lorsque j'étais aux subsistances,
On me laissa parmi les morts.
Je passai dans les équipages
Pour faire un peu mieux mon chemin.

VICTOR.

Mais c'est, dit-il, dans les fourrages
Qu'il a su se gagner du pain.

FÉLIX.

Oui, aux dépens des pauvres chevaux.

MARTIAL.

Il faut qu'tout l'monde vive.

VICTOR, *lui frappant sur le ventre.*

C'est pour cela, brave martial, qu'il faut songer à notre déjeuner.

MARTIAL, *bas, se frottant.*

Tu paieras c'coup-là sur la carte. (*Haut.*) Dans un petite heure le couvert sera mis.

FÉLIX.

Force Champagne, surtout. Nous attendons un nouveau capitaine, et, fidèles à l'usage, nous voulons voir....

MARTIAL.

S'il est bon enfant, quand la mousse....

VICTOR.

Silence ! voici le doyen des officiers du régiment.

MARTIAL.

J'vas donner un coup-d'œil à ma cuisine.

VICTOIRE.

Et moi, y déposer mon panier. (*Elle entre dans la maison avec Martial.*)

SCENE III.

VICTOR, FÉLIX, M. de MIRVAL; Officiers.

DE MIRVAL.

Je vous demande pardon, messieurs, si je me suis fait attendre.

FÉLIX.

M. de Mirval n'a jamais besoin d'excuses auprès de nous.

AIR *du Petit Courrier.*

Enchantés de nous retrouver
Ce matin avec vous encore;
Votre présence nous honore,
Nous aimons à vous le prouver.
Modeste et brave militaire,
Modèle entre les plus vaillans,
Nous vous regardons comme un père
Qui sert de guide à ses enfans.

DE MIRVAL.

C'est rendre justice à mes sentimens, mes chers camarades

VICTOR.

Si M. de Mirval avait voulu faire valoir ses droits, il serait aujourd'hui notre colonel.

TOUS.

C'est vrai.

DE MIRVAL.

Eh ! mes amis, je suis content de mon sort.

AIR : *A soixante ans.*

Des biens, des rangs le hasard seul décide :
Tout, ici bas, tient, je crois, au bonheur.
L'ambition ne fut jamais mon guide,
Rien de réel, rien de beau que l'honneur.
Des anciens preux, de leur noble franchise,
Le souvenir en tout temps restera ;
Rallions-nous à leur vieille devise :
« Fais ce que dois, advienne que pourra. ».

Messieurs, d'où nous vient le nouveau capitaine que nous attendons aujourd'hui ?

FÉLIX.

D'un état-major, qui a déjà fourni d'excellens officiers au régiment.

DE MIRVAL.

Cette nomination me surprendrait si vous n'eussiez pas tous obtenu l'avancement que vous méritiez.

VICTOR.

Vous seul, n'avez pas....

DE MIRVAL.

A la vérité, j'ai des titres. Resté seize ans capitaine, un jour, je fus nommé major sur le champ de bataille. Je ne sais par quelle fatalité le brevet ne m'est pas parvenu. Pour l'obtenir maintenant il faudrait solliciter, et je vous l'avouerai...

VICTOR.

Monsieur de Mirval n'a jamais été courtisan.

DE MIRVAL.

Et ne le sera jamais.

FÉLIX.

S'il était un peu joueur au moins, en attendant le nouveau frère d'armes, il viendrait avec nous.

VICTOR.

Faire la partie de billard.

FÉLIX.

Soyez-donc des nôtres, capitaine.

DE MIRVAL.

Je vous prie de m'en dispenser.... quelque chose m'occupe en ce moment.

VICTOR.

Nous ne voudrions pas vous contrarier. *Messieurs, au billard.*

CHŒUR.

AIR : *Vole, vole, prends ta course.* (Vaudeville des *Femmes volantes.*)

Qu'avec la bille le temps roule,
Nos plaisirs doivent s'enchaîner;
Allons essayer d'une poule,
En attendant le déjeuner.

FÉLIX.

Nous nous blousons tous à la ronde,
Les petits, les grands, tôt ou tard:
Bienheureux celui, dans le monde,
Qui ne se blouse qu'au billard.

CHŒUR.

Qu'avec la bille le temps roule, etc.

(Ils sortent.)

SCENE IV.

DE MIRVAL, *seul.*

Aimables jeunes gens! pleins d'égard et d'affection pour moi.... mais leur bruyante gaîté n'est plus de mon âge.... d'ailleurs cette lettre de ma femme m'occupe. (*Il parcourt des yeux la lettre en parlant.*) Un jeune homme riche, de très-bonne famille qui demande la main de notre Ernestine! sans que le manque de fortune ait changé sa résolution. Sans doute... l'amour ne calcule point.... mais une fois marié!... les regrets sont là Heureusement, fidèle à mes intentions, madame

de Mirval a eu le courage de ne point découvrir le titre et le nom de son époux. Ce jeune homme la croit madame de Valdé, veuve d'un officier. Pour le bonheur d'Ernestine, je ne dois point consentir à cette union... Mais que veulent dire ces mots : (*Il lit.*) « Je reçois au moment de fermer ma lettre un « avis qui me comble de joie..... nous aurons peut-être bien- « tôt le bonheur d'aller t'embrasser à Metz. » (*A part.*) Quel serait le but de ce voyage?

SCENE V.

DE MIRVAL, MARTIAL, VICTOIRE.

MARTIAL, *à M. de Mirval.*

Dieu merci, monsieur, le nouveau capitaine que l'on attendait vient d'arriver. (*A Victoire.*) Il était temps. J'avais, d'après l'ordre de ces messieurs, fait cacher les musiciens du régiment dans mon cellier. Ils y ont fait un fier ravage...

AIR : *Préville et Taconnet.*

Pour apaiser leur soif, j'eus mille peines,
Ils avaient fait sauter trente bouchons,
Et prétendaient que les bouteilles pleines,
De leur musique assourdissaient les sons.
Il fallait voir cette bruyante orgie!
Comme ils soignaient mon vin vieux à plein bord.
Leurs instrumens seront en harmonie,
Car leurs gosiers sont joliment d'accord.

DE MIRVAL, *qui l'écoutait.*

Vous serez indemnisé.

MARTIAL.

C'est juste, il faut que tout le monde vive.

DE MIRVAL.

Je vais joindre et prévenir ces messieurs. (*Il sort.*)

SCENE VI.

MARTIAL, VICTOIRE.

MARTIAL.

Il a l'air d'un luron le nouvel officier, il m'a donné d'amitié un coup de poing sur l'épaule....

VICTOIRE.

C'est ça, et puis moi, il a voulu m'embrasser. Après ç' j'vois qu'c'est nécessaire, je m'y habituerai.

MARTIAL.

Sans doute. Mais dis donc, si ça allait trop loin quoique ç

VICTOIRE.

Ah ben ! par exemple, ça me r'garde.

MARTIAL.

Et moi aussi, un peu.

SCÈNE VII.

MARTIAL, VICTOIRE, CHARLES, DUBOIS.

MARTIAL.

Eh bien ! monsieur l'officier, êtes-vous décidé à rester chez moi ?

CHARLES, *passant la main sous le menton à Victoire.*

Cette friponne-là m'en donne envie.

VICTOIRE.

Ah ! vous n'trouverez pas à vous loger plus commodément.

CHARLES.

Vrai !

VICTOIRE.

Les prévenances... les petits soins...

MARTIAL.

Les comestibles, tout est de première qualité, et le vin... ah Dieu ! le vin !... (*A Dubois.*) Donnez-moi le portemanteau de monsieur le capitaine, je vais le placer, en attendant mieux, dans le pavillon de la paix.

CHARLES.

J'espère bien n'y pas rester trop long-temps.

MARTIAL.

On fera tout pour vous y retenir, mon capitaine. (*Il sort avec Victoire qui se rend dans l'intérieur du restaurant.*)

SCENE VIII.

CHARLES, DUBOIS.

DUBOIS.

Mon capitaine ! comme ce titre chatouille agréablement l'oreille !

CHARLES.

Comment trouves-tu mon habit ?

DUBOIS.

D'une coupe ravissante.

CHARLES.

Et mon sabre?

DUBOIS.

Ah ! voilà le dangereux quand on a du cœur et une mauvaise tête, vous savez, monsieur, un peu comme la vôtre, soit dit sans vous déplaire, une tête chaude enfin...

CHARLES.

Je suis fâché qu'Ernestine, avant mon départ, ne m'ait point vu sous ce costume.

DUBOIS.

La pauvre demoiselle, c'eût été pour l'achever. Avait-elle les yeux rouges quand vous avez fait vos adieux.

CHARLES.

Elle a pleuré, n'est-ce pas?

DUBOIS.

Vrai ! ça faisait de la peine. Et cette bonne madame de Valdé?

CHARLES.

Ses dernières paroles retentissent encore à mon oreille. « A votre « âge, Charles, former des liens éternels ! Je n'abuserai point « de la passion d'un jeune homme pour assurer à ma fille une « existence brillante, que vous vous repentiriez peut-être un « jour de lui avoir donnée. » Moi ! jamais, jamais je ne pourrai me repentir.

DUBOIS.

Et quelle femme prudente, surtout, lorsqu'elle vous a dit :

« Servez votre patrie, voyez le monde; que vos sentimens « soient approuvés par votre raison qu'aura mûrie l'expé- « rience. » C'est fièrement sage, allez, et plus sage que vous ne pensez.

CHARLES.

Imbécille, qu'est-ce que tu viens me rabacher d'expérience et de raison !... Mon cher Dubois, elles penseront à moi, elles en parleront tous les jours; elles m'ont permis de leur écrire; elles répondront; et la campagne finie, la main d'Ernestine me rendra le plus heureux des hommes.

DUBOIS.

Moi, d'abord ça m'enchantera, du moment que ça pourra vous être agréable.

CHARLES.

Je voudrais être au moment du retour.

DUBOIS.

Oui, monsieur, c'est beau le retour.... quand on retourne.

AIR : *Eh ! ma mère, est-c' que j' sais ça !*

Mais on est brave et caustique,
Mais on est jeune et bouillant;
Au plus malin on réplique,
On se frotte au plus vaillant.
Viennent les mots, la menace,
Le duel, enfant des soufflets....
Encore je vous fais grâce
Du chapitre des boulets.

CHARLES.

Je ne suis pas homme à reculer devant une affaire plus que devant l'ennemi. Mais ensuite, n'est-ce pas partout de même ?

Même air.

La fièvre chaude, une tuile,
Une disgrâce, un faux pas,
N'offrent-ils pas, à la ville,
Mêmes chances de trépas?
Et tous les plaisirs en masse,
De la mort gais fournisseurs....
Encore je te fais grâce
Du chapitre des docteurs.

DUBOIS, *il regarde.*

Tenez, voilà une partie de l'état-major.

SCÈNE IX.

CHARLES, DUBOIS, DE MIRVAL, FÉLIX, VICTOR, AUTRES OFFICIERS, *ensuite* VICTOIRE.

CHOEUR.

AIR *de Jean de Paris.*

Associons un nouveau camarade
A nos plaisirs ainsi qu'à nos travaux;
Qu'il trouve ici, parmi ceux de son grade,
De vrais amis et de joyeux rivaux.

FÉLIX.

C'est M. le capitaine Charles de Saint-Elme que nous avons l'honneur de recevoir?

CHARLES.

Messieurs, je suis confus autant qu'heureux de l'accueil que vous voulez bien me faire.

VICTOR.

Décidément, vous voici des nôtres, et nous nous en félicitons.

(*Il a pris la main de Charles, et pendant la reprise du chœur, Charles la donne affectueusement à tous les officiers, excepté à M. de Mirval, qui se trouve à la tête.*)

CHARLES, *s'arrêtant devant M. de Mirval.*

Monsieur est aussi du régiment?

DE MIRVAL.

Oui, monsieur.

CHARLES *lui présente la main, et dit à part:*

Singulière tenue!

VICTOIRE, *arrivant du fond.*

Eh bien! elles ne viennent pas ces dames, elles auront eu peur des habits militaires, c'est la première vue seul'ment.

FÉLIX, *à Charles.*

Maintenant, la cérémonie de côté avec nous.

VICTOIRE, *tout à fait en scène.*

Messieurs, vous êtes servis.

VICTOR.

Allons, à table!

FÉLIX.

Nous y ferons plus ample connaissance.

CHARLES.

Une invitation aussi agréable ne se refuse pas.

VICTOR, *prenant Victoire.*

Et cette jolie main-là nous versera la première rasade.

VICTOIRE.

On n'y manquera pas.

FÉLIX.

Oh! tu m'embrasseras, tu verras, après le Champagne.

CHOEUR DE SORTIE.

Associons un nouveau camarade, etc.

SCÈNE X.

VICTOIRE, MARTIAL, MAD. DE MIRVAL, ERNESTINE.

MARTIAL, *entrant le premier.*

Voyez vous-mêmes, mesdames, je vous dis qu'ils sont entrés.

MAD. DE MIRVAL, *à Ernestine, qui la suit un petit livre à la main.*

J'espère que tu sais par cœur toutes les poésies du recueil. tu l'as eu devant les yeux pendant toute la route.

ERNESTINE.

Eh bien! maman, je t'assure que je n'ai toujours lu que les vers de M. Charles et la romance qu'il a faite...

MAD. DE MIRVAL, *riant.*

Pour toi. (*A Martial.*) Ces messieurs les officiers de chasseurs logent donc chez vous?

MARTIAL.

Et ils y sont très-bien, j'ose m'en flatter.

VICTOIRE.

Surtout en ce moment qu'ils sont à table... Et je cours voir si le couvert est bien en ordre.

MAD. DE MIRVAL.

Tout l'état-major est-il du repas ?

MARTIAL.

Excepté le colonel, attendu qu'il n'y en a pas.

MAD. DE MIRVAL.

Je le sais...

MARTIAL.

Ah, madame le sait ! (*A part.*) C'est pas malheureux ça. (*Haut.*) Et madame sait-elle encore, pardon de la question, si la place sera long-temps vacante... C'est qu'voyez-vous, j'étais le restaurateur de l'ancien colonel, et je serais disposé à faire des démarches pour devenir celui du nouveau, si toutefois il y en a un nouveau.

ERNESTINE, *qui pendant la conversation de Martial avait posé sur la petite table un livre et son schall, se rapproche aux derniers mots du restaurateur.*

Oui, Monsieur, il est nommé.

MAD. DE MIRVAL.

Ma fille!..

MARTIAL.

Et ces dames connaissent le nouveau colonel ! (*Ernestine va encore parler, sa mère la retient.*) C'est que si je pouvais savoir son nom, et quand il arrivera.

MAD. DE MIRVAL.

Le nom du nouveau colonel est encore un secret.

MARTIAL.

C'est différent, et c'est dommage. Puisque ces dames n'ont pas voulu se reposer au salon, je vais me hâter de faire préparer pour elles le pavillon de l'Amour, il est libre aujourd'hui. Il est très-commode, on peut entrer et sortir par la grille du fond; sans passer par le restaurant, c'est tout comme à Paris. En attendant qu'il soit arrangé, si ces dames ne sont pas lasses, le jardin est charmant !

MAD. DE MIRVAL.

C'est bien. M. de Mirval est sans doute parmi ces messieurs ?

MARTIAL.

Oui, madame, ah ! c'est un homme bien respectable.

MAD. DE MIRVAL.

Après le déjeuner seulement, vous le préviendrez, en lui remettant cette lettre, que deux dames voudraient lui parler.

MARTIAL.

Ah! mon Dieu, tout d'suite.

MAD. DE MIRVAL.

Non, le déranger serait inutile.

ERNESTINE.

On attendait un nouveau capitaine au régiment.

MARTIAL.

Ah ! ces dames savent cela aussi!

MAD. DE MIRVAL.

Il doit être arrivé ?

MARTIAL.

Oui, madame, c'est son repas de réception qu'on dépêche en ce moment.

ERNESTINE.

Etait-il bien triste, ce jeune officier ?

MARTIAL, *à part.*

Diable ! ..... N'allons pas nous compromettre. (*Haut.*) mam'selle... il m'a semblé... c'est que voyez-vous... l'embarras d'une arrivée... la réception de ces messieurs... Oh! oui, malgré cela... il devait avoir l'air...

ERNESTINE.

Préoccupé, pensif, n'est-il pas vrai?

MARTIAL.

Je cherchais le mot... mademoiselle, pensif, préoccupé. Oh Dieu ! oui, il avait l'air pensif...

ERNESTINE.

Pauvre Charles!

MARTIAL, *à part.*

Il y a quelque chose la dessous... Si mon pavillon allait être de circonstance...

MAD. DE MIRVAL.

AIR : *Mon cœur à l'espoir s'abandonne.*

N'allez pas égarer ma lettre.

MARTIAL.

Ah! madame, ne craignez pas.

MAD. DE MIRVAL.

Et songez à ne la remettre . . .

MARTIAL.

C'est juste, à la fin du repas.

(*A part.*)

En même temps, pour lui prouver mon zéle
Au capitain' qu'on va r'cevoir,
Je dirai qu'un' bell' demoiselle
Incognito vient pour le voir.

(*Il sort.*)

ENSEMBLE.

N'allez pas, etc.

SCENE XI.

MAD. DE MIRVAL, ERNESTINE.

ERNESTINE.

Maman, quelle sera la surprise de Charles, quand il nous trouvera ici!

MAD. DE MIRVAL.

Et celle de ton père, en apprenant la nouvelle que je lui apporte!

ERNESTINE.

Je suis sûre qu'il aura déjà distingué Charles, que tous les deux sont très-bien ensemble.

MAD. DE MIRVAL.

Ils ont à peine eu le temps de faire connaissance.

ERNESTINE.

Pourvu que ses camarades ne le plaisantent point sur son air mélancolique et chagrin.

(*Grands éclats de rire dans la chambre où l'on déjeune. Les croisées sont ouvertes.*)

MAD. DE MIRVAL.

Voilà son désespoir qui éclate, je crois...

ERNESTINE.

Je suis bien sûre que Charles ne rit pas.

CHARLES, *dans la chambre.*

Ah! ah! ah! moi, messieurs, reculer devant du Champagne! je tiendrais tête au plus intrépide.

MAD DE MIRVAL.

Je crois distinguer sa voix.

ERNESTINE.

Croyez-vous, maman ?

CHARLES, *de même.*

Victoire, du mousseux par ici, que je boive à la santé de notre doyen... le buveur d'eau.

MAD. DE MIRVAL.

C'est bien lui. Pauvre jeune homme! il demande des consolations.

PLUSIEURS VOIX, *de même.*

Allons, capitaine... la dernière... la plus nouvelle.

CHARLES, *de même.*

Je ne me fais jamais prier pour chanter.

ERNESTINE.

Je gagerais bien qu'il va dire cette jolie romance qu'il a faite pour moi, il n'en chante jamais d'autre.

CHARLES, *de même.*

AIR : *Que le diable emporte l'amour.* (Romagnesi.)

Que le diable emporte l'amour,
C'est le refrain du militaire,
Qui change de belle et de verre,
Comme de vins, de route et de séjour.
Heureux des plaisirs qu'il effleure,
Il chante à l'objet qui le pleure.
Que le diable emporte l'amour.

ERNESTINE.

Est-il possible ?

MAD. DE MIRVAL.

Tu entends, j'espère.....

CHARLES, *de même.*

Que le diable emporte l'amour
Et sa constance enracinée;
Notre avenir, c'est la journée,
Formons des nœuds qui n'attachent qu'un jour.
Menons caprice ou fantaisie
Tambour battant, comme la vie:
Et le diable emporte l'amour.

ERNESTINE.

Ah, M. Charles! c'est affreux!

MAD. DE MIRVAL.

Il est loin de présumer que nous puissions l'entendre.

ERNESTINE.

C'est égal, je suis outrée.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, VICTOIRE, *arrive en courant, on entend plusieurs voix dans la chambre.*

TOUS.

Eh! Victoire, Victoire!

VICTOIRE.

AIR: *Ah! que les Maris sont heureux!*

Par ma fine y sont trop joyeux
Pour que j'veuill' rester avec eux.
Jamais on ne m'y rattrap'ra,
Serv' des officiers qui voudra.

MAD. DE MIRVAL.

Comment donc?

VICTOIRE.

L'un veut que j'l'embrasse,
Et, par le Champagne échauffé,
L'autre, en me d'mandant sa d'mi-tasse,
Avec moi veut prend' son café.
Par ma fine y sont trop joyeux, etc.

MAD. DE MIRVAL.

Avez-vous à vous plaindre?

VICTOIRE.

J'ai pris le bon parti...Je me suis esquivée prudemment!..
Mais j'ai ben peur que le déjeuner ne finisse pas sans querelle.

ERNESTINE.

Pourquoi cela ?

VICTOIRE.

Il y a un brave homme qui n'entend pas raillerie... et il a raison, parc'que sans ça les jeunes gens, quand la tête est prise... et y a là un jeune monsieur qui me paraît bien étourdi... avec son petit air moqueur... et ses discours à l'avenant... qu'il y prenne garde.

ERNESTINE.

Vous m'effrayez, mademoiselle.

VICTOR, *dans la chambre.*

M. Charles, vous avez tort.

PLUSIEURS VOIX.

Oui, oui, vous avez tort.

VICTOIRE.

Oh! c'est effrayant, parc'que, dame!... ça n'finit pas toujours à la fourchette:

AIR *de l'Ecu de six francs.*

Malheur à ceux sur qui ça tombe,
Et, quelquefois c'est comme un sort,
On s'bat, et celui qui succombe.
Est just' celui qui n'a pas tort.

ERNESTINE.

Je tremble.

VICTOIRE.

Ah! dam', dans l'militaire,
Tel, après de joyeux excès,
Vous paraphe un acte d'décès
Beaucoup plus vit' que monsieur l'maire.

Quoiqu'ça, j'vas avertir M. Martial, parc'que... (*elle aperçoit Charles.*) Ah! il n'y a plus d'danger, v'la l'étourdi qui descend. (*Elle sort.*)

SCENE XIII.

MAD. DE MIRVAL, ERNESTINE, *ensuite* CHARLES *et* DUBOIS.

ERNESTINE.

Je ne sais pourquoi j'éprouve une émotion !...

CHARLES, *sans voir ces dames.*

Dubois, il faut me chercher un autre logement; je ne veux pas être le voisin de ce vieil original qui se fâche pour un mot.

DUBOIS.

Oui, monsieur.

CHARLES.

D'abord, rapporte-moi mes effets.

DUBOIS *s'est retourné et a vu ces dames.*

Eh mais... est-ce que j'ai... (*Il se frotte les yeux.*) Non, je ne me trompe pas?... Ah bien, par exemple!...

AIR : *O bonheur extrême !*

CHARLES.

Est-ce une chimère
Qui séduit mes yeux ?
Vous et votre mère,
Comment en ces lieux ?

ERNESTINE, *à part.*

Je sens ma colère
Doubler à ses yeux.
Ah ! sortons, ma mère,
Il m'est odieux !

MAD. DE MIRVAL.

Je vois la colère
Briller dans tes yeux ;
Quitte donc, ma chère,
Ce ton furieux.

ENSEMBLE.

CHARLES, *aux deux dames.*

Parlez, je vous prie,
Parlez, qu'à mon cœur,
Votre voix chérie
Porte le bonheur.

CHARLES.

Est-ce une chimère, etc.

ERNESTINE.

Je sens la colère, etc.

MAD. DE MIRVAL.

Je vois la colère, etc.

ENSEMBLE.

ERNESTINE.

Monsieur croit peut-être que nous avons fait ce voyage pour nous rapprocher de lui?

CHARLES.

Vous me permettrez au moins de m'en féliciter?

ERNESTINE.

Pourquoi dire ce que vous ne pensez pas?

CHARLES.

Vous me faites injure!

MAD. DE MIRVAL.

Certainement, ma fille. La franchise de M. Charles te doit être connue autant que sa complaisance; et je suis persuadée que si tu l'en priais, il te chanterait le troisième couplet de la chanson que nous venons d'entendre.

CHARLES, *confus, mais gaiement.*

Comment, mesdames, vous avez entendu?....

ERNESTINE.

Oui, monsieur.

CHARLES, *riant.*

Ah! mais, c'est une perfidie!... vous étiez là. (*Il rarange son habit, un peu en désordre, et jette sa serviette qu'il tenait à la main.*) Ah! bon Dieu, je vous demande pardon de me présenter... (*A Ernestine.*) Vous ne me jugerez pas sur de pareils couplets?

ERNESTINE.

Ils sont fort jolis! Que le diable emporte l'amour!

CHARLES, *toujours follement.*

C'est jouer de malheur! Là, aussi comment penser que vous faites soixante-seize lieues en poste pour venir m'entendre chanter une chanson... sans importance.

MAD. DE MIRVAL.

Mais non pas sans mérite. Les couplets sont d'une facilité...

ERNESTINE, *avec dépit.*

Et vous les chantiez avec un entraînement...

CHARLES, *s'humiliant, toujours gai.*

Ah ! je vous en conjure, un peu de générosité... Sérieusement, je suis confus... parole d'honneur, de les avoir chantés.. Outre qu'ils vous ont déplu, ils sont devenus l'occasion d'une scène piquante;... je dis piquante,... désagréable entre un officier du régiment et...

ERNESTINE.

Comment, monsieur, vous avez eu une querelle ?...

CHARLES.

Querelle... ah !... des mots... amers un peu, à la fin... Que diable voulez-vous,... il y a comme ça des individus qui se mêlent de reprendre,... de morigéner les autres,... et ma foi les autres,... moi, surtout, je ne peux pas souffrir... Mais rien de bien sérieux. Vous voyez, j'ai mieux aimé sortir,... et je bénis presque un incident auquel je dois de vous avoir rencontré plus tôt.

MAD. DE MIRVAL.

Vous faites bien de tâcher, à force de galanterie, de réparer le tort que vous a fait dans l'esprit d'Ernestine...

CHARLES.

Ernestine penserait encore?....

MAD. DE MIRVAL.

Cela se passera..

CHARLES.

Puis-je m'en flatter?

ERNESTINE.

Puisque maman le dit; monsieur.

CHARLES.

Mais quel événement favorable...

MAD. DE MIRVAL.

En deux mots, voici le fait. Jusqu'à ce jour je vous ai laissé croire que j'étais veuve, par des motifs qui vont cesser d'exister, et je viens trouver mon mari.

CHARLES.

Votre mari ?

MAD. DE MIRVAL.

Il est près de vous.

CHARLES.

Près de moi?

ERNESTINE.

Capitaine dans votre régiment.

MAD. DE MIRVAL.

L'homme le plus estimable, le plus franc, le plus loyal....

ERNESTINE.

Charles, vous l'aimerez : vous l'avez apprécié peut-être déjà, si vous l'avez vu;... il est si bon!

CHARLES,

Mais je n'ai pas encore entendu parler d'un M. de Valdé au régiment?

MAD. DE MIRVAL.

Ce nom n'est pas le sien...

CHARLES.

On l'appelle?

ERNESTINE,

De Mirval,

CHARLES, *stupéfait.*

De Mirval!

AIR *d'Emma.*

Il se pourrait?...

MAD. DE MIRVAL.

Quel cri d'effroi!

CHARLES.

Ah ! ne demandez rien de moi.

ERNESTINE.

Parlez.

MAD. DE MIRVAL.

Quel étrange mystère!

CHARLES.

Je ne puis, celle qui m'est chère
Va m'accabler de sa colère.

MAD. DE MIRVAL, ERNESTINE, *surprises.*

Va l'accabler de sa colère.

CHARLES.

Ah! déjà leur front s'obscurcit.
Malheureux! comment entreprendre
De faire ce triste récit,
Dont mon avenir doit dépendre?
Ah! déjà leur front s'obscurcit, etc.

ENSEMBLE.

MAD. DE MIRVAL, ERNESTINE.

Qui peut donc le troubler ainsi?
Mon cœur a peine à le comprendre;
Et, troublée à mon tour aussi,
Je désire et crains de l'entendre.

CHARLES.

Vous allez me haïr.

MAD. DE MIRVAL, ERNESTINE.

Il faut nous obéir.

CHARLES.

Oui, me haïr.

MAD. DE MIRVAL.

Il m'épouvante.

CHARLES.

Oui, me haïr.

ERNESTINE.

Je suis tremblante.

CHARLES.

Ma tête n'était plus à moi.
Railler est mon penchant coupable;
Entre mes compagnons nouveaux,
Un vieillard, un homme estimable,
Devient le but de mes bons mots.
Il s'étonne, je continue;
C'est un vieillard, j'ose insister;
Et, perdant toute retenue,
J'ose l'insulter,
Oui, j'ose l'insulter.

MAD. DE MIRVAL.

Cet homme que le corps révère.

ERNESTINE.

Ce vieillard. . .

CHARLES.

C'était votre père.

ERNESTINE.

Mon père, ô ciel!

MAD. DE MIRVAL.

Que dites-vous?

CHARLES.

Oui, madame, c'est votre époux.

SCENE XIV.

LES MÊMES; M. DE MIRVAL, *près de la fenêtre avec d'autres officiers;* MARTIAL, *arrivant de l'intérieur;* VICTOIRE, *sortant du pavillon de l'amour;* DUBOIS, *le manteau de son maître sur le bras.*

DE MIRVAL, *dans la chambre des officiers.*

Je veux le voir, je le veux!

MAD. DE MIRVAL, *à Charles.*

Mon époux, malheureux!

VICTOIRE, *accourant.*

Voilà la chambre prête.

CHARLES.

N'accablez point un malheureux.

ENSEMBLE.

ERNESTINE et MAD. DE MIRVAL.

Vous avez rompu tous nos nœuds.

DE MIRVAL, *descendu.*

Je veux le voir, je le veux.

MARTIAL.

V'là l'billet qu'i' faut qu'je r'mette.

DUBOIS.

Cet incident n'est pas heureux.

(*Madame de Mirval, en entrant avec sa fille dans le pavillon, a fait un geste à Charles, qui l'empêche d'aller plus loin. Il reste un moment pensif au fond de la scène. M. de Mirval reçoit la lettre des mains de Martial, et s'approche à l'avant-scène pour la lire. Dubois regarde de tous côtés.*)

SCENE XV.

CHARLES, M. DE MIRVAL, DUBOIS, MARTIAL.

M. DE MIRVAL, *après avoir lu.*

Est-il possible!.. ici. (*A Martial.*) Où sont-elles ces dames?

DUBOIS.

Par où monsieur est-il donc passé?

MARTIAL, *à de Mirval.*

Je les ai fait conduire à leur appartement.

CHARLES, *au fond.*

Ernestine est perdue pour moi.

DE MIRVAL, *à lui-même.*

Au moment de les revoir!.. Je saurai les éloigner. (*Il parle à Martial, qu'il emmène jusqu'à la porte de son restaurant.*)

DUBOIS, *appercevant son maître.*

Voici votre épée, votre manteau, et le chapeau aussi. Le vieil officier fâcheux vous demande deux mots d'entretien.

CHARLES.

Dubois... c'est le père d'Ernestine!

DUBOIS.

Le mari de madame de Valdé... Il est là, monsieur, qui cause avec Martial.

CHARLES.

Je l'attends.

SCENE XVI.

DE MIRVAL, CHARLES.

DE MIRVAL.

C'est vous que je cherche, monsieur.

CHARLES.

Ah! monsieur, vous me voyez au désespoir...

DE MIRVAL.

Ecoutez-moi, s'il vous plaît.

CHARLES.

Veuillez me permettre...

DE MIRVAL, *d'un ton rude et imposant.*

Monsieur, je vous prie de m'écouter.

CHARLES.

J'écoute, monsieur.

MIRVAL.

J'ai trente ans de service, vingt-deux blessures toutes honorables. Si la fortune m'a laissé vieillir dans le même grade, la considération de tous m'a tenu lieu de récompense. L'honneur dans ma longue carrière est le seul bien que n'ait pu me ravir le sort; cet honneur, je veux, je dois le conserver intact. Vous, monsieur, malgré le respect que mon âge devait vous inspirer, vous vous êtes permis, vous à vingt-deux ans, des railleries outrageantes à mon égard.

CHARLES.

Mais je venais....

DE MIRVAL.

Ne m'interrompez pas. Mon discours vous paraît long peut-être, je vais l'abréger. Je suis militaire, vous m'avez manqué de respect en présence de l'état-major du régiment, je viens vous en demander raison.

AIR : *Vaudeville de l'île des Noirs.*

Dans votre joyeuse imprudence,
Avec un bon mot insolent,
Vous avez cru, sans conséquence,
Effrayer un vieillard tremblant.
Mais si la force du jeune âge,
Du temps éprouve les effets,
Il ne peut rien sur le courage,
Et l'honneur ne vieillit jamais.

CHARLES.

Permettez....

DE MIRVAL.

L'honneur rend nuls tous les avantages dont la jeunesse est si fière. Ma main est moins sûre aujourd'hui, ma vue affaiblie peut-être.... en revanche, je suis maître des conditions.... j'ai le choix des armes... mais je n'abuserai pas de mes droits... le sort décidera entre nous, songez-y bien.... Il faut ou ma vie ou la vôtre.

CHARLES.

Moi! jamais.

DE MIRVAL.

Vous aurez tort, vous auriez tort; dans quelques instans, je serai ici avec mon témoin; assurez-vous du vôtre.... (*Il retourne au salon où les officiers étaient à table.*)

SCENE XVII.

CHARLES, *seul.*

Le père d'Ernestine ! (*Après une profonde réflexion.*) Idée affreuse !... non, non.... je n'accepte pas ce duel.... je ne dois point l'accepter.... je ne dois point !.... et que pensera-t-on de moi ?... mes camarades.... monsieur de Mirval lui-même.... Si l'aveu de ma faute.... toutes les excuses ... il est trop tard !... Dans un combat où les forces sont égales, des excuses feraient soupçonner de la crainte ; un refus.... de la lâcheté..... (*Il se promène avec agitation.*) j'accepte ce duel, je l'accepte avec toutes les conditions.... (*Il s'arrête absorbé.*) Hélas !...

AIR : *Te souviens-tu.*

J'arrivais riche d'espérance,
Heureux d'un amour partagé,
Fier d'être un jour, aux regards de la France,
De palmes et d'honneurs chargé.
Amour, espoir, tout fuit. Tout me délaisse ;
En haine à tous, à moi-même odieux ;
Sans un conseil pour guider ma jeunesse,
Sans un ami pour me fermer les yeux.

SCENE XVIII.

CHARLES, MAD. DE MIRVAL, VICTOR, FÉLIX, PLUSIEURS OFFICIERS.

MIRVAL, *redescend suivi de quelques officiers, d'autres sont restés à la croisée du salon.*

Monsieur, vous prenez le commandement du poste, me voilà en règle avec la discipline.... (*Il tient Victor à part.*) C'est vous, Victor, que je charge de voir ces dames. Expliquez-leur, le plus naturellement possible, que la régularité du service ne me permet pas de les embrasser avant demain. (*A tous*) Je ne vous recommande point la discrétion. (*Au mouvement que font les officiers, Charles s'avance.*)

MIRVAL.

Monsieur, (*montrant Victor*) voici mon témoin.

CHARLES.

Etranger dans cette ville, puis-je espérer, (*montrant Félix*)

que monsieur voudra me rendre ce service et se charger de mes dispositions.

DE MIRVAL.

C'est un devoir, il ne peut s'y refuser.

CHARLES, *à Félix.*

Consentirez-vous, monsieur?

FÉLIX.

Je suis à vos ordres.

DE MIRVAL.

Dans vingt minutes, je reviens.

CHARLES.

Je vous attendrai, monsieur.

DE MIRVAL.

AIR : *Doux moment.*

ENSEMBLE.

Quel moment!
Je ne crains que leur présence.

LES OFFICIERS.

Mais vraiment,
Il fait bonne contenance.
Son air a de l'assurance.

DE MIRVAL.

Partout, messieurs, du silence:
Pas un mot au régiment.

TOUS.

Pas un mot au régiment.

(*Les uns sortent avec de Mirval, les autres rentrent au salon.*)

SCÈNE XIX.

CHARLES, FÉLIX.

CHARLES.

Avouez-le, monsieur, mon début dans votre régiment vous donne une bien mauvaise opinion de mon caractère.

FÉLIX.

Non; mais de votre tête, un peu trop vive.

CHARLES.

Oui, j'ai manqué à tout ce que je devais aux convenances, à son âge ! mon esprit, maintenant de sang-froid, me laisse apercevoir toute l'étendue de mes torts.

FÉLIX.

Dont je regrette que nos folles idées soient la première cause.

CHARLES.

Vous ne trouveriez pas de termes assez forts pour me plaindre, si vous compreniez toute l'horreur de ma situation. Je ne connaissais pas monsieur de Mirval, je ne savais pas qu'il était de tous les hommes celui que je devais le plus chérir.... et il faut....

FÉLIX.

Des excuses ne le satisferaient point, et vous nuiraient dans l'opinion générale.

AIR : *Une bonne Fée.*

C'est avec dédain qu'on écoute
L'excuse d'un nouveau venu,
La peur d'une mort qu'il redoute
Nous paraît l'avoir retenu.
Par un usage que je prise,
Il flétrit tout manque de cœur :
Chez nous l'excuse n'est permise
Qu'après des titres de valeur.

CHARLES.

Ah ! monsieur !

AIR : *Que tes paroles.*

Si de courage il fallait une preuve,
Contre tout autre, à l'instant, contre tous,
Ma main, d'une épée encor neuve,
Illustrerait les premiers coups.
Mais contre lui, quand sa fille m'est chère !
Quand mon amour devrait la consoler. . .
Ah ! ce matin, j'insultai son père,
Ce soir, monsieur, faudra-t-il l'immoler ?

FÉLIX.

Charles, votre sort m'intéresse ; je me connais assez en bravoure pour sentir que la crainte ne cause point le trouble qui vous agite. Pour la première fois, vous me donnez le désir de terminer une pareille affaire autrement que par les armes.

CHARLES.

Quoi ! vous tenteriez...

FÉLIX.

Mais je ne vous cache pas que je tremble de ne point réussir. De Mirval, le meilleur des hommes est intraitable lorsqu'il a dit : L'honneur le veut !

CHARLES.

Félix, mon ami, permettez-moi ce titre, vous avez compris mon cœur ! Quelle que soit l'issue de votre démarche... je n'oublierai jamais ce procédé généreux.

FÉLIX.

Ah ! puisse ma démarche n'être point inutile !

AIR *de Fernand Cortez.*

Adieu, le temps fuit.
(*Il va pour sortir.*)
Une femme s'avance ;
Victor l'introduit,
Et vers ce lieu la suit.

CHARLES, *regardant.*

Ernestine ! eh quoi ! . . .
Mon cœur frémit d'avance !
Hélas ! je prévoi
Ce qu'elle veut de moi.

FÉLIX.

Adieu, le temps fuit.
Je ferai diligence ;
Puisse mon appui
Vous servir aujourd'hui !

VICTOR, *à Ernestine.*

Venez, le temps fuit,
Venez, votre présence,
Peut-être aujourd'hui,
Pourra beaucoup sur lui.

ENSEMBLE.

ERNESTINE.

Allons, le temps fuit,
Déjà l'heure s'avance ;
J'entons aujourd'hui
Tout mon pouvoir sur lui.

(*Félix et Victor se retirent ensemble.*)

SCENE XX.

CHARLES, ERNESTINE.

ERNESTINE, *d'une voix altérée.*

Monsieur... ma mère et moi... nous savons tout. Mon père, outragé, vous a appelé en duel;... vous avez accepté.

CHARLES.

Ah! vous pouvez croire!...

ERNESTINE.

Nous avons trouvé de la pitié dans le cœur d'un inconnu; témoin de mon père, envoyé par lui pour nous éloigner jusqu'à demain, il a prévenu ma mère... Elle est maintenant sur les pas d'un époux qu'elle pouvait ne plus revoir,... et sa tendresse, qui connaît l'inflexibilité de l'homme que vous avez offensé, m'a permis de venir savoir si l'agresseur serait insensible aux prières d'une fille tremblante.

CHARLES.

Insensible à vos prières, Ernestine! moi!... Ma faute est odieuse; sans doute; mais, plus malheureux que coupable, je n'ai point accepté....

ERNESTINE.

Se pourrait-il!...

CHARLES.

J'ai subi la funeste proposition.... Ah! si le devoir m'eût permis...

ERNESTINE.

AIR: *Ainsi que vous je rends hommage.*

Le devoir vous dictait d'avance,
Pour sa bonté, des soins touchans;
De l'estime pour sa vaillance,
Du respect pour ses cheveux blancs.
Et, quand nos maux sont votre ouvrage,
Refuser à son désespoir
D'ajouter le meurtre à l'outrage,
Voilà ce que veut le devoir.

CHARLES.

Du devoir qui me désespère,

Vous comprenez mal la rigueur ;
Il m'est dicté par votre père,
Il m'est imposé par l'honneur.
S'y soustraire serait un crime
Dont l'effort passe tout pouvoir :
Réparation et victime,
Voilà ce que veut le devoir.

ERNESTINE.

Charles, qu'osez-vous dire ?

CHARLES.

Pardonnez à mon trouble... Ernestine, je suis plus à plaindre qu'à blâmer... Hélas ! heureux de prévenir vos volontés, avec quel empressement j'aurais embrassé les genoux de votre père, s'il avait daigné recevoir les excuses que j'aurais voulu lui faire.

ERNESTINE.

Vous eussiez consenti ?...

CHARLES.

Avouer ses torts ne devrait jamais déshonorer, mais votre père m'a demandé réparation les armes à la main, je dois attendre sa dernière décision.

ERNESTINE, *épouvantée.*

Et si les larmes, les prières de son épouse, de sa fille ne pouvaient le fléchir, vous vous croiriez donc obligé ?...

CHARLES.

De me soumettre...

ERNESTINE.

Eh bien ! Charles !...

CHARLES.

Eh bien !...

ERNESTINE.

Vous m'aime. ?

CHARLES.

Plus que ma vie !

ERNESTINE.

Charles, c'est votre Ernestine qui vous en supplie ; si mon père insiste, refusez un affreux combat.

CHARLES.

L'honneur?...

ERNESTINE.

Vous le trouverez dans votre conscience.

CHARLES.

L'estime des hommes?...

ERNESTINE.

Ils seront forcés de vous l'accorder.

CHARLES.

Ernestine!...

ERNESTINE.

Vous m'avez offert votre fortune, je l'accepte; vous avez demandé ma main, je vous la donne : l'assurance de mon amour doit combler tous vos vœux.

CHARLES.

Ernestine!

ERNESTINE.

Ma tendresse, mes soins, ma reconnaissance vous tiendront lieu de gloire et d'illustration!...

CHARLES.

Par pitié!...

ERNESTINE, *le retenant.*

Charles, tu m'entendras. (*Elle lui prend la main.*) Oui, placée entre mon père et toi, le coup qui frappera l'un ou l'autre me donnera la mort.

CHARLES.

Fatal honneur!

ERNESTINE.

Prononce....

CHARLES, *hors de lui.*

Eh bien! je vous promets...

SCENE XXI.

CHARLES, ERNESTINE, VICTOR.

VICTOR.

Mademoiselle, fuyez; M. de Mirval persiste dans sa résolution; les larmes de votre mère sont vaines, et, s'il vous voyait avec Charles, j'ignore à quel excès se porterait sa colère.....

ERNESTINE.

Charles..... songe qu'il est mon père.

CHARLES, *suivant Victor qui entraîne Ernestine.*

Calmez l'agitation de votre âme, Ernestine; je vous l'ai promis, je serai digne de vous. (*Il rentre dans le pavillon*).

SCENE XXII.

ERNESTINE, VICTOR, de MIRVAL, Mad. de MIRVAL. FÉLIX, OFFICIERS.

DE MIRVAL, *à sa femme.*

Vous m'avez entendu : pour la dernière fois, madame, laissez-moi.

ERNESTINE, *se précipitant à ses genoux.*

Mon père!

DE MIRVAL *relève sa fille; on le voit prêt à lui tendre les bras, reprendre sa fermeté et reculer d'un pas.*

Ce n'est point ainsi que nous devions nous revoir : ma fille; ne quittez pas votre mère, je l'exige.

VICTOR, *à part, à Mad. de Mirval.*

Tentez ce dernier moyen; allez trouver le major. (*Les dames, reconduites par Félix, sortent avec des gestes de désespoir.*)

SCÈNE XXIII.

VICTOR, de MIRVAL, FÉLIX.

DE MIRVAL.

Victor, je ne vous fais point de reproches; j'apprécie même votre conduite..... mais j'ai su résister à l'épreuve.

FÉLIX.

C'est tout ce que je dois reporter à Charles?

DE MIRVAL.

Tout.

FÉLIX.

Je pensais que sa jeunesse.....

DE MIRVAL.

Me devait des égards....

VICTOR.

Son inexpérience....

DE MIRVAL.

A besoin d'une leçon.

FÉLIX.

Au moins, capitaine, la dureté des conditions.....

DE MIRVAL.

Rend la chance égale. Et de quoi s'agit-il, au reste? En pareille circonstance, je compte ma vie pour rien : dans dix minutes, Félix, j'attends mon adversaire avec vous.... Victor, vous apporterez des armes. (*Victor entre dans le restaurant; Félix dans le pavillon*).

SCÈNE XXIV.

De MIRVAL, *seul.*

Au moment où la justice du prince ratifie mon ancienne nomination de major, et, pour récompenser mes longs services, m'élève en même temps au grade de colonel; au moment où sa bonté me donne, pour soutenir dignement mon grade, une pension équivalent à mes revenus d'autrefois, il faut abandonner peut-être.... Forai-je croire qu'une élévation subite, qu'une fortune inattendue ont amolli mon courage.... m'ont fait transiger?... Non, avant que cette nomination soit connue.... d'ailleurs le sort peut.... (*Il est devant la table; le recueil frappe ses yeux.*) Ce livre.... justement..... (*Il l'ouvre et lit.*) « Charles à..... » (*Il parle.*) Ma fille.... (*Il lit.*) « Dédicace.... » (*Il continue à lire des yeux.*) C'est donc ce Charles.....

SCENE XXV.

De MIRVAL, *du côté de la table, le livre à la main;* CHARLES, *sortant du pavillon avec Félix;* FÉLIX, *un moment après;* VICTOR.

CHARLES, *à Félix, en lui remettant un papier qu'il achève de plier.*

AIR *du Carnaval de Béranger.*

De partager mon bien-être avec elle
Je me faisais une félicité.
Je laisse tout à son amour fidèle,
Ce dernier soin n'est pas sans volupté.
Oui, que cet acte assure sa fortune,
Ils ne pourront me ravir ce moyen :
Le jour d'un tort la vie est importune,
La mort est belle un jour qu'on fait du bien.

DE MIRVAL, *se promenant au fond.*

Riche!... protégé.... ils penseraient tous que l'intérêt....

CHARLES, *sur le devant de la scène avec Félix, et lui prenant la main.*

Vous le remettrez.... après.... seulement.... (*Félix prend le papier.*)

VICTOR *vient au devant de Mirval.*

Me voici de retour, capitaine.

FÉLIX *entend la voix de Victor; il marche vers de Mirval.*

Nous sommes à vos ordres.

CHARLES.

Monsieur, avant de commencer, permettez que je vous apprenne....

DE MIRVAL.

Ce livre m'a tout appris.

CHARLES.

Mon recueil!...

DE MIRVAL.

Reculer au point où nous en sommes, vous ferait tort à vous-même. (*Lui montrant le pistolet.*) M. Charles, voici des armes : la plus belle lettre aura l'avantage. (*De Mirval hésite un moment; enfin il passe le livre à Victor*).

VICTOR *lit à haute voix.*

« Ernestine ! » (*De Mirval fait un mouvement.*)

CHARLES.

Le nom d'une fille chérie doit vous être favorable.

DE MIRVAL, *passant le livre.*

A vous, monsieur.

(*Charles ouvre le livre avec fermeté et le présente à Félix.*)

FÉLIX, *à haute voix.*

« Espérance. » Le sort n'a pas voulu prononcer.

DE MIRVAL, *vivement.*

Recommençons, il prononcera.

SCÈNE XXVI.

DE MIRVAL, CHARLES, FÉLIX, VICTOR, MARTIAL, VICTOIRE; QUELQUES OFFICIERS.

(*Fanfare.*)

UN OFFICIER, *arrivant.*

Messieurs, le major vient d'ordonner que le régiment se réunisse pour la réception du nouveau colonel, M. de Mirval.

DE MIRVAL, *à part.*

La nouvelle est arrivée trop tôt. (*Il revient; aux témoins et à Charles*) :

Monsieur, finissons.

VICTOR.

La discipline s'y oppose. Un colonel ne peut se battre avec un capitaine.

CHARLES, *vivement, aux témoins.*

Je suis confus de vos soins, messieurs; vous voyez qu'ils sont inutiles. Tant de lenteur fatigue le baron de Mirval : je dois, je veux le satisfaire. (*Il le prend par la main, et l'amène à l'avant-scène près de la petite table*).

AIR *final de Julien, premier acte.*

CHARLES, *en scène avec Mirval et les témoins.*

Un mot encor.

(Il fait signe à son témoin de s'éloigner ; de Mirval en fait autant. Félix et Victor, à quelques pas en arrière, observent la situation.)

MARTIAL, *arrivant par le fond avec Victoire.*

Entends-tu? la musiq' s'avance.

CHARLES *tient le recueil.*

J'aurais pu, de mon imprudence,
M'excuser sans honte avec vous.

VICTOIRE et MARTIAL.

En masse ils arrivent tous;
Dans le logis quelle bombance!

(Pendant ce temps, Charles a écrit à la hâte quelques lignes sur la première feuille du recueil.)

CHARLES, *à Mirval.*

Le pardon d'un vieillard n'est jamais une offense;
Mais votre cœur préfère la vengeance.
A vos refus j'aurais pu fuir ;
Mais on m'aurait flétri du nom de lâche.

MARTIAL et VICTOIRE, *toujours au fond, et regarde la foule qui arrive au loin.)*

Au choix d'un brave ils viennent applaudir.

CHARLES, *présentant le recueil ouvert à de Mirval.*

Tenez, monsieur, j'aurai rempli ma tâche,
Sans qu'Ernestine ait droit de me haïr.

(Il a remis le recueil à de Mirval ; il s'est approché de la table, a pris un pistolet, et, après avoir examiné un moment le vieil officier il se dirige vers le pavillon.)

DE MIRVAL, *pendant l'action de Charles, a lu, sur une musique militaire plus rapprochée, les mots suivans :*

« On doit connaître, en offensant,
« Tout ce que le devoir impose ;
« Puisque votre honneur veut du sang,
« C'est du sang que je vous propose.
« Je me considère vaincu;
« Terminons de vaines disputes:
« Voyez l'heure... et, dans trois minutes,
« Si vous persistez... j'ai vécu. »

CHARLES, *près du pavillon.*

Fatal honneur, prends ta victime!

DE MIRVAL, *se précipitant après lui au moment où il monte les marches du pavillon.*

Ce trait arrache mon estime.

VICTOR et FÉLIX.

Ce trait arrache son estime.

(*Ils vont au-devant des dames. De Mirval et Charles tombent dans les bras l'un de l'autre ; les deux témoins font voir ce spectacle à Ernestine et à madame de Mirval.*)

Ce brave, à tant de loyauté,
Accorde un pardon mérité.

ERNESTINE et MADAME DE MIRVAL.

Ah! quel bonheur!

(*Elles se précipitent vers eux.*)

TOUS.

Ah! quel bonheur!
Il le presse contre son cœur.
Ah! quel bonheur!

SCENE XVII et dernière.

LES PRÉCÉDENS, Mad. de MIRVAL, ERNESTINE; TOUT LE MONDE.

CHARLES, *prenant le milieu de la scène.*

Messieurs, et vous, témoins de l'insulte involontaire, soyez aussi témoins de la réparation.

DE MIRVAL, *l'interrompant.*

Charles, c'est assez; vous vous êtes conduit en homme d'honneur : je vous rends mon estime.

CHARLES.

Je puis donc espérer qu'un jour votre Ernestine....

DE MIRVAL.

Elle n'a d'autre bien que votre amour.

FÉLIX, *gaîment, présentant le papier que lui a remis Charles.*

Et toute sa fortune. Vous permettrez bien à Charles de partager, de son vivant, avec mademoiselle, ce qu'il lui léguait sans partage au moment de mourir.

DE MIRVAL.

Charles, c'est me vaincre deux fois. (*En rendant à Ernestine le recueil de poésies.*) Tiens, Ernestine, garde aussi précieusement ce recueil; le premier feuillet te rappellera tout à la fois ce que Charles faisait pour ton père, et ce qu'il a fait pour toi.

VICTOR.

Alors, messieurs, le déjeuner d'aujourd'hui ne compte pas.

DE MIRVAL.

On le recommencera demain chez moi : Martial, vous entendez ?...

MARTIAL.

Mon colonel, toujours là. (*à Victoire.*) Tu verras quand nous serons mariés ensemble !

VAUDEVILLE.

AIR : *Les Amis sont toujours là.* (Du *Maçon.*)

MARTIAL.

Chez nous les affaires se traitent,
Le plaisir trouve des abris;
Les réputations s'apprêtent,
Les auteurs se font des amis.
Pour rendre un protecteur facile,
Pour les p'tits r'pas soignés en ville,
Pour les noces, *et cætera*,
Sois tranquille,
Les traiteurs sont toujours là.

FÉLIX.

Que prétend le critique austère
Qui vient attaquer nos plaisirs?
Que deviendrait un militaire,
S'il n'égayait tous ses loisirs?
Fêtes, concerts, femmes jolies,
Charment nos heures bien remplies,
Si je me ruine on paîra.
Des folies,
Les parens sont toujours là.

VICTOIRE.

J'eus l'air jeune des infortunes ;
Comme l'amour me fit des traits !...
Fraîches blondes, gentilles brunes,
Imitez-moi, point de regrets.
Sur les cœurs battus par l'orage,
Sur les vertus près du naufrage,
Un dieu constamment veillera.
Du courage,
Les maris sont toujours là.

CHARLES.

Qu'un pamphlet dont le goût s'offense,
Déclare le génie éteint ;
Jeunes talens, notre espérance,
C'est vous que ce reproche atteint.
Les arts ont encor des miracles,
Ah ! démentez de faux oracles
Pour ceux que la gloire adopta.
Point d'obstacles,
Le génie est toujours là.

DE MIRVAL.

Qu'importe, lorsque la vaillance
Est si commune parmi nous,
Qu'elle échappe à la récompense,
Qu'on ne peut accorder à tous.
De l'appel de son Roi frappée,
Une grande âme retrempée,
Au jour du péril s'écrîra :
Mon épée,
La patrie est toujours là.

ERNESTINE, *au Public.*

Dans le temple de la folie,
Encore un drame, direz-vous ;
Qu'il ne vous prenne pas envie
De nous faire payer pour tous.
Messieurs, dans cette circonstance,
Veuillez attendre la sentence
Que le parterre dictera.
Laissez faire
Le parterre,
Les amis sont toujours là.

FIN.

On trouve chez DUVERNOIS, Libraire, Cour des Fontaines, et Passage d'Henri IV, nos 10, 12 et 14, toutes les pièces de théâtre anciennes et nouvelles, représentées et non représentées.

Il vient de publier les deux nouveautés suivantes :

LE DÉTENU DE CHARENTON, héroïde dédiée à Mme Pradher née More, actrice-sociétaire du théâtre royal de l'Opéra-Comique, et ornée de son portrait. Prix : 75 c.

LETTRE DE M. DROLICHON à sa Femme sur l'Etrangère, Pot-Pourri en trois actes, précédé d'un prologue. Prix : 75 c.

LA

BLANCHISSEUSE

DE FIN,

OU

TOUT CE QUI RELUIT N'EST PAS OR,

Vaudeville grivois,

PAR MM. GEORGES DUVAL ET ROCHEFORT.

REPRÉSENTÉ POUR LA PREMIÈRE FOIS A PARIS, SUR LE THÉATRE DU VAUDEVILLE, LE 11 AOUT 1825.

PARIS,

AU MAGASIN DES PIÈCES DE THÉATRE,

CHEZ DUVERNOIS, LIBRAIRE,

Cour des Fontaines, n° 4, et passage de Henri IV, n°s 10, 12 et 14.

1825.

PERSONNAGES.

M. MENU, jeune marié.	M. ARMAND.
Mme MENU, riche bourgeoise.	Mme GUILLEMAIN.
POLIVEAU, menuisier	M. JOLY.
L'ENDORMI, garçon traiteur.	M. GUÉNÉE.
Mme JAVELLE, blanchisseuse de fin .	Mme DUMONT.
NINON, sa fille, blanchisseuse de dentelles	Mlle MINETTE.
Le Père POMPON, vieil Invalide. . .	M. LEPEINTRE jeune.
CÉLESTINE, cousine de Ninon . . .	Mlle HUBY.
MODESTE, cousine de Ninon.	Mlle URSULE.
Deux autres blanchisseuses.	

La Scène se passe à la barrière de Clichy.

Vu au Ministère de l'intérieur, conformément à la décision de Son Excellence.

Paris, le 1825.

Par ordre de Son Excellence,

Le Chef, COUPART.

PARIS, IMPRIMERIE DE GAULTIER-LAGUIONIE.
Hôtel des Fermes.

LA

BLANCHISSEUSE DE FIN.

VAUDEVILLE EN UN ACTE.

Le Théâtre représente une petite place; à droite une maison de traiteur; une table et des bosquets à gauche des acteurs.

SCÈNE PREMIÈRE.

NINON, CÉLESTINE et autres blanchisseuses; *elles entrent en sautant.* (*Ninon porte un voile.*)

CHŒUR.

Air : *Quand vos parens.* (Boileau.)

Allons,
Sautons,
Dansons,
Chantons :
Pour courir
Après le plaisir,
La blanchisseus' n' rest' pas en ch'min;
Car ell' se dit : je r'passerai demain.

MODESTE.

Travaillant tout' la s'maine,
Quand on a bien blanchi,

L' dimanche on quitt' la Seine
Pour la barrièr' Clichi.
Allons, etc.

CÉLESTINE.

Que d' fleurs fraîches écloses
Les champs peuv'nt nous offrir!
L'amour s' cach' sous les roses,
Et je m'en vais en cueillir!
Allons, etc,

NINON.

Ah! là, là! avons-nous couru!... J'en suis tout essoufflée!... Malgré ça, je pense que cela n'est pas bien; mes cousines, il faut plus de décence, tout le monde nous regardait!...

CÉLESTINE.

Tiens, madame Rabajoie! avec elle on ne peut pas rire une minute; faut être emposé comme un fichu d'organdie!...

NINON.

Mais pas du tout, c'est à cause du costume que je dis ça... Quand on porte des robes à doubles volants et des bas brodés à jour, on doit avoir une autre tenue qu'avec de la perkaline à six francs la robe.

CÉLESTINE.

A qui la faute? il nous sera toujours plus facile d'avoir des belles robes que des belles manières!

NINON.

Alors, Célestine, je te le demande, pour qui veux-tu que nous passions!

CÉLESTINE.

Pour des blanchisseuses endimanchées! Quoi donc...

NINON.

Pourquoi pas l'afficher tout de suite? elle est inconsidérée, si quelqu'un passait! Tu ferais bien mieux de ne pas parler du tout! et où serait l'inconvénient qu'on nous prisse pour des dames de société? il n'y a pas de mal à s'élever un peu!...

MODESTE.

Oui, ça fait qu'on retombe de plus haut... Du reste, tu te donne beaucoup d'airs d'puis que t'es devenue blanchisseuse de fin...

NINON.

Parce que ça me va bien, et puis moi j'aime la toilette à la folie.

AIR : *Fournissez un canal*, etc.

Quand j'ai mis mon petit chapeau,
Ma belle coll'rette garnie,
Et ma blouse trocadéro,
Je suis toujours sûr' d'être jolie.
Au Delta, Tivoli surtout,
J'ai fait maint' passion malheureuse;
Et l'on dit que la blanchisseuse
Sait allumer le feu partout.

CÉLESTINE.

C'est ton jargon relevé qui les étourdit.

NINON.

C'est tout simple; je vis dans le grand monde; on ne blanchit chez nous que des femmes comme il faut. J'ai, telle que vous me voyez, sept figurantes de l'Opéra, la première danseuse de la *Gaîté*, les ouvreuses et les habilleuses du Vaudeville; tout ça me donne des billets, et je vais au spectacle quand je veux; ça fait que je forme mon style aux mélodrames et que j'attrape l'élégance des manières aux ballets d'action.

CÉLESTINE.

Ah! n'allons pas si vite... C't' élégance là t'a déjà fait manquer cinq mariages.

MODESTE.

Gare au sixième.

NINON.

Manqué, parce que je l'ai bien voulu; des partis qui ne me convenaient pas du tout; ni argent ni tournure, des airs communs et de la prétention, des compagnons qui voulaient faire les maîtres; c'était trop mauvais ton.

MODESTE.

Qu'est-ce donc que Poliveau, que tu vas épouser?

CÉLESTINE.

Un garçon menuisier, et voilà tout.

NINON.

Il est garçon pour le moment; mais après la noce c'est autre chose. Son oncle, qu'est un vieux Crésus en boutique, lui cède son fonds et ç'a sera nous qui payera la patente.

CÉLESTINE.

Tu n'y es pas encore, ma petite mère ; il est jaloux Poliveau.

MODESTE.

Et si tu continue à y donner sujet...

NINON.

Il est jaloux ! eh ben tant mieux ; d'ailleurs comme dit M. Ponchard dans *Zémire et Azor :*

Du moment qu'on aime,
On devient si doux ;
On tremble soi-même,
On n'est plus jaloux.

Mais faut aller joindre ma mère et mon futur qui doivent s'impatienter... Ah ! mon Dieu, v'là mon oncle Pompon, l'invalide ! il va me faire rougir, c'est sur..... Voyons s'il nous reconnaîtra, ne disons rien. (*Elles se retirent toutes près du bosquet.*)

SCÈNE II.

LES MÊMES, POMPON.

POMPON *en entrant.*

AIR : *Connu.*

Belle vivandière,
Qu'as-tu à pleurer ?
Ah ! pour un militaire,
Faut-il se chagriner !
Puisque tu les aimes
Les jolis garçons,
Quand nous irons en Flandre
Nous t'en choisirons.

(*Il regarde.*) Ah ! ah ! je crois que v'la la cantine.... J'espère que je ne me suis pas fait attendre pour quelqu'un qui n'a qu'une jambe et demie (*Apercevant* NINON *et les autres*) Oh ! oh ! il y a ici du sexe, des bourgeoises dans le bon style ; alte-là ! présentez arme, et pas de propos de caserne, si ça se peut quelquefois.

NINON, *bas aux autres.*

Voyez-vous, il croit que nous sommes du grand ton. (*Haut*) Dites-moi, je vous prie, mon cher monsieur.

POMPON.

V'la une voix que j'ai dans la mémoire. (*Il la regarde*) Eh ! mais je ne m'abuse pas, c'est la figure de ma nièce du côté maternel ! !

TOUTES, *en riant.*

Ah ! ah ! ah ! ah !

NINON.

En personne naturelle, mon oncle.

POMPON.

Et ces dames ?

NINON.

C'est des amies qui viennent figurer au repas des accordailles et qui signeront dessus le contrat.

POMPON.

Pour lors, elles pourraient bien être de l'ordre du batoir et du régiment des fers à repasser..... Quoique ça, pour des troupes de rivière, l'uniforme est un peu soignée; elle est joliment soignée l'uniforme.

NINON.

Soyez donc tranquille; deux blanchissages au lieu d'un, et le costume est payé.

POMPON.

Je ne comprends pas..., mais c'est égal, me v'la arrivé au rendez-vous; ous qu'est ma sœur?

NINON.

Comment dites-vous ?

POMPON.

Je dis ous qu'est ma sœur ?

NINON, *bas à Célestine.*

Ous qu'est...! comme ça parle !.... (*Haut.*) Elle est dans la plaine de Clignancourt avec Poliveau.

POMPON.

Ah ben ! v'la qui est aimable ! moi qui m'esquive de l'hôtel des Invalides pendant la revue d'inspection, qui saute par-dessus la discipline pour arriver à point nommé, il me faudra encore attendre là deux heures: comme ça retarde, les vieilles femmes, comme ça retarde !

RIBON.

Nous allons les prévenir; pendant ce temps là, mon oncle, vous commanderez le dîner, c'est votre partie; et quant au vin, je sais que vous vous y connaissez. (*A ses amies*) Mesdemoiselles courons vîte.

CHŒUR.

AIR: *De la Neige.*

Sur l'herbette nous allons danser
Sans crainte
Et surtout sans contrainte:
N'ayons pas peur ici d' nous lasser,
Le pied ne peut pas nous glisser.

(*Elles sortent toutes.*)

SCÈNE III.

POMPON, *les regardant sortir.*

Fff, les voilà envolées... A présent rentrons en moi-même... Je suis donc de cuisine ici; c'est dans cette circonstance que les bouchons vont voltiger! Ah! père Pompon, prends garde à toi.... heureusement qu'il y a des fiacres à la barrière; je sais bien qu'ils disent tous que je suis un ivrogne, mais j'ai une bonne excuse.

AIR: *De Préville.*

D'puis quarante ans que je suis dans l' service,
Du vin jamais je n'ai pu me sévrer.
L' feu du mousquet est un dur exercice,
Quand on s'échauffe, il faut s' désaltérer.
De nos soldats j'aimai toujours la gloire,
J'ai partagé leurs dangers, leurs succès;
Et dans les camps, ou dans les cabarets,
Comm' je buvais toujours à chaqu' victoire,
Si j' suis ivrogne, c'est la faute des Français. (*bis.*)

Ah! ça, est-ce qu'il n'y a pas là queuqu'enfant de Bacchus qui pourrait arriver à mon secours?... Je suis altéré comme trente six tambours (*il frappe sur la table*). Holà! hé! momusien de la banlieue!

SCÈNE IV.

PONPON, L'ENDORMI.

L'ENDORMI, *lentement.*

Voilà... voilà.

POMPON.

Dis-moi z'un peu quelle couleur est ton vin?

L'ENDORMI.

De toutes les couleurs.

POMPON.

Apporte moi z'en de deux espèces pour que je les mette en infusion...

L'ENDORMI.

Justement j'en ai là sous la main. (*Il prend deux bouteilles dans un baquet à côté de la maison.*)

POMPON.

Les pistolets sont-ils bien chargés?

L'ENDORMI.

Jusqu'au goulot.

POMPON.

Pour lors il faut faire feu.... (*Il verse et pose son verre.*)

L'ENDORMI.

Voulez-vous avec ça un petit plat de goujons? il y en a là de tout cuits depuis huit jours, qui ne demandent qu'à être mangés... Ils sont encore chauds.

POMPON.

Oui, parce qu'ils sont restés au soleil...: Gardé-les encore, je n'ai pas faim, mais j'ai toujours soif.

AIR : *du vaudeville du dîné de Madelon.*

Je rends hommage au jus de la treille;
C'est le plaisir qui m'est resté,
Et la présence d'une bouteille
Est ma meilleur' société.
Je suis l'ami des liquides,
Je mange peu, mais j' bois sans façon;
J' suis comme la lamp' des invalides,
Jus' plus d'huile que d' coton.

(*Il boit.*) Diable! il a de la chaleur.

L'ENDORMI.

Je l'avais mis au frais.

POMPON.

Allons, je vois qu'on peut s'alimenter dans le restaurant, je vais parlementer avec ton bourgeois, et si la place est bien approvisionnée, et qu'on puisse y pincer un rigaudon à son aise . . .

L'ENDORMI, *riant.*

Ah ! ah ! un rigaudon . . . est-ce que c'est un bataillon de l'hôtel qui va venir danser ici ?

POMPON.

Eh ! non, l'engourdi, c'est une société des deux sexes.

L'ENDORMI

Combien serez-vous ?

POMPON.

Autant de monde que de personnes.

L'ENDORMI.

Alors, ça sera nombreux . . . Aussi je me disais : il n'est pas possible que les invalides viennent comme ça danser.

POMPON.

Est-ce que tu voudrais faire le malin, toi ?

L'ENDORMI.

Voyons, ne vous fâchez pas . . . Ç'aurait été ben drôle, tout de même . . . , sans vous offenser.

AIR : *des Blouzes.*

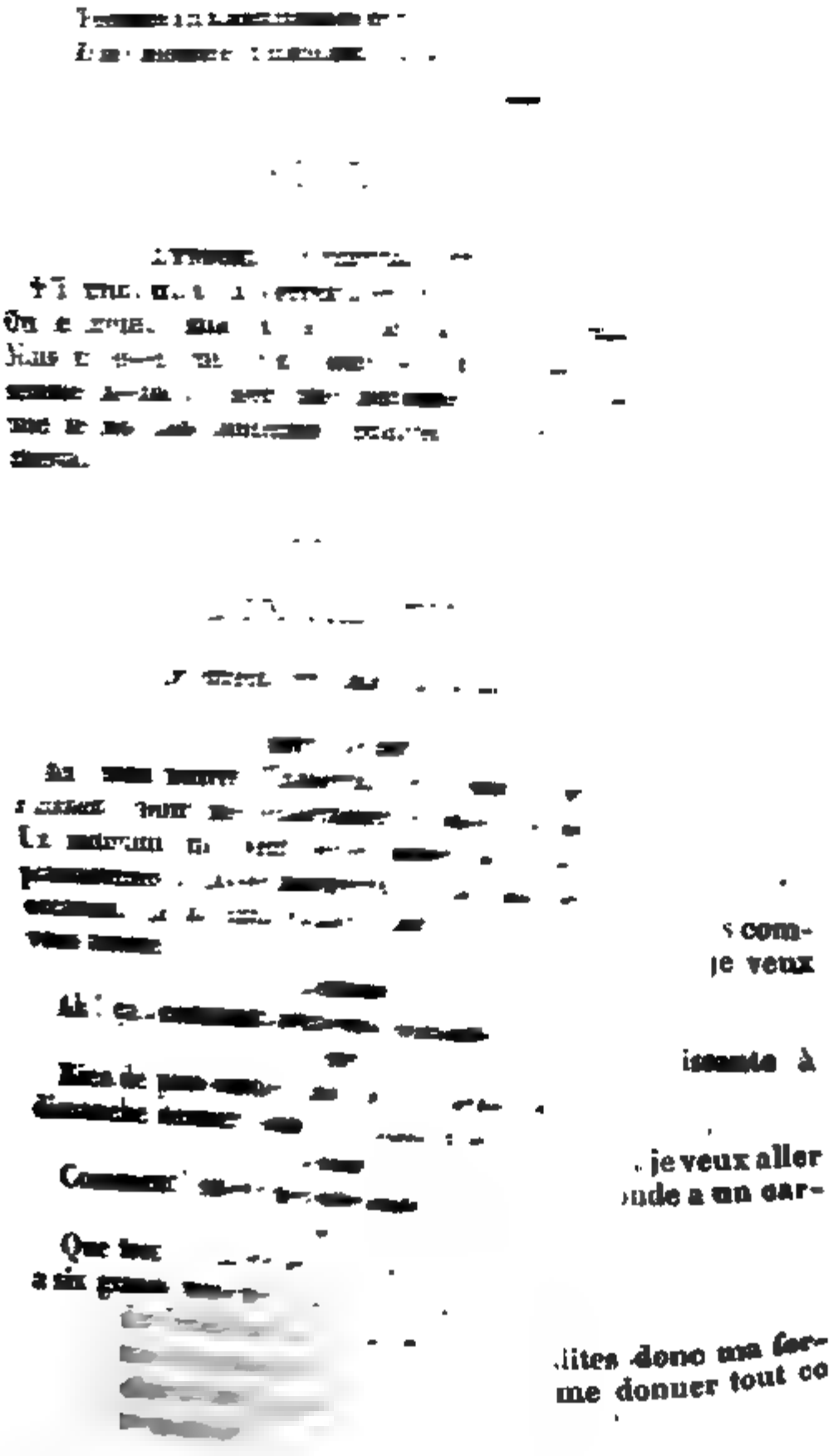
Ces vieux soldats, qu'on vante et qu'on admire,
A not' respect auront toujours des droits ;
Malgré tout ça, je n'aurais pu sans rire
Voir un ballet composé d' jambes d' bois.

POMPON.

Oui, j'ai dansé sur l'une et l'autre jambe,
Et ça n' va plus par la faut' d'un boulet.
Tout comme un aut' mon pèr' me fit un ambe ;
Mais le canon n'en a fait qu'un extrait.
(*Montrant sa jambe.*)

POMPON (*reprise du chœur.*)

Ces vieux soldats, qu'on vante et qu'on admire
A vot' respect auront toujours des droits ;



s com-
je veux
issante à
, je veux aller
ande a un car-
dites donc ma fer-
me donner tout ce

L'ENDORMI.

Je m'en souviens! Ah! dame, vous étiez un séducteur.

MENU.

Une femme acariâtre, revêche, qui me traite du haut en bas, et qui est jalouse!... comme une reine de tragédie; or donc, mon ami, tu nous retiendras un cabinet particulier.

L'ENDORMI.

Encore?

MENU.

Oh! c'est en tout bien, tout honneur, tête à tête avec madame Menu, qui me suit. Elle prend des leçons d'équitation par ordonnance du médecin; nous allons galoper jusqu'à Saint-Ouën, et nous serons revenus à cinq heures.

L'ENDORMI.

Vous n'attendrez pas.

MENU.

Ah! je t'en prie...,.. car mon épouse est aujourd'hui d'une humeur massacrante... Elle m'a fait ce matin une scène inconvenante pour un voile de tulle que j'ai eu la maladresse de déchirer, et que j'ai donné en cachette à raccommoder,.

L'ENDORMI.

Pour un voile!

MENU.

Je serais au désespoir qu'elle le soupçonnât. Cet accroc-là nous ferait un fond de dispute pour toute la semaine! Ah! mon dieu, la voilà, ma petite femme.

SCÈNE VII.

LES PRÉCÉDENS, Mme MENU, *en amazone, une cravache à la main.*

MADAME MENU.

AIR: *Alerte.*

En route (*bis.*)
Que le plus adroit cavalier
Redoute (*bis*).
Mon fier coursier.

En route, etc.

Amazone indomptable et fière,
Je ne connais plus de barrière,
On ne me voit point chanceler,
Comme un zéphir j'aime à voler,
J'aime à caracoler !

En route, etc.

Ah ! vous voilà donc enfin, M. Menu, c'est très-heureux ! Vous m'avez laissée en chemin, sans vous inquiéter de ce qui pouvait m'arriver... Si quelque jeune indiscret s'était trouvé là par hazard.

MENU.

Mais, ma chère madame Menu, vous me dites de prendre les devants pour commander le dîner !

L'ENDORMI.

Et vous pouvez être sûre, Madame, que rien n'y manquera... (*A part.*) C'est une solide amazône !

(*Il sort.*)

SCÈNE VIII.

MENU, MADAME MENU.

MADAME MENU.

Ah ça, Monsieur, il serait important que je vous communiquasse une idée qui m'est venue en route; je veux avoir un landeau.

MENU.

Un landeau ! pourquoi faire, vous êtes ravissante à cheval.

MADAME MENU.

Je le sais; mais l'équitation me fatigue, et je veux aller de temps en temps en carrosse ! Tout le monde a un carrosse !

MENU.

Si notre fortune le permettait !

MADAME MENU.

Qu'appelez-vous notre fortune ? dites donc ma fortune ? Je suis riche, moi, et je dois me donner tout ce

qui me convient; si ça coute trop, eh bien nous économiserons sur vos menus plaisirs!

MENU.

Depuis que nous sommes unis, il n'est pas possible de restreindre davantage cet article là, et mes plaisirs sont si menus, si menus, que ce n'est pas trop la peine d'en parler...

MADAME MENU.

Eh! qu'est-ce qui vous manque donc avec moi?

MENU.

Ah! rien! (*Il la regarde*); j'ai plutôt plus que moins... (*Haut*). Mais comme je ne me divertis jamais qu'avec votre permission, il se trouve que je suis très-borné!... excessivement borné!

MADAME MENU.

Ne faudrait-il pas que je vous laissasse courir le monde comme jadis!

MENU.

Je n'ai pas trop couru.

MADAME MENU.

Quand vous futes garçon, vous eûtes une quantité d'inclinations.

MENU.

Moi!

MADAME MENU.

Vous les aimâtes.

MENU.

Qui a pu vous dire?

MADAME MENU.

Vous leur écrivîtes...

MENU.

Comment savez-vous?

MADAME MENU.

Ah! c'est une découverte!...

MENU *avec colère.*

Vous conviendrez qu'une pareille jalousie...

MADAME MENU.

Si je suis jalouse, n'en ai-je pas acheté le droit assez cher; mais je ne veux pas que vous recommenciez vos fredaines, et je prends mes sûretés pour qu'à l'avenir vous vous contentiez de moi seule.

MENU.

Au fait, c'est bien assez...

MADAME MENU.

J'ai l'amour-propre de le croire !

MENU.

Mais, ma chère amie, je n'ai jamais dit le contraire, je ne sourcille point.

MADAME MENU.

Je voudrais bien voir ! Encore ce matin, mon voile de tulle, qu'est ce qu'il est devenu? vous l'aurez égaré, et vous serez cause que j'attraperai un coup de soleil.

MENU.

Quand on a un teint comme le vôtre, on ne risque jamais de le gâter. (*A part.*) Il était temps de trouver celui-là...

MADAME MENU.

A la bonheure; voilà qui répare un peu vos sottises; allons, remettons-nous en plaine !

MENU.

Je suis fatigué !...

MADAME MENU.

Fatigué !... vous n'avez que cela à me dire... Vous vous fatiguez pour rien : regardez-moi, me plains-je? Partons, monsieur.

MENU *à part.*

Ah ! malheureux jeune homme que je suis !

MADAME MENU.

Quel plaisir que l'équitation !

AIR : *Pon pon pon* (des Landes.)

Quand je m'élance dans la lice,
Mon coursier fait, en s'échappant,
Pan pan pan pan pan pan pan ;
Mais ma main, qui n'est pas novice,
Sait le soumettre en le frappant :
Pan pan pan, etc.
Réglant bientôt son exercice,
Au trot doucement décampant,
Pan pan pan, etc.,
Son allure suit mon caprice,
Et sur lui me développant,
Pan pan pan, etc.
Chacun s'écrie avec justice :

C'est la nymphe au bois galoppant !
Pan pan pan pan pan pan !

(*Elle donne le bras à M. Menu et l'entraîne malgré lui.*)

SCÈNE IX.

POMPON, (*sortant du restaurant.*)

(*A la cantonnade.*) Que tout soit prêt pour six heures, et qu'on n'épargne rien.

AIR : *Voilà comme tout s'arrange.*

A table il faudra s'en donner,
Aujourd'hui l' plaisir le commande,
J'ai bien fait d' soigner le dîner,
Car ma troupe est un peu gourmande.
Nous aurons d'abord des pigeons,
Une bonne matelotte d'anguille,
Deux canards, ainsi qu' des chapons,
Et puis nous aurons des dindons !....
Le joli repas de famille ! (*bis.*)

A présent, je vais achever ici la conversation que j'ai commencée avec la particulière. (*Montrant la bouteille*). Il faut liquider son compte. (*Il verse un verre.*) En route, ton passeport est signé !...

SCÈNE X.

POMPON, Madame JAVELLE *en redingote de perkale garnie de dentelle et bonnet de dentelle.*

MADAME JAVELLE, *lui arrêtant le bras.*

Assez comme ça, mon frère, vous voilà arrivé, et déjà vous tombez dans l'intempérance.

POMPON, *se retournant.*

Qu'est-ce que vous me chantez donc là, ma sœur ?

AIR : *du fleuve de la vie.*

Vous m' direz que j' n'ai pas de honte
D' boire ainsi le soir et le matin ;
Mais j' suis seul et j' prends un à-compte ;
Puisque c'est moi qui goûte l' vin.
Avec qui voulez-vous que j' cause ?
Pourquoi vous faire attendre comm 'ça ?
Je m' suis dit : puisqu'on me plant' là ,
Il faut bien que j' m'arrose !

MADAME JAVELLE.

Vous êtes joliment bachique, mon frère !

POMPON.

Vous, vous êtes blanchisseuse, vous travaillez sur le perfide élément, c'est bon; mais moi, qui n'aime pas le bouillon de pompier, je ne peux point z'abonder dans votre sens; au surplus le jour des accordailles de sa nièce, il est ben permis de marcher de côté, les zig, zag...

MADAME JAVELLE.

Bel exemple pour le futur !

POMPON.

A propos, où est-il donc, ce farceur à l'envers ?

MADAME JAVELLE.

Je l'ai laissé de l'autre côté de Montmartre, à l'ombre d'un moulin à vent, ous qu'il joue à des jeux innocents avec Ninon et les autres; ils vont venir nous rejoindre.

POMPON.

Tant mieux! ça me fera rire, j'en ai envie (*La regardant*). Ah ! ça, dites donc, madame Javelle, vous v'là mise aussi comme une déesse d'Olympe; il paraît que la famille se recarre aujourd'hui ? ..

MADAME JAVELLE.

C'est une frime que j'avons montée pour à l'égard de Poliveau, nous avons emprunté les robes de nos pratiques.

POMPON.

C'est ça, vous y jetez de la poudre aux yeux avec...

MADAME JAVELLE.

Du moment qu'on n'en sait rien, on peut bien en passant se faire honneur du bien d'autrui; y en a tant qui le gardent tout à fait !

POMPON.

V'la une morale à manches un peu larges; mais je ne veux pas l'essayer, je suis sûr qu'elle ne m'irait pas du tout.

AIR : *L'exercice fait les talens.*

Rien de falsifié, rien d'important,
Je veux que chacun rest' dans sa nature.
Souvent l'honneur est sous la bure,
Et le vic' sous un habit brillant.
Tout ce qui reluit n' fait pas merveille,
L' costum' ne rend pas plus malin;
Et ce n'est jamais la bouteille
Qui fait la qualité du vin.

MADAME JAVELLE.

Écoutez donc, vous savez ben que Poliveau est sournois, intéressé, qu'il ne s'est pas décidé sans peine, ainsi faut tâcher de paraître cossus.

POMPON.

Vous n'avez donc pas dit au menuisier que mon briquet avait le fil! et qu'au point ous que sont les choses, s'il s'avisait de faire une contremarche...

MADAME JAVELLE.

Taisez-vous, le v'là; oh! Dieu, il a l'air gai comme un nuage de décembre!

POMPON.

On dirait qu'il se parle en dedans; écoutons.

(*Ils s'écartent un peu*),

SCÈNE XI.

LES PRÉCÉDENS, POLIVEAU. (*Il a une pipe à la bouche et s'avance lentement.*)

AIR : *Bocages que l'aurore.*

Plaine des Batignolles,
Où l'on perd ses mamans,
Rendez-vous des jeunes folles,
Rendez-vous d' leurs amans!
Asile où l' cœur s'allume

Au milieu des plaisirs,
Dit'-moi pourquoi je fume
En poussant des soupirs.

MADAME JAVELLE.

Tiens, te voilà tout seul; où est donc ma fille?

POLIVEAU, *fumant.*

A danser avec les autres.

MADAME JAVELLE.

Et toi?

POLIVEAU.

J'ai walsé.... isolément.

MADAME JAVELLE.

Pourquoi donc ça?

POLIVEAU.

Parce que je fume, comme vous voyez, et que votre fille m'embrouille pire que jamais, touchant notre hymen.

POMPON.

Ah! ça, qu'est-ce qui vous traverse donc la pensée, jeune homme? Vous me faites l'effet d'un verre de vin trouble.

POLIVEAU.

Père Pompon, ça ne vous regarde point, vous n'êtes pas le père de votre nièce, pour lors...

MADAME JAVELLE.

Eh ben! ensuite, moi qui est sa mère?

POLIVEAU.

Je ne dis pas; seulement il me semble pour aujourd'hui, que Ninon ne me convient plus du tout.

POMPON, *en colère.*

Comment! quand tout est convenu! que la parenté s'est rassemblée des quatre coins de la banlieue et que je viens de commander un repas extrêmement copieux, tu viens nous exhaler des bêtises qui n'ont pas le sens commun!

POLIVEAU.

Je ne dis pas...

POMPON.

Ne m'échauffe pas les oreilles, sinon je raccourcirai les tiennes.

POLIVEAU.

Ninon est belle, j'en conviens, elle a les yeux noirs,

fendus en amande, et un petit pied superbe ; mais elle est trop rieuse, elle n'aime que la joie, la gaieté, la walse, le spectaque et les parties de campagne avec un sapin jusqu'à la barrière : elle chante toujours des paroles de comédie.

MADAME JAVELLE.

C'est qu'elle y va.

POLIVEAU.

Je ne dis pas....

POMPON.

Alors ne trébuche donc plus comme ça et met-toi au fixe.

POLIVEAU.

Moi, je ne suis qu'un menuisier, un simple menuisier, et si je prends une épouse pour femme ce n'est pas pour que mes pièces de cent sous se changent en pièces de six liards....

J'aime pas la petite monnaye.

MADAME JAVELLE.

Qu'est-ce que tu dis là?.... ma fille est aussi riche que toi!....

POMPON.

C'est positif, et si tu lui donnes à dîner, comme dit le vulgaire, elle pourra bèn fournir le souper....

POLIVEAU.

Je ne dis pas; mais il y a encore autre chose qui me fait mal à la tête....

MADAME JAVELLE.

Voyons!

POLIVEAU.

J'ai reçu ce matin par la petite poste, une lettre unanime de trois sous, qui m'en raconte pour plus de quinze.

POMPON.

Une lettre unanime! ah! les scélérats, les bandits!

POLIVEAU.

Ous qu'il est mentionné dedans qu'il ne fallait pas me fier à Ninon, parce qu'elle ne m'aimait pas et qu'elle me ferait des traits après le *Matrimonium*.

MADAME JAVELLE.

Comment! tu ne vois pas que c'est des jeunes hommes du quartier qui sont jaloux de ce que tu l'épouses?

POLIVEAU.

Je ne dis pas. . . . j'ai bien pensé un peu que ça pourrait être des drôles de corps qui me faisaient des farces.

MADAME JAVELLE.

Pas d'autre chose.

POLIVEAU.

Mais tout de même ça me picotte et je me gratte le front.

POMPON.

Ah ! si je les connaissais, comme je leur couperais le babillard !

POLIVEAU.

Oui, mais vous ne les connaissez pas et vous leur couperez rien du tout.

MADAME JAVELLE.

Allons ! ne te chagrine pas comme ça, mon petit Poliveau : laisse manœuvrer les mauvaises langues, ma fille a hérité de mes vertus, alle fera ton bonheur, comme j'ai fait celui de défunt M. Javelle. . . .

POLIVEAU.

Je ne dis pas. . . . mais pourtant.

MADAME JAVELLE.

Je te quitte pour aller prier une cousine des environs ; que tout ça soit enfoui dans les oublis ; adieu, mon gendre.

POMPON,

Et moi, je vas surveiller la broche. . . . (*A Poliveau.*) Sans rancune.

POLIVEAU.

Aucune. . . .

POMPON.

Dame ! j'éclate comme une bombe ; mais après il n'en reste ni vent ni fumée (*Il lui prend la main*). Adieu, menuisier.

POLIVEAU.

Adieu, Invalide. . . .

(*Pompon sort avec M. Javelle*).

SCÈNE XII.

POLIVEAU *seul.*

Ils ont beau vouloir m'éblouir, je ne suis pas sourd et

muet, je vas ouvrir l'œil jusqu'à ce soir... Faut m'expliquer avec Ninon... (*Il regarde.*) Mais v'la les colombes égarées qui ont repris leur volées par ici...

SCÈNE XIII.

POLIVEAU, NINON, CÉLESTINE, AUTRES BLANCHISSEUSES.

NINON.

AIR : *Tra la la la.*

Vivent les plaisirs grivois
Qu'on trouve aux champs comme aux bois ;
On danse sur le gazon,
En chantant la p'tite chanson.

TOUTES.

Tra la la.
C' n'est rien qu' ça,
Sur la fougère on jouera ;
Tra la la, etc.
C' n'est rien qu' ça ;
Sur la fougère on rira.

POLIVEAU.

Mamzelle...

CÉLESTINE, *sans l'écouter.*

Si le dieu des amoureux
Vient se mêler à nos jeux,
Dans la danse on dit : entrez,
Embrassez qui vous voudrez.
Tra la la, etc.

POLIVEAU, *plus fort.*

Mamzelle Ninon.

NINON.

A ceux qui blâm' not' gaîté
Nous répondons sans fierté :
L'hiver viendra dans quelque tems ;
On n' dans' que dans le printems.
Tra la la, etc.

POLIVEAU.

Vous vous arrêterez, peut-être, mamzelle Ninon Javelle ?

NINON.

Jusqu'à ce que je recommence; mais pourquoi que vous nous avez donc quittées comme ça si malhonnêtement ?

POLIVEAU.

A c'tégard-là, je ne pas besoin de dire ce qui en est devant toutes ces évaporées. . .

CÉLESTINE.

Qu'appelle-t-il évaporées ?

POLIVEAU.

C'est-à-dire, mamzelle Ninon, qu'il faut que je sois seul un instant avec vous; ces dames peuvent continuer de sauter; la plaine est large et je ne courrai pas après; y êtes-vous à présent, ma future ?

NINON.

Puisque c'est votre volonté, on s'y conformera. Aussi bien, il faut que je m'accoutume à obéir; une femme n'est bonne qu'à ça. (*A part.*) Plus souvent ! (*Aux autres.*) Mes enfans, laissez-nous.

CÉLESTINE, *à part aux autres.*

Bon, y vont s'disputer, encore un mariage manqué. (*Elle sort en chantant* Tra la la).

SCÈNE XIV.

POLIVEAU, NINON.

NINON.

A présent vous allez vous expliquer. . .

POLIVEAU.

Mamzelle, tout de suite. . . J'ai à vous dire que. . . . C'est drôle, j'étais comme un lion, et à cette heure que je vous vois, mon cœur n'en peut plus, je suis vaincu par les amours. . . Mais je vas tâcher de me remettre en colère. . . Ne vous impatientez pas.

NINON.

Qu'aviez-vous donc à me reprocher ?

POLIVEAU.

Rien; des bêtises. . . C'est des choses qui tiennent à moi, que, par exemple, si vous auriez un caractère moins tourné à la folie, ça m'amuserait davantage; je ne suis pas drôle, moi !

NINON.

Si fait, si fait. . .

POLIVEAU.

Vous me jugez de travers, j'ai du physique, mais je ne suis pas drôle du tout, du tout.

NINON.

Eh bien! vous resterez comme vous êtes et moi aussi...

POLIVEAU.

Je ne dis pas, . . mais pourtant si vous vouliez vous ranger à mon idée, ça nous ferait du bien à tous deux.

NINON.

Ainsi, à votre compte, je me marierais pour renoncer au plaisir? . .

POLIVEAU.

Dame! . .

NINON.

Je n'avais pas compté là dessus!

POLIVEAU.

Tant pis; j'ai mieux aimé vous dire tout ça avant qu'après, parce qu'une fois que le vin est versé, qu'il soit de Suresne ou de Bordeaux, faut le boire tout de même, quitte à faire la grimace en l'avalant; comprenez-vous?

NINON.

C'est joli ce que vous me dites-là; et me voilà bien récompensée de vous avoir préféré à tant d'autres.

POLIVEAU.

Préféré? y en a pourtant qui ont voulu me faire croire que j'étais votre pire aller. . .

NINON.

Mon pire aller! Quelle horreur!

POLIVEAU, *s'échauffant par degrés.*

C'est que je suis pas homme qu'on épouse faute de mieux; j'ai jamais fréquenté la mauvaise société, et l'argent que j'ai gagné dans le grand chemin de l'honnêteté, me relève d'une fière force dans l'opinion publique.

NINON, *commençant à s'attendrir.*

Vous dites tout ça pour me faire de la peine!.. Ménagez-moi, du moins!. . .

POLIVEAU.

Et quand on peut offrir un bon magot comme moi à

sa future, on ne craint pas de rester en affront.

NINON.

Mais on ne vous dit pas le contraire!.. c'est une scène préparée que vous venez me faire là!

POLIVEAU.

Comment que je suffirais à des toilettes de ce genre là!

NINON, *à part.*

Ah! mon dieu! si je pouvais me trouver mal, comme madame Grevedon dans les eaux du mont d'Or!

POLIVEAU.

Vous ressemblez plutôt à une princesse de l'ambigu, qu'à une blanchisseuse de fin.

POLIVEAU, *la regardant.*

Est-il possible?. . . . elle se trouve incommodée! ah! c'est mes reproches qui en est cause. (*Il frappe dans sa main*) de l'eau de mélisse, de l'eau de mélisse, (*Il se met à genoux*). O mon amante! revenez, je ne vous dirai plus rien!. . . .

NINON, *ouvrant les yeux et le regardant en dessous.*

Est-ce bien sûr?

POLIVEAU.

Ah! la v'la!

NINON, *se levant.*

Vous qui me trouvez trop gaie, voyez, monsieur, si je suis sensible! C'est pourtant les nerfs?

POLIVEAU.

A présent je ne dis pas. . .

NINON.

Je pourrais crier contre vous.

POLIVEAU.

Oui, et pourtant d'un autre côté. . .

NINON.

Eh bien! je vous pardonne tout le mal que vous m'avez fait

POLIVEAU, *à part.*

Me v'la encore retourné.

NINON.

Mais à condition que vous ne me tracasserez plus, et surtout que vous ne serez jamais jaloux.

POLIVEAU.

C'est que je vous aime trop, c'est mon défaut.

NINON.

Je vous corrigerai.

POLIVEAU.

De l'amour?

NINON.

Non, de la jalousie.

POLIVEAU.

Savoir.

NINON.

Allez rejoindre mes parents.

POLIVEAU.

Tout de suite. (*Il sort en se retournant plusieurs fois pour la regarder.*)

SCÈNE XV.

NINON.

Malgré ça, c'n'est pas une trouvaille qu'un mari de ce caractère-là! Il sera riche, si vous voulez, mais il n'est pas aimable du tout; une fois en ménage, je n'aurai pas toutes mes aises... Ah mon dieu!... que c'est donc difficile de trouver un bon mari... Qu'est-ce qui pourrait m'indiquer ça?

AIR: *Ces postillons.*

On dit partout que je suis un' coquette,
Je n' m'en cache pas, moi, j'aim' qu'on m' fass' la cour.
C'est un plaisir dont profit' chaqu' fillette,
Puisqu'en s' mariant faut r'noncer à l'amour.
D'un autre côté, l'un vous appell' madame,
Et les d'moisell' sont jalous', dieu merçi!....
Ah! quel malheur qu'on ne puiss' pas dev'nir femme,
Sans avoir un mari! (*bis.*)

SCÈNE XVI.

MENU, NINON.

MENU, *à part, en entrant sans voir Ninon.*

Ma foi, je l'ai plantée là pour revenir voir ces jeunes personnes qui jouaient dans la plaine, et qui m'ont paru délicieuses!...

NINON, *aussi à part.*

Après tout je ne suis pas encore madame Poliveau!

MENU, *apercevant Ninon.*

Eh mais, si je ne me trompe, en voilà déjà une...

NINON, *apercevant Menu.*

Ah! mon Dieu, voici ce jeune et beau chevalier qui s'est retourné vingt fois pour me voir, en caracolant dessus la grande route...

MENU, *à part.*

Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen, pendant que ma femme trote sur le chemin de la révolte, de redevenir un petit peu garçon?

NINON, *à part.*

Il revient : si j'avais fait impression sur son cœur..... On ne sait pas quelquefois!

MENU, *à part.*

On pourrait commencer une intrigue ici pour la finir plus tard! (*l'abordant*) Il me semble, mademoiselle, que vous faisiez, tout à l'heure, partie du groupe enchanteur qui s'amusait à danser dans la plaine.

NINON, *avec prétention.*

Oui, monsieur, j'étais l'une d'elles.

MENU.

N'auriez-vous pas remarqué un jeune homme à cheval, qui s'est mis plusieurs fois à vous contempler?

NINON.

Effectivement!

MENU.

Eh bien, c'est moi qui suis le jeune homme à cheval sur qui vos charmes ont fait un effet!

NINON.

De l'effet, comme ça en passant? ah! Monsieur veut rire apparemment..

MENU.

Rire, charmante inconnue! je n'en eus jamais moins d'envie, car je crois que mon cœur...

NINON.

Eh bien! votre cœur?

MENU, *soupirant.*

Ah! Dieu!

AIR: *Vous ne prononcez plus Edouard!*

J'étais venu, sans y songer,
Faire un tour jusqu'à la barrière,

Mais Cupidon m'offre un danger
Auquel je ne m'attendais guère.
Je cède à vos attraits touchans,
Fleur de beauté des plus divines!
J'approchai la rose des champs,
Mon cœur emporte ses épines!

NINON.

Voilà un compliment qui m'embarrasse assez, d'autant...

MENU.

Je voulais dire, indépendamment de tout à l'heure, il me semble vous avoir vue autre part.

NINON.

Où ça!

MENU.

Dame, je cherche.

NINON.

Au spectacle, des fois? au Vaudeville.

MENU.

Vous y êtes.

NINON.

Presque tous les soirs, je vas aussi à l'opéra des Bouffons, je suis folle de la musique italienne.

MENU, *à part.*

Peste! c'est une femme du grand style... Les Bouffons!...

NINON.

Quand madame Posta joue, je n'y manque jamais.

MENU, *à part.*

Décidément, c'est une virtuose.

NINON.

Les fiers éclats de voix, quand elle chante son fameux air de tanto palpita... Ah! Dieu, ça vous va à l'ame.

MENU.

Alors il paraîtrait que nous aurions de la sensibilité.

NINON.

Mais ..

MENU.

Allons, il y en a... (*A part*) Il faut tâcher d'en profiter.

SCÈNE XVII.

LES MÊMES, POLIVEAU *sortant de chez le traiteur.*

POLIVEAU, *à part.*

Quest-ce que je vois là? ma future en tête à tête avec un inconnu qu'on n'a jamais vu? (*Il se cache derrière une charmille*).

MENU, *tendrement.*

Puisque nous nous sommes déjà connus quelque part, y aurait-il de l'indiscrétion à vous dire que je vous adore.

POLIVEAU, *à part.*

Il l'adore, il lui dit ça, et je suis là!...

NINON, *à part.*

Nous y voilà! (*Haut.*) Je n'entends pas tout à fait.

MENU.

Alors je vais m'expliquer tout uniment.

AIR : *Ah! si madame me voyait!*

Vous plaire ferait mon bonheur.
Vous pouvez croire à ma tendresse!
Je n'eus jamais qu'une promesse.

NINON.

Un homme, hélas! c'est si trompeur!

POLIVEAU, *à part.*

Un' femme, y a-t-il rien de si trompeur!

MENU.

Je vous aimerai pour la vie.

NINON.

Si c'était bien sûr, on verrait....

MENU.

Vous ne serez jamais trahie!
(*A part.*) Ah! si ma femme m'entendait!

NINON, *à part.*

Ah! si mon futur me voyait!

POLIVEAU, *à part.*

J'étouffe de colère!

NINON, *minaudant.*

Monsieur, je suis demoiselle et presque mineure, et en vous adressant à ma famille...

POLIVEAU, *à part.*

O férocité!

MENU.

A votre famille!.. (*A part*) Diable, ce n'est plus ça (*Haut*). Il faudrait avant tout que nous eussions une plus longue explication.

POLIVEAU, *se montrant.*

Pour lors c'est moi qui vais vous la donner, et ce sera chaud!

MENU.

D'où sort donc cette figure là?

POLIVEAU.

Cette figure là sera à vous tout à l'heure; mais les dames avant tout. (*A Ninon*). Il est donc connu, mamzelle Ninon, que vous trahissez mon feu! mais vous ne serez pas toujours jeune, les girouettes finissent par se rouiller, et on ne les regarde plus... Si je vous quittais vous retourneriez encore la tête, voyez-vous, parce que quand le soleil est couché il fait nuit! oui, il fait nuit, surtout dans l'hiver...

NINON.

Queu galimathias vous me faites là? avant de bondir là comme une panthère déchaînée... il faut vous dire...

POLIVEAU.

Suffit, suffit. (*A Menu*) A nous deux à présent: savez-vous, jeune et beau flaneur, la conversation qu'on tient à un particulier qui veut se mettre en danse avec une demoiselle déjà retenue?

MENU.

Non.

POLIVEAU.

Eh ben c'est la conversation à l'anglaise, et nous allons la commencer tout de suite.

MENU.

Allons donc.

POLIVEAU.

Alignez-vous ou je tappe tout seul.

NINON.

Je vous le défends.

POLIVEAU.

Raison de plus .. Une fois en colère, je suis comme un Allemand, sourd à la voix de la beauté.

MENU.

Que diable, expliquons-nous.

POLIVEAU, *frappant du pied.*

Jamais.

NINON.

Au contraire, ne vous expliquez pas; je m'en vais chercher mon oncle qui l'aura bientôt mis à la raison. (*Elle sort vivement*).

MENU, *la suivant.*

Vous êtes encore bien bonne enfant! vous me laissez là avec un furieux...

SCÈNE XVIII.

POLIVEAU, MENU.

POLIVEAU, *le ramenant.*

Venez donc par ici, fantassin, et ne désertez pas le poste au moment du combat; dites donc, êtes-vous brave?

MENU.

Quand c'est absolument nécessaire.

POLIVEAU.

Tirez-vous le sabre ou le bâton à deux bouts?

MENU, *à part.*

Pauvre Menu, où t'es-tu fourré?

POLIVEAU.

C'est que, voyez-vous, je suis ferré sur l'exercice de la canne. J'ai été trois semaines tambour major ... du septième.

MENU.

Qu'est-ce que ça prouve?

POLIVEAU

C'a prouve qu'en deux tours de moulinet, je vous aurai fait un nez si retroussé ... qu'il n'y aura pas un camus qui pourrait se vanter d'avoir le pareil.

MENU.

Insolent!

POLIVEAU.

Eh bien ! allez donc.

AIR : *Vite, en avant deux, l'amour m'invite.*

J'attends qu'il vous vienne du courage.

MENU.

Vous attendrez tant que vous voudrez ;
Mais finissons ici cet outrage.

POLIVEAU.

Je finirai quand vous commenc'rez.

SCÈNE XIX.

LES MÊMES, POMPON, NINON.

POMPON.

Holà !
Car me voilà !
Il faut que j' me mêle
De la querelle.
Je connais le débat ;
Et je n' souffrirai pas l' combat.

MENU.

Ah ! quelle aventure et quel tapage !
Dans quelle intrigue suis-je fourré !
C'est un guet-à-pens, vraiment, j'enrage,
Je ne sais comment j'en sortirai.

ENSEMBLE.

POMPON.

Il n' faut pas faire ici tant de tapage.
Mon sabre a l' fil et je l' prouv'rai ;
Si la bataill' devant moi s'engage,
Pour avoir la paix, moi je me battrai.

POLIVEAU.

N'y a pas besoin de faire tant de tapage ;
C'est un freluquet que j' punirai.
Puisque l'affaire entre nous s'engage,
J' sais bien comment j' la finirai.

NINON.

ENSEMBLE.

Ah ! mon dieu ! quel bruit et quel tapage!
Jamais je ne me consolerai,
De voir que pour moi tout ça s'engage,
Sans savoir qui des deux j'épouserai.

POMPON.

Sois tranquille, ma nièce, je te soutiendrai.

POLIVEAU.

Mais vous ne savez donc pas la chose, père Pompon?

POMPON

Je n'ignore de rien, ma nièce ma tout conté;... (*regardant Menu*). Un beau physique, cinq pieds et quelques pouces, les yeux à fleur de tête, nez aquilin, fait comme un Jupiter, jambé comme un Adonis, un beau garçon, quoi! Ainsi, v'là qu'est fini, pas plus d' menuisier à présent que sur la poignée de mon sabre.

POLIVEAU.

Je me tiens à quatre !

POMPON, *à Menu.*

Jeune homme, vous avez fait ma conquête; ma nièce est de votre goût, je le sais, pour lors, si vous appartenez à une famille sans tache, et que vos idées *soye* honnêtes, vous n'avez qu'à dire, et Poliveau battra la retraite avant huit heures.

NINON, *tendrement.*

Dites !

MENU, *à Pompon.*

Votre proposition est de nature à me flatter singulièrement; mais, voyez-vous, je suis malheureusement...

NINON, *regardant Menu tendrement.*

Trop timide pour vous expliquer tout-à-fait.

POMPON.

J'entends votre pantomime. (*D'un air solennel, prenant la main de Menu.*) Touchez-là, mon neveu.

POLIVEAU.

Père Pompon, je casse les carreaux.

POMPON.

Je ne veux plus de toi, t'a fait le difficile tantôt, v'là mon neveu, je te dis, voi comme ça fera honneur à ta parenté, un luron si bien bâti !

POLIVEAU.

Bien bâti ! Je vais le démolir.

POMPON, *arrêtant le bras de Poliveau.*

Ne t'en avise pas ou je vais pointer.

SCÈNE XX.

LES PRÉCÉDENS, MADAME MENU.

MENU, *à part*

Ah ! mon dieu ! voilà ma moitié.

MADAME MENU.

Eh bien ! quoi. . . que se passe-t-il donc ici ?

AIR : *sur les débris d'un tonneau.*

Que faites-vous en ce lieu,
Et pourquoi fuir ma présence ?

POMPON.

Allons, ma chère, silence,
Et respectez.... mon neveu.

MADAME MENU.

Votre neveu !.... je m'étonne....

POMPON.

Et pourquoi donc ça, la bonne,
Puisqu'il épouse en personne
Ma propre nièce aujourd'hui.

MADAME MENU, *parlant.*

Votre nièce !

POMPON.

La belle Ninon que v'là ! . .

MADAME MENU, *continuant l'air.*

Elle a l'air doux et sensible,
Mais il n'est guère possible
Qu'elle épouse mon mari.

TOUT LE MONDE.

Son mari !

POMPON.

Son mari ! Jeune homme qu'est-ce que ça veut dire ?

MENU *embarrassé.*

C'a veut dire qu'elle est ma femme.

POLIVEAU , *à part.*

Oh ! la bonne histoire ! (*A Ninon*) Avez-vous entendu, mam'zelle ? ça veut dire qu'elle est sa femme.

MADAME MENU *qui a examiné Ninon.*

Ah ! ça, je ne me trompe pas.

NINON.

Quoi donc encore, madame ?

MADAME MENU.

Vous avez-là un voile. . . . . M. Menu.

MENU.

Ma femme ?

MADAME MENU.

C'est mon voile de Tulle. . . .

MADAME MENU.

AIR : *Que vois-je, ó ciel !* (des deux Edmond.)

Ah ! j'ai tout deviné , redoutez ma vengeance !
Vous êtes , je le vois , tous deux d'intelligence.

NINON.

Que dites-vous ? c'est une erreur !

TOUS.

C'est une erreur.

MADAME MENU.

Voyons. . .

NINON.

Pour mon honneur

TOUS.

Pour son honneur

NINON.

Je n'ai pas peur.

TOUS.

Elle est sans peur.

NINON.

Votre soupçon m'offense ;
J' réponds d' mon innocence.
Monsieur m'est inconnu ,
Je ne l'ai jamais vu.

ENSEMBLE.

MENU.

Ne m'ayant jamais vu
Je lui suis inconnu.

Mme MENU , POLIVEAU , POMPON.

S'il se dit inconnu ,
Entre eux c'est convenu.

MENU , *à sa femme.*

Point de courroux.

MADAME MENU.

Ah ! laissez-moi , coupable époux.

POLIVEAU et POMPON.

Vous êtes un coupable époux.

NINON.

V'là ma mèr' qui parl'ra pour nous .
Oui , pour nous tous.

SCENE XXI.

LES PRÉCÉDENS , MADAME JAVELLE , CÉLESTE ET AUTRES.

MADAME JAVELLE.

Ici l'on dispute , je croi...

NINON , *bas à sa mère.*

Cette dame m'accus', défendez-moi.

MADAME JAVELLE.

Ne crains rien, je m'apprête ,
Ma fille , à lui tenir tête.

TOUS.

Tout va se dévoiler (*bis*).

MADAME JAVELLE.

Laissez-moi lui parler.
Madame, qu'avez-vous à dire,
Et qui peut ainsi vous troubler?
De ma fille os'rait-on médire?
J' vous forc'rais bien à vous dédire.
Mais, ô ciel! madame Menu!....
Tout est perdu! (*bis*)

TOUS.

Tout est connu.

MADAME MENU (*à Ninon*).

Ma blanchisseuse est votre mère!

MENU *riant.*

A présent, j'ai tout deviné;
C'est le voile que j'ai donné
Ces jours passés avec mystère,
Pour le réparer en secret,
Et
Laisser ignorer l'affaire.

TOUS *excepté Ninon et sa mère.*

Voilà pourtant comme à Paris,
Souvent les grands sont des petits.

MADAME MENU.

J'espère, madame, qu'après ce qui vient de se passer vous ne comptez plus sur ma pratique...

MADAME JAVELLE.

Eh ben,... madame, on en trouvera d'autres qui ne seront pas si susceptibles que vous! ce que nous avons fait, toutes les blanchisseuses le font! : . .

POMPON.

Ma sœur, vous avez tort, je vous l'ai exprimé ce matin; que cette leçon vous serve d'exemple, ou ben, si vous l'aimez mieux, que cet exemple vous serve de leçon.

NINON.

Et vous, M. Poliveau, dont j'ai voulu éprouver l'amour?

POLIVEAU.

Moi, je ne dis pas.... à présent que tout est éclairci et que je vois que les habits n'étaient qu'un emprunt forcé, j'ai l'esprit plus tranquille; mais pourtant je veux attendre encore toute la semaine, et si vous n'avez pas changé samedi, nous nous marierons dimanche.

VAUDEVILLE.

AIR : *du premier prix.*

MENU.

Que de charlatans sur la terre,
Hâbleurs adroits et séduisans,
Font du bruit avec leur compère,
Pour vendre leurs drogues aux passans;
Fatigué de leur despotisme,
Chacun dit, d'un commun accord :
Messieurs, plus de charlatanisme,
Tout ce qui reluit n'est pas or.

MADAME JAVELLE.

A l'Opéra j' vis une prêtresse
Avec ma fille, l'autre jour,
Qui jurait d' vivr' pour la sagesse,
Et qui n' vivait que pour l'amour.
L' grand prêtr', pour venger ce scandale,
Sans façon la condamne à mort;
C' qui prouv' bien qu'en fait de vestale,
Tout ce qui reluit n'est pas or.

POLIVEAU.

J'ai vu, trompé par le costume,
Un Anglais' de la rue Plumet,
Qui portait des chapeaux à plume,
Et qui roulait cabriolet;
Mais une jalousie incommode,
L'autr' jour fait partir son mylord...
L'Anglais' red'vient marchand' de mode...
Tout ce qui reluit n'est pas or.

MADAME MENU.

Que de luxe dans nos boutiques !
A présent on fait tout dorer ;
Et c'est si beau que les pratiques
Bien souvent n'osent pas entrer ;
Mais, bientôt mis sous le séquestre,
On vend tout ce qui reste encor....
Et l'on fait faillite au trimestre....
Tout ce qui reluit n'est pas or.

POMPON.

On admire l'architecture
De l'hôtel où nous logeons tous ;
Par-dessus brille la dorure ;
Mais les lauriers brill'nt par-dessous.
On n' dira jamais, j'aime à l' croire,
En voyant ce double trésor,
Dans ce vieux temple de la gloire,
Tout ce qui reluit n'est pas or.

NINON.

Sans costume et sans étalage,
On prétend que la vérité
Sait plaire dans chaque langage ;
C'est l' sien qu' nous avons imité.
Si l'on applaudit dans la salle,
Et même si l'on rit bien fort,
C'est qu' les succès ont leur cabale,
Et qu' tout ce qui reluit n'est pas or.

FIN.

VALENTIN.

Croyez-vous que tous les soins qu'elle lui donne soient pour l'amour de la patrie?...

BLINVAL.

Je ne sais... A Paris j'avais cru m'apercevoir qu'elle avait une inclination... Mais notre malade la lui a fait oublier... et j'en suis bien aise, parce que j'ai toujours eu un faible pour les braves!... J'étais né pour être brave... les dangers, les batailles... je ne connais que ça.

VALENTIN.

Oui... (*à part*) sur la carte!... (*haut*) Allons, allons, je vois bien que le colonel...

BLINVAL.

S'ils se conviennent, Mathilde est à lui.

VALENTIN.

D'autant plus, qu'en temps de guerre, il vaut mieux être femme que demoiselle!

BLINVAL.

A propos, je m'oubliais ici... J'ai à lui communiquer un plan... je vais savoir s'il est levé.

VALENTIN.

Qui? le plan?

BLINVAL.

Non, le colonel! (*Il roule la carte et l'emporte sous son bras, il sort par la porte latérale, à gauche du spectateur.*)

SCENE II.

VALENTIN, *seul.*

Pardi, s'il est levé, je le crois bien, ma foi!.... Il a une bonne raison pour l'être.... Il a même deux bonnes raisons.... L'amour et l'appétit.... mais surtout l'appétit, parce que..... (*regardant dans le jardin*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je disais?.... Le voilà avec Mademoiselle!.... Comme il s'appuie sur son bras... Il fait semblant de ne pas pouvoir marcher.... Dieu! est-on faible quand on aime!... (*Il sort par la gauche.*)

PERSONNAGES.	ACTEURS.
M. BLINVAL. (caractère de bonhomie).	M. LEPEINTRE jeune.
DERNON, colonel de cavalerie, âgé de quarante ans. Redingote militaire, ouverte au bras droit (premier rôle). .	M. GUILLEMIN.
OCTAVE DERNON, son frère, artilleur à cheval, âgé de vingt-cinq ans.	M. LAFONT.
MATHILDE, fille de M. Blinval.	Mlle. CLARA.
VALENTIN, espèce de Maître Jacques.	M. VICTOR.
DOMESTIQUES DU BARON. . . .	

La scène est en Allemagne au château de M. Blinval.

Les acteurs sont placés au théâtre comme en tête de chaque scène, en commençant par la droite.

Vu au ministère de l'Intérieur, conformément à la décision de Son Excellence, en date de ce jour.

Paris, le

Par ordre de Son Excellence,

Le chef du bureau des théâtres,

COUPART.

Tout exemplaire non revêtu de la signature de l'éditeur sera réputé contrefait.

IMERIE DE E. DUVERGER, RUE DE VERNEUIL, N° 4.

VALENTIN.

Croyez-vous que tous les soins qu'elle lui donne soient pour l'amour de la patrie?...

BLINVAL.

Je ne sais... A Paris j'avais cru m'apercevoir qu'elle avait une inclination... Mais notre malade la lui a fait oublier... et j'en suis bien aise, parce que j'ai toujours eu un faible pour les braves!... J'étais né pour être brave... les dangers, les batailles... je ne connais que ça.

VALENTIN.

Oui... (*à part*) sur la carte!... (*haut*) Allons, allons, je vois bien que le colonel...

BLINVAL.

S'ils se conviennent, Mathilde est à lui.

VALENTIN.

D'autant plus, qu'en temps de guerre, il vaut mieux être femme que demoiselle!

BLINVAL.

A propos, je m'oubliais ici... J'ai à lui communiquer un plan... je vais savoir s'il est levé.

VALENTIN.

Qui? le plan?

BLINVAL.

Non, le colonel! (*Il roule la carte et l'emporte sous son bras, il sort par la porte latérale, à gauche du spectateur.*)

SCENE II.

VALENTIN, *seul.*

Pardi, s'il est levé, je le crois bien, ma foi!.... Il a une bonne raison pour l'être.... Il a même deux bonnes raisons.... L'amour et l'appétit.... mais surtout l'appétit, parce que..... (*regardant dans le jardin*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je disais?.... Le voilà avec Mademoiselle!..... Comme il s'appuie sur son bras... Il fait semblant de ne pas pouvoir marcher..... Dieu! est-on faible quand on aime!... (*Il sort par la gauche.*)

VALENTIN.

Ah! c'est là!... L'affaire a été chaude!... Et M. Dernon nous a sauvés d'un fameux danger...

BLINVAL.

Certainement... un parti autrichien s'était fourvoyé jusqu'à ce petit bois... Nous étions perdus si le colonel Dernon n'eût fait à propos une sortie du fort de Tilnitz... Il repoussa l'ennemi, mais il reçut une blessure grave...

VALENTIN.

Heureusement vous étiez là avec votre château.

BLINVAL.

Oui, je me suis empressé de le recueillir...; pouvais-je faire moins pour un Français, pour un héros?... (*Il se lève.*) « Quittez l'Allemagne, m'écrivaient mes amis de « Paris; fuyez loin du théâtre des combats... » J'ai toujours répondu : « La guerre va recommencer... eh bien! je « serai là..., non pas pour faire le coup de fusil moi-« même..., mais mon château pourra devenir l'asile de « quelque militaire blessé... » Vois-tu, Valentin, l'on se doit toujours à ses compatriotes..., surtout quand ils sont colonels.

AIR : *Il me faudra quitter l'empire.*

Je suis trop vieux; mais si ma main tranquille
Ne veut point donner le trépas,
Que mon château devienne au moins l'asile
De nos guerriers blessés dans les combats.
Je n'ai jamais, enflammé par la gloire,
Su rechercher de périlleux travaux;
Mais n'est-ce pas encore une victoire
Que de sauver la vie à des héros?...

VALENTIN.

Il est certain que les Français sont bien reçus chez vous...

BLINVAL.

Ah! quoique les soins de ma fortune m'aient fixé en Allemagne, depuis un an environ, je n'ai pas oublié ma patrie.

VALENTIN.

Ni moi... Je bois tous les jours à sa santé, pour m'en rafraîchir la mémoire.

BLINVAL.

Ma fille est comme nous..., elle ne peut perdre le souvenir de Paris... Elle m'en parle sans cesse... Aussi, comme elle est aux petits soins pour le colonel!...

VALENTIN.

Croyez-vous que tous les soins qu'elle lui donne soient pour l'amour de la patrie?...

BLINVAL.

Je ne sais... A Paris j'avais cru m'apercevoir qu'elle avait une inclination... Mais notre malade la lui a fait oublier... et j'en suis bien aise, parce que j'ai toujours eu un faible pour les braves!... J'étais né pour être brave... les dangers, les batailles... je ne connais que ça.

VALENTIN.

Oui... (*à part*) sur la carte!... (*haut*) Allons, allons, je vois bien que le colonel...

BLINVAL.

S'ils se conviennent, Mathilde est à lui.

VALENTIN.

D'autant plus, qu'en temps de guerre, il vaut mieux être femme que demoiselle!

BLINVAL.

A propos, je m'oubliais ici... J'ai à lui communiquer un plan... je vais savoir s'il est levé.

VALENTIN.

Qui? le plan?

BLINVAL.

Non, le colonel! (*Il roule la carte et l'emporte sous son bras, il sort par la porte latérale, à gauche du spectateur.*)

SCENE II.

VALENTIN, *seul.*

Pardi, s'il est levé, je le crois bien, ma foi!.... Il a une bonne raison pour l'être.... Il a même deux bonnes raisons.... L'amour et l'appétit.... mais surtout l'appétit, parce que..... (*regardant dans le jardin*) Ah! mon Dieu! qu'est-ce que je disais?.... Le voilà avec Mademoiselle!..... Comme il s'appuie sur son bras... Il fait semblant de ne pas pouvoir marcher.... Dieu! est-on faible quand on aime!... (*Il sort par la gauche.*)

SCENE III.

DERNON, MATHILDE.

(Dernon est appuyé sur le bras de Mathilde.)

MATHILDE.

AIR : *Il faut quitter le village.*

Vraiment votre force augmente ;
Je le sens... dès aujourd'hui
Votre marche chancelante
Pourra se passer d'appui.

DERNON.

Tant de bonté m'intéresse ;
Mais la force est-elle un bien !...
Je regrette ma faiblesse
S'il faut perdre un tel soutien.

ENSEMBLE

Non je sens que rien n'augmente
Cette force qui m'a fui,
Ma marche encor chancelante
A toujours besoin d'appui.

MATHILDE.

Vraiment votre force augmente, etc,

Oui, colonel, vous êtes beaucoup mieux que vous ne croyez.... Tous les jours j'interroge le docteur : je sais à quoi m'en tenir.

DERNON, *à part.*

Quelle attention touchante !... (*haut*)... Eh bien ! le docteur se trompe; je suis à peine convalescent, et je m'en console... Autrefois, j'aurais maudit une blessure qui m'eût retenu loin des périls et de la gloire... Aujourd'hui, je me résigne avec une facilité qui m'étonne... Je crois vraiment que je deviens... philosophe !...

MATHILDE.

Savez-vous que je n'approuve pas entièrement ce que vous appelez résignation et philosophie...

DERNON.

Et pourquoi donc?

MATHILDE.

La France a trop besoin des hommes de mérite qui la servent, pour que je vous encourage à rester dans l'inaction...

DERNON.

Vous êtes trop bonne, en vérité!.. Mais je puis, sans que mon devoir en souffre, me reposer quelque temps encore; le fort de Tilnitz n'est pas assiégé... D'ailleurs il renferme des officiers distingués... Si quelque chose pouvait m'y rappeler, ce serait le désir de revoir mon jeune frère...

MATHILDE.

Votre frère!...

DERNON.

Oui, un étourdi, que je ne puis m'empêcher d'aimer...

MATHILDE.

Mais, il me semble que c'est naturel...

DERNON.

Pas toujours!... Par exemple le mien a plus d'une fois été mon rival... A la guerre il m'enlevait des lauriers... Et pendant la paix, si je m'avisais de conter fleurette, le drôle arrivait exprès pour se charger du dénouement...

MATHILDE.

C'est donc un homme très dangereux!...

DERNON.

Il l'est beaucoup moins depuis quelque temps... Il est tourmenté par une passion malheureuse.

MATHILDE.

Une passion, avec le caractère que vous lui donnez!

DERNON.

C'est un amour de ma façon!... De lui-même il n'y serait jamais parvenu; mais j'y étais intéressé... il y allait de mon repos. Je ne sais trop, en vérité, pourquoi je vous entretiens de tout cela!...

MATHILDE, *souriant.*

Continuez donc, je vous prie... je suis femme, et curieuse.

DERNON.

Je m'y suis pris d'une manière très simple... Nous étions en garnison à Paris... Mon frère me dit un jour qu'il était sérieusement amoureux... il ne me dit pas qu'il était aimé... d'où je conclus qu'il ne l'était pas... Je lui fis croire que le suprême bonheur était d'aimer sans espoir... Moi, son aîné de quinze ans, son mentor, j'avais le droit de lui faire, et je lui faisais en effet des sermons sur la

constance, sur la fidélité... Tant qu'il est resté en France, je n'ai pu le convaincre de ces choses-là...

MATHILDE.

Je conçois !... les exemples vous manquaient...

DERNON.

Mais, une fois en Allemagne, terre classique du sentiment...

MATHILDE, *gaîment.*

Patrie de Verther !

DERNON.

Là, j'ai achevé de le convertir, et maintenant je puis me permettre d'être amoureux ; il garde la plus stricte neutralité.

MATHILDE, *souriant.*

Et vous voulez, sans doute, profiter du repos qu'il vous laisse...

DERNON.

Vous me faites cette question en plaisantant... cependant rien n'est plus vrai :

AIR : *Ce que j'éprouve en vous voyant.*

J'aime, et je n'ose l'exprimer,
Celle que j'aime est si jolie !...
A sa bonté je dois la vie ;
Je lui dois de savoir aimer.
Le plaisir de la bienfaisance
A tant de charmes pour son cœur,
Que je veux par reconnaissance,
Lui devoir tout... jusqu'au bonheur !

Oui, Mademoiselle... jusqu'à présent je n'osais parler... je renfermais dans mon cœur des sentimens...

(*Mathilde paraît étonnée.*)

SCENE IV.

VALENTIN, DERNON, MATHILDE.

VALENTIN, *accourant et s'arrêtant tout à coup.*

Hum !... hum !...

DERNON, *à part.*

Au diable ! l'importun...

VALENTIN.

Je vous dérange, mon colonel, c'n'est pas ma faute... c'est celle d'un soldat qui vient d'apporter ce paquet pour vous...

DERNON.

Un soldat!... (*Il prend le paquet.*)

VALENTIN.

Oui!... un bon vivant!.. il avait chaud!.. il avait soif!.. c'est naturel, un hussard... je l'ai fait entrer à l'office... je lui ai donné du vin, et il buvait... il buvait!...

DERNON.

Ce sont des lettres de Tilnitz... Ah! ah! en voici une de mon frère... (*A Mathilde*)... Vous me permettez!...

MATHILDE.

Ces lettres vont vous entretenir de siéges, de combats... je crois qu'il est prudent de me retirer loin du théâtre de la guerre...

AIR : *Vaudeville des blouses.*

Parler de guerre et de diplomatie
Est un ennui, dont je veux m'affranchir :
Je n'entends rien à leur grave folie,
Et je vous laisse y rêver à loisir...

DERNON.

Vous me quittez!... mais la paix... je l'espère...
Dans peu d'instans, saura nous réunir...

VALENTIN, *à part.*

Ell' aim' la paix... mais le goût de la guerre,
Avec l'hymen, pourra bien lui venir...

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Parler de guerre et de diplomatie, etc.

DERNON.

Parler de guerre et de diplomatie
Pour vous, je crois, est un triste plaisir,
Et j'attendrai qu'en ces lieux rétablie
La douce paix vienne nous réunir.

VLAENTIN, *à part.*

Ils ne sont pas trop contens, je l'parie,
De l'accident qui vient d'les désunir :
Mais, aussitôt qu'la paix s'ra rétablie,
Ils trouv'ront bien moyen d'se réunir.

(*Mathilde sort par la gauche et Valentin par la droite.*)

SCENE V.

DERNON, *seul.*

Charmante femme!... Oui, malgré mes quarante ans, j'en suis décidément amoureux!... Je crois que sans ces

maudites lettres, j'allais me lancer tout à l'heure ; mais voyons ce que m'écrit Octave... (*Il lit.*) « Mon cher « frère, je n'ai reçu de toi aucune nouvelle depuis le « fatal combat... Je pensais que tu n'étais plus... cepen- « dant, je n'osais te pleurer; je te croyais mort au champ « d'honneur!...» (*s'interrompant.*) Ce cher frère... comme il m'aime!.. (*lisant.*) « Enfin, j'ai appris indirectement « que tu étais convalescent dans un fort joli château à « trois lieues de Tilnitz... Aussitôt... j'ai demandé un « congé et je l'ai obtenu...» (*s'interrompant encore.*) Ah ! diable... quelle est son intention? (*lisant.*) « Je devrais « te quereller sur ton silence, et te garder rancune; mais « j'aime mieux t'embrasser, et dans une heure je serai « dans tes bras...» (*s'interrompant.*) Mon frère ici, dans une heure!... Il me fait trembler!.. (*lisant.*) « Je t'ai « averti de mon projet... parce que je connais ta sensi- « bilité, et que l'émotion pourrait être dangereuse dans « ton état. » En effet, c'est plus dangereux qu'il ne pense... Il va voir Mathilde... Je ne puis y consentir... Commençons par le consigner à la porte... Mais con- signer mon frère !... que dirait M. Blinval!... J'y songe, il est un autre moyen... Oui, c'est cela! (*il appelle.*) Valentin! Valentin!

SCÈNE VI.

DERNON, VALENTIN.

VALENTIN.

Présent, colonel!

DERNON.

Allez dire à l'instant même au planton de service au château de n'y laisser pénétrer aucun capitaine d'artil- lerie, quel qu'il soit, et sous quelque prétexte qu'il se présente.

VALENTIN.

Suffit !... mon colonel !... (*Il sort.*)

SCENE VII.

DERNON, *seul.*

Ah! mon cher Octave, j'ai beau vous fuir, vous me poursuivez sans relâche... C'était bon autrefois, j'ai pu

vous pardonner des espièglerie sans conséquence; mais aujourd'hui cela deviendrait sérieux... J'adore Mathilde mon dessein est de l'épouser... Je crois même que je ne ferais pas mal d'en parler à M. Blinval.

SCENE VIII.

DERNON, BLINVAL.

BLINVAL.

Ah! vous voilà, mon ami... Eh bien! les nouvelles?... On dit que nous en avons de récentes?

DERNON.

Je n'ai reçu d'intéressant qu'une lettre de mon frère.

BLINVAL.

Ah! vous avez un frère?

DERNON.

Oui, capitaine dans un régiment à Tilnitz.

BLINVAL.

Si près de nous! Il fallait lui écrire de venir au château... Ma fille et moi nous nous serions fait un vrai plaisir de le recevoir.

DERNON, *à part.*

Sa fille! c'est ce que je crains... (*haut*) Je vous ai déjà tant d'obligations! Comment pourrai-je m'acquitter de l'hospitalité que vous m'avez accordée si généreusement, et des soins touchans que j'ai reçus de votre chère Mathilde!

BLINVAL.

Ah! Mathilde! Elle est si bonne.

DERNON, *avec feu.*

Elle a mille qualités précieuses.

BLINVAL, *l'observant.*

N'est-il pas vrai qu'elle est douce, aimable, sensible?..

DERNON, *avec passion.*

Et belle comme un ange!

BLINVAL.

Avec cela, de la raison, des talens, de la modestie!

DERNON, *toujours avec feu.*

Et l'esprit le plus agréable!..

BLINVAL.

Il faut l'achever... ou bien en faire une nouvelle... De mon côté, je vous promets de vous appuyer... C'est bien le diable si à deux nous ne parvenons pas à vous faire aimer.

SCENE IX.

DERNON, OCTAVE, BLINVAL.

OCTAVE, *dans la coulisse.*

Qu'on ait bien soin de mon cheval!... Le plus grand soin, entendez-vous?

DERNON.

Quelle voix!..

BLINVAL.

Qu'avez-vous donc?..

DERNON.

C'est lui... Il aura forcé la consigne.

OCTAVE, *courant embrasser Dernon.*

ENSEMBLE.

AIR : *Plaisir de notre enfance.*

Quel moment plein de charmes!
Partage mon bonheur;
Je viens loin des alarmes
Te presser sur mon cœur.

DERNON.

Quel moment plein de charmes!
Je ressens ton bonheur;
Je veux loin des alarmes
Te presser sur mon cœur.

(*à part.*)

Sa présence m'accable;
Je tremble, j'en convien.

OCTAVE.

A cet accueil aimable
Je le reconnais bien!

ENSEMBLE.

Quel moment, etc.

OCTAVE.

Eh! mon ami... Mon frère!.. Quel plaisir de te revoir, après t'avoir cru dans le sombre royaume!

AIR : *Du ménage de garçon.*

Je me disais, avec tristesse:
Mon frère habite chez les morts.

J'avais le projet, par tendresse,
De te rejoindre aux sombres bords;
Mais, retenu par le service,
Et par mes sermens engagé,
J'attendais qu'un boulet propice
Voulût bien signer mon congé.

Y a-t-il long-temps que je ne t'ai vu !..

DERNON.

Oui, oui, très-long-temps... Mais, dis-moi... n'as-tu rencontré aucun obstacle sur la route?..

OCTAVE.

Non... les chemins sont très-libres.

DERNON.

Plus près !...

OCTAVE.

J'ai pénétré jusqu'à toi, sans difficulté.

DERNON, *à part.*

Maudit planton !... (*haut*) Mais qu'est-ce que je vois?

OCTAVE, *montrant ses épaulettes.*

Mes épaulettes de major... C'est une surprise que je t'ai ménagée... Que dis-tu de cela?

DERNON.

Mais je dis... que tu aurais dû m'en instruire plus tôt. (*A part.*) J'aurais consigné les majors !...

OCTAVE, *à Dernon.*

Et la surprise?... (*à Blinval*) Monsieur, ayez la bonté d'excuser l'impolitesse avec laquelle je me suis présenté chez vous... Mais les liens du sang... un frère qu'on aime, et qu'on trouve ressuscité... c'est si rare !...

BLINVAL.

C'est trop juste, Monsieur... recevez aussi mon compliment sur votre nouveau grade.

OCTAVE.

Ce sont les chances de la guerre... on monte et on descend... moi, je suis monté parce que mon major s'est vu destitué par un obus... et puis, mon diable de colonel m'envoyait toujours le premier au feu... ce gaillard-là m'avait pris en amitié.

DERNON.

On n'a fait que rendre justice à ton courage... cette récompense t'était due...

OCTAVE.

Mon courage est bien pour quelque chose là-dedans; mais c'est le tien surtout... c'est ta réputation qui me vaut cela.

AIR : *Dans un castel femme de haut lignage.*

Dans un combat, prodige de vaillance,
Où la victoire un moment chancelait,
Mon colonel au plus épais s'élance...
Déjà le nombre l'accablait.
Sur ses pas je me précipite ;
Il m'aperçoit, s'écrie : *à moi Dernon !*
Et l'ennemi prend aussitôt la fuite ;
Il était trompé par ton nom.

BLINVAL, *avec un enthousiasme comique.*

(*A part*).

Ce colonel ! ce major !... famille de héros !...

OCTAVE.

A propos, les épanchemens de l'amitié me faisaient oublier de te remettre des dépêches dont le général m'a chargé pour toi.

DERNON.

Voyons ! (*Il lit.*) « Colonel, je vous envoie votre no-
« mination au poste de gouverneur du fort de Tilnitz et
« de tout le pays qui en dépend. »

BLINVAL.

Je suis donc maintenant sous votre dépendance !

DERNON.

Vous n'aurez pas à vous en plaindre. (*Il lit.*) « Dans le
« cas où votre santé ne vous permettrait pas de vous ren-
« dre à Tilnitz, vous avez le pouvoir de remettre le com-
« mandement *par interim* à celui des officiers de la gar-
« nison que vous jugerez capable de vous remplacer... »

BLINVAL, *à part.*

Quelle confiance illimitée !... Je suis pour ce que j'ai dit... Famille de héros !...

OCTAVE.

Je te félicite à mon tour.

BLINVAL, *à part et en contemplant les deux frères.*

Ah ! si j'avais deux filles !...

DERNON, *à part.*

Et il faut que je parte !... Tout se réunit contre moi...

BLINVAL, *il passe entre les deux frères.*

Ah ! ça, Messieurs, les honneurs militaires sont fort

beaux sans doute; mais l'estomac d'un major parle comme celui d'un capitaine.

OCTAVE.

Comment donc ! il parle bien plus fort, par l'habitude du commandement.

BLEUVAL.

Alors je vais songer au déjeûner, et vous verrez qu'au milieu de la gloutonnerie allemande, j'ai conservé le parfum de la gastronomie française.

Air : *Vaudeville des Frères-de-lait.*

Par cent moyens, on peut se rendre illustre :
Par les exploits vous vous faites vanter ;
Moi, ne pouvant acquérir ce beau lustre,
Par mes dîners je me suis fait citer.
Paris en garde la mémoire ;
Et je ne suis pas le premier
Qui vit partir les rayons de sa gloire,
Des fourneaux de son cuisinier.

Je reviens à l'instant. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

DERNON, OCTAVE.

OCTAVE.

Ça paraît être un brave homme?...

DERNON.

Excellent, mon ami !... (*à part*) Si je pouvais jusqu'à mon départ l'empêcher de voir Mathilde !...

OCTAVE. (*Il ôte son sabre et son colback.*)

Il me semble que tu ne te déplais pas chez lui ?... Comment, toi que j'ai vu si actif... peux-tu rester ainsi seul... à la campagne ?...

DERNON.

Que veux-tu ?... je reviens tout-à-fait à la nature... les bosquets... les ruisseaux...

OCTAVE.

Je crois que tu me fais des idylles ?...

DERNON.

Mais toi... comment as-tu gouverné les plaisirs ?

OCTAVE.

istement !... Tu sais bien qu'il n'est point de plaisir
celle qu'on aime...

DERNON.

Est-ce que vraiment tu penserais toujours à cette jeune personne de Paris?...

OCTAVE.

Plus que jamais!... j'ai vainement essayé de me distraire. A Tilnitz, j'ai rencontré une petite femme charmante qui m'a offert des consolations.

DERNON.

Et tu les as refusées?...

OCTAVE.

Non... cela ne se refuse pas... mais au bout de trois jours, le chagrin m'a repris... c'est fini, je ne veux plus rien...

DERNON.

Ainsi tu soupires, sans savoir si tu es payé de retour?...

OCTAVE.

Et voilà pourquoi... si j'étais sûr!...

AIR : *Du Carnaval.* (De Béranger.)

Oui, sans orgueil ici je le révèle,
Tant de beautés m'ont chéri tour à tour,
Que ma mémoire à peine se rappelle
Leur nombre et surtout leur amour;
Mais une seule avec persévérance
A dédaigné mon hommage et mes vœux :
Je me souviens de son indifférence...
C'est pour cela que j'en reste amoureux.

DERNON, *à part.*

Allons, je puis sans danger lui laisser voir Mathilde. (*haut*) Ainsi, quand même tu trouverais l'occasion de faire la cour à une autre femme, tu n'en profiterais pas?

OCTAVE.

Je ne ferais seulement pas attention à elle. Il n'y a plus pour moi qu'une seule jolie femme. Je sais bien que j'ai tort d'être comme cela... mais que veux-tu?... les grandes passions sont despotiques...

DERNON.

Hé bien! mon ami, persiste dans ces principes-là... ça te réussira tôt ou tard... tu retrouveras celle que tu aimes... il ne faut qu'une circonstance... un hasard...

OCTAVE, *regardant dans le fond.*

Hé! mais... qu'est-ce que je vois?...

DERNON.

Que vois-tu?...

beaux sans doute; mais l'estomac d'un major parle comme celui d'un capitaine.

OCTAVE.

Comment donc ! il parle bien plus fort, par l'habitude du commandement.

BLINVAL.

Alors je vais songer au déjeûner, et vous verrez qu'au milieu de la gloutonnerie allemande, j'ai conservé le parfum de la gastronomie française.

AIR : *Vaudeville des Frères-de-lait.*

Par cent moyens, on peut se rendre illustre :
Par les exploits vous vous faites vanter ;
Moi, ne pouvant acquérir ce beau lustre,
Par mes dîners je me suis fait citer.
Paris en garde la mémoire ;
Et je ne suis pas le premier
Qui vit partir les rayons de sa gloire,
Des fourneaux de son cuisinier.

Je reviens à l'instant. (*Il sort.*)

SCÈNE X.

DERNON, OCTAVE.

OCTAVE.

Ça paraît être un brave homme?...

DERNON.

Excellent, mon ami !... (*à part*) Si je pouvais jusqu'à mon départ l'empêcher de voir Mathilde !...

OCTAVE. (*Il ôte son sabre et son colback.*)

Il me semble que tu ne te déplais pas chez lui ?... Comment, toi que j'ai vu si actif... peux-tu rester ainsi seul... à la campagne ?...

DERNON.

Que veux-tu ?... je reviens tout-à-fait à la nature... les bosquets... les ruisseaux...

OCTAVE.

Je crois que tu me fais des idylles ?...

DERNON.

Mais toi... comment as-tu gouverné les plaisirs ?

OCTAVE.

Tristement !... Tu sais bien qu'il n'est point de plaisir loin de celle qu'on aime...

DERNON.

Est-ce que vraiment tu penserais toujours à cette jeune personne de Paris?...

OCTAVE.

Plus que jamais!... j'ai vainement essayé de me distraire. A Tilnitz, j'ai rencontré une petite femme charmante qui m'a offert des consolations.

DERNON.

Et tu les as refusées?...

OCTAVE.

Non... cela ne se refuse pas... mais au bout de trois jours, le chagrin m'a repris... c'est fini, je ne veux plus rien...

DERNON.

Ainsi tu soupires, sans savoir si tu es payé de retour?...

OCTAVE.

Et voilà pourquoi... si j'étais sûr!...

AIR : *Du Carnaval.* (De Béranger.)

Oui, sans orgueil ici je le révèle,
Tant de beautés m'ont chéri tour à tour,
Que ma mémoire à peine se rappelle
Leur nombre et surtout leur amour;
Mais une seule avec persévérance
A dédaigné mon hommage et mes vœux:
Je me souviens de son indifférence...
C'est pour cela que j'en reste amoureux.

DERNON, *à part.*

Allons, je puis sans danger lui laisser voir Mathilde. (*haut*) Ainsi, quand même tu trouverais l'occasion de faire la cour à une autre femme, tu n'en profiterais pas?

OCTAVE.

Je ne ferais seulement pas attention à elle. Il n'y a plus pour moi qu'une seule jolie femme. Je sais bien que j'ai tort d'être comme cela... mais que veux-tu?... les grandes passions sont despotiques...

DERNON.

Hé bien! mon ami, persiste dans ces principes-là... ça te réussira tôt ou tard... tu retrouveras celle que tu aimes... il ne faut qu'une circonstance... un hasard...

OCTAVE, *regardant dans le fond.*

Hé! mais... qu'est-ce que je vois?...

DERNON.

Que vois-tu?...

OCTAVE.

Une jeune personne!...

DERNON.

La fille de M. Blinval sans doute.

OCTAVE.

Ah! il a une fille!... c'est qu'elle paraît fort bien... tournure aérienne... je ne sais quelle émotion j'éprouve à sa vue!...

DERNON, *à part.*

Et moi donc!... (*haut*) Octave, songe à ce que tu m'as dit tout à l'heure... Il n'y a plus pour toi qu'une seule jolie femme...

OCTAVE.

Qui, mon frère... mais c'est celle-là...

DERNON.

Celle-là!...

OCTAVE.

Tu me disais qu'il ne fallait qu'une circonstance... elle elle est arrivée...

DERNON.

Comment?...

OCTAVE.

C'est Mathilde!... celle que j'aime... je suis le plus heureux des hommes!...

DERNON, *à part.*

Dieu!... quelle situation!...

SCENE XI.

MATHILDE, DERNON, OCTAVE.

ENSEMBLE.

AIR : *Doux momens!...* etc.

OCTAVE.

Quel bonheur!
Quel bonheur!
La voilà qui s'avance...
Voyons si ma présence
Agitera son cœur...

DERNON,

Quel malheur!
Quel malheur!

La voilà qui s'avance...
Voyons si sa présence
Agitera son cœur...

MATHILDE, *entrant par la gauche.*

Messieurs, de la part de mon père,
Je viens vous trouver en ces lieux.

OCTAVE *à Dernon.*

Allons, présente-moi, mon frère...

(*Il passe à côté de Mathilde.*)

MATHILDE, *à part.*

C'est lui...! c'est Octave!... grands Dieux!...

DERNON, *à part* (1).

Combien la rencontre est fâcheuse!...
De mon tourment je suis l'auteur...

OCTAVE.

Dernon, je te dois mon bonheur...

DERNON, *à part.*

Parbleu!... j'ai la main malheureuse!...

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Quel bonheur! (*bis.*)
Quelle douce espérance!
Oui, déjà sa présence
Fait palpiter mon cœur.

OCTAVE.

Quel bonheur! (*bis.*)
Quelle douce espérance!
Je crois que ma présence
Fait palpiter son cœur.

DERNON.

Quel malheur! (*bis.*)
Maudite circonstance!...
Hélas! de ma souffrance
Moi-même suis l'auteur!...

MATHILDE.

Comment, Monsieur... Vous ici?...

OCTAVE.

Combien je rends grace au hasard, Mademoiselle, de m'y avoir conduit. Qu'on dise qu'il n'y a pas de bonheur dans le monde! (*à part.*) Si mon frère avait un peu de complaisance, il me ménagerait un tête-à-tête...

MATHILDE.

Cette rencontre ne m'étonne pas moins, Monsieur: j'ignorais même que vous fussiez le frère de M. Dernon...

---

(1) Dernon, Mathilde, Octave.

DERNON, *à part.*

Cela prouve qu'elle s'occupait fort peu de lui...

OCTAVE.

Il est vrai qu'à Paris, dans les sociétés où j'eus le bonheur de vous voir, on ne me connaissait que sous le nom d'Octave...

MATHILDE.

Et même ce nom était devenu synonime de...

OCTAVE.

D'étourdi... C'est pour cela que je n'avais pas pris celui de Dernon... pour éviter les synonymes de famille... mais je suis bien changé depuis ce temps-là !.. Je suis devenu triste... misanthrope !.. Demandez à mon frère...

DERNON, *malignement.*

Oui... l'amour...

OCTAVE

N'est-il pas vrai que je te parlais, tout à l'heure encore, d'une passion qui me consume ?..

DERNON, *de même.*

C'est vrai... pour une dame de Tilnitz...

OCTAVE.

Du tout !.. Qu'est-ce que tu dis donc là ?..

DERNON, *à Mathilde.*

Il ne veut pas en convenir... pure modestie...

MATHILDE.

Je vous crois sans peine : la réputation de M. Octave m'était déjà connue...

DERNON, *à part.*

Elle connaît sa réputation !.. je suis sauvé !..

OCTAVE.

Vraiment... Tu me ferais passer pour léger, pour infidèle !.. Moi, qui suis doué d'une constance... inamovible !.. (*à part.*) La conduite de mon frère m'inspire certains soupçons...

DERNON.

Allons, pourquoi t'alarmer ? Nous allons partir pour Tilnitz.

OCTAVE.

Comment cela ?..

DERNON, *à part.*

Il n'y a que ce moyen pour l'éloigner d'ici... (*Haut.*

N'en suis-je pas gouverneur?.. Hé bien!.. à l'instant même j'y retourne avec toi...

OCTAVE.

Quelle nécessité!.. la trève est loin d'être expirée...

DERNON.

N'importe!..

AIR : *Vaudeville du Piége.*

Il faut partir,... l'ordre est précis;
Ne prolongeons point notre absence.
Pour combattre nos ennemis,
Peut-être on attend ma présence.
Au devoir je ne puis manquer...
(*à part.*)
Un autre soin vient me surprendre...
Je ne pars point pour attaquer,
(*Regardant Octave et Mathilde.*)
Je m'éloigne pour me défendre.

OCTAVE.

Joignez-vous à moi, Mademoiselle, pour engager mon frère...

MATHILDE.

Pourquoi insister lorsque tout vous appelle à Tilnitz?...

OCTAVE.

Allons, voilà la calomnie qui opère... (*à Dernon.*) Mais j'y songe... rien ne t'oblige à partir... n'as-tu pas le droit de céder ton commandement?...

DERNON.

Oui, dans le cas où je serais encore malade...

OCTAVE.

Précisément... mais... c'est que tu es très malade.

DERNON.

Tu crois?

OCTAVE.

Sans doute!... et tu veux t'exposer aux fatigues, quand tu peux choisir pour te remplacer parmi une foule d'excellens officiers...

DERNON, *à part.*

Oh! la bonne idée!... et c'est lui qui me la fournit... (*haut*) Allons, je me rends à tes instances... je reste, et je nomme pour mon remplaçant... toi, mon frère...

OCTAVE.

Moi?... (*à part*) je suis pris!... il n'y a plus de doute... il aime Mathilde!...

DERNON.

Eh bien ! tu ne dis rien ?...

OCTAVE.

Je dis que ton choix n'est pas très heureux...

DERNON.

Au contraire... tu me conviens mieux qu'un autre... tu sens bien que ce n'est pas parce que tu es mon frère... c'est ton mérite seul qui me décide... et je vais sur-le-champ écrire la cession de mes pouvoirs...

(*Il se place au secrétaire*).

OCTAVE, *à part.*

Ayons l'air de prendre la chose gaîment... (*haut*) Je me sens flatté de cette marque d'estime... (*à part*) tu me le paieras !...

(*Il s'appuie sur le dossier de la chaise de son frère, et lui parle bas.*)

MATHILDE, *à part.*

AIR *nouveau de M. Béancour,*
ou *du Concert à la cour.*

Il va partir.
Sur lui j'ai perdu ma puissance.
Sans balancer il peut me fuir !...
Oui, je dois croire à son indifférence ;
Il va partir.

SCENE XII.

MATHILDE, BLINVAL, OCTAVE, DERNON.

(*Des domestiques suivent Blinval en apportant une table de déjeuner.*)

BLINVAL.

Messieurs, voici le déjeuner... Tous mes ordres sont donnés relativement au séjour de M. le major.

DERNON.

Ce n'était pas la peine, Monsieur.

BLINVAL.

Et pour quelle raison ?...

OCTAVE.

Le gouverneur de Tilnitz... abdique en ma faveur.

BLINVAL.

Ah ! par exemple, voilà un trait !... Au moins, nous vous possédons pour toute la journée ?

DERNON.

Impossible!... l'ordre du général est précis... Il faut qu'il parte à l'instant même!... Vous ne savez pas ce que c'est que la discipline militaire!...

BLINVAL.

Si fait! si fait! En théorie...

DERNON.

Déjeunez toujours..., je suis à vous...

(*Dernon se met à un secrétaire; Blinval, Octave et Mathilde se placent à une table de déjeuner; Octave et Mathilde sont à côté l'un de l'autre.*)

DERNON, *à part.*

Ah! diable! voilà un arrangement qui ne me plaît pas du tout. (*haut*) Réflexion faite, j'écrirai après déjeuner... (*Il quitte le secrétaire et s'approche d'eux.*)

OCTAVE, *le repoussant.*

Tu n'y penses pas, mon cher Dernon..., et la discipline!...

BLINVAL.

Votre frère a raison, colonel. La discipline!... diable! la discipline!... dépêchez-vous...

DERNON, *à part, retournant au secrétaire.*

Surveillons-les du moins.

(*Il écrit et les regarde de temps en temps.*)

BLINVAL.

Votre départ me chagrine, monsieur Octave, c'est dans le cas de m'empêcher de déjeuner...

OCTAVE.

Avouez, monsieur, qu'un militaire est bien malheureux!... Il vit dans la dépendance la plus sévère et quelquefois la plus injuste..., il est sans cesse obligé de renoncer à ses projets..., et souvent d'immoler le bonheur de toute sa vie à l'obéissance d'un moment...

BLINVAL.

C'est un peu fort, ce que vous dites là!...

OCTAVE.

Par exemple, Mademoiselle, ne plaindriez-vous pas un pauvre jeune homme qui, retrouvant une femme adorée, serait forcé de la quitter de nouveau pour obéir à son devoir?...

MATHILDE.

Ceci, Monsieur, n'est qu'une supposition...

BLINVAL.

Comme dit très-bien ma fille, ceci n'est qu'une supposition...

DERNON, *à part.*

Il me semble que la conversation s'anime là-bas?... (*haut*) Octave!...

OCTAVE.

Plaît-il?

DERNON.

Comment se porte ce sous-lieutenant qui était si drôle, tu sais?...

OCTAVE.

Parfaitement bien. (*à Mathilde.*) Vous dites, Mademoiselle, que ce n'est qu'une supposition?... Cependant la chose est arrivée..., et le jeune homme était d'autant plus à plaindre que, par suite des circonstances les plus fatales, celle qu'il aimait pouvait douter de son amour et de sa fidélité...

BLINVAL.

Diable!... c'est intéressant!... vous autres militaires vous savez toujours une foule d'anecdotes...

MATHILDE.

La jeune personne avait peut-être quelque sujet légitime de se défier...

OCTAVE.

Dites plutôt des préventions injustes...

DERNON, *l'interrompant.*

Tu dis qu'il se porte bien, le sous-lieutenant qui était si drôle?...

OCTAVE.

Parfaitement... la tête emportée par un boulet... Mais occupe-toi donc, que diable!...

BLINVAL.

C'est vrai..., occupez-vous donc..., vous nous faites perdre le fil de la narration...

OCTAVE, *à Mathilde.*

Le jeune homme, plus amoureux que jamais, tenait à se disculper, et, sans la présence de témoins importuns...

DERNON, *qui s'est approché.*

Tiens, tiens, mon ami..., tout est en règle... (*on*

quitte la table.) avec cela tu peux commander, ordonner dans tout le pays...

OCTAVE.

Tu verras bientôt si j'en sais faire un bon usage... (*à part.*)

AIR : *Du courage, du courage.* (Le Maçon.)

Avec adresse, avec mystère,
Il faut me venger en ce jour,
Et par une ruse de guerre
Répondre à sa ruse d'amour.

(*Il va prendre son sabre et son colback.*)

MATHILDE, *à part.*

Oui, son départ est un outrage!...
Ne balançons pas davantage,
Je dois bannir cet amour-là.
Du courage, (*bis*)
Ma raison triomphera.

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Du courage, (*bis*)
Ma raison triomphera.

OCTAVE.

Du courage, (*bis*)
L'amour me secondera.

DERNON.

Du courage, (*bis*)
Mon amour triomphera.

BLINVAL.

Et Mars vous couronnera.

(*Dernon sort avec Octave.*)

SCENE XIII.

MATHILDE, BLINVAL.

BLINVAL.

Charmans garçons tous les deux... Je suis désolé de voir partir le plus jeune... C'est un étourdi... mais un étourdi bien aimable...

MATHILDE.

On pourrait l'être davantage...

BLINVAL.

... Il paraît que tu ne te laisses pas séduire par des dehors brillans... tu exiges des qualités essentielles... A ce compte-là... son frère?..

MATHILDE.

Il est en effet très estimable...

BLINVAL.

Puisque tu lui accordes une certaine affection... je ne dois plus te cacher qu'il désire t'épouser...

MATHILDE.

Moi, mon père?..

BLINVAL.

Sans doute... Il m'en a fait la demande... et j'ose espérer ton consentement.

MATHILDE.

Je ferai tout ce qu'il vous plaira...

BLINVAL.

Ainsi... je puis lui dire?..

MATHILDE, *l'arrêtant.*

Cependant...

AIR : *De la Robe et des Bottes.*

De grâce, accordez-moi, mon père,
Une heure de réflexion,
Pour vous faire cette prière,
Croyez-moi, j'ai quelque raison.
Avec l'hymen il faut de la prudence;
Et j'aime mieux, malgré tous ses attraits,
Y songer un peu plus d'avance,
Pour moins y réfléchir après.

BLINVAL.

C'est trop juste... J'y consens. Ah! voici le colonel.

MATHILDE, *à part.*

Il est parti!

SCENE XIV.

MATHILDE, BLINVAL, DERNON.

BLINVAL.

Hé bien!.. il est parti?.. Cette séparation a dû bien vous coûter?

DERNON.

Vous ne vous en faites pas d'idée!.. Heureusement que le bonheur l'attend à Tilnitz. « Mon frère, m'a-t-il dit « en me quittant, si l'amour me seconde, j'espère bien-

« tôt t'inviter à ma noce. » Là-dessus, il a piqué des deux, et je ne suis rentré au château qu'après l'avoir perdu de vue.

BLINVAL.

Comment! sa noce?

DERNON.

Oui... Une passion... à Tilnitz.

MATHILDE, *à part.*

Ah! ma résolution est prise!

BLINVAL, *bas au colonel.*

Ah ça!.. j'ai parlé à Mathilde... Tout va bien.

DERNON, *bas.*

Elle consent?

BLINVAL, *bas.*

A peu près... (*bas à Mathilde.*) Ma fille, je te laisse à tes réflexions.

MATHILDE, *bas.*

Elles sont faites, mon père.

BLINVAL.

(*Bas.*) Déjà?.. Les femmes ne réfléchissent pas souvent... mais quand elles s'y mettent.

MATHILDE, *bas.*

Je suis prête à vous obéir.

BLINVAL.

Tu me combles de joie!.. Colonel... tout est décidé... Ma fille a dit oui.

DERNON.

Ah! Mademoiselle, comment vous peindre mon bonheur!

BLINVAL.

Je vais donc avoir un gendre!.. Et quel gendre!.. un héros!

AIR : *Du Vaudeville de la Visite.*

De vos cœurs je suis jaloux
De former la douce chaîne;
Je pars, et bientôt j'amène
Le notaire auprès de vous.

DERNON.

Mathilde a su me charmer,
Et c'est pour toute la vie!...

MATHILDE, *à part.*

Hélas!... pourrai-je l'aimer?...

BLINVAL.

Entre eux quelle sympathie!...

ENSEMBLE.

De vos cœurs je suis jaloux, etc.

DERNON et MATHILDE.

De nos cœurs il est jaloux
De former la douce chaîne;
Il part, et bientôt amène
Le notaire auprès de nous.

(*Blinval sort.*)

SCENE XV.

MATHILDE, DERNON.

DERNON.

Ma conduite doit vous paraître étrange, Madame; avant de demander votre main à M. Blinval, je devrais chercher à vous plaire... y mettre tous mes soins... Ce n'est point à mon âge qu'on doit les regarder comme superflus.

MATHILDE.

En gagnant l'amitié de mon père, Monsieur, vous avez acquis des droits à la mienne, et son consentement vous répondait du mien.

DERNON.

Sans doute: c'est ainsi que raisonne un esprit aussi sage que le vôtre... mais le cœur ne suit pas toujours les lois de la raison.

MATHILDE.

Il est vrai... on peut quelquefois se former des idées qui ne se réalisent pas...

AIR: *Du Vaudeville de la Servante justifiée.*

Vous le savez, dans la jeunesse,
L'illusion captive notre cœur;
Trop confians en sa promesse
Nous nous plaisons à rêver le bonheur.
A cette apparence flatteuse
Je ne veux pas renoncer... car je crois
Que je puis encore être heureuse...
(*A part.*)
Mais ce n'est plus comme autrefois.

DERNON, *à part.*

Décidément elle m'aime, et j'avais tort de me défier de mon frère... (*haut*) Mais que veut dire ce bruit?

SCENE XVI.

MATHILDE, BLINVAL, DERNON.

BLINVAL, *tout essoufflé.*

Ah! mes enfans, voilà bien un autre événement!

MATHILDE.

Vous m'effrayez!

DERNON.

Qu'est-ce donc?

BLINVAL.

Un ordre supérieur!... rien que cela... écoutez.

(*Il lit*).

« Sera fusillé, dans les vingt-quatre heures, tout pro-
« priétaire qui gardera chez lui un militaire français en
« état de marcher, si ce dernier n'est porteur d'une per-
« mission.

« Signé, OCTAVE DERNON, gouverneur
« de Tilnitz, par *interim.* »

MATHILDE, *à part.*

Octave!

DERNON.

Quelque danger peut-être... (*à part*) mais non, c'est un tour que le drôle veut me jouer!

BLINVAL.

Être obligé de mettre mon gendre à la porte!... c'est d'une impolitesse!

DERNON.

Je ne lui pardonnerai jamais!

BLINVAL.

Je suis au désespoir de me trouver dans la nécessité...

DERNON.

Comment?... vous pourriez?... mais c'est une plaisanterie.

BLINVAL.

Une plaisanterie!... quand il y va de ma tête!

DERNON.

Vous ne devez pas prendre cet ordre au sérieux.

BLINVAL.

Il me semble cependant que l'expression : « *fusillé* »... D'ailleurs, Tilnitz n'est pas loin... allez voir votre frère... retirez-lui son commandement, ou prenez une permission.

DERNON.

Comment, vous me forceriez ?

BLINVAL.

Les perquisitions vont commencer dans le château... et je ne puis vous garder plus long-temps.

DERNON.

Quelle faiblesse !

BLINVAL.

Du tout ! Dans toute autre circonstance, je serais prêt à me sacrifier... je donnerais ma vie pour mon gendre... mais *fusillé !*

AIR : *Mon cœur a l'espoir d'abandonner.*

Malgré la parenté future
Et les droits de l'humanité,
Je ne puis si loin, je vous jure,
Pousser l'amour de l'hospitalité.
Allons, jusqu'au bout du village
Je vais accompagner vos pas,
Pour vous souhaiter bon voyage,
(*à part.*)
Et m'assurer qu'il ne reviendra pas.

ENSEMBLE.

Malgré la parenté future, etc.

DERNON et MATHILDE.

Malgré la parenté future
Et les droits de l'humanité,
Il ne peut si loin, { je vous jure, / il le jure,
Pousser l'amour de l'hospitalité.

(*Blinval sort avec Dernon*).

SCENE XVII.

MATHILDE *seule.*

Quel singulier événement !... est-ce une ruse d'Octave ? Je ne sais... mais je ne suis pas fâchée de ce dé-

DERNON.

Un soldat!... (*Il prend le paquet.*)

VALENTIN.

Oui!... un bon vivant!.. il avait chaud!.. il avait soif!.. c'est naturel, un hussard... je l'ai fait entrer à l'office... je lui ai donné du vin, et il buvait... il buvait!...

DERNON.

Ce sont des lettres de Tilnitz... Ah! ah! en voici une de mon frère... (*A Mathilde*)... Vous me permettez!...

MATHILDE.

Ces lettres vont vous entretenir de siéges, de combats... je crois qu'il est prudent de me retirer loin du théâtre de la guerre...

AIR : *Vaudeville des blouses.*

Parler de guerre et de diplomatie
Est un ennui, dont je veux m'affranchir :
Je n'entends rien à leur grave folie,
Et je vous laisse y rêver à loisir...

DERNON.

Vous me quittez!... mais la paix... je l'espère...
Dans peu d'instans, saura nous réunir...

VALENTIN, *à part.*

Ell' aim' la paix... mais le goût de la guerre,
Avec l'hymen, pourra bien lui venir...

ENSEMBLE.

MATHILDE.

Parler de guerre et de diplomatie, etc.

DERNON.

Parler de guerre et de diplomatie
Pour vous, je crois, est un triste plaisir,
Et j'attendrai qu'en ces lieux rétablie
La douce paix vienne nous réunir.

VLAENTIN, *à part.*

Ils ne sont pas trop contens, je l'parie,
De l'accident qui vient d'les désunir :
Mais, aussitôt qu'la paix s'ra rétablie,
Ils trouv'ront bien moyen d'se réunir.

(*Mathilde sort par la gauche et Valentin par la droite.*)

SCENE V.

DERNON, *seul.*

Charmante femme!... Oui, malgré mes quarante ans, j'en suis décidément amoureux!... Je crois que sans ces

VALENTIN.

Non, voilà sa permission...

CHŒUR.

Non voilà sa permission.

(*Valentin sort avec eux*).

SCENE XIX.

OCTAVE, MATHILDE.

OCTAVE, *à part.*

Enfin les voilà partis, et je reste maître du champ de bataille!... (*haut*) Vous êtes étonnée de me voir, Mademoiselle? voilà la seconde fois aujourd'hui que je vous étonne de la même manière... mais cette fois ce n'est plus le hasard qui m'amène, c'est le désir de vous parler sans témoins.

MATHILDE.

Comment, monsieur?

OCTAVE.

Oui, Mademoiselle, tant que M. Blinval et mon frère auraient été ici, je n'aurais pu trouver l'occasion de vous entretenir, et j'ai dû les occuper d'eux-mêmes pour les empêcher de s'occuper de moi.

MATHILDE.

Je ne vois pas quelle utilité peut avoir ce stratagème.

OCTAVE.

Quand il n'aurait servi qu'à me ramener auprès de vous.

MATHILDE.

Je vous en prie, Monsieur, cessons de plaisanter.

OCTAVE.

En effet, Mademoiselle, je viens vous parler de choses bien autrement sérieuses.

MATHILDE.

De choses sérieuses?... vous!...

OCTAVE.

Cela vous surprend encore?... Il paraît que nous sommes tous les deux dans notre jour de surprises... car... de mon côté, je me suis aperçu que mon frère était mon rival... mais je vous aimais avant qu'il vous connût...

AIR ; *J'en guéte un petit.*

Par votre grâce naturelle,
Jadis, je me laissai charmer;
Comme jadis, vous êtes belle,
Et mon frère a dû vous aimer.
Nous avons égale tendresse;
Mais au moins souffrez qu'une fois
L'amour, dérogeant à ses lois,
Fasse valoir son droit d'aînesse.

MATHILDE.

M. Octave, votre frère ne se fait pas un jeu de l'amour... et si jamais il m'eût dit qu'il m'aimait, j'aurais pu l'en croire...

OCTAVE.

Je m'aperçois en effet qu'il jouit de toute votre confiance... vous l'avez cru... même lorsqu'il m'a calomnié... Il vous a parlé d'une dame de Tilnitz et vous avez mieux aimé me condamner que de soupçonner sa bonne foi... Chère Mathilde... pourquoi ne m'avez-vous jamais accordé la même confiance?..

MATHILDE.

L'avez-vous jamais méritée?..

OCTAVE.

Oui, depuis que je vous ai vue. Dois-je sacrifier mon amour à celui de mon frère? Non, non... à moins que vous ne l'exigiez... jusque-là je puis espérer que votre bonheur ne dépend pas de lui...

MATHILDE, *à part.*

Je le crains!..

OCTAVE.

Vous hésitez!.. ah!.. Mathilde!.. un mot... un seul mot... serais-je aimé?

AIR : *Ah! si madame me voyait.*

Ne m'accablez pas d'un refus...
Faites-moi l'aveu que j'implore.

MATHILDE.

Hélas! vous ignorez encore
Que ma main ne m'appartient plus;
Non, ma main ne m'appartient plus.
A votre frère elle est promise :
Mon père en a dicté l'arrêt.
Mon devoir est d'être soumise.

OCTAVE, *à part.*

(*Parlé.*)
Son devoir!..
(*Chanté.*)
Ah! j'étais sûr qu'elle m'aimait!
Oui, j'étais sûr qu'elle m'aimait.

MATHILDE.

Mais j'entends du bruit!.. c'est mon père...: je tremble...

SCENE XX.

VALENTIN, OCTAVE, BLINVAL, MATHILDE.

VALENTIN.

Oui, Monsieur, il est revenu pendant votre absence.

BLINVAL.

A-t-il une permission au moins?

VALENTIN.

Pardi! je crois ben!.. c'est lui qui les fait. (*Il sort.*)

BLINVAL, *à Octave.*

Vous ne vous attendez pas sans doute, Monsieur, à ce que je donne des éloges à votre conduite?

OCTAVE, *embarrassé.*

J'avoue, Monsieur, qu'au premier coup d'œil je ne parais pas les mériter... (*à part*) Diable m'emporte si je sais comment me tirer de là!

BLINVAL.

Qu'est-ce à dire... au premier coup d'œil?

MATHILDE, *à part.*

Que va-t-il faire?

OCTAVE, *embarrassé.*

Oui, les apparences... sont contre moi... j'en conviens... mais ma conduite changera d'aspect quand on en connaîtra les motifs... vous verrez... vous me rendrez justice... et...: tout à l'heure peut-être vous allez me remercier.

BLINVAL.

Vous remercier!.. d'avoir mis l'anarchie dans le château...: mon gendre dehors et ma tête à deux doigts de sa perte!!

OCTAVE, *embarrassé.*

Un moment, Monsieur... raisonnons... je suis militaire..., étourdi..., par conséquent très-peu logicien... Quand je raisonne... je déroge; mais par déférence pour vous je vais essayer... et d'abord... partons... d'un principe... Qu'est-ce que vous désirez le plus au monde?

BLINVAL, *réfléchissant.*

Qu'est-ce que je désire le plus au monde?.. (*après un temps*) Ah! ça, quel galimathias!

OCTAVE, *triomphant.*

Qu'est-ce que vous désirez le plus au monde?.. N'est-ce pas le bonheur de votre fille?

BLINVAL, *convaincu.*

C'est ma foi vrai!

OCTAVE, *s'animant.*

Eh bien... vous alliez la sacrifier; vous alliez en faire une victime de l'obéissance filiale en l'unissant à mon frère; vous la forciez à dompter une inclination qui a résisté au temps, à l'absence... à un changement de climat!.. J'ai dû m'y opposer par intérêt pour vous et pour elle... je vous ai sauvés du péril... j'ai tout supporté pour y parvenir... j'ai employé la ruse, l'intrigue... cependant vous m'accablez de reproches!

BLINVAL, *impatienté.*

Mais c'est qu'en vérité, Monsieur...

OCTAVE.

AIR : *des Amazones.*

Pourquoi cette colère extrême?
J'ai droit à vos remercîmens :
Notre but n'est-il pas le même?
Nos moyens seuls sont différens.
(*Désignant Mathilde.*)
C'est son bonheur que vous cherchiez, j'espère,
Et, secondant ce généreux projet,
Pour achever ce que vous vouliez faire,
Moi, j'ai détruit ce que vous aviez fait.

BLINVAL, *réfléchissant.*

Il a détruit... ce que j'avais fait!.. Le diable m'emporte si j'y comprends rien!

SCENE XXI.

OCTAVE, DERNON, BLINVAL, MATHILDE, VALENTIN.

VALENTIN.

Vous n'entrerez pas sans permission...

DERNON, *le repoussant.*

Va-t-en au diable!...

BLINVAL.

Quoi! cher ami, c'est déjà vous!...

MATHILDE, *à part.*

Monsieur Dernon!...

DERNON.

Grâce à la prévoyance de monsieur mon frère, qui avait placé une sentinelle à moitié chemin pour me donner contre-ordre...

OCTAVE.

Sans doute... je n'ai pas voulu te fatiguer parce que tu es... convalescent.

DERNON.

Trève de plaisanteries!... (*à Blinval*) Monsieur, aurez-vous la bonté de m'expliquer ce qui s'est passé pendant mon absence?...

BLINVAL.

Ce qui s'est passé?... ce serait très-volontiers... mais j'allais m'en informer moi-même quand vous êtes arrivé...

MATHILDE, *passant auprès de Dernon.*

Colonel, c'est à moi à vous instruire. J'ai vu quelquefois M. Octave à Paris. Depuis ce moment il a cru qu'il m'aimait, et c'est pour me faire l'aveu de cet amour qu'il vous a éloigné; mais ne craignez rien; vous avez une promesse, et je suis prête... à m'y soumettre...

DERNON.

Vous y soumettre!...

OCTAVE, *bas à Dernon et vivement.*

Mon frère... fais-y attention... elle m'aime...

DERNON, *bas à Octave.*

Tu en es certain?

OCTAVE, *de même.*

Parole d'honneur!

DERNON, *après un temps.*

Il suffit... (*Haut à Blinval.*) Monsieur, je vous avais promis de faire le bonheur de votre fille, et je ne vois d'autre moyen d'y réussir... que de céder ma place à... cet étourdi-là... (*Il le prend par le bras, le fait passer à côté de Mathilde, et dit à part :*) Quand il sera marié j'aurai peut-être la liberté du choix.

BLINVAL, *à part avec enthousiasme.*

En amour comme en guerre, c'est une famille de héros!!...

OCTAVE.

Ce cher Dernon!...

DERNON.

Mathilde, j'avais cru cependant que vous m'aimiez?...

MATHILDE.

Oui, colonel... comme un frère.

VAUDEVILLE.

AIR : *du Vaudeville de Julien.*

DERNON.

Pour triompher de ses rivaux,
Chacun, ici-bas, fait la guerre;
A l'amant et même au héros
Un peu d'adresse est nécessaire.
(*A Octave et à Mathilde*).
Mais tous vos vœux sont satisfaits,
Plus de ruse, plus de querelle :
Faites que l'amour désormais,
Avec l'hymen signant la paix,
Près de vous reste en sentinelle.

BLINVAL.

Las de ne pouvoir obtenir
L'emploi brillant qu'il sollicite,
Un intrigant, pour réussir,
Prend femme jolie, au plus vite.
Il la charge de son placet;
Et, tandis que seul avec elle,
Le protecteur, jeune et discret,
Signe et paraphe le brevet...
Le protégé fait sentinelle.

Avide et t
Des hom
Sur les d
L'intrig
Et si, d
Entrer
L'auteu
C'est q
Gagne

Un s
L'ma
Plac
Un
Là-
Mai
Pou
C'
A

I
S